

UNE AME D'APOTRE VIE DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

**DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE BEAUVAIS,
MISSIONNAIRE AU KOUY-TCHÉOU, CONFESSEUR DE LA FOI
LE PROFESSEUR - LE THÉOLOGIE - LE MISSIONNAIRE
1844 - 1882**

**PAR L'ABBÉ AUGUSTIN AUBRY, AUMONIER DU CARMEL DE COMPIÈGNE
SECONDE EDITION Considérablement augmentée
COMPIEGNE, 41 RUE SAINT-LAZARE, CHEZ L'AUTEUR, 1928**

Nihil obstat : Gandae, 30 Maii 1928 - B. Haelterman, C.L.C.

Imprimatur : Gandae, 1 Junii 1928 - C. Van Crombrughe, Vic. gen.

**A L'ŒUVRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES
AUX PRÊTRES DE FRANCE
AUX ÉLÈVES DES PETITS ET DES GRANDS SÉMINAIRES
A LA JEUNESSE DES ÉCOLES ET DES INSTITUTIONS CATHOLIQUES**

APPROBATIONS DE LA PREMIERE EDITION

I. - Sa Sainteté est heureuse qu'on s'emploie à écrire la vie des prêtres qui, comme le P. Aubry, se dévouent à l'éducation du clergé, aux études théologiques et aux missions. Ce sont bien là les œuvres propres au ministère apostolique.

Le Saint-Père vous accorde de tout cœur la bénédiction apostolique comme la meilleure récompense de votre travail.

Cardinal Rampolla, Secrétaire d'Etat.

II. - Je vous remercie et vous félicite bien sincèrement. Cette vie du P. Aubry rend un véritable service à la cause de la formation cléricale et des missions... Les étudiants y puiseront les sentiments propres de leur vocation ; et la lecture si attrayante de ce livre fera naître dans bien des cœurs, j'en ai la confiance, le désir de se vouer à l'apostolat.

Cardinal Simeoni, Préfet de la Propagande.

III. - Ce volume est appelé à faire le plus grand bien au clergé ; l'âme de l'apôtre s'y révèle dans toute son admirable simplicité, dans toute son énergie et sa tendresse pour ces païens à qui il apporte Jésus-Christ. Il jaillit, du contraste des ardeurs de l'apôtre et de la décadence morale des populations qu'il évangélise, une apologie irréfutable du Christianisme.

Votre livre a tous les attraits de la foi ; c'est la vision des conquêtes de l'Eglise et la révélation d'un grand caractère. Je l'ai fait lire dans mon séminaire, et voici que deux de mes meilleurs sujets sont partis aux Missions-Etrangères.

Cardinal Mermillod, Evêque de Genève,

IV. - La vie du P. Aubry est très suggestive, remplie d'indications fort utiles à notre jeunesse des petits et des grands séminaires.

Mgr Sonnois, Archevêque de Cambrai.

V. - Cette Biographie fera beaucoup de bien dans les séminaires ; elle pourra décider de solides vocations en France et plus d'une vocation pour les missions...

Je prie Dieu de bénir vos publications et de les répandre le plus possible.

Mgr Lions, Vicaire apostolique du Kouy-Tchéou.

VI. - J'ai lu la Vie du P. Aubry avec tout l'intérêt qui s'attache à une vie aussi pleine et aussi bien mise en relief.

J'ai été singulièrement édifié par la lecture de cette vie, couronnée par une mort qui a tous les mérites et tous les caractères sanglants du martyre.

Je désire bien vivement que cet ouvrage réveille, qu'il excite dans les cœurs de tous les prêtres cet esprit évangélique et apostolique dont notre malheureux pays, trop semblable aux pays de Missions, a tant besoin actuellement.

Mgr Peronne, Evêque de Beauvais.

VII. - La lecture de la Vie du P. Aubry m'a fort édifié. Il avait un grand cœur, une grande foi. Il voulait que le prêtre joigne le savoir à la vertu, et certes il avait raison. Que ses désirs se réalisent ! Il faut à l'Eglise des prêtres qui soient des hommes de caractère et de talent ; il les appelait de ses vœux ; il peut sans doute beaucoup auprès de Dieu.

Mgr Douais, Evêque de Beauvais.

VIII. - Le P. Aubry est un esprit vigoureux, un caractère. Ainsi se révèle-t-il à chaque ligne de ses écrits ; et jamais on n'a pu dire avec plus de vérité que le style c'est l'homme, Cette œuvre considérable de science catholique produite par le missionnaire, c'est le P. Aubry lui-même, c'est lui qu'on entend parler, lui qui se trahit partout, comme la sève d'un arbre robuste perle et déborde de toutes parts.

Mgr Chollet, Archevêque de Cambrai.

IX. - J'ai rarement aperçu d'aussi près, jusque dans ses intimes tressaillements, l'âme du prêtre, l'âme de l'apôtre. Voilà bien, selon le mot favori du P. Aubry, le prêtre radical, c'est-à-dire : sans mondanité, sans complaisance pour l'erreur, tout entier à l'influence de son sacerdoce.

Mgr Grellier, Evêque de Laval.

X. - J'ai dévoré votre Biographie et j'en ai été profondément ému. L'exposé de la Méthode d'enseignement ouvre des points de vue d'une originalité séduisante sur la théologie et l'Ecriture-Sainte.

Mgr Marty, Evêque de Montauban.

XI. - La vie du P. Aubry nous révèle une belle intelligence, un grand cœur, une âme vraiment sacerdotale et apostolique, un écrivain de grand mérite, un profond théologien... Esprit d'élite, il avoue qu'une de ses plus grandes souffrances, c'est son isolement intellectuel ; mais il se dévoue tout entier ; il n'aspire qu'à la souffrance et au martyre pour le salut des Chinois.

Ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de séminaire ; il montre ce qu'il faut d'héroïsme pour être un vrai missionnaire. Mais aussi quelles douces joies les apôtres rencontrent au milieu de leurs tribulations... Puisse le P. Aubry réchauffer parmi nous le zèle sacerdotal qui l'animait lui-même.

Mgr Pillet, Doyen de la Faculté catholique de Lille, Consulteur des Congrégations romaines.

XII. - La Biographie du P. Aubry est un livre instructif, profond, édifiant fort utile aux séminaristes et aux jeunes prêtres. Etude, piété, travail sur soi-même, dévouement, sacrifice, soumission absolue à la volonté de Dieu, fidélité à la grâce de la vocation, ils y apprendront à aimer tout ce qu'exige le sacerdoce.

Mgr Perriot, Supérieur du grand Séminaire de Langres, Directeur de *L'Ami du Clergé*.

XIII. - Cette Vie est du plus haut intérêt ; elle renferme une doctrine sûre et très profonde, des aperçus sur la politique générale et sur la France d'une justesse remarquable. Je la fais lire à la communauté. Combien cette lecture est utile aux séminaristes et aux jeunes âmes sacerdotales.

R.P. Eschbach, Supérieur du Séminaire Français à Rome, Consulteur des Congrégations romaines.

XIV. - Nos frères se sont jetés sur la Biographie comme les abeilles sur un rayon de miel ; ils la dévorent, la mettant en pièce et ne la lâchent plus ; ils sont absolument ravis.

R.P. Armand Gossin, Prieur des Dominicains d'Angers,

XV. - J'ai lu d'un trait votre biographie ; j'ai passé à cette lecture une bien belle journée. L'esprit du P. Aubry est tout entier dans cette attache aux principes et ce radicalisme de doctrine que prêche sans cesse le missionnaire. Ce n'est pas avec des effacements, des à peu près qu'on fait quelque chose. A l'exemple des apôtres, il faut cette plénitude d'affirmation et de dévouement qui donne seule toute sa force à la parole.

Mgr Fèvre, Protonotaire apostolique,

XVI. - A la lecture de cette Biographie, j'ai senti revivre mon ardeur d'apôtre et ma première ferveur sacerdotale, revivre et augmenter mon amour pour Dieu, pour les âmes et l'Eglise. Satisfaction pour l'esprit : on sent le théologien formé aux sources, le mystique, le docteur consommé dans les Saintes-Ecritures, doublé de je ne sais quel poète et écrivain à la *La Bruyère*. Je suis ravi, transporté et je me sens meilleur au contact de ce cœur vraiment apostolique et de cette âme de saint... Ce livre devrait être lu dans tous les séminaires.

Mgr Manuel, Missionnaire apostolique.

XVII. - Non, jamais je n'ai lu ni entendu personne qui me conseillât avec plus de justesse et d'autorité, personne qui exprimât plus adéquatement la vérité sur toutes les matières et les méthodes d'enseignement, que le P. Aubry.

Chanoine Lugué, Ancien supérieur du grand Séminaire, Vicaire capitulaire de Chartres,

XVIII. - Nous entendons lire la Vie du P. Aubry avec le plus vif intérêt ; tous y ont pris goût et veulent la posséder... J'ai goûté très particulièrement le chapitre sur les études ; j'y ai admiré le jugement sûr et la grande justesse de vue du théologien.

Chanoine Gouin, Supérieur du grand Séminaire du Mans.

XIX. - Cet ouvrage est très important au point de vue des études théologiques où le P. Aubry a tracé un sillon si lumineux.

Revue des Sciences Ecclésiastiques de la Faculté catholique de Lille.

XX. - Cette remarquable Biographie a une véritable importance pour la formation sacerdotale des séminaristes et des jeunes prêtres. Elle ouvre les vues les plus élevées sur les Etudes romaines, l'enseignement du professeur, la direction intellectuelle et spirituelle des âmes sacerdotales et religieuses.

Semaine Religieuse de Laval.

XXI. - Rien de plus admirable que cette âme généreuse, illuminée par les splendeurs de la foi, embrasée par les ardeurs de la charité, préparée par la grâce aux plus héroïques sacrifices... C'est un livre de forte et attachante lecture ; nous souhaitons qu'il se répande beaucoup.

L'Université catholique de Lyon.

L'auteur a reçu plus de 500 témoignages identiques des hommes d'étude et des maîtres de l'enseignement les plus distingués.

CHAPITRE I : LES PREMIÈRES ANNÉES À OURSCAMP.

Dieu appelle toutes les âmes à la vie chrétienne ; à toutes il prodigue les trésors de Sa grâce ; à aucune Il n'interdit la perfection de la vie spirituelle : c'est la vocation commune des fidèles dans l'Eglise. Mais Son infinie bonté a prédestiné certaines âmes à une vocation privilégiée et à une vie plus parfaite ; Il les a mises à part et orientées vers le sacerdoce, pour être les ouvrières de Son Evangile. Quand les vérités surnaturelles viennent éclairer ces âmes, elles en recueillent l'impression proportionnée à leur mesure ; elles sentent alors l'idéal que Dieu propose à leur vie ; elles sont attirées par un charme intérieur, par un attrait plus élevé, plus délicat, vague d'abord, parce que Dieu ne brusque rien, et n'expose pas imprudemment Ses dons. Mais cet attrait va grandissant ; la volonté s'affermir ; le désir absorbe toutes les pensées ; bientôt l'âme peut se rendre compte qu'elle est appelée à un état de vie plus rapprochée de la grande immolation du Christ et plus exclusivement consacrée à le servir.

Non pas que la vocation sacerdotale consiste, nécessairement et en loi ordinaire, dans une certaine inspiration interne ou un attrait de l'esprit, et que l'on puisse à son gré entrer dans le sacerdoce. Cette élection que Dieu fait de toute éternité, Il l'intime dans le temps à Ses élus par l'organe de l'Eglise ; c'est par l'intermédiaire et le choix des évêques que doit se manifester l'appel de Dieu et que se réalise la vocation - avec les aptitudes et les vertus requises pour le ministère apostolique. A celui que l'évêque appelle canoniquement au sacerdoce il n'est demandé rien de plus, avec une intention droite, que ces aptitudes, c'est-à-dire les dons de la nature et de la grâce, la garantie d'une probité de conduite et d'une science telle que l'on puisse concevoir que le sujet sera à la hauteur de ses grands devoirs, et en observera saintement toutes les obligations.

De cette règle, définie par l'Eglise, et dans le sens de la Tradition catholique, il ne faudrait pas conclure que l'attrait n'étant plus reconnu nécessaire, il soit loisible de faire entrer en masse dans l'état ecclésiastique tous ceux en qui on croirait découvrir des aptitudes. Ce qui est vrai, c'est que, si certains enfants mieux doués ne songent pas au sacerdoce, il ne faut pas craindre de leur suggérer la pensée d'être prêtres, sans toutefois insister indiscrètement, car il est évident que Dieu n'appelle pas tous les enfants intelligents et vertueux. Il ne s'agit donc pas de substituer Sa volonté à celle de l'enfant ; il faut que ce soit lui vraiment qui veuille être prêtre ; mais comme on ne saurait vouloir ce qu'on ne connaît pas, on doit faire envisager le sacerdoce aux enfants en qui se découvriraient des aptitudes.

En écrivant la vie de Jean-Baptiste Aubry, nous ne considérons pas la vocation dans le sens strict de l'appel officiel, indépendant, seul efficace, par lequel l'évêque introduit l'élu dans la hiérarchie catholique ; mais dans le sens large de la préparation par laquelle la Providence, qui gouverne tout, rend un sujet - *variis modis* - apte à recevoir cet appel. Aussi bien, et en définitive, toute vie de prêtre - si obscure et si courte qu'elle puisse être - réalise le mot de saint. Paul : « Dieu

a Ses élus, qu'il a prédestinés à porter en eux la ressemblance de Son fils» (Rom., VIII, 29,30). Leur histoire n'est que le récit de ces prévenances divines et de l'accueil qu'elles ont reçu.

Vocation noble et belle, mais qui exige de celui qui est appelé, un grand renoncement ; car il doit entrer dans la voie de l'abnégation et du sacrifice ; il ne saurait avoir d'autre affaire que de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ; son temps, son activité, son zèle, tout en lui doit aboutir à soumettre à Dieu les âmes ; il n'a pas d'autre raison d'être.

Dès l'enfance, et par une grâce tout exceptionnelle, Jean-Baptiste Aubry entendra cet appel de Dieu, il pressentira la grandeur du sacerdoce et répondra sans crainte, avec joie, à l'inspiration d'en haut et à la préoccupation de son cœur ; il se sentira voué - lui-même nous l'a dit souvent - au radicalisme du sacrifice. Voilà ce qui permettra de juger sa vie, d'expliquer ses contradictions apparentes, d'admirer, dans son âme ardente et loyale, une fidélité qui ne se démentira jamais.

Notre missionnaire naquit, le 4 octobre 1844, à Ourscamp, village considérable, en lisière de la belle forêt de l'Aigue, un des sites les plus pittoresques de la vallée de l'Oise, à 6 kilomètres de la vieille cité de Saint Eloi. Il fut baptisé, dans l'Eglise de Chiry - paroisse à laquelle se rattachait Ourscamp - par M. l'Abbé Couzin, prêtre vénérable qui mourut octogénaire, - «Le souvenir de M. Couzin, écrira 30 ans plus tard notre missionnaire, me touche toujours. Le baptême qu'il m'a donné continue de se multiplier ici dans beaucoup d'âmes ; au ciel elles le salueront leur grand-papa ! C'est comme la moisson de l'Evangile où chaque grain produit cent pour un !»

C'est à Ourscamp, dans un modeste cadre, que s'écoulèrent, paisibles et pures, les premières années de son enfance, à l'ombre de l'antique abbaye bénédictine, fondée au XI^e siècle par le roi de France. - La Révolution, qui a ruiné, partout, nous plus beaux monuments comme nos plus admirables institutions, a détruit le célèbre monastère qui, dans son plein épanouissement, compta plus de 300 religieux. Ses ruines sont toujours debout, témoins grandioses du vandalisme et de l'impiété révolutionnaires : Eglise abbatiale du style ogival le plus pur et le plus riche ; vaste salle des copistes, dont les voûtes en berceau sont soutenues par deux rangs de colonnes aériennes de l'effet le plus gracieux, et qui évoquent la *Merveille du Mont Saint-Michel* ; admirables grilles du XVII^e siècle ; façade monumentale dont les colonnes, toujours debout, supportent un fronton couronné par la statue de Tours légendaire, qui détermina le nom de l'Abbaye.

Au milieu de ces ruines imposantes, sous ces arceaux abandonnée aux ravages du temps, Jean-Baptiste se livra aux premiers jeux de l'enfance ; là il cueillit ses premières impressions, des impressions qui ne devaient plus s'effacer.

Dieu avait placé son berceau non au sein de cette extrême pauvreté, qui trop souvent resserre le cœur et paralyse les sentiments généreux, ni au sein de la richesse où il eût puisé peut-être l'égoïsme de la jouissance et du plaisir, - car la fortune, loin d'être favorable à une vocation de sacrifice et de dévouement, lui est souvent un obstacle difficilement surmontable - ; mais dans une médiocrité un peu étroite, qui est souvent le milieu le plus favorable à la première éclosion d'un talent et d'une vertu exceptionnels ; car, en condamnant au travail et à une vie frugale, elle donne à l'âme de l'activité et de l'énergie, et, en imposant des privations, elle l'ouvre à la charité et aux sentiments généreux. C'est un fait d'ailleurs que la race la plus humble est souvent la grande pourvoyeuse d'apôtres. Cette race, plus enracinée à la terre de ses ancêtres et de ses morts, est plus prompte que toute autre à s'expatrier pour l'amour de Dieu et le salut des Infidèles. - C'est ainsi que, malgré la modestie de leur position, ses parents pouvaient encore soulager de plus pauvres qu'eux-mêmes. Ils menaient d'ailleurs une vie de probité, d'honneur et de foi, étant de ceux qui voient, dans leurs enfants, la première bénédiction du mariage et la vraie richesse de la famille.

Originaire des Vosges, le père de Jean-Baptiste joignait à l'énergie un peu rude de l'homme de la montagne, une foi simple, une droiture sévère, un grand bon sens, et une pointe d'originalité du meilleur aloi. Sa mère, douée d'une nature généreuse, d'un esprit élevé, d'une âme vaillante, d'un cœur délicat et profondément chrétien, lui inspira, dès le premier âge, les sentiments d'une foi vive et d'une délicatesse exquise ; par des enseignements simples, mais qui vont droit au cœur, elle préparait, sans le savoir, le jeune homme laborieux, le lévite exemplaire, l'apôtre capable des plus généreux sacrifices.

Un jour - Jean-Baptiste pouvait avoir six ans - au retour de l'école, il rapporta quelques pommes glanées naïvement au bord du chemin. Le papa fit de grands yeux, et prit sa grosse voix pour gronder ! Jamais plus la naïveté de l'enfant ne fut surprise et n'eut besoin de semblable leçon.

D'ailleurs, Jean-Baptiste, s'épanouissait déjà particulièrement en tendresse filiale ; et, plus il grandit, plus ses sentiments délicats et affectueux se développèrent. Il épiait les moindres désirs de ses parents, s'ingéniait à les satisfaire et à leur rendre les mille petits services qui étaient de son âge. Jamais une réprimande nécessaire, pas le moindre nuage, ni la moindre humeur. Au foyer domestique c'était l'union parfaite. Assurément, un père et une mère profondément imprégnés de christianisme ne pouvaient avoir sur leurs enfants qu'une influence bienfaisante et durable. La seule peine que Jean-Baptiste devait jamais leur faire - et il en souffrit lui-même au delà de toute expression - ce fut de s'arracher à leur tendresse pour réaliser sa vocation.

Ils étaient deux frères, assidus à l'école du village. - Clémentine, la petite sœur, venait à peine de naître ; et, en 1853, la famille s'agrandissait encore ; la naissance d'un troisième frère, Augustin, fut une nouvelle joie au foyer domestique. - L'aîné, Edouard, s'était constitué le guide et le défenseur de Jean-Baptiste, dans le long trajet de la maison paternelle à l'école de Chiry. Tous deux s'aimaient tendrement, et plus d'une fois Edouard eut à défendre le petit frère contre des camarades mal avisés ou trop turbulents. Cette affection se manifesta un jour avec véhémence. Edouard avait été retenu en classe par une punition : - «Mon frère ! Je veux mon frère !» s'écria Jean-Baptiste en sanglotant. Si bien qu'il désarma la sévérité du maître.

Recueillons encore ce souvenir enfantin, provoqué par l'offrande des parures dont quelques dames savaient se priver en faveur des chapelles du missionnaire : «Je devais avoir six ans, mon frère aîné huit ans. Ma pauvre maman avait une robe de lendemain de mariage, à fond blanc, à ramages de couleur, avec manches à gigot. Je vois encore le coin de l'armoire où cette robe reposait. La maman, qui ne la mettait plus, l'en tirait souvent, et disait : «Ma pauvre robe !» Je me

souviens qu'elle hésita longtemps ; mais, enfin, la robe fut démolie, et nous fit des blouses que nous mettions et même que nous déchirions sans aucune émotion !» (Correspondance, T. XI, p. 196).

En 1850, les instituteurs étaient foncièrement chrétiens et à la hauteur de leurs délicates fonctions d'éducateurs ; l'école était - comme elle devrait être toujours - le prolongement de la famille ; il en sortait une jeunesse munie d'une solide instruction primaire, armée de principes chrétiens, initiée à des habitudes et à une vie de devoir. Heureuse époque où la Révolution n'avait pas encore franchi le seuil de l'école pour semer dans les jeunes intelligences ces principes d'indépendance et de positivisme, cet esprit d'indifférence religieuse, souvent même d'impiété, qui sont, aujourd'hui, la caractéristique de l'école laïque et, désormais, le triste bagage des générations nouvelles désemparées et vouées à toutes les faillites.

L'école de Chiry était sous la direction d'un maître que sa haute valeur morale et pédagogique avait signalé à l'attention de ses supérieurs et qui, d'emblée, avait conquis l'estime et la sympathie des familles. Il eut la joie de contribuer à la formation de plusieurs prêtres. - «Il n'est pas étonnant, nous écrivait-il plus tard, que je n'aie pas apprécié à sa valeur native Jean-Baptiste Aubry, un de mes premiers élèves, qui fut un saint et un martyr ; car je confesse bien haut que je n'ai jamais eu les vertus qui mettent en communion avec une âme privilégiée et un esprit de la trempe de votre bien-aimé frère... Je me rappelle encore, après 50 ans, cet angélique petit blond, toujours silencieux, travaillant sans se distraire, attaché aux ordres de son frère aîné, plus impératif ; je ne me doutais guère, alors, que je cultivais, à sa naissance, un talent et surtout une vertu, «que le monde ne devait qu'entrevoir, et réservée toute à Celui qui l'avait faite si belle...»

«Quelle profonde vénération je conserve pour le plus parfait de mes élèves. Je dois vous l'avouer, j'ai pleuré avec un sentiment singulier, au départ du cher missionnaire pour la Chine, puis à son autre départ pour le ciel, où je le prie de nous préparer une place que lui surtout peut préparer à ceux qui l'ont aimé ici-bas». (Lettre de M. Benaut, instituteur de Chiry-Ourscamp, officier d'académie, 2 octobre 1890).

L'humble toit qui avait abrité la naissance de Jean-Baptiste, lui demeura toujours cher. Avant de quitter la France pour toujours, le missionnaire vint en baiser le seuil et l'arroser de ses larmes. Mais que de changements depuis 30 ans.

«Un petit château banal avait remplacé l'antique ferme des moines dont il ne restait debout que l'ogive monumentale du portail ; toute une végétation avait envahi les ruines de l'Abbaye... Ainsi, ajoutait-il mélancoliquement, nous ne serons plus un jour qu'un fugitif souvenir !»

CHAPITRE II : L'ENFANCE À ORROUY. L'ECOLE PRESBYTÉRALE.

En 1852, la famille de Jean-Baptiste vint se fixer à Orrouy, gracieux village du Valois, placé en sentinelle sur la lisière de la forêt de Compiègne, échelonnant, sur la colline et jusqu'aux rives de l'Autonne, ses ruines gallo-romaines, son antique château, ses fermes assises à mi-côte vers le soleil levant.

Une foi ancestrale, les pratiques religieuses universellement en honneur, une proverbiale simplicité jointe à un grand bon sens, une large cordialité dans les relations ; tels étaient les traits distinctifs de la population. Elle était demeurée solidement chrétienne, grâce au labeur d'une lignée ininterrompue de pasteurs remarquables par leur zèle, et toujours à la hauteur de leur sublime ministère ; grâce encore à l'influence des bienfaits, du bon exemple, et du dévouement de la famille des Comtes Doria, dont le château est toujours demeuré - et de temps immémorial - le cœur de la vie communale.

Lorsque, vers l'âge de 9 ans, notre futur apôtre vint, avec ses parents, habiter Orrouy, il y attira l'attention et la sympathie d'un véritable prêtre. M. l'abbé Plessier, frappé des dispositions de Jean-Baptiste, se proposait de l'initier à la langue latine, lorsqu'une mort accidentelle vint le frapper inopinément et assombrir les horizons de l'enfant, qui déjà «rêvait d'être prêtre, pour devenir missionnaire en pays infidèle !» - Ce sont ses propres expressions.

Aussi, fut-il tout yeux, tout oreilles, durant la cérémonie d'installation du nouveau pasteur. Par une étrange confusion, prenant M. l'abbé Heu, l'installateur - prêtre de sainte et vénérée mémoire - pour le nouveau pasteur, il ne put s'empêcher d'éprouver une amère déception, et crut voir s'évanouir à jamais ce beau rêve d'enfance auquel il a fait si souvent allusion dans la suite : «Pour devenir missionnaire, se disait-il, il faut être prêtre ; un homme si âgé voudra-t-il s'occuper de moi, me préparer au séminaire ?» - Il bondit de joie, quand il reconnut sa méprise. Le nouveau curé - M. l'abbé Boulenger - était jeune. Ses manières discrètes et empreintes d'une grande distinction, son regard doux et attirant, son jugement exquis, surtout le rayonnement de cette haute vertu et de cet esprit évangélique qui est la grande beauté du prêtre : tout contribuait à lui donner une influence surnaturelle, qui devait assurer la fécondité de son ministère pendant plus de 60 ans.

Précisément, une des ambitions de M. Boulenger - ce fut d'ailleurs la grande préoccupation de sa longue carrière pastorale - c'était de travailler au recrutement du clergé, en groupant autour de lui l'élite de la jeunesse. Aussi, dès son début dans la paroisse, rechercha-t-il les enfants qui pouvaient offrir quelque espoir, un signe de vocation ; il leur ouvrait largement sa maison, leur donnait le meilleur de son âme, ses sollicitudes, son temps, et les premiers éléments des lettres latines.

C'est sous l'influence du bon prêtre qu'à Orrouy le cœur de Jean-Baptiste plongea ses plus profondes racines ; c'est là que Dieu parla à son cœur, là qu'il éveilla dans son âme innocente le désir de consacrer sa vie à Son service. Ce qui le prouve, c'est son goût, nous pourrions dire sa passion pour les cérémonies du culte, les saints cantiques, les fêtes du catéchisme. Par-dessus tout, les processions de la Fête-Dieu faisaient son ravissement ; de sa main enfantine il était tout affairé à présenter à Sœur Rosalie la verdure et les fleurs dont elle ornait les reposoirs. Ces préparatifs étaient pour lui extraordinaires, et passionnaient singulièrement sa jeune imagination.

Déjà il avait été admis au nombre des enfants de chœur ; et, bien vite initié à ses modestes fonctions, il ne connaissait pas de plus grand bonheur que d'encenser le Saint-Sacrement, apportant, au service de l'autel, une attention, un sérieux, un recueillement, qui forçaient l'admiration. D'ailleurs, tout était grâce dans ce ravissant bambin aux cheveux blonds et aux yeux d'azur. Point de légèreté, un esprit déjà réfléchi, d'une maturité précoce et d'une maîtrise étonnante, sachant

modérer les ardeurs de sa vivacité naturelle, s'appliquer à la piété comme au travail, avec cette volonté, cette persévérance que stimulait l'incessante perspective du sacerdoce.

Aux jours des Rogations, et dès l'aube, on le voyait, avec étonneraient, franchir - souvent au pas de course - les quatre kilomètres qui séparaient la maison paternelle de l'Eglise ; et il demeurait là, assis sous le porche, obligé d'attendre que le vieux Zacharie vînt ouvrir l'Eglise et sonner l'Angélus. De ces fêtes paroissiales il parlait toujours avec enthousiasme : - « Ce sont ces impressions-là qui m'ont fait prêtre, écrivait-il plus tard ; elles m'ont donné, à 9 ans, la pensée de l'apostolat ».

- Ainsi apparaissent et se développent les vocations des prêtres que Dieu prépare ; le milieu les favorise, les premières leçons de la mère disposent l'âme ; les encouragements d'un curé vigilant hâtent leur éclosion que peut tout d'un coup provoquer une émotion religieuse douce et forte. Dans la fraîcheur de son cœur, l'enfant sent Dieu avec intensité et le désire.

Ces quelques traits soulignent l'importance de la vie paroissiale pour la formation chrétienne des enfants et pour l'éclosion des vocations sacerdotales. Un groupe d'enfants bien choisis, distingués entre tous pour le service des autels, exercés aux cérémonies, surtout initiés à l'esprit de la liturgie, deviendra facilement une pépinière de prêtres. - Lorsque, pendant la grande guerre, on se sentit menacé par la famine, le souci s'imposa d'accroître le rendement de toutes les terres cultivables, y compris les parterres et jardins publics ; un souci analogue et infiniment plus angoissant s'impose à cette heure où se révèlent les lamentables conséquences de la disette de prêtres : plus que jamais, les éducateurs chrétiens doivent avoir à cœur de pousser au maximum de rendement les terres qu'ils ont à cultiver.

Les jours heureux passés auprès de M. Boulenger, laissèrent dans l'âme de Jean-Baptiste une empreinte ineffaçable ; les souvenirs d'Orrouy conservèrent leur fraîcheur et leur poésie. La figure des lieux où s'était écoulée son enfance lui revint souvent, en Chine, avec un charme mélancolique. Une pensée pieuse, une vision consolante se rattachait pour lui à chaque pierre, à chaque buisson, à chaque sentier. Toutes les images dont son imagination était ornée, il les avait empruntées à des objets et à des sites qu'il devait souffrir de ne plus voir ; mais ce qui devait apparaître surtout à son cœur c'était sa famille, son curé. Nous en avons le témoignage dans nombre de ses lettres ; il se présente sans cesse sous sa plume, avec cet accent de douloureuse tendresse si naturel au cœur de l'exilé. - « Notre pauvre Orrouy - écrit-il à son frère, du fond de la Chine - quand tu iras, baise la terre pour moi à chaque pas ; dis à chaque maison, à chaque arbre, à chaque pierre : « Il y a, là-bas, un missionnaire qui se souvient de vous, et ne pense pas à vous sans émotion ! » Ma droite se desséchera, et ma langue glacée s'attachera à mon palais, avant que je t'oublie, ô Orrouy ! Ton clocher et nos bons amis qui habitent alentour ! *Si non meminero tui, Jerusalem...* J'y fais souvent mon pèlerinage, en esprit et en vérité. Du reste, j'ai apporté et j'ai ici, dans un coin, une petite boîte pleine de terre d'Orrouy ; je l'ouvre de temps en temps, quand j'ai de la misère ! » - Cette terre, il l'avait recueillie sur la tombe de son frère et de sa sœur.

Il aimait la vieille église paroissiale, dans son style du XIV^e siècle, dont les cloches parlèrent si souvent à son imagination enfantine ; ses vitraux surtout où il apprit à connaître, dans une merveilleuse enluminure du XVI^e siècle, les grands épisodes de notre Rédemption. Pour lui, chaque dalle avait son langage, chaque pilier son souvenir ; il aimait surtout l'autel où attentif, recueilli dans son humble office, il était tout fier d'assister son curé.

Avant de s'embarquer pour la Chine, il voulut faire ses adieux à sa chère église comme à une amie d'enfance : « Dire que je ne la reverrai plus ! » répétait-il en sanglotant. Et il voulut emporter un croquis de l'Eglise et du presbytère. - « Quand les Chinois me demanderont ce que c'est, je répondrai : « Ce sont mes deux maisons paternelles ! » Croyez-le bien, cette réponse sera accompagnée d'un geste expressif qui voudra dire : Chinois, mes bons amis, je suis venu ici pour votre salut ; je donnerais volontiers ma vie pour le dernier d'entre vous ; mais cela n'empêche que la meilleure partie de mon cœur soit restée là-bas. » - Et une autre fois : « Mes souvenirs d'Orrouy sont tellement enfoncés jusque dans mes racines, qu'ils font partie de mon tempérament ; pour les détruire, il faudra me détruire... Eglise, cimetière presbytère, château¹, les plus vifs, les meilleurs souvenirs de ma vie sont là, groupés dans notre petite vallée, avec ceux que j'ai connus et qui sont morts ou dispersés, avec ceux surtout à qui je dois mon sacerdoce et dont la mémoire est restée bien vivante dans mon cœur ».

Souvent, avec le P. Michel son ami, le missionnaire évoqua avec un enthousiasme tout juvénile le souvenir du curé et de l'Eglise d'Orrouy : « Les Chinois auront ma vie, mon dévouement, mes peines, répétait-il ; mais ils ne supplanteront jamais la patrie dans cet endroit délicat du cœur, que Dieu Lui-même a confectionné et réservé pour les affections légitimes ». - Ce souvenir était le parfum de son âme ; c'était la partie la plus suave, la plus délicate d'un cœur qui ne se détachait que pour embrasser, à une époque déjà lointaine, les êtres qu'il avait connus et aimés ; c'était une seconde vie dans sa vie. Jusqu'au dernier jour, la reconnaissance pour son curé ne s'affaiblit jamais, et le souvenir des êtres chers à son cœur demeura fidèlement dans sa pensée.

Le reflet d'une âme pure qui éclairait le visage de Jean-Baptiste et prévenait en sa faveur, son attitude réfléchie, surtout son recueillement et le bonheur avec lequel il prenait part aux modestes solennités de la paroisse avaient bien vite frappé M. Boulenger. Il eut l'intuition de cette âme déjà pleine des plus belles promesses. Il vit sa foi vive, sa piété ardente, son innocence angélique, sa droiture et sa générosité, sa pénétration étonnante d'esprit, son ardeur à l'étude ; et il commença à l'aimer d'une affection qui ne connut ni borne, ni déclin. - *Intuitus eum dilexit* (Marc, X, 21) - Des rapports s'établirent bien vite entre le jeune prêtre et le pieux enfant d'Orrouy. Il y a une attraction des âmes, comme il y a une attraction des corps. Le spectacle de la ferveur de M. Boulenger à l'autel fit grande impression sur l'enfant, et le premier effet des entretiens qu'il eut avec lui fut d'aviver dans son cœur l'étincelle que la grâce y avait déjà allumée. C'est à observer et à entendre son curé qu'il ressentit un plus grand désir de se dévouer, lui aussi, à l'Eglise et aux âmes. Dès lors, il

¹ L'Abbé Aubry trouva, dans la très noble et très chrétienne famille des Comtes Doria, un dévouement, des sympathies et des relations d'une nature très spéciale, qu'il évoquait encore avec émotion quinze jours avant sa mort.

vit clairement sa destinée, et il la vit dans le sacerdoce ; il comprit que le sacerdoce demandait des apôtres. Cette pensée, excitant dans son âme tout ce qu'il y avait d'amour et de courage, fit taire les scrupules de son humilité devant l'attribution et le mérite du sacrifice. - C'est ainsi que la volonté la plus libre et la plus énergique, jaillissant d'un cœur pur et fidèle, allait se trouver d'accord avec la vocation certaine.

Combien de prêtres et d'apôtres ont dû - comme l'abbé Aubry - leur sacerdoce au regard clairvoyant et au cœur dévoué d'un bon curé, et quel puissant élément de vocation, si le prêtre sait apprendre à un enfant à se dévouer au service des autels !

Longtemps après la mort du missionnaire et jusqu'aux dernières heures de sa vie, le vénérable M. Boulenger se plaisait à repasser, dans son cœur, les souvenirs de ce temps-là. C'est à lui que nous devons les quelques traits révélateurs de l'avenir de l'enfant - à lui que l'Eglise doit le grand missionnaire !

Associé fervent de l'œuvre de la Sainte-Enfance, Jean-Baptiste préludait avec bonheur, par le modeste sacrifice d'argent imposé à sa pauvreté, aux grands renoncements du missionnaire. - «Je me rappelle, écrivait-il un jour, le bien que m'a fait, quand j'étais enfant, l'idée de m'enrôler dans la Sainte-Enfance, à 12 sous par an, et le bien que la même idée a fait à plusieurs de mes condisciples, aujourd'hui lancés dans le péché, mais gardant la foi au cœur. Ces œuvres-là sont comme des flèches qui, tout en atteignant le but visé, se retournent encore vers ceux qui les lancent».

Une des choses que fait mieux sentir la pratique des hommes, c'est que parmi les garanties de conduite et de caractère qu'on peut désirer de leur part, il n'en est point qu'il faille mettre au-dessus des signes sincères d'une piété filiale ouverte et franche. Jean-Baptiste avait ce sceau des belles âmes ; sa famille, après Dieu, était tout pour lui ; jamais il ne connut ni même ne soupçonna d'autre affection. - Combien, plus tard, il eut à souffrir d'en être séparé. Sans se livrer à ces démonstrations, auxquelles les enfants sont souvent enclins, il aimait tendrement ses parents, avait en eux une confiance aveugle, obéissait promptement et joyeusement. Toujours il conserva cette docilité empressée à rendre les moindres services, épiait même les désirs de son père et de sa mère. Chez lui, rien de calculé, tout était spontané, simple, généreux. Ainsi grandissait-il, se fortifiant régulièrement, donnant les signes de cette santé robuste qu'il devait sacrifier si jeune pour la conversion des Chinois.

L'isolement de la maison paternelle, la vie retirée, l'absence de tout camarade de jeu, n'avaient pas seulement donné au caractère de Jean-Baptiste quelque chose de sérieux et de réfléchi ; il y avait contracté la passion de la lecture, et en moins de deux ans il épuisait les humbles richesses de la bibliothèque paroissiale. Parmi tant de livres divers, les *Annales de la Propagation de la Foi* avaient ses préférences. Son cœur s'enflammait à ces récits émouvants ; parfois alors il se surprenait lui-même à rêver d'apostolat en pays lointains ; son cœur d'enfant naïf tressaillait. Ce fut là sans doute le premier germe de sa vocation de missionnaire, germe précieux que la grâce divine jetait dans son âme et qui devait produire ses fruits ; appel lointain des âmes qui ont faim de Dieu et qui ne trouvent personne pour le leur donner. - Lui aussi, serait missionnaire et, qui sait, peut-être martyr.

Le Bienheureux Just de Bretenières qui, plus tard, devint l'ami intime de Jean-Baptiste et dont le martyr, en Corée, couronna l'apostolat, avait entendu, lui aussi, et dès l'âge le plus tendre, l'appel de Dieu. S'amusant un jour à creuser la terre, il s'arrêta tout à coup : «Tais-toi, dit-il à son frère Christian !». Et se penchant sur le trou qu'il venait de faire, il se relève plein de joie : «Je vois les Chinois, je vois les Chinois ! allons, creusons plus bas, nous arriverons bientôt jusqu'à eux !» Son frère se penche à son tour, et affirme qu'il ne voit rien. Just insiste, et, tout en creusant avec ardeur, il décrit à son frère le costume des Chinois ; les uns sont à pied, d'autres à cheval. - «Prends garde qu'ils ne te piquent avec leur lance» dit-il à son frère. De nouveau il s'incline profondément, prête l'oreille : «Ecoute, les Chinois m'appellent, j'entends leur voix !» Et Christian demeure interdit. Just avait sept ans !¹

L'année 1856 fut marquée d'une date mémorable : la Première Communion. Jean-Baptiste était à bonne école pour donner toute son application à préparer le grand jour. A M. Boulenger il ne suffisait pas de faire apprendre et d'expliquer de son mieux les leçons du catéchisme ; plus encore il avait à cœur de le faire pratiquer ; surtout, de développer les facilités surnaturelles de ses jeunes auditeurs qu'il savait si bien habituer à la prière, et qu'il dirigeait avec un discernement parfait, soit individuellement, soit collectivement. Il estimait trop combien le catéchisme, qui donne une éducation chrétienne intégrale, est un terrain propice à l'éclosion des vocations pour ne pas y apporter des soins, une sollicitude que nous appellerions volontiers maternelle.

Ca que nous savons déjà permet de pressentir dans quelles dispositions cet enfant béni dût s'approcher du grand sacrement. Si les détails nous manquent, nous savons du moins que Jean-Baptiste, très assidu et toujours le premier au catéchisme, se prépara et répondit aux soins redoublés du pasteur par une plus grande vigilance et une application plus soutenue. Comme l'avait déjà remarqué M. Boulenger, sa piété n'était pas l'effet d'une sensibilité facilement émue, ni d'une imagination mystique ; elle procédait d'une intelligence calme, éclairée par une foi très logique, et dont, à cet âge, les exemples sont rares.

Il avait conservé cette candeur si attrayante dans l'enfance, si favorable au travail de l'Esprit-Saint dans une âme neuve. La Première Communion fut vraiment pour lui le plus beau jour de la vie, un jour du ciel sur la terre. - «Quand je me rappelle ma première communion !» répéta-t-il bien souvent dans la suite, et avec quelle émotion, quelle ivresse ! Ceux qui l'ont entendu peuvent le dire. Le martyr seul eût été capable de lui procurer un bonheur plus grand.

De ce jour, sa vocation naissante fut irrévocablement confirmée ; et plus il avançait en âge, mieux s'en produisirent les signes révélateurs. Celui que, plus tard, il appellera si souvent le Divin Compagnon de son sacerdoce, affermit, en son

¹ Pour la foi : *Vie du Vénérable Just de Bretenières*, martyrisé en Corée, le 8 mars 1866, par M. l'Abbé APPERT, professeur à l'Ecole SAINT François de Sales de Dijon, fondée dans sa maison paternelle par M. l'Abbé Christian de Bretenières, ami intime du P. Aubry. A la mort du baron et de madame de Bretenières, Christian fonda, dans son château de Bretenières, une société de missionnaires diocésains dont le premier supérieur fut un autre ami du P. Aubry, M. Poiblanç. C'est dans ce château que naquit saint Bernard ; sa chambre, transformée en chapelle, est devenue un lieu de pèlerinage.

âme, cet ardent amour de Dieu et de l'Eglise, ce culte de l'Eucharistie, cette horreur du mal, qui sont les caractéristiques de sa vie.

«Le jour de mon ordination sacerdotale et celui de ma première messe, ont laissé dans mon âme d'impérissables impressions. Mais il y reste un autre souvenir, celui de ma Première Communion ; il me parle encore, à 20 ans de distance, et je ne me le rappelle jamais sans qu'une larme jaillisse de mon cœur et monte à ma paupière, sans me sentir remué jusqu'au fond par la plus vive émotion» (Lettre à son curé, 1876).

Un jour, ce doux et suave souvenir se transforma en une poignante angoisse, le jour où il fallut dire un suprême adieu à tout ce qu'il avait aimé jusque-là : «Oh ! quand je me rappelle ma Première Communion», répéta-t-il encore, en embrassant une dernière fois son curé et ses amis ; et un sanglot acheva sa pensée.

Depuis le grand jour, ils étaient trois, inséparables, groupés autour de leur curé. Réunions pieuses, récréations, promenades : M. Boulenger dirigeait tout avec une ardeur juvénile et entraînante. On jouait, on riait, on chantait aussi, surtout dans les longues randonnées à travers la belle forêt de Compiègne.

Notre jeune Jean-Baptiste, redisait, de sa voix fraîche et limpide, écho de sa belle âme, les vieilles strophes, aux airs naïfs tant aimées de nos ancêtres.

Un beau cantique est une prédication que le chrétien se fait à lui-même sans qu'il en coûte ni talent ni peine au pasteur, et l'on est touché, on se souvient toute sa vie de ces simples et pieuses mélodies qui ont bercé notre enfance. - Voyez plutôt ce pauvre missionnaire, chevauchant péniblement sur sa mule, par des sentiers impraticables, en des contrées à peine hospitalières ; savez-vous à quoi il pense, quand il a prié Dieu ? A son pays, à sa famille ; il repasse les jours heureux de sa jeunesse. Ecoutez-le, pour tromper les fatigues de la route, fredonner quelque vieux refrain. - «Après vos leçons et vos catéchismes, mande-t-il à son curé, nos petits cantiques furent bien pour quelque chose dans ma vie chrétienne et dans ma vocation». - Le *Miserere* du Carême et l'*Adeste fideles* surtout, lui étaient chers. - «Quelle gracieuse fête de Noël, écrit-il de Rome à 20 ans ! Je ne puis entendre l'*Adeste fideles* sans me rappeler Orrouy, sans me figurer que j'étais à Bethléem assistant à la visite des pasteurs» (Lettre à son curé, 1865).

Cependant la riche intelligence de Jean-Baptiste se révélait de plus en plus ; elle semblait appeler de fortes études ; et voici que Dieu disposait toutes choses pour qu'il fût à la hauteur de la grande mission qu'il lui destinait. Appelée à convertir et à diriger des âmes, l'âme du futur missionnaire devait être vigoureusement trempée. Or, l'éducation de la famille avait déjà contribué puissamment à la solidité de sa formation. A Orrouy, les leçons et plus encore l'exemple d'un instituteur profondément chrétien - M. Gage - vinrent s'y ajouter. Enfin, il trouva, en M. l'abbé Boulenger, le conseiller autorisé, le guide sûr, le véritable père de son âme. Jusqu'alors, M. Boulenger ne s'était pas ouvert de ses vues sur l'enfant. Il mettait, à l'observer, autant de discrétion et de délicatesse que de perspicacité.

Cependant l'idée d'apostolat grandissait dans cette jeune âme. - «Tout ce que je savais à l'âge de 12 ans, écrivait plus tard Jean-Baptiste, c'est qu'il faut être chrétien, faire son salut. Dès que j'ai senti les impressions religieuses, et trouvé, dans mon âme, une pensée surnaturelle, j'ai instinctivement désiré quelque chose de plus élevé, de plus pur ; et c'est ce que j'ai demandé à Dieu. Avant même de connaître le nom de la vie religieuse, l'idéal en existait dans mon cœur. Si, plus tard, je ne l'avais rencontrée, j'aurais voulu l'inventer pour moi seul. Dès mon enfance, j'ai senti vibrer en moi la fibre du sacrifice ; mais je ne l'avais pas comprise. Je ne savais d'où venaient ces aspirations au renoncement, ce besoin d'immolation. La supériorité de l'idéal que je rêvais ne consistait donc pas dans les richesses, les honneurs, les joies terrestres, qui séduisent les autres. L'abandon de ces choses me paraissait, au contraire, la forme spéciale de ma vocation, la condition de mon bonheur, le seul moyen de satisfaire les tendances les plus profondes et les plus chères de mon cœur. Je sentais le vide de tout cela d'une manière saisissante».

«Je voyais bien que j'avais une vocation ambitieuse ; par moments j'étais effrayé de moi-même. Je me disais que peut-être c'était orgueil de désirer un sort différent de celui des autres ; que si ce n'était orgueil, c'était vain et irréalisable désir ; qu'il faudrait laisser ces rêveries comme des imaginations d'enfant. Pourtant, ce n'était pas de l'orgueil ; mais j'étais effrayé de la difficulté de réaliser ces aspirations, écrasé surtout à la vue des sacrifices quelles entraînaient, et je me demandais : *Quomodo fiet istud ?* - Ces dégoûts du monde, ces désirs, que je croyais irréalisables, extravagants, bien que j'en sentisse le charme et la souveraine raison ; ces aspirations persistantes : tout cela me torturait l'âme, me mettait dans un état de souffrance qui m'a souvent conduit jusqu'aux larmes. Et ce qui complétait ma souffrance, c'était de n'oser communiquer mon état à personne. J'entendais, au fond de mon cœur, comme une voix douce et plaintive, et je ne pouvais redire ce qu'elle me disait. Il fallait tout concentrer».

«Il est vrai, ce fût une souffrance, (mais aussi un bien - *Sacramentum Regis abscondere bonum est* (Tobie, XII, 7). Ce devait rester un mystère entre Dieu et moi. Dieu est délicat ; Il aime à posséder les prémices et tout le parfum des fleurs qui grandissent pour Lui. - Disait-on, devant moi, une parole qui avait rapport à ma vocation, j'éprouvais alors quelque chose d'étonnant, une impression douce, forte, profonde, une sorte d'ébranlement... C'était sans doute Dieu qui était là et qui parlait»¹.

Ainsi travaillait l'esprit de Dieu dans cette âme ; et Son œuvre n'était pas si cachée que le curé d'Orrouy ne la suivît discrètement, mûrissant son projet, s'en remettant à la Providence du soin d'en déterminer la réalisation.

Un jour vint où il crut devoir le mettre à exécution. - «Il y a 20 ans, rappelle, en 1876, Jean-Baptiste à son curé ; c'était le troisième mercredi de Juillet ; j'allais vous demander un livre, lorsque vous me mîtes entre les mains une grammaire latine. Je revois tous les détails de ce jour-là et des jours suivants. Les années écoulées ne font qu'ajouter à la vivacité de mes souvenirs». - C'était la réponse de la Providence. Ne se possédant plus de joie, Jean-Baptiste courut en toute hâte porter cette bonne nouvelle à sa mère. Du plus loin qu'il la vit : «Maman, s'écria-t-il, j'ai une grammaire latine !» - Le lendemain, de grand matin, il était au presbytère, tout fier de réciter sa première leçon

¹ Cette page est tirée des papiers intimes du P. Aubry que nous avons publiés sous le titre *Vocation virginale*, opusculé admirable et de la plus haute spiritualité.

La préparation sacerdotale est longue ; M. le curé voulait gagner du temps, alléger à la famille le poids du sacrifice. Aussi, comme on travailla dur, pendant deux ans - de 1856 à 1858 - dans la petite salle du presbytère ! Quatre kilomètres à franchir, soir et matin, l'affreux état des chemins de traverse, l'intempérie des saisons, la nuit et les fantômes dont l'imagination de l'enfant peuplait les ravins et les bois à traverser, rien ne fut capable de le décourager. Le maître, de son côté, ne marchandait ni son temps ni ses soins à sa petite école - car Jean-Baptiste avait trouvé au presbytère des compagnons d'étude. Sous la direction si délicate de M. Boulenger, Jean-Baptiste se transforma à vue d'œil. Parfois sa gaîté naturelle, ses saillies originales et primesautières, ses fines remarques éclataient exubérantes et piquantes. Mais la droiture de ses intentions et la promptitude de ses aveux ou de son repentir étaient si touchantes qu'elles lui gagnaient l'estime et l'affection de tous ; il était l'enfant de la paroisse, et aujourd'hui encore, malgré plus d'un demi-siècle écoulé, Orrouy conserve toujours le souvenir du fils comme du père spirituel.

Mais tout tableau a ses ombres, tout enfant ses imperfections. A cet âge critique, une fermentation se produit. De là certaines saillies de caractère et des réparties qu'on pourrait taxer d'orgueil, si l'humilité n'avait été, chez Jean-Baptiste, une vertu de prédilection. Esprit d'une souplesse étonnante, il passait aisément de la récréation à l'étude pour laquelle il prenait déjà sur ses heures de repos. Il avait d'ailleurs toutes les espiègleries de l'enfant ; jusqu'à la fin il resta gai, vrai boute-en-train, d'une nature semillante et primesautière. Il excellait en inventions originales et récréatives. Plein d'humour et d'esprit, il aimait à jeter dans un récit, un conte, une anecdote, quelques grains de sel vraiment gaulois. D'un mot, naïvement, sans penser à mal, il qualifiait un travers, démasquait un adversaire, signalait le côté faible ou drôle d'une situation. De là aussi, avouons-le, ces découvertes fâcheuses pour autrui, auxquelles sa perspicacité naturelle ouvrait libre champ parfois, et que sa nature expansive et point dissimulée ne savait taire. Quelques-uns ont pu le croire méchant ; il n'était que spirituel ; comme les gens d'esprit, tant qu'ils n'ont qu'une expérience d'intuition, et non pas de manipulation, il eût voulu mener les choses de la vie comme les choses d'idées. De là force mécomptes qui l'amendèrent au profit de sa bonté et de sa franchise naturelle.

Un jour, M. le curé s'était absenté ; ses élèves s'oublèrent au jeu. Quand le pasteur fut de retour, la tâche n'étant pas remplie, il gronda : « Si tels de vos camarades étaient à votre place, ils travailleraient mieux ! » - Faute plus grave : des mains indiscretes avaient bouleversé son bureau. M. Boulenger exigea l'aveu du coupable. Mais l'auteur du méfait n'osa pas le confesser ; il laissa même peser les soupçons sur Jean-Baptiste. L'espiègle au cœur d'or, trop généreux pour découvrir le coupable, garda le silence et, le soir, partit désolé d'avoir contristé son curé. Il pleura toute la nuit ; et il fallut que, le lendemain, son père le ramenât au presbytère. Jamais, dans la suite, Jean-Baptiste, questionné par M. Boulenger, ne voulut révéler la véritable cause de cette crise, tant son cœur généreux avait horreur de dévoiler la faute d'un camarade.

Cette échappée, la seule qui ait marqué dans les deux ans d'études au presbytère, ne fit que redoubler l'ardeur du généreux enfant, affermir, entre le maître et l'élève des liens que la mort seule a pu briser. - « Les souvenirs du presbytère d'Orrouy, écrivait-il plus tard à son curé, resteront, croyez-le bien, les meilleurs de ma vie. C'est toujours là que les cœurs se réuniront. Voilà ce que j'avais besoin de vous dire le 12 avril pour votre fête de saint Jules, jour où je ne veux pas manquer de vous répéter une fois de plus mes promesses de filial et respectueux attachement ».

Plus tard, du fond de la Chine, il renouvelait ce touchant témoignage d'attachement et de gratitude : « C'est vous qui avez installé la foi dans mon âme ; vous qui m'avez appris à connaître le Bon Dieu pendant les deux années bénies qui ont précédé Rosa, la rose. Ce n'est pas vous qui m'avez donné le premier germe de la foi, ni la première idée de vocation ; j'avais ces deux choses, je crois, aussitôt que j'ai pu avoir quelque chose ; mais vous les avez cultivées en moi, *Apollo rigavit*, et vous m'avez fait connaître Notre-Seigneur. Le merci que je vous en dois durera autant que moi-même, c'est-à-dire *In perpetuas æternitates* ; car, de tout ce qui m'arrivera jusque-là, il n'est rien dont je ne vous sois redevable, y compris la bienheureuse vision de la paix et la place que j'occuperai près de vous dans le ciel particulier des prêtres, qui n'est pas le ciel de tout le monde ! »

Les deux années d'initiation à l'étude des lettres latines et grecques et de préparation au petit séminaire passèrent rapidement, années laborieuses, sans une minute de faiblesse ni d'hésitation ; Jean-Baptiste grandissait, se développait sans heurt, sans émoi, conservant sa vigueur, sa pureté, ne cherchant jamais à se prévaloir ni à paraître, ne se mettant en avant que pour le service de l'Eglise, donnant toute son attention à répondre au dévouement de son curé par une application que sa tendresse filiale lui rendait douce et facile.

M. Boulenger était-il appelé au chevet des malades, dans la chaumière du pauvre, il ne craignait pas d'interrompre les leçons de latin pour inviter Jean-Baptiste à l'accompagner. Il l'initiait ainsi peu à peu, et à son insu, au labeur de la vie pastorale et aux industries du zèle apostolique. Maintes fois, notre missionnaire s'est plu à rappeler l'édification qu'il avait rapportée de ces visites de charité, et a béni la main qui l'avait préparé de bonne heure au ministère des âmes. - « J'ai eu le bonheur d'être élevé par un prêtre de sens, de tact et de haute vertu, écrivait-il un jour ; il m'a mêlé, le plus possible, à son ministère, pendant toute mon éducation cléricale, en me menant chez ces malades, en m'initiant à tout ce qu'il faisait. Je n'en voyais pas alors l'utilité, et je n'y faisais pas attention ; de cela il m'est resté quelque chose » (Lettres, t. XI, p. 460)

Ainsi, tout d'abord, cet enfant n'avait pas vu le sacerdoce en lui-même, *in abstracto* ; c'est d'une façon concrète, et dans la personne de son curé, que cette dignité lui était apparue ; et non pas seulement dans l'apparat des ornements brillants, et des fonctions éclatantes, qui font éclore tant de vocations dont il faut se défier ; mais dans le modeste exercice et l'humble détail des occupations de chaque jour. Jean-Baptiste avait senti, chez son curé et dans tout le détail de sa vie, et sous tous ses aspects, la vraie beauté du sacerdoce, et il en avait été séduit ; car déjà ses facultés surnaturelles s'épanouissaient assez pour le rendre capable d'apprécier la vraie grandeur des fonctions sacerdotales.

Cette remarque est si vraie, qu'on a vu, dans certaines paroisses, toute une efflorescence de vocations, écloses au cours du ministère de prêtres soucieux de réaliser leur idéal, s'arrêter brusquement, à leur disparition ; non pas que leurs successeurs fussent de mauvais prêtres ; mais le sacerdoce n'apparaissait plus, en leur personne, aussi noble, aussi

grand, aussi enviable. Hélas ! Que de vocations se perdent ainsi, dans les paroisses et dans les collèges ecclésiastiques ! Et quelle influence peut avoir l'exemple d'une vie de prêtre pour l'éclosion, la conservation et le développement des vocations sacerdotales.

Heureux le pasteur qui comprend qu'une des œuvres les plus saintes et les plus utiles à l'Eglise, est de faire éclore les vocations sacerdotales, d'en cultiver et d'en développer les germes autour de lui dans les enfants qu'il laisse approcher de sa personne, à l'exemple du Sauveur ! Heureux le jeune curé d'Orrouy qui a su discerner, de bonne heure, l'apôtre que Dieu préparait à son Eglise ! Heureux, trois fois heureux, celui qui, comme l'abbé Aubry, rencontre, à l'aurore de sa vie, un saint prêtre qui l'aime, l'édifie, l'instruit et l'élève par degrés, de vertu en vertu, jusqu'à l'honneur du sacerdoce qui en fait un autre Christ - *Alter Christus* !

Un bon prêtre qui nous doit, à quelque titre que ce soit, d'avoir pu suivre sa vocation, est le premier anneau d'une chaîne de bienfaits qui, pour la plus grande gloire de Dieu, le bonheur et le salut des âmes, ira toujours en se multipliant à travers les années, et peut-être pendant des siècles.

CHAPITRE III : LE PETIT SÉMINAIRE. SAINT-LUCIEN.

Le petit-séminaire est le second asile préparé par l'Eglise au développement des vocations ecclésiastiques.

Si le fruit de l'éducation chrétienne est la foi, et, en définitive, la vérité dogmatique, qui saisit fortement, par tous les «moyens possibles, et sous toutes les formes, qui imprègne profondément, et dans toutes ses puissances, l'intelligence de l'homme ; que sera-ce de l'éducation du petit-séminaire où se préparent les générations sacerdotales, espoir de l'Eglise et du monde ? Là, sous la direction de prêtres qui doivent avoir pour le jeune étudiant la fermeté d'un père et la tendresse d'une mère, l'adolescent apprend à être soumis dans son intelligence, sacrifié dans sa volonté et dans ses sens, en un mot à résister courageusement aux assauts du mal ; là, il se forme à la piété, et commence à goûter le bonheur des relations intimes avec Dieu ; là, il se nourrit souvent de l'aliment Eucharistique et s'habitue à des pratiques religieuses dont sa vie toute entière devra être soutenue ; là, il forme son caractère par la lutte contre ses défauts et par le développement des qualités que Dieu a mises en lui ; là, il acquiert une solide instruction religieuse - prélude des connaissances plus approfondies et plus complètes qu'il puisera au grand-séminaire et qui le prépareront à devenir plus tard, comme le divin maître Jésus, la lumière du monde des âmes et le sel de la terre ; là enfin, il ornera son esprit des sciences dont il aura besoin pour exercer une heureuse influence sur les âmes qui lui seront confiées. A notre époque surtout, un prêtre ignorant ne saurait avoir aucune autorité. - Que si l'éducation du petit-séminaire, qui est l'éducation chrétienne à sa plus haute puissance et la base de l'édifice sacerdotal, était cependant faible sous le rapport de l'œuvre de la transformation de l'intelligence, comment donner sa pleine efficacité à la formation du prêtre ?

Il ne faut pas croire que les idées théologiques ne doivent exercer leur influence qu'au grand-séminaire, dans cette partie de l'éducation supérieure qui constitue, à proprement parler, la préparation sacerdotale immédiate. L'éducation sacerdotale ne peut être isolée, détachée de cette préparation lointaine qu'on appelle la vie du petit-séminaire. Les idées théologiques doivent aussi régler, au moins dans ses grandes lignes et dans sa direction générale, l'éducation de l'enfant qui a été désigné, par des signes de vocation, à la sollicitude de l'Eglise,

Avant de songer au prêtre, il faut faire l'homme - non seulement l'homme naturel, comme chez les Anciens et les rationalistes, mais le chrétien. Or, l'éducation de l'homme ne consiste ni uniquement, ni même principalement, à meubler son intelligence ; mais à façonner son cœur, à tremper son caractère, en un mot à faire l'homme chrétien.

Pour assurer la solidité des études ecclésiastiques, dans les grands-séminaires, il est absolument nécessaire de travailler énergiquement à une formation littéraire aussi forte que possible, en même temps qu'à une trempe spirituelle très solide. Ceux-là qui élèvent l'enfance sont aux sources, ils en ont le soin - *Grande opus* ! Telle ils feront la source, tel sera le ruisseau ; et tel le ruisseau, tel le fleuve. Où monte, où s'étend, où finit ce que les maîtres du petit-séminaire commencent ? Il faut la science de Dieu pour le savoir. Là gît, comme le fruit dans son écorce, l'avenir de l'Eglise et du monde. - O Dieu ! Quelle charge maintenant ; et, tout-à-l'heure, quel compte ! Mais, d'autre part, quelles grâces de Dieu, qui proportionne toujours les secours aux fonctions.

Au petit-séminaire de Saint-Lucien, cette œuvre fondamentale, les maîtres de la jeunesse cléricale l'avaient bien comprise, et ils la poursuivaient avec un dévouement au-dessus de tout éloge. C'est de cette maison bénie que Jean-Baptiste franchissait le seuil avec bonheur. Le changement de vie, loin de lui être pénible, mettait le comble à ses vœux ; c'était la première étape vers cette carrière de détachement complet à laquelle il aspirait depuis ses plus tendres années ; c'était un premier pas vers l'autel. Son âme allait trouver dans cette pépinière du sacerdoce l'atmosphère qui lui convenait. Et puis, quel heureux présage ! C'était le jour anniversaire de sa naissance, 4 octobre 1858 ! Il était confié à la sollicitude d'un supérieur éminent, M. l'abbé Bessière - fondateur, avec Mgr Gignoux, de Saint-Lucien, et l'un des restaurateurs de l'éducation cléricale, au diocèse de Beauvais - et attiré sous la direction spirituelle du P. Depuille, le prêtre, sans contredit, le plus apostolique et le plus vénérable que le diocèse ait produit, vrai type d'humilité, d'obéissance, d'esprit surnaturel, d'énergie et de zèle indomptable.

Dieu poursuivait donc Son œuvre ; Il ménageait toujours à l'enfant prédestiné les vrais maîtres de la vie sacerdotale. Comme aujourd'hui, Saint-Lucien vivait alors de pauvreté, de dévouements admirables mais cachés ; il reposait sur de solides colonnes. Nommons encore M.M. Catel, Sagnier, Lefèvre, Racinet, Muller, Dufaur, Gossier, pour ne citer que les morts. La vie de ces hommes apostoliques prêchait bien haut ; mais aussi, pas un pasteur qui ne voulût donner à la sainte maison et des vocations, et la modeste obole du pauvre - car notre clergé est pauvre, et c'est sa gloire.

Dès son début - en Cinquième - le nouvel élève prit la tête de sa classe, pour ne plus la quitter, conduisant, de front et sans jamais fléchir, l'étude et la piété. Pendant les cinq années du petit-séminaire, ses lettres seront de continuels bulletins de victoire. - «Tout va bien, écrira-t-il souvent à M. Boulenger ! J'ai été le premier en version grecque, le second en excellence, le second en diligence, le troisième en français, le cinquième en mathématiques, le premier en géographie. On donne des places lundi, j'en aurai de bonnes encore».

Une supériorité d'intelligence incontestable, les succès continuels, les éloges renouvelés, tout laissait Jean-Baptiste simple et modeste avec ses condisciples, docile et respectueux envers ses maîtres. L'exquise délicatesse de son cœur inclina rapidement ses camarades à la sympathie ; jamais écolier n'eut autant et de plus vrais amis ; mais aussi, nul ne fut plus loyal, plus généreux. Par sa naïveté, qui conserva longtemps quelque chose de la candeur enfantine, par son entraînement plein d'une gaîté communicative, il était l'âme de ces récréations où n'entre jamais que le bon esprit. Son ardeur au jeu, comme il arrive souvent, allait de pair avec son ardeur au travail. Chez lui, la nature demeurait le support de la grâce ; elle avait moins à se transformer qu'à se laisser féconder par elle.

Au milieu d'une vie qui absorbe si heureusement toutes ses facultés, Jean-Baptiste n'oublie pas la famille absente. La séparation révèle en son cœur des trésors jusqu'ici cachés. Son émotion va bientôt jusqu'aux larmes. En pleine année scolaire, Edouard, l'aîné de la famille, mourait, à 18 ans ; son frère n'avait pas même la consolation de l'embrasser une dernière fois et de recevoir ses adieux ; il ne trouverait, au retour, qu'une tombe sur laquelle l'amour fraternel le ramènera souvent.

Après la famille, son curé a toute son affection. Entre ces deux âmes c'est, désormais, dit-il lui-même, «à la vie, à la mort !»

Joies, tristesses, succès, épreuves, tout est mis en commun ; et les vacances se partageront toujours entre la maison paternelle et le presbytère d'Orrouy. - La première année du petit-séminaire se termina par une abondante moisson de couronnes. La seconde, plus féconde encore, acheva de révéler à ses maîtres les vues de Dieu sur l'enfant, et les richesses de sa nature.

Un jour - c'était en Quatrième - à propos d'une question agitée en classe, Jean-Baptiste, avec une naïveté parfaite, eut une répartie fine, rigoureusement exacte, mais sévère. Le professeur, M. l'abbé Racinet, fit la sourde oreille ; puis, le prenant à part : «Dieu vous a donné de voir plus profondément qu'un autre, lui dit-il. Prenez garde, ceci vous sera très utile ou très nuisible». - J'ai bien vite discerné entre tous, ajoutait le prêtre vénérable de qui nous tenons ce détail, cet élève à l'âme limpide et franche ; il était aussi difficile de ne pas le remarquer que de n'être pas porté vers lui ; avec quelle gravité il écoutait les enseignements et les conseils des maîtres !» - Plus tard, lorsque, élevé au sacerdoce, il monta dans la chaire d'enseignement sacré, au grand-séminaire de Beauvais, Jean-Baptiste n'eut pas de meilleur ami, de conseiller plus sûr et de directeur plus éclairé que M. l'abbé Racinet.

Pour la première fois, vers l'âge de 17 ans, Jean-Baptiste ose aborder la question des Missions-Etrangères, il était en Troisième ; la voix de Dieu parlait à son âme sans désespérer. Que faire ? Il s'en ouvre à son curé avec un filial abandon, lui raconte ses aspirations vers la vie apostolique, les rattachant à ce qu'il appellera souvent un rêve d'enfance commencé à neuf ans, lui disant «sa compassion pour les pauvres infidèles, son désir de conquérir des âmes à Jésus-Christ». - Le conseil du pasteur fut ce qu'il devait être : celui de la prudence et de la sagesse, qui l'invitait à continuer de travailler et de prier.

L'année 1862 fut marquée de nouveaux progrès dans l'application et les études de Jean-Baptiste ; il allait remporter tous les premiers prix de la classe de Seconde, particulièrement le prix d'instruction religieuse et de catéchisme philosophique, disputé entre les élèves de Rhétorique et de Seconde. Car, tout en se livrant avec ardeur à l'étude des Anciens, le brillant élève donne ses préférences à l'étude de la Religion. Les héros d'Homère et de Virgile ne le séduisent pas outre mesure. S'il utilise les trésors de l'antiquité pour former son goût littéraire, il n'a garde de prendre le change, et de s'imprégner des parfums délétères cachés sous cette fine fleur de paganisme. A ses yeux, les philosophes païens sont des charlatans ; ils ont discoursu bellement sur la vertu, sans se mettre en souci de la pratiquer ; tandis que nos saints ont pu faire ce qu'ils ont écrit. Ce n'est donc pas sur la parole des écrivains du paganisme qu'on lui apprendait à juger les hommes et les choses et qu'il les appréciait, mais bien plutôt par les idées chrétiennes. C'est le point de vue réel, parce que là seulement nous trouvons les lumières dont le paganisme manquait pour guider sa marche - «Le prêtre n'est pas un marchand de littérature - écrira plus tard Jean-Baptiste. - Comment voulez-vous que l'esprit chrétien se maintienne dans une maison, si on admire plus la littérature que la foi !»

Mgr Gignoux avait trop bien compris la grande œuvre des formateurs de la jeunesse cléricale, pour ne pas apporter la sollicitude la plus judicieuse au choix des maîtres de son petit-séminaire. Il les avait choisis entre tous, pour en composer ce corps professoral homogène, distingué, donnant à profusion un dévouement, un labeur surnaturel au-dessus de tout éloge. Le saint évêque pensait que tout ce qu'il y a de plus pur, de plus généreux, de plus intelligent et de plus éprouvé, n'est pas de trop, pour travailler à cette grande œuvre, à la racine de cet arbre gigantesque, le sacerdoce catholique ! Où se rencontrera la science consommée, la vertu par excellence, en un mot l'élite d'un diocèse, sinon dans la pépinière du sacerdoce ? N'est-ce pas là, d'ailleurs, le principe élémentaire de l'éducation cléricale. L'adolescent est si sensible, si impressionnable ! C'est à lui surtout qu'il faut des maîtres habiles, des hommes qui ne soient étrangers à aucune connaissance, mais surtout des prêtres d'une haute valeur morale et surnaturelle ; car la réunion de la sainteté, de la science et du sacerdoce, forme un tout si sublime, que les esprits les plus incrédules eux-mêmes en subissent tôt ou tard l'influence.

Peut-être l'éducation intellectuelle de la jeunesse cléricale est-elle parfois encore trop faible, trop superficielle sur plusieurs points, peut-être ne vise-t-on pas assez encore à former l'homme ? *Vir*. N'y a-t-il pas lieu de le craindre, à voir l'étudiant si déconcerté au seuil du grand-séminaire ? L'éducation du petit-séminaire se fait-elle suffisamment en vue du sacerdoce ; n'est-elle pas un peu l'éducation de tout le monde ? Cela tiendrait à bien des causes sans doute ; mais cela ne tiendrait-il pas aussi au manque d'organisation, au défaut de préparation solide et de sélection sévère dans le choix du personnel enseignant ? Cela ne tiendrait-il pas à ce qu'on fait de beaucoup de nos petits-séminaires des maisons accessibles à tout le monde.

Il ne faudrait pas croire que Jean-Baptiste n'eût ni effort à faire, ni défaut à surmonter, et que le chemin de la formation ne fût semé que de fleurs. Etant donné son âme ardente, son cœur sensible et délicat, on présume le genre de lutte qu'il

eut à soutenir avec l'exubérance de sa nature trop expansive, et les déceptions de l'inexpérience. Le trait saillant de ce combat intérieur, comme une pierre de touche, révèle le jeune homme de caractère et de vocation. - C'était pendant la classe de Seconde. Depuis longtemps Jean-Baptiste ambitionnait d'être admis dans la Congrégation de la Sainte Vierge où il sentait à la fois une récompense et un stimulant. Mais, seuls, les vaillants parmi les vaillants - comme dans l'armée de Gédéon - faisaient partie de la sainte phalange.

«Vous me parliez de Congrégation, écrit-il à son curé ; et vous remercie d'abord de n'avoir pas entamé cette question en vacances ; je n'étais pas d'humeur là-dessus. J'ai demandé. Depuis ce temps, on a été une fois au conseil : rien pour moi. Depuis la rentrée, je fais de mon mieux ; on ne me reproche plus rien ; et puis, on nomme par-ci, on nomme par-là, et moi, je reste toujours au même zéro. C'est par trop décourageant. On me dira que si ma conduite est bonne, mon caractère, au fond, est toujours le même ; comme si un caractère changeait ! On ne me tient aucun compte des efforts que je fais pour ne pas laisser le mien se montrer. Au reste, depuis que je suis ici, j'ai eu bien peu d'encouragements. A ce moment-ci, j'ai la tête rompue ; si je ne me retenais pas, et si ce n'était ce que je vous dois, je dirais adieu à la Congrégation, pour rester, comme on dit, simple soldat, puisque je ne puis obtenir aucun résultat».

L'aveu est dénué d'artifice ; la déception entre dans cette âme du côté où elle attend le secours ; mais la défaillance n'est pas à craindre. - «Voilà un joli tableau de mon état, continue-t-il. Je tremble de vous avoir contristé ; mais, désormais, je ne vous cache rien de ce que je pense !» Et il ajoute ces lignes frappantes : «Cependant, je n'oublie pas la piété ; quand je suis tourmenté davantage, je prie et suis plus tranquille». - Grâce à sa bonne volonté et à ses efforts, son pieux désir allait bientôt se réaliser ; quelques semaines plus tard, nous le retrouvons congréganiste.

La page qu'on vient de lire est du 1^{er} janvier. - «Je joins à cette lettre, continue Jean-Baptiste, des vers que j'ai faits pour vous sur l'Enfant-Jésus ; c'est un bouquet tardif, mais un bouquet qui ressemble à des orties. L'Enfant-Jésus vous le rendra peut-être agréable, ainsi que les souhaits que je vous fais, non pas seulement pour l'année, mais pour la vie et le ciel. Au reste, leur mauvaise qualité aura l'avantage de vous prouver qu'ils sont de moi, et que je n'ai pas eu seulement une minute pour les retoucher, ni même pour les relire. Tous mes cahiers sont en retard, et je ne sais trop où donner la tête. Tout tourne donc mal. Joignez à cela les ennuis dont je vous parlais tout-à-l'heure. Voilà une jolie idée de mon état» (Lettre du 1^{er} janvier 1862).

Le professeur de Seconde, homme d'érudition et de grand sens, faisait une guerre impitoyable aux défauts de ses élèves. Jean-Baptiste en reçut plusieurs fois les coups ; il les lui ménageait d'autant moins qu'il l'aimait davantage. Il n'en était pas de même des compliments ; le professeur en était fort avare ; aussi les enregistrait-on précieusement ; ils étaient toujours deux fois mérités. Notre espiègle s'en vengeait naïvement par un bon mot, «trouvant au maître, disait-il, plus de jugement dans la louange que dans la critique !»

Au fond, la parole du professeur était pour lui parole d'Evangile. Et pourtant, chose étrange, longtemps il sembla douter de l'affection de son maître. Souvent, aux heures de la récréation, lorsque ses élèves aimaient à entourer M. Muller, les grands yeux profonds de Jean-Baptiste cherchaient à saisir, dans la physionomie du maître, un signe d'affection ; M. Muller s'en apercevait : «Comme vous me regardez, disait-il, en lui décochant une apostrophe malicieuse !» Jean-Baptiste alors se raidissait : «Vous avez des poils dans le nez !» répliquait-il familièrement. Il ne voulait point paraître aimer,

La corde ne se détendit guère de l'année, grâce à cette froideur calculée du maître. Plus tard, l'impression passa ; l'élève comprit combien son professeur de Seconde l'avait aimé. Au moment de quitter Saint-Lucien, il ne put s'empêcher de se jeter à son cou : «Que j'ai à vous remercier, lui dit-il, du bien que vous m'avez fait ! Maintenant, je vous comprends ; merci, merci !» - Sur le point de quitter la France, il voulut avoir avec son ancien professeur une dernière entrevue : «Traitez-moi comme à seize ans !» lui dit-il. Et il avoua à M. Muller l'estime, l'affection, la reconnaissance que, dans le secret de son cœur, il lui avait toujours portée.

Après ces quelques ombres, nous allons voir briller d'un plus vif éclat la lumière de la grâce, sentir les tressaillements de la vocation apostolique. Ici pas d'erreur possible ; Jean-Baptiste lui-même a consigné ses impressions dans une lettre à un missionnaire. - «Je connais quelqu'un qui croit, depuis longtemps, avoir la même vocation que vous. Ce quelqu'un, hélas ! est bien peu digne d'une telle faveur du ciel ; il est méchant et dissipé, faible ; vous le connaissez, c'est moi. Depuis que je me connais, j'ai toujours eu de beaux rêves en pensant aux Missions. J'ai fait bien des fautes, bien des lâchetés ; toujours ma vocation m'est restée. Jamais je ne me l'étais avoué ; je n'aurais pas osé prendre une décision là-dessus ; d'autant plus que mes parents ont eu des malheurs. La seule espérance qu'ils voyaient dans l'avenir, c'était moi. Je voulais être prêtre pour eux ; ils ne voyaient en cela rien de surnaturel, mais bien du bonheur pour moi, et une consolation pour eux. Ils ont perdu, il y a trois ans, mon frère Edouard, âgé de 18 ans ; et vous pouvez comprendre quel coup leur ferait mon dessein. Depuis bien longtemps je pense à ce que je vous dis. Avant ma Seconde, ce n'était qu'un rêve. Depuis que je suis en Rhétorique, et surtout depuis cinq mois, j'y pense plus que jamais. C'est pourquoi j'ai voulu vous demander conseil, à vous qui savez ce qui en est de cette vocation. Si vous pouviez me parler un peu de votre manière d'envisager les choses, des conditions qu'il me faut pour prendre une résolution définitive, ce serait pour moi un grand bonheur. L'affaire est entre nous deux, bien entendu ; car je ne puis encore me décider entièrement ; j'attends avec impatience le retour de M. Catel, mon confesseur, il me donnera des conseils». (Lettre 1863. M. Catel, pendant 20 ans supérieur de Saint-Lucien, et un des prêtres les plus distingués et les plus sympathiques formés à l'école de Mgr Gignoux).

Le conseil fut de temporiser, de réfléchir, de prier. Jean-Baptiste s'y soumit avec respect et docilité. Il venait d'entendre, d'ailleurs, la voix de Dieu par la bouche de M. Catel qui arrivait de Rome, et lui donnait le même conseil, jugeant «sérieuse, sans doute, sa vocation aux missions, mais croyant nécessaire de l'étudier plus à fond et de l'éprouver plus longuement».

La dernière année du petit-séminaire fut décisive. La pensée du grand-séminaire, et la perspective d'un engagement plus précis dans la voie qui s'ouvrait à ses aspirations, devint un nouveau stimulant dans la vie de travail et de piété de Jean-Baptiste. Ces derniers mois semblaient avoir pour lui quelque chose de solennel ; plus que jamais il se dégageait

des mesquines préoccupations ; les sentiments de vanité auxquels les succès de plus en plus brillants de ses études eussent pu donner prise dans son âme, lui demeuraient étrangers ; alors, ni plus tard d'ailleurs, il ne les connut jamais. Dédaigneux des formules de convention, choqué de bonne heure par le côté faux et menteur des choses mondaines, il pratiquait, à sa façon, la discrétion et l'effacement, présage de la grande humilité qui devait être une des belles vertus de sa vie.

Déjà, il pressentait que le travail sacré de l'apostolat et de la moisson de Dieu, serait la meilleure part et le plus généreux emploi de sa vie. Son ambition était donc, sans comparaison, la plus grande et la plus noble de toutes ; son œuvre serait la plus nécessaire et la plus féconde. Il ajouterait son immolation à celle de Dieu - car le prêtre est un homme immolé pour Dieu dans les ardeurs du zèle - et son cœur généreux appréciait déjà le prix de la beauté des âmes. «Quiconque, dit Lacordaire, sous l'enveloppe douloureuse qui nous presse et nous obscurcit, reconnaît l'image immortelle de Dieu, quiconque y discerne - malgré le péché, la ruine et la désolation - un tel et si cher objet d'amour, qu'il en voudrait mourir, celui-là porte, dans un vase fragile, un grand trésor. Il est du sang qui se verse pour le salut du monde. Il contemple, dans les hauteurs, un idéal qui deviendra sa grande passion ; il entend, quelque part, plus haut que toutes les choses humaines, cette douce et pénétrante parole : *Tu es sacerdos in æternum !*» - Cet idéal, Jean-Baptiste l'avait soupçonné d'abord, puis entrevu, au cours de ses études ; il le réaliserait.

Ce n'est pas à dire que les pensées sérieuses, les habitudes d'un esprit réfléchi, les projets d'apostolat, l'application intense à l'étude et aux choses de la foi, fussent de nature à modifier ou assombrir son caractère. Il restait d'humeur communicative et heureuse, plein de cet entrain et de cette gaieté que lui connurent toujours ses amis. Mais il savait, au besoin, dompter son ardente nature, et faire preuve d'une volonté énergique. - Un jour, son professeur de Rhétorique, M. l'abbé Sagnier, qui appréciait hautement la valeur morale et intellectuelle de Jean-Baptiste, et avait pour lui une véritable tendresse, lui promit le voyage d'Amiens, s'il demeurerait un mois sans bavarder en classe. L'élève tint parole, fut inaccessible à la tentation, et, le trentième jour, reçut, en compensation de l'excursion promise, les Œuvres de Racine, avec cette dédicace : *Si quis verbo non offendit, hic perfectus est !* «A Jean-Baptiste Aubry témoignage de satisfaction et d'amitié».

M. l'abbé Sagnier jugeait, avec un bon sens exquis, que la perfection de l'éducation littéraire est un grand moyen de formation philosophique ; il avait expérimenté que plus elle est avancée, plus la formation philosophique est assurée ; et qu'il n'est même pas de formation philosophique possible, sans une proportion équivalente de formation littéraire. Tant il est vrai que la formation philosophique et la formation littéraire, étant entre elles dans ce rapport mutuel, il importe souverainement à la formation philosophique des intelligences de donner une direction saine à la littérature, de lui faire exprimer des idées justes, puisqu'elle les fixe dans les esprits.

Il est donc nécessaire que les auteurs profanes occupent une place importante dans la préparation aux études théologiques. En général, d'ailleurs, l'efficacité des langues anciennes est souveraine ; comme l'utilité des langues modernes, des résumés soignés, de la lecture de la poésie, du vieux français, etc., est incontestable. Mais ce sont là les instruments de la formation, et non la nourriture des jeunes intelligences.

En particulier, le but des langues anciennes n'est pas de s'imprégner des idées souvent malsaines qu'elles expriment ; mais de saisir leur génie, de développer le goût et le sens littéraire, d'épurer le langage et de polir l'esprit. Ne sût-on rien, ou dût-on oublier tout ce qu'on a pu apprendre, un point immense est acquis, si, au sortir des Humanités et par la fréquentation des grands maîtres, on a su acquérir la force d'esprit et le développement des facultés qui font l'homme intellectuel. En un mot, le but de ces études, c'est la formation et l'éducation des facultés.

«Comment, écrivait plus tard l'abbé Aubry, comment la pourriture ne se mettrait-elle pas dans les maisons d'éducation, même tenues par des prêtres, si ceux-ci admiraient plus la littérature que la foi. Le prêtre, quelles que soient ses occupations, doit toujours donner la première place à la science sacrée ; c'est le seul moyen pour l'âme sacerdotale de reprendre continuellement la nourriture qu'il lui faut. Les fonctions professorales, ayant pour objet des notions profanes et humaines, peuvent, si on se borne à cela, être des fonctions desséchantes, dissipantes, épuisantes ; car on fait une dépense de forces qui n'est pas compensée. Si l'on veut que ces fonctions deviennent fécondes pour les autres et sanctifiantes pour soi-même, il faut se ménager quelques bons moments de réfection spirituelle. Si le professeur n'est plus, tout le jour, comme au séminaire, dans la contemplation des choses de Dieu, qu'il leur fasse au moins, chaque jour, une bonne visite pas trop courte, et qu'il puisse prolonger encore, en faisant rouler sa méditation du matin sur la même notion dogmatique qui a été, la veille, l'objet de son étude».

«Ah ! le mot charmant de l'imitation : *Si mihi non licet haurire de plenitudine fontis, nec risque ad satietatem potare, apponam tamen os meum ad foramen cælestis fistulæ, ut saltem modicam inde guttulam capiam ad refocillandam sitim meam et non pœnitens exarescam* (Imitation, L. IV, CV. 5). - N'est-ce pas bien cela ? Comment s'imaginer que pour être professeur de petit-séminaire il ne soit pas nécessaire d'être un homme de doctrine, que même il vaudrait mieux ne pas l'être ? Je ne trouve pas de mot qui abomine assez semblable théorie... Oh ! que je *bisque*, lorsque je vois des prêtres ou des séminaristes qui s'entêtent à ne pas comprendre cette idée, et à la repousser avec ce souverain mépris si fréquent autour de nous ! Quel malheur pour notre clergé et pour notre pays !...» (Lettre, 22 mars 1874).

Cette idée, si essentielle dans la direction des études préparatoires au sacerdoce, l'abbé Sagnier ne l'avait pas seulement comprise, mais il en faisait l'application aussi complète que possible dans sa vie de professeur. De quelles précautions ne s'efforçait-il pas d'entourer, avant tout, l'étude des Classiques païens et antiques. - «Ces œuvres merveilleuses, écrira plus tard Jean-Baptiste, le superfin de tout ce que le paganisme a produit de plus exquis, me font l'effet de ces toutes petites boîtes bien précieuses où les pharmaciens enferment, avec un soin pieux, quelque onguent admirable et supraterrrestre, extrait, par mille opérations délicates, des plus intimes réservoirs de la nature. La morale qui en découle est une quintessence exquise, capable, étant délayée par l'éducation dans les intelligences, de porter la peste dans toute une génération, avec espoir qu'il ne sera pas, de si tôt, possible d'extirper, de faire mourir, le germe empoisonné, répandu par cette opération chimique» (Cf. *Les Grands Séminaires*, ch. II).

Sans doute, la grande raison qui plaide en faveur des Classiques, c'est qu'ils donnent la connaissance du cœur humain naturel. Les auteurs chrétiens étudient l'âme ou le cœur surnaturel appliqué à l'éducation ; ils travaillent à former le chrétien ; or, le chrétien suppose l'homme, et les auteurs païens sont merveilleusement propres à cette première besogne naturelle : façonner l'homme - car eux ne s'occupent que de la nature.

Sans doute, encore, pour mettre plus tard en œuvre l'Evangile, il faut une forme littéraire et artistique que sa perfection rende digne de devenir l'expression d'un tel fond. Cette forme se trouve chez les Anciens qui, même, l'ont soignée exclusivement et au détriment du fond. Il faut donc étudier les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'Histoire grecque et romaine, modèles admirables dans l'art de raconter, d'embellir, de faire resplendir les idées.

En toute hypothèse et surtout, le but des études secondaires, dans une école préparatoire aux études sacrées, doit être, tout en formant des hommes, de réserver pour l'Evangile, et pour lui seul, tout le trésor de conviction, d'ardeur, d'admiration et d'enthousiasme dont peuvent être capables les jeunes humanistes. Il faut qu'ils se remplissent de l'Evangile, qu'ils ne voient, en tout, que l'Evangile, qu'ils fassent tout aboutir à l'Evangile.

M. l'abbé Sagnier avait trop bien compris cette conception des études littéraires, pour cantonner l'étude de la Religion dans un ordre de devoirs sans attrait, et pour ne réserver qu'à l'étude du paganisme - comme il arrive trop souvent - toute la partie brillante, littéraire, poétique, artistique, de l'éducation. Son *Catéchisme philosophique*, demeuré le manuel des humanistes de nos petits-séminaires, ne présentait pas aux jeunes étudiants des idées religieuses sombres, tristes, rebutantes. Il savait choisir, pour thème de composition littéraire et donner à l'élève, des sujets chrétiens où il eût à s'enthousiasmer pour la vertu, et où son imagination, son cœur, fussent toujours occupés à orner une pensée chrétienne de tous les attraits dont la jeunesse a besoin de vêtir les choses pour les aimer. En ceci, d'ailleurs, on ne saurait dire qu'il y ait aucun profit intellectuel et littéraire à choisir des sujets païens, ni que l'éducation ait aucun intérêt à les préférer aux sujets chrétiens.

« Cette séduction, ce charme, que les arts donnaient à l'erreur et au vice de l'ancien monde, doivent être, pour nous, écrite plus tard l'abbé Aubry, une leçon pleine d'éloquence ; ils nous montrent combien il est urgent d'appliquer, dans nos petits-séminaires, la littérature et les arts à des sujets chrétiens ; de ne revêtir de séduction que les choses inoffensives pour la vie chrétienne ; enfin, de ne fleurir que la bonne voie ! Il faut que l'amour du bien et l'horreur du mal viennent aux jeunes intelligences de tout et de partout ; on ne doit donner aucun aliment à leur intelligence qui n'en soit un pour leur conscience et leur cœur ; il faudrait n'avoir jamais à les prémunir contre des impressions dont leur vertu peut souffrir, contre des insinuations dont leur foi peut s'étonner. - Bien plus, la jeunesse studieuse doit apprendre que la Révélation chrétienne n'a pas seulement dévoilé au monde la vérité qui éclaire, purifie, féconde et organise le chaos des connaissances humaines ; mais qu'elle a aussi ouvert une source inépuisable de beautés et de biens intellectuels, qui sont, pour les arts et la littérature, les plus radieux sujets, et pour l'intelligence humaine les plus nobles jouissances qu'elle puisse goûter. Il ne faut donc jamais oublier que nos études secondaires ont pour but, et qu'il s'agit, dans nos petits-séminaires, de préparer le prêtre ; que le prêtre est le sel de la terre ; et que le sacerdoce entraîne deux choses : la sanctification personnelle, le zèle pour le salut des âmes - deux choses qui doivent exclure l'engouement pour une foule d'études frivoles et humaines, déprimantes pour les véritables études chrétiennes et sacerdotales, auxquelles nous sommes trop habitués d'enfance, et qui dévorent la sève de l'âme, la détournent de sa voie, l'empêchent de se remplir de l'Evangile - surtout par le mode de formation qui retarde et diminue la maturité » (AUBRY *Les Grands-Séminaires*, chapitre II : *L'Ecole préparatoire ou petit-Séminaire*).

Sur cette classe importante des Humanités - *Humaniores litteræ* - il est intéressant de noter encore le jugement de Jean-Baptiste, devenu plus tard maître de la jeunesse cléricale. « Chose étrange, écrit-il spirituellement, nous passons notre vie d'hommes à désapprendre ce que les maîtres de notre adolescence prirent tant de peine à nous inculquer. Notre siècle rationaliste a cela de bon : il raisonne plus sur les idées que sur les mots. Or, de toutes les choses qui se présentent avec une certaine allure littéraire, il n'en est pas qu'il plaise plus malicieusement que la Rhétorique, « cet art d'aligner sans conviction des phrases sonores ». Nos pédagogues, petits et grands, voient si bien, dans la rhétorique, une pure étude de forme, qu'ils ont unanimement décrété que l'on apprendrait à penser après avoir appris à parler. De là cette anomalie de faire de la rhétorique un hors-d'œuvre entre la grammaire et la philosophie, un art de dire des idées qu'on aura plus tard. Les Grecs, tout légers qu'ils fussent, au fond pensaient comme nous, regardaient comme synonymes rhéteur et sophiste. Que, privés des lumières de la Révélation, ils se soient laissés aller au scepticisme, qu'ils aient cultivé la parole au point de vue purement euphonique, payé des orateurs verbeux pour plaider, en langage harmonieux, le vrai et le faux, à cela rien d'étonnant. Mais que nous, enfants de ce Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde (Joan, I, 9), nous suivions les mêmes errements, voilà qui est déraisonnable, voilà qu'il faut battre en brèche avec la logique de la raison éclairée par l'Evangile. La parole a pu être une forme vaine pour ceux qui ne voyaient pas en elle la vibration de l'âme en contact avec la vérité. Pour nous, elle a quelque chose de sacré, par son union hypostatique avec la vérité divine. Aussi, la besogne d'un professeur de Rhétorique est-elle de former ses élèves à juger les rapports d'identité entre la pensée et l'expression, et non pas à disséquer les phrases, sans tenir compte de l'âme qui est dessous » (*Les Grands-Séminaires*, *ibid*).

Cependant, avec le cours de Rhétorique s'écoulaient les derniers mois du séminaire, période critique où la question d'avenir se pose plus nette et plus pressante que jamais. Jean-Baptiste ne pouvait avoir les indécisions de ces âmes faibles qui, arrivées au terme, s'arrêtent, effrayées, hésitantes, demandent à retourner en arrière ou se laissent pousser en avant. Son cœur, ses aspirations, étaient, dès l'enfance, orientés vers le sacerdoce. Non pas qu'il vit « tout rose et poésie » de ce côté ; il pensait, au contraire, que, pour le prêtre, il y a « beaucoup à souffrir par le cœur, beaucoup à faire par le zèle et la piété, beaucoup à repousser du côté du monde » (Lettre, 1863). Sans doute, encore, son imagination prêtait parfois des ailes à ces beaux rêves de sacrifice et de dévouement ; au moins était-elle ignorante de calcul humain, pure de tout sentiment vulgaire. Son intime désir se trouvait confirmé par le jugement de son confesseur, M. l'abbé Catel,

devenu, depuis peu, supérieur du petit-séminaire, et par le témoignage de ses maîtres, unanimes à reconnaître l'appel de Dieu.

Ses études littéraires venaient de recevoir le plus brillant couronnement. D'autre part - lui-même le reconnaît - «les racines du bon prêtre s'étaient développées : pureté du cœur, bons désirs, grande impression des choses religieuses ; tout avait été soigné». Il ne fallait donc pas trop s'inquiéter du reste ; le reste viendrait à son heure. Notre rhétoricien emportait surtout la foi, fruit rare de l'éducation, une foi vive, éclairée. La vérité dogmatique l'avait saisi fortement, par tous les moyens, sous toutes ses formes, dans toutes ses puissances ; elle avait imprégné son intelligence, écartant cette quintessence de corruption qui s'exhale de nos beaux classiques païens pour empoisonner les atmosphères les plus saines.

A Saint-Lucien, d'ailleurs, - nous l'avons dit plus haut - on savait écarter le poison subtilement mêlé par les idées modernes à la nourriture des jeunes intelligences. On savait que l'instruction n'est que la sœur, et encore la sœur cadette de l'éducation ; on savait aussi que la science - selon la parole de J. de Maistre - est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, excepté l'or, - l'or de la vérité catholique dans la double expression de son dogme et de sa morale, s'adressant à la double expression de l'âme, l'intelligence et la volonté ; on savait que la France a été faite par l'Eglise, que l'Eglise seule peut la refaire, lentement, *per modum seminis* ; on savait que la semence divine, pour opérer ce prodige, doit être indéracinable dans le prêtre, absorber tout son être, enlever toutes ses puissances. On savait tout cela. Aussi, les professeurs n'y faisaient point passer toute leur âme dans une cornue ou un logarithme. Ils faisaient des bacheliers, sans doute, mais avant tout des âmes apostoliques ; Dieu et le salut de la société le demandent ; et, par un esprit de foi pratique et agissant, ils exerçaient une influence toute sacerdotale sur ces adolescents, espérance du diocèse et de l'Eglise. Ecoutons le magnifique témoignage, qu'au lendemain de son sacerdoce, dans la chapelle de Saint-Lucien, en rend lui-même Jean-Baptiste.

«Le moindre souvenir de cet asile béni me remplit d'émotion. C'est ici que j'ai rêvé cet avenir qui est aujourd'hui le présent ; ici que le sacerdoce m'est apparu sous les traits du sacrifice et de la vertu. Mon cœur avait soif de sacrifice ; le sacrifice l'attirait seul. C'est ici que j'ai prié, enfant. O prière de l'enfant, prière simple, prière naïve ! Que vous êtes puissante sur le cœur de Dieu !... Ici, j'ai laissé grandir dans mon cœur la foi, cette fleur qui ne doit plus mourir. C'est ici que j'ai contracté avec mon Dieu ces premiers liens qui, pour nous autres prêtres, nous tiennent lieu de famille, nous compensent toutes les séparations, nous tiennent lieu de tout !...»

Les dernières vacances du petit-séminaire furent sérieuses. La perspective d'une vie de renoncement, le premier pas dans une carrière laborieuse et austère, cet habit de pénitence que Jean-Baptiste allait bientôt revêtir et qui prêche si haut l'adieu aux convoitises de la chair et aux séductions du monde, tout cela donnait à ces dernières semaines quelque chose de recueilli. On travaillait encore dans la petite salle du presbytère, non plus par devoir, mais par goût et avec une noble passion. La piété, n'étant plus portée par le courant de la communauté, n'en prenait que plus de consistance et de virilité ; aux pratiques du séminariste fidèle, Jean-Baptiste ajoutait encore quelque mortification, les petits sacrifices d'une âme généreuse et grande.

La mort de sa pieuse sœur, Clémentine, creusant une nouvelle tombe près de lui, l'aida encore à reporter son âme vers les choses d'en haut. - «Vous nous avez dit souvent, écrit-il à M. Catel, son confesseur, que plus nous avancerions dans la vie, plus nous verrions le vide se faire autour de nous. Ah ! Je puis dire que cette parole est déjà bien vraie pour moi. Je ne suis pas encore loin dans la vie, mais déjà voici le vide qui se fait. Il y a quatre ans, je perdais un frère de 18 ans ; il y a huit jours, la mort frappait une tête bien chère, celle de ma sœur âgée de 17 ans. Oui, le vide se fait, et il avance toujours sur moi ; et il se fera d'autant plus vite, que les plus jeunes de ma famille disparaissent d'abord. Quand on est chrétien, M. le Supérieur, quand on a pris, auprès de vous, des leçons de résignation, une mort comme celle de ma sœur est encore consolante ; et si on pleure, on se dit pourtant : après tout, elle n'a fait que nous devancer».

«Ma sœur est morte à Compiègne, chez les religieuses ; et il semblait que, par une permission de Dieu, elle ne devait avoir, en mourant, que des consolations chrétiennes. Elle ne voyait autour d'elle que des visages étrangers ; elle avait été, jusque-là, privée des joies de la famille, et elle mourait enfin loin de nous, sans pouvoir nous dire et recevoir un seul mot d'adieu. Mais, d'un autre côté, elle restait, presque jusqu'à la mort, en pleine connaissance ; elle mourait dans une sainte maison, après une maladie qui lui laissait le temps de se préparer, de recevoir les sacrements et toutes les consolations de la religion... Voilà donc le sujet de notre chagrin ; et, pour moi, quand je me raisonne, c'est presque un sujet de joie».

«Ma pauvre sœur, rentrée chez nous, que serait-elle devenue, dans un pays si peu chrétien ? Jamais elle ne pouvait se trouver mieux disposée à la mort qui est, après tout, notre acte principal. Dieu fait bien ce qu'il fait : ma sœur est au ciel ! Voilà mon espérance et ma consolation unique. N'est-ce pas le cas de dire : «Dieu nous l'avait donnée ; Dieu nous l'a ôtée ; que Son saint Nom soit béni !» Pourquoi pleurer si longtemps les morts, quand ils sont plus heureux que nous ? C'est donc par égoïsme qu'on les regrette, puisqu'on voudrait, pour jouir d'eux, les priver du ciel. Non, non ! Puisque le ciel est notre but, je ne regrette pas ma sœur ; elle a pris les devants, j'envie son sort ; je prie pour qu'elle soit arrivée, et je la prie elle-même de m'aider, moi aussi, et tous ceux que j'aime, à arriver près d'elle».

«Faut-il enfin parler de moi, M. le Supérieur ? Ah ! Cette mort m'a servi de préparation au grand-séminaire ; et je crois qu'ici encore elle m'a été utile ; elle m'a donné du sérieux, des réflexions et une leçon salutaire. A Orrouy, mes habitudes et mes devoirs n'ont guère à souffrir. Cependant, je me suis rappelé qu'on ne fait jamais trop pour celui qui vient comme un voleur ; et je me suis souvenu d'une autre de vos paroles : «Vous sentirez de plus en plus le besoin de vous serrer contre l'autel» (lettre, 11 septembre 1863).

CHAPITRE IV : LE GRAND SÉMINAIRE.

Recueillies dans l'Ecole presbytérale, cultivées et développées au petit-séminaire, les vocations ecclésiastiques viennent enfin s'épanouir dans un troisième asile, le grand-séminaire. C'est là que le jeune homme, résolu à se consacrer à Dieu, trouve des règles pleines de sagesse, éprouvées par les siècles, merveilleusement propres à mettre en lui la

science et la sainteté sacerdotale. C'est là qu'avec ces règles il trouve dans ses maîtres - l'élite du clergé - des hommes de science profonde, de haute vertu sacerdotale, de parfaite dignité ecclésiastique, soucieux de le former à la vertu solide, ne négligeant rien pour infuser dans son âme le véritable esprit qui les anime eux-mêmes, l'esprit de l'Evangile, l'esprit de Jésus-Christ, - vivants exemples de la perfection à laquelle il aspire, et dont tout un clergé doit subir nécessairement l'ascendant et le prestige.

C'est au Grand-Séminaire de Beauvais que Jean-Baptiste venait d'être admis, après un examen qui donnait les plus belles espérances. Le 4 octobre 1863, déposant l'habit séculier pour revêtir la soutane, il inaugurait sa vie nouvelle et entrait dans la sainte maison. Sa joie était plus grande encore que la joie de ses parents, fiers de compter bientôt un prêtre dans la famille. Il était né le 4 octobre ; c'était à la même date qu'il était entré à Saint-Lucien ; à la même date encore il devait recevoir l'ordination sacerdotale. En vérité ce jour lui portait bonheur. Rarement, du reste, présages plus heureux reposèrent sur une tête enrichie de plus de dons ; rarement destinée humaine fut plus visiblement conduite par la main divine ; car il y a vraiment plus de Dieu que de l'homme dans cette vocation où l'on ne sait qu'admirer davantage, de la certitude et de l'élévation du but proposé, ou de la fidélité à le poursuivre.

Cependant, ce n'était pas à Beauvais que le séminariste eût voulu prendre la soutane. Le séminaire des Missions-Etrangères semblait la voie tracée par la Providence pour suivre un appel de jour en jour plus manifeste et plus pressant. D'ailleurs, il avait fait déjà une démarche auprès du Supérieur - «Nous vous admettons, lui répondit celui-ci, si vous avez l'autorisation de vos supérieurs». Cette réponse et le refus de M. Marthe, Supérieur du Grand-séminaire de Beauvais, l'effrayèrent sans le décourager. Sa seule raison d'hésiter était la pensée de la peine que son départ causerait à sa famille. Mais il s'entretenait toujours intérieurement dans cette idée que la vie du missionnaire était la forme la plus parfaite à donner à son apostolat, que, parmi tant de scandales qui désolent l'Eglise, il n'en est pas de comparable à celui des païens qui, par centaines de millions, vingt siècles après l'Incarnation, ignorent encore Jésus-Christ. Pour l'abbé Aubry cette pensée était une obsession ; et, à la vue de ces brebis sans nombre hors du bercail, le même soupir qui s'exhalait de la poitrine du Sauveur, s'exhalait de la sienne : *Et illas oportet me adducere*. A cette œuvre essentielle il voulait contribuer non seulement par ses prières, mais par toutes ses activités, par sa vie entière. A cette idée il revenait sans cesse, discutant avec lui-même et surtout priant, et priant beaucoup.

Deux considérations s'ajoutant à la décision de ses supérieurs lui avaient fait ajourner son dessein : le conseil de son curé et de son confesseur d'étudier plus longuement sa vocation, les deuils multipliés de sa famille. Il se soumit de nouveau, en revêtant le saint habit «qui le séparait désormais du monde, en détruisant le laïque».

Au Grand-Séminaire, le nouveau est accueilli comme un frère ; les anciens s'empressent à le mettre à l'aise et au courant de tout ; ils l'entourent de cette franche sympathie qui donne tant de charme à la vie commune et où l'on respire quelque chose des parfums évangéliques.

Dans cette réunion d'hommes, les professeurs agissent moins en maîtres que comme des pères ; ils entourent les étudiants d'une touchante sollicitude, se mêlent à leurs récréations comme d'anciens et vénérables amis ; ils savent orienter leurs conversations, éveiller leurs goûts et leurs préoccupations vers les sujets élevés. Dans ces récréations, les étudiants se traitent mutuellement avec une affabilité, une charité, inspirées de l'Evangile ; ils s'avertissent doucement les uns les autres des fautes qui peuvent leur échapper. Ainsi se créent peu à peu, insensiblement - *sensim sine sensu* - les habitudes sacerdotales, le sens du dévouement et des vertus évangéliques.

La grande préparation à la vie cléricale, c'est la retraite : période féconde où la vocation se précise et s'affermir, où le jeune aspirant sent disparaître une à une les illusions de l'adolescence, tomber cet «involucre de poésie qui a servi pour l'amener au séminaire» (Correspondance, T. XI), où, enfin, il ouvre toute grande son âme à l'influence d'en haut, en même temps qu'à cette direction saine, vigoureuse et vraiment catholique qui est comme la sève, la moelle de la vie sacerdotale.

Autant l'abbé Aubry avait «d'estime pour le sacerdoce», et lui voulait «une préparation sévère», autant il avait à cœur d'utiliser pleinement le temps des retraites. - «Ce sont disait-il, les instants les plus précieux de cette préparation. Le sacerdoce est une si grande chose ; les sacrifices qu'il exige sont devenus si difficiles ; les dangers que la société sème autour du prêtre pour l'entraîner au mal, le refroidir ou le rendre médiocre, sont si grands, que ce serait pitié de se préparer mollement à la lutte». Aussi, travaillait-il avec une énergie croissante à ce qu'il appelait «la démolition du vieil homme».

Dans un milieu où la régularité est une vertu commune et commandée par la règle, l'abbé Aubry ne se laissait pas porter passivement aux études et aux exercices religieux, comme il arrive facilement aux natures indolentes ou apathiques. Sa vie demeura, comme par le passé, énergique et active ; il soutint toujours, avec la même ardeur primesautière, l'effort intellectuel nécessité par des études si différentes des Humanités, et l'élan imprimé à son aspiration constante vers le sacerdoce. - Toutefois, le projet d'apostolat en pays infidèle demeurait sa grande préoccupation ; mais c'était le secret de son cœur, et son nouveau directeur en avait seul la confiance. Cette perspective lui souriait même plus que jamais et fortifiait sa vigueur morale, parfois, cependant, elle devenait angoissante à la pensée du sanglant sacrifice qu'imposerait à sa famille une séparation aussi déchirante. C'était alors, pour lui, les souffrances les plus délicates du cœur, car il faudrait s'affranchir des influences les plus douces, se priver des affections les plus fortes et les plus légitimes.

Tout sacrifier, c'est un désintéressement parfait, une condition essentielle pour arriver au dévouement, au sacerdoce le plus élevé. L'abbé Aubry était de ces âmes auxquelles ne suffit pas la vie du juste, mais qui sentent une démangeaison de sacrifice. C'est la voix de la pénitence qui les sollicite et les presse de payer, par des souffrances librement acceptées, non seulement ce qu'elles doivent en rigueur, mais ce que l'amour de Dieu et la délicate ambition de leur cœur demande à leur générosité.

Cette voix rédemptrice que l'abbé Aubry entendait au fond de son cœur, c'était la voix de Jésus qui le sollicita longtemps, et dont la tendresse et les accents suppliants lui arrachaient parfois des larmes ; elle lui disait, cette voix, ce qu'elle dit aux âmes sur lesquelles la miséricorde divine a jeté son dévolu et a appelées à une destinée particulière de

sacrifice et de grâce : *Audi filia et vide... Obliviscere...* Cette idée de sacrifice alla toujours se fortifiant chez lui ; elle fut comme la dominante de son âme et le titre de sa vie. - «Ne soyons pas des loques, disait-il familièrement, des prêtres à moitié sérieux, à demi zélés, à demi détachés du monde, médiocres en tout ce qui est sacerdotal, des avortons du sacerdoce. Ce ne serait pas la peine, vraiment, de faire tant de sacrifices pour aboutir à si peu de chose !»

S'étant attaché à Dieu seul, il trouva, par cela même, le principe des plus généreux mouvements ; il obtint de Dieu des choses immenses : le don de comprendre sa vocation sublime, et de ne jamais concevoir d'autre emploi de sa vie que l'apostolat ; le don de voir, dans le sacerdoce, la carrière la plus utile que l'homme puisse suivre sur la terre.

«Divin Jésus, écrit-il dès lors dans ses notes intimes, je recevrai bientôt de Vous un terrible ministère. Cette perspective me ravit et m'épouvante à la fois. Vous serez mon conseil, mon soutien dans les peines et les calomnies, - car je veux être abreuvé de peines, tourmenté, calomnié comme Vous, ô Dieu persécuté ! pourvu que Vous soyez mon compagnon de vie, ma société dans les souffrances. Je me condamnerai à une solitude, à une tristesse éternelle ; je vouerai ma vie au silence, à la pauvreté, pourvu que Vous soyez avec moi, et que Vous m'aidiez à porter mon fardeau. J'apprendrai, devant l'Eucharistie, comme devant la Crèche et le Calvaire, ce que vaut une âme, ce qu'on peut faire pour la sauver, ce que vous valez Vous-même, Vous surtout, ô céleste ami, qui remplacez tout, et ce qu'on peut sacrifier pour entrer dans Vos saintes intimités. J'irai puiser dans Votre Cœur cet amour solide qui ne connaît ni les défaillances de la chair, ni les douceurs fausses, troublées et fragiles des affections humaines ; cet amour viril qui traverse tout et survit à tout ; cet amour sacerdotal qui ennoblit tout ce qu'il approche. J'agrandirai mon cœur, et il deviendra capable de Vous ; j'aimerai Vos tabernacles, et j'y choisirai ma demeure, dans la sainte abjection de Votre maison. Enfin, Vous serez dans Votre vie eucharistique, ô sainte Victime, Vous serez mon héritage et la part de mon calice ; je veux pouvoir dire jusqu'au dernier de mes jours : *Elegi abjectus esse in Domo Dei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum*» (Ps., 83, 11).

La première année du Grand-Séminaire est consacrée aux études philosophiques qui sont la préparation directe à l'étude des sciences sacrées. La philosophie occupe donc une place essentielle ; de sa bonne ou de sa mauvaise direction dépend trop le sort des sciences théologiques, et le lien qui les unit est trop étroit pour qu'il n'y soit pas apporté la meilleure méthode et la plus grande application.

La chaire de philosophie, à Beauvais, était occupée par un prêtre de haute valeur, M. l'abbé Lefèvre, que ses études, au Collège-Romain, avaient solidement préparé à l'enseignement. Sa distinction, sa bonté, égalaient son savoir ; au premier contact, «il attirait, dit l'abbé Aubry, la sympathie des étudiants auxquels il témoignait une grande confiance, et qu'il traitait tout à fait en hommes». - Le premier, il s'efforça de remettre en honneur la méthode et les doctrines philosophiques de saint Thomas.

En 1863, le grand mouvement vers la Scolastique n'était pas encore commencé. C'est la gloire de Léon XIII d'avoir réformé les méthodes, fortement imprégnées du rationalisme de Descartes ; établi le génie incomparable de saint Thomas comme pierre angulaire de la formation philosophique et théologique ; proclamé, *urbi et orbi*, que la restauration de la société doit commencer par la restauration des études rationnelles, puisque la tâche de la philosophie est d'ouvrir à la raison le chemin qui mène à la vision de la vérité totale.

Ne prétendait-on pas alors, très généralement, que l'étude de la logique n'était pas nécessaire, sous prétexte que le raisonnement est naturel à l'homme, que le commerce de la vie sociale par lui-même donne de la logique, de la sagesse, forme le sens philosophique, développe droitement la raison, l'homme d'expérience. Même l'usage ne donne pas cela et ne peut le donner ; outre l'aptitude naturelle, il y faut une préparation ; et s'il est vrai, selon Renan, que son professeur de philosophie, M. l'abbé Magnier, devait à la fréquentation de Thomas Reid, une grande aversion pour la métaphysique, et une confiance absolue dans le bon sens - d'après son texte favori : *Posuit in visceribus hominis sapientiam* (*Revue des deux Mondes*, 1880 : «Souvenirs de Jeunesse») ; il est plus incontestable que la faiblesse des études philosophiques a engendré cette légèreté, ce vague doctrinal, cette sorte d'impartialité entre les systèmes, cette neutralité si funeste à la vigueur de l'intelligence et à la défense de la vérité.

Or, en 1863, «la philosophie était plutôt un obstacle, écrira plus tard l'abbé Aubry ; et si le jeune théologien doit sauter d'enthousiasme, en retrouvant, baignées dans l'atmosphère du Surnaturel, les vérités qu'il a vues en philosophie à l'état rationnel, jamais je n'ai eu cette jouissance-là. J'ai dû me recomposer une philosophie après coup, quand la théologie m'eût dit comment il faut entendre la philosophie chrétienne. Ce que, de mon temps, on appelait philosophie, c'était l'étude absolument incomplète d'un certain nombre de questions mal reliées ensemble, et tirées matériellement du corps de la philosophie»¹.

Et l'on ne taxera pas ce jugement d'exagération et de témérité, si l'on veut bien se rappeler le culte presque universel rendu à celui que l'abbé Aubry appelle le *Père du rationalisme moderne* - Descartes ; l'autorité généralement admise alors des idées et des méthodes universitaires ; les difficultés d'implanter, dans la pratique, les méthodes imposées par Rome en matière d'étude ; le parti pris d'écarter - sous le nom fallacieux d'idéologie - la métaphysique, qui est le cœur de la philosophie, le *substratum*, la substance et la moelle de tout bon travail intellectuel, dans quelque genre que ce soit, le préservatif de la pensée dans tous les ordres d'idées, le fondement de l'édifice intellectuel dans toutes ses parties. - Tant il est vrai, pour le dire en passant, que le sacerdoce ne sera le rectificateur des idées du peuple que si son éducation est nourrie de métaphysique, et s'il ne devient, par cet instrument, capable d'opposer la barrière d'un enseignement irréprochable aux erreurs de tout genre qui pullulent et se disputent les esprits. Tant il est vrai, encore et surtout, que tout ouvrage qui émane de l'initiative du clergé doit être, comme l'or, *purgatum septuplum*, surtout en matière philosophique, car l'influence de cette science est d'autant plus puissante, en bien ou en mal, qu'ayant pour objet les formes universelles et abstraites, elle étend son action sur les autres sciences qui, toutes, lui empruntent ses principes.

¹ On suivait alors le Manuel de philosophie de M. MAGNIER, demeuré trop longtemps classique et fortement imprégné de cartésianisme et de rationalisme.

Nous sommes loin, ici, des idées qui font de Descartes le père de la philosophie, et qui ont inspiré la plupart des ouvrages modernes, empreints - selon Renan - «d'un rationalisme respectable !» - Tolle Thomam, avaient déjà dit les protestants, et *Ecclesiam dissipabo*. Les philosophes modernes sont aussi francs : «Grâce à Descartes, disent-ils, nous sommes protestants en philosophie». De fait, les vrais défenseurs de la foi tombent d'accord que Descartes a été l'un des principaux inspireurs des erreurs du temps présent, et que le Discours sur la Méthode, son ouvrage de choix, son symbole, la clef et la formule de son système, est le principal générateur du rationalisme (Cf. *La Méthode des Etudes*, ch. III, IV et sqq. - *Les Grands-Séminaires*, ch. III, IV, V).

Parallèlement au cours de philosophie, les jeunes séminaristes suivaient alors, à Beauvais, des cours de Physique et de Chimie, préparatoires au baccalauréat. L'application de l'abbé Aubry à ces sciences lui valut la charge de préparateur en Chimie et de gardien du cabinet de Physique. Mais il ne se laissa pas tenter par ce qu'il appelait plaisamment «la vaine gloire du baccalauréat !» - M. le supérieur m'avait un peu tourmenté, au début, pour me préparer à faire mes preuves l'an prochain ; mais il n'a pas insisté longtemps, quand il a vu que le noble métier de professeur me charmait si peu !» (Lettre 17 novembre 1863). - Cet attirail du bachottage, dans un grand-séminaire, lui semblait une sorte de transaction avec la légèreté superficielle des modernes ; et, de fait, ne serait-il pas préférable de reléguer cette préoccupation, totalement et sans pitié, dans les établissements d'enseignement secondaire ? Que ne met-on, à défendre l'Evangile et l'étude des sciences sacrées, le zèle qu'on met parfois à défendre les sciences humaines !

L'Evangile, l'abbé Aubry commençait à le goûter ; précisément, l'année de philosophie était consacrée à son étude. L'exemple du Maître, de Ses renoncements, de Sa vie apostolique et de Sa divine prédication, découvrirait aux regards de l'étudiant de nouveaux horizons, avivait et confirmait son projet d'apostolat en pays infidèle. D'ailleurs la dévotion aux Saintes Lettres demeura, toute sa vie, une de ses passions, son soutien, sa consolation aux heures les plus désespérées. Ce qui n'empêchait pas chez lui les remarques piquantes, les observations trop justes que ne savait pas toujours taire son bon sens perspicace et son jugement exquis. M. Boulenger était le seul, d'ailleurs, qui en reçût les confidences, et aux conseils de réserve et de discrétion de son curé, l'abbé Aubry répondait toujours par de nouveaux efforts sur lui-même. - «J'ai pris, lui écrit-il, une résolution que votre lettre a consolidée : c'est, non seulement de rien laisser paraître au dehors, mais surtout de ne rien laisser subsister au dedans qui puisse me compromettre. Soit auprès des professeurs de la terre, soit après du grand professeur de vertu» (Lettre, 17 octobre 1884).

«J'ai raconté, au réfectoire, la vie de Sainte Thaïs, écrit-il, cette pénitente qui disait toujours : «O Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi !» Je n'ai pas cherché à faire rire, quoique, trop souvent peut-être, ce soit ici la mode, même dans les sermons. Mais on voit fort bien que M. le Supérieur est très taquiné d'entendre des pointes, ou de surprendre, dans un séminariste qui raconte ou qui prêche, une intention de faire l'original. Les conférences, données à la lecture spirituelle, sont ce qui se fait de mieux...»

Dès son entrée au séminaire, l'abbé Aubry s'était mis sous la direction spirituelle du Supérieur, M. l'abbé Marthe, qui dirigea le Grand-Séminaire de Beauvais pendant près de 30 ans. C'était un prêtre très dur pour lui-même, observateur inflexible de la règle et des habitudes d'une communauté bien ordonnée, modèle austère des vertus ecclésiastiques. - Dès le premier moment il apprécia la riche nature du nouvel étudiant et l'entoura d'une sollicitude toute paternelle : «Il me témoigne beaucoup de confiance ; il m'a dit que j'étais recommandé à sa sollicitude paternelle ; il m'a laissé deviner par qui, et j'y suis tombé juste du premier coup. Je vous propose la même énigme» (Lettre à son curé).

Cependant, l'année 1864 venait de s'ouvrir. - «Ni les muses, ni Apollon, ni Pégase, ne feront plus désormais les frais de nos petites fêtes, écrit le séminariste à son curé ; ils n'ont rien à voir dans les souhaits que vos enfants font pour vous. Notre Apollon, du reste, est maintenant un vieux goutteux, nos muses de vieilles grand'mères, et Pégase une bique boiteuse. Donc, il faut laisser dormir ces vieux radoteurs du temps passé. Aussi bien, le séminariste n'a plus qu'une muse, Marie, et les vers qu'elle inspire sont le chapelet. Or, de ces vers-là je veux vous en dire beaucoup. Tout ceci est pour m'excuser de ne plus rien vous offrir... Voici donc une nouvelle année qui commence ; quand je regarde celle qui finit, j'y vois plusieurs choses qui, sans vous toucher directement, ne vous sont pas étrangères. - La première, c'est la mort de ma pauvre sœur ; ah ! que cette mort m'étonne toujours, quand j'y pense ! - La seconde, c'est mon entrée au séminaire. Il me semble que ceci est bien un événement heureux pour vous peut-être, toute suffisance de mon côté mise à part».

«Mais que vous souhaiterai-je donc pour l'avenir. Je vous souhaite, M. le Curé, d'abord d'avoir parfaitement réussi en moi. Ce souhait vous paraît intéressé ; pourtant vous ne le dédaignerez pas ; car, s'il s'accomplit, comme j'espère y travailler, ce sera une bénédiction pour vous à qui je dois tout. Je vous souhaite, en second lieu, de vivre bien longtemps ; je suis bien fâché que ce souhait soit banal dans le monde ; il ne l'est qu'à force d'être sifflé par les perroquets ; pour moi, il ne l'est pas le moins du monde, puisque je le fais avec un cœur de fils, au lieu de le faire avec un bec de perroquet. Enfin, s'il faut terminer comme les orateurs, je souhaite à ceux qui me font du bien, à ceux qui me font du mal, et à ceux qui ne me font rien du tout, le ciel, qui est bien la plus désirable des étrennes, d'autant plus qu'on peut travailler à le faire obtenir, en priant, ce que je fais certainement pour vous de tout mon cœur» (Lettre, 31 décembre 1863).

Ma muse, c'est Marie ! chaste et gracieux témoignage de piété, aveu discret d'une âme qui exhale un parfum d'angélique candeur. D'ailleurs, à travers les saillies de cette nature enjouée, on sent une constante élévation de pensée. Ne lui parlez pas de bagatelles, de futilités mondaines, il dédaigne de s'entretenir de ces riens. N'empêche que sa verve intarissable, au milieu des conversations les plus sérieuses, entretienne le franc rire. - «N'être pas triste, disait-il, se bien mêler aux autres, causer, rire ; tout cela est, au séminaire, un grand sujet de formation». Sa bonne humeur était proverbiale ; il apportait dans les récréations et les promenades, le même entrain que dans l'étude. Même, il redevenait volontiers l'espiègle d'Orrouy, s'il s'agissait de signaler un travers, de réprimer quelque défaut extérieur. Pour certains esprits mondains, prétentieux, il était impitoyable ; aussi les petits bourgeois, comme il les appelait spirituellement, le fuyaient avec une sainte horreur, redoutant ses coups de boutoir. A leur tour, pour se consoler et se venger de leurs blessures, ils exerçaient volontiers la critique sur ses défauts extérieurs.

L'abbé Aubry n'en comptait pas moins de nombreux et vrais amis. Ils étaient cinq surtout, - les inséparables - se retrouvant à toutes les grandes promenades d'été : on y parlait beaucoup missions, vie religieuse, longs pèlerinages à pied ; au fond d'une vaste carrière abandonnée, on avait installé une statue de la Bonne Mère - la Vierge noire - encadrée d'invocations et de pensées pieuses, tracées sur les parois de craie ; là on chantait les louanges de Marie, on prêchait à la Savonarole ! Bientôt, les liens se resserrèrent en une association pieuse «dont chaque membre devait prier, mériter, se mortifier pour les autres». L'abbé Aubry y fait un jour allusion : - «Je sens un vrai besoin de resserrer cette union de prières qui ne devra pas nous quitter, puisque nous travaillerons au même troupeau ; union fondée sur l'amour de l'Eglise, le détachement du monde, le désir de conduire les autres au ciel» (Lettre, 1863).

Ce simple appel à l'union de prières nous amène à constater combien déjà l'abbé Aubry appréciait le rôle fondamental de la prière. Il n'en trouvait pas seulement la raison et n'en sentait pas exclusivement le besoin «dans la faiblesse de sa nature, la misère de son cœur et la nécessité de se sanctifier» ; mais remontant à la source du sacerdoce, il voyait dans la prière «non seulement une des fonctions, une des obligations particulières du prêtre, mais la source et l'aliment de toutes les autres fonctions, l'essence même du sacerdoce dont l'esprit est, avant tout, un esprit de prière, de méditation, d'intercession, de supplication, pour le monde coupable» (Aubry : *Méditation sur la prière*). - Cette pensée si juste, si théologique, transpire déjà dans ses premiers écrits, et sa vie de piété lui donne dès lors une supériorité de raison et une rectitude de sens, que des vertus communes trouvent à peine après de longues années d'expérience.

Dès lors aussi commence à se révéler son ardente piété envers le Très Saint-Sacrement. Nous en avons la preuve saisissante dans la conférence que, dès l'année de philosophie, il composa pour la Fête-Dieu. - Car la règle imposait alors à chaque étudiant de donner, pendant l'année, et tenant lieu de lecture spirituelle, une conférence, soit sur l'Evangile du dimanche, soit sur la fête du jour. - Après avoir énuméré les bienfaits dont il est redevable à la Religion, surtout la grâce ineffable de la Première Communion : «Voilà ce que le Sauveur a fait pour moi, continue-t-il ; et moi, le plus souvent, je suis resté tiède en face de cette fournaise d'amour ; mais, aux rares moments que ma négligence lui consacrait encore, il me semblait entendre sortir de la solitude du tabernacle où notre unique ami nous attend, une voix douce et plaintive qui me disait, avec plus de tendresse encore que de reproche : «Pourquoi ne M'aimez-vous pas ; et si vous M'aimez, pourquoi Me laissez-vous dans l'abandon ?» Puis, l'aimable voix s'adoucissait encore et me parlait du sacerdoce et d'un avenir tout consacré à l'immolation. Et je me demandais comment ces choses s'accompliraient. Le temps a marché, les circonstances extérieures, je ne sais comment, ou plutôt je sais que Dieu l'a voulu, se sont prêtées à l'accomplissement de cet attrait intérieur, et sont venues au devant de mes désirs. Les choses que Dieu m'avait montrées dans un avenir qui me semblait si lointain, se sont accomplies en partie, et l'Eucharistie m'a soutenu dans les défaillances du chemin ; j'ai vu plus d'une fois qu'un chrétien pouvait aller prier, pleurer, soulager son cœur devant l'Eucharistie, sans crainte de s'y voir rebuté ; j'ai souvent éprouvé que c'est aux pieds du Dieu caché que se réalise cette parole du Sauveur : «Vos lames se changeront en joie !» Et lorsqu'après ces moments d'orage et d'abattement, j'ai senti renaître en moi l'espérance, j'ai vu que, pour l'âme du chrétien et du prêtre, tous les jours n'étaient pas malheureux, et que, sur la terre, le bonheur n'était pas impossible, puisque déjà l'on y trouve un ami auquel il n'y a pas d'ami comparable. Je me suis dit : «Que sera le ciel, si déjà la terre est si douce pour quiconque s'attache à la seule chose qui soit aimable et qui remplisse le cœur, l'Eucharistie ?...»

Et, plus loin : «Que le monde cherche où il veut des émotions et du plaisir ; pour moi, je sais où est le bonheur ; j'ai trouvé sa source, et j'irai, comme la Samaritaine, m'installer auprès de cette source et puiser de cette eau vive qui rafraîchit pour l'éternité ; j'irai, au pied du tabernacle, m'entretenir avec Celui dont les paroles sont sans amertume, et Il ne me répondra jamais plus, j'espère, ce qu'Il pourrait répondre à trop de Ses enfants, ce qu'Il aurait pu me répondre à moi-même jusqu'à présent : «Ame sans amour et sans piété, depuis si longtemps que Je suis avec vous, ne Me connaissez-vous pas encore ? A quoi vous attachez-vous ? Pourquoi dépensez-vous la sève de votre âme à aimer tant d'objets inutiles, tandis que Je suis délaissé ? Croyez-vous que dans Ma vie eucharistique Je n'éprouve aucune déception ?... O vous du moins, qui partagez Mon toit et qui portez Ma livrée, vengez-Moi par votre amour, si vous n'êtes ni méchant, ni ingrat ; soyez moins froid et plus dévot à Mon sacrement».

«Ah ! s'écrie encore le jeune conférencier, je Vous reconnais bien, Seigneur, sous ce déguisement dont Votre miséricorde Vous couvre ; je sais bien votre nom : *Vere tu es Deus absconditus*. Vous êtes ce Dieu caché dont j'ai senti plus d'une fois la douceur et éprouvé la miséricorde... Ah ! Vous Vous perdez, lorsque Vous pénétrez dans mon cœur où j'ai trop souvent donné l'hospitalité à Votre ennemi. Et cependant Vous voulez y venir encore ; Vous voulez que je retourne auprès de Vous. Et moi, je veux aller à Vous, je veux m'approcher de Votre trône de grâce, pour y prendre ma part de Vos miséricordes, ô Jésus familiarisé avec les hommes. Et à qui donc irais-je, Seigneur, si ce n'est à Vous qui avez les paroles de la vie ? Ah ! Je Vous désire, ô pain sacré dont les anges ne se nourrissent jamais ; je Vous désire, ô manne du désert où je suis voyageur, vin qui faites germer la virginité dans les cœurs des hommes. Loin de Vous mon âme a soif, mon cœur tombe d'inanition et je me sens défaillir tout entier. Je ne Vous parle plus de mes péchés ; effacez-les, et ne parlons que de ce qui peut Vous plaire. Venez, ô délicieux aliment des âmes intérieures, qui rassasiez et dont on a toujours faim ; j'ai fait le vide dans mon cœur, Vous le remplirez jusqu'au bord ; j'ai fait le silence dans mon âme, Votre aimable voix pourra s'y faire entendre, et Votre parole intérieure n'y sera plus interrompue par le bourdonnement des futilités de ce monde ; plus tard, lorsque Vous m'aurez confié d'autres âmes, un troupeau de Vos agneaux peut-être, je leur redirai Vos divines paroles» (Conférence pour la Fête du Saint-Sacrement, juin 1864).

Cette conférence, si belle et si pieuse, si pleine d'une généreuse ardeur, laisse voir avec quelle grâce suave l'abbé Aubry s'élève déjà vers les sommets ; ce sont les belles envolées d'une âme éprise de Dieu, passionnée pour les choses de Son service et de Sa gloire - pensées écloses sous la poussée de la grâce d'en haut et peu à peu épanouies en actes de vertus qui expliquent les angoisses sacrées dans lesquelles est plongée plus tard une vie de prêtre, lorsque les âmes se perdent sous les yeux de celui qui n'ambitionne que de les sauver.

Cependant, au cours préparatoire de philosophie ont succédé les études théologiques. - «Me voilà, j'espère, un gros personnage, qui représente un peu mieux qu'un méchant philosophe ; et si je vous écris si tard, c'est qu'avant de daigner mettre la main à la plume, je voulais être bien affermi dans ma position sociale !... Nous débutons, en théologie, par le *traité des Péchés* en Morale, et celui de *l'Eglise* en dogme. Ma première impression théologique, a été une impression de désespoir, de vrai désespoir ; quand j'ai vu tous ces textes, toutes ces thèses, ces divisions et subdivisions, ces renvois à l'Evangile aux Saints Pères, surtout ce formidable *traité des Contrats* de Carrière¹, tout cousu de lettres italiques, la terreur naturelle à quelqu'un qui aime le repos m'a saisi. Aujourd'hui, les premiers pas sont faits, me voilà rassuré».

L'abbé Aubry avait pressenti que la théologie est le principe fondamental et le point culminant de toutes les sciences, qu'elle seule peut réunir, dans une synthèse profonde, en une magnifique harmonie, le monde sensible et le monde suprasensible, le naturel et le surnaturel, la foi, l'expérience et la raison. Il avait appris que les siècles théologiques ont été les siècles des grandes entreprises, des actions héroïques, des monuments durables, des institutions utiles ; que la théologie illumine, chauffe, divinise les intelligences et les volontés. C'est pour cela qu'introduit, par la succession obligée des divers traités théologiques, dans celui qui offre peut-être le plus d'aridité, il est désappointé, en face de cette science d'érudition où les grandes lignes disparaissent sous les détails et les *impedimenta* de la marche. Le voilà loin des visions sublimes de la foi que son instinct surnaturel lui a promises. Il en prend gaiement son parti. - «Adieu, ajoute-t-il, je ne parle pas de ma santé, puisque j'ai vingt ans depuis quinze jours ; avoir vingt ans, est-ce drôle !» - Et il retourne à ses études, en signant : Théologien gros comme le bras !

A quelque temps de là, l'abbé Aubry agita de nouveau la question des Missions-Etrangères : - «Oui, vos conseils sont vraiment d'un, père, et je les suivrai comme un fils, soyez-en sûr. Je vous connais trop de sagesse et de véritable amitié pour votre enfant, pour aller contre votre volonté, contre vos désirs ; et, quand vous ne feriez rien que me conseiller, je me rendrais. Mais je tâcherai que vous me conseilliez de suivre la voix de Dieu, car je crois plus que jamais que c'est elle qui parle. Je dois vous le répéter, ma vocation n'est pas d'hier, et elle est assise sur bien des difficultés et sur plus d'une épreuve. En face d'une pareille douleur à imposer à ma famille, j'ai longtemps hésité ; mais pourtant, il faut bien se rendre et en finir. Je devais vous dire, il y a un an, ce que je ne vous ai dit que dans ma dernière lettre ; mais, la première fois que j'ai parlé de mes vues à M. le Supérieur, il m'a défendu d'y penser ; et puis, les offres brillantes qu'il m'a faites alors m'ont vraiment arrêté un peu, en sorte qu'un moment j'ai cru mes goûts envolés. Quoi qu'il en soit, si la nouvelle de ma vocation a pu vous causer un peu de contentement, réjouissez-vous tout à fait, car je crois plus que jamais que la chose se fera».

«Je dois vous avouer que je me suis mal expliqué, en disant que M. Catel était un peu de mon avis ; il ne me l'a pas dit formellement ; il m'a même conseillé d'attendre encore ; mais il m'a bien laissé voir qu'il croyait à ma vocation, et qu'il la jugeait solide et bonne à mettre à exécution. C'est qu'en effet il y a longtemps que je la lui ai confiée, et si elle a duré depuis, il en conclut, sans me le dire, du reste, qu'il n'y aurait plus imprudence maintenant à agir. Depuis un mois, d'ailleurs, M. le Supérieur a un peu modifié sa tactique ; il m'a d'abord avoué qu'il ne m'avait tourmenté que pour essayer jusqu'où j'irais et m'éprouver ; enfin il m'a promis de me laisser partir aux grandes vacances. C'est déjà quelque chose ; et j'en conclus que s'il me permet cela, il ne me défend pas de partir à Pâques.

«Enfin, j'ai écrit au Supérieur des Missions-Etrangères, afin de préparer les voies, lui exposant sans détour mes raisons et mes difficultés. Il m'a répondu qu'à Pâques la porte me serait ouverte, moyennant consentement de mes supérieurs ; M. Marthe lui-même à bien voulu lui écrire, et il n'a pas défendu qu'on me reçut. Vous voyez que tout s'aplanira. Reste ce qui me fait trembler, mes pauvres et chers parents ! Mais d'abord, étant si près d'eux, je les verrai et tâcherai de les consoler un peu. J'espère amener Maman à me dire une bonne fois : Oui ! Et alors tout est gagné».

«Du reste, M. le Curé, est-ce la première fois que Dieu choisit, pour porter l'Evangile au loin, les enfants des pauvres ? Et, depuis les Apôtres, qui n'étaient pas de si grands seigneurs, n'a-t-on vu que des hommes de fortune quitter leur famille pour l'Eglise ? A notre époque surtout, on aurait bonne grâce d'attendre des prêtres, à plus forte raison des missionnaires, d'ailleurs que chez les pauvres. Non, ce n'est pas aux enfants des riches que Dieu demande de quitter leur patrie ; ils auraient trop à quitter, trop de liens à rompre, et trop de jouissances à abandonner. C'est à nous, qui n'avons rien, qu'il est plus facile de donner ce que nous avons, et d'aller au secours de ceux qui sont encore plus pauvres que nous, puisqu'ils n'ont pas la foi et l'Evangile. Encore une fois, je ne suis pas le premier qui ait à vaincre un pareil embarras ; et, sans aller si loin, le jeune missionnaire qui vient de partir pour la Cochinchine, et qui était de ce diocèse (le P. Sorrel, mort à Mitô), a été obligé, avant son départ, de venir passer un mois chez ses parents désespérés. Un autre avait perdu deux grands frères, et laissait une mère veuve et vieille, avec une rente de 50 francs pour toute ressource, et une sœur de 18 ans. Je n'en suis pas là ; outre que si je me sacrifie à Dieu, je puis bien Lui confier ceux que j'abandonne».

«Une autre difficulté qui n'est pas non plus la moindre, c'est celle qui vient de moi-même ; comment me soutenir dans les pays étrangers, seul, abandonné, perdu et loin de tout appui religieux ? Je sais que, dans ces pays, les occasions de péché, les tentations, les dangers sont mille fois plus nombreux ; on y retrouve des hommes, et de mauvais. Aussi, M. le Supérieur me dit-il qu'il voudrait qu'un missionnaire fût capable, à son départ, de passer un an sans se confesser. Encore ai-je, plus que tout autre, besoin d'être soutenu et conduit, en quelque sorte, par le nez ; et M. le Supérieur m'a dit bien des fois que le ministère, même en France, et dans la plus tranquille paroisse, serait pour moi rempli des plus grands dangers. Je le crois et le sens. Que sera-ce donc si je deviens missionnaire ? Pourrai-je résister alors, si je dois avoir tant de mal dans les plus simples conditions. Que voulez-vous que je réponde à une question de ce genre, sinon la parole de

¹ M. l'Abbé Carrière, professeur de morale et de droit canonique pendant de longues années. - Tous les ouvrages de ce théologien, demeurés universellement classiques jusque vers 1878, sont empreints d'un gallicanisme très caractérisé, surtout quand ils traitent 1) de la condition des Religieux devant l'Etat ; 2) du ministre sacré du mariage ; 3) de l'obligation imposée aux contrats pour les œuvres pies de passer par la contrôle de l'Etat et par les formes légales sous peine d'être invalides ; 4) du pouvoir du prince temporel qu'il exagère en matière d'empêchements ; 5) dans son système théologique entier dont tout le nerf est un principe faux : pouvoir trop grand donné au prince séculier dans les choses religieuses et dans l'obligation qu'il peut imposer aux consciences ; etc..

saint Paul : «Je ne puis rien par moi-même ; mais je puis tout en Celui qui me fortifie». - En piété, en charité, et en toute autre chose encore plus grave s'il est possible, je ne puis absolument rien du tout. Personne, je le sais, n'est aussi faible que moi, et aussi porté à trouver en toutes choses une occasion de péché ; les tentations me viennent et me viendront de tous les côtés. Que voulez-vous ? Ce n'est pas sur moi que je compte. Si je donne tout à Dieu, Il pourra bien me rendre quelque chose en échange ; et la seule chose qui me rassure un peu sur ce point, je puis vous le dire en toute sincérité, c'est que je me sens absolument incapable de persévérer, une fois livré à moi-même, pendant deux jours, dans quelque vertu que ce soit...»

«Je vous dois beaucoup, car je sens que si j'étais resté dans le monde, j'aurais fait quelque chose de bien mauvais. Je crois que je n'aurais pas perdu la foi, au moins de si tôt ; mais je n'en aurais été sans doute que plus coupable, car je sens en moi tout ce qui est requis pour faire un mauvais garnement forcené, dans toute la force et l'étendue du terme. Est-ce rassurant pour l'avenir ? Oui et non : non, parce que, dans une position pleine de dangers, il faudrait au moins une âme qui ne se crée pas à elle-même des dangers ; oui, parce qu'avec la grâce de Dieu, après avoir sacrifié ici ma famille et tout ce que j'aime, là-bas, ce sera moi que je sacrifierai ; le premier sacrifice m'aidera à faire les autres. D'ailleurs, j'aurai aussi pour ressources les fatigues du ministère, qui seront très grandes ; et ce sera pour moi un bonheur, parce que le travail m'empêchera de m'arrêter au danger. Mais ce moyen est humain ; j'en aurai donc de plus forts : la prière et l'humilité, deux choses qui me sont si peu naturelles, mais que j'acquerrai, ou il m'en coûtera beaucoup, et qui me seront surnaturelles, si elles ne me sont pas naturelles. Et puis, qui dit qu'un beau jour je n'aurai pas l'honneur d'être roué ou pendu pour la foi ; cela ne serait pas si mal, et cela trancherait la question de la persévérance».

«Vous voyez, M. le curé, je parle de l'avenir comme s'il était présent. J'irai, à Pâques, me faire gronder par vous de ce que je veux vous quitter ; je tâcherai que ce soit la dernière fois que je voie Orrouy et que je prie sur la tombe des deux chers défunts que j'y laisse. - Mes pauvres parents ! Mes pauvres parents ! Je ne puis que répéter cela ; et plus je le dis, plus j'ai envie de le dire M. le Supérieur vous presse de venir aux ordinations ; il veut causer avec vous ; il me laisse entendre que je serai tonsuré. J'ai besoin que vous priiez pour moi, afin que j'aie lumière et force» (Lettre, Février 1865)

Une telle lettre se passe de commentaire. Admirable de délicatesse et d'élévation, elle donne la pleine mesure de cette âme, dévorée de la noble ambition de l'apostolat, à l'âge où tant d'autres ne songent qu'à se bercer de riantes illusions. - Les pourparlers durent s'interrompre de nouveau ; les semaines suivantes furent absorbées par la préparation des examens et la perspective des ordinations. L'abbé Aubry espérait recevoir la Tonsure.

«Les Ordinations auront lieu à la Passion, écrit-il à son curé. Je n'ose dire que, peut-être, vous aurez une raison toute spéciale d'assister à cette belle cérémonie, et que vous pourrez y être intéressé. On ne peut pas répondre de l'avenir, et il pourrait bien se faire qu'à ce moment-là je préférerais ne pas vous voir ici ; pourtant cela me ferait gros cœur. Voyez un peu, combien je prends de précautions hypocrites ? C'est afin de ne pas vous causer d'étonnement, si on oubliait par hasard de me tonsurer ; car, vous comprenez bien que cela n'arriverait que par hasard, et par une injustice criante, bien entendu !» (Lettre. Ibid).

La bonne nouvelle ne se fit pas attendre. - «Je suis appelé à la Tonsure et prendrai part, dans quinze jours, à l'ordination. C'est le premier pas dans le sanctuaire, et le prélude de cette ordination que je recevrai je ne sais quand et je ne sais où, mais que je désire depuis longtemps, et qui est, aujourd'hui plus que jamais, ma plus chère espérance. Je ne parle pas des prières que je vous demande ; je sais que vous prierez pour que je sois, dans quelques jours, un pieux tonsuré, et, dans quelques années, un bon prêtre, digne de nos pères dans le sacerdoce. Ne puis-je pas espérer que vous viendrez assister au premier engagement que votre enfant va prendre ? Je l'espère certainement, et M. le Supérieur m'a chargé de vous en prier pour lui».

«Vous voyez, je suis sage et obéissant ; je ne dis pas un mot de ma vocation. Ne donnez pas à mon silence sur ce chapitre le sens d'un rêve qui s'envole. Je ne concède rien, sinon que j'ai besoin de mûrir mes idées et d'attendre, oui, d'attendre, car, malgré tout, je ne voudrais pas agir définitivement dans la disposition où je me trouve. J'avoue qu'il peut y avoir un peu de jeunesse dans mes projets ; peut-être en enlevant ce qui est jeune, le temps laissera-t-il ce qui est chrétien. A la volonté de Dieu ! Tout ce que je désire, c'est qu'elle se montre. Il me semble qu'elle serait moins difficile à exécuter qu'à trouver. Du reste, nous parlerons encore de tout cela ; nous en parlerons, comme dit M. Marthe, avec calme et sans précipitation. Voyez quelle concession je vous fais ; ne la regretterai-je pas demain... Mon très humble respect à Madame de Suzenet (Madame la Comtesse de Suzenet, aïeule de M. le Comte Doria, ami de l'Abbé Aubry) ; combien elle va me vénérer davantage encore, et me traiter en dignitaire de l'Eglise et en personnage important, quand j'aurai la tonsure !»

«Adieu ! M. le Curé ; je souhaite à vos arbres un bon paillason contre la gelée, à votre troupeau un bon Jubilé, et à vous-même, outre ce qui peut vous rendre heureux, autant d'affection pour votre enfant qu'il en a pour vous !...» (Lettre, 1^{er} avril 1865).

C'est dans ces sentiments si élevés qu'il exprimait à son curé que l'abbé Aubry se prépara à la tonsure ; et lui-même l'avoue - il attacha à cette ordination «une signification plus complète, une valeur plus grande que celle qu'on y attache d'ordinaire, regardant en face, dans le vif, cette longue perspective sacerdotale, cette chaîne de sacrifices qui se déroulait devant lui... C'est facile, c'est même poétique, disait-il, de renoncer au monde pour quelque temps ; des jours viennent plus tard, où le sacrifice pèse bien lourd sur les épaules, et ne semble plus poétique, mais rebutant et décourageant...» (Ibid).

Ces pensées, d'une virilité étonnante dans un cœur de vingt ans, nous font assister, émus, à la formation de l'apôtre ; et le travail de la grâce apparaît énergique et incessant. L'abbé Aubry «faisait provision de vigueur morale et de piété. - C'est le moment de se convertir à fond de cale, car les années défilent vertigineusement !» Nul doute qu'il ne s'appliquât dès lors cette belle exhortation qu'il adressait, plus tard, à son jeune frère, parvenu, lui aussi, au seuil du sanctuaire : «Nous n'avons qu'une vie à dépenser ; ce n'est pas petite affaire de renoncer ainsi d'avance, pour toujours, aux jouis-

sances qui remplissent la vie des autres, et de se jeter, à corps perdu, dans le sacrifice de ses convoitises. Il y aura dans ta vie des moments terribles de tentation, de découragement, des mouvements involontaires de regret du monde. Tu seras heureux, un jour, d'avoir prévu cela, d'y avoir préparé ton cœur. Profite précieusement du temps présent ; cent fois, mille fois le jour, demande à Notre-Seigneur l'intelligence de ta vocation. Il te reste trois ans ; c'est peu, sans doute, mais c'est énorme, et ce sera précieux, si tu sais en profiter, perdre le moins possible de ces instants si nécessaires à la préparation sacerdotale... Combien ai-je vu de jeunes gens entrer au séminaire, assez bons, avec peu de générosité, sans doute, mais avec la bonne volonté ; et puis, au lieu de développer leurs dispositions, ils allaient décroissant, s'affaissant, et arrivaient finalement au sacerdoce aplatis, dénués de préparation. Jamais, par contre, je n'en ai vu un seul, avec une constante bonne volonté, qui ne soit arrivé à un résultat heureux» (Lettre, 1876).

Au cours de cette seconde année, l'abbé Aubry eut à donner une nouvelle conférence spirituelle pour la fête de la Pentecôte. Après avoir exalté l'œuvre du Saint-Esprit dans les apôtres et les fruits admirables de sainteté qu'elle produit toujours dans les âmes : «Mais moi, continue-t-il, moi que l'Esprit divin a choisi, au milieu de cette société chrétienne pour en être l'élite, et peut-être le levain, moi qu'Il a comblé de plus de faveurs, et de qui, sans doute, Il attend plus d'efforts généreux, que suis-je au milieu de cette assemblée des saints ? Ce qu'Il donne aux chrétiens Il me le prodigue à profusion. Combien de fois est-Il descendu dans mon âme ? Je pourrais dire qu'Il y vient tous les jours et à toutes les heures du jour ; et que, pour y revenir, Il emploie les mêmes signes qu'avec Ses Apôtres. Il m'a fait entendre le bruit du ciel, qui a troublé mes penchants mauvais ; ce vent impétueux, qui a ébranlé mon âme, en a ouvert les portes, et a chassé les pensées du monde. Mais toujours ma faiblesse, ma lâcheté a laissé rentrer l'ennemi ; et, la première impression passée, je me suis trouvé aussi méchant qu'auparavant, et plus coupable, puisque j'avais abusé d'une grâce de plus. Il est descendu en moi sous la forme du feu, de ce feu intérieur et divin qui brûle les passions, éclaire l'intelligence, chauffe le cœur. Il m'a parlé toutes les langues ; Il a eu pour moi des paroles de douceur, de persuasion, de promesse, et puis des paroles de colère, d'indignation, de menace. Il m'a parlé avec reproche et encouragement ; Il m'a parlé avec amour. Il m'a parlé le langage de la raison et celui du cœur. Il a pris pour moi toutes les formes, tantôt l'humiliation et tantôt le conseil. Il a renfermé ses leçons dans ces livres que j'étudie tous les jours, dans la conduite de mes frères plus généreux et dans ma propre conscience. Toujours Il se présente à moi, toujours je Le méconnaissais, mais toujours Il revient à la charge. Je me dis bien souvent qu'il est temps de Lui répondre ; et jamais je ne Lui réponds. Mais Il viendra encore, quand l'Eglise, pour L'appeler sur ses enfants, Lui dira : *Veni Creator Spiritus* ; Il sera là et je Lui parlerai enfin ; mon âme s'ouvrira docilement à Son action ; j'y recevrai ce Père des pauvres et ne Le laisserai point aller. Je Lui dirai alors de m'apprendre à prier, de me rendre doux et humble de cœur ; et Il m'aidera à le devenir. Je serai généreux ; Il purifiera mon âme ; Il sanctifiera ma vie et mes actions ; et Il ne me reprochera plus, comme par le passé, de démeriter Ses présents et de contrister Son amour».

«Vous viendrez donc à moi, Esprit-Saint ; Vous viendrez et déjà je me réjouis de Vous recevoir. Sans Vous je suis pauvre, je n'ai rien, pas même Votre amour, pas même le désir de Vous aimer. Mais Vous me l'apporterez ce désir et cet amour : *Veni, dator munerum*. Vous me trouverez bien froid ; mais Vous me réchaufferez de Vos divines ardeurs : *Fove quod est frigidum*. Vous me trouverez bien aride ; mais Vous verserez en moi la rosée céleste de Vos grâces : *Riga quod est aridum*. Vous me trouverez bien rebelle à Votre action intérieure ; Vous trouverez en moi une nature bien antipathique au sacrifice, des instincts bien mauvais, et un cœur bien prompt à s'écarter de Vos voies ; mais Vous redresserez tout ce qu'il y a en moi de pervers, et Vous créerez, en moi, cet homme intérieur dont les aspirations sont conformes à Vos inspirations : *Rege quod est devium*. Vous trouverez enfin en moi une âme bien aveuglée par les idées du monde, bien alourdie par les sens ; un cœur que les intérêts passagers viennent encore troubler et préoccuper jusque dans le silence de la solitude du sanctuaire, même après qu'il a choisi la carrière du sacrifice. Mais Vous serez mon guide, ma force, le soutien de mon âme et la ressource de ma vie, ô Vous qui avez pour mission de nous enseigner la vérité ; Vous mettrez au-dessus de ma tête Votre soleil ; sa chaleur sera ma force, son feu sera ma vie, et son rayon ma lumière : *Veni Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium*».

Cependant, l'année scolaire touchait à son terme ; l'idée du sacrifice et du renoncement travaillait plus que jamais le jeune-tonsuré. Ses notes intimes nous en donnent l'émouvante traduction. - «Oui, Seigneur ! je reconnais Votre voix ; ce que dit excite en moi les plus douces pensées, et réveille en mon cœur mille souvenirs qui me remuent. Dès mon enfance, j'ai senti vibrer dans mon cœur la fibre du sacrifice, mais je ne l'avais point comprise, et je ne savais ce qu'étaient et d'où venaient les aspirations qui m'entraînaient vers quelque chose de mieux. Aujourd'hui, je commence à comprendre cette impétuosité de mes aspirations au sacrifice, et ce besoin que j'avais de chercher une immolation. Je sais, du moins, d'où me venait ce besoin et ce qu'il me demandait. Aujourd'hui, ce besoin se réveille avec plus d'impétuosité et non moins de charme ; mais il est vague encore et n'est pas localisé. Montrez-moi son objet, Seigneur. Je n'y suis pas fidèle, et souvent je sens que j'y manque. Montrez-moi comment me sauvegarder contre ma propre faiblesse ; instruisez-moi davantage sur ce que Vous demandez de moi, et commencez vraiment mon éducation religieuse...»

«Seigneur, continue-t-il encore, tout quitter pour Vous, Vous savez bien que tel était mon désir, et qu'au fond de ces vagues aspirations dont mon enfance a été remplie, c'est le sacrifice que j'ai désiré, que j'ai rêvé. Oui, je les quitterai, je les ferai pleurer, ceux que j'aime, et pleurerai moi-même ; car si le sacrifice est cruel pour eux, il l'est aussi pour moi dont la souffrance est grandie de la leur, et qui, en me séparant d'eux, me sépare de tout. Je me déchirerai moi-même ; mais je trouverai mes délices, ma récompense et ma consolation dans ce tourment !...» (Cf. *Vocation virginale*, p. 20-22. Ce délicieux opuscule est le recueil des notes intimes de l'Abbé Aubry).

Ainsi «l'esprit de Dieu parlait plus souvent dans son âme sans intermédiaire, plus rarement par les hommes - disait-il ; et il l'avait expérimenté. - Car, la plupart du temps, leurs paroles n'entraient guère dans mes vues ; et j'en ai rencontré bien peu qui aient su me parler ; souvent leurs paroles n'étaient qu'un balbutiement ou un obstacle... Cependant, ils m'ont fourni les vues de la foi, et m'ont donné l'enseignement, la direction générale ; c'était beaucoup encore, et je leur dois ma

reconnaissance... S'ils m'ont fourni le nécessaire, c'est bien Vous directement, ô mon Dieu, qui m'avez conduit, nourri et servi de directeur...» (Ibid., p. 14).

Les belles pages que nous venons de produire expriment, à la lettre, l'idéal sacerdotal qui plana toujours devant les yeux de l'abbé Aubry et qui, de jour en jour, prit la forme d'un des types les plus parfaits de l'apostolat, celui de missionnaire. Cette conscience de la vocation provoquait chez lui une grande conformité de vue avec cet idéal ; cette vision d'avenir, débordant de son être, imprimait à toute sa vie une haute tenue morale, bien qu'autour de lui on fût loin de soupçonner le travail intime dont son âme était le théâtre.

«Vous parlerai-je de notre affaire ? écrit-il à son curé, lui annonçant le plein succès des derniers examens. - Décidément, comme je ne veux plus que vous disiez que je suis plutôt mes désirs que vos conseils, je ne ferai rien avant la fin de l'année scolaire ; mais je veux que vous croyiez et que vous sachiez que c'est à vous que j'obéis en cela et non à M. le Supérieur. Je lui avais résisté jusque-là, et je vous assure qu'il ne me retenait plus trop. Je suis allé le voir, votre lettre reçue, et lui ai dit que vous me décidiez à retarder».

«Vous me dites un peu que l'orgueil et l'attachement à mes opinions personnelles peuvent entrer dans la décision que je voulais prendre de suite et malgré ce qu'on m'opposait. Ceci m'épouvante et je vous certifie, sans hésiter, que si, dans une affaire de ce genre, je me savais mû, en quelque chose que ce soit, par un motif d'orgueil, je renoncerais à tout, de grand cœur et sans broncher. Je donnerais beaucoup pour voir clair dans mon pauvre cœur et y distinguer mes intentions et ma vocation et si j'y voyais poindre un si vil motif, soyez bien sûr que je n'insisterais pas davantage pour vous désobéir. Choisir un tel parti de mon propre gré, sans y être appelé, ce serait voler mes parents, puisqu'ils auraient des droits à mon avenir, Dieu ne m'appelant pas ailleurs ; ce serait démeriter vos prières et votre affection paternelle ; ce serait m'exposer au triste châtement qui est la conséquence naturelle de l'orgueil, je le sais, et on nous en met quelquefois sous les yeux de terribles exemples. Si c'est un sacrilège d'entrer sans vocation dans le sacerdoce, c'en est un autre de se jeter, par un motif humain, dans une branche du sacerdoce quand on est appelé dans une autre. - Je sais bien ce que vous pensez de moi ; mais, je vous en prie, ne me croyez pas assez présomptueux pour aller contre le désir de mes supérieurs et de vous, et mettre mes idées avant leur expérience et la vôtre» (Lettre, Juillet 1865).

Bientôt, une nouvelle lettre suivit, pressante, décisive ; l'abbé Aubry y raisonne froidement sa vocation ; ses arguments dénotent l'ardeur d'une vocation qui n'a rien d'outré, une fermeté de caractère et une maturité d'esprits étonnantes, - tant il est remarquable que dans les âmes que la foi à mûries, le jugement et le conseil précèdent la vieillesse - «Vous me dites que, même étant appelé aux missions, je puis ne pas m'y rendre, parce qu'une vocation de ce genre n'est qu'un conseil ; et qu'il n'est pas besoin, du côté de la famille, d'une vraie nécessité, mais que les raisons de cœur et d'attachement légitime suffisent pour me retenir. Or, voilà qui n'est pas dans l'Evangile, où Jésus-Christ ne manque jamais de dire, en appelant les Apôtres : *Sequere me*. Est-ce un conseil ou un ordre ? Il n'a guère dit aussi souvent : *Si vis perfectus esse... Abnega teipsum*. Cette simple invitation est, nous disait-on il n'y a pas longtemps, pour l'état religieux ; tandis que l'ordre, *Sequere me* est pour l'apostolat : deux choses bien différentes et que l'Evangile ne prescrit pas avec la même rigueur. De plus, qu'un jeune homme qui va entrer dans la vie soit rigoureusement obligé de suivre la voix de Dieu, et de ne pas manquer sa vocation sous peine de ne rien faire de bien, et de se perdre en perdant les autres, c'est ce que vous savez mieux que moi, et que vous me diriez vous-même, si je me faisais prêtre sans vocation. Enfin, que les raisons de cœur suffisent pour empêcher un fils de quitter sa famille, c'est ce que je n'admets pas davantage ; car ces raisons existent pour tout le monde, et s'il fallait s'y rendre, il y aurait bien peu de prêtres et pas un missionnaire. J'aime mes parents, et ne suis ingrat ni pour eux ni pour vous, j'espère que vous le croyez. Mais, entre la voix du cœur et celle de Dieu, vous ne direz pas que j'ai le choix. Vous m'avez dit de ne pas partir pour des motifs humains, vous ne me direz pas de rester pour des motifs humains».

«De tout ceci que dois-je conclure ? Que mon parti est pris. Mais au moins, ce que je vous dis pourra me servir au besoin. Je ne puis faire une aussi grande chose tout seul, sans y être autorisé par le consentement de ceux qui ont droit à mon obéissance. Ils me disent d'attendre que Dieu se fasse mieux comprendre ou aplanisse les obstacles. Il faut bien que je le fasse ; mais je ne dois pas prendre pour obstacle ce qui n'est que difficulté ; autrement, je serais un lâche, et je ne veux ni l'être, ni le paraître à vos yeux. Vous voyez combien je suis orgueilleux ; je ne veux pas que vous me regardiez comme un lâche qui n'ose faire ce que Dieu lui demande, ou comme un enfant qui sort d'un rêve ; je crois n'être ni l'un ni l'autre ; si je vous le dis, ce n'est pas pour me vanter, c'est parce que je tiens à votre estime. M. le Supérieur vous verra bientôt, et vous parlera de moi. Je vous en prie, prenez ma cause en main auprès de lui ; je vous la laisse tout entière, comme à un père» (Lettre, 6 juillet 1865).

Survint un obstacle nouveau et imprévu au projet très arrêté de l'abbé Aubry. M. l'abbé Marthe ne se résignait pas à la perte de son meilleur sujet. Il eut recours à une diversion qui, à coup sûr, pensait-il, serait de nature à l'attacher définitivement au diocèse. Tous les ans, de divers diocèses, partaient pour Rome des étudiants envoyés sur le pressant appel de Pie IX et en vue de réformer, en France, les méthodes de formation cléricale. Secrètement, le bon supérieur nourrissait le projet de faire de son sujet de prédilection, un maître de théologie. A la première communication qu'il en reçut, l'abbé Aubry fut bouleversé ; loin de céder à cette tentation savante à laquelle beaucoup auraient succombé, sa réponse fut ce qu'elle devait être, courageuse, désintéressée.

«M. le Supérieur doit vous parler pour moi de Rome et de ses projets. Dites-lui ce que vous en pensez, sans réserve, sans crainte de gêner mon avenir sacerdotal et de me priver des belles choses qu'il me veut. Voici toute l'affaire : il me ferait partir pour Rome, et revenir avec quelque titre, je ne sais lequel. Puis, à mon retour, je serais professeur au Séminaire, dussé-je, après quelques années, repartir pour les pays lointains, où ma place est peut-être plutôt qu'ici. Croyez que je ne me laisserai pas éblouir, et que vous ne devez pas avoir peur de me désenchanter. Puis-je accepter à ce compte ? - Il y a mieux : M. le Supérieur veut me faire partir à la rentrée prochaine. J'en suis épouvanté, vraiment épouvanté ! Voyez un peu : il m'empêche de brusquer, de mon côté, les projets que je lui sou mets, et il veut me faire brusquer

les siens. Il vous parlera de la chose, et je vous conjure de lui répondre tout à votre sens. Vous déciderez avec lui. Vous déciderez ! Le mot n'est pas trop fort, et il exprime tout ce que je désire. Je me tiens, en attendant l'issue et la décision, dans une véritable indifférence ; car, après tout, je ne serai prêtre ni pour moi, ni pour mes parents, ni pour vous - ce n'est pas être insolent que de vous le dire. Je dois donc ne tenir nullement à ses offres, qui me souriraient si je cherchais une situation sociale ou un métier avantageux» (lettre, 6 juillet 1865).

Le lecteur aura remarqué l'allure libre et raisonnée de cette vocation. Tout en gardant à ses maîtres une docilité sans contrainte comme sans impatience, l'abbé Aubry n'éprouve pas de défaillance ; il s'élève au-dessus de toute considération humaine. S'il croit devoir accéder aux graves représentations de son curé, s'il obéit aux ordres formels de son Supérieur, il est loin d'abandonner son projet de mission, mais il en remet définitivement à dix ans plus tard la réalisation, c'est un sacrifice dont Dieu seul connaît tout le prix. Durant ces deux années, sa piété s'est fortifiée, ses aspirations vers la vie apostolique ont pris corps, non pas sous l'influence éphémère ou exclusive de l'imagination et de la sensibilité ; il a toujours été, avant tout, l'homme de la raison fécondée par la grâce. Il n'admettait, sous ce rapport aucun compromis.

«Il ne faut pas être un romantique, un rêveur, écrit-il un jour ; mais un homme ! Oui, un homme qui donne à Dieu sa vie entière ; qui cherche le règne de Notre-Seigneur et le salut des âmes ; rien de plus, ni de moins ; qui n'espère, ne désire aucune affection, aucune joie terrestre, parce qu'elles sont un danger ; qui s'attend aux pièges du démon, à la tentation, presque irrésistible mais inévitable, des défaillances intérieures ; qui, enfin, s'habitue à la pensée de souffrir, de mourir plutôt que de jamais pécher gravement» (Lettre, 6 juillet 1865).

L'abbé Aubry devenait donc un homme, *Vir* ; il prenait le sérieux, l'austérité de l'homme sacerdotal ; il affirmait cet esprit droit et ferme, qui devait plus tard caractériser si éminemment le prêtre et attirer à lui ; il cultivait «cette fleur de zèle et de piété» qui grandira jusqu'au Sacerdoce ; sa foi devenait plus vive, sa générosité s'exaltait ainsi que cet ardent amour de Dieu et de l'Eglise, son culte de l'Eucharistie, enfin cette horreur du mal qui seront comme la caractéristique de toute sa vie. Il en vint à repousser les avances de plusieurs familles honorables, qui eussent été heureuses de lui confier leurs enfants - tant il craignait, disait-il naïvement, «d'accrocher son cœur aux buissons du chemin... **Préférons la solitude studieuse, la compagnie des gens de notre sorte à celle des gens du monde ; on perd, avec eux, sa piété, son estime du sacerdoce, son attachement aux devoirs et aux sacrifices de sa vocation ; on perd aussi son amour des études sacerdotales, la rectitude de ses idées, en théologie, en histoire et en politique ; car le charme de leur société fait adopter peu à peu leurs opinions qui souvent, sous une forme distinguée, sont mal assises, mal raisonnées, mal conçues, opposées aux principes**» (Lettre. 1865).

Dès sa première année de théologie, l'abbé Aubry avait rêvé de se faire «une solitude morale, intellectuelle et surnaturelle, en tête à tête avec Notre-Seigneur ; une solitude peuplée d'occupations élevantes et surnaturelles, nourrissantes pour le cœur comme pour l'intelligence, et dominée par la joie d'être tout à Dieu au milieu d'un monde qui est tout au démon» (ibid). Si l'étude lui était facile, il n'y apportait pas moins une véritable opiniâtreté : «Le temps du Séminaire est si précieux, disait-il ; la moindre brèche qu'on y fait, est une brèche faite à l'avenir sacerdotal dans des proportions énormes. Quatre ans de séminaire sont la préparation à un demi-siècle peut-être de sacerdoce ; calculez ce qu'un an mal employé compromet d'années dans l'avenir ; ou, plutôt, chaque journée perdue compromet tout l'avenir, puisque toutes les journées sont nécessaires» (Lettre ibid).

Il aimait les maîtres de son âme ; mais, parmi eux, il savait choisir librement. Si une parole vraie, une leçon juste le frappait, quelle attention, et quelle joie ! S'il découvrait quelque faiblesse dans les méthodes ou les idées, vite il cherchait à sortir de ces limbes de la science où il n'existe que des formules ; il fut, comme l'exprime si bien Gratry, «du très grand nombre de ceux qui refusent d'entrer dans ces limbes, et du très petit nombre de ceux qui, n'ayant pas accepté cette voie, arrivent au but par un autre chemin. Dieu demeura son premier maître. - Dieu, dit-on, parle au fond de toute âme. Il écouta, en effet, dans ce fond où la vérité se fait entendre et où se recueillent les idées ; il alla, par la piété, au Maître intérieur. C'est la source première de ses progrès. La piété, dans le sens naturel et radical du mot, c'est le retour indispensable de l'être intelligent et libre vers son principe, pour y puiser une vie toujours nouvelle. Si l'enseignement avorte trop souvent dans les esprits, s'il est toujours si long, si difficile, c'est que la piété manque ; on ne va pas au maître principal. L'esprit demeure dans l'élémentaire, dans le mot seul, et n'entre pas vraiment dans la légion de la pensée. Faute de piété, l'esprit ne va ni du mot à l'idée, ni de l'idée à l'âme, encore moins de l'âme à Dieu» (Gratry : *Pereyve*).

Qu'on ne dise pas qu'il y avait en lui plus de richesse de facultés qu'efficacité de méthode. Tous peuvent imiter cette noble et sainte voie. Dans cette intelligence si richement douée, les diverses facultés s'équilibraient en aptitude facile pour toutes choses. Si, chez lui, la logique semblait un peu outrée - ce que l'âge excusait bien - c'est qu'il ne pouvait admettre les opinions flottantes ou mal assises, dans la discussion des questions sérieuses ; son âme était trop généreuse pour rien vouloir à demi, et pour croire à l'exagération quand il s'agissait de la vérité. Mais le souci de précision et d'exactitude, toujours si grand chez lui, n'arrêtait pas cette brillante imagination qui déborde de tous ses écrits et qui rendit, plus tard, son commerce intellectuel si fécond et si attrayant. Et nous avons, ici encore, la raison de ses rapides succès ; nous comprenons mieux comment il trouva le but avant les autres, et fut apôtre et théologien à vingt-quatre ans.

CHAPITRE V : TROIS ANNÉES À ROME.

Le Séminaire-Français, fondé à Rome par les enfants du Bienheureux Libermann, érigé canoniquement par Pie IX, a été le point de départ de cet admirable renouvellement doctrinal, qui se poursuit en France. Depuis sa création, l'élite de nos séminaristes puise à l'Université Grégorienne la vérité sans diminution, la lumière sans amoindrissement.

Dans ce mouvement vers la Rome apostolique, le diocèse de Beauvais ne marchait pas à l'arrière-garde. Mgr Gignoux, avec sa haute intelligence, son esprit droit et libre de préjugés, savait apprécier «les bonnes doctrines, l'excellent esprit, la solidité des études romaines» (Lettre de Mgr Gignoux à Pie IX, 11 octobre 1858). Aussi, demandait-il au Séminaire-Français de lui préparer des hommes de principes, de solides professeurs. Sur le conseil de M. l'abbé Marthe, son

choix se porta sur l'abbé Aubry dont le projet d'apostolat ne lui avait pas été confié. - Une telle faveur engageait l'avenir ; les études romaines étaient une préparation au professorat, pour lequel l'abbé Aubry «ne se sentait aucune vocation» (Lettre. 1865). Adieu rêves d'apostolat, projets de mission ! Placé entre une vocation dure mais impérieuse et une brillante carrière, le généreux séminariste n'hésita pas - nous l'avons déjà constaté. Il supplia M. Marthe de reporter son choix sur un autre mieux disposé à rendre au diocèse les services en vue desquels il s'imposait des sacrifices. De nouveau il lui rappela le projet qu'il nourrissait depuis 10 ans : «Je me permets de vous avertir, lui dit-il, que je ne puis me lier pour toujours au diocèse ; vous savez mon désir ; je réserve la question d'avenir».

Le vénérable supérieur passa outre, assumant toute responsabilité, comptant sur l'influence de Rome pour modifier les idées du jeune étudiant. Celui-ci n'avait plus qu'à se soumettre : on ne prétendait pas lier son avenir ; il resterait libre de se retirer où et quand Dieu l'appellerait ! - «Dans dix ans, si vous voulez partir, je vous laisserai partir», répondit M. Marthe. - Ceci se passait en 1864, et l'abbé Aubry partait pour les Missions en 1874, contre le gré du bon Supérieur auquel il dut rappeler sa promesse. - A cette déclaration formelle du Supérieur, on juge si l'abbé Aubry répondit par une obéissance joyeuse.

Les vacances qui précédèrent le départ, se passèrent à Meudon ; la famille du séminariste venait de s'y fixer, et, comme providentiellement, non loin de la maison de vacances du séminaire des Missions-Etrangères. L'abbé Aubry y retrouva, parmi les Aspirants aux Missions, un condisciple de Beauvais, le P. Sorel, plus tard apôtre de la Cochinchine, et s'y lia d'une amitié profonde et toute surnaturelle, avec Just de Bretenières, martyrisé en Corée en 1866 et, depuis, élevé sur les autels. Dans ce milieu où se cultivent si généreuses les vertus apostoliques, les vacances de notre séminariste furent un véritable enchantement. Avec les Anciens il s'éclairait sur la vie apostolique en pays infidèle ; avec les aspirants, il s'entraînait à la fatigue et à la vie dure par des marches forcées. Aussi, ces mois de vacances, malgré l'attrayante perspective des études romaines, loin d'atténuer son projet de Mission, lui offrirent un aliment nouveau et le confirmèrent dans sa réalisation.

«Que nous serons heureux, contents et unis ! - écrit-il à M. l'abbé Gossin son compagnon de voyage et son ami. Nous verrons ces belles choses auxquelles je ne puis croire encore ; nous verrons le pape et les Catacombes. Oh ! Le pape et les Catacombes ! Voilà deux mots qui me font exulter à tout instant du jour et gigoter à tout instant de la nuit ! Et puis, nous étudierons. Quel bonheur de penser à ces grandes leçons que je recevrai à Rome, et où l'âme chrétienne trouve de quoi se remplir et se dilater ! Enfin, vous connaissez mon faible ; vous m'aiderez à être sage et recueilli...»

«Vive Pie IX ! Voilà le mot d'ordre. Si nous ne l'écrivons pas à la voûte des catacombes - comme dans nos carrières de Beauvais - portons-le gravé aux trente-six endroits de notre cœur. Prions les uns pour les autres, aimons-nous chrétiennement, et crions à perdre l'âme : Vive Pie IX» (Lettre 11 août 1865).

L'abbé Aubry partit le 15 octobre 1865. - «Nous quittons Paris avec un Anglais fort sot ; il savait quelques mots de latin et nous a bien divertis ; il mangeait comme six. Le premier jour, nous lui offrions une part de nos vivres ; mais il prenait tout et le dévorait comme un ogre... Nous admirons les montagnes du Jura, remarquant que la plupart des villages sont protégés par une statue de la Vierge établie sur les pics les plus élevés - comme pour réjouir l'œil et le cœur des voyageurs, s'ils sont chrétiens et, à plus forte raison, ecclésiastiques. Combien on se sent écrasé au pied de ces immenses rochers ! Le Mont-Cenis est surtout magnifique, et quiconque vient à Rome sans le traverser, me semble faire fausse route ; je ne sais si je ne le préfère pas à la mer, tant on se sent écrasé par l'aspect de cette nature colossale !»

«A Gênes, nous nous embarquons par un vent assez fort. Escalé à Livourne où les garçons d'hôtel se jettent littéralement sur nous et nous martyrisent de leurs sollicitations. Le lendemain, à Nunciatella, notre Anglais dévore au moins une dizaine de bécassines. Le soir, à Civitta-Vecchia, fumigation du chlore - précaution contre le choléra. Là, un particulier, d'assez mauvaise mine, nous force d'accepter un logis dans sa maison ; nous le suivons jusqu'à la porte ; il entre en nous criant de le suivre, et pendant qu'il appelle sa moitié encore endormie, nous nous sauvons à toutes jambes ; le monstre court après nous, mais nous nous laissons conduire par un autre qui nous fait entrer au fond d'une vieille cour, dans une horrible maison qui avait tout l'air d'un guet-apens. Nous nous enfermons tous dans une même chambre, et nous passons la nuit à rire et à nous réveiller les uns les autres. Enfin, nous partons pour Rome. - Vous dire ce qu'on éprouve en apercevant, à l'entrée de Ville Eternelle. Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, surtout le Dôme de Saint-Pierre, enfin cette forêt de croix qui dominent les toits de Rome, est chose impossible ! Nous sommes ici tellement près du ciel que j'ai été tenté d'oublier la terre natale, même cet endroit du monde qui s'appelle Orrouy et que j'oublierai le dernier de tous ! Mais la tentation n'a été ni forte ni longue, et le souvenir du pays me revient, Dieu merci, plus souvent que jamais ! - Notre première visite a été pour Saint-Pierre ; après m'être prosterné devant la Confession, j'ai eu le bonheur de baiser le pied de cette vieille statue du premier Chef de l'Eglise, sans oublier que j'avais commission de déposer à ses pieds la part de respect et d'amour de toute cette famille ecclésiastique dont vous êtes le Père».

«Que puis-je vous dire d'intéressant, sinon que j'ai vu le Pape ! C'était le lendemain de notre arrivée, à Saint-Charles. Nous avons pu admirer cette figure souriante, tranquille et paternelle, dont on nous avait tant parlé. Ce moment comptera dans ma vie comme un souvenir précieux. Je ne parle pas des cardinaux et de ce cortège de soutanes de toutes couleurs qui entourent le pape ; tout cela ne fixe guère l'attention, quand on a devant les yeux la figure si grande et si belle de Pie IX».

«Il s'était laissé entourer d'étudiants, surtout de Français ; deux ou trois bonnes femmes lui demandèrent assistance, et il leur donna à chacune une pièce de vingt sous. Un pape, surtout Pie IX si bon et si large, ne pouvant plus faire ses largesses royales que de pièces vingt sous ; je vous laisse à penser nos commentaires !... Ce détail m'a péniblement affecté ; la bourse du Saint-Père est complètement à sec, et Pie IX n'a littéralement pas le sou !»

«Ah, continue l'abbé Aubry, si vous pouviez visiter Rome, pendant mes études, par exemple me venir chercher l'année du doctorat ; vous assisteriez à mes examens, que je passerais sans respect humain devant vous qui êtes mon pre-

mier maître et mon père dans le sacerdoce, je puis déjà le dire par anticipation et par vœu. Vous verriez encore Pie IX ; c'est bien la plus belle, la plus aimable, la plus touchante des choses que l'on puisse voir» (Lettre, 17 novembre 1865).

Et les Cours du Collège-Romain ? Voilà bien le plus merveilleux ! Qu'il y a loin de cet enseignement large, philosophique, raisonné, et en même temps substantiel et profond, dont nous devons nous nourrir, aux maigres points de vue et aux petits syllogismes qu'on tire de Bouvier, en France. Quelle différence d'études» (Lettre, 1^{er} janvier 1866).

La vie intellectuelle au Séminaire-Français est très active : Cours au Collège-Romain, répétitions fréquentes, argumentations quotidiennes, exercices hebdomadaires et mensuels, concours et académies, rien ne manque au développement théologique des étudiants. Les récréations même sont fécondes en enseignement, dans cette ville où chaque pierre à une valeur dogmatique. - «Rien, mieux que la vue de ces grands souvenirs, et le spectacle de cette Eglise à la fois militante et souffrante, n'est propre à nous attacher par le fond des entrailles à la religion», écrit l'abbé Aubry.

Nul ne connut et n'apprécia Rome mieux que lui ; nul ne l'aima davantage ; et sa grande joie fut de la faire comprendre et goûter aux autres. Il sentait si bien le parfum caché de cette ville incomparable ! Il était si habile à en faire goûter le charme antique et religieux ! Mais son enthousiasme était raisonné ; rien de faux ni d'outré ; nulle sensiblerie ; même, il raillait avec beaucoup de verve cet engouement ridicule que Lacordaire appelle quelque part, *la manie romaine* ; il était Romain comme il faut l'être - moins peut-être qu'il le devint à mesure que l'étude, l'expérience des hommes et des institutions, lui apporta les révélations qu'elle ne refuse pas aux esprits droits et aux cœurs purs. Cependant, il n'a jamais été tant soit peu féru de gallicanisme et de libéralisme. Il faisait ce qu'il recommandait plus tard avec tant d'insistance : *Sentiendum cum Ecclesia*.

Les preuves du profond amour qu'il a voué à la Rome apostolique, se rencontrent à chaque page de ses lettres. - «Vraiment, écrit-il, si l'on veut voir Rome dans son vrai jour chrétien, il faut la voir en fête ; les églises prennent alors un air joyeux et resplendissant qui les fait aimer davantage et transporte et réjouit le cœur. Les grandes reliques sont exposées partout, et nous pouvons vénérer la sainte crèche, la table de la Cène, la Vierge de saint Luc et tant d'autres souvenirs précieux...»

«Aujourd'hui même nous venons d'entendre, dans plusieurs églises, les petits prédicateurs de l'Enfant-Jésus. En face de charmantes crèches, on a dressé une petite chaire, et de gracieux enfants, de six à dix ans, garçons et filles, s'y succèdent, pour débiter, avec gestes et ton naturels, de petits sermons ou des dialogues à la louange du *Divino Bambinello* et de la *Verginella*. Les Romains, grands et petits, riches et pauvres, sont friands de ces prédications qui ravissent le peuple et arrachent aux mamans des cris d'admiration, des larmes d'attendrissement, J'ai vu jusqu'à de vieux capucins s'extasier en écoutant *che gracioso piccolo* ! Faites donc cela à Paris ! On traiterait ces spectacles de niaiseries, on hausserait les épaules. A Rome, on est encore assez naïvement chrétien pour les admirer ; des gens bien mis et de bonnes manières ne dédaignent pas de prendre plaisir à ces simples merveilles » (Lettre, 1^{er} janvier 1866).

Tantôt, l'abbé Aubry nous fait assister aux fêtes innocentes des *Confetti* et aux promenades si animées du Mardi-Gras sur le *Corso*, où les rangs de la société romaine sont confondus dans la charmante bataille de fleurs. Tantôt, il décrit une audience au Vatican : «Là surtout, j'ai pu juger de la paternelle simplicité de Pie IX. Après une première bénédiction, le Saint-Père parcourt nos rangs, donnant à chacun une parole bienveillante. Puis, il permet de lui baiser les mains ; vous pensez si on se fait prier ! Imaginez 80 séminaristes à genoux autour du successeur de saint Pierre, occupés à faire les fous, à se disputer chacune de ses mains, à se pousser les uns les autres pour arriver jusqu'à lui ; au milieu, Pie IX, tout gai et riant, qui répète : «Allons, allons, retirez-vous, je vais vous faire du mal, je vais vous écraser !» J'ai été ravi de voir avec quelle bienveillance il se laisse entourer et culbuter par ses enfants turbulents. Si vraiment il s'était agi d'un personnage français, nous aurions été les visiteurs les plus insolents du monde» (Lettre, 1^{er} janvier 1866).

La campagne romaine est couverte de ruines. Là, comme partout, le cœur de l'étudiant cherche le souvenir des grands âges du christianisme. Il suit avec amour les traces de saint François d'Assise et de saint Benoît. Les parfums de la vie solitaire et monastique embaument son âme. Il faut lire le récit de son excursion au berceau de saint Benoît. - «Nous avons visité Subiaco. Départ à pied jusqu'à Tivoli où nous admirons la cascade, l'immense ravin taillé à pic dans de gigantesques rochers ; au milieu de ces rochers, des grottes, des couloirs, des gouffres où l'eau se précipite en tourbillonnant. Le soir, on illumine les rochers en brûlant des bottes de paille dont la flamme produit les plus admirables effets. Les enfants, augmentent le pittoresque du paysage en dansant comme des bacchantes avec les cris les plus sauvages. Le lendemain, nous vénérons, au passage, la vierge miraculeuse de Vico-Varo. Jamais je n'ai vu ville plus horriblement sale et mal bâtie. Rues étroites, puantes, émaillées de larges fleurs jaunes qui laissent à peine un pavé libre pour le pied du voyageur déjà fort occupé à se tenir le nez ; enfants à demi-nus, gens en haillons, femmes échevelées comme des sorcières. Le grand hôtel de la ville est un taudis tellement sale, que nous n'osons ni manger ni boire les horreurs qu'on nous sert. Je comprends vraiment pourquoi on reproche à ce pays d'être d'un siècle en retard ; il l'est de six sous le rapport matériel ; il l'est aussi, heureusement, sous d'autres, car il n'y a pas une porte de maison où nous n'ayons lu ces mots : *Viva Maria !... Corraggio e speranza !* - Nous y étions encore au moment de l'Angélus ; de toutes les personnes que j'ai vues alors, par une qui ait omis le signe de la croix et la prière, soit dans la maison, soit dans la rue. N'est-ce pas là le secret des miracles qui se font au milieu de ces pauvres gens ?»

«A l'extrémité de la ville, nous visitons un couvent de Franciscains où se trouvent les premières grottes habitées par saint Benoît et ses compagnons : au fond d'une gorge sauvage, on descend un escalier taillé dans le roc, avec vingt chances de se casser le cou et de dégringoler du haut des rochers dans le torrent qui gronde à quelque cinquante pieds au-dessous. D'étage en étage, une grotte, étroite, basse, sombre, horrible, taillée dans le roc ; c'est ici qu'habitait tel saint ; il fallait l'être, en effet, pour y vivre ; Bethléem n'était assurément pas plus pauvre ; ici, le réfectoire où quelques moines voulurent empoisonner saint Benoît ; une vieille peinture, sur les rochers, le représente brisant, par une bénédiction, le verre, qui contenait le poison».

«Nous entreprenons notre dernière étape, à travers les montagnes, vastes rochers sans végétation. De distance en distance, d'immenses troupeaux de brebis blanches et noires, de chèvres et de pourceaux noirs, qui semblent suspendus

au sommet des rochers, pour brouter quelques maigres brins d'herbes. Jamais je n'ai vu pays plus pittoresque et sauvage. Enfin, voici Subiaco. Nous allons coucher au couvent et assistons au souper de la communauté : on psalmodie la prière du repas qui dure bien 20 minutes. On nous sert des choux sous diverses formes plus ou moins agréables. Quelques moines en retard viennent se prosterner devant l'Abbé, attendant qu'il veuille bien leur faire signe de prendre leur repas. Quelle singulière communauté, et combien cette vie nous paraît lugubre ! Et pourtant, parmi les moines, une trentaine d'enfants portent le même habit et partagent leur vie ; les pauvres petits, n'osant manquer à la gravité monacale, jettent sur nous un regard furtif et dérobé. Après le souper, un moine cause avec nous d'une manière fort aimable. Jamais, je n'ai vu autant de simplicité et d'affabilité, unies à autant d'austérité et de détachement. Tout ces moines, ainsi que leur maison étaient d'une extrême propreté».

«Le lendemain, nous montons au second couvent. Nous y admirons les nombreux souvenirs du grand patriarche : la grotte où il fut tenté ; les rosiers poussés à la place des épines où il se roula ; son ermitage ; l'énorme pierre qui menace, depuis des siècles, de tomber du haut des rochers et que son bras retient suspendue. Devant ces précieux souvenirs, nous faisons une prière pour tous ceux que nous aimons, et nous gravissons l'énorme montagne qui domine le couvent. Impossible de voir paysage plus grandiose ; ces immenses rochers font penser aux montagnes que les Titans entassèrent, dit la Fable, pour escalader le ciel. Mais des croix, plantées sur les sommets, rappellent que si, par ces montagnes on arrive aussi au ciel, une pensée plus noble et plus efficace anime les vertueux géants qui les peuplent. La ville de Subiaco paraît à nos pieds un pauvre amas de maisons. On découvre, au loin, les hautes cimes des Apennins, des villages pittoresques, des couvents isolés, des neiges, des ravins. Dieu, quel pays ! Quand donc le reverrai-je avec vous, M. le Curé ? Nous comparerons notre Pain-de-Sucre (montagne de la forêt de Compiègne) à ces immensités et nous dirons qu'il y a quelque chose de plus beau que la Picardie».

«Enfin nous repartons pour Rome, la tête un peu troublée par les histoires de brigands qu'on raconte de ces montagnes, autre avantage d'un pays si accidenté. Nous étions prêts au combat, mais pas un brigand n'a osé se montrer ; et nous sommes rentrés hier, harassés, la bourse plus légère, le dos chargé des puces ramassées dans les lits des auberges, mais apportant une grande impression et des souvenirs que le temps n'effacera pas. J'ai vu partout un peuple qui paraît misérable, mais profondément chrétien. Le jour de notre départ, nous étions à l'Eglise à cinq heures, pour la messe ; elle était pleine de gens en guenilles qui chantaient un cantique et entendaient la messe avant leur travail : hommes et femmes dans la force de l'âge ; il y en avait jusque sur les marches des autels ; une bonne femme s'occupait des cierges et des burettes que l'enfant de chœur oubliait de préparer. Quel peuple simple, quel peuple chrétien et combien il est heureux que la civilisation ne l'ait pas encore tiré de ses précieuses ténèbres ! Que ferait donc à la tête d'un tel peuple tout autre roi qu'un pape ?» (Lettre, 11 février 1866).

Sous ce beau ciel d'Italie, qui prête si bien à la contemplation, où l'âme s'élève si facilement à Dieu, la nature a pourtant à se vaincre. - «Oui, vraiment, écrit l'abbé Aubry, il faut un effort, même à Rome, pour être pieux. Ici, du moins, on est bien plus entouré de choses qui rappellent de bonnes et pieuses pensées ; et les parfums de Rome sont tout juste le contre-pied des odeurs de Paris (allusion aux deux ouvrages remarquables de Louis Veuillot). Je ne traverse pas une seule fois la Capitale de la France sans me sentir moins séminariste et moins chrétien. A Rome, même un jour de carnaval, on ne perd rien, tant le peuple, la ville, l'atmosphère sont différents...» Et puis, il avait sans cesse sous les yeux la douce et paternelle figure de Pie IX - «ce que Rome offre toujours de plus touchant et de plus aimable, ce à quoi on ne devient jamais indifférent. - Un jour, nous étions sur son passage ; il nous bénit. Nous remarquons où se dirige sa voiture, et, coupant à court, nous nous trouvons encore à sa rencontre ; il nous reconnaît, nous bénit de nouveau, et se met à rire, mais à rire de toute son âme au point qu'il était tout rouge ; et cela, en faisant un grand geste qui signifiait : Ah ! coquins ! Je vous reconnais ; vous m'escamotez mes indulgences, mais si je vous les donne, c'est de bon cœur, et à bon escient». (Lettre, 13 mars 1866).

«Nous revenons du Colysée, écrit encore l'abbé Aubry. Quel spectacle touchant de voir la foule rassemblée dans ce saint lieu, chantant des cantiques, marchant en procession par les rues et venant finir la station dans la chapelle de Benoît Labre. Voilà sans doute ce qui fait vivre ici la foi ; tout est rempli des restes des saints et de la cendre des martyrs... A entendre prier et chanter cette masse d'hommes et de femmes de toute condition et de tout costume, à les voir agenouillés bravement sur le pavé, au milieu des églises, répondant aux litanies d'une voix plus ou moins juste mais unanime, on sent que la foi est vivante, que la religion n'est pas morte ici, et que Rome sait vraiment profiter pour elle-même des trésors qu'elle envoie jusqu'au bout du monde. N'aurais-je vu que cela à Rome, ce serait déjà beaucoup ! j'aurais vu un peuple chrétien ; chose rare en notre siècle, surtout en notre pays».

La Semaine-Sainte, à Rome, est célèbre dans le monde entier. L'abbé Aubry ne tarit pas sur les touchantes cérémonies qui se déroulent sous ses yeux émerveillés. - «Le Jeudi-Saint, nous voici entassés au-dessus de Saint Pierre, dans une immense salle. Treize prêtres prennent place à une grande table ; le Saint-Père entre et se met à les servir, allant de l'un à l'autre, leur portant les assiettes pleines, leur versant à boire, disant un mot à chacun, charmant l'assistance par cette figure souriante et paternelle qui ravit tout le monde. Nos convives avalent, comme des gloutons, le potage servi par cette main auguste, et ramassent tout le reste ; mets solides, dessert, bouteilles avec leur contenu, vaisselle, verres, et jusqu'aux couverts d'argent, car on leur donne tout. Puis, la foule se culbute, se bat, se prend au bec et aux cheveux, pour s'arracher les fleurs qui couvrent la table. On sort ; l'encombrement est au comble, les femmes crient et se meurent, les hommes rient, les soldats se mettent en quatre pour rétablir l'ordre».

«Le Vendredi-Saint, autre spectacle. Un immense hôpital est ouvert aux pèlerins pauvres ; la confrérie de saint Philippe de Néri les héberge et les sert. Cette confrérie se compose de prêtres, de magistrats, de hauts dignitaires ; ils prennent un habit commun, et lavent les pieds des pèlerins. Nous reconnaissons, sous l'habit des confrères, le général des Dominicains, le Cardinal Barnabo. Le Cardinal est à deux genoux devant son pèlerin : celui-ci ôte sa chaussure de paysan italien, c'est-à-dire un morceau de cuir assujéti sous le pied par des ficelles, puis un vrai paquet de chiffons im-

mondes. Le pied n'a pas été préparé à la cérémonie, et vous devinez quels parfums s'en échappent. On remplit un bassin d'eau tiède, le Cardinal frotte à deux mains, essuie avec un linge, récite avec le patient *Pater, Ave, Credo*, enfin baise les deux pauvres pieds ; cette cérémonie revêt une simplicité que l'on ne connaît pas en France... Puis, le souper : les mêmes Confrères portent les assiettes et servent les pèlerins. Les uns engloutissent deux énormes écuelles d'une soupe au vermicelle qu'ils ont l'air de trouver irréprochable ; d'autres boivent trois ou quatre fois avant, pendant et après le potage ; d'autres ne sachant ce que c'est qu'une table où il y a plus d'un plat, se jettent d'abord sur le dessert. Avec quel appétit mangent ces pauvres gens !...» (Lettre, 4 avril 1866).

«Le Samedi-Saint, nous assistons à deux baptêmes à l'endroit même où Constantin fut baptisé, près de Saint-Jean-de-Latran ; puis sur les genoux, je fais l'ascension de la *Scala Santa* et baise les gouttes de sang que Notre-Seigneur a versées sur cet escalier du Prétoire et qui sont recouvertes d'une plaque de cristal. Quel souvenir ! Et quel bonheur de payer un peu mes dettes en priant, devant ces grandes reliques, pour ceux à qui je dois tant !...»

«Mais ce que j'ai vu de plus beau, c'est la bénédiction - *Urbi et orbi* - donnée par Pie IX, du haut du balcon de Saint-Pierre. L'immense place, les terrasses, les balcons, les fenêtres, les toits en plate-forme, sont noirs de monde. Tout à coup, on aperçoit la tiare, puis la tête, puis Pie IX tout entier, vêtu d'or, porté sur la *Sedia*. Une immense clameur s'élève ; mouchoirs et chapeaux s'agitent, la foule crie à perdre haleine : *Viva il Papa Re !* vive Pie IX, vive le Pape-Roi ! Tout à coup, le Saint-Père fait un mouvement ; la foule tombe à genoux ; Pie IX lit d'une voix claire et distincte une formule de bénédiction, se lève debout sur le bord de la *Sedia*, et, dominant toute cette immense population, suspendu en quelque sorte en dehors de l'édifice et paraissant tout prêt à s'envoler, il lève la tête vers le ciel, étend vers son peuple ses deux bras tout grands ouverts, et, les ramenant sur sa poitrine, avec un geste que rien ne peut décrire, il bénit la multitude et remplit cette immensité de sa grande et forte voix qui, dans un autre sens, remplit toute la terre. Au moment où il finit, le canon tonne au fort Saint-Ange, toutes les cloches se mettent en volée, pendant que la foule recommence ses acclamations étend ses bras vers le bienheureux balcon où Pie IX reste encore quelques instants, et semble chercher à sauter à ses pieds. Jamais, jamais je n'ai vu de spectacle aussi émouvant ; on est écrasé par la majesté de la scène ; on ne se possède plus. Je vois encore une de ces familles de paysans italiens, pittoresquement vêtue qui, après plus de 20 minutes, se tournait encore vers le balcon, la bouche toute grande ouverte, agitant sans cesse mouchoirs et chapeaux» (Ibid.)

Vers la fin de la première année scolaire, l'abbé Aubry eut la joie de participer pour la seconde fois aux ordinations. - «J'ai reçu les Ordres mineurs ; j'ai eu l'honneur de passer mon examen d'ordination devant le P. Perrone¹ qui, seul, m'a interrogé, car il ouvrait, comme président, la liste des examinateurs, et moi, en vertu de mon nom, la liste des examinés. Je vous dirai plus tard combien il est vieux, rabougri et brave homme jetant des exclamations de bonheur au moindre mot de réponse qu'on lui fait» (Lettre, 1866).

Les examens du Baccalauréat en théologie suivirent bientôt, couronnant cette première année. La grande chaleur rendait l'étude pénible : «Elle deviendrait impossible, écrit l'abbé Aubry, si l'on n'avait, pour se rafraîchir le cerveau, le souvenir des beaux jours qu'on a passés et l'espérance de ceux que l'on passera sous un ciel plus doux que ce beau ciel d'Italie. On dort le jour, on travaille le soir ; l'examen approchant, il faudra bien prendre sur la nuit».

«J'étais, au coucher du soleil sur la haute terrasse du toit, - notre lieu de récréation. - A cette heure, le coup d'œil est magnifique : Saint-Pierre se dresse, comme un rocher, au milieu d'un monde de croix qui surmontent les églises rangées à son ombre : au loin, le clocher blanc de Saint-Paul-hors-les-murs ; le Panthéon tout noirci par le temps et les soucis ; Saint-Laurent-hors-les-murs où Pie IX a marqué la place de son tombeau ; Sainte-Agnès, sur le Lupanar où elle fut exposée ; le Janicule où le Tasse a médité ses vers ; la tour bâtie sur l'emplacement de celle où Néron chantait pendant l'incendie de Rome ; le Capitole, dominé par une statue de marbre blanc élevant une croix ; plus loin, le Colysée, le Forum, et Saint-Jean-de-Latran ; le monte Mario, au-dessus duquel on croit voir encore apparaître le *Labarum* pour annoncer des victoires à l'Eglise ; dans la même direction, le Saint-Michel en bronze, qui domine le fort Saint-Ange, fait sur l'horizon tout rougi par le soleil couchant le plus étrange effet ; ses ailes noires sont déployées comme s'il prenait son vol ; on dirait que sa lance s'échappe de ses mains pour aller frapper quelqu'un des soldats français qui logent dans le fort et qui représentent assez bien l'antagoniste de saint Michel, - tel l'ange de l'Apocalypse qui va combattre pour l'Eglise ; enfin, derrière, ce sont des montagnes et, derrière ces montagnes, il me semble apercevoir, au loin, une vallée, un clocher de la période romane, avec une église du XIV^e siècle, un cimetière avec quelques tombes dont les habitants me sont trop bien connus, un presbytère, un jardin avec bosquet ou quelqu'un travaille pendant qu'un ecclésiastique y récite son bréviaire, un chien blanc poursuit les oiseaux... Vous voyez qu'après avoir séché tout le jour, nous trouvons encore un instant pour rappeler nos souvenirs de jeunesse. Pendant qu'on rêve ainsi, une cloche se fait entendre, puis une autre, puis une autre, et en un instant toute la ville est remplie de cette musique triste et douce qui n'en diminue pas le caractère chrétien» (Lettre, 12 juin 1866).

L'abbé Aubry sortit des épreuves du Baccalauréat avec des notes exceptionnelles ; il venait de se signaler comme «le meilleur élève du Séminaire-Français». - Ce sont les expressions de ses supérieurs. Avec le grade de bachelier en théologie, il obtint la médaille de vermeil de l'Académie de théologie et celle de Droit Canonique ; ces médailles sont très estimées, et des centaines d'étudiants se les disputent dans les trois facultés de philosophie, de théologie et de Droit Canonique. Il prouvait ainsi avec quelle ardeur et quel profit il suivait les cours des PP. Franzelin et Tarquini - deux Jésuites éminents, créés plus tard cardinaux par honneur pour leur vaste science et en récompense de leurs éminents services. Mais aussi, l'élève n'avait pas perdu son temps : l'année avait été exclusivement consacrée aux sciences théologiques ; on ne s'absorbe pas, à Rome, dans les études d'ordre inférieur, dissipantes pour l'esprit, amollissantes pour le cœur.

Notre lauréat reprit le chemin de la France, pour jouir du repos mérité. Avec sa famille, impatiente de le posséder et de recueillir ses souvenirs de Rome, il retrouvait, à Meudon, le Séminaire des Missions-Etrangères ; ses vacances al-

¹ Le P. Perrone, jésuite célèbre, professeur de théologie dogmatique, une des lumières du Collège-Romain.

laient se partager entre la maison paternelle et ses amis des Missions, ravivant ainsi dans son cœur une flamme que les splendeurs de la Ville Eternelle n'avaient pu étouffer.

On était aux derniers jours de septembre ; les vacances touchaient à leur terme, lorsque l'abbé Aubry reçut une grave communication de M. Marthe. Le vénérable Supérieur mandait à «son cher enfant» que l'heure décisive était venue, l'heure du Sous-diaconat. L'approche des grands vœux confondit l'abbé Aubry en le transportant de joie. La Retraite, commencée dans la crainte, s'acheva dans la paix et l'amour. Le sous-diaconat marquait pour l'abbé Aubry l'achèvement du sacrifice et le confirmait dans sa vie d'obéissance, de piété, d'humilité et de renoncement à la chair. Depuis longtemps Dieu avait demandé à son cœur une consécration totale à Son service ; le jour venu, il se réjouissait ; ses efforts étaient couronnés, le comble mis à ses vœux. Il songeait aux forces dont il aurait besoin, mais il comptait sur la grâce pour être fidèle à son engagement sacré. Il ne demandait à Dieu qu'une chose, «une seule chose - *Unum necessarium* - la fidélité à Son service, le développement, en lui, de la vie intérieure».

Le sacrifice que l'on fait à 22 ans, par le Sous-Diaconat, on croit l'avoir mûrement apprécié ; souvent, on ne l'apprécie pas du tout, on ne peut l'apprécier ! Quand, après dix ans, on a subi le contact et les influences du monde, ce sacrifice sur lequel on n'a plus le droit de revenir, coûte dix fois, cent fois davantage.

«Malheur, écrivait plus tard l'abbé Aubry, chargé alors de la direction des étudiants, malheur à ceux qui ne sont pas armés pour la lutte ! C'est le secret des chûtes qu'on voit dans le sacerdoce. Je poserais cette seule question, si je prêchais une retraite d'ordination : Vous vous dites prêts aux sacrifices les plus délicats et les plus pénibles ; vous ne pouvez désigner par là que ceux dont vous connaissez la portée. Etes-vous prêts aussi à des sacrifices dont vous n'avez pas encore l'idée ? Quand vous vous apercevrez de ce que vous avez accepté, ne vous dédirez-vous pas ?» (Lettre, 12 septembre 1876) - Lui, du moins, eut dès lors l'intuition des sanglantes immolations qui sont la manne quotidienne de l'apôtre. - «Je suis Sous-Diacre ; donc, me voilà fixé in æternum ! Mon état je le connais ; les dangers, je les connais en partie ; mais je n'oublie pas la parole saisissante de Notre-Seigneur : *Novit Dominus pios de tentatione eripere !*» Et il jeta «tout son cœur sur l'autel», résolu à demeurer désormais «bien avec tout le monde, intime avec Dieu seul, à vieillir sans famille, à mourir sans parents, sans amis» (Lettre, *ibid*).

L'abbé Aubry allait reprendre la route de Rome, «armé du saint bréviaire», lorsque parvint en France la désastreuse nouvelle de l'invasion des Etats Pontificaux par les hordes garibaldiennes. Un instant il fut question de l'Université d'Innsbruck, qui comptait des maîtres de théologie célèbres, particulièrement le P. Hürter dont les ouvrages font toujours école (notes intimes de l'Abbé Aubry), le P. Schrader, plus tard appelé à professer au Collège-Romain. - «M. Marthe prend le parti de nous envoyer à Innsbruck, écrit l'abbé Aubry. Je suis désolé de ce contretemps ; mais ne pleurons pas nos malheurs, pleurons ceux de l'Eglise que cette décision suppose en grand danger, non pas de périr, mais d'être secouée par les serviteurs et les envoyés du démon. Quel malheur ! et pour ce pauvre Saint-Père, et pour le clergé romain si paisible à l'ombre du Vatican, et pour nous, et pour les victimes et pour les coupables, et pour les complices qui sont assurément les plus méchants, étant les plus hypocrites et les plus puissants»¹.

Ce billet fut suivi d'une meilleure nouvelle : «La question romaine est tranchée pour nous ! Sans doute, a dit Monseigneur, la position est alarmante, mais il n'est jusqu'à présent rien arrivé que ce qu'on a prévu ; les Jésuites ouvrent leurs cours ; donc ils demandent des élèves, et il n'y a pas de danger. - Aussi partons-nous, demain, pour la Ville-Eternelle, par Strasbourg, Bâle, Milan, Bologne, Ancône. Je ne saurais dire avec quelle impression de bonheur, avec quelle confusion de toutes sortes de sentiments, je me prépare à partir pour ce lieu saint... Que l'Eglise a besoin des prières de ses enfants pour la protéger et de leur amour pour la consoler !» (Lettre, 23 octobre 1866).

La Suisse, ses glaciers, ses montagnes, du haut desquelles le voyageur «croit apercevoir la flèche du clocher d'Orrouy», le Piémont et ses villes antiques, leurs monuments, leurs incomparables trésors sacrés et artistiques ; Lorette et la *Santa Casa* ; tout est pour lui l'objet d'une continuelle admiration, dans cette course aux merveilles. - Des impressions bien différentes lui étaient réservées à Rome, où les cœurs chrétiens étaient navrés de l'audace inouïe des bandits officiels, dont rien n'avait pu arrêter l'œuvre sacrilège. La Question Romaine, la Convention du 15 septembre, les négociations perfides et ténébreuses de Cavour et du prince Jérôme Napoléon, conduites par Napoléon III, la grande figure de Pie IX, calme et magnanime dans la douleur, quels sujets de réflexion !

«Le pape n'espère rien de la France, et ne croit qu'à l'inqualifiable hypocrisie de celui qui la tient par le nez. Ici, les mauvais crient contre le Pape et chantent d'avance son *De Profundis* ; mais, en même temps, ils beuglent contre l'empereur, et annoncent sa prochaine dégringolade. Les bons crient pour le pape et contre l'Empereur qui, ainsi, se trouve avoir sur le dos ceux qu'il vexe par ses lâchetés, et ceux pour qui il fait tant de bassesses : voilà bien la récompense !... Ce qu'on pense, ici, c'est que le Pape triomphera, et que l'Empire après être sorti d'ici avec tout le déshonneur de la guerre, se trouve encore entre deux feux. Le premier Empire s'est élevé sur un prestige militaire et sur l'aide qu'il prêtait à l'Eglise ; il est tombé quand ces deux causes de prospérité lui ont manqué. Le second Empire, puissant pour les mêmes causes, s'écroulera par les mêmes fautes. Ne pensez-vous pas qu'au jour de cette chute, le masque va tomber, et qu'on verra la pourriture cachée sous la poudre d'or et les belles phrases qui se sont débitées depuis longtemps ? Nous verrons bien ! En attendant, tout le monde dit et chante que nous sommes à la veille du jour de la justice. On n'attend plus que le mot de Dieu, il faut qu'il vienne, puisqu'on n'attend plus rien du côté des hommes. Il y a des temps et des pays où le mot de *Providencia* est une banalité, qu'on répète, tout en faisant ses préparatifs pour la fuite. Il n'en est pas de même ici ; sans doute, on prend les précautions qu'exige la prudence, mais c'est du fond de l'âme que tout le monde dit : Dieu nous reste ! Et c'est bien la principale pièce. On crie, en France, à l'entêtement et aux réformes. Cet entêtement est de

¹ Le P. Hurter, S.J., a composé un *Manuel de théologie*, très estimé ; il a publié aussi un choix très judicieux d'*Opuscula Patrum*. Chacun des petits livres, très portatifs, très attrayants pour les amateurs de bonne théologie, est un véritable bijou de doctrine et d'ascétisme. Hélas ! Cette savante édition est demeurée à peu près inconnue en France.

l'héroïsme, et les réformes qu'on exige du pape, que Napoléon, particulièrement, lui a toujours proposées, imposées, sont des iniquités, puisqu'elles se résument en ces quatre mots : sécularisation des ministères, gouvernement libéral, code Napoléon et, spécialement, mariage civil. Le libéralisme où le code ont fait leurs preuves ; il est fâcheux qu'on ne les juge pas à leurs fruits, et qu'on ne leur attribue pas ces fruits... Si le Pouvoir Temporel pouvait tomber, il reviendrait assurément ; mais, pour cette, fois, nous voilà sauvés. D'où viendra le secours ? Personne ne le sait. Viendra-t-il ? Tout le monde le croit, et Pie IX a droit au secours du ciel» (Lettre, 10 décembre 1866).

Au plus fort de la crise provoquée par la brûlante question de *l'Italie une*, l'étudiant, avec une perspicacité frappante, redoute les revendications de la Justice Divine ; il semble prédire l'abaissement de la France, la ruine des Napoléons, traîtres à Dieu et à l'Eglise. L'inquiétude est vive, l'anxiété va grandissant au cœur des catholiques. Lui, reste calme, plein de confiance. «Ce que Dieu garde est bien gardé !... écrit-il à son curé. Je n'en compte pas moins sur une bonne année de paix et d'études, terminée par les fêtes du dix-huitième centenaire de Saint Pierre, qui laisseront une trace dans ma vie. Puisse Dieu vous accorder de venir partager la joie de ces grands spectacles, fussiez-vous faire 600 francs de dettes pour vous payer cette consolation, ce spectacle unique dans une vie. Et puis, il ne faut pas laisser mourir Pie IX sans l'avoir vu. Tel est mon dernier souhait : Un voyage à Rome l'été prochain. Je fais passer ce souhait, avec ceux de bonne année pour vous par la vraie Crèche, exposée en ce moment à Sainte-Marie-des-Neiges. L'Enfant-Jésus n'a plus qu'à vous accorder ce que je Lui ai demandé, pour vous et votre cher troupeau, les bénédictions qu'Il ne refuse qu'aux hommes de mauvaise volonté. Je Le prie spécialement de vous rendre, au ciel et sur la terre, tout ce que vous avez fait pour moi et le bonheur que j'ai eu, pendant cette année qui finit, de m'engager pour toujours dans la milice où je ne suis entré que par vos bienfaits. Que se passera-t-il, dans l'année qui commence ? Le sacerdoce est, depuis bien longtemps, le but de ma vie ; il est plus que jamais tout mon désir ; cependant je tremble en y pensant, bien convaincu de ce qui me reste à faire pour avoir comblé l'abîme et acquis les vertus ou, du moins, diminué les défauts, comme l'exige le sacerdoce» (Lettre. 26 décembre 1866).

«Que de fois, mande-t-il aussi à M. Marthe, je pense à cette maison où vous êtes le père et où j'ai été l'enfant ! Je demande pour toute la famille bénédiction et prospérité. A l'Enfant-Jésus de remplir ce programme. Ce que je puis, moi, c'est d'offrir, devant les millions de souvenirs de la Ville-Eternelle, mes pauvres prières pour les maîtres à qui je dois tant» (Ibid.).

On le voit, le temps et la distance n'émeussent pas la vivacité des sentiments de ce cœur où Dieu tient la première place, mais où il y a large part pour les affections légitimes. En toute rencontre, l'abbé Aubry sait exprimer, avec une discrétion et tact parfaits, les sentiments de gratitude et de soumission qu'il doit à ses maîtres. Mêlé d'ailleurs à l'élite de la jeunesse intelligente et distinguée par la naissance et le travail, respirant les grandes leçons qui s'exhalent de cette terre romaine, arrosée du sang des martyrs, il ne pouvait sentir son cœur battre que pour de nobles causes, son esprit s'ouvrir qu'à de grandes idées. Non pas qu'il fût prétentieux ; il avait des railleries trop acerbes contre le pédantisme ; encore moins remarquait-on en lui ces tendances démocratiques, si à la mode aujourd'hui, mais si déplacées dans le sacerdoce.

Et il écrit à son curé pour lui enlever, à ce sujet, une «petite inquiétude» : «Vous avez peur de voir en moi une pointe démocratique, et un petit instinct à détester a priori les hommes d'une certaine classe et d'un certain nom. J'ai fait l'analyse de mes sentiments, et tiens à vous rassurer sincèrement et de tout mon cœur. Je puis dire sans arrière-pensée, et sans intention de vous ôter une mauvaise opinion de la générosité de mes sentiments, que j'aime, a priori, un beau et vieux nom et un sang un peu illustre dans l'Histoire. Si j'ai médité parfois de certaines personnes, ce n'est pas préjugé, mais c'est que rien ne m'exaspère comme de voir un jeune homme de noble famille paresseux, gourmand, vicieux, mal-propre, pédant, et n'ayant à exprimer que de vils sentiments ; alors je suis tenté de mépriser cordialement, non pas le sang ni le nom, mais l'individu qui les déshonore... Je crois qu'un des bienfaits que j'aurai puisés surtout à Rome, ce sera de juger des hommes, quels qu'ils soient, par le rôle qu'ils ont en face de l'Eglise et de la Religion. Or, je sais trop où sont réfugiées les traditions religieuses et les vrais sentiments chrétiens, pour jeter l'anathème à toute une société que je crois représenter les défenseurs de l'Eglise dans le monde. Un jeune homme d'autre race que moi prend au berceau ses opinions. Pour nous, nous ne pouvons nous faire une opinion qu'en étudiant et en voyant. Comme catholiques, nous avons une règle sûre pour suppléer au défaut de notre jugement par celui de l'Eglise ; cette conviction n'est pas dans nos veines, elle est dans notre âme. C'est, je crois, plus sûr et plus conforme à la vérité. Cependant, j'admire et j'aime beaucoup ces traditions de famille qui n'admettent pas l'orgueil ridicule d'un parvenu, et qui transmettent, de père en fils, avec le sang, de vieilles opinions, consacrées par la religion, les années, et souvent le malheur. J'admire un père chrétien qui fait l'éducation de ses enfants et leur met au cœur ce qu'il a dans le sien. Voilà ce que je pense. Du reste, rassurez-vous, j'ai encore le cœur israélite, et j'aime un noble nom et un noble sang noblement portés...» (Lettre, 11 février 1867)

Cette lettre éclaire d'un jour nouveau les sentiments élevés de l'abbé Aubry. Sa noblesse - et c'est la meilleure - lui vient de l'Evangile ; c'est là son critérium, la vraie mesure de ses jugements. Il se plaint, non sans raison, que tant de vieilles familles aient laissé choir cette noblesse, œuvre de la foi, qui relève si haut la valeur d'un nom historique consacré par l'Eglise ou la patrie. Dans cet ordre d'idées encore, son appréciation est juste, et en voici la raison : «Pour nous, catholiques, nous avons une règle infaillible : Juger les hommes par le rôle qu'ils ont joué devant l'Eglise. On sent, à cette mesure, ce que valent la vertu et la mortification, ce que ne valent pas les gloires humaines...» (Ibid.).

Si, parfois les jugements de l'étudiant sont sévères, il s'efforce de n'en rien laisser transpirer. - «J'avoue qu'étant aveugle sur moi-même, je ne puis m'empêcher de remarquer instinctivement et de commenter intérieurement le moindre geste chez les autres. Heureux si j'arrivais à ne rien laisser sortir de là ! J'y travaille tout doucement».

Mais il n'y réussissait pas toujours ; écoutez plutôt cette confession : «Vos lettres, mande-t-il à son curé, ont toujours la vertu de me faire prendre quelque bonne résolution. La conclusion n'est-elle pas de souhaiter d'en recevoir souvent. Je regrette vraiment d'avoir ainsi parlé sur un point où j'avais mis un peu de ma vieille humeur et du pauvre levain que vous connaissez. Le sang étant calmé lorsque je relisais votre lettre, j'ai rougi moi-même d'avoir parlé si méchamment. Mon jugement était exagéré, j'en reviens beaucoup, et ne veux avoir pour personne un sentiment aussi méprisant que la pitié.

J'aurai, avec la grâce de Dieu, la charité pour tous, quelquefois la patience, - on l'a tant pour moi ! Pour tous aussi l'estime fondée sur la vocation, sur le sacrifice que plusieurs ont fait d'un certain rang dans le monde, sur leurs mérites mêmes et leurs vertus, qui n'ont pas grand mal à surpasser les miens ! Je dois seulement vous prier, vous conjurer, de me reprendre sur ce que je ferai contre cette résolution, de me dire tout net ce que vous pensez de mal sur mon compte» (Lettre, 17 mars 1867).

Un des vœux les plus ardents de l'abbé Aubry allait se réaliser. Mgr Gignoux avait chargé «ses trois enfants du Séminaire Français» de déposer aux pieds de Pie IX le Denier de son diocèse. Ils venaient d'obtenir une audience :

«Quel beau jour pour nous !». Nous entrons dans une humble petite chambre, parquetée en carreaux de briques, sans nous douter que là demeure la première, la seule majesté de la terre. Au fond, un bureau plus que simple - comme le moindre abbé peut s'en payer un sans luxe ; dessous, un très modeste tapis ; derrière, un fauteuil en proportion : et voilà le palais ! Après avoir, en un clin d'œil, parcouru l'appartement, on s'aperçoit qu'il y a là quelqu'un ; ce quelqu'un c'est Pie IX qui vous regarde, tout riant et tout allègre, et vous dit d'avancer. Nous approchons alors, dissimulant le mieux possible le cliquetis des chapelets et des médailles qui pendent à notre bras. Le Saint-Père rit beaucoup de notre empressement à faire toucher cette cargaison à sa main, à son pied, à sa soutane. Il prend une bonne prise dans une petite tabatière qui peut avoir coûté trente sous, nous questionne, nous cite les principaux professeurs du Collège-Romain qu'il connaît particulièrement. Puis, il nous parle des martyrs du Japon dont se prépare la béatification ; nous raconte quelques traits de leur histoire, surtout celui d'un tout jeune enfant qui, voyant sa mère décapitée pour la foi, se met devant le bourreau et lui montre son cou pour lui faire signe de le couper. Le Saint-Père ajoute qu'il espère beaucoup pour l'Eglise en glorifiant ces martyrs dont on a repris la cause depuis qu'il est ici, parce que le spectacle et le mérite surnaturel de leurs sacrifices doivent attirer sur la chrétienté des grâces de renoncement et de mortification ; que Dieu glorifie des hommes de sacrifice quand Il voit les hommes devenir sensuels, des hommes de foi quand les chrétiens perdent la foi, des hommes de prière quand les hommes ne prient plus».

«Puis le Saint-Père nous exhorte à cet esprit d'abnégation et de renoncement, aujourd'hui si nécessaire, surtout en France, parce que le monde devient de plus en plus matériel, que la foi ne se perd qu'après le renoncement perdu, et que, les chrétiens quittant l'Eglise par attachement aux choses de la terre, on ne peut les y ramener que par le principe opposé ; que le prêtre doit pratiquer cela pour le recommander aux autres, qu'il est la victime pour les péchés du monde, et doit, en conséquence, se détacher autant de la terre qu'il voit les autres s'y attacher».

«Le Saint-Père nous a parlé ainsi un bon moment ; chaque phrase, chaque membre de phrase, est de lui. Tout cela, dit avec une simplicité, une affabilité, une conviction inexprimables. Pendant les moments d'intervalle, pendant sa bénédiction, pendant qu'il nous donnait ses mains et ses pieds à baiser, nous jetions un œil furtif sur la chambre, sur le bureau orné d'une image de l'Immaculée-Conception, d'une autre du Sacré-Cœur de Jésus, d'une autre de saint Joseph. Mais surtout, pendant ces petits instants de silence, faut-il demander si je me pressais de penser à tous ceux qui me sont chers ? Je me figurais déposer aux pieds du Saint-Père le respect, les affections, le dévouement de tous, et, avant tout, les vôtres. A qui, dois-je d'abord le bonheur d'être à Rome et toutes ces faveurs que j'y reçois ? Je me le suis dit aux pieds du Saint-Père, tout en l'écoutant : «C'est pourtant bien moi qui suis là et qui reçois ces précieux conseils du pape lui-même ; c'est pour moi qu'il a perdu un quart d'heure de ses précieux moments. A qui dois-je, au lieu de cela, de n'être pas resté là-bas, courant, comme les anciens camarades, après le plaisir, le péché et la misère ? - Soyez sûr que ce ne sont pas là des sentiments que je produis après coup et sur le papier ; mais toutes ces pensées m'ont passé par la tête pour la millième fois sous la bénédiction du Saint-Père ; je me fais un devoir religieux de les y faire repasser toutes les fois qu'il m'arrive quelque chose de semblable. Enfin, après une dernière bénédiction, il nous fallut bien sortir».

«Lorsqu'on pense, de loin, à une audience du Saint-Père, on s'imagine qu'on va mourir de joie en entendant sa voix ; pas du tout. Si on vient chercher de grandes impressions auprès de lui, on est déçu ; si on connaît déjà un peu Pie IX, on n'est que surpris de voir qu'il est l'homme du monde le plus simple. On sort de sa chambre en se demandant comment il se fait qu'on n'a ni pleuré, ni jeté de grandes exclamations d'enthousiasme. Voilà mon impression ; tant pis si d'autres éprouvent le contraire. Mais, rentré dans ma chambre et repassant dans ma mémoire ce que j'avais vu, je me suis senti je ne sais quelle joie d'appartenir à l'Eglise, et quel désir de travailler mieux que par le passé à purifier mon âme, et à gagner ces vertus que le Saint-Père nous avait recommandées. Voilà, je crois, ce qu'il est impossible de ne pas éprouver auprès de Pie IX, et cela vaut mieux que de grandes considérations qu'on oublie devant lui pour admirer comme il est bon, simple et paternel» (Lettre, 17 mars 1867).

Le dix-huitième centenaire des SS. Apôtres fut, après cette audience au Vatican l'un des plus beaux souvenirs de l'abbé Aubry à Rome. L'affluence des évêques, le concours innombrable des chrétiens du monde entier, la magnificence des cérémonies, tout fit éclater ses transports. - «Mais ce n'est pas le matériel de ces fêtes qui me charme le plus ; c'est ce que je ne sais quoi qui se respire, qui ne se voit nulle part et se sent partout et qui reste dans l'âme comme un souvenir unique dans la vie. Ce que je regarde comme un bonheur inappréciable, c'est d'avoir, à Rome, un petit coin d'où je puisse assister au triomphe de l'Eglise, admirer le Saint-Père, et crier à perdre haleine : «Vive le Pape-Roi !» - Comme nous l'avons crié aux SS. Apôtres où il y avait *gala*, la veille du départ de l'armée française pour la frontière et sous la menace d'une poussée garibaldienne. Nous en sommes revenus enrôlés et privés pour longtemps de la faculté de nous faire entendre. Jamais je n'ai vu pareil enthousiasme ; tout le monde s'essuyait les yeux, tant l'émotion était vive, à cause même des craintes du lendemain» (Lettre, 25 décembre 1866).

La seconde année à Rome fut couronnée par la licence en théologie dont le laborieux étudiant rapporta le diplôme en vacances. Le diaconat l'attendait au retour. Mgr Gignoux voulait même lui conférer la prêtrise et, dès la rentrée d'octobre, l'installer comme professeur au grand-séminaire. L'abbé Aubry s'en défendit de son mieux. Encore qu'il se trouvât «trop enfant», pour assumer sur ses épaules le poids de ce fardeau, il ne se sentait pas assez préparé à un tel honneur. Voici comment il s'en ouvre au P. Freyd, son directeur et son supérieur de Rome.

«J'ai reçu, avec bonheur et avec respect, mon cher Père, les conseils que vous me donniez pour ma préparation au diaconat. Je n'ose dire que ces conseils ont trouvé mon âme préparée à la grâce, et parfaitement courageuse pour se livrer sans réserve à l'Esprit-Saint. Mais, je puis vous l'assurer, ils ne tomberont jamais dans un cœur plus filial, mieux animé du désir de mettre à profit les bienfaits de la Providence. Ce ne sont ni les bonnes pensées, ni les désirs chrétiens qui me manquent, mais l'énergie de mettre dans ma conduite ce que Dieu met dans mon âme d'aspirations vers quelque chose de plus surnaturel. Combien de fois me suis-je aperçu que je perdais mon temps à considérer théoriquement ce que le Saint-Esprit m'inspirait, au lieu de mettre la main à l'œuvre, avec le courage des petites choses et l'abnégation pratique ! J'espère avancer un peu plus dans l'année qui me reste».

«Vos conseils serviront à utiliser les grâces du diaconat. Ils ne me serviront plus à les recevoir, car je suis diacre depuis un mois. A mon arrivée, M. le Supérieur, m'annonça, comme chose décidée, que je serais prêtre en octobre. Je répondis, avec la même assurance, que je ne serais pas prêtre cette année ; que, par conséquent, je pouvais attendre octobre pour le diaconat. On me dit de me préparer pour le 5 août. Je le fis, pour contenter Monseigneur et M. Marthe ; mais j'ai bien déclaré que je ne puis être prêtre si tôt ; j'ai trop besoin de mon année, pour consentir à ce qu'on me propose par excès de confiance... Je ne saurais vous dire combien j'ai dû faire d'efforts pour décider M. Marthe à me laisser diacre. Lui, ne me voit qu'un peu en vacances, et par le beau côté ; il s'imagine que tout va à ravir, que si je refuse le sacerdoce, c'est par humilité. Je lui ai dit que j'étais et que vous me croyiez non seulement indigne, comme tout le monde, mais incapable d'un pareil honneur. Il paraît se résigner ; tant mieux ! Il répugnait, non pas à ma vocation et à mes goûts, mais à ma conscience, d'accepter un tel arrangement ; je me sens beaucoup trop loin de ce que je veux être quand je recevrai le sacerdoce, pour songer à la possibilité de le prendre aussi prématurément».

«Voilà, mon cher Père l'état de mes affaires. Je me liquéfie de joie à la pensée de retourner bientôt à Rome dévorer le citron de l'enthousiasme et le macaroni de la patience... Je n'ai pas perdu d'ailleurs mon rêve toujours cher et bien peu oublié ; je me venge en le conservant sous la cendre» (Lettre, 16 septembre 1867).

La cause était gagnée : l'abbé Aubry ne serait prêtre qu'après une dernière année d'études et l'épreuve du doctorat. Il reprit la route de Rome par Genève, le Simplon et la Suisse.

«Nous sommes à Genève, écrit l'abbé Aubry à son curé ; il y a ici de quoi s'édifier et de quoi gémir ; bien des œillades méprisantes nous montrent que nous sommes dans la Rome du protestantisme. Visite à Mgr Mermillod ; à la messe nous communions de sa main ; il nous offre le petit déjeuner, et nous entretient avec une grande bonté... Quelle belle chose de voir ces catholiques genevois à leur messe se tenant comme des saints, nous saluant dans les rues avec autant d'amabilité que les protestants ont d'arrogance dans leurs regards».

«Nous gagnons Sion en chemin de fer ; puis, en voiture, nous faisons l'escalade du Simplon jusqu'à l'hospice où nous descendons, juste le temps de prendre un bouillon généreux et un repas réconfortant - car les religieux n'épargnent rien pour les voyageurs... J'ai la curiosité de visiter un des ces fameux chalets dont on parle tant. Nous avisons une immense boîte fumeuse, percée de fenêtres microscopiques. Nous ouvrons une porte inférieure, et la première chose qui nous frappe, c'est une bouffée de chaleur et d'odeur plus que forte ; nous tombons au milieu de cinq ou six vaches, d'une dizaine de chèvres, et de plusieurs de ces animaux qui se nourrissent de glands. Un petit escalier nous conduit au-dessus du logement des animaux, dans celui des hommes : même bouffée de chaleur, odeur aussi forte, mais d'une autre nuance, un peu plus de propreté, pas beaucoup ! Vous dire ce que j'ai vu là n'est pas possible, il y faudrait la plume d'Isaïe. D'abord, une grande image rouge, représentant la Sainte-Vierge, le cœur percé d'un immense glaive, assez semblable à l'instrument du boucher ; donc nous sommes en pays catholique. Des lits impossibles ; des vêtements comme l'œil d'un picard n'en a point vu, des fromages comme son estomac n'en a point senti, des chaises qui datent de la période antédiluvienne, des meubles de l'autre monde. Mais, au milieu de cela, des figures comme on n'en voit plus chez nous et comme on n'en verrait plus ici, si la civilisation y avait passé. Je vois encore cette bonne vieille qui, en nous apercevant, se sauve dans un coin, se chauffer la tête d'un bonnet, Dieu quel bonnet ! puis revient toute riante nous faire les honneurs. - «Nous venons nous chauffer les pieds, lui disons-nous !» Vite un fagot, un vrai fagot sur le feu. Quelques sous donnés aux enfants contribuent au bon accueil, et nous contemplons ces visages honnêtes où la simplicité et l'innocence, reluisent bien plus que sur n'importe quel visage rasé, lavé ou même fardé de parisien. Je donne un portrait du Pape à la grand-mère ; il est reconnu de suite, et on nous demande si nous venons de Rome, et si nous avons, vu le grand pape, nouvelle preuve qu'on est catholique. Et nous voilà invités à prendre le café ; malheureusement le cœur ne nous en dit guère, vu l'état des ustensiles de ménage, et nous sortons avec toute les bénédictions de la famille. Je n'ai passé là qu'une demi-heure, mais c'est l'un des souvenirs les plus agréables du voyage ; car si l'on est souvent déçu à la vue d'une curiosité qu'on a désiré voir, il y a toujours grand plaisir à constater par soi-même que le progrès matériel exclusif n'a pas encore balayé la foi partout. Il serait mieux, sans doute, que les gens fussent à la fois vêtus comme à Paris et chrétiens comme ils le sont ; mais si les choses sont incompatibles, de droit ou de fait, n'est-il pas mieux de leur souhaiter de rester ce qu'ils sont».

L'abbé Aubry trouva Rome paisible et tranquille, après la victoire des troupes pontificales à Maintana et le recul des hordes garibaldiennes. Les prisonniers envahisseurs arrivaient en grand nombre, le Saint-Père les mettait en retraite spirituelle ; presque tous en sortaient sanctifiés ; il allait les voir dans leur prison : «Eh bien ! leur disait-il, le voilà ce chancre, ce vampire, ce tyran ! Toi, tu n'as pas de souliers, le tyran de l'Italie t'en donnera ; toi pas de veste, etc. - «J'ai visité le champ de bataille ; les maisons, les églises sont dévastées, déchiquetées. Un seul couvent de capucins a été épargné ; mais les garibaldiens en ont volé le linge et bu tout le vin. Un frère me montre en soupirant le poulailler vide... Entre Rome et Monte-Rotondo, second champ de bataille, pas un arbre, pas une maison, pas un obstacle ; et dire que l'envahisseur a dû battre en retraite lorsqu'il croyait être, en quatre heures, aux portes de Rome. Il faut avoir vu ce pays pour comprendre le miracle du Pouvoir Temporel !...» (Lettre, 8 février 1868).

Pendant cette dernière année à Rome, et bien qu'absorbé par la préparation du doctorat, l'abbé Aubry n'oublie pas ses amis de France ; il apprend, non sans leur porter envie, l'ordination de ceux qui ont partagé sa vie d'études : « Que je suis jaloux de vous voir à la veille du sacerdoce et du jour où vous serez envoyés à la vigne de l'Eglise. Croyez bien que ce ne sera pas sans un serrement de cœur ni une arrière-pensée de regret que je lirai le nom de vos nouvelles paroisses... Je souhaite à tous ceux de notre cours non pas un poste lucratif et brillant, non pas un beau presbytère et une paroisse avantageuse, mais tout ce qu'il faut à un curé pour succéder aux apôtres et mériter de convertir tout son troupeau. Pour mon compte, le bonheur de passer trois ans à Rome n'est rien du tout à côté de celui de travailler à la propagation de la foi et au triomphe de l'Eglise, au fond des campagnes ; et, je n'aurais jamais accepté de venir ici, si je n'avais cru que je pourrais, quelque jour, travailler à autre chose qu'à la confection des syllogismes ou des vers latins. Si j'étais de vous, voici la devise que je prendrais : *Evangelizare pauperibus* ! »

« Comment ! Vous allez être curés ! Je m'imagine vous voir, par-dessus les Monts Toscans ; vous arrivez dans votre nouvelle paroisse au son des cloches et du canon ; vous ouvrez la bouche pour prêcher ; tout le monde se convertit à la première phrase, et vous voilà occupés à confesser et à conduire vos brebis au triple galop dans le chemin du ciel ! Si les choses se faisaient comme cela ! ! ... Oui, encore une fois, je suis jaloux de votre sacerdoce ; vous allez être envoyés à la vigne, et dire que ce sera mon tour dans quelques mois. Où devrai-je porter ma besace ? Je n'en sais rien. En attendant, vous me voyez un peu abruti par un travail forcé au milieu de la chaleur. Croyez bien que le meilleur rafraîchissement et le calmant le plus efficace est encore là pensée de la patrie et de ceux que j'y ai laissés. Il me faudra quitter Rome sans doute pour toujours ; ce ne sera pas sans regret pour les bonnes années que j'y ai passées ; mais ce ne sera pas non plus sans joie que je verrai le jour du sacerdoce et de l'apostolat » (Lettre, 25 février, 16 mai 1868).

A la même date et déjà avec une pensée et dans un but d'apostolat, l'abbé Aubry écrit à M. Catel, supérieur de Saint-Lucien : « Un de nos professeurs du Collège-Romain, la veille de l'Annonciation, terminant sa classe, comme c'est l'ordinaire ici, par une petite fleur de spiritualité sur la solennité du lendemain, nous parla, en tenues fort touchants, du grand élan de piété qui, à notre époque et parmi le peuple chrétien, s'est produit sur le culte de la Sainte-Vierge. Entre autres manifestations de cet élan, il cite le développement, dans les écoles chrétiennes, des *Congrégations de la Sainte-Vierge*, développement dû surtout à leur affiliation à la *Prima-primaria* du Collège-Romain fondée par Pie IX pour centraliser les autres et établir avec elles une communication de mérites et de grâces. S'affilier à la *Prima primaria*, c'est bénéficier des indulgences les plus considérables. J'ai pensé de suite à Saint-Lucien, et je serais heureux que, par mon intermédiaire, votre Congrégation entre dans cette affiliation. N'est-ce pas un bon moyen de faire passer dans notre chère famille un des courants catholiques dont la source n'est pas ailleurs qu'ici ; à Rome il est, pour le clergé, surtout pour nos maisons ecclésiastiques, toute la raison d'espérer en l'avenir, et d'attendre de la Providence, pour l'Eglise un triomphe plus complet, pour nos pauvres villages une restauration de l'esprit chrétien, et pour les vocations au sacerdoce l'élément surnaturel qui peut leur manquer plus ou moins » (Lettre, 16 mai 1868).

Au Séminaire-Français, l'année la plus importante et la plus fructueuse est celle de la préparation au doctorat, moins à cause de l'examen qui en est la sanction, que pour les matières qu'on y traite et la méthode qu'on y emploie. C'est, pour tout dire en un mot, la synthèse des études théologiques. - « Il faut bien comprendre l'importance de cette opération suprême ; le Collège-Romain n'est rien sans elle. L'épreuve du doctorat repose donc sur les principes généraux de toutes les séances sacrées ».

« Quel plaisir de revoir toute notre théologie, et de coordonner la matière des trois années sous cinquante chefs de preuves ! Cette méthode synthétique est pleine d'avantages, de découvertes et de jouissances. Mais aussi quel travail serré ! Songez donc : tous les examens, tous les exercices mensuels et hebdomadaires, se font exclusivement en forme syllogistique. Depuis trois ans, je suis, tous les jours d'étude, une répétition d'une heure, plus un cercle d'une demi-heure où l'on argumente en même forme. Depuis trois ans aussi, presque tous les jours, souvent trois fois par jour, un exercice d'argumentation syllogistique occupe mes récréations avec deux confrères. - Car nous sommes trois à préparer le doctorat : M. Duponchel, M. de Bretenières et moi. Quand je pense à la somme de travail que nous faisons, je me demande comment j'y suffis. Ajoutez tous les jours cinq classes ? où le syllogisme tient aussi sa bonne place et fait le fond de toute démonstration » (Lettre, Juin 1868).

La dernière année d'études avait donc été fort laborieuse. Le succès fut éclatant. Le 30 Juin l'abbé Aubry soutenait l'épreuve écrite : *Duplex voluntas ac generatim duplex diversus ordo operationum divinarum et humanarum unius personæ Christi credi debet*. Le 15 juillet, il subissait les épreuves orales, attaqué sur quatre thèses dogmatiques par le P. Franzelin - le premier théologien de Rome¹. - « Mes notes n'ont pas été mauvaises », écrit-il à son curé ; et son humilité passe sous silence, les grands éloges que lui a décernés le maître le plus illustre du monde théologique. Mais aussi, comme il existe deux formules de rédaction du diplôme, son examen fut-il le premier à bénéficier de cette distinction ; il mérita la meilleure formule, et ne fut égalé par personne. - « J'ai trois élèves très brillants, disait le P. Freyd, de qui nous

¹ Voici ces quatre thèses.

I. Sensus decretorum Concilii Trid. Sess. IV, is defenditur, ut vetus Vulgata editio latina Scripturarum authentica habenda sit, non solum generatim quoad rei summam, sed etiam speciatim quoad ejus textus in iis quæ per se sunt res fidei et morum regula, Verbum Dei scriptum quod substantiam dogmatis sincere exhibeant

II. Est Deus infinite perfectus, et absque ulla compositione purissimus actus, ex quo tamen non est negandum multiplices Dei perfectiones virtualiter distinguui.

III. Tum in Scriptura, tum in professione et explicatione Ecclesiæ etiam ente Concilium Nicoenum, exhibentur tres realiter inter se distinctæ personæ divinæ, Pater, Filius, Spiritus Sanctus, qui sunt unus Deus unitate numerica absolutæ substantiæ et naturæ ; quare omnis perfectio absoluta et omnis operatio ad extra est una communis tribus personis, personæ autem relationibus substantivis constituuntur inter se realiter distinctæ.

IV. Christus est ontologice unus Deus-homo, non alius Deus alius homo, adcoque una est hypostasis subsistens in duplici natura.

tenons ces détails ; mais l'abbé Aubry !» Et il n'achevait pas, laissant deviner son admiration pour ce séminariste d'élite. Plus d'une fois le bon supérieur a dit familièrement à ses intimes : «L'abbé Aubry fait aisément passer sous sa jambe les théologiens du Séminaire-Français !» Et bon nombre de prêtres distingués qui le fréquentaient très intimement, ont assuré n'avoir jamais rencontré pareille intelligence. - Lui, fut plus que discret sur le brillant couronnement de ses études : «Nous avons deux diplômes à trois, écrivit-il en France ; c'est toute la mention qu'il en fit.

Nous avons nommé le P. Freyd, l'un des prêtres les plus appréciés à Rome, le conseiller sûr, l'esprit perspicace, l'ami de Pie IX, l'oracle des étudiants.

Nous savons déjà que l'abbé Aubry s'était placé sous sa direction spirituelle ; il avait pour ce vénérable religieux plus que de la confiance, il l'aimait et le vénérât comme un véritable saint. Il l'entretenait avec la plus grande ouverture des choses de sa conscience et de ses projets d'avenir. Aussi, les moindres désirs du père étaient-ils des ordres pour le cœur du fils. - Or, le P. Freyd désirait garder une année encore son enfant de prédilection. Il s'en était ouvert à M. Marthe, déclarant qu'une quatrième année au Collège-Romain lui paraissait d'une importance capitale pour donner au diocèse de Beauvais un «théologien consommé».

«La lettre partie, le P. Freyd m'en a dit le contenu. Au premier moment, la pensée de ma famille et de ma vocation m'a fait rejeter cette idée. La seconde impression a été, au contraire, de l'accueillir ; mais cela m'entraîne bien loin, et m'engage de plus en plus. Je ne sais ce qui sera décidé ; je suis, sur ce point, presque indifférent. Je ne ferai aucune résistance, et laisserai mes deux supérieurs s'arranger. Je demande seulement que le P. Freyd, qui me connaît mieux et ne me voit pas à la distance de 400 lieues, ne soit pas étranger à la décision» (Lettre. Ibid.).

La proposition du P. Freyd fut écartée. L'heure était venue de mettre à profit les trésors de science puisés à la source même de toute doctrine. - «Voici donc - pour parler un langage d'écolier - mes études finies ; il me reste maintenant le plus sérieux et le plus difficile à faire. Je recevrai certainement le sacerdoce en octobre. Cette perspective m'épouvante et me remplit de joie...»

En saluant, pour la dernière fois, la Ville-Eternelle, l'abbé Aubry avait bien raison de dire adieu «aux plus belles années de sa vie». Il fallait s'arracher à ces grandes et saintes occupations qui l'avaient si fortement captivé, esprit et cœur ; il fallait rompre de douces et profondes amitiés, reprendre la vie où il l'avait laissée ; il fallait que le canal se fît source, que l'élève devînt maître. Le sacerdoce, avec ses joies et ses secours immenses, mais aussi avec ses labeurs, ses responsabilités redoutables, l'attendait à Beauvais. Après, de lui que ferait-on ? Plusieurs des confrères qui l'avaient précédé à Rome, étaient rentrés au grand-séminaire en qualité de directeurs ; le pousserait-on dans cette voie ? - Il le craignait d'autant plus, que nombre de ses amis, au retour de Rome, étaient assez peu goûtés, parce que, précisément, ils en rapportaient des idées diamétralement opposées aux théories accréditées dans nombres de nos Ecoles. - Et n'était-ce pas, d'ailleurs, un signe de leur valeur et une preuve de leur importance ? - Comme eux, sans doute, il se sentirait isolé, inquiet, incompris ; il éprouverait le besoin de mettre Dieu de moitié avec lui, afin que Lui, du moins, l'approuvât. - Non pas qu'il suffise jamais d'être ou de se croire approuvé de Dieu ; mais c'est qu'on est parfois obligé de traverser même le blâme des hommes...

Cette perspective jette l'inquiétude dans son âme ; il s'en ouvre à l'abbé Gossin, son ami intime et son confident, devenu lui-même professeur au séminaire de Beauvais (ancien élève du Collège-Romain, plus tard maître des novices, et prier des Dominicains d'Angers) : «J'aime Rome plus que jamais ; tout ce que je vois ici me dit que voici mon plus beau temps ; tout ce que j'apprends d'ailleurs me dit que ce temps doit passer. Votre expérience, à vous, disons-le tout net, me profite et me profitera... Dans quelques mois on me mettra où l'on voudra ; peu importe. Je serai peut-être tenu longtemps ; mais je n'abandonne pas mon rêve ; sans doute les années porteront conseil. Je ne désire que le conseil de celui à qui appartiennent les vocations, et lui demande de n'être pas inutile et trop souvent nuisible à moi-même». - «Je ne sais rien, écrit-il encore à son curé, sinon ce que je devine des rêves de M. Marthe ; ces rêves me font trembler. Certainement il prendra votre avis sur ce qu'il prépare ; je vous en prie, ne vous laissez pas éblouir par certaines hautes combinaisons ; dites-lui ce que vous en pensez. Pour moi, du jour où j'irai au séminaire, je ne lui cacherai rien de ce que l'on critique. Je ferai mes observations, avec le respect que je lui dois et que je lui rends, mais aussi avec la clarté qu'exigent des choses si graves ; je lui dirai particulièrement ce que je pense de l'introduction du Système romain à Beauvais...» (Lettre, 1868).

«L'abbé Aubry laissait, sous tous rapports, le meilleur souvenir au Séminaire-Français ; très aimé de ceux qui partageaient sa vie de séminariste, il les avait frappés par la grande générosité de ses sentiments, par la solidité de sa science, bien plus encore par l'ardeur de sa piété» (Lettre du R.P. Eschbach, Supérieur du Séminaire-Français). Après de longues années, on parle encore de lui à Santa-Chiara ; sa Biographie fait toujours l'édification des jeunes étudiants, et ses œuvres théologiques tiennent une place de choix dans la vie intellectuelle du Séminaire-Français.

CHAPITRE VI : LES ETUDES ROMAINES.

Les études romaines tiennent une place considérable dans la formation intellectuelle et sacerdotale de Jean-Baptiste Aubry. Comment les a-t-il comprises ? Comment, chez nous, doit-on les comprendre pour acclimater définitivement, sans arrière-pensée la méthode romaine ou catholique - c'est tout un - de formation cléricale ? Le jeune théologien va nous l'apprendre ; lui-même doit nous initier à sa vie d'études, produire, par avance, la justification de ce que nous appellerions volontiers son apostolat doctrinal.

Nous l'avons dit, Mgr Gignoux, avec sa haute intelligence, son amour inaltérable de la vérité, l'exquise finesse de son jugement, avait saisi la défectuosité des méthodes léguées à la France par les deux derniers siècles. Dans sa pensée, comme dans la pensée de l'épiscopat français, faisant écho à Pie IX, une réforme s'imposait (Cf. Documents et lettres des évêques relativement à la fondation du Séminaire-Français).

«L'institution des séminaires, écrit l'abbé Aubry, si admirable au fond, après avoir été décidée en principe au Concile de Trente, et avoir causé aux Pères cette joie célèbre que l'Histoire a enregistré, n'avait été appliquée, de fait, en France, qu'à une époque où le Gallicanisme régnait à peu près sans conteste, et où le Jansénisme, moins puissant peut-

être, avait aussi bien des partisans. La fondation des séminaires, surtout leur organisation intérieure, s'était nécessairement ressentie de l'esprit sous l'influence duquel elle avait germé. Aussi, exista-t-il toujours une différence profonde entre la manière dont cette institution fut entendue en France et dans les autres pays, surtout à Rome, où le gallicanisme n'existait pas».

«Pendant plus de deux siècles, grâce au Gallicanisme et au Jansénisme, l'unité fut affaiblie pour ce qui est de cette institution et de la formation des clercs. Chacun entendit à sa manière, dirigea, selon ses idées propres, l'organisation de nos séminaires, le recrutement du corps professoral, le mode de préparation des hommes de l'enseignement. Sans doute, il y eut une certaine conformité dans l'organisation matérielle, quelques types principaux sur lesquels se modelèrent les autres, on peut même dire un type généralement reçu. Mais ces types ne furent pas pris à Rome, surtout en ce qui regarde le mécanisme des études et la formation spirituelle. Il y eut des divergences considérables, des variations, des changements, souvent un manque de tradition et d'esprit de suite dans les idées, qui résultèrent de l'absence d'une autorité supérieure et qui expliquent très bien cette décadence de la théologie, ce désarroi de renseignement, auxquels on était venu aboutir. La méthode ne présenta plus cette heureuse entente, cet ensemble harmonieux, ce beau réseau ; les diverses écoles ne furent plus liées par cette admirable concordance que présentait l'enseignement au moyen-âge, quand les hommes d'une école, professeurs ou élèves, pouvaient se transporter au loin dans une autre, pour enseigner ou achever leurs études, et cela, sans trouver ni une organisation ni des principes différents, sans être gênés par la forme inconnue des méthodes. Il n'y eut plus ni ensemble ni direction unique qui émanât de Rome d'un côté, et influât de l'autre sur l'enseignement des diverses écoles en contrôlant leur méthode» (Extrait de la Méthode théologique, 1^{re} partie par J.-B. Aubry).

C'est sans doute sous l'influence de ces graves considérations que Pie IX, en 1854, accordait aux enfants du Vénérable Libermann, la Bulle d'institution du Séminaire-Français. Effrayé du progrès des doctrines qui renouvelaient, sous la forme hypocrite et rajeunie du libéralisme, les théories les plus subtiles du gallicanisme et du rationalisme, le grand pontife, par la fondation de cette Ecole, nourrissait l'espoir de rendre à l'enseignement ecclésiastique, en France, sa pureté doctrinale et son unité. Dans son dessein, l'Université Grégorienne, archétype, pépinière du corps enseignant et, par conséquent, point central des forces intellectuelles de l'Eglise ; l'Université Grégorienne, autour de laquelle se presse l'élite des étudiants du monde entier, pour y puiser, à sa source même, la doctrine et l'esprit catholiques, et les répandre ensuite dans leurs nations ; cet admirable Collège-Romain, qui reçoit l'inspiration directe de Pierre, devenait l'*Alma Mater* de nos Grands-Séminaires, le berceau d'un corps d'enseignement nouveau et, par voie de conséquence rigoureuse, l'ouvrière de notre restauration théologique et sociale.

On a voulu contester ce dessein. Malgré les déclarations réitérées de Pie IX et de Léon XIII, on a prétendu que l'érection canonique du Séminaire-Français n'avait pas la haute portée doctrinale que nous lui attribuons. - «Au Collège-Romain, écrivait un Supérieur de Grand-Séminaire, on forme des théologiens, sans se soucier de ce qu'ils deviennent ; dans nos diocèses, nous formons les jeunes gens selon qu'ils auront à agir, dans le milieu où ils devront vivre» (Lettre à l'auteur de la Vie du P. Aubry).

Pie IX se souciait trop, lui, de la restauration de nos études théologiques, pour ne pas attribuer un rôle mieux défini et plus considérable aux étudiants du Collège-Romain. Il voulait qu'ils fussent accueillis, dans leurs diocèses, comme les témoins, les défenseurs, les porte-voix autorisés des directions de l'Eglise. Les lettres chaleureuses, les adresses de l'épiscopat français au Souverain-Pontife ; plus tard, l'accueil fait aux lauréats des Ecoles Romaines, et la part active qu'ils prirent dans la direction intellectuelle de plusieurs diocèses, sont une épreuve de l'importance capitale attribuée au Séminaire-Français.

Malheureusement, il ne fut pas assez rare de voir ces hommes d'élite traités de déclassés - le mot a été prononcé en maintes circonstances par des prêtres chargés de hautes fonctions, «d'esprits chagrins, dont les manières de voir ne cadrent pas avec les idées reçues et les théories courantes». Il ne fut pas rare, surtout, de rencontrer des personnages éminents, amis du Saint-Siège, grands admirateurs, sinon applicateurs, des directions pontificales, qui ne connaissaient, de la théologie romaine, que «la facilité, disaient-ils, avec laquelle on en revient docteur en théologie». - Nous dirons d'avantage : d'expérience, il est prouvé, aujourd'hui encore, que les jeunes prêtres, formés aux méthodes françaises, qui ne vont à Rome, leurs études terminées, que pour y obtenir le doctorat, en rapportent trop souvent l'esprit de critique et de dénigrement à l'endroit des études romaines, pour cette raison bien simple qu'ils n'en ont pu saisir le mécanisme, tant est différente la méthode du Collège-Romain de nos vieilles méthodes françaises.

L'esprit de ces jeunes prêtres qui ne font que passer dans les Ecoles romaines s'est formé en France. De l'adolescence à la maturité du sacerdoce, ils ont été saisis et façonnés en France, par nos méthodes bien connues. Leur formation est donc chose acquise ; leur vie sacerdotale a reçu la direction dont ils ne s'écarteront plus. Ils s'en écarteront d'autant moins, que la mesure moyenne dont ils sont l'objet semble plutôt, d'après le mode de son application pratique, une sorte de transaction mal définie ; une concession difficile à caractériser un minimum accordé avec calcul à la préparation d'une nouvelle génération de professeurs, en un mot et plus exactement, une superfétation contre nature.

L'opération tentée sur ces aspirants aux grades académiques n'aboutira pas ; il est trop tard. Leur esprit s'est plié à une méthode, et ils arrivent à un âge qui ne leur permet plus de se ressaisir eux-mêmes. D'ailleurs, le peu de temps qu'ils passeront dans les Universités romaines, absorbé par la préparation immédiate de leurs grades, ne leur permettra pas de se familiariser avec une méthode qui diffère essentiellement de nos méthodes françaises ; «on ne greffe pas le chêne sur le noisetier», disait l'abbé Aubry ; c'est-à-dire sur cette méthode d'érudition sèche, incapable d'illuminer la foi, d'échauffer le cœur, de surnaturaliser tout l'être sacerdotal, qui est la méthode de trop de nos Ecoles, on ne greffe pas une méthode essentiellement de principes, une exposition vivante, nourrie en doctrine, sobre de détails, simple dans ses allures, dégagée de ce fatras de documents, de citations mal encadrées, plus mal enchaînées encore, de cette érudition, en un mot, qui encombre trop souvent, chez nous, l'enseignement, et donne à la mnémotechnie ce rôle prépondérant qui ne devrait appartenir qu'aux facultés maîtresses de l'âme.

Bien plus, cette opération aura un résultat aussi désolant qu'imprévu ; elle sera une cause de dépréciation des études romaines. L'apprenti-docteur, soumis à ce système hybride d'études, accordera aux méthodes romaines un certain dédain, faute d'en avoir saisi le mécanisme. Le jugement injuste, les idées fausses qu'il en rapportera - comme une marchandise de contrebande - sous le couvert et avec l'autorité d'un diplôme, se ramèneront à ce sophisme, encore trop accrédité chez nous, et si nettement exprimé par un de ces jeunes docteurs.

«Je ne puis me lasser de redire - écrit-il à son Supérieur, que je vis toujours de l'acquis de mon séminaire ; les cours, à Rome, ne sont pour moi qu'une repasse superficielle de ce que j'ai appris à fond et en détail en France ; je me demande vraiment comment font ceux qui voient leur théologie seulement à Rome». - Or, le bon Supérieur, destinataire de cette lettre, avait reçu, en une seule année, «près de dix lettres du même genre, écrites par les prêtres les plus distingués et les plus brillants» (Lettre du Supérieur à l'auteur). D'ailleurs, un des membres les plus autorisés de nos Ecoles ne nous a-t-il pas affirmé «qu'en France, nos programmes d'études sont plus complets, supposent des connaissances plus étendues, une science plus parfaite des sciences théologiques qu'au Collège-Romain». - Science d'érudition, de détails positifs, oui, peut-être ; intelligence de la foi, sens théologique et traditionnel, synthèse et harmonie dogmatique, en un mot, science des principes, non !

Conséquence logique et inévitable : l'expérience d'une restauration des études par des sujets formés à Rome a souvent abouti à un échec, toujours pour la même cause. On a voulu introduire l'idée romaine, sans changer l'organisation doctrinale incompatible avec elle. On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres. En beaucoup d'endroits, et parce qu'ils ont été inconséquents ou incomplets, ces essais ont abouti à la lutte, et c'était logique. Il est évident d'ailleurs que les idées et la méthode scolastique ou romaine ne peuvent être appliquées dans un séminaire si on n'y appelle que des individualités, détachées de cet ensemble de conditions requises pour qu'ils puissent travailler avec unité, méthode, esprit de suite. Pour réussir dans ce grand œuvre, il faut se grouper en faisceau, avec de l'entente une solide organisation ; l'harmonie intellectuelle est essentielle.

A l'avènement de Mgr Gignoux, de sainte et vénérée mémoire, au siège de Saint Lucien, les effets dont la cause vient d'être signalée subsistaient encore, atténués sans doute, par un mouvement marqué vers le centre de l'unité catholique, mais favorisés par l'action latente d'idées reçues et autorisées. Le vénérable évêque lutta laborieusement pour la restauration d'un état de choses ardemment désiré par Pie IX. Il répondit avec enthousiasme à l'appel du Souverain-Pontife fondant à Rome un séminaire français. Dans cette création il entrevoyait un espoir de renaissance pour l'Eglise de France, si éprouvée par deux siècles d'erreurs. Aussi, depuis l'établissement de cette maison jusqu'à l'époque où nous y trouvons l'abbé Aubry, le diocèse de Beauvais fut-il fort honorablement représenté au Séminaire-Français.

Quelle est donc cette méthode, quelles sont ces idées, dont l'étudiant avait à se pénétrer à Rome ? Comment les comprit-il, et les mit-il à profit ?

«Voici, je crois, ce qui fait le fond de la méthode romaine, écrit l'abbé Aubry : à la tête d'une maison, un préfet des études complet, c'est-à-dire compétent dans chaque branche ; autour de lui, cinq ou six hommes spéciaux, qui ont avec lui et entre eux des réunions officielles et fréquentes, pour conférer sur l'objet de la méthode de leur enseignement. La direction générale part d'une seule tête, qui coordonne entre elles et dirige vers un même but, toutes ces branches d'études, de telle sorte qu'au sommet de la montagne se trouve la théologie dogmatique, où sont étudiées les questions fondamentales ; près d'elle la Morale, où l'on fait voir, dans le même temps, aux élèves les mêmes questions sous un autre point de vue, ou des questions parallèles ou connexes ; un peu plus bas l'Ecriture-Sainte, qui montre ces mêmes questions dans la Bible ; à côté, l'Histoire, qui étudie l'antiquité chrétienne, les controverses où ces questions ont été citées. - C'est ainsi que tout le temps que j'ai passé à Rome, j'ai pu suivre, par jour, pendant trois ans, facilement et avec plaisir, cinq classes différentes. Cette cohésion a pour effet encore de faciliter l'intelligence de chaque branche, en les subordonnant toutes à une seule idée qui les domine, et de laisser dans l'âme des élèves un grand amour pour l'étude ecclésiastique, une conviction profonde et le goût des livres sérieux. Si on étudiait ainsi, on ne parlerait théologie qu'à la lumière de la Tradition, et on ne prêcherait, on ne défendrait l'Eglise qu'avec des arguments puisés dans la doctrine catholique, et non dans un journal, quoi qu'il dise ; le journal ne tiendrait lieu de théologie à personne, comme il arrive à beaucoup de prêtres, et on n'anathématiserait pas un homme pour le seul crime de ne pas admettre la polémique d'un journal. Je me demande souvent pourquoi une grande partie du clergé marche, en fait d'opinions doctrinales, à la suite d'un laïque» (Lettre au Comte Doria, 1^{er} Janvier 1870).

Cet aperçu général que vient de tracer l'abbé Aubry, montre déjà, en raccourci, combien l'enseignement des sciences sacrées est fortifié et sauvegardé par la constance et l'unité de méthode ; combien il est fondé en raison et en philosophie. Cette cohésion des sciences théologiques formant faisceau autour du dogme, les rend facilement abordables, en les subordonnant toutes à une idée dominante ; surtout, elle crée dans l'âme de l'étudiant une conviction profonde et un tel attrait pour la théologie, qu'il va naturellement jusqu'à l'enthousiasme.

«Malheureusement, il en va rarement ainsi chez nous, écrit l'abbé Aubry ; nos cours sont surchargés d'études de second ordre qui absorbent l'esprit ; le professeur se crée une méthode à lui, travaille à son point de vue spécial, s'efforçant d'obtenir de l'élève le plus de résultats possibles. Chacun marchant ainsi séparément, le lien nécessaire disparaît ; l'élève, tiraillé en des sens divers, soigne une chose, néglige l'autre. S'il veut tout embrasser, il répond avec fatigue et sans profit aux exigences des divers cours. A Rome, ce n'est pas cela : la théologie règne en souveraine. On n'y donne que peu de place aux sciences qui dérivent de la foi ; on n'y sacrifie rien aux sciences profanes, à plus forte raison à cet engouement pour une foule d'études d'ordre inférieur : littérature, musique, poésie, etc., qui absorbent et distraient l'étudiant. D'ailleurs, la vraie théologie porte des principes généraux qui touchent à toutes les sciences».

«Ce sont les méthodes, les principes, les doctrines, les idées» les tendances mêmes, c'est-à-dire l'instinct théologique, le tact dogmatique, le sens surnaturel surtout, qu'il faut aller chercher à Rome, et non pas seulement des diplômes conquis après coup et qui ne cadrent pas avec les études antérieures»... - Quiconque a un peu fréquenté les hommes de

l'enseignement, sentira immédiatement la différence essentielle qu'il faut faire entre le théologien formé à Rome et le théologien formé en France, puis décoré à Rome d'un titre universitaire.

Donc, avant tout, la méthode romaine vise à donner des principes et à développer le sens théologique, deux choses éminemment précieuses que l'érudition de beaucoup de nos Ecoles ne sauraient remplacer. - «La science des principes demeure la chose essentielle, écrit encore l'abbé Aubry ; rien ne peut les remplacer. Un moyen bien simple de suffire à tout, c'est une organisation plus solide des études de principes, surtout en théologie ; seule elle permettra à l'intelligence de produire un travail considérable et surtout fécond ; et il faut qu'avec une bonne organisation, par la force même et la sagesse de la méthode, elle ne puisse pas ne pas le fournir ; avec moins de peine, plus de méthode, on obtiendra des résultats étonnants ; avec moins de méthode et plus de peine, on fera peu de fruits, l'intelligence sera stérilisée» (*Méthode*, T. I. p. 250).

Des principes ! «Qu'est-ce que cela ? disait un jour devant lui un professeur... Montrez-moi un principe !» - *Quid est veritas ?* - « Question caractéristique de l'esprit de certains hommes, répondait-il avec tristesse, et de la situation des études entre leurs mains. Sans doute ils peuvent être érudits ; mais ils font des sciences sacrées une sorte de nomenclature, un répertoire très complet mais aride, incapable de vivifier la science. - L'âme qu'est-ce que cela, où est-elle ? disait un fameux médecin ; je ne l'ai pas trouvée sous mon scalpel !» La science d'érudition est un corps sans âme. Les principes, le sens théologique sont seuls capables de féconder la science et de faire produire aux études sacrées de véritables fruits de salut».

Les principes ne sont si abandonnés, et nous ne sommes si livrés à la Révolution que parce que les hommes de principes font défaut. Tant vaut la formation du prêtre, tant vaut la doctrine ; et ce qui a le plus désarmé le clergé de France, c'est moins la persécution qu'il a subie que la manière dont a été faite son éducation dans les derniers siècles.

«L'idée romaine pratique, complète, sans arrière-pensée, c'est l'idée chrétienne, écrit l'abbé Aubry ; elle est parfaitement applicable partout ; il est faux qu'elle exige des remaniements considérables. La question a déjà été étudiée sur le terrain le moins préparé, et il a été clairement démontré qu'il n'y faut que force, prudence, esprit de suite. Les seuls remaniements considérables qu'exige vraiment la méthode romaine, ce sont des remaniements d'idées. Certes, l'organisation des séminaires romains peut être donnée comme modèle du genre».

Qu'on le comprenne bien, toutefois, lorsque l'abbé Aubry recommandait de retourner plus entièrement à l'esprit romain pratique, aux idées romaines pratiques, c'est-à-dire d'appliquer l'esprit, les idées, les méthodes romaines, il ne demandait pas de se jeter dans les réformes brutalement, instantanément. «Qu'on aille lentement, écrivait-il, dans la transformation des méthodes, plus lentement même qu'on ne va dans le changement des choses matérielles - on sait qu'aller lentement, est fort dans l'esprit romain - mais qu'on reconnaisse ce qui est défectueux chez nous, et que l'on tende de plus en plus à se rapprocher de l'organisation telle que Rome l'entend et la pratique ; qu'on suive surtout l'ordre d'importance des choses ; que l'attention se porte surtout sur l'esprit de l'enseignement et sur les principes doctrinaux». - Des principes ! Voilà surtout ce que l'abbé Aubry trouva au Collège-Romain, ce qu'il avait cherché jusque-là par une pente naturelle autant que par un acte raisonné de son intelligence. - «La Révélation, disait-il, ne nous offre pas une certaine somme de vérités distinctes et séparées, capables d'être comptées comme les théorèmes d'un livre de géométrie, et dont le nombre sera au complet quand on aura tout défini. Elle nous donne des principes qui touchent à tout et doivent achever l'éducation de l'homme».

Une telle méthode, dira-t-on, ne peut offrir d'heureux résultats qu'avec des intelligences d'élite, et n'est pas applicable partout. - «D'abord, répond l'abbé Aubry, ce ne sont jamais les hommes qui manquent, ce sont les principes - il y aura toujours assez de chair humaine ! - Le mécanisme des études romaines est aussi simple que profond ; il résout admirablement cette question jugée si complexe en France : trouver une méthode assez riche, assez élevée, assez substantielle, pour nourrir, entraîner les intelligences fortes ; assez simple pour être saisie des intelligences faibles. Car il n'y a pas que les aigles qui soient appelés au sacerdoce ; tout ceux qui y sont appelés sont, par là même, appelés à une étude aussi profonde que possible des sciences sacrées, dont ils doivent nourrir leur âme, fortifier leur vie sacerdotale, chacun selon la mesure des dons que Dieu lui a départis. - Trouver une méthode d'exposition qui nous donne, sous une forme appropriée à des temps, à des esprits, à des besoins toujours nouveaux, une vérité qui ne peut changer, puisqu'elle est immuable, voilà la question pratique» (Cf. Balmés, *Mélanges*, I. 154).

«D'un côté, la méthode romaine est puisée, comme la doctrine, aux sources vénérables de l'antiquité ecclésiastique ; elle reste rigoureusement fidèle à ceux que l'Eglise appelle ses Pères, aux règles consacrées par l'usage traditionnel aussi vieilles que le christianisme. De l'autre, elle répond aux aspirations des intelligences d'aujourd'hui qui ont raison de mépriser une nourriture vulgaire. Enrichie de ce qui s'est fait de bon, pensé de solide, dans les temps modernes, elle profite des progrès, des découvertes, des bonnes idées de ces derniers siècles, des malheurs même et des erreurs, qui ne sont pas ce qu'il y a de moins instructif, mais surtout de ce beau travail de développement philosophique et dogmatique qui se poursuit, sous l'influence de la foi, à travers les hérésies, les controverses, les agitations de la société, utilisant même le mal par la miséricorde de Dieu, et se complétant tous les jours - *Non nova sed nove*».

«Les études ecclésiastiques, continue l'abbé Aubry, ne sont que le développement, l'exposition de la foi catholique dans ses diverses applications. Or, quand nous savons que la même et immuable foi a été la lumière des intelligences de tous les temps ; que de sa même et immuable substance elle a nourri l'antiquité et doit nourrir les générations modernes ; quand nous voyons cette même foi, tout ensemble si élevée et si simple, contenue dans un Credo que savent les enfants, et qui dépasse les méditations des grands hommes, au niveau des plus belles intelligences comme à la portée de plus humbles : ne devons-nous pas soupçonner que ces deux problèmes ont une solution possible et même réalisée ; qu'il doit exister quelque part dans l'Eglise, pour l'enseignement des sciences sacrées, comme pour celui de la foi, une méthode d'exposition tout à la fois élémentaire et supérieure, grande et simple, pratique, féconde, capable de s'appliquer à tous ? Et, encore une fois, si cela existe, est-ce merveille que Rome, gardienne, maîtresse, organe de la foi, le soit aussi de la méthode, puisse et doive fournir cette méthode ? Or, je l'affirme, Rome a cela et nous l'offre ; l'enseignement

romain est la solution cherchée ; parmi les diverses écoles qui représentent cet enseignement, Pie IX montre, dans le Collège-Romain, le type dont il faut s'inspirer» (*La Méthode*, T. I).

A Rome, l'abbé Aubry trouve, dans la théologie l'expression vivante de ce qu'il y a de plus grand dans le monde des intelligences. - «Ce n'est plus cet assemblage de dissertations isolées, cette aride classification de questions dont le nœud, à peine saisissable aux esprits exercés, échappe nécessairement à l'intelligence des élèves» (Lettres, T. I). Ce ne sont plus ces notions partielles, incohérentes, incapables de s'élever à la synthèse ; ce *hachis* de nos traités - comme dit Martinet - plus attentifs à résoudre les objections qu'à les prévenir par une exposition large des principes ; cette polémique pointilleuse qui arrache l'étudiant à la contemplation recueillie de la vérité substantielle, pour l'entraîner dans une vie de surface. C'est la méthode du Sauveur et des apôtres : l'exposition, calme, simple, lumineuse, profonde. Et il ne peut y en avoir d'autre à laquelle Jésus-Christ ait donné puissance d'éveiller les intelligences et de les enflammer. Quelle différence entre cette méthode d'exposition magistrale et la méthode sèche, abstraite et fatigante qui consiste à rebattre sans cesse des formules - l'écorce et le vêtement - sans entrer au cœur de la doctrine dans la moelle de nos mystères» (*La Méthode*, T. I).

L'abbé Aubry en vient à traiter nos vieilles méthodes françaises de positivisme théologique. - «C'est pitié, dit-il crûment, de voir comment on arrange, on *gadrouille*, les sciences ecclésiastiques ; c'est un vrai matérialisme théologique. J'ai dans mes notes, sur l'enseignement des sciences sacrées, l'ébauche d'un chapitre que j'intitulerais : *Le positivisme théologique*. Certains esprits semblent des machines à dessécher la science, à éborgner l'intelligence, pour l'empêcher de voir, au-dessus des détails, la douce lumière du ciel. - Ce ne sont pas des théologiens, écrivait J. de Maistre, ce sont des chiffreurs. - Ils feraient une théologie en chiffres, tout y étant disséqué, numéroté, mort et aplati, décoloré, dans des petits casiers bien en ordre ; pas une vue élevée, pas un principe».

«Les gallicans, abusant de la méthode positive, employée contre les protestants, l'ont pervertie en une sorte d'avorton intellectuel, auteur en grande partie du mal qui a été fait au clergé, de l'impuissance, de la stérilité auxquelles il s'est vu réduit et comme acculé. Ils en sont venus à donner la plus large part à celles des sciences sacrées qui ont un emploi direct dans la pratique du ministère. Plusieurs ont été délaissées pour cette cause, comme le Droit canonique. D'autres ont changé de nature, comme la Morale. Tout y a perdu, même et surtout le côté utilitaire. - A Rome, on ne connaît pas ce procédé ; on cherche premièrement à inculquer des principes. Aussi, tandis qu'en France souvent l'intelligence est à la remorque de la mémoire, à Rome la mémoire n'a que le rôle secondaire ; on n'y consume pas tout son temps à apprendre par cœur, ni même à s'efforcer de retenir ; avec la méthode d'exposition, ce qui doit rester dans l'intelligence reste, sans qu'on le veuille, sans qu'on y prête attention, grâce à l'effort même que l'on fait pour comprendre...»

«En dehors des idées romaines, dit-il encore, je ne vois que des gens à idées personnelles, sans principes clairs et précis, fondés sur la tradition, en harmonie avec le dogme qui règle tout, qui est utile à tout - véritables enfants noués, incapables de sortir du bégaiement intellectuel. - Je les vois chercher, tâtonner, démolir, aller d'un système à l'autre, construire des châteaux de cartes, pleurer de ce que ça tombe toujours, trouver, tous les matins, le principe qui doit sauver le monde, le renouveler inévitablement le lendemain, aller d'une combinaison à une autre - tout comme notre belle République ; s'enthousiasmer aujourd'hui d'une chose, demain d'une autre opposée ; toujours comme cela ; et, chose curieuse, exiger qu'on les suive dans leurs enthousiasmes et leurs variations : travail fatigant auquel on finit par renoncer. Ce mal est un peu partout, paraît-il ; aussi, tout se détraque, rien ne dure...» (Lettres sur les études, T. XI).

Ce n'est pas que l'abbé Aubry fût exclusif : «Je le crois de plus en plus, il faut une méthode réunissant les caractères de la théologie scolastique et ceux de la positive. Notre siècle est celui des retours et de l'expérience acquise par la pénitence ; il saura refondre, en un tout complet et définitif, les méthodes antérieures. Ce sera la synthèse lumineuse, parfaite, de tous les progrès de la doctrine, l'aboutissement de tous les efforts de l'enseignement, la théologie vraiment catholique, qui n'est pas seulement une exposition tranquille du sens dogmatique, pas seulement une harmonisation de la foi avec la raison, pas seulement une défense de la vérité par la critique, pas seulement la philosophie du dogme, mais tout cela et encore tout le reste. Cela fait, nous serons sans doute au dernier degré de cette longue suite de progrès ; saint Thomas lui-même sera surpassé. N'est-ce point à ce dernier pas que tout se prépare ?» (Ibid.)

L'abbé Aubry tient à cette grande idée plus qu'à la vie ; il en fait son *delenda Carthago* contre l'Ecole libérale. - «Si on la travaille, dit-il, on formera l'homme de principes, l'esprit élevé ; les résultats seront étonnants». - Il n'était donc pas de ceux qui croient qu'aucune nature puisse se contenter d'études superficielles : «Jamais, jamais vous ne trouverez ce conseil dans un livre ayant le sens commun. On a écrit bien des drôleries sur l'éducation et les études ; peut-être a-t-on écrit celle-là aussi ; mais elle me semble par trop forte, trop contraire aux principes les plus élémentaires». (Ibid.)

La pierre de touche de la vraie méthode, le premier fruit d'une doctrine de principes, en un mot la résultante assurée de l'étude bien comprise des dogmes catholiques, c'est l'acquisition du sens théologique, de l'intelligence de la foi, du procédé de la contemplation, enfin la synthèse et l'harmonie des dogmes, dans l'intelligence sacerdotale. Le P. Aubry consacre à cette triple question des pages de la plus haute valeur (*Méthode*, ch. XI) ; il nous fait assister à la réformation du sens intellectuel et du jugement par la théologie ; avec lui nous pénétrons jusqu'au saint des saints de la révélation, et la théologie nous apparaît comme une «vision, discursive sans doute, mais réelle, des beautés éternelles» ; car, selon l'expression du Cardinal Pie, «ceux-là boivent à plus longs traits, ici-bas, à la coupe anticipée de l'éternelle vie, qui puisent plus abondamment la connaissance de Dieu aux sources sacrées». N'avons-nous même pas lu, dans nos docteurs les plus illustres, qu'une augmentation de vision et de béatitude sera versée, au ciel, dans les âmes qui auront obtenu, sur la terre, une augmentation de lumière, et que cette vision céleste sera en proportion de l'intelligence qu'elles auront eue de la foi. Il y a tout un abîme entre cette théorie consolante et la méthode qui aboutit à donner des doutes contre la foi», comme l'avouent certains docteurs demeurés fidèles au principe cartésien.

Et de fait, «dit excellemment notre théologien, le christianisme n'est pas une religion factice et de superficie ; il ne s'apprend point par des formules ; il pénètre, s'imbibe dans l'esprit et la vie - *Imbuere mundum Evangelio*. Le Verbe a donné, en s'incarnant, le type de la méthode : pour entrer dans les esprits **IL S'INCARNE. OR, LA THÉOLOGIE, C'EST**

LE VERBE ; ELLE S'INCARNE dans l'esprit, le fait sentir selon ses règles et son esprit à elle. Ce ne sont pas seulement des lois, des formules extérieures, qu'elle donne, comme un critérium, pour juger, lois et formules qu'il faille appliquer théoriquement sans d'abord s'en pénétrer ; c'est une essence, un esprit, un sens, dont il faut se remplir, avec lequel il faut juger, sentir, respirer, vivre. Les jugements qu'elle inspire ne sont pas des jugements de commande ; ils partent du centre de l'âme ; ce sont des actes vitaux. - A la perte du sens théologique se rattache la plaie du laïcisme, la perte de l'estime de la hiérarchie et de l'autorité des pasteurs, les organisations laïques d'œuvres d'apostolat, quelque peu antipathiques parfois au clergé des paroisses». (*Correspondance*, T. XI)

Ce qu'il s'agit donc d'inculquer **avant tout** à l'étudiant - et la formation romaine le donna largement à l'abbé Aubry - c'est ce sens théologique et surnaturel, «cette puissance de découverte dans l'Infini», dont parle Lacordaire, et que notre théologien appelle «une seconde nature, l'esprit, la clef des sciences sacrées ; cette délicatesse intellectuelle, cette susceptibilité doctrinale, qui fait sentir le vrai, qui en a l'instinct, le tact intuitif. - Je ne nie pas, dit-il, le danger de la méthode intuitive dans les sciences, mais il la faut ; dans certaines conditions elle est excellente, supérieure à tout. Par le sens théologique elle a son plus vrai, son plus noble exercice, son correctif, son contrepoids, ou plutôt son lest, grâce à l'autorité toujours présente pour veiller sur elle. Sans compter qu'elle élève la théologie au mysticisme, la résout en vues surnaturelles qui sont la fleur, le parfum des doctrines». (*Œuvres complètes*, T. IX) - Et il appelle cela d'un mot heureux : «l'habitude des choses divines !»

Cette habitude, il la contracta de bonne heure, à cet âge où les facultés sont susceptibles de recevoir l'impression de la méthode, et d'entrer dans l'enthousiasme théologique. Passé vingt-cinq ans, c'est fini, on n'acquiert plus ce trésor que rien ne remplace ; on ramasse des grands mots, on dégage des textes, on arrache des bouts de phrases à tous les auteurs, on sert les idées des autres ; c'est tout !

Il est impossible, à ces dernières pages, de ne pas toucher du doigt la différence de la méthode romaine aux méthodes françaises ; impossible surtout de ne pas mesurer la déperdition de forces précieuses devenues des non-valeurs, souvent même des obstacles, parce que les talents humains n'ont pas été développés selon l'esprit de la saine théologie.

«Chaque département des puissances de l'être humain, écrit encore l'abbé Aubry, appelle, de la part de Dieu - pour lui donner valeur dans l'ordre surnaturel et couronnement dans l'ordre naturel - un secours céleste, corrélatif, approprié à ses opérations propres. Dieu y a pourvu, et la langue théologique nomme grâce d'inspiration ce qui est pour la volonté, et grâce d'illumination ce qui est pour l'intelligence. Sans doute les grâces d'illustration viennent directement de Dieu - *Descendens a Patre luminum* - mais encore faut-il y aider, et y a-t-il une organisation, des moyens établis pour les conférer et former l'âme dans cet ordre de puissance. La théologie est un de ces secours, l'un des plus puissants. Pourquoi les défenseurs de la théorie que je combats, veulent-ils déshériter l'intelligence de ce que Dieu a fait pour elle ? Cette théorie est gallicane ; elle est l'esprit du gallicanisme ; si on ne la tue, elle s'incarnera dans un nouveau corps, et le gallicanisme restera vivant quoique subtilisé». (*Méthode*, T. II *Les Grands-Séminaires*)

Mais, dira-t-on, la haute théologie n'est pas accessible à toutes les intelligences. - A cette objection l'abbé Aubry répond en bondissant : «Je ne suis pas de ceux qui disent : Aux hommes d'une petite intelligence, donnons une petite méthode. - Ma théorie, à moi, c'est que tout aspirant au sacerdoce est capable d'une formation grande, forte, et que la formation romaine, par cela seul qu'elle est celle de l'Eglise, est la vraie formation sacerdotale, bonne à tous les genres d'esprit, en un mot catholique. Assurément, elle doit être appliquée avec discernement, et rendue accessible à toutes les intelligences, même les moins favorisées. Mais d'ailleurs, la théologie n'a-t-elle plus la merveilleuse propriété d'ouvrir, d'élever les intelligences médiocres ? Pour devenir capable de faire de la bonne théologie, il faut faire de la bonne théologie - comme pour devenir capable de la grâce, il faut la grâce. Que d'exemples frappants de cette belle propriété de la théologie !»

«Toutes les intelligences tant soit peu cultivées, et assez cultivées pour entrer dans le sacerdoce, possèdent un fonds de philosophie et de théologie, un fonds naturel de christianisme et d'aptitudes qui ne demande qu'à être découvert, exploité dans son ordre particulier - *Unicuique secundum mensuram donationis Christi* (Ephès., IV. 7). La théorie qu'il faut prendre du lait avant de prendre de la viande, prouve qu'on peut aller à Rome chercher de la viande quand on a reçu le lait, ou que Rome ne répond pas au besoin des intelligences, que personne ne doit y aller, que le Pape a eu tort de désirer l'institution d'un Séminaire-Français, j'en reviendrai toujours à cela : la formation romaine est si droite, si saine, si haute et si simple à la fois, qu'elle corrige les travers, en même temps qu'elle nourrit les esprits, et répond à tous les besoins intellectuels ; et plus le poste occupé par le prêtre sera humble, plus il aura besoin de théologie ; ce n'est pas la formation romaine qui le rendra pédant ou orgueilleux : *Ad omnia utilis est* !» (*Correspondance*, T. XII)

Ajoutons que la question des milieux joua un grand rôle dans la formation de l'abbé Aubry. Peut-être - après les études du Collège-Romain - la distinction intellectuelle et morale, l'élévation naturelle et surnaturelle de ses condisciples, fut-elle une des choses qu'il apprécia le mieux et qui lui fut le plus utile. - «A Rome, dit-il, on se connaît moins, on est moins familier ; l'esprit est plus délicat, les pensées qu'on échange sont moins vulgaires, les intelligences mieux choisies, les vocations mieux trempées. Puis, on est plus simple, plus uni, on forme quelque noble, pieuse et intelligente amitié. Il n'est rien de profond, de solide, de fécond comme ces amitiés intellectuelles, surtout quand des études, comme nos saintes études, ont été le terrain où elles ont poussé, et quand, contractées à Rome, elles ont reçu le ciment romain !» - Voilà de grands points.

Et maintenant, comment l'abbé Aubry comprit-il l'étude de la foi, autour de laquelle tourne le cycle des sciences sacrées ?

«La Dogmatique, telle qu'on l'entend à Rome, a pour caractère, non pas d'être brillante - comme ces cours de Sorbonne, plus éclatants et prétentieux que féconds - mais simple, accessible à tous, en même temps profonde, solide, et enfin catholique ; à former des générations saines. Force de l'âme dans la foi, dit saint Pierre, *Fortes in fide* ; santé de l'intelligence, *Sani in fide*, dit saint Paul : voilà son double caractère». (ibid.)

Quelle différence avec notre dogmatique française ? - « Celle-ci veut trop prouver, pas assez expliquer, faire méditer, ouvrir des vues. Elle est stérile, mesquine et mécanique ; on ramassé un tas de petits arguments, de textes, de pensées des autres, pour les entasser bout à bout, en un fouillis sans unité, sans autre lien que des *Scilicet*, des *Atqui*, des *Si quidem*. Méthode sans suite ni grandeur, travail desséchant pour l'intelligence surchargeant pour la mémoire, et d'une désolante inutilité. De ce fatras de débris jaillissent difficilement les deux ou trois idées-mères d'un traité. Ce système empêche le travail de s'éclaircir, les idées de s'agrandir, de se grouper autour de quelques principes fondamentaux - la partie solide et substantielle ».

« On veut tout dire sur chaque chose. Mieux vaudrait donner quelques grandes pensées, qui résument tout et forment des jalons. L'important n'est pas de se loger beaucoup de science dans la tête, mais d'acquérir la méthode, de saisir la connexion de vérités, surtout le grand dogme du Surnaturel, ce *Summus caput* de la théologie. En se donnant moins de mal, en vivant plus juste, il est facile d'arriver au sens dogmatique, à la lumière de la foi... Ce n'est pas de l'érudition des talents humain qu'il y faut ; c'est de la pureté de cœur, de la piété tendre et contemplative, de l'élévation d'idées, cette habitude de voir les choses de haut, en cherchant toujours les principes, la doctrine, la parole de Dieu, la substance du dogme, la sève surnaturelle, le parfum de la grâce, la présence de l'Esprit-Saint » (*Correspondance*, T. XI)

« Un professeur de théologie dogmatique, qui a enseigné pendant plus de 20 ans, faisait souvent cet aveu, soit devant ses élèves, soit avec ses collègues : « Il est étonnant comme l'étude de la théologie donne des doutes contre le dogme et des tentations contre la foi. Les élèves me disent souvent qu'ils n'ont eu de doute sur telle ou telle vérité, que depuis qu'ils l'ont étudiée avec moi ». - Parole terrible, qui condamne nos méthodes d'érudition. La théologie, telle qu'elle est pratiquée au Collège-Romain produit tout juste l'effet contraire. C'est un océan de lumière. Impossible d'y avancer, sans que s'évanouisse une des objections qu'on a portée peut-être des années dans son intelligence. Mais il faut, pour cela, que la théologie soit étudiée de la vraie manière. La force d'un clergé, c'est sa foi ; on ne l'affaiblit pas impunément, soit pour la vie sacerdotale du prêtre, soit pour la santé morale du peuple chrétien qui attend de lui *Cibum æternitatis*. Or, quelle nourriture recevra-t-il d'un prêtre sorti du séminaire dans l'état que suppose cette terrible parole ? Cet aveu ne signale-t-il pas le plus grand malheur qui puisse arriver ; car la force du prêtre, c'est sa foi ; or, *Fides ex auditu, auditus per Verbum Christi* » (*Correspondance*, T. XI).

A Rome, l'abbé Aubry ne trouve pas cette théologie émietlée ; les heures précieuses du travail en cellule ne se passent pas à ces repassages desséchants, à cette rédaction de beaux cahiers, œuvres de copiste bien vite délaissées, qui ne donnent pas l'intelligence du travail personnel, mais arrêtent l'essor et coupent les ailes » (*Les Grands-Séminaires*) - « Ces sortes de *compendium* appauvrissent l'esprit, dit Audisio ». (Etudes sur la Méthode) - « Ils réduisent les dogmes à un catalogue aride » ajoute Mgr. Berteaud (*Œuvres de l'Evêque de Tullr*). Dans l'idée des scolastiques, le *compendium* n'est que le cadre, le memento de la science même. « Aussi pourrait-on définir la science moderne : une connaissance rapide des index, des chapitres et des paragraphes ». (Audisio, *ibid.*)

L'abbé Aubry sentait cela d'instinct ; rapidement, il jetait ses notes sur le papier, suivait la trame de l'exposition doctrinale sans éparpiller ses forces sur mille détails, conduisait l'analyse d'une thèse jusque dans ses dernières conclusions, et s'en tenait là. Si l'érudition y perdait, les idées étaient agrandies, le jugement affermi, l'intelligence prémunie contre les infiltrations de doctrines malsaines en face desquelles l'érudition est impuissante. Il trouvait, dans cette méthode, « le goût des lectures sérieuses, surtout ce tact qui flaire, à première vue, l'idée fausse et inexacte ». (Lettre, 1866) - Ce qui lui faisait dire un jour : « Je deviens tout infesté des idées romaines ; c'est aux sermons du P. Hyacinthe que je m'en suis aperçu. Le sang me bouillait dans les veines à entendre quelques-unes de ses propositions qui ne sonnent comme rien de ce qu'on entend à Rome ». (Les Conférences du P. HYACINTHE à Rome. On sait la chute malheureuse de ce religieux).

Ce n'est pas que pour avancer à pleines voiles dans la haute mer théologique, il ne soit besoin d'efforts. Il lui arrivait parfois de demeurer deux jours sur une leçon du maître ; la demi-lumière ne le contentait pas ; il ne voulait sortir d'une thèse que victorieux sur toute la ligne, s'habituant ainsi au travail opiniâtre, creusant en son âme une plus grande capacité de la foi. Mais aussi, quelle jouissance et quel profit. - « Pour deux on trois principes médités, je trouve réponse à des centaines de questions », disait-il. S'il était mis en face d'une difficulté, d'intuition il savait la résoudre. Sans doute, il n'aurait pu sur le champ fournir les arguments spéciaux, l'ensemble des preuves traditionnelles ; mais habitué de vivre avec les Pères et saint Thomas, il se rencontrait encore avec eux avant de les avoir consultés. D'où cela venait-il ? De ce que Dieu, dans les notions révélées, n'a qu'une manière de procéder, manière qui, une fois saisie, sert à tout juger, en attendant qu'on puisse voir chaque chose en détail.

On comprend, dès lors, qu'il ne se soit pas fait faute de battre en brèche cette dogmatique sèche, froide et sans vie « semblable, disait-il, à un livre de géométrie contenant deux ou trois cents théorèmes que le prêtre sait par cœur, avec les numéros des pages, mais qu'il est incapable de sentir, pour lesquels il ne saura ni combattre ni s'enthousiasmer ». - Plus tard, le jeune théologien ira jusqu'à prouver - dans ses études sur la science comparée - que la méthode gallicane a été une des causes de la sécularisation des sciences, parce que de la théologie, qui est une science générale, elle a fait une science particulière et séparée, sans rayonnement sur les autres sciences. Il ajoutera même que cette méthode « a puissamment contribué à l'abaissement de l'intelligence chrétienne et de la foi, de cette foi profonde, lumineuse et puissante, véritable levier du christianisme ». (Méthode, T. II).

Tout autre était l'étude de la foi au Collège-Romain. « Le P. Franzelin avait pour devise la recherche de l'intelligence du dogme. Son exposition était large, profonde édifée sur les principes, pétrie de tradition, serrée en philosophie. Il ne croyait pas nécessaire de voir, d'échapper tous les traités, pas même toutes les parties d'un traité ; mais d'aller au cœur du dogme contemplé, d'en marquer les principes et les grandes lignes ; d'éclaircir les points culminants d'où la lumière, par une loi naturelle, rayonne sur les moindres détails, comme le soleil, lorsqu'il paraît au sommet d'une montagne, inonde, chauffe de ses rayons jusqu'au brin d'herbe de la vallée ». (*Correspondance*, T. XI).

Franzelin excellait surtout en trois choses : la connaissance parfaite du rôle que joue le principe d'autorité dans l'Eglise ; la notion précise de l'ordre surnaturel ; enfin la synthèse dogmatique dans la piété. Aussi, l'abbé Aubry conseil-

lait-il l'étude de ce théologien de préférence à tout autre. - « Piochez Franzelin, disait-il à ses élèves les plus ardents à la théologie ; avancez profondément dans son idée ! Si quelqu'un cherche à vous en détourner, en disant : le Christ est ici, il est là ! ne l'écoutez pas, continuez votre route ». - Et ses meilleurs élèves ont avoué « qu'ils devaient le peu qu'il valaient à deux hommes, Franzelin et l'abbé Aubry ». - C'est que « Franzelin contient tout à l'état de germe et de principe ; c'est le mode contemplatif. Il m'a appris, disait-il, à méditer la substance du dogme, et non pas seulement à chercher des textes, à grouper, manipuler, agencer des preuves - comme l'enfant arrange un jeu de patience ; preuves sans idées, car la première n'est que la répétition de l'idée à prouver, et toutes les autres la répétition de la première, y en eût-il dix-mille ! »

L'étudiant conserva toute sa vie un grand amour pour son maître en théologie, une admiration raisonnée pour sa méthode qu'il « s'obstinait à trouver applicable partout », - même en Chine où les Jésuites ne craignent pas d'y former le clergé indigène. - « Pour moi, Franzelin est l'objet d'un culte, d'une vénération, non seulement comme savant, mais aussi comme saint, ou plutôt comme saint et savant à la fois - deux choses inséparables, quand il s'agit de la science théologique. Combien il était aimé de ses élèves ! En quelle estime, dispersés aujourd'hui dans le monde, ils ont ses travaux et ses idées ! Quelle impression d'admiration austère et profonde nous saisissait à son entrée ; puis, quel religieux silence, lorsqu'il commençait à parler ! On sentait vibrer, dans sa puissante exposition, l'enthousiasme de la vérité révélée, la sainte flamme de la théologie. Voilà le type du professeur, de cette haute forme d'apostolat, *Alios fecit doctores*. » (Ephes., IV, 11)

Après Franzelin, il aimait surtout le Maître de Théologie morale, le vieux P. Ballerini, dont les cours et la réputation ont fait le tour du monde théologique. - « C'est le moraliste le plus remarquable, dit-il. A la science des auteurs et des principes, il joint celle de la plus grande expérience et du plus actif ministère. J'ai entendu dire, en France, qu'il est impossible d'appliquer toujours, par exemple dans le ministère de la confession, de l'admission des jeunes gens aux sacrements, les rigidités des Grands-Vicaires ou des professeurs de théologie qui n'ont jamais exercé. J'ai été tout à fait frappé d'entendre ici absolument la même chose et tous les jours. Cette remarque me prouve qu'un bon jugement suffit pour discerner le vrai dans tout cela, et que, pour avoir les idées romaines, il n'est pas besoin d'exiger, au catéchisme, au confessionnal et dans le ministère, plus qu'on n'exige à Rome même. On accuse ici les Français, le clergé surtout, de rigorisme dans les doctrines. Rien n'est plus vrai ; surtout en Morale. A Rome, au contraire, une chose est frappante, c'est la douceur de la Morale, telle qu'on nous l'enseigne. Nous avons le professeur de Morale à la fois le plus érudit et le plus expérimenté qu'on puisse désirer ; car il joint à la science des auteurs et des principes, celle de la plus grande expérience et du plus actif ministère. A ses yeux, les théologiens français sont tous un peu jansénistes. Il accuse à tout instant, et avec tout le fiel dont il est capable, toute notre théologie morale française d'avoir gardé du jansénisme et de la noirceur, de quoi effrayer tout le peuple et d'écarter de l'Eglise en rendant la religion impossible. Il exagère assurément, pour nous mieux faire voir ; mais lorsque je compare ses solutions et son enseignement à ceux qui se donnent chez nous, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vu et par ce qu'en disent tous nos confrères, ce sont deux choses différentes sur plus d'un point ».

« Le P. Ballerini substitue à notre méthode française des principes solides, mais larges et ouverts, nous dit-il souvent, comme les deux bras de la croix. Il les développe, les raisonne, les discute, non pas en traduisant un Manuel mot à mot, mais en expliquant saint Thomas ; et il nous montre, tous les jours pratiquement, qu'un professeur a mission non seulement d'instruire mais de préparer à la vie et au travail. Jamais je n'ai vu un cours aussi intéressant par les remarques vraies, les exemples pratiques, les observations naturelles ; aussi solide par les preuves et aussi rempli de cette simplicité qui met l'Evangile à la portée de toutes les âmes et qu'on a si grand tort d'ôter à la Morale » (Lettre, 12 Juin 1866)

On a dit souvent, à propos des études de principes en Morale : « Elles sont bonnes en théorie, mais inapplicables dans la pratique ». Et encore : « La théorie est opposée à la pratique ». - « Certaines théories françaises, n'ayant pas la largeur voulue, répond l'abbé Aubry, la pratique ne peut les suivre dans leurs sentiers trop étroits. A Rome, c'est le contraire : on trouve grande ouverte la voie des principes ; la morale chrétienne y est à l'aise ; elle n'a pas besoin d'en sortir pour respirer. Il est remarquable du reste qu'en France l'école libérale se montre large, semble ne pas comprendre l'impitoyable sévérité de l'Eglise sur les questions de foi et de tendances doctrinales, veuille entraîner le Pape dans les transactions, les doctrines mitoyennes ou libérales, tandis qu'elle-même est étroite et rigide en morale, non pas sur les principes premiers, qui sont des lois éternelles, mais sur des questions pratiques de second ordre, des rites, des règles liturgiques, etc. C'est tout juste le contraire de Rome, sévère sur la foi, mais étrangère au formalisme, à l'étroitesse en morale et dans la pratique ». (*La Méthode Les Grands-Séminaires*, Ch. XIII. *Le Cours de théologie morale*) - N'est-ce pas pour avoir trop isolé la Morale de la Dogmatique, en France, pour en faire une science de conclusions pratiques, qu'elle s'est déformée en casuistique. On a trop oublié que la théologie morale est une science de principes ; d'où l'erreur et les crimes de nos contemporains qui distinguant la Morale de tout principe spiritualiste, l'ont voulue indépendante et, finalement, ont abouti au laïcisme qui l'a tuée

A l'école de Ballerini, l'étudiant est à l'aise ; le célèbre professeur ne connaît pas la casuistique compliquée de nos auteurs français. - « Ici, dit-il, on préfère la méthode des principes à la méthode d'expérience, et à ce dédale de cas de conscience pour la plupart chimériques ». Il ne trouve non plus en honneur aucun de ces classiques plus ou moins entachés d'idées gallicanes, jansénistes ou libérales : « On ne les cite que pour les réfuter ! » Enfin, le cours du professeur ne se réduit pas à une classe de dictée où le corps se fatigue, où l'esprit se rebute et s'étiole : « C'est une école vivante, où l'élève puise les règles d'une conduite large et sûre, avec la clef de cette grande science si bien définie : *Ars artium regimen animarum* »

Une troisième branche d'études, fort estimée à Rome, à peu près abandonnée alors en France, méprisée même de l'Ecole libérale, c'est le Droit canonique. - « Ce pauvre proscrit de France, écrivait en 1893 un théologien de Langres, dont

le retour et le règne, parmi nous, serait un remède efficace à plus d'une plaie de cette malheureuse Eglise de France qui se meurt de gallicanisme juridique».

Le droit canonique dont l'étude, la restauration - nous allons dire la réhabilitation - s'étend et se développe de plus en plus, prend sa source à cet endroit du traité de l'Eglise où l'on démontre son institution divine sous la forme d'une société parfaite, revêtue du pouvoir législatif et coercitif. La science du droit canonique est donc la science même de la constitution de l'Eglise et du fonctionnement régulier de son organisme divin. Etablir, largement et comme fondement, l'autorité divine de l'Eglise ; puis, par voie de conséquence, étudier sa constitution, depuis son représentant le plus auguste, celui à qui Jésus-Christ a dit : «Tu es Pierre», jusque dans ses membres les plus humbles ; parcourir tous les degrés de la hiérarchie sacrée, leurs dignités et leurs attributs, leurs fonctions et leurs devoirs, les qualités qu'elles requièrent, les droits, les privilèges et les bénéfices dont elles sont la source : tel est le but du droit canonique.

«Il ne s'agit pas seulement ici, comme on s'est trop borné à le faire depuis longtemps, écrit l'abbé Aubry, d'admirer platoniquement la hiérarchie sacrée, il faut en approfondir la raison juridique et surnaturelle dans la pensée rédemptrice du Sauveur. Si le dogme, la morale, les sacrements, sont la matière de notre sanctification, l'organisation sacerdotale et canonique en est la forme, non pas une forme extrinsèque et susceptible d'être remplacée, modifiée ou suppléée, mais une forme absolument et intrinsèquement inséparable, *Ego sum vitis... vos palmites*. Il importe donc de bien établir la nécessité de cette belle organisation ; il est urgent de déterminer avec évidence par quels liens intimes et surnaturels les moindres membres se rattachent au tronc de l'Eglise, *sicut palmites* ; comment, en dehors de cette chaîne, les œuvres les plus extraordinaires sont des fruits stériles, piqués par le ver corrompeur de l'orgueil ; comment le caractère vertueux et méritoire des actes ne vient pas seulement de la morale, mais se puise encore dans le droit qui détermine l'ordre et la disposition de ces actes ; comment, si la morale éclaire notre conscience dans le détail des actions, le droit canonique nous apprend l'ordre, les harmonies universelles, sur lesquels nous devons disposer les détails de notre vie particulière ; comment enfin, s'il y a une distinction entre l'ordre et le bien, le bien ne suffit pas, et n'est possible et efficace que s'il rentre dans l'ordre».

«Le grand principe qui domine toute la législation ecclésiastique, c'est la royauté spirituelle du Sauveur. Il faut voir partout, dans le fonctionnement de l'Eglise, Jésus-Christ visible, réel et sensible, Jésus-Christ source de tout droit et de toute loi, comme de tout dogme et de toute morale. Or, l'Eglise est l'incarnation continuée pour le salut des croyants ; elle est identifiée à Jésus-Christ ; donc, comme Lui et par Lui, elle est à son tour la source de toute loi et de tout droit, comme de tout dogme et de toute morale. Par ses dogmes, sa morale, ses sacrements, elle distribue aux âmes l'énergie sanctificatrice ; par sa discipline et sa législation, elle en assure la répartition régulière à toutes les nations et à tous les siècles. Le droit canonique est donc, en général, pour l'Eglise, le moyen de communiquer sa sainteté, de la rendre accessible sous des formules légales. Contrairement aux législations humaines, la législation sacrée n'est donc pas purement extérieure ; son action n'est pas seulement extrinsèque à la constitution intime de l'homme ; elle n'atteint pas uniquement ce qui tombe sous la constatation matérielle. Mais elle pénètre l'essence de l'humanité, elle est cause productrice de la foi, et porte, à l'encontre des lois humaines, une racine intrinsèque de vertu. L'homme est un composé de parties invisibles et de parties visibles ; or, tout en arrivant à l'homme par des voies extérieures, l'Eglise devait réglementer ces voies ; elle l'a fait par sa législation, qui propose et fait accepter la grâce. La nature de cette législation est adaptée à celle du corps ; et de même que le corps est l'organe de l'âme et une partie essentielle de la vie naturelle de l'homme, de même la législation sacrée est une partie essentielle de la vie surnaturelle de l'Eglise. - On voit, dès lors, les conséquences juridiques qu'entraîne la royauté effective de Jésus-Christ sur le monde ; le caractère de fécondité et d'efficacité intrinsèque communiqué à la législation ecclésiastique, par cette royauté et cette présence de Jésus-Christ dans l'Eglise. C'est à l'oubli de ces idées que nous devons une partie considérable des maux qui rongent la société chrétienne, et il ne semble pas qu'elles soient comprises ni connues d'un grand nombre de défenseurs de notre foi».

«Il est un autre caractère des lois de l'Eglise qu'il importe de faire ressortir, et que l'esprit moderne, au nom des principes de 89, s'efforce de détruire : c'est l'esprit de liberté qu'elles renferment, contrairement aux législations humaines. Les lois humaines ne supposent ni ne donnent la liberté ; elles la lient, souvent au profit de quelques-uns ; elles revêtent, presque toujours, le caractère odieux de la répression ; l'horreur qu'elles inspirent vient de l'esclavage du péché. Les lois de l'Eglise, au contraire, supposent déjà la liberté des enfants de Dieu, sinon elles ne s'imposeraient pas ; et, tandis que les lois humaines ne visent souvent que des révoltés, les lois divines s'adressent à des hommes libres, à des être royaux qui agissent d'eux-mêmes, sans autre contrôle que celui de Dieu et de l'Eglise ; elles éclairent leur liberté sans l'affaiblir ; à tel point que c'est un acte essentiel de liberté, que de professer ces lois, *servire Deo regnare est*. Aussi pouvons-nous dire que la multiplication des lois de l'Eglise favorise le développement de la liberté humaine, tandis que la multiplication des lois humaines la restreint et l'étouffe ; plus la loi est florissante, plus les lois sont explicites, plus aussi la liberté est prospère et l'influence de l'Eglise considérable. Tandis que, dans nos législations civiles, il faut des formules et des lois souvent très multipliées, très compliquées, pour exprimer un nombre relativement fort restreint d'obligations ; au contraire, dans la législation de l'Eglise, un petit nombre de lois suffit à embrasser une foule de préceptes, de même que, dans les sacrements, un simple signe sacramentel est apte à exprimer et opérer les effets les plus variés et les plus considérables. Cette observation se trouve d'ailleurs confirmée par ce fait remarquable que plus un peuple est vertueux et capable de liberté, plus les lois humaines se simplifient et se condensent ; plus un peuple est corrompu et dépravé, plus il faut dédoubler et multiplier ces lois. Toute société en décadence est comparable au vieillard qui a besoin d'être soutenu, guidé à chaque pas».

«On a bien essayé le rétablissement de l'enseignement du droit canonique, écrit encore l'abbé Aubry, mais on n'a obtenu généralement, sauf de rares exceptions, que des cours caducs et morts-nés. La raison en est simple : l'enseignement du droit canonique n'est qu'un engrenage du grand mécanisme des études romaines ; il suppose un système d'organisation en dehors duquel son influence reste faible et douteuse, si tant est quelle ne soit pas annulée par les réformes qu'il appelle, les erreurs ou les abus qu'il dénonce» (*Correspondance*, T, XI).

«Les lois canoniques, dit encore notre théologien, émanent d'une source divine, le canal qui les porte est divin, et elles aboutissent à un fruit divin, *in consummationem sanctorum* (Ephes., IV) ; ces lois, elles sont l'Evangile même en action, le christianisme codifié, la foi réduite en formules de droit ; ces lois, elles coopèrent, et par grâce d'état et de toute la force surnaturelle qui leur vient de l'Eglise, à la production et à la conservation de la vie chrétienne à tous ses degrés. Parce qu'elles règlent les circonstances extérieures, elles sont un puissant préservatif pour la vie intérieure du chrétien comme du prêtre, pour la dignité, la force surnaturelle et doctrinale du clergé, pour l'orthodoxie, la conservation et le bon gouvernement des peuples chrétiens. Sans elles, l'action du clergé demeure individuelle ; tandis que leur fonctionnement lui donne la cohésion, lui permet d'organiser et de diriger les efforts de tous, en un mot, de faire de l'action sacerdotale une action sociale, irrésistible, supérieure à celle des gouvernements les plus puissants. N'en avons-nous pas une preuve dans la tendance des gouvernements antichrétiens à détruire ou amoindrir le peu qui nous reste encore de ces lois, surtout à neutraliser l'influence du Saint-Siège, qui en est le nerf et la source, et à substituer à la législation sacrée un droit chrétien national qui est un commencement de protestantisme ?»

«Le Droit canonique, c'est donc la théologie appliquée dans les institutions sociales, c'est l'Eglise prenant sa forme pratique dans le peuple, donnant à une foule d'idées métaphysiques une figure concrète à portée de toutes les intelligences et, comme dit Franzelin, un *tessera* qui précise, fixe les notions théologiques, les empêche de flotter, de changer selon les temps et les esprits. On a enlevé tout cela, on en a même détruit l'étude, et l'on s'étonne que l'Eglise soit si nue, si désarmée contre le mal, que le peuple, à qui on prêche tant les idées chrétiennes, ne les retienne pas et devienne de plus en plus païen, que les droits fondamentaux de l'Eglise et les privilèges des clercs, qui en sont l'application, ne soient pas compris et excitent la haine. Comme si les règlements très compliqués qu'on y a substitués, dans le but d'interpréter, ou, plus souvent, d'amoindrir ou de remplacer la législation catholique, avaient grâce d'état pour produire l'esprit chrétien et protéger la foi ! - Maintenant, l'erreur n'a plus qu'à se présenter ; elle entrera, elle s'installera sans peine ; elle poursuivra ses ravages sans contrariété ni concurrence, car elle est sûre de trouver le troupeau sans abri, les pasteurs désarmés, ou munis seulement d'armes humaines impuissantes. Tout se tient merveilleusement dans cette stratégie infernale de la guerre à notre foi : on s'est attaqué, dans le christianisme, à tout ce qui est action *ex opere operato*, à tout ce qui agit divinement et de soi, indépendamment des individus qu'emploie l'Eglise. Le droit canonique agissait ainsi sur le peuple chrétien ; il préservait, prêchait, enseignait. On l'a enlevé. Voilà l'Eglise réduite, de ce côté, aux seules forces de l'homme agissant *ex opere operantis*. Epuisez-vous à prêcher, à exhorter ; mais, comme vous n'avez plus de lois qui contiennent vos idées dans les intelligences, vos idées se perdront - de même que l'eau versée dans une terre trop meuble. On a détruit les lois de l'Eglise, ces expressions pratiques des idées chrétiennes dans le peuple ; les idées chrétiennes ont péri avec leur expression, comme la pensée périt avec le langage» (*Les Grands-Séminaires*, Ch. XV *Du droit canonique*)

«Dans l'état actuel de la science sacrée en France, une étude limitée aux éléments de notre législation sacrée remplirait largement le but proposé. Il suffirait de montrer comment l'Eglise, assistée de Dieu dans l'usage de son pouvoir législatif, a pu, dans sa sagesse et à la lumière de l'Esprit-Saint, superposer, à sa constitution divine, essentielle, un édifice de lois humaines destinées à sauvegarder et à appliquer cette constitution. La constitution divine est formulée par la théologie intrinsèque, c'est-à-dire la grâce, ses lois et ses moyens, en un mot par tout ce qui concourt directement à la formation des saints ; c'est la vigne ou le trésor dont parle le prophète. Dieu, pour sauver ce trésor, donne à l'Eglise son organisation essentielle qui est le *murus*, c'est-à-dire l'objet de la théologie extrinsèque, augmenté du pouvoir législateur. Mais il faut sauvegarder ce second dépôt lui-même, préserver ce mur ; c'est alors que se dresse, toujours selon l'expression du prophète, cet avant-mur, *antemurale*, des lois ecclésiastiques, qui sont non plus de droit divin, mais de droit humain, bien qu'elles reposent sur le droit divin» (*Les Grands-Séminaires*, *ibid.*)

Une dernière remarque. Relevée par l'étudiant lui-même, elle prouve la valeur et la fécondité de la méthode romaine, l'influence précieuse qu'elle prit sur sa vie. - La théologie est utile à tout, disions-nous plus haut ; elle porte des principes qui éclairent toutes les sciences. L'abbé Aubry en est un exemple frappant. La vraie théologie refit et acheva son éducation philosophique. A cela rien d'étonnant : un professeur éminent, Mgr Granclaude, a bien composé un manuel remarquable de philosophie avec les seuls principes puisés dans l'enseignement théologique du Collège-Romain. L'avis des maîtres de la science n'est-il pas d'ailleurs qu'il faut «faire beaucoup de théologie pour être bon philosophe ?» - C'est le conseil inscrit sur le diplôme de docteur en philosophie ; c'était le conseil de saint Anselme : «Prendre la foi comme réglé, s'élever ensuite aux spéculations des vérités révélées - *Fides quaerens intellectum*. C'était également celui de Pie IX aux Allemands. Et puis toutes les argumentations, au Collège-Romain, s'écartaient si peu de la forme syllogistique ! Ainsi, quoique, par nature, l'abbé Aubry tendit à s'affranchir des formes démonstratives, jamais pourtant il n'avait une proposition qui ne fût la conclusion d'une étude plus complète et en règle. - «La formation romaine, disait-il souvent, m'a rendu partisan inexorable de cette gymnastique de l'intelligence ; un homme sérieux ne doit rien avancer qu'il ne soit prêt à justifier en forme syllogistique ; si je pêche sous ce rapport, ce n'est pas par système, mais par forme d'esprit».

«Faites de la théologie, écrivait-il encore, et vous serez philosophe, non pas à la façon de Descartes, le père du rationalisme moderne, l'hérésiarque de la philosophie, celui dont les doctrines sont devenues le Credo de l'Université ; mais à la façon de saint Thomas et des scolastiques. Descartes, c'est le crétinisme de la philosophie, le fléau de l'intelligence française depuis 250 ans. Plus je vais, plus je vois les myriades d'influences malsaines qui ont découlé de là» (*Correspondance*, *ibid.*)

Nous sommes loin - devons-nous redire encore - des idées qui font de Descartes le Père de la philosophie, et qui ont inspiré la plupart des ouvrages modernes, empreints, selon Renan, «d'un rationalisme respectable !» (*Souvenirs de jeunesse*) - *Tolle Thomam*, avaient dit les protestants, et *Ecclesiam dissipabo*. Les philosophes de 1830 sont tout aussi francs : «Grâce à Descartes, disent-ils, nous sommes protestants en philosophie». - C'est que la Scolastique est un arsenal inépuisable contre l'erreur. - Plus tard, la grande parole de Léon XIII réclamant la restauration de la philosophie de

saint Thomas, confirma les idées de l'étudiant (*Correspondance*, T. II). Pour lui cette science devint «une affaire d'âme à l'égal de la poésie et de la religion ; car les âmes poétiques, religieuses, philosophiques, sont sœurs, parce que la poésie, la philosophie et la religion sont les trois manifestations d'un même sentiment» (Jouffroy, *Mélanges*, T. I. p. 147). Il sentit, avec un tact parfait, que la «théologie et la philosophie sont la manifestation d'une même vie» ; il éprouva que «la prière et la morale chrétienne sont des sources de lumière philosophique ; que l'élan poétique de l'âme est aussi nécessaire à la philosophie que l'expérience et l'observation ; que si l'on n'y met que son esprit, il est impossible d'être un philosophe complet» (*Correspondance*, T. III)

La suite de ce récit révélera les fruits, bien autrement précieux, de zèle apostolique et de vie intérieure que l'on recueille à Rome. - «Depuis mon enfance, a souvent avoué l'abbé Aubry, j'avais éprouvé bien des déceptions en étude, de petites inquiétudes d'avenir. Rome m'a guéri. Pour satisfaire mon esprit et mon cœur, il fallait les horizons qu'on y ouvre, et qu'on n'ouvre pas ailleurs. Le propre de la théologie romaine, c'est de fortifier la foi à tout jamais, de lui épargner ces retours de rationalisme, ces fluctuations, ces transactions, ces demi-hérésies, ce vagabondage de la pensée, auxquels est sujet l'esprit humain mal imbibé de l'évangile, et qui portent le nom commun de libéralisme. Depuis ma théologie à Rome, je n'ai cessé d'étudier les sciences sacrées ; de plus en plus, je jouis de ce que saint Germain demande à la Sainte-Vierge de donner pour vêtement au Sacerdoce : *Sincerae fidei exultatio splendidissima*. - Pour moi, la foi est une joie, un avant-goût de celle du ciel, *Esto nobis prægustatum*» (au Bréviaire)

Armé des principes inattaquables puisés à leur source même, mûri par le contact des saints et des docteurs, l'abbé Aubry rentra en France plus épris que jamais de sa vocation apostolique, de l'amour de l'Eglise et des âmes. Il laissait à Rome une partie de son cœur.

«Je pense souvent à mon bien-aimé père de Rome, écrivait-il au P. Freyd. C'est peut-être outrecuidance, mais je m'étais imaginé que vous aviez pour moi quelque affection, peut-être même un petit brin de prédilection. Monseigneur me l'a dit à mon retour de Rome, et j'en étais bien glorieux et bien heureux. J'aurais dû vous écrire, et je me sens bourrelé de remords. Enfin, me voici, le cœur franchement ouvert, et vous demandant pardon. Je proteste toutefois que je pense très souvent au Séminaire-Français ; je ne me retourne jamais sans serrement de cœur vers mes souvenirs de là-bas. Mes paiements en affection se font avec plus d'abondance que les autres ; ils n'ont aucune mesure, quand il s'agit de la chère maison où j'ai tant reçu du Bon Dieu, par vous, mon cher Père, par les exemples de nos confrères, par le Collège-Romain. Le sentiment auquel j'obéirai toujours envers le Séminaire-Français, c'est un sentiment filial et fraternel, un retour de cœur vers ma famille».

«Depuis que j'ai quitté *Santa Chiara*, j'ai compris de plus en plus pourquoi vous insistiez tant sur l'esprit de famille. N'en doutez pas, le souvenir de vos exhortations et de l'esprit fraternel qui nous animait et que j'éprouvais moi-même à travers mes sottises, aura été pour moi le principe d'une affection toute patriotique pour le Séminaire-Français» (*Correspondance*, T. XI, p. 170)

Sous l'empire de ce sentiment, et durant son séjour à Rome, l'abbé Aubry avait donné la première idée d'une Association fraternelle cimentée par une réunion annuelle des Anciens du Séminaire-Français. L'idée, jugée d'abord impraticable, fut reprise, un peu plus tard, et il eut, en 1875, la joie de voir sa réalisation.

«Si je mets tant de susceptibilité à réclamer la propriété de ce projet, écrit-il encore au P. Freyd, c'est parce qu'il faut que vous sachiez combien mon cœur est resté avec vous et avec mes confrères, combien il m'en coûtait de quitter une maison où j'ai passé les trois plus belles années de ma vie, et combien je désirais voir se perpétuer, par des réunions périodiques, mes bons souvenirs romains... Quelle aubaine, pour celui qui porte au cœur le saint amour de la patrie, d'embrasser, de temps en temps, les bons vieux amis, de causer du temps passé, de raviver ses vieux souvenirs, le tout en versant une petite larme... dans son gosier ! Il n'y a, dans tout cela, rien à risquer, aucun inconvénient à craindre, mais bien des avantages à espérer. Les anciens élèves, vos enfants, forment une association ; pour s'associer, il faut se connaître ; pour se connaître, il ne suffit pas de se lire les uns les autres sur une liste qu'on reçoit chaque année, au milieu d'un paquet de prospectus. Pour se connaître il faut, morbleu ! dîner ensemble ; il faut, au moins une fois dans sa vie, trinquer ensemble ; il faut - mieux que cela et plus sérieusement que cela - prier ensemble !»

«Voilà, mon cher Père, à quoi j'ai souvent pensé, et ce que je désire toujours ; plus j'y pense, plus je m'imagine que la chose est facile à faire et causera du plaisir à tous les Anciens. Je vous prie et prie mes anciens et toujours bien chers maîtres, de voir dans cette communication la preuve du plus respectueux attachement pour vous et pour eux ; ce sont là mon révérend et bien cher Père, les sentiments que j'ai conservés depuis mon départ de Rome, et que je conserverai toujours, et dont je vous prie d'agréer l'hommage bien filial» (*Correspondance*. Œuvres complètes, T. XI, p. 170).

Cette association et ces réunions furent inaugurées en 1875. Unanimentement, et pour leur donner un but utile, on décida d'y provoquer l'étude des questions doctrinales les plus opportunes. L'abbé Aubry accepta de faire un précis de la Théologie de Franzelin. - Nous avons publié cette étude magistrale qui donne la direction et les conseils les plus précieux pour l'étude du dogme et, particulièrement, du traité de la Tradition. De son côté, l'abbé Désaire, l'un des théologiens les plus remarquables formés au Collège-Romain, et l'ami intime du P. Aubry, produisit une étude sur l'organisation des Universités Catholiques qui venaient de se fonder à Paris, à Toulouse, à Lille et à Angers¹.

L'abbé Aubry ne devait assister qu'à la première de ces réunions : «Nous voyons s'asseoir avec nous - dit le compte-rendu de cet assemblée - un de nos confrères qui s'en va aux plus rudes travaux de l'apostolat. Demain sera le jour des adieux et du départ. Demain, la vapeur emportera le P. Aubry vers la mission du Kouy-Tchéou qu'il doit arroser de ses sueurs. Cette dernière visite a été un des plus émouvants épisodes de la réunion. Le lendemain, deux des nôtres, délé-

¹ L'étude de l'abbé Aubry sur la Théologie de Franzelin forme le chapitre VII^e des *Grands-Séminaires ou Méthode des études*. Il forme aussi la substance du chapitre IV^e de notre étude sur la Tradition, le sens théologique et l'étude des Pères. - L'étude de l'abbé Désaire sur l'Organisation des Universités Catholiques, parue dans le journal *Le Monde*, a été ensuite publiée en brochure. (Note de l'auteur)

gués par l'assemblée tout entière, sont allés baiser les pieds du nouvel apôtre» (*Bulletin des Anciens élèves du Séminaire-Français*, 1875).

CHAPITRE VII : LE SACERDOCE. LE PROFESSORAT.

«La forme la plus énergique du dévouement, c'est le sacerdoce. Avant tout le Sauveur était prêtre, et créait l'idéal du sacerdoce, parce qu'il était la perfection du dévouement. A l'exemple du Sauveur, l'abbé Aubry eut faim et soif de dévouement ; rien d'étonnant si la raison de sa vie se résume dans le sacerdoce, si les élans du jeune diacre, longtemps contenus, le portent vers les missions, et si, aux dernières vacances, nous le voyons, avec son curé, aux pieds de Notre-Dame-de-Liesse (sanctuaire célèbre du Soissonnais dont l'origine miraculeuse remonte aux Croisades), lui parlant du «rêve toujours cher à son cœur. - L'idée de cette carrière était pâlie dans mon âme, mais elle vivait toujours ; j'avais peur et scrupule qu'elle ne fût une imagination, et ne vînt d'une tendance à me singulariser, à chercher le sublime» (Lettre à son Curé).

Il devait être ordonné le quatre octobre, puis entrer dans la direction du Grand-Séminaire. - «Me voici presque à la veille du Sacerdoce, écrit-il au P. Freyd, et je commence la retraite préparatoire au grand jour. Vous dire les sentiments que j'éprouve, à l'approche de ce moment si décisif et si redoutable, n'est pas possible. C'est aujourd'hui que je vois combien je suis peu préparé, et combien j'aurai à faire encore après avoir reçu le sacerdoce, pour me mettre à sa hauteur, autant qu'il me sera possible. Je serai prêtre dimanche ; je vous prie, mon Père d'avoir, ce jour-là, dans votre messe, un pieux souvenir pour votre enfant. Vous savez ce qui me manque et ce que l'on peut demander à Dieu pour moi» (Correspondance, Lettre LV)

Il célébra sa première messe dans la chapelle des religieuses du Sacré-Cœur de Saint-Aubin. Au dernier moment, ses deux meilleurs amis, l'abbé de Bretenières, le frère du martyr, et l'abbé Duponchel, venaient se joindre à sa famille et à son curé ; ils avaient franchi à la hâte plus de 60 lieues. - «Quand je me retournais, après la communion, ne me doutant de rien, avec quel plaisir je leur dis : *Dominus vobiscum* ! Je ne comptais plus sur eux ; mais je ne fus pas surpris, et trouvais leur présence toute naturelle ; nous n'allions jamais l'un sans l'autre à la villa Borghèse. Nous devons rester en relation, nous aider au travail et nous faire courage. La Confession de Saint-Pierre, voilà notre rendez-vous ; chacun y dépose pour les autres son bonjour». - Le jeune prêtre demeura fidèle à cette amitié, toute surnaturelle, «forte, disait-il, comme le ciment romain ! Après les amitiés dont la raison et le centre virtuel est à Orrouy, M. de Bretenières et M. Duponchel sont les deux meilleurs amis que j'aie sur la terre ; ce sont, dans des genres très différents, des cœurs angéliques ; et le sentiment que j'ai pour eux, c'est de la vénération. M. Duponchel : tranquille, sérénité, charité, largeur de cœur ; M. de Bretenières : dévouement, droiture, dureté pour soi, inflexibilité, rigidité qui nous amusait beaucoup. Je suis jaloux de tous deux !»

Le sacerdoce a de grandes joies. Il porte aussi son fardeau sacré ; la grâce l'allège ; elle donne même une certaine maturité ; l'abbé Aubry en avait besoin. Il s'était toujours défendu de l'enseignement, et voici qu'on le chargeait de «quelques cours» au grand-séminaire. Il fallait refouler ces élans vers l'apostolat qu'il ne pouvait maîtriser ; se condamner à une vie incompatible avec ses goûts : tout cela le torturait - c'est son expression de ce temps-là. - «Dans dix ans les Missions-Etrangères», avait-il dit avant de partir pour Rome. Maintenant il ne rattachait plus qu'à cette branche le salut de sa vocation ; mais il craignait de nouveaux obstacles. Son âme, du reste, n'était pas prête pour l'expérience de la vie réelle où il débutait ; elle était trop défiante d'elle-même, en proie à une inquiétude qu'elle ne pouvait dominer. - «Tout ce que j'ai entendu n'est pas de nature à me lancer dans des rêveries poétiques, ni même à m'adoucir le caractère. Mon désir est de mettre au service de Dieu ce que j'ai reçu à Rome ; mais, jeune comme je suis, je crains de ne pas contribuer au bien. J'ai pris les meilleures résolutions ; je les tiendrai, il me semble» (Lettre au P. Freyd).

Aux premières ouvertures qu'on lui avait faites à ce sujet, sa réponse avait été nette et courageuse : «J'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, absolument tout, en ne compromettant que moi-même. Du reste, j'ai pris la résolution de garder mon franc-parler. Si j'entre au Séminaire, c'est avec le désir intime d'en sortir à la première occasion... Je vous parle ainsi, mon cher Père - il écrivait au P. Freyd - non pour faire du mauvais esprit, mais afin que, voyant ma position, vous soyez plus à même d'adapter vos conseils à mes besoins, et de me dire tout net le mal que vous apprendrez sur mon compte. Ne m'épargnez pas, j'ai bonnes épaules et recevrai toujours vos avis, de loin comme de près, avec reconnaissance, avec les sentiments du plus filial attachement».

«Mon cher Père, je vous ai demandé de prier pour mon sacerdoce, ah ! priez aussi pour mon avenir et mon ministère, quel qu'il soit. C'est aujourd'hui où je vais entrer dans la vie réelle, que mes souvenirs se réveillent, que je vois ce que valent les années passées à Rome. Soyez sûr que mon désir est de faire profiter au service de Dieu ce que j'ai reçu là-bas, et que le souvenir de mes trois années passées au Séminaire-Français restera toujours le meilleur de ma vie». (Lettre, 24 septembre 1868) - Nous sommes loin encore de la perfection ; on n'y arrive pas d'emblée. Cette âme ardente n'est pas domptée ; mais que de ressources et quel fonds généreux destiné à produire la plus belle moisson !

M. le Supérieur avait un premier projet : «Séparer des autres étudiants les théologiens de première année ; leur donner un professeur spécial qui leur enseignât les traités de la Religion et de l'Eglise». Et il désignait à cette fonction le jeune directeur. - «J'ai combattu ce plan pour bien des raisons, mais respectueusement, en subordonnant mes vues à l'obéissance que je dois et rendrai toujours à mon évêque». - Le projet n'aboutit pas, et l'abbé Aubry monta dans la chaire d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie sacrée.

Rien n'est de trop pour la formation du clergé. Notre-Seigneur a voulu instruire Lui-même Ses premiers prêtres, nous laisser l'esprit, la tradition vraie de cette belle institution - *Forma cleri*. - Pour conserver et perpétuer le type sacerdotal, l'Eglise fait appel à l'élite de ses prêtres. «On aurait tort, dit Balmès, de regarder la direction de la jeunesse cléricale comme l'accessoire d'une vocation quelconque dont le professeur est heureux de sortir à la première occasion, quitte à être remplacé par un maître sans expérience, qui vient, à son tour, essayer des connaissances fort imparfaites, pendant un certain nombre d'années. Puis, ce nouveau maître suivra le chemin de son prédécesseur - la filière professorale, c'est

le terme consacré - au moment juste où il acquerrait l'habilité nécessaire au progrès de ses élèves». (Balmés, *Mélanges*, T. I.

Telle n'était pas la pensée de l'abbé Aubry. Aussi, se désolait-il d'avoir à embrasser si jeune une carrière qui n'était pas la sienne, dont les années d'ailleurs étaient comptées d'avance. Et puis, quel accueil recevraient les idées romaines qui faisaient sa force ?

La réponse ne se fit pas attendre. M. Marthe l'engagea vivement dans la voie que lui avaient si bien ouverte ses maîtres de Rome. - «Vous savez, lui répétait sans cesse le bon Supérieur, il s'agit surtout, à propos d'Histoire, d'infiltrer vos idées théologiques». - Comme Mgr. Gignoux, M. Marthe s'efforçait de réagir contre cette puissance d'occupation acquise généralement en France par la méthode et les idées gallicanes. Il aimait l'œuvre des Pie, des Guéranger, des Pitra, et tendait large sa voile au souffle puissant venu d'au delà des Alpes. L'abbé Aubry se mit à l'œuvre. Il avait contre lui ses vingt-quatre ans, une nature exubérante et primesautière, un caractère impétueux ; mais il était invulnérable par la solidité de ses principes et l'appui de ses supérieurs.

«Je cherche, avant tout, à gagner le cœur de mes élèves - loyalement et sans bassesse ni transaction - persuadé qu'il est impossible d'arriver à quoi que ce soit sans cela ; car ils sont aigris et plusieurs découragés. - C'était précisément, entre autres choses, la situation des esprits qui me faisait craindre de venir ici. Si mon jugement était faux, il eût fallu me le dire, car je puis disposer à tout entendre et à profiter de toutes les ouvertures ; ne pensant pas comme les autres, je craignais de me trouver avec eux... J'espère, mon cher Père - il écrivait au Père Freyd - que vous penserez un peu à moi dans vos prières. Pour moi, j'ai toujours pensé au Séminaire-Français, depuis mon Sacerdoce, au *Memento*. Déjà c'est presque un vieux souvenir, mais il n'est que plus cher, comme les souvenirs d'enfance, et il me semble que le temps et la distance me rattachent encore plus à ce que j'ai perdu» (Lettre au P. Freyd. 29 octobre 1868).

Le premier effort du jeune professeur porta contre le préjugé trop commun qui, aujourd'hui encore, est loin d'avoir disparu : «La méthode et les idées romaines, très bonnes en principe, sont inapplicables, funestes dans la pratique !» - Préjugé provoqué par des essais de restauration romaine incomplets, inconséquents ou mal compris ; si on veut être Romain, qu'on le soit donc tout à fait. - «De vieille date, disait-il spirituellement, je connais cette distinction entre les principes et la pratique ; elle tend à établir qu'une chose peut être démontrée certaine, nécessaire en principe, et inutile, inapplicable, désastreuse en pratique. Le seul enseignement qui, dans la pratique, a charge et espérance de faire du bien, c'est celui qui est fondé sur les vrais principes, et je n'en connais qu'un, celui de l'Eglise, et l'Eglise c'est Rome... On attaque beaucoup nos méthodes et nos idées ; si, pour les combattre, on nous disait : Vous vous écarterez des principes, par conséquent on ne peut vous suivre dans la pratique ! Nous demanderions la preuve de la majeure, sans trouver le raisonnement illogique. Mais quand on nous dit : Vos idées sont bonnes en principe ; elles sont même les vraies ; mais, en pratique, elles ne peuvent être appliquées ; nous répondons ; Halte-là ! - Or, ceci, on me l'a dit mille fois, c'est ce qui m'a rendu de plus en plus entêté. Du reste, plus j'étudie les livres et les hommes, plus je vois avec évidence que, dans l'enseignement des sciences sacrées, comme dans tout autre enseignement, ce qu'il y a de plus simple et de plus fécond en pratique, c'est ce qui est conforme aux principes... Cette conviction, ajoutait-il dix ans plus tard, s'est accrue de tout ce que j'ai lu, médité, pratiqué, vu pratiquer en ce sens ou en sens contraire ; chaque jour m'en apporte une nouvelle preuve de témoignage ou de raison intrinsèque». - «Allez, conseillait-il à ceux qu'il formait à cette méthode, restez fidèles à notre idée ; continuez de la puiser dans nos bons vieux scolastiques, le temps vous dira le reste. Je dis notre idée ! Elle n'est pas de nous ; mais c'est la seule à laquelle il faille revenir en France, et en dehors de laquelle on ne fera rien, on n'a rien fait depuis 200 ans».

«Ce que je combats, disait-il encore, c'est l'Ecole qui croit à une éducation sacerdotale solide, à un clergé puissant en foi et en œuvres, sans une théologie aussi forte que possible, sans donner à la théologie une place plus grande, et la première place dans l'éducation. Cette école prétend que, dans l'état actuel de l'Eglise en France, la théologie n'est pas un besoin urgent, qu'on n'a pas le temps d'en améliorer, d'en élargir et d'en fortifier l'enseignement. Comme s'il était une chose plus pressée que de donner l'essentiel à la formation du clergé ! Comme si certaines situations pouvaient excuser la négligence du premier élément de cette formation, et dispenser de commencer par là !

- Je regarde cette école comme une branche de l'hérésie libérale ; un de ses traits caractéristiques, c'est le schisme qu'elle établit entre le fait et l'idée, entre la réalité proposée par l'Eglise dans sa morale, et l'idéal offert à l'homme par Dieu dans le dogme. Elle dédaigne les hommes à principes absolus ; ils poursuivent, dit-elle, une idée chimérique, supposent une situation impossible aujourd'hui, raisonnent sur des éléments imaginaires.

- «Les devoirs et les vérités, a dit J. de Maistre, ne peuvent se trouver en opposition réelle ; il y a, entre eux, une subordination qui varie avec les circonstances, sans disparaître jamais». On me reproche de m'en tenir aux théories, de vouloir qu'on s'en tienne aux principes, de ne pas tenir compte des exigences pratiques et variables des temps et des lieux. On a bien reproché aux *Soirées de Saint-Petersbourg* d'être un livre trop métaphysique. «Ceux qui lui font un tel reproche, répondirent les éditeurs, ne savent pas que c'est dans la métaphysique qu'il faut attaquer les erreurs qui corrompent la société. Parce que les bases de cette science sont fausses, l'erreur s'est glissée partout, jusqu'au sein de la vérité, c'est-à-dire jusque dans les paroles et les écrits d'un grand nombre de ses plus ardents défenseurs». - Je me permettrai d'en dire autant pour moi-même : c'est dans les principes traditionnels qu'il faut se réfugier, se retrancher, se fortifier sans démordre. Sacrifions tout aux principes ; ne transigeons jamais avec les soi-disant exigences de temps et de lieu ; elles ne sont que spécieuses. Le type de la constance et de l'esprit traditionnel, à ce point de vue, c'est la Compagnie de Jésus. On s'étonne de sa force ; la raison en est simple : s'en tenir aux principes, avoir les bons, n'en jamais dévier, coûte que coûte. Je l'avoue, du reste, certains changements sont toujours nécessaires, heureux même, voulus par le temps et les circonstances, sans jamais détruire les principes».

Cette distinction fameuse entre la thèse et l'hypothèse amenait l'abbé Aubry à combattre ceux qui ne voulaient comme professeurs que des hommes mûris dans le ministère, experts dans la conduite des âmes. - «Ce n'est pas mon

avis. Le séminaire est la maison des principes ; là se donne la formation théorique, et il suffit qu'on s'en tienne aux principes. Ils auront à tout réponse surabondante et rendront les étudiants capables d'expérience. Telle est la seule chose qu'on puisse espérer, et ce n'est pas peu. Or, un professeur intelligent, homme de sens et de principes, fera cela mieux que tout autre ; un homme d'expérience pratique ne fera ni l'un ni l'autre. Car enfin, peut-on prétendre donner l'expérience aux jeunes gens dès le séminaire ? Mais l'expérience ne s'enseigne et ne se transmet pas ! Celle qu'on leur donnerait par cette voie, serait fausse et les déformerait. Il leur est plus avantageux d'être formés d'abord dans l'atmosphère calme et théorique, générale et indéterminée à aucun état spécial, des principes ; puis de se faire à eux-mêmes leur expérience à leurs dépens, comme tout le monde. S'il en résulte quelques inconvénients, des maladresses, des écoles, ces inconvénients seront moindres que ceux qui naîtraient de la formation dont j'ai parlé. - Je n'exclus pas l'expérience, la pratique des âmes ; au contraire, les professeurs ne peuvent qu'y gagner. Mais il faut des professeurs de profession».

«Formés à l'école des grands principes, remplis de solides convictions, les directeurs d'âmes feront dans les consciences toutes sortes de découvertes pratiques et d'observations vivantes, qui confirmeront leurs idées antérieures ; ils éprouveront une jouissance délicieuse à retrouver en application dans les âmes ce qu'ils avaient vu en théorie dans les principes. A cette seule condition, ce qu'on appelle la pratique, les observations sur place et dans le vif, deviennent profitables à l'intelligence, à l'homme total et donnent l'expérience. Serait-il impossible que des prêtres, après avoir dirigé 40 ans des âmes de toute espèce, ne tirassent rien, pas une observation psychologique, pas une bribe de connaissance du cœur humain, pas un principe de direction et de spiritualité, de cette longue pratique du ministère ? Et pourtant, sans une base de bons principes on est incapable d'expérience ; les yeux qui n'ont pas été ouverts de ce côté, ne peuvent découvrir qu'ils ont Notre-Seigneur et le Saint-Esprit sous la main, là, dans cette âme qu'ils manient, Notre-Seigneur vivant et palpitant, Ses yeux dans leurs yeux, Son cœur sous leurs doigts, leur faisant des signes, mais n'obtenant jamais d'être compris et aperçu. Voilà le sixième sens, l'œil de l'esprit qu'il faut ouvrir à la lumière des principes surnaturels ; voilà ce que les théologiens étudient et développent sous le nom d'inhabitation de Notre-Seigneur et du Saint-Esprit dans les âmes par la vie mystique...»

«J'ai en moi quelque chose qui pleure - écrit-il encore à son curé - à la vue du manque de tradition, du gaspillage de ressources, de l'absence de principes, et du changement continuel des méthodes... Chacun travaille à sa manière et de son côté. Il faudrait comploter. Nos pays sont arides non seulement en ce sens que l'Evangile n'y pousse plus, mais en ce sens que si quelqu'un veut le semer à la manière des apôtres, il trouve, sans sortir de son milieu, la glace pour le refroidir, tous les obstacles nécessaires pour le raplatir au galop. Il faut donc se jeter là où il reste moyen de faire quelque chose... Mais ne vous apercevez-vous pas que je suis à la recherche du principe qui doit sauver le monde, et que je m'occupe, tout en grillant mes mollets au coin du feu, à refaire les constitutions de l'Europe ? Non, vraiment, on ne peut pas se regarder comme fixé !» (Lettre, 7 décembre 1871).

D'aucuns, à l'entendre s'exprimer si ouvertement, taxaient l'abbé Aubry de réformateur inconsidéré, «qui veut tout détruire pour faire neuf !» - De ces griefs si injustes, il éprouve une telle peine qu'il va chercher consolation et soutien auprès de son vénérable ami auquel il se livre avec le plus touchant abandon.

«Dans votre dernière lettre, écrit-il au Père Freyd, j'ai vu un mot, un seul mot, bien discret, bien mystérieux, bien voilé, d'allusion à ma conduite ici ; et je me suis dit : «Il faut que je sois bien orgueilleux et bien susceptible, pour que mon vieux Père de Rome hésite à me dire mon fait, et sente autant le besoin de tourner autour de la question, au lieu de parler net, comme je l'en ai conjuré !» Hélas, pauvre victime que je suis, on m'a cafardé auprès de vous, on m'a noirci ; et si vous prêtez l'oreille à l'insinuation des méchants, vous serez cause que je vais devenir Gallican, et dire partout qu'à Rome on condamne sans entendre !»

«Toutefois, ce n'est pas que je sois complètement innocent ; j'ai plus d'une fois blessé la charité envers mes confrères et manqué d'union avec eux. Mais aussi, pourquoi m'a-t-on mis au séminaire ? J'ai toujours soupiré après le jour où je ne vivrais plus en communauté, et m'y voilà de plus belle. Vous me direz qu'il faut obéir, et obéir de bon cœur ; c'est vrai. Mais quand j'exprimais mes répugnances, on les taisait à Monseigneur. Vous me dites qu'il faut être tout un avec son supérieur ; c'est vrai encore. Mais comment faire, si cette unité consiste dans l'abnégation non seulement de mes sentiments personnels, mais surtout dans celle de mon jugement, des idées et des opinions que je tiens de Rome ; si l'on exige que j'applaudisse à tout ce qui s'est fait avant mon arrivée, et que je me pâme d'enthousiasme pour les méthodes ! Sans doute, je suis trop jeune pour juger, et ne me targue pas de prudence ; mais je juge avec mon jugement ; et, quand on me le demande, si en même temps on exige qu'il soit conforme à celui de tel ou tel autre, et cela sous peine d'être un révolté, s'il m'est interdit, sous la même peine, de dire un seul mot à Monseigneur de ce que je vois et de ce que je pense, que faire alors ? Malgré tout le respect dont je suis capable, je ne puis ni m'abstenir de dire mon avis, ni le donner contraire à ce que je dois faire».

«Où suis-je parti ? vous voyez, mon cher Père, que la vieille nature n'est pas morte en moi. Je vous en prie, ne me croyez pas si révolté que j'en ai l'air ; ce sont mes pensées intimes que je vous livre là, et je vous parle de mes ennuis sous le plus grand secret et comme à mon vénéré Père qui ne me fera pas pendre. Voici mon raisonnement. Ce qu'on fait ici par principe, par méthode, choque mon jugement et renverse les principes et la méthode que j'ai dans la conscience ; donc il faut que je sorte. Voilà bien des récriminations ; c'est vous, mon cher Père, qui les avez sollicitées ; d'ailleurs, il suffit de vous les écrire pour leur ôter toute l'amertume que je leur donnais à part moi» (Lettre au P. Freyd. 25 août 1869).

Accusé de suffisance et de présomption par les uns, d'esprit brouillon et faux par les autres, l'abbé Aubry ne se croyait pas en droit de sacrifier les idées qu'il rapportait de Rome et qui étaient toute sa raison d'être au séminaire. - «Qu'on nous traite d'orgueilleux, on a bien raison. Nous le serions davantage, si nous n'avions pour frein ces grandes vues de la foi, si puissantes à saisir l'homme et à humilier la raison. Soyons humbles, la vérité n'est pas notre fruit ; si nous la possédons, ce n'est pas de notre mérite ; mais nous ne pouvons pas la lâcher par humilité, ni nous priver des joies intimes

que nous procure sa possession certaine, envers et contre tous ceux qui la combattent, de bonne foi ou non... Qu'on vous traite aussi d'orgueilleux, disait-il à ses disciples, mais étudiez beaucoup. Plus vous vous approcherez de Dieu par l'intelligence de la foi, plus vous sentirez votre néant. Soyez très soumis à l'autorité, surtout à l'autorité dogmatique et traditionnelle de l'Eglise. Elle vous apprendra, avec surabondance, à mettre en première ligne de la vie sacerdotale la doctrine sacrée, c'est-à-dire la sanctification de l'esprit par l'étude approfondie de la foi, racine et fondement de toute sainteté, instrument principal et essentiel des vertus sacerdotales, et aussi de leur action sanctifiante au milieu des peuples. Si cette idée vous paraît juste et fondamentale, embrassez-la, attachez-vous à elle, et n'en démordez jamais ; à moins que le pape ne vous dise d'en démordez : ce qu'il ne fera pas, n'ayez crainte» (*Correspondance*, T. XI).

Ainsi, il ne tournait pas les difficultés ; son esprit loyal les abordait de front, réduisant en poussière une vaine argumentation, ne comprenant pas qu'on pensât autrement que Rome. C'était un véritable endurcissement dans les bonnes idées. Il était «d'autant plus incorrigible, qu'il se croyait dans le vrai, et que ses supérieurs applaudissaient à ses efforts» (Lettre de M. Catel). Il pensait du reste comme tous ceux qui, formés à Rome, ont compris le mécanisme des études romaines. - «Je sais bien qu'avec ce principe-là on se fait honnir, disait-il gaiement ; mais c'est le plaisir ! Crions, hurlons la vérité ; faisons-nous maudire et anathématiser pour elle, afin, comme dit l'Ecriture, de délivrer notre âme. A force de penser autrement que les autres soyons des déclassés, comme disait un Vicaire Général pour prouver à quelqu'un qu'il ne faut pas aller à Rome, de peur, sans doute, d'y prendre l'idée romaine, non pas l'idée romaine rognée jusqu'au centre, mais l'idée romaine toute crue et toute vivante, si hardi et si choquant que ce soit». - Et il n'avait souci de ces docteurs roques qui, selon le mot de Witasse, taxent d'hérésie des hommes illustres et d'une foi pure, parce qu'ils ne partagent par leurs idées sur certaines questions difficiles et controversées». - Il se targuait si peu de son savoir, qu'il dédaignait tout moyen de s'emparer de l'opinion et d'attirer à lui les suffrages, ce dont ne se faisaient pas scrupule ses contradicteurs. Du reste, la pensée des Missions l'absorbait plus que le souci de sa réputation doctrinale ; nous n'en voulons pour preuve le voile du silence dont il couvrit toujours les éloges donnés à la pureté de ses doctrines, particulièrement sur certaines questions du *Traité de la grâce*, par des maîtres tels que Ballerini, Palmière et le Cardinal Franzelin.

«Plus j'avancerai, écrivait-il encore, plus je me convaincrai de la nécessité d'une bonne méthode, même au point de vue des âmes et de leur sanctification. Pas assez de choix dans les vocations, pas assez de vigueur modérée et soutenue dans la direction spirituelle. Il faudrait une direction d'études qui enlève les intelligences et les force à mettre toutes leurs ressources au service du bien. Dans un prêtre, tout ce qui n'est pas pour Dieu est contre Lui, tout ce qui n'est pas utilisé devient nuisible. Si donc un séminariste a des ressources intellectuelles que les études ecclésiastiques n'utilisent pas, autant de chances pour lui de tourner mal ; autant de forces pour le diable qui entrera, sous la forme de la littérature, des rêveries poétiques et des lectures malsaines. Beaucoup d'étudiants ne s'attachent pas aux sciences Géologiques ; c'est un immense malheur pour le diocèse ; car, dans la vie sacerdotale, la piété c'est la forme, dans le sens philosophique du mot, et l'étude théologique c'est la matière... Il me semble qu'on fait fausse route ; à tout prix nous devons faire aimer les études théologiques, appliquer une méthode qui les rende attrayantes à tous ceux qui ont la vocation sacerdotale. Remarquez d'ailleurs que la doctrine est à la portée de tous les esprits ; les plus faibles sont capables de l'apprendre tout entière et de la goûter ; les plus capables peuvent trouver en elle un aliment pour leur esprit et se passionner pour elle. Il en est de même pour la méthode d'enseigner cette doctrine : il faut que l'enseignement d'un professeur de Séminaire soit à la portée des plus faibles, et qu'en même temps il nourrisse les plus forts en proportion de leur appétit ; que son enseignement soit pour ceux-ci au moins un fondement d'études, comme il est pour ceux-là tout l'édifice» (Lettre, 13 décembre 1869)

Mais si la méthode exposée par l'abbé Aubry était sûre, son application commandait la prudence. Le professeur était jeune, enthousiaste, désireux du bien, incapable de farder la vérité. Dire qu'il sut observer toujours l'aimable devise du Maître : *Beati pacifici*, qu'il opposa sans cesse à la contradiction un silence d'or, que la *contumétie* le trouva constamment calme et sans réplique, nous ne voulons l'affirmer. L'épreuve d'ailleurs n'allait-elle pas révéler ce que valait cette âme ; car l'épreuve est Je partage des grands caractères, et il ne faut pas s'étonner de la trouver au commencement, au milieu et à la fin de toutes les saintes existences. Plus le Seigneur a dessein d'exalter une âme, plus les œuvres auxquelles Il les destine sont grandes et belles, plus Il met de soin à les éprouver. D'autre part, ne pouvait-il pas revendiquer, à juste titre, en faveur des idées qu'il défendait, les plus hauts témoignages ; surtout, ces luttes, en brisant son âme trop sensible, en formant son cœur au détachement absolu, le préparaient admirablement à l'œuvre apostolique.

Nous en avons un nouveau et touchant témoignage dans cette belle page adressée à son bien-aimé Père de Rome, dès la reprise des cours, en octobre 1869 :

«Me voici de nouveau à l'œuvre, entamé des mêmes tentations, confus d'y avoir si souvent succombé, et résolu à travailler un peu plus vigoureusement sur moi-même. Si vous saviez, mon bien cher Père, comme j'ai parfois des moments de tristesse et d'inquiétude, quand je pense au vide effrayant de ma vie, à la lâcheté de ma conduite sur toute la ligne, et au triste dossier que je dois avoir dans les livres du Bon Dieu ! Je me sens pourtant appelé à autre chose ; et j'ai quelquefois, vers la sainteté, des élans, des désirs, des aspirations qui, en raison même de mes misères, deviennent une sorte de souffrance morale. Tout me rappelle ce que je devrais être : la vue d'un séminariste plus vertueux que moi, la lecture d'une vie édifiante, les conseils mêmes que je me vois obligé de donner. Croiriez-vous que, depuis plusieurs années, la simple lecture du Martyrologe, au réfectoire, me serre le cœur, et que je me dis à chaque nom qui passe : «En voilà des saints ! Pourquoi n'en suis-je pas ?» Je sais bien quelle conclusion il faut tirer, et je la tire chaque fois, mais théoriquement, et elle s'envole bien vite dans la pratique. Prier un peu pour moi ; j'ai besoin de forces pour répondre à l'appel de Dieu, et pour faire en sorte que mes désirs de sainteté deviennent autre chose que des rêves poétiques, à savoir, des sacrifices positifs et détaillés... - J'ai vu mes deux bons amis M.M. Duponchel et de Bretenières ; nous avons retrouvé, en face de nos chers souvenirs de Rome, encore une petite goutte d'enthousiasme. En voilà deux saints jeunes prêtres, auxquels je ne puis penser sans me reprocher de leur ressembler si peu...» (Lettre au P. Freyd. 30 octobre 1869)

Vers la même époque, le professeur d'Ecriture-Sainte venant à manquer, et par mesure d'économie, M. le Supérieur jeta les yeux sur l'abbé Aubry pour ajouter ce cours si important aux occupations déjà fort absorbantes du jeune professeur. Le projet ne devait pas tarder à se réaliser. - «Je risque fort de gagner l'écriture-Sainte - écrit-il à son curé - ce qui fera de moi le professeur le plus chargé de la maison. Ne crions pas misère avant le temps. Mais je n'exprimerai que bien juste ma pensée, en vous disant que je me plais de moins en moins ici. Ce n'est pas ma faute, et, provisoirement du moins, je n'en parle pas à M. Marthe qui s'en aperçoit d'ailleurs et me pardonne tout, excepté de se déplaire ici et de songer même à autre chose. On me ferait bien plaisir de me retirer d'ici, et j'ai, par moments, la tentation d'écrire à Monseigneur, à qui on a caché mes réclamations et ma répugnance, tout en me disant qu'il les connaissait et passait outre» (Lettre à son Curé, 1869).

Survint le Concile œcuménique. L'abbé Aubry était de ceux qui eussent voulu attendre dans la paix les décisions de l'Eglise. - «Je ne suis pas gallican, et je crois à l'infailibilité du pape. Devenir gallican, serait m'y prendre un peu tard, à la veille d'une définition plus que probable maintenant ; ce serait aussi pour moi être infidèle au bon souvenir de mes études de Rome. Mais je dois avouer que si jamais j'ai eu la tentation de le devenir, c'est depuis que je me vois tous les jours traité d'hérétique, parce que je trouve absurde la polémique de nos journaux français. Je crois à l'infailibilité ; mais je ne crois pas qu'il faille, dans une question aussi essentiellement théologique, raisonner en dehors de toute donnée et de tout argument théologique ; je ne crois pas qu'il soit permis de défendre des doctrines en bafouant et persiflant les personnes, en faisant ce que *l'Univers* appelle démasquer. Ce que je crois, avec vous, et ce que le Concile ne nous défendra pas de croire, c'est que la passion, l'orgueil, l'esprit de parti, semés à pleines mains par la Presse, ont singulièrement aigri et déplacé la question».

«Vous savez en quels termes la question avait été posée d'abord ; parmi toutes les formules du dogme dont il s'agit, la Presse a, naturellement, choisi et servi au clergé la formule la plus exagérée, d'après ce principe que, plus on va aux extrêmes, plus on se rapproche du vrai. Que de fois je me suis fait anathématiser pour avoir dit que cette formule est absurde et clairement réfutée par Perrone ! Si vous avez lu le projet de définition, échappé au secret conciliaire et publié par la Presse, vous aurez vu quels coups de lime avait reçus la formule primitive, et quelle différence fondamentale, essentielle, il y a entre le dogme journalistique et celui dont s'occupe le Concile».

«En somme, voici la question rétablie dans les termes où elle aurait dû être posée du premier coup ; si ce travail élémentaire a exigé tant de mois et produit tant d'orages, la cause en est, sans nul doute, à ce que la question a été, dès l'origine : premièrement, introduite dans la discussion d'une manière tout à fait irrégulière et inouïe dans le passé de l'Eglise ; secondement, posée par la Presse devant le public sur un ton déplorablement élevé, dans des termes d'une exagération choquante ; troisièmement, agitée, même par les journaux soi-disant catholiques, avec des procédés très malheureux, très propres à révolter les esprits encore indécis ou peu fixés, d'ailleurs très opposés, très attentatoires au sentiment hiérarchique, à la méthode catholique et à toutes les traditions de l'Eglise». (Lettre au Comte Doria, 11 juillet 1870)

Le plus choquant et le plus subversif des procédés que signale l'abbé Aubry, c'était, disait-il, «l'intervention des simples fidèles par la presse, et du clergé inférieur par la voie des adresses, qu'un évêque appelait un mandat impératif, le Suffrage universel dans l'Eglise ; mot très expressif et très juste ; tellement juste en effet qu'ici, quelques prêtres, ayant pris l'initiative, pour faire plaisir à Monseigneur, et produit des adresses qu'il fallait signer - sous peine d'hérésie - Monseigneur, qui n'est pas gallican, a positivement blâmé la chose, et demandé qu'on lui permît d'exercer, par lui-même, son rôle de juge et de témoin de la foi pour son diocèse» (Ibid.) - On peut le dire du reste, avec le Cardinal Pie : «Tout ce qui s'est produit, à l'occasion du Concile, démontre à quel degré les bases de la théologie, de la philosophie, du droit naturel et chrétien, manquent à nos contemporains» (*Vie du Cardinal Pie*, par Mgr BAUNARD, T. I) - Néanmoins, quelques esprits brouillons firent alors à l'abbé Aubry - comme à ceux qui repoussaient les adresses pour les mêmes motifs - un renom de révolté et d'hérétique, parce qu'il ne jurait point par tel ou tel journal, mais condamnait impitoyablement la polémique *ad hominem* de la Presse française. «Que de salive, que d'encre, que de forces précieuses, dépensées inutilement dans cette querelle, écrit-il ! L'Eglise n'est pas un parti ; et les combattants, par leurs procédés personnels, et blessants, tendent à faire du catholicisme un parti. Chose lamentable ! On laisse la question des principes pour s'attaquer aux personnes : on jure par celui-ci, par celui-là, comme du temps de saint Paul - *Ego sum Cephæ, ego Apollo* ! Je ne suis ni gallican ni libéral ; je ne veux jurer, moi, que par l'Eglise et le Pape. Les personnalités malveillantes, les insinuations perfides, toute cette cohue inqualifiable fera-t-elle avancer d'un cheveu la question de principe, ramènera-t-elle les esprits égarés ?...» (Ibid.)

Il ne pouvait souffrir que des questions si hautes, agitées par un Concile, fussent portées à la barre du journalisme, et discutées sur cet étrange terrain par des théologiens de bon aloi. Encore moins pouvait-il admettre que le journal fût lieu de théologie ; cela le faisait bondir. - «Je fais bon marché de l'avis du grand nombre de ceux pour qui le journal tient lieu de théologie dont ils ne savent pas le premier mot, qui n'osent se prononcer sur aucune question théologique sans avoir consulté leur journal, qui ne savent pas ce que c'est que l'infailibilité, qui ne comprennent ni l'Eglise, ni Rome, ni la valeur de la Tradition catholique, ni la raison intime qui veut qu'un journal soit radicalement incompétent dans les questions religieuses. Le principal attrait qu'on trouve dans le journal, c'est son accent qui exalte les rangs inférieurs, parce qu'il vit sur eux, c'est cette sorte d'appel permanent à Rome, qui les affranchit de l'autorité immédiate, et donne à leur avis une importance... Voilà toute ma pensée ; je l'ai prise à Rome où les plus nombreux et les plus distingués de mes confrères pensaient tout cela ; elle me fait naturellement mettre souvent à l'index ; tant pis ! Et, en attendant qu'on en revienne - et on en reviendra - il me suffit de me savoir dans le vrai et en communion d'idées avec des hommes dont la science, la distinction et le jugement pèsent pour quelque chose dans ma balance...» (Ibid.)

«Sans doute, dit encore l'abbé Aubry, je suis trop jeune pour juger, et ne me targue pas de prudence. Mais enfin, j'ai mon jugement ; si on me le demande, il faut bien le donner». - Et, au milieu de cette crise dangereuse autant que doulou-

reuse, il se jetait dans la mêlée avec une fougue juvénile, agressif parfois, franc jusqu'à la vivacité, au fond animé des intentions les plus droites, et sans nulle prétention de pourfendeur à outrance.

La définition de l'Infaillibilité Pontificale mit heureusement termes aux luttes violentes partout engagées. D'autres tristesses se préparaient pour le cœur de l'abbé Aubry. Ses prévisions sur la chute de la dynastie impériale venaient de se réaliser. L'Empire entraînait dans sa ruine la fortune de la France. Victorieuses, favorisées d'ailleurs par l'incurie et l'incapacité des aventuriers qui s'étaient emparés du pouvoir, les armées allemandes se ruaient sur notre patrie. - «Quelle passe terrible ! s'écrie l'abbé Aubry ; et comme je serais heureux de me rendre utile à mon pays !»

Le Séminaire fut bientôt envahi par les Allemands, et les esprits n'étaient guère à l'étude. Cependant, les cours ne furent pas un instant interrompus ; le jeune professeur reçut même un surcroît de travail ; Mgr Gignoux lui confiait la chaire d'Ecriture-Sainte, dont il avait déjà été question. - «Je m'étais d'abord un peu débattu, dit-il ; mais quand est arrivée la débâcle et la gêne financière, je me suis offert moi-même ; après tout, je retirerai de là quelque bien pour moi-même au point de vue des études ; surtout, je contribuerai un peu à payer ma dette au diocèse». (Lettre à son curé, 8 novembre 1870) - Nous verrons bientôt si le choix de Mgr Gignoux était heureux, et si le professeur fut à la hauteur de sa tâche.

Cependant, les événements politiques se précipitaient : la capitulation de Paris, la paix signée aux conditions les plus humiliantes, la guerre civile, tout présageait le plus sombre avenir. - «Je m'abstiens de toute réflexion sur ces horribles événements, écrit-il. Ce sont des pages d'*Hélas !* qu'il faudrait écrire aujourd'hui. Quand je veux consoler et remonter mon patriotisme, je me rappelle, au milieu du fatras des premières proclamations de Jules Favre, une parole de bon sens que nous pouvons bien lui prendre, à condition d'en changer la portée, et qui deviendra alors la formule même d'une très grande loi de l'Histoire : «Les grands cataclysmes sont la condition première des grandes régénérations !» Voilà notre espérance pour la patrie et pour la religion ; car, nous autres prêtres, nous jugeons tout au poids et à la mesure de la religion ; la justice même est injuste, et la vertu même est vicieuse, si elle ne prend pas la forme chrétienne qui, de par l'Evangile, est désormais de rigueur dans tout ordre de choses. Voilà le premier article de notre foi politique».

«Je ne dis pourtant pas que c'est toute notre foi. Je comprends aujourd'hui la parole que je vous ai entendu prononcer - l'abbé Aubry écrivait au Comte Doria - et dont je ne pouvais alors apprécier la justesse : «Le clergé n'a aucune croyance politique». - Il y a là une sorte de scepticisme politique. Notre éducation ne fait rien pour former en nous une conviction politique quelconque, et nous donner un fil conducteur, au milieu des opinions qui se culbutent partout, jusqu'à l'auberge de notre paroisse. Avec les rapports intimes et nécessaires qui existent entre la religion et l'ordre social, notre indifférence sur ce point n'est-elle pas aussi subversive, même pour la religion, que notre influence serait salutaire ? La cause n'est-elle pas dans l'ignorance de l'Histoire moderne et des temps actuels ? Nous sortons du Séminaire à vingt-cinq ans, sachant par cœur la liste des empereurs grecs et romains, ayant une opinion arrêtée sur les controverses de l'histoire d'Egypte, et ne pensant rien, mais rien du tout, sur les questions de vie ou de mort qui vont évidemment se poser en France de la manière la plus impérieuse. L'Eglise ne peut certainement pas prendre à leur solution une part officielle, mais le clergé aurait pu y contribuer, discrètement, sans doute, mais avec quelque influence encore. Nous attendons, positivement, sans rien prévoir, sans même formuler un désir faute de conviction ; c'est peut-être une raison pour qu'il ne se fasse rien de définitif. Pour moi, j'en suis encore là, je l'avoue, mais j'ajoute que je le déplore, et que je rêve, pour mon propre compte, de corriger cela par l'étude...»

«Etrange situation, écrit-il encore ! Après un an de bouleversements, l'avenir est encore aussi mystérieux qu'au premier jour ; pas une question de fond résolue ! Tant mieux, la crise est radicale ; le Bon Dieu ne veut plus tolérer que l'ordre paraisse s'établir sur des principes de désordre... Toutes nos appréciations se résument dans le désir de voir Henri V reprendre la couronne qui est à lui ; ce sera une couronne d'épines. Comment régner sur un peuple saturé des idées de 89 ? Pauvre société ! Quelle besogne formidable de la ramener à l'Evangile ! Elle en est si loin, elle s'acharne tant à s'en écarter encore !» (Lettre au Comte Doria, 31 décembre 1870).

Malgré les préoccupations de l'Année terrible, l'abbé Aubry n'oublie pas l'essentiel. - «Que je vous dise ce qui me travaille le cœur, mande-t-il au P. Duponchel, son ami. Cette année sera importante dans ma vie : j'entreprends de me convertir. Depuis longtemps, tout en rêvant à l'étude sacrée, même pour la gloire de Dieu, et en faisant des théories sur la mission sacerdotale, sur les sacrifices que je voulais offrir au Bon Dieu, je vivais sans piété et gardais mes défauts. Cette idée m'a vivement frappé. Je suis prêtre depuis trois ans ; le temps file, et je ne fais rien qui vaille ; l'âge mûr et la vieillesse viendront me surprendre dans ma misère, nourrissant pour l'avenir des rêves de sanctification. J'arriverai à 99 ans les mains vides, me demandant tristement ce que sont devenus mes bons desirs. Il faut en finir : c'est un renversement de ma vie ! Je suis loin de quitter l'étude ; c'est elle qui me ramène à ces pensées, et la piété du cœur n'est venue chez moi qu'à la suite des lumières de l'intelligence, après que le vieux Franzelin m'a eu fait comprendre la Rédemption, le sacerdoce, le sacrifice de Notre-Seigneur sur la croix et dans l'Eucharistie, l'Eglise comme société enseignante et sanctifiante» (Lettre, 17 juin 1871).

Ainsi parlait-il, vers la fin de l'année scolaire 1871. Par une circonstance providentielle, et comme pour répondre à de si généreuses dispositions, Mgr Gignoux voulut lui confier, pendant les vacances, la direction provisoire d'une paroisse importante. Le curé, devenu infirme, était précisément celui qui avait élevé M. Boulenger ; aussi l'abbé Aubry l'appelait-il son grand-père spirituel !

«Monseigneur, écrit-il à son curé, m'envoie à Guiscard, aider et soulager notre cher père. Cette communication a été la bienvenue. Le profit que je ferai auprès de M. Hauleville, au point de vue sacerdotal, vous le connaissez mieux que moi. »

L'abbé Aubry ressentit une grande joie de cette diversion à la vie de professeur. Il allait faire enfin «l'apprentissage de cet apostolat» qu'il rêvait depuis si longtemps. - «Je suis absolument neuf dans le ministère, et je vais me trouver assez

embarrassé, moi qui n'ai rêvé que le ministère depuis que je pense au sacerdoce ; mais je serai à bonne école» (Lettre, 10 juillet 1871).

Des quelques mois qu'il passa dans la paroisse de Guiscard, nous parlerons bientôt ; ils font époque dans sa vie et réveillent, plus impérieux que jamais, ses projets apostoliques. Il eût été séduit, peut-être même retenu en France, par l'évangélisation des petits et des pauvres ; son attrait était là. - «L'expérience de Guiscard me porte à croire que si l'on m'avait donné une paroisse, j'aurais tâché de me dépenser pour elle, je m'y serais attaché et, par elle, au diocèse. Tous mes désirs étaient pour le ministère, je l'ai dit avant d'aller à Rome et bien des fois depuis. Je ne serais pas prêtre, si j'avais pensé être professeur ; ce n'est pas ainsi que j'ai envisagé le sacerdoce ; par la grâce de Dieu, j'espère ne pas mourir là où je suis, j'espère n'y pas attendre que la graisse, les rhumatismes et les catarrhes m'aient rendu incapable de tout autre besogne que celle de l'enseignement ; elle est si peu attachante pour celui qui a envie de se démolir un peu à faire l'apôtre» (Ibid.)

Les débuts à Guiscard furent couronnés d'un plein succès. Le grand-père spirituel voulait garder définitivement son vicaire provisoire. - «Si on me laisse ici, je remercie le ciel et préfère tout à ce que je quitte ; si on me rappelle à Beauvais, je patiente trois ans, puis je quitte le diocèse pour réaliser quelque vieux rêve resté là, dans un coin de mon âme *in spem resurrectionis*, et dont je ne parlerai qu'au dernier moment» (Lettre au P. Gossin. 16 avril 1871).

Mgr Gignoux ne souscrivit pas à ce vœu ; l'abbé Aubry dût reprendre ses cours, non sans rappeler qu'il ne le faisait que «par obéissance et en expectative».

A dater de cette époque, un travail d'adoucissement et de renoncement, un progrès spirituel sensible se fait dans cette âme vigoureuse et fière, les vertus apostoliques s'élaborent ; on sent l'approche du grand sacrifice. - «Je deviens anachorète, comme ceux de la Thébàïde ; car je suis dans une solitude complète de cœur et d'esprit. Je garde mes racines pour les planter sur une autre terre. Je m'enferme, je patiente, je m'impatiente. Quand mes veines sont tranquilles je travaille pour me préparer à la vie, car enfin la vie, ce n'est pas cela ! Au milieu de ces orages intérieurs, j'attends le jour du départ, dans 30 mois, car je compte les mois, vous savez» (Ibid.).

«Dans les choses de ma vocation, dit-il encore à son curé, et quand il s'agit de prendre une décision, il me semble que vous avez trop peur de m'influencer. Cela fait que nous passons un temps précieux à chercher, à tâtonner, à nous demander ce qu'il faut faire. Ne vous fâchez pas de la liberté que je prends en ce moment, rapportez-la à un sentiment filial et au prix que j'attache à vos conseils. Patience ! Je vais, quelque jour, vous mettre en demeure de me dire tout net votre dernier avis sur une question qui m'intéresse singulièrement. Pour le moment je fourbis mes armes. Je crois que cette année scolaire m'aura été utile et décisive. Depuis Pâques surtout, je comprends que jusqu'ici j'ai perdu mon temps et fait fausse route, en ne me mettant pas tout entier dans l'Evangile ; je veux enfin commencer à mieux vivre et me préparer à ce que Dieu me destine» (Lettre, 10 juillet 1871)

Il se convertissait donc ; il savait mieux dompter son ardeur impétueuse ; il suppliait son curé, comme ses amis, de le lui «ménager les leçons et les conseils». Ecoutons le nouvel et touchant témoignage qu'il en donne ; c'est une vraie fleur au milieu des aridités de sa vie professorale.

«L'époque où nous voici n'est pas plus qu'une autre, pour moi, l'époque des souhaits ; car vous le savez, M. le curé, en fait d'affectueux compliments, tous les jours de l'année sont pour moi des jours de l'an. Vous le savez aussi, votre enfant n'est pas de ceux à qui le temps et la distance font perdre la mémoire du cœur ; c'est même là un de mes sujets d'orgueil, et ce n'est pas sans doute le moins légitime. J'ai vu beaucoup de prêtres ayant avec celui qui les a introduits dans le sacerdoce, les mêmes liens de famille spirituelle qui m'attachent à vous. Peu, il me semble, conservent avec leur père des relations aussi constantes, aussi filiales de reconnaissance et de soumission enfantine. Car enfin, vous le savez bien encore, s'il m'arrive de mériter de votre part une remontrance et même de m'en défendre, elle est toujours reçue, dans le fond, avec un sentiment filial. Les souvenirs dont vous êtes le centre pour moi tiennent trop de place dans la direction donnée à ma vie par la vocation sacerdotale pour que le temps puisse jamais les altérer ou en diminuer la force» (Lettre, 29 décembre 1871)

Au commencement de 1872, le jeune directeur, qui joignait déjà à ses trois cours de sciences sacrées l'aumônerie du couvent des religieuses du Sacré-Cœur de Saint-Aubin, se vit encore imposer par Mgr Gignoux la charge d'aumônier de la prison départementale. Nous verrons bientôt quels heureux fruits les religieuses de Saint-Aubin recueillirent de sa direction ; comment surtout l'œuvre des prisonniers devint son œuvre de prédilection, quels résultats étonnants elle produisit en moins de trois ans. Ces surcroîts de travail, loin d'arrêter la préparation aux missions, la rendit plus impérieuse et plus solide. En vain son meilleur ami, le seul à qui il se fût ouvert sur sa détermination, s'efforçait-il de l'ébranler, lui persuadant que «Dieu ne voulait pas enterrer au fond de la Chine des ressources intellectuelles et une science théologique si complètes». Il tenait bon :

«Je vous ai dit mon rêve ; c'est un rêve d'enfance, de jeunesse, et de tout ma vie ; c'est la seule forme sous laquelle j'aie jamais compris pour moi le sacerdoce. Les inconvénients, je les ai vus ; mon rêve survit à l'examen que j'en ai fait. Depuis quelques mois surtout, il se fait, dans ma tête et dans mon cœur, un travail qui me torture et me déchire ; je vois passer ma jeunesse et mes années d'ardeur, et je n'ai encore mis la main à la réalisation d'aucune de mes idées qui, pourtant, n'ont guère varié. Depuis deux ans seulement, une autre idée, que je n'avais jamais eue, celle de la vie religieuse, combinée avec la vie apostolique, est venue se superposer à mes premiers projets sans les détruire ; tantôt elle s'affaiblit et disparaît, tantôt elle reprend avec force. Je suis obligé d'attendre encore deux ans ; j'espère que la solution sera venue d'ici là. Mais encore ces solutions-là ne sont pas toujours si nettes, et Dieu n'est pas obligé de faire des miracles pour nous montrer notre voie».

«Me voilà tout seul, cherchant la lumière de tous les côtés d'où elle peut me venir. Donc, vous qui me connaissez, n'ayez pas peur de me dire ce que vous pensez de mes plans en eux-mêmes et par rapport à moi ; ce sera encore un

élément de plus pour juger et préparer ma décision... Tout cela me tracasse au-delà de toute expression ; depuis quelques mois surtout, j'en suis bouleversé et je ne fais plus rien» (Lettre au P. Gossin. 23 juin 1872).

Son ami, avant d'entrer dans l'Ordre de saint Dominique, avait connu les mêmes combats, les mêmes déchirements ; avec un très haut idéal, il avait envisagé, lui aussi, les mêmes réalités désespérantes, le même isolement complet. - «C'est le cas où jamais, répondait-il à l'abbé Aubry, de nous jeter avec la plus entière confiance entre les bras de Dieu, et de Lui demander la grâce de connaître Sa volonté. Sa volonté est que nous possédions nos âmes par la patience. Puisque nous sommes associés par le sacerdoce à l'œuvre de Dieu, nous devons être patients comme Notre-Seigneur. Ces ardeurs qui nous brûlent, qui nous font bouillir, saint Paul les appelle des désirs de jeunesse auxquels il faut renoncer - *Juvenilia desideria... hæc fuge !*» (Lettre du P. Gossin. 28 juin 1872).

Chez l'abbé Aubry, d'ailleurs, rien ne paraissait caractérisé dans ces désirs vagues de vie religieuse qui, à un moment donné, travaillent toute âme sacerdotale. On n'y sentait pas cette fixité significative d'une vocation, longuement élaborée. En vain quelques amis voulaient l'attirer dans leur famille religieuse ; le projet des Missions-Etrangères dominait toujours, écartant tout espoir de captation monastique. - «La vocation, c'est comme la barbe, disait-il plaisamment, ça ne se plante pas, les hommes ne peuvent l'inspirer ; c'est Notre-Seigneur qui est le semeur - *Seminator casti consilii*. Je ne me crois pas appelé à la vie monastique ; mon attrait me porte plus que jamais vers les Missions : la vocation à l'apostolat, tel est mon rêve perpétuel. Si Dieu m'a fait comprendre la beauté, les avantages de la vie religieuse ; s'Il m'a donné sur elle quelques vues que j'ai prises un instant pour un attrait personnel, ce n'est pas qu'en effet j'y sois appelé ; sans doute Dieu veut ainsi m'habituer à la solitude et à la vie intérieure, m'aider à diriger les autres, à discerner les esprits, à indiquer les vocations, et à porter vers la vie religieuse les âmes que j'y verrai appelées».

«Retenez ceci : - répondait-il à son ami - si j'échappe à cette vie si attrayante pour moi, je ne cherche pas à échapper au sacrifice, aux douleurs et aux larmes, pas plus qu'à la pauvreté, à la vie dure et sans consolations terrestres - *Dura evangelistarum conditio !* Toutes les choses auxquelles vous avez renoncé j'ai bien la prétention d'y renoncer ; et vous avez des consolations que je ne trouverai jamais. Cette perspective m'épouvante plus que vous ne croyez. Ce qui m'effraie surtout au-delà de toute expression, c'est l'abandon, la solitude du cœur, l'éloignement des souvenirs qui me sont chers : cette pensée me torture. Plus j'approche du moment, plus je tremble ; et, cependant, il le faut, c'est cela même que je cherche. Dieu fasse que mes peines soient fécondes» (Lettre au P. Gossin, 1872).

La parole du bon conseil avait retenti depuis longtemps. - «Je veux être prêtre pour devenir missionnaire», avait-il pensé à l'âge de dix ans. Et voici qu'au moment décisif, une autre voix le troublait. - «Après tout, mieux vaut retarder le bien que de faire le mal», dit-il ; et il attendit encore. - «*Domine ut videam !* s'écriait-il sans discontinuer. Me voilà seul, cherchant la lumière et me demandant : Voyons, où puis-je travailler le plus utilement à la gloire de Dieu ? La question une fois résolue, j'irai, coûte que coûte...»

Ainsi, ce qui demeure au premier plan de ses inquiétudes, c'est toujours de découvrir si réellement Dieu sanctionne ses aspirations vers l'apostolat des missions ; connaître la volonté de Dieu, telle est la formule qui inspire toutes ses préoccupations et qui impressionne profondément son esprit. Il faut avoir connu l'abbé Aubry à cette époque, pour comprendre ses souffrances. Le combat terrible qui se livrait en son âme ensanglantait sa vie ; il n'avait de repos ni le jour ni la nuit ; l'inquiétude, la désolation le poursuivaient sans relâche ; l'étude lui devenait difficile, tant l'esprit et le corps étaient secoués. Par-dessus tout, l'effort effrayant qu'il faisait pour ne laisser transpirer rien de ses projets et de ses luttes, achevait de le briser intérieurement. A ses cris de détresse son ami répondait avec autant de sagesse que d'affection. - «J'étais fort incliné à croire, dit-il, que l'abbé Aubry était appelé par Dieu non pas aux Missions, mais à l'éducation. Je développais mes raisons, et l'engageais à établir d'abord le calme dans son âme par une retraite».

«Sans doute, lui écrivait-il, il eût été bon de pouvoir entreprendre l'ouvrage que Dieu vous destine avec l'enthousiasme et l'élan de votre jeunesse sacerdotale ; Dieu ne l'a pas voulu ; résignez-vous à Sa volonté. Votre fleur est tombée, elle est flétrie ; vous ne la verrez plus se relever. C'est la croix et la croix toute nue qui se dresse devant vous ; elle pèsera sur vos épaules ; elle vous fera chanceler ; mais il faudra la porter quand même. Qui sait s'il n'entre pas dans les desseins de Dieu de faire de la vie de tout prêtre une passion ? Le commencement de la Passion a été l'agonie au Jardin des Oliviers...

«Pour ce qui regarde votre rêve, je dois vous dire qu'à première vue je ne vous crois pas appelé à ce genre de vie. J'aimerais voir occupé à l'éducation cléricale. Vous allez vous récrier ; au moins vous ne contesterez pas ma franchise et ma sincérité. Vos études, vos manières attachantes, vos idées, tout semble vous indiquer cette voie. Ceci sous bénéfice d'inventaire et de discussion ; mais encore, patience, patience... Une idée me vient. Peut-être pourriez-vous faire une bonne retraite chez les Jésuites et vous mettre entièrement sous la direction d'un Père expérimenté, par exemple le P. de Pontlevoy. En vous faisant connaître à lui parfaitement, vous auriez la ressource de l'entretenir dans la suite de l'état de votre âme à laquelle la direction que vous avez ne suffit pas du tout». (Lettre du P. Gossin, 28 juin 1872).

A ces conseils si sages, l'abbé Aubry répondit par une lettre qui jette la plus vive lumière sur l'état de son âme angoissée. Evidemment, il parle avec passion ; mais l'ardeur de son langage trahit ses souffrances intimes, et rend plus sensible l'action de la grâce, qui ne lui devait laisser de repos que dans la plénitude du renoncement.

«Que votre lettre m'a fait de plaisir et de bien, en même temps qu'elle me déchire le cœur ! Quelle douloureuse découverte, s'il était vrai que je sois appelé à l'éducation ! Notez que déjà cette pensée m'est venue et m'a frappé en tant qu'elle serait un sacrifice, le plus amer des sacrifices, celui de toutes mes aspirations d'enfant, de jeune homme. Je sens bien, si vous voulez, que j'ai en moi quelque chose de ce qu'il faut pour y faire le vrai bien ; de plus, au milieu des projets que vous connaissez et qui me torturent depuis de longues années déjà, cette idée effrayante s'est souvent présentée, imposée à moi, pour me navrer et faire trembler mon âme des pieds à la tête : «Et pourtant, s'il était vrai que Dieu me veut à quelque œuvre d'éducation !» Je me révolte et me fonds en désolation et en amertume, à la seule horrible pensée d'un tel renversement de ma vie tout entière ; cette idée m'est comme un spectre, c'est mon cauchemar. Est-il possible,

mon Dieu, est-il possible, que les meilleures aspirations de mon enfance, celles qui m'ont seules, je vous le déclare, amené au sacerdoce, est-il possible qu'elles aient été inutiles et qu'elles restent sans leur objet ? Moi qui ai toujours si fort détesté l'éducation ! J'ai le malheur de ne pas aimer les enfants, au moins il me semble ; mais je m'attache aux jeunes hommes avec une force et une tendresse indescriptibles et que je ne m'explique pas moi-même, qui volontiers iraient jusqu'à la faiblesse, jusqu'à aimer leurs défauts ; ou, du moins, non, j'ai besoin de les leur dire crûment et inexorablement ; mais, par une contradiction singulière, je les excuse et les comprends toujours. Un jeune homme est-il pécheur, faible, fragile de cœur, je le sens, j'ai besoin de me mêler de lui pour le corriger ; plus il l'est, plus je me sens porté vers lui par un instinct irrésistible de sympathie compatissante. Quelques jeunes hommes, sur lesquels je n'avais aucune espèce de droit, se sont trouvés, je ne sais comment, en une conversation, brusquement rapprochés de moi, au point de me dire, sans presque rougir et pourtant sérieusement et dans les meilleures vues, leurs plus gros péchés et aussi leurs aspirations vers quelque chose de mieux, vers un sacrifice radical - ces choses contraires sont si souvent réunies. Ainsi, plusieurs élèves ici songent à la vie religieuse, ne le disent à personne, et pourtant me l'ont confié. Mais ceci me servira par-tout, avec la grâce de Dieu et la direction d'hommes sages...»

«Quel déchirement, répète l'abbé Aubry, quelle perspective cruelle s'il faut rester ici, au milieu de ces ambitions qui se culbutent et se guettent les unes les autres ! Que je suis torturé, depuis quelques mois surtout ! Je ne dors plus, je ne travaille plus. J'y mets pourtant, à l'extérieur, de la patience, car plus que deux ans ! d'ici là le travail terrible commencé en moi, s'achèvera sans doute ; l'idée qui doit donner direction à ma vie sera venue ; je marcherai alors, coûte que coûte, il faudra bien. Puisse-t-elle ne pas me condamner à vieillir et à mourir ici ! Il y a des moments où, à force de voir convoiter les places - quel vomissement ! - je me sens devenir ambitieux...»

«Autrefois, dans l'intervalle où le projet des Missions me laissait tranquille, j'ai souvent rêvé au ministère du curé de village ; je l'ai vu de près, vous savez ; par moments il me parlait au cœur, par la solitude de la vie et l'humilité de la condition ; c'est fini, je n'irai pas là.

L'idée d'une retraite, que vous me suggérez, m'est déjà venue ; mais je ne m'y suis pas arrêté. Je n'irai pas auprès du P. de Pontlevoy, bien qu'il me plaise, n'osant demander à un homme déjà si chargé d'accepter encore mon fardeau. Et puis, il me faut de l'humble, un roc désolé. J'ai justement un projet de voyage à La-Pierre-qui-Vire, chez les Bénédictins. J'aime beaucoup ces religieux avec leur genre simple, naïf, naturel. J'aurais avec moi M. de Bretenières et M. Duponchel ; j'ai en eux, comme en vous, une confiance absolue ; leur contact a quelque chose de calme, d'angélique, qui me fait du bien. Une retraite demande, il est vrai, la solitude du cœur, le silence de l'esprit ; et les meilleures retraites sont celles qu'on fait tout seul, avec Notre-Seigneur pour directeur et le Saint-Esprit comme prédicateur ; ils parlent encore mieux que n'importe qui ; mais la compagnie de mes deux meilleurs amis n'aura pas d'inconvénients sous ce rapport ; ils me connaissent comme leur poche, j'en fais autant pour eux. Nous ferons un peu de vie intérieure commune ; ce sera d'autant plus facile qu'ils sont froids, raisonnables et que nous nous sommes toujours incroyablement complétés ensemble, en étude et en tout. - Je suis content de vous avoir ouvert mon âme en toute simplicité, et d'être entré avec vous dans des confidences de cette nature. Nous continuerons à parler, ça me soulage et m'éclaire... » (Lettre au P. Gossin).

Cette lettre est du 29 juin. L'abbé Aubry est tellement torturé que, dès le lendemain, il jette encore vers son ami ce cri de détresse : «Quel déchirement, quelle révolution dans ma vie, quelle découverte douloureuse pour moi, si je viens à constater que je dois rester ici, au milieu de tant de choses qui choquent non seulement mes goûts, mais mon jugement arrêté et l'idée que je me suis faite du sacerdoce ! Quelle destinée contraire à mes rêves ! Me voyez-vous vieillir et mourir là ? Moi, je me vois, aux diverses étapes de ma vie, abreuvé de regrets, ensanglanté de douleurs. Encore un peu d'années et le professorat aura engendré en moi le dégoût, mais un dégoût profond et voisin du désespoir. Dans 10 ans - le flot des années le voulant - je serai fatalement chanoine, condamné à essayer des félicitations intolérables ; dans 15 ans je serai défleuri, vieilli et fané ; peut-être alors verrai-je tomber sur mon dos une masse énorme d'affaires, en sorte qu'à partir de ce moment la seule affaire dont je ne pourrai plus m'occuper, ce sera la mienne. Et puis, la mort viendra ! A peine aurai-je eu seulement le temps d'être malade, tant je serai occupé ; encore, les huit jours que durera ma dernière maladie seront-ils tourmentés par les derniers arrangements d'une masse d'affaires embarrassées, entortillées, par l'explication pénible, entrecoupée, et la transmission à d'autres d'une foule d'intérêts matériels, vulgaires, dont je me serai, non par goût mais par nécessité inévitable, laissé absorber. Et puis, je mourrai : on mettra une belle pierre avec mon nom et mes titres. On reviendra, une fois par an, réciter, en riant et en chuchotant, un *De Profundis* de commande pendant que je grillerai dans le purgatoire, jusqu'à expiation complète ternes vertus. Que dites-vous de cette destinée ? » (Lettre au P. Gossin)

Ces derniers épanchements du jeune directeur nous font assister à la lutte de plus en plus sanglante d'une âme qui n'est pas dans sa voie. Désormais, chaque jour va ajouter à ses angoisses. - «Je reviens de la Procession de Jeanne Hachette, écrit-il encore le 30, dans ses notes intimes. Quel peuple dissipé et sans foi ! Quel abaissement pour la religion d'avoir ses insignes mêlés à ces spectacles profanes ! Mon Dieu, vous n'êtes plus honoré par les peuples, plus honoré par les sociétés, plus honoré dans les rues, dans la vie publique ! Quelle désolation pour un cœur de prêtre de vous voir méprisé de ceux que vous avez rachetés de Votre sang, et marqués au front du signe douloureux de Votre Rédemption ! - Autrefois, mon bon Maître, ce spectacle m'indignait, me faisait bondir. Aujourd'hui, je ne veux plus que pleurer auprès de l'autel, où je Vous abaisse tous les jours à l'état de victime. Détachez-moi de tout, pour m'attacher à Vous, et donnez-moi la piété. Que je sens, en face de ces spectacles déchirants, le besoin de me serrer contre vous, de Vous tenir toujours embrassé ! Que je sens le besoin de pousser pour Vous le renoncement jusqu'aux dernières limites du possible ! Oui, je me sacrifierai dans l'ombre, inconnu des hommes et connu de Vous seul, car c'est à Vous seul que je veux plaire, il suffit que Vous le sachiez. Si j'ai influence sur quelques âmes ignorées, avec Votre grâce je les porterai vers Vous, pour augmenter le nombre des exiateurs et des sacrifiés. Vous n'êtes plus honoré dans la société, il faut que Vous le soyez dans les coins du peuple, dans les petits trous retirés et méprisés. Là, des âmes simples, inconnues, sans valeur devant le monde, mais transformées par Votre grâce et enrichies de Vos dons, Vous aimeront, se sacrifieront pour Vous, com-

penseront, par la grandeur de leur renoncement et la tendresse de leur piété, ce que le monde Vous a ôté du côté du nombre des adorateurs ! »

Les derniers jours de l'année scolaire se passèrent dans cette alternative de crainte et d'espoir, d'appels surnaturels et de luttes intérieures. Enfin, le projet de retraite le pressant de plus en plus, l'abbé Aubry prit date avec ses deux amis.

« Je suis résolu à cette retraite chez les Bénédictins de La-Pierre-qui-Vire - écrit-il à M. Duponchel - je connais intimement le maître des novices. J'attache à cette démarche une importance majeure pour la direction de mon avenir et, en toute hypothèse, pour ma vie sacerdotale. Il s'opère en moi, depuis des mois, un travail étonnant qui est de Dieu, bien sûr, et dont la conclusion m'est totalement inconnue ; je dois en finir une bonne fois... Aidez-moi, je vous en prie par une prière ardente à la messe, une instance auprès de Notre-Seigneur, lorsqu'il sera présent dans vos mains. C'est incroyable comme cette affaire m'occupe et me tourmente ! »

L'abbé Aubry partit en août. Sa retraite, au monastère bénédictin, devait durer dix jours. Dans ce site sauvage, si bien appelé *Le Désert*, où retentit seul le chant des moines, son âme allait se trouver à l'aise ; elle avait besoin de la solitude austère, loin du bruit et des préoccupations extérieures. Là il retrouvait d'anciens amis et de saints religieux, les Pères Joseph, Léandre et Gabriel, heureux de goûter à leur vie de pénitence et d'austérité. Les heures fuyaient rapides et douces, dans de longues stations devant le Saint-Sacrement et des entretiens intimes avec son éminent conseiller, le R.P. Etienne, Abbé du monastère. Assurément, il n'allait pas chercher à La-Pierre-qui-Vire un oracle qui l'autorisât à trancher, par voie extraordinaire, une question qui devait avoir sa solution selon les règles de l'Eglise ; mais il demandait à la retraite une lumière plus complète, pour éclairer sa détermination suprême, et avoir raison des obstacles dressés comme une muraille à rencontre des desseins de Dieu. Cette démarche est capitale dans sa vie ; elle donne le dernier mot de l'appel de Dieu, elle marque la détermination définitive, et, dans le recueillement du cloître, le jour et l'heure du départ pour les Missions-Etrangères sont arrêtés.

Les impressions et les résolutions de cette retraite, l'abbé Aubry les a consignées dans une *Méditation*, écrite moins pour lui-même que pour celui qu'il appelait tendrement son petit frère qui devait bientôt, à son tour, revêtir la soutane. C'est une sorte de confession où apparaissent, avec une énergie incroyable, le sacrifice radical des affections humaines, le dévouement absolu jusqu'au dernier sang et la consécration totale au salut du prochain, le choix et l'amour exclusif de Jésus, seul compagnon de vie des âmes apostoliques. Nous avons là le testament d'une âme qui meurt au monde et se jette à corps perdu dans l'amour de la croix. - Ces pages admirables ne devaient pas rester ensevelies dans l'oubli ; pour la haute édification des âmes qui se consacrent à Dieu nous les avons publiées sous un titre qui en exprime absolument l'idée : *Le Radicalisme du sacrifice* (un volume in-32, Téqui, Paris).

« Je l'ai donc vue, cette Pierre-qui-Vire, écrit dès son retour l'abbé Aubry, je suis heureux, enchanté ; j'ai passé là des jours bien doux ; à vrai dire, je me sentais si plein de défauts qui ont incroyablement grandi chez moi, si faible de cœur enfin, que, tout en étant décidé à me fixer sur un autre sol que le diocèse, je songeais un peu aux Bénédictins ; j'étais venu, pensant vraiment aux missions et tâchant de me persuader que je pensais aux Religieux. J'ai admiré la vie de ces Pères ; j'ai trouvé là une communauté pauvre, très humble, très mortifiée, en même temps très digne ; je crois que j'irais là si je voulais me faire religieux ; mon attrait eût été pour les Bénédictins, non pas à cause de leur science, mais c'est que le Bénédictin est toujours le maître, le père de toute vie et de toute règle religieuse. Un prêtre à tout à gagner à étudier saint Benoît, sainte Scholastique et leur institution, c'est comme un second Evangile, l'Evangile de la vie monastique. Les fêtes bénédictines sont encore mes fêtes, et c'est chez ces religieux qu'il faut aller pour se reposer et chercher la paix ».

Dès les premiers jours de sa retraite, et malgré son attrait pour la vie religieuse, l'abbé Aubry fut « très frappé de la pensée que Dieu ne le voulait pas dans ce genre de vie. - Je me suis dit : ce n'est pas pour moi ; soyons missionnaire ! Et sans me battre les flancs, tout en bornant ma retraite à me recueillir et à me tranquilliser le plus possible, je me suis trouvé tout converti, résigné à tout perdre et à tout quitter, singulièrement affermi dans mes vieilles idées... Mon directeur, après avoir écouté mes raisons, m'a confirmé dans mes résolutions, et je suis parti avec cette décision : encore deux ans pour me sanctifier, me fortifier et réfléchir. Si, dans deux ans, Dieu ne m'a pas fait constater que mon idée est une illusion, je pars. Toutefois, en même temps que je me prépare, je m'attends à tout et suis résigné à sacrifier même mes rêves d'enfance, et à faire n'importe quoi, même à rester au séminaire, s'il est une fois constaté que Dieu m'y veut. S'il ne me vient aucun autre indice, je m'en irai coûte que coûte, en disant au Bon Dieu : « Si ce n'est pas là ma voie, il fallait me le dire ! » (Lettre au P. Gossin. 8 septembre 1872).

De retour à Paris, l'abbé Aubry se faisait inscrire au Séminaire des Missions-Etrangères pour la l'entrée d'octobre 1874, et avertissait définitivement son Supérieur, M. Marthe. Plus tard, au milieu des fatigues et des tracas de la vie apostolique, le missionnaire écrivait : « Ma tentation, c'est le souvenir de La-Pierre-qui-Vire ; je suis jaloux de ces religieux, non pas de leur repos, mais de cette vie calme, silencieuse, retirée, studieuse, débarrassée de toute préoccupation terrestre... Je disais au P. Etienne : « Votre vie est admirable, c'est l'idéal et ce qu'on peut voir de plus rapproché du ciel ; il y a, dans tout ce qui est sorti de saint Benoît, une grandeur, une profondeur, un charme, qui n'ont pas d'expression terrestre ; je le comprends et je le sens ; mais cette vie n'était pas pour moi ».

Le labeur de cette retraite que l'abbé Aubry s'était imposée pour connaître plus clairement le dessein de Dieu sur lui, devait avoir sa récompense. Après La-Pierre-qui-Vire plus l'ombre d'un doute ; la voie où Dieu l'appelle est bien la voie apostolique, et le champ vers lequel aboutira cette voie c'est un lambeau du territoire païen. Il a mesuré, il sent vivement la grandeur du sacrifice ; mais Dieu le veut, et c'est mû par cette pensée à la fois impérative et réconfortante que bientôt et avec allégresse il franchira le seuil du Séminaire des Missions-Etrangères, ne perdant pas un instant l'idéal qu'il a résolu de réaliser dans sa perfection. Chez lui l'idée du sacerdoce est tellement élevée qu'elle embrasse comme naturellement ce qu'il en considère comme l'expression la plus adéquate et la plus haute, à savoir l'apostolat en pays infidèle.

Dès le retour de La-Pierre-qui-Vire l'abbé Aubry avait fait à celui qui écrit ces pages, la confidence de son projet. - Il m'avait entraîné dans la campagne, loin de tout regard indiscret. Je revois toujours, au milieu des champs dépouillés de

leurs moissons et brûlés par le soleil d'été, ce chemin creux où le grand frère me fit la première confiance de sa détermination. A cette révélation aussi douloureuse qu'inattendue je me sentis défaillir et me jetais dans ses bras en sanglotant. Eh, quoi ! Il me faudrait perdre bientôt - au moment où j'en aurais le plus besoin - mon meilleur, mon seul ami, le conseiller et le soutien le plus éclairé, le plus généreux de ma vie cléricale. Cette confiance était d'autant plus angoissante que, pendant deux ans, elle devait peser lourdement sur mon cœur et demeurer entre lui et moi sans transpirer dans la famille.

Encore sous l'émotion de cette confiance, l'abbé Aubry écrit à son ami : «Il me faudra tuer père et mère, et laisser mon frère seul avec un an de soutane... Dieu que j'entrevois une vie dure et pleine d'amertumes, de déceptions douloureuses et de brisements de cœur ! Je demande la force, non pas de quitter tout, je l'aurai, mais de me résigner même aux insuccès de l'apostolat, même à ne pas récolter le fruit de mes semences, même à n'avoir pas la joie de savoir si elles produiront ; la force d'évangéliser des pauvres, des ignorants, des gens grossiers et animalisés, sans espérance d'être compris et apprécié dans les sacrifices que j'aurai faits pour eux, et d'en recevoir aucun retour d'affection ; la force de me résigner à vieillir sans famille, sans amitié même et oublié, là-bas, de ceux que je n'oublierai pas, moi. J'ai en moi deux hommes qui se contredisent et se battent, l'un criant : «Je ne pourrai jamais me résoudre à tout quitter pour aller enfoncer ma vie loin de tout ce à quoi je suis attaché» ; l'autre criant plus fort : «Il le faut, c'est tout juste ce qu'il me faut !»

«Voilà, cher ami, ma situation. J'étais incroyablement tourmenté depuis trois mois, avant cette retraite ; tant qu'elle a duré, mes tourments se sont calmés ; me voici rentré ; ils m'ont repris depuis hier, bien plus forts que jamais ; ils vont sans doute durer. Je ne dors pas, je suis incapable de travailler à quoi que ce soit, je n'ai de goût à rien, sinon pourtant aux choses de la piété et à parler de ma situation d'esprit ; mais il faut la cacher à tout le monde et paraître tranquille».

«Quelle singulière chose que le cœur d'un homme ! Je pourrais me faire ici un petit nid si doux, si confortable ; étudier tout doucement, ne rien faire de gênant ; poursuivre, sans en avoir l'air, ces petits honneurs faciles à obtenir ; mener une petite vie calme, honorée, assez utile pour que ma conscience soit heureuse et ma vocation sacerdotale suffisamment expliquée ; et voilà qu'il me faut chercher midi à quatorze heures, et poursuivre des souffrances que je redoute et désire en même temps» (Lettre au P. Gossin. 8 septembre 1872).

Son ami s'efforçait de le calmer, l'exhortant «à se laisser porter par le Bon Dieu comme le petit enfant par sa mère, à n'avoir au cœur que le sentiment de la bonté divine qui dispose tout au mieux de notre sanctification». Il lui conseilla de choisir un directeur qui eût la charité de l'accueillir et de l'écouter toujours.

Dieu lui donna ce confident de l'heure difficile dans la personne d'un saint prêtre - M. le Chanoine Racinet - qui avait été son professeur au petit-séminaire et dont il avait conservé l'affection et apprécié la haute valeur sacerdotale. Il mit à suivre les conseils de son amitié et de sa grande expérience, la docilité d'un enfant. Il lui ouvrit son cœur à deux battants, comme d'ailleurs il faisait si volontiers à l'égard du P. Freyd. - Qu'on écoute plutôt cette confiance filiale où son cœur se découvre jusqu'aux derniers replis.

«Ouvrez vite vos bras, ouvrez vite votre cœur. Voici l'enfant prodigue qui arrive ; accueillez-le, je vous en prie, avec votre miséricorde d'autrefois ; il y compte, et il vient à vous avec sa confiance filiale, enfantine, et son abandon d'autrefois aussi, vous parler de son âme. Tant de choses se sont passées depuis deux ans qu'il me semble que se soient deux siècles. J'ai pensé bien souvent à mon bien-aimé père de Rome ; c'est peut-être à moi un peu d'outrecuidance de le croire et de le dire, mais je me suis toujours imaginé que vous aviez pour moi un peu d'affection, et peut-être un petit brin de prédilection. Monseigneur me l'a dit, au retour du Concile, et j'en étais bien heureux et glorieux. J'aurais dû vous écrire ; je m'accuse de ce qu'il y a là de coupable. Je me sens bourrelé de remords ; et me voici enfin, le cœur franchement ouvert et vous demandant mon pardon. Je proteste toutefois que je pense très souvent à vous et à notre chère maison, et que je ne me retourne jamais, sans un serrement de cœur, vers mes bons souvenirs de là-bas».

«Je veux vous parler de mon intérieur ; je voudrais pouvoir le prendre et le tenir ouvert dans mes doigts et sous vos yeux, pour que vous voyiez ce qu'il y a et ce qu'il faut là-dedans, et qu'avec votre jugement exquis, vous me disiez votre pensée. - Oh ! qu'il s'est passé de choses en moi depuis deux ans ! Comme Notre-Seigneur m'a intérieurement bouleversé, retourné, éclairé sur ma vie, tout en me laissant encore beaucoup à faire et à comprendre ! Il s'opère en moi, depuis quelque temps, un travail étonnant qui est, je crois, non la première entrée, mais la vraie installation de Notre-Seigneur dans mon âme, et qui doit aboutir au détachement complet. Je dis complet, car je veux être, ou du moins je voudrais être radical dans mon sacrifice. Que j'en suis loin encore, et que ce travail de détachement est douloureux, déchirant, et menace d'être long».

«Vous savez bien à peu près, mon cher Père, ce que j'étais en revenant de Rome, plein de défauts que j'ai encore, mais portant en moi un germe que vous y aviez ou déposé ou préparé à la germination. Que vous m'avez fait de bien ! Que vous m'avez préparé à la vie sacerdotale, et à tirer profit de toutes ses amertumes pour la formation de mon âme. Il faut d'abord que je vous l'avoue : mes deux premières années ici ont été très pauvres pour la vie intérieure, soit par suite d'une disposition d'esprit un peu aigri et dépité, soit manque de direction. Mais, depuis deux ans, Dieu a commencé Son travail sur mon âme. L'étude de l'Écriture-Sainte dont on m'a confié l'enseignement, voilà en partie ce qui m'a changé. Je n'avais pas assez lu la Bible ; depuis que j'y suis entré, je me sens remué de fond en comble, et il se réveille en moi des désirs de sacrifice que Dieu seul peut conduire à bonne fin, et auxquels j'ai résolu de donner leur objet, quel qu'il soit, quand j'aurai une fois constaté qu'ils viennent de Dieu, dussé-je pour cela sacrifier même mes rêves d'enfance, et déchirer, ensanglanter ma vie, en acceptant de la passer où Dieu me voudra».

«Ah je comprends mieux que jamais ce que vous nous avez si souvent prêché, mon cher Père, l'union à Notre-Seigneur ! Que je comprends ce mot si court et si expressif, que vous m'avez envoyé, au jour de mon sacerdoce : *Intime avec Dieu seul* ! Plus j'avance, plus je vois que tout est néant, que le temps est court, et que s'il nous reste une chose à faire, c'est de passer au milieu du monde comme n'en usant pas. Mon cœur s'accroche à tout, s'attache d'instinct aux créatures ; et, pourtant, je sens qu'il faut me détacher. Grâce à Dieu, je m'étudie de plus en plus à pousser la pureté de conscience jusqu'aux dernières limites de la délicatesse ; mais si vous saviez les angoisses du cœur, le sentiment vif,

amer, saisissant et poignant de cette perspective de vie solitaire, triste, silencieuse, qui s'ouvre devant moi, les bouffées de regrets du monde et de la famille qui me reviennent et me suffoquent par moments ! Que j'ai bien fait de me donner à Dieu, et de l'aller connaître à Rome ! Aujourd'hui et depuis plusieurs mois surtout, je vois que j'ai trop longtemps hésité en face du sacrifice, qu'il n'y a rien de sérieux et de bon, sinon les choses éternelles ; et je m'y suis mis enfin de toute mon âme, avec la résolution bien arrêtée d'aller au bout de mes bons désirs, et de ne plus rien refuser au bon Maître».

«Parlons encore de mon avenir, car j'en suis encore à travailler dans l'avenir et à faire des projets que je veux vous soumettre. Je vous ai parlé un jour de me consacrer aux missions ; c'est mon rêve d'enfance et de jeunesse ; j'étais obligé d'attendre pour des raisons que vous connaissez. Or, depuis mon retour, ces idées me sont revenues avec une force et une insistance qui m'ont bien tourmenté. Que j'aurais voulu être auprès de vous pour vous ouvrir mon cœur ! J'ai cru, pour un temps, à une tentation qu'il fallait chasser ; mais à mesure que je me forge davantage à la piété, mon vieux rêve s'accroît et se précise, de manière à ne me laisser aucun doute. J'ai voulu faire une bonne retraite chez les Bénédictins : j'ai commencé en me disant qu'une fois la volonté de Dieu indiquée, je la suivrais, quand bien même elle me dirait de rester toute ma vie professeur, ce qui me serait bien amer. C'était la première fois que j'avais le courage d'accroître nettement ce sacrifice. Dieu m'a peut-être entendu, car depuis je n'ai plus d'hésitation, plus de doute ; je me suis fixé une date, et dans deux ans, si Dieu le permet, j'entrerai aux Missions-Etrangères. Pendant un temps, j'avais pensé à quelque Ordre Religieux ; mais je ne crois pas que Dieu m'y appelle ; mon attrait m'a toujours, et plus que jamais aujourd'hui, porté vers les Missions.

«Vocation à l'apostolat, voilà mon rêve perpétuel et la forme sans laquelle je n'ai jamais désiré le sacerdoce. Quand j'étais plus jeune, j'avais mêlé à ces désirs un peu trop de poésie et d'illusions ; mon cœur était trop jeune, trop facile à entraîner, trop enchanté de la vie, et ma volonté trop faible encore. Souvent aussi j'ai eu peur de mêler à mes projets une pensée d'orgueil, et de chercher trop le sublime. Je ne m'étais pas assez vigoureusement trempé dans l'amour de Dieu et l'obéissance ; enfin je n'avais pas assez prévu les dangers du genre de vie auquel j'aspirais. Aujourd'hui ma volonté est prête ; j'ai vu les dangers de cette vocation, et mon rêve a survécu à leur examen. Mes études et mon séjour ici m'auront été précieux pour me fixer dans la piété, me détacher de moi-même et des affections humaines, ou du moins, me donner la force d'agir comme si j'étais détaché».

«Me détacher des affections humaines ! O mon cher Père, me connaissez-vous assez pour savoir combien cela m'est pénible et douloureux, et combien j'en sens la nécessité ? Mon cœur est si faible, si impressionnable ; il a si grand besoin d'aimer, de s'attacher à des cœurs qui s'attachent à lui, par des affections pures sans doute - je n'en ai, grâce à Dieu, jamais connu d'autres - mais enfin par des affections humaines et, par conséquent, mesquines et anti-sacerdotales. Il faudra pourtant tout quitter, laisser là tout ce que j'aime, emporter avec moi des souvenirs qui ne me quitteront plus, et qui ne serviront qu'à me torturer, peut-être à me tenir toujours en haleine de sacrifice».

«Depuis quelques mois surtout, il s'est fait, dans ma tête, dans mon cœur et dans mon âme, un travail qui me déchire et me pousse irrésistiblement vers un acte plus complet de détachement et de séparation ; je vois défiler ma jeunesse et mes meilleures années, et je n'ai encore mis la main à rien de définitif, à la réalisation d'aucun de mes projets qui, en somme, ont peu varié depuis que je me connais et qui sont toujours revenus au même point. Je suis sûr que si je ne les réalisais pas, ils me tourmenteraient toute ma vie. Je suis professeur par obéissance et ne veux plus m'en plaindre, puisque mes supérieurs l'ont voulu et que le professorat m'aura servi d'épreuve et d'expérience. Mais je sens que mon âme n'est plus dans son élément, et que Dieu m'appelle à une autre vie où le sacrifice soit plus effectif et plus complet, et où je puisse travailler plus directement au salut des âmes».

«Encore deux ans pour réfléchir, me mûrir et me préparer par l'humilité, l'obéissance, la pureté du cœur et la piété, à ce que Dieu voudra. Je prévois qu'alors je ne trouverai plus devant moi d'obstacles matériels ; j'aurai 30 ans - l'âge fixé par M. Marthe. Le temps sera donc venu de ramasser mon courage et de m'exécuter une fois pour toutes. Autrement, je grossirais, je vieillirais dans le professorat ; et il me faut une vie pauvre, sans famille, sans patrie, sans espérance ni ambition, et où je puisse consacrer toutes mes énergies et toute ma sève au salut des pécheurs et à l'établissement de l'Evangile. Je sais bien qu'à ce point de vue la vie du missionnaire est pleine de déceptions, et qu'il convertit bien peu ; je sais que j'aurai une vie pleine d'amertumes et de brisements du cœur ; mais, avec la grâce de Dieu, je porterai mon fardeau ; je ne demande pas à faire mon ciel sur la terre, ni à être épargné dans mes affections, ni à récolter moi-même le fruit de mes semences, ni à savoir si elles produiront après moi. Je demande à me sanctifier en vue du salut des autres, et à coopérer à l'évangélisation des pauvres, de ceux à qui personne ne pense et de qui on ne peut attendre ni gloire, ni compensation, ni même un retour d'affection ; je voudrais que Dieu me donnât la force de travailler sans espérance de succès ; c'est ce que je roule dans mon cœur depuis dix ans».

«Voilà ma situation d'esprit ; elle est actuellement assez tranquille et reposée ; car je tiens, avant tout, à me sanctifier et à sauver des âmes. Mais je sens, au fond de moi, deux hommes qui se battent et se contredisent, l'un criant : «Quoi ! tout quitter, quand je pourrais réussir et même faire du bien ici ; aller enfouir ma vie si loin de toutes les affections auxquelles je tiens !» L'autre répondant plus fort : «Oui, oui, c'est précisément là ce qu'il me faut, ce que Dieu me demande : me renoncer davantage, afin d'avoir plus à donner à Dieu et aux âmes !» - Après tout, je ne veux que la volonté de Dieu ; je vais travailler encore deux ans à me fortifier et à faire ici le moins de mal possible ; que si alors Dieu ne m'a pas montré autre chose, je lui dirai : «Mon Dieu, si ce n'était pas là mon chemin, il fallait me le dire !»

«Cher, très cher Père, je voudrais m'ouvrir à vous, je voudrais vous montrer mon âme tout entière ! Car vous êtes bien mon Père, et je n'ai pas trouvé, avant de vous connaître, je n'ai pas trouvé, depuis mon retour de Rome, un cœur comme le vôtre, dans lequel il me soit si doux de verser et de noyer ce qu'il y a dans le mien, en bien et en mal. Que je voudrais que vous me jugiez et me donniez votre avis, et que, malgré vos tribulations, vous me conserviez une petite place dans vos affections et dans votre cœur ! Je veux rester votre enfant, et que ni l'âge, ni la distance, ni aucune situation dans la vie ne m'ôte ce titre à votre tendresse, si je pouvais l'obtenir... Priez pour moi, afin que Dieu fasse de moi un vrai prêtre, dans lequel il n'y ait rien, ni un cheveu, ni un acte, ni un désir, qui ne soit sacerdotal, afin qu'il fasse de moi un apôtre et

un saint... Adieu, adieu ! bien cher et vénéré Père ; vous voulez bien me laisser vous dire que je vous aime toujours et que mes sentiments sont toujours ceux d'un enfant bien tendrement respectueux»(Lettre au P. Freyd, 12 octobre 1872)

Nous avons voulu donner sans en rien passer sous silence, cette lettre si confiante, si tendre, si pleine d'abandon filial, nous oserions dire enfantin ; elle reflète si bien les sentiments les plus intimes et les plus généreux de cette âme dévorée de la soif du sacrifice et de l'apostolat. - Désormais, le jeune directeur attend avec patience la date du grand sacrifice. Il s'affectionne même jusqu'à un certain point à ses fonctions, travaillant beaucoup pour ses élèves et pour ses prisonniers, luttant avec persévérance contre les difficultés et les saillies de son tempérament, devenant de plus en plus fidèle à l'oraison, savourant les textes de l'Écriture et les ouvrages des saints, conservant de sa retraite et appliquant avec courage des résolutions viriles.

«Mes résolutions de La-Pierre-qui-Vire sont à trois mois dans le passé, mande-t-il à son curé ; cela veut dire que la faiblesse humaine leur a bien fait quelques petites brèches, peu importantes cependant. En somme, je passerai bien mes deux ans... C'est sur la langue médisante et murmurante que je me suis observé ; je crois, sur ce point, n'avoir que des choses imperceptibles à redire. Je continuerai sur ce pied, et ne m'y sens pas trop faible. Je ne dis pas que l'intérieur du volcan soit aussi calme ; il y a là des bouillonnements d'eau et des tourbillons de feu, que vous connaissez bien ; les antipathies ont disparu ; mais M. le Supérieur me disait, il y a quinze jours, quand je lui ai confié mes résolutions définitives : «On voit bien que vous ne vous plaisez pas ici !» - Je fais du reste ma classe le mieux possible, et je veux travailler à me ferrer dans la piété pendant le temps qui me reste. J'ai vu, ces jours-ci, dans l'Écriture, une belle parole en conséquence de laquelle je veux marcher : *Novit Dominus pios de tentatione eripere*» (II Petr., II, 9)

«J'ai donc déclaré mes plans à M. Marthe, lui demandant son avis comme à mon directeur depuis longtemps ; comme je le pensais bien, je n'ai eu de réponse ni en oui ni en non ; il a dit seulement qu'il ne pouvait me tirer cette idée, si je l'avais !» Cette parole me suffit. Du reste, pas une minute d'hésitation depuis trois mois. Cela ne veut pas dire que tout m'y paraisse rose et azur, oh ! non, soyez certain ; mais enfin, si je ne suis pas détaché par le cœur, je ferai comme si je l'étais ; à moins que d'ici là Dieu ne m'indique clairement une autre voie. Au reste, depuis la rentrée, je suis on ne peut plus tranquille ; mes souffrances m'ont quitté. Je pense beaucoup à l'avenir, mais avec calme ; et les deux ans qui m'en séparent ne me semblent pas de trop, bien que je ne veuille pas reculer ni vieillir davantage» (Lettre à M. Boulenger, 11 novembre 1872)

Vers la même époque, il écrivait encore au P. Freyd : «Votre réponse à ma dernière lettre m'a fait du bien, comme toutes vos paroles, en me reportant à des années qui me sont chères, et en me reposant, comme autrefois, le cœur auprès du vôtre. Avez-vous bien pu croire que je vous avais oublié ? Non, vous ne l'avez pas cru, et vous me dites cela pour me punir, comme un père miséricordieux ; j'accepte la punition pour tous mes autres péchés, mais pas pour celui-là... Un petit souvenir dans vos prières pour que je sois un vrai prêtre et un apôtre, que je me sanctifie moi-même par la sanctification des autres, et que j'avance un peu plus vite dans la vie intérieure. Oui, je sais bien et je vois de plus en plus que c'est là ce qui me manque, ce qui fait, en général, les prêtres inutiles et mondains, et la stérilité, l'impuissance fatale du ministère. Quelle triste chose que nos pauvres paroisses ; mais aussi comme tout s'explique par l'affaïssement de la piété sacerdotale et le défaut de vie intérieure dans le cœur de beaucoup de pasteurs. Que de misères et de faiblesses ! Puis les vocations sont rares, souvent fades, peu accentuées, peu désintéressées dans leur premier développement. Nos supérieurs sont bien inquiets pour l'avenir, car tous les pronostics sont mauvais, et le vent n'est pas aux vocations sacerdotales» (Lettre au P. Freyd, 10 janvier 1872)

Pendant les deux dernières années de son professorat, l'abbé Aubry souffrit beaucoup : «J'ai passé des nuits à me tourmenter. Ma décision prise irrévocablement, l'idée de mission non seulement avait perdu tout charme pour moi, mais encore me révoltait par moments ; il ne m'est resté pour tenir bon que les pures et sèches raisons dogmatiques de cette vocation. Et puis j'avais pour mes parents une inquiétude qui ne se décrit pas. J'étais moi-même franchement décidé, mais j'avais des retours de volonté effrayants ; je passais mon temps à me révolter contre ma volonté et à me dire «suis-je fait pour cette vie de missionnaire ? Evidemment non. J'ai des aptitudes pour le professorat, je suis ici à ma place ; si je n'y reste pas, c'est par orgueil ; évidemment le chemin par lequel Dieu m'a conduit jusqu'ici, n'aboutit pas aux missions. Ne vais-je pas faire une sottise et substituer à la vocation de Dieu une vocation qui est de moi ? Tant pis, j'irai ! Mon Dieu, si mon projet n'est pas de Vous, dites-le d'une façon ou de l'autre ; si Vous ne dites rien, je vais de l'avant ; qui ne dit rien consent ; je Vous remets mon salut, et je vais chercher celui des autres». - Et il remerciait Dieu d'avoir été dirigé vers l'enseignement, malgré ce qu'il en avait souffert, lui qui n'aspirait qu'au ministère apostolique. - «Le Bon Dieu a bien fait ce qu'il a fait ; ce qui a été mal fait, c'est de moi».

Dès les premiers jours de sa dernière année de professorat, et pour laisser à ses supérieurs le temps de pourvoir à son remplacement, l'abbé Aubry jugea opportun d'informer son évêque de sa détermination bien arrêtée.

«Monseigneur a reçu ma confidence avec la plus grande bonté ; je le croyais informé depuis longtemps par M. Marthe. - «Monseigneur je viens vous faire de la peine ! - Il ne faut pas m'en faire, j'en ai déjà assez. - Monseigneur, je ne suis pas libre de ne pas vous en faire». Et j'ai exposé ma cause, mes idées qui ont toujours été là ; les pourparlers avec mes supérieurs, l'époque fixée par M. Marthe, il y a dix ans ; le temps que j'ai eu pour réfléchir, etc. Monseigneur m'a dit que j'étais ici en situation de faire du bien, que le diocèse est en souffrance, qu'il ne voulait pas s'opposer à la volonté de Dieu si elle était claire, qu'enfin il y repenserait. - Mais vous ne m'avez pas prévenu. - J'ai prévenu M. Marthe, mon confesseur, mon supérieur et Vicaire Général ; je voulais vous en parler ; il m'en a empêché, prenant la responsabilité de son acte, ajoutant qu'il était là pour témoigner qu'en effet je voulais avertir Votre Grandeur». - Monseigneur a une âme généreuse, il ne donne aux intérêts administratifs qu'une place secondaire ; à peine m'en a-t-il parlé. Au contraire, il a insisté sur les raisons surnaturelles d'apostolat, de vie intérieure et sacerdotale. Combien il est regrettable qu'il n'ait pas été éclairé, il y a deux ans, comme je le croyais. Dans toute cette affaire, Monseigneur a été d'une amabilité et d'une délicatesse de procédé qui resteront pour moi le plus touchant souvenir. Il me donna toute permission de partir, et après lui

avoir fait ma visite, je me retrouvai assis devant mon bureau pour ces dernières vacances, la tête dans les mains, et me disant : «Qu'est-ce que j'ai fait !» A la suite de cette entrevue d'ailleurs Monseigneur a continué de m'accueillir avec une grande bonté. Je viens d'écrire à M. le Supérieur des Missions-Etrangères qui accepte mon admission officielle pour octobre 1874. Je vois approcher le terme sans enthousiasme et sans tremblement, mais bien résolu. C'est fini, le fruit est détaché !... » (Lettre à son curé. 22 octobre 1873)

Au P. Freyd, un peu plus tard, il communique sa décision définitive. - «Il en sera ce qu'il en sera, mais le premier octobre 1874 j'entre au séminaire des Missions-Etrangères. Ne croyez pas que ce soit de l'enthousiasme et de la poésie ; il y a longtemps que je vous en ai parlé, plus longtemps encore que j'y pense. Mes idées ont eu le loisir de mûrir, de s'éprouver, de se durcir, de se dépouiller de cet involucre de poésie qui est le fait de la jeunesse et qui sert de corolle à la fleur de la vocation ; la corolle nourrit le fruit, un jour elle tombe, le fruit reste ; le mien, à moi, est pauvre et maigre, mais que Dieu l'accepte et le bénisse ! Si je Lui offre ma vie, ce n'est ni par recherche d'ambition, ni pour mon plaisir. Le sacrifice des affections que je me suis formées ici me coûtera bien plus au cœur à trente ans qu'à vingt ; je le ferai sans enthousiasme ; mais je ne veux plus attendre, je serais trop vieux ! Ma décision est très secrète, excepté pour mes supérieurs qui me laisseront partir» (Lettre, 27 janvier 1874)

C'en est fait, l'abbé Aubry a trouvé sa voie ; il s'y tient désormais en toute sécurité. Le calme intérieur des deux dernières années de professorat en est le signe non équivoque. Maintenant, plus que jamais, il peut répéter le mot qui lui était familier : *Non habemus hic manentem civitatem* ! - «Ce mot m'a toujours secoué jusqu'au fond des entrailles», disait-il. Et il n'est aucun visiteur qui n'ait remarqué cette devise, tracée en gros caractères entre une croix et une tête de mort, les seuls ornements de sa cellule.

L'année 1873 s'écoula sous l'influence de cette sévère perspective. Le futur missionnaire faisait provision de vie intérieure ; il s'entraînait, par des marches forcées au futur labeur des Missions ; c'était comme un noviciat de ses forces physiques. Dans ces courses qui endurcissent la nature, il se faisait un exercice de supporter gaîment la fatigue, la chaleur, la faim et la soif, compagnes inséparables du marcheur, n'éprouvant pas même le désir de quitter quelque vêtement pour supporter plus facilement les ardeurs du soleil où la fatigue de la marche. Il en vint à se faire servir à table des rats et des souris - «pour s'habituer, disait-il, au régime répugnant des pays de mission !» Comme une personne se défendait un jour de lui préparer le plat de son choix, lui-même dût y mettre la main - «Quelle leçon de renoncement vous nous donnez là ! - Dites plutôt une leçon de dépouillement», répondit-il ; et il présenta en riant la peau des répugnants rongeurs.

«J'allais partir pour le noviciat, raconte son meilleur ami, lorsque je reçus sa dernière visite. Nous parcourûmes pour la dernière fois le bois où nous aimions tant à parler de nos projets d'avenir. C'est alors que l'abbé Aubry me dit, en me faisant partager son émotion : «Allons ! c'est pour la dernière fois ! Vous au couvent, moi en Chine ! Oh ! Comme nous nous rappellerons souvent cette allée !» - Et il me répéta plusieurs fois son mot favori : *Dura Evangelistarum conditio* ! - «Mon Dieu, s'écriait-il à chaque pas, qu'il y a des âmes appelées à une dure destinée !»

Dès lors, l'abbé Aubry embrasse le sacrifice, s'oublie en tout et partout, s'accorde à peine le nécessaire, couche sur la dure, et s'efforce de dissimuler, sous une physionomie froide et composée, les émotions et les larmes souvent prêtes à jaillir. A ses parents, retirés non loin de la ville, il ne fait plus que de rares visites pour les amener peu à peu à l'habitude d'une séparation plus grande. - «Vous n'imaginez pas à quel point je vis en *ours*, écrit-il à son Curé, et avec quel soin, malgré moi, j'évite de lier connaissance. Je vois approcher le terme sans enthousiasme et sans tremblement ; ma résolution est inébranlable. Mais priez bien pour moi ; je suis si méchant et si terrestre !»

«Je suis domicilié au séminaire pour quelques semaines encore, écrit-il au P. Gossin ; je n'y suis plus professeur, mais novice aux Missions-Etrangères. Monseigneur m'a sans façon fort gracieusement permis de partir. Ne croyez pas que ma décision soit étayée sur des illusions et des idées fantaisistes. Ces idées, ces illusions, je les ai eues, et il y a bien dix ans que je sais leur peu de valeur. Depuis deux ans surtout il n'en reste pas trace. Je suis à sec, et il ne me reste plus pour partir car les raisons dogmatiques et la décision prise il y a deux tas et dont je ne veux plus me dessaisir»

«Depuis quelques années, j'ai souvent pensé à la vie religieuse ; mais ce n'était que par crainte pour mon salut personnel. Aujourd'hui, je remets entre les mains de Dieu le souci de mon salut ; je ne demande qu'à travailler pour les autres ; si Dieu me laisse damner, c'est son affaire, et c'est dans ce sens que je comprends le mot de saint Paul : *Optabam ego ipse anathema esse pro fratribus meis*. - Par moments, je gémis moi-même d'avoir reçu pour lot une vocation semblable ; je me révolte contre cette idée d'aller me parquer avec des sauvages qui n'ont rien de ragoûtant. Je sais bien que les regrets m'empoigneront en quittant la France ; mais je serai comme les autres, *Euntes ibant et flebant*. On dit qu'il n'y a pas un missionnaire qui n'en soit là. Marchons donc comme les autres. Je sais bien ce qui me fera le plus souffrir, ce sont les affections que je laisserai ici, et la disette que j'en sentirai là-bas. J'ai déjà remarqué que plus je suis désolé, plus mon action est féconde : va donc pour la désolation perpétuelle. Je sais bien que c'est rude à porter, et je suis téméraire de vouloir me charger d'un pareil fardeau ; le Bon Dieu s'arrangera, puisque c'est pour Lui ce que j'en fais».

«J'entrerai au séminaire de Paris pieds et poings liés. Là-bas, on cherche à organiser des rudiments de séminaires. Si on veut me jeter dans une œuvre de ce genre, j'en serai ravi, car mes goûts restent dans l'éducation sacerdotale, et j'ai la manie de ramasser de tous côtés ce qui me vient de bon sur cette question. Les six ans que je viens de passer ici, m'auront été singulièrement utiles pour me faire formuler mes idées, et tirer du chaos un plan d'études sacerdotales que j'ai en tête - *Non nova sed nove*. Du reste, ils me mettront où ils voudront ; j'ai confiance en eux, je me laisserai manipuler à volonté... Je ne demanderai rien, même par prudence et en vue de ma préservation et de mes goûts. Même si on me met dans une procure pour les affaires matérielles ou je ne sais quoi, je serai content d'être une pièce dans cet édifice...» (Lettre, 13 août 1874).

Un des sacrifices les plus pénibles, celui auquel l'abbé Aubry ne se résigna jamais entièrement, fut l'abandon des études sacrées. Il redoutait même d'avoir à se dépouiller de ses chers livres. - «Pourrai-je en emporter quelques-uns en mission ? Pourrai-je étudier un peu ? Quelle désolation de laisser cela en plan ! Cependant je le ferai, s'il le faut. Nous

autres, prêtres, nous avons une vie d'étude ; mais ce n'est pas dommage si, arrivés à un certain âge, nous sommes condamnés à ne plus étudier qu'un peu, et autant qu'il faut pour entretenir la vie acquise. Tout est vanité, même l'étude sacrée, si elle n'est au service de Dieu finalement et principalement».

Le détachement intellectuel lui était aussi difficile que les sacrifices du cœur ; il était résolu à l'embrasser mais «pas plus que de raison, et autant que cela rentrerait dans le cadre de son apostolat». - Au fond, nous savons ce qu'il faut penser de ce détachement, et l'exemple de sa vie apostolique nous donnera bientôt la vraie notion des devoirs intellectuels du prêtre.

On était aux derniers jours de juin 1874. L'heure décisive approchait, et Mgr Gignoux n'avait pas encore donné son assentiment définitif. - «Allez, lui dit-il enfin en l'embrassant ; mais ne l'oubliez pas, je vous considère toujours comme attaché à mon diocèse ; vous gardez une grande place dans mon cœur !» - «Je n'ai pas eu de peine à être sincère, avoue l'abbé Aubry, en disant à Monseigneur qu'une de mes peines les plus sensibles était de le contrister par mon départ. C'est bien vrai ! Il a été pour moi, dans ces derniers temps surtout, si bon, si indulgent, si affectueux ! Il s'est mis à me troyer ; cela m'a confondu et bouleversé !»

L'année scolaire s'acheva au milieu des controverses théologiques les plus animées et les plus pénibles. L'abbé Aubry était trop sûr de l'orthodoxie de ses doctrines pour ne pas l'emporter dans la lutte. Dans ces controverses sur les matières délicates et difficiles de la grâce, il eut l'honneur de soumettre à Rome les thèses qu'il avait développées dans son cours, à propos du Jansénisme, et fut honoré de la haute approbation et des lettres les plus élogieuses des maîtres les plus illustres du Collège-Romain, Ballerini, Palmieri, Schrader et Franzelin. Mais il «n'avait plus le cœur à ces questions», et faisait bon marché des hautes approbations données à son enseignement par les premières autorités théologiques ; de plus graves soucis l'absorbaient. Son âme entraînait dans une sorte d'agonie - *Coepit pavere, tædere et mæstus esse*.

« Je vous écris la nuit, mande-t-il à son curé. Je ne puis ni dormir, ni rien faire ; je ne sais où tourner mon âme aux abois ; j'ouvre un livre, je le ferme ; je prends un papier pour écrire, je le jette. Quelle inquiétude ! Il faut bien que je recoure à vous qui êtes mon père et mon premier ami, pour vous demander un peu de réconfort et de consolation. Voyez donc ce que je vais faire, et vers quel avenir je vais me jeter ! Je suis tourmenté ce soir surtout, comme je ne l'ai jamais été ! Ce n'est pas que je recule ; au contraire, je ne pense même plus à l'hypothèse de ne pas partir ; mais plus j'avance, plus cette perspective m'épouvante à tous les points de vue et me devient aride et navrante. La volonté où je suis de partir est bien arrêtée, mais sans charme ni attrait ; c'est une volonté sèche et têtue. Je ne prie presque pas, je ne médite presque pas, et c'est ce qui m'effraie encore. Je ne vais pas là-bas pour mon salut, mais pour celui des autres. Je ne sais où donner de la tête pour retrouver un peu de joie et d'espérance ; je sais bien que Dieu peut me donner tout cela, mais j'ai bien du mal à me retourner vers Lui. Il me reste un mois à passer ici ; si cela continue, ce sera un mois terrible de souffrances morales. Tout le monde me croit et me voit très calme et tranquille...»

«Je vais engager ma vie ; engagée, elle l'est déjà, et le sacrifice est déjà bien lourd par moments ; mais que sera-ce ? Je prévois des regrets, des découragements, des élans d'imagination, des désolations sans mesure, des tentations, des tortures morales : tout cela m'épouvante. Je prévois surtout qu'il n'y aura, pour moi, aucune compensation terrestre, et qu'une fois parti, ce sera fini, il faudra vieillir comme cela. J'embrasserais encore cette perspective avec joie, si j'étais sûr d'avoir la force pour la porter sans faiblir, c'est-à-dire sans perdre mon âme, ma vie intérieure, sans me décourager totalement, mais c'est de cela que j'ai peur...»

«Et puis, mes pauvres parents me font trembler aussi ! Comment m'y prendre et par où commencer ? Et mon frère, que fera-t-il ? Je lui étais bien peu utile ; je le serai peut-être plus de loin et par mes lettres que de près. Je l'attendais ce soir, il n'est pas rentré... A la grâce de Dieu ! Mais tout cela n'est pas doux, et il m'en cuit. Je sens déjà peser sur mon cœur cette parole d'ailleurs si belle de l'Ecriture, à propos des apôtres : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*. Peut-être le calme reviendra-t-il pour moi plus tard, mais, pour le moment, je suis bien malheureux, et il faut que vous m'écriviez. Je ne puis vous en dire plus long, car ma tête est vide, et je n'ai plus ni idée ni sentiment...» (Lettre à M. Boulenger. 22 août 1874)

On était arrivé au premier septembre ; le départ était fixé au vingt, et ses parents n'étaient pas encore avertis : «Ils auront toujours trop tôt ma détermination», avait-il dit. Il voulut confier cette délicate mission à deux religieuses amies la famille, et dont l'assistance, pleine de délicatesse et de discrétion, pouvait seule préparer et amortir ce choc douloureux. - «Ma mère sera informée vers le quinze ; à la grâce de Dieu ! Ce qui est décidé est décidé ; à plus tard les soucis de plus tard !» - Il sacrifiait beaucoup en partant ; rien plus que sa famille ; que de fois ses lèvres et sa plume en laissèrent échapper l'aveu ! Aussi bien, ses souffrances s'accroissaient de toutes celles qu'il pressentait dans le cœur des siens ; s'il savait devant eux se contenir, et s'il s'efforçait de sourire, il versait en secret bien des larmes. Enfin l'heure du départ sonna, cette heure dont l'attente, les inquiétudes torturent et font souffrir plus que pour mourir.

«Hélas ! Hélas !... écrit l'abbé Aubry à son curé. Aujourd'hui le coup est porté, et le moment que je redoute depuis dix ans est arrivé. Mes parents savent tout. Je vous dirai sans commentaire ce qui s'est passé et combien ils sont renversés, et moi combien brisé par le coup. J'ai eu l'idée de faire annoncer mon départ par la Mère Françoise, Supérieure des sœurs de la prison. J'ai vu d'abord mes parents un quart d'heure, puis je me suis sauvé. Ma mère a été appelée chez la Supérieure de l'orphelinat qui est douce, bonne, délicate. La Mère Françoise y était. On a averti ma pauvre mère aussi bien que possible - «Vous avez eu des sacrifices à faire, en voici encore un. - Quel sacrifice, qu'est-ce qu'il y a ? - Votre fils ! - Eh bien, quoi ? Je viens de le voir». Puis, on lui a dit la nouvelle. J'ai toujours cru que ma mère était un cœur vaillant ; elle l'a été là ; elle a beaucoup pleuré, mais elle a promis de me donner toute permission et de ne pas me gronder. Ce qu'elle a dit de plus fort c'est ceci : «Au moins s'il s'était fait religieux, je l'aurais encore vu ; mais il s'en ira, et je ne le verrai sans doute plus ; je me doutais, depuis longtemps qu'il ferait quelque chose comme ça, mais j'espérais que ce ne serait pas pour aller si loin».

«Ces deux sœurs sont si bonnes, qu'elles l'ont bien remise. Puis, toutes trois ensemble sont allées à la maison. Il a été plus difficile d'avertir mon père. - «Une nouvelle qui vous fera de la peine. - Quelle nouvelle, je viens de voir mon fils ?» - Une mauvaise nouvelle pour mes parents ne peut être que relative à mon frère ou à moi. On lui a tout dit ; il a été accablé, s'est levé pour sortir ; enfin il s'est remis. Lui aussi a promis de ne pas s'opposer à mon départ. Au milieu de tout cela, mon frère calme et adoucit tout, répond à tout ; je suis bien heureux de l'avoir et bien consolé de le laisser à nos parents».

«Ah ! si vous étiez ici, ou plutôt si vous pouviez venir à Beauvais après mon départ ! Que je serais content de promettre votre visite à mes pauvres parents ! Il est si douloureux de porter de pareils coups à ceux qui n'ont tant souffert et ne vivent que pour nous ! Mon frère sera leur ange gardien».

«Depuis quinze jours et aujourd'hui surtout, je suis sans pensée, sans force morale. J'ai la tête vide, et ne puis y arrêter ma pensée ; à peine deux ou trois fois, hier et avant-hier, ai-je eu envie de pleurer. Mon calme m'effraie ; je me demande avec épouvante s'il ne vient pas de l'égoïsme ; car s'il fallait donner la moitié de ma vie pour adoucir ce sacrifice à mes parents, je le ferais volontiers. Je laisse à mon frère tout ce que j'ai... A la grâce de Dieu ! C'est à lui que je confie mes bien-aimés parents... » (Lettre à M. Boulenger, 15 septembre 1874).

Le dernier jour, dès l'aube, dans la chapelle des religieuses de Saint-Aubin où l'abbé Aubry avait fourni un ministère si élevé et si consolant, un petit cercle d'intimes entourait l'autel. Sous la dernière bénédiction de celui qui allait partir les fronts s'inclinaient, tandis que les larmes coulaient silencieuses. C'en était fait ; le sacrifice était consommé. - Son père spirituel, l'ange visible de son sacerdoce voulut être le dernier debout sur ce calvaire. Quelques jours après il écrivait aux parents désolés :

«Je comprends votre peine et votre émotion ; car ce n'est pas en vain qu'on est père et mère. Bien des fois votre cher enfant m'a dit que, dès son enfance, il s'est senti appelé de Dieu, par une voix intérieure et pressante, à l'apostolat des Missions. J'avais combattu son idée, parce qu'une semblable vocation a besoin d'être sérieusement et longuement éprouvée. Les années ont passé, et la résolution a persisté ; le bon Dieu, qui est le maître a donc manifesté Sa volonté, comment Lui résister ?... Même en ce monde, le bon Dieu vous récompensera du sacrifice qu'Il vous demande et que vous saurez faire avec un généreux courage.

«Vous le Lui aviez donné, au jour de son sacerdoce ; Il le veut tout entier ; je vous connais et suis sûr que vous aurez assez de générosité pour Lui dire : «Mon Dieu, Vous voulez sans partage cet enfant que nous aimons tant, eh bien ! que Votre volonté soit faite !» - Il y en a un autre dont le cœur est bon et tendre, que vous aimez également et qui vous aime aussi ; il restera près de vous, il sera votre consolation. - Savez-vous que c'est une grande gloire devant Dieu, et même devant les hommes, d'avoir un fils missionnaire ! L'honneur en rejaillira sur vous pendant votre vie et aussi dans le ciel ; le bon Dieu qui récompense tout le bien que l'on fait, vous tiendra compte du sacrifice qu'Il vous impose».

«Courage donc, et sachez bénir votre cher fils ; s'il vous afflige par son départ, son cœur saigne aussi ; c'est pourquoi il a tant retardé le jour de la séparation. Le temps est venu cependant ; voici qu'il se trouve entre son Père du ciel qui l'appelle au loin, et ses parents de la terre qui voudraient le retenir. Que faire ? Les apôtres, en pareil cas, ont indiqué la conduite à tenir : «Avant tout, disent-ils, il faut obéir à Dieu !» Voilà pourquoi notre cher enfant part».

«Pour moi aussi c'est une séparation douloureuse. J'aime votre fils comme mon enfant ; je partage votre douleur et votre sacrifice comme je partage votre affection. Nous l'aimerons de loin comme de près, et nous nous consolerons un peu en pensant qu'il fait connaître et aimer Dieu, qu'il fait du bien à l'âme de pauvres hommes qui lui devront leur salut et leur bonheur. Et puis, nous aurons le bon Augustin, que je considère aussi comme mon enfant et que j'aimerai comme son frère... » (Lettre de M. Boulenger, 19 septembre 1874)

Avant d'entrer au séminaire des Missions-Etrangères, l'abbé Aubry voulut revoir une dernière fois l'Eglise d'Orrouy. - «Je vais dire adieu à nos deux chères tombes et à l'Eglise où j'ai fait ma Première Communion, écrit-il à sa famille. Ma joie, ma consolation, depuis quinze jours, ont été de voir que vous acceptiez ma détermination sans amertume et sans reproche quoique avec douleur, et que vous me laissiez partir sans être irrités contre moi. Il m'en coûtait beaucoup, à moi aussi, de vous faire part de ma décision ; mais il y a dix ans que j'attendais de voir mon frère en soutane. Aujourd'hui, le moment venu, il le fallait ; plus tard il ne serait plus temps. Soyez toujours fidèles à vos devoirs de chrétiens ?...» (Lettre, 30 septembre 1874)

A son frère il écrit ces lignes touchantes : «Je suis inquiet de ce que vont éprouver nos pauvres parents. On m'a dit que maman était toute maigrie ; ce détail m'a navré. Avec mon air sec et froid, je sens bien vivement les choses, et suis bien inquiet pour nos pauvres parents. J'ai été encore plus peiné peut-être de te laisser... Sois un cœur vraiment sacerdotal, c'est-à-dire un cœur noble, grand, pieux, toujours prêt aux plus amers et aux plus douloureux sacrifices... Laisse à d'autres l'ambition des honneurs, le désir de monter en grade ; ne recherche jamais qu'une chose, la perfection de la vie sacerdotale dans l'humilité, l'esprit de foi, le sacrifice, le détachement, l'amour de Notre-Seigneur, divin modèle de toute vie sacerdotale et apostolique...» (Lettre à son frère, 1 octobre 1874)

CHAPITRE VIII : LA CHAIRE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

L'histoire ecclésiastique, considérée objectivement, est «le développement, dans le temps, du royaume de Dieu ; le progrès continu, dans les voies de la science et de la vie, de l'humanité régénérée, s'unissant à Dieu par le Christ dans le Saint-Esprit. Au sens technique, elle est la reproduction idéale où l'exposition par le discours de ce développement vivant et réel» (Alzog, *Histoire de l'Eglise*, t. L. § 3). Mœlher appelle l'histoire de l'Eglise «la réalisation dans le temps du plan éternel de Dieu disposant l'homme, par le Christ, au culte et à l'adoration qui sont dignes de la majesté du Créateur et de la liberté de la créature intelligente. Montrer comment l'esprit du Christ s'est introduit dans la vie commune de l'humanité, se développe dans la famille et dans les peuples, dans les arts et les sciences, pour en former des instruments de la gloire de Dieu : tel est le but de l'histoire ecclésiastique» (*Introduction à l'histoire de l'Eglise*).

Le domaine de l'histoire ecclésiastique s'étend donc aux faits qui intéressent les chrétiens en tant que membres de la société chrétienne. «Tous les autres faits, politiques, scientifiques, écrit l'abbé Aubry, appartiennent comme tels, à d'autres récits ou à d'autres études. Ainsi, expliquer la préparation, la fondation, la constitution, tant intérieure qu'extérieure de cette société, montrer sa propagation, son action dans le monde, ses luttes contre le péché, ses vicissitudes et les épreuves qu'elle a traversées dans le cours des siècles, les formes et les manifestations, diverses selon les temps et adaptées aux besoins changeants des siècles, du principe un et toujours identique de sa foi et de sa vie, tel est l'objet qui détermine la matière de l'histoire ecclésiastique. Voici maintenant ce qui va en spécifier la forme, c'est-à-dire indiquer la marche à suivre et le sens général de cette étude : c'est le point de vue particulier auquel elle se place. Car les faits que je viens d'énumérer peuvent être considérés à divers autres points de vue, selon qu'ils se rapportent à la politique, à la prospérité matérielle, au développement de l'intelligence humaine, à la civilisation naturelle, à la vie terrestre de l'homme : c'est ainsi encore qu'on étudie les cultes antiques, à titre de curiosités archéologiques ou de systèmes philosophiques ; ainsi qu'on fait des dissertations sur les croyances des divers temps ; des dictionnaires ou des musées de religions ; comme on en ferait des erreurs, des superstitions, des systèmes philosophiques, des sciences, des arts, etc. Or, l'histoire ecclésiastique ne prend ces faits que dans la mesure où ils se rapportent à la vie surnaturelle de l'homme c'est-à-dire à l'œuvre de la Rédemption de Jésus-Christ, à la sanctification et au salut des âmes».

«L'histoire ecclésiastique se distingue donc, par son objet matériel, de toute autre histoire, par son objet formel, de la philosophie de l'histoire. A cause du grand rôle de l'enseignement et de l'importance de la foi dans la vie de l'Eglise et de christianisme, l'histoire ecclésiastique, par cela même qu'elle est l'histoire de l'Eglise, sera surtout l'histoire de la foi chrétienne ; elle devra s'occuper, avant toutes choses, de la propagation, du développement de la doctrine, source intime et moelle des actions sociales ; montrer comment, toujours identique à elle-même, elle s'est transformée, complétée, perfectionnée dans sa méthode et son expression. On comprend, dès lors, la place et le rôle important de cette science dans le plan général des études sacrées ; plan et rôle marqués par l'identité de son objet avec la théologie, par le lien qui la rattache à la règle de foi catholique, par les ressources qu'elle fournit aux sciences de principes, par la direction sûre et infaillible que l'enseignement actuel de l'Eglise donne à ses jugements.

La théologie et le droit canonique sont les sciences de principes : étudier les vérités dogmatiques et morales qui font partie de la révélation proposée à notre foi par l'Eglise, voilà la théologie. Etudier les lois par lesquelles l'Eglise exerce ses fonctions de gardienne, de propagatrice de la foi, d'exécutrice des volontés de Jésus-Christ, voilà le droit canonique. Mais surtout, la théologie dogmatique, parce qu'elle est la science des vérités révélées, objets de la foi, est aussi le fondement et le cœur des études sacerdotales, principalement de l'histoire ; c'est pourquoi, dans le plan général de ces études, l'histoire ecclésiastique, pour s'harmoniser avec la théologie et avec les autres branches des sciences sacrées, doit prendre le rôle de servante de la théologie. » (*Les Grands-Séminaires*, Chap. XVI)

Fort des principes généraux qu'il vient d'esquisser et dont la haute culture théologique du Collège-Romain l'avait armé, l'abbé Aubry pouvait, bien que la préparation spéciale et immédiate lui fit défaut - mais sur les instances de son supérieur et le désir de son évêque - aborder la chaire d'Histoire Ecclésiastique sans trop d'inquiétude.

«J'ai commencé, avoue-t-il, sans avoir ni méthode, ni donnée pour m'en faire une. Quel embarras ! Me voici désormais au courant. Mon programme est on ne peut plus modeste ; j'ai pris pour devise : Clarté, sobriété, intérêt. Malheureusement, les cours sont trop espacés ; je ne puis faire grand'chose ; la question prouvée dans l'un est oubliée quand arrive l'autre. Impossible de produire dans les âmes une conviction, ni dans les esprits cette intelligence des faits et du langage de l'Histoire, ce sens de la tradition catholique ; c'est là pourtant mon but unique. Enfiler des textes, des récits et des dates, voilà ce que l'on s'obstine à faire. Je n'obtiendrai pas autre chose, tant que la méthode ne demandera que cela. - Le programme d'un séminaire, et ce que je voudrais voir écrit sur les murailles de nos classes, est renfermé dans ces quatre mots : Restauration du clergé français par les études ecclésiastiques. Celles-ci sont la matière de la vie et du ministère sacerdotal, comme la vertu, et la piété en sont la forme». (Lettre au Comte Doria, 1^{er} Janvier 1870)

Ses efforts tendaient surtout à «un idéal d'études élémentaires et théologiques» qui inspirât le goût et l'attrait de l'Histoire de l'Eglise. Dans ce but et, tout ensemble, pour harmoniser cette science avec les autres branches d'études sacrées, il faisait bien plus la Théologie de l'histoire que le récit des faits matériels. - «L'Histoire de l'Eglise ne doit pas être naturaliste, disait-il». L'historien ne doit pas faire abstraction de son caractère de catholique ou de prêtre, ni affecter de tout expliquer naturellement. Si l'Histoire n'est ni la dogmatique ni l'apologétique, elle fournit à ces sciences de précieux matériaux, en leur présentant la vérité sur les hommes et les faits. Le devoir de l'historien est donc de rechercher loyalement et sincèrement la vérité avec respect et amour pour l'Eglise. Il a pour se guider dans l'exécution de son œuvre les principes naturels de la critique historique ; mais les principes surnaturels doivent dominer et éclairer ses recherches».

Un théologien de la bonne Ecole après avoir pris connaissance du cours d'Histoire de l'abbé Aubry, exprimait la même idée : «Le rationalisme en Histoire - écrivait à l'éditeur Mgr de Kernaeret, recteur de l'Université catholique d'Angers - m'effraie sans doute moins que les autres périls. Je suis partisan d'une critique sévère ; mais je voudrais que cette sévérité même servît à mettre d'autant plus en lumière le Surnaturel vrai, incontestable, dont un trop grand nombre des nôtres semblent avoir honte». (Lettre à l'auteur de la Biographie du P. Aubry. 14 mai 1900)

«Voilà comment je comprends le programme du Cours d'Histoire ecclésiastique, répond l'abbé Aubry à un directeur de séminaire qui l'avait interrogé. L'Eglise est l'incarnation continuée, c'est-à-dire Jésus-Christ vivant dans le monde, sous la forme de l'enseignement révélé. Or, la Révélation est complète et achevée avant la dispersion des Apôtres ; et Dieu s'est engagé, au jour de la Pentecôte, à ne plus rien révéler qui pût être l'objet de la foi catholique. Ainsi s'explique la répugnance absolue qu'à toujours eue l'Eglise pour les innovations et les réformes de la doctrine, et sa constance à prendre pour norme, dans les définitions de la foi, cette règle de l'antiquité : *Nihil innovetur nisi quod traditum est* ; c'est-à-dire, dans les questions de doctrine, tout enseignement qui ne remonte pas aux apôtres, et qui ne se retrouve pas, au moins à l'état de germe, dans le dépôt de la Tradition apostolique, est, par le fait même, étranger à la foi».

«La vie de l'Eglise consiste donc à prêcher, à expliquer ces dogmes primitifs ; les apôtres ont commencé ce travail ; ils n'ont eu ni le temps de le pousser bien loin, ni l'occasion d'expliquer la doctrine chrétienne jusque dans ses détails les plus intimes ; ils ont dû se contenter de prêcher et de consigner, dans leurs écrits et leurs traditions, les points principaux de la doctrine - *Capita doctrinæ* - laissant à l'Eglise qui ne mourait pas avec eux, le soin d'expliquer, selon les exigences des temps, les points secondaires, et de répondre aux questions de détail. Ce travail ne se fera pas sans l'intervention divine ; et les hérésies auront précisément cette mission providentielle de forcer l'Eglise à expliquer sa foi, et de lui indiquer, par la direction de leurs attaques, les points du dogme restés obscurs. A chaque époque le démon attaque, et l'Eglise affirme et explique un des points de la doctrine ; en sorte que si, dans tel siècle nous trouvons toute une série de documents relatifs au dogme attaqué, c'est à l'hérésie que nous devons le bonheur de les posséder, c'est l'hérésie elle-même qui est l'artisan de sa propre perte. Si, par exemple, la constitution, les prérogatives et les notes de l'Eglise ont été défendues contre les Donatistes et les Protestants ; si le dogme de l'Incarnation a été expliqué contre les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens ; celui de la grâce contre les Pélagiens et les Jansénistes ; tous ces hérétiques nous ont procuré l'avantage de retrouver, dans les ouvrages des Pères, des arsenaux d'arguments pour notre théologie actuelle».

«Mon travail consiste donc à étudier le commentaire donné par l'Eglise à l'Evangile, l'esprit des grandes controverses théologiques, le sens des attaques et des réponses faites par les Pères au nom de l'Eglise et consignées dans leurs écrits ; et à suivre, dans le cours de la Tradition catholique, les discussions au milieu desquelles la théologie s'est élaborée, pièce à pièce, thèse par thèse, malgré les obstacles, ou plutôt en raison même des obstacles. Peut-on rien préférer à l'étude de ce grand travail de la destruction des hérésies, de la défense et du développement de la doctrine, le plus beau, le plus intime du christianisme, celui où l'action de la Providence apparaît avec un caractère plus lumineux d'assistance divine et d'intervention surnaturelle. - J'ajoute souvent une question d'ordre général destinée à résumer l'état extérieur de la chrétienté, à montrer la liaison de l'ordre politique avec l'ordre religieux, dans les invasions, la formation des nations chrétiennes, les grandes institutions, les grands règnes, etc. ; mais les questions dogmatiques forment toujours le fond de mon étude».

«Voilà l'Histoire ecclésiastique. C'est donc moins encore une étude de faits qu'une étude de doctrines. Ce que j'étudie, avant tout, c'est le commentaire donné par l'Eglise à la Révélation et à l'Evangile, commentaire vivant et de jour en jour plus complet ; c'est la formation lente et progressive de nos traités de théologie. Sans doute, c'est un seul des côtés de l'Histoire que j'étudie ; mais aussi c'est le plus en rapport avec les études vraiment ecclésiastiques, et le plus intéressant pour le prêtre. Ce travail paraîtra fastidieux à tout autre qu'à un prêtre ; il ne manquera même pas de séminaristes qu'une telle étude ennue, et qui aimeraient faire de la petite littérature moderne. - Pour moi, je ne comprends pas qu'on puisse préférer quelque chose à l'étude de ce grand travail, de ce magnifique travail de la destruction des hérésies, de la défense et du développement de la doctrine chrétienne, le plus beau et le plus intime du christianisme, celui, par conséquent, où l'action de la Providence apparaît avec le plus d'éclat et avec un caractère plus lumineux d'assistance divine et d'intervention surnaturelle. Je ne méprise pas les autres sciences, mais je les trouve petites et insipides, si on n'en fait pas les servantes de la théologie» (Lettre, 1^{er} janvier 1870). On le voit, d'après l'abbé Aubry, l'objet de l'Histoire ecclésiastique est identique à celui de la théologie. - «Ceci est l'évidence même, dit-il, puisque l'Histoire Ecclésiastique est l'étude de la vie de l'Eglise, dont la foi révélée est le générateur. Bien plus, considérée dans ses rapports avec les autres branches de la théologie, l'histoire des dogmes constitue l'élément le plus élevé de l'Histoire de l'Eglise, en même temps qu'elle est une véritable dogmatique conçue dans l'ordre le plus naturel, l'ordre de génération des idées ; elle est donc une seule science avec ces deux sciences (cf. Klee, *Manuel de l'histoire des Dogmes*, introduction ; Alzog, *Hist. t. I*, § 13. p. 92). Il faut donc que l'histoire ecclésiastique soit, non pas l'histoire de la politique des époques qu'elle traverse, non pas l'histoire des rois, des peuples, des guerres, des civilisations humaines, mais l'histoire de ce qui constitue vraiment l'Eglise, c'est-à-dire l'histoire de la Rédemption, l'histoire de la doctrine chrétienne, de l'enseignement par lequel l'Eglise travaille à régénérer et à sauver le monde, en un mot l'histoire de la théologie, ou, ce que j'appellerais volontiers la théologie de l'histoire. C'est pourquoi et avant tout, elle doit prendre pour objectif, pour point de départ et d'arrivée, pour critérium de tous les faits, l'enseignement de la foi révélée ; étudier l'application vivante, continue et multiforme des principes dans les faits, ne faire intervenir les événements politiques qu'autant qu'ils touchent aux événements de l'Eglise, influent sur sa vie ou dépendent de son action. C'est ainsi qu'elle deviendra la servante de la théologie, ou que, du moins, dans le plan des études sacrées, elle se greffera sur elle et lui fournira ses ressources».

«Le lien qui rattache l'histoire ecclésiastique à la règle de foi est très intime : la règle de foi catholique, c'est l'enseignement de l'Eglise comme organe officiel et magistral de la révélation divine. Or, cette révélation divine, objet de son enseignement et source de la vie chrétienne, l'Eglise l'a reçue par tradition. La tradition est donc le nœud de l'histoire, car elle en contient l'objet ; elle-même est l'histoire, car c'est elle qui s'exprime dans les faits dont la trame compose l'histoire. D'où il suit que l'histoire ecclésiastique est, avant tout, l'étude de la Tradition catholique : par conséquent, elle s'appuie toujours sur les deux grands concepts qui sont les deux colonnes de cette tradition : l'unité substantielle du dogme, et les transformations accidentelles de l'enseignement de l'Eglise catholique».

Et il expose avec une grande compétence théologique, ce double concept : «De ce que la foi est la vérité révélée, dit-il, il suit que cet objet ne peut changer ; la vérité est une et absolue, et ce qui a été l'objet de la foi, au premier instant du christianisme, l'est encore aujourd'hui. C'est ce qu'on appelle l'immutabilité objective du dogme : et c'est ce qui fait repousser, par quelques-uns, en un sens très juste, le mot Histoire du dogme. Et cette immutabilité explique la répugnance absolue qu'a toujours eue l'Eglise pour les innovations, les réformes doctrinales, et sa constance à prendre pour norme, dans ses définitions et ses croyances, la règle formulée par saint Vincent de Lérins : *In ipsa catholica Ecclesia magno-pere curandum est ut id teneamus quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est ; hoc est etenim vere proprieque catholicum* (*Commonitorium*, saint Vincent de Lérins). Et cette règle elle-même n'est que le commentaire de cet axiome antique formulé par le pape saint Etienne 1^{er}, dans sa querelle avec saint Cyprien, précisément sur la valeur de la Tradition catholique : *Nihil innovetur nisi quod traditum est*. - C'est-à-dire, dans toute question de doctrine, tout ensei-

gnement qui ne remonte pas aux apôtres, et qui ne se retrouve pas, au moins en germe, dans leur prédication apportée par Ecriture ou Tradition, est une doctrine non révélée, étrangère par conséquent à la foi et à la théologie. Cette remarque explique, à son tour, la parole de saint Paul : *Licet nos, aut angelus de caelo evangelizet vobis praequam quod evangelizavimus vobis, anathema sit* ; et cette autre, dans laquelle il résume le ministère d'un évêque comme gardien de la foi : *Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum qui habitat in nobis* (Galat. 1, 8. - II Cor. XI, 14. - II Tim. 1, 14). En d'autres termes, Dieu Lui-même ne peut plus faire de révélation nouvelle qui soit catholique, c'est-à-dire qui entre dans le dépôt de l'Eglise et soit imposée à tous ; Il s'est lié les mains et nous a autorisés à rejeter celui qui viendrait, même en Son Nom et en prouvant, s'il était possible, sa mission, changer la religion et ajouter ou retrancher à la révélation. C'est que, dès le premier moment en effet, nous trouvons l'Eglise telle qu'elle est aujourd'hui ; nous la trouvons entre les mains de Jésus-Christ et des apôtres, toute complète, munie de Son enseignement, de Ses sacrements, de Sa hiérarchie, de Sa puissance même et de tout ce qui lui est nécessaire pour convertir et sanctifier le monde. Quand les apôtres se mettent à prêcher l'Evangile, le Saint-Esprit leur a enseigné déjà **toute vérité** : par conséquent, l'Eglise, dans leur personne, est en possession de tous ses dogmes, aussitôt après la Pentecôte ; la révélation est au complet dès la venue du Saint-Esprit, et Dieu, en L'envoyant, s'oblige à ne plus rien imposer à notre foi qui ne soit contenu préalablement dans le dépôt de la Tradition apostolique. - Or, l'histoire ecclésiastique doit montrer ce même dépôt, ce même enseignement transmis par l'Eglise, d'âge en âge, jusqu'à nous, reliant le catholicisme actuel au catholicisme des apôtres, prouvant que l'application constante qui a été faite de tout temps de la règle de foi, assure son identité. En ce sens, l'histoire ecclésiastique est encore le fondement, la sauvegarde et la défense des sciences sacrées». (cf. Audisio, *Introduction*, etc., t. II, p. 144. - Alzog, *ibid.* § 13).

«Ce dépôt de la révélation, les apôtres ne pouvaient ni le changer, ni lui rien ajouter ou retrancher. Mais ils devaient l'adapter, le prêcher à chaque temps et à chaque peuple ; en tirer, pour les besoins changeants des hommes, des remèdes, divers dans la forme, mais identiques dans le fond. L'Eglise, incarnation de Jésus-Christ continuée, revêt, comme Lui, un double caractère, puisque, comme Lui, elle vient du Ciel et s'adresse à la terre : stable, éternelle comme Dieu, de qui elle procède, elle est progressive voyageuse, changeante comme l'humanité qu'elle conduit à Dieu. Immuable dans sa constitution divine et dans la substance de sa doctrine, elle se plie et s'adapte aux mœurs, au langage, aux besoins des hommes et des siècles. Les apôtres, en prêchant la révélation, ne devaient donc rien inventer, mais tout expliquer, ordonner, formuler. C'est ce que j'ai appelé, avec les théologiens, le développement subjectif du dogme. Or puisque, comme je l'ai dit, l'histoire du dogme constitue l'élément le plus élevé de l'histoire de l'Eglise, il s'ensuit que l'histoire de l'Eglise vient aboutir et se condenser à son centre, prendre sa source dans ce grand travail des apôtres ou de leurs successeurs, prêchant et développant la doctrine de Jésus-Christ».

«Il est facile de comprendre, dès maintenant, quelles ressources l'histoire ecclésiastique peut fournir aux sciences de principes, surtout à la théologie. L'histoire ecclésiastique est d'abord l'histoire du dogme, l'étude de la Tradition ; ce n'est pas seulement une étude de faits, c'est une étude de l'application des doctrines dans les faits ; il faut que les faits prennent un langage, apparaissent avec la portée dogmatique qui leur vient de la place donnée au principe de Tradition dans l'Eglise ; il faut qu'ils servent de point d'appui à autant d'applications dogmatiques, ou du moins que leur valeur, comme arguments dogmatiques, apparaisse aussitôt. Autrement, ce n'est plus une histoire ecclésiastique, c'est une histoire politique, tout au plus un recueil d'annales ecclésiastiques. Il est non moins évident que l'histoire ecclésiastique, recevant de la théologie sa direction première, reçoit, par là même, toute garantie de véracité dans ses jugements. Toute autre histoire peut se tromper dans la recherche des faits, se hasarder ou s'égarer dans leur appréciation ou leur sens, et cela sans retour. L'histoire ecclésiastique le peut aussi ; mais elle possède bien plus de garanties et certaines assurances qui lui imposent, avec une certitude subjective, les jugements vrais, puisqu'elle a en mains la révélation, puisque les faits dont elle s'occupe sont des faits dogmatiques où la foi infaillible et révélée de l'Eglise est intéressée. Et puis, il est toujours vrai que la théologie est la science des principes dont l'histoire étudie l'application et les faits ; or, ces principes sont infaillibles en tant que révélés ; si donc l'histoire les prend pour norme de ses jugements, elle a toutes les garanties contre l'erreur».

«C'est dans notre siècle surtout qu'on a appris, nous ne disons pas à connaître l'histoire et à l'utiliser pour les sciences de principes, mais à grouper les faits dans un rapport philosophique et théologique qui fait de l'histoire même une théologie en action. Etudier l'esprit des grandes controverses et en comprendre le sens ; bien pénétrer la direction des attaques et la portée des réponses faites par les docteurs au nom de l'Eglise et consignées dans leurs écrits ; suivre, dans le cours des siècles, l'influence de l'enseignement catholique sur le monde ; embrasser les discussions au milieu desquelles s'est élaborée la théologie catholique ; feuilleter, pour ainsi dire, le commentaire donné peu à peu par l'Eglise à la révélation et à l'Evangile, commentaire vivant et de jour en jour plus complet ; assister à la formation lente et progressive de nos traités de théologie qui s'élaborent, se triturent, se rangent dans leur ordre scolastique avec le temps et pièce à pièce, thèse par thèse, malgré les obstacles, ou plutôt en raison même des obstacles : voilà l'histoire ecclésiastique dans sa trame principale ! Elle apprend surtout à exhumier de l'antiquité, en vue de l'enseignement actuel et pour en faire hommage à la théologie, les matériaux entassés au jour le jour, un peu pêle-mêle et confusément - plus confusément en apparence qu'en réalité - par les Pères dans les catacombes de la Tradition, et déposés là comme un trésor destiné à être ouvert et exploité plus tard».

«C'est en traitant ainsi l'histoire ecclésiastique, continue l'abbé Aubry, qu'on la rend vivante, féconde, et qu'on la fait entrer dans le cadre naturel des études d'un prêtre, parce qu'on fait d'elle la servante de la théologie. L'histoire est alors comme une théologie traditionnelle, disposant ses arguments dans un ordre un peu différent de l'ordre scolastique - plus différent en apparence qu'en réalité - mais très naturel ; énonçant les thèses à mesure que le temps les développe, les enchaînant dans la trame indiquée par le travail spontané de l'esprit humain dirigé de Dieu et par la génération des idées. Elle devient alors une mine précieuse où le théologien puise pour ses thèses dogmatiques les arguments mêmes de l'Eglise, sans leur ôter de leur grandeur et de leur force en les détachant de l'ensemble historique où la Providence a vou-

lu qu'ils fussent encadrés. Et ainsi nous n'avons plus besoin, comme dans la méthode introduite par le jansénisme et appliquée depuis, surtout en France, d'asseoir nos thèses sur un choix arbitraire et stérile de textes de l'Écriture et des Pères, placés en tête des arguments comme leur principale force, ou sur quelques raisons théologiques desséchées et violemment séparées de l'argument de Tradition et d'autorité qui, dans la réalité, fait toujours leur valeur vraie. Nous citerons, non pas une ligne d'un auteur ecclésiastique ou inspiré, mais le principe d'une controverse, l'argument général opposé par l'Eglise à telle hérésie, la thèse développée dans tel ouvrage d'un Père, la solution donnée à telle question. Ces sortes de preuves sont bien autrement concluantes, bien plus solides, et en même temps, bien plus intéressantes que la citation de quelques textes arrachés à la trame d'un ouvrage et dépouillés de ce qui les explique et leur donne une force probante».

«Sanseverino, réfutant le système de la nouvelle science de Vico, montre, qu'à proprement parler, il n'y a pas de science de l'histoire ; que l'histoire n'est pas une science, parce qu'elle est le récit des actes humains, et que les actes humains sont soumis à des lois nécessaires et immuables (*Logica*, II pars, n. 197). Sanseverino a trop l'autorité pour que nous nous inscrivions en faux contre lui ; toutefois, il y a quelque chose à prendre au système de Vico ; ce qu'il y a de bon a d'ailleurs été connu de nos Pères et de nos docteurs, du moins dans ses grandes lignes. Sous un rapport, il y a une science de l'histoire ; mais à condition qu'on demandera à la révélation seule ces lois nécessaires et immuables qu'il faut à la base des sciences, et sur lesquelles on jugera les actes du genre humain dans le passé, et on conjecturera de son avenir. Mais quelle discrétion il faut ici ! On doit se borner à quelques lois très générales, bien appuyées sur les Pères ; et il est à remarquer que la théologie seule fournit presque toutes ces lois. Aussi ne craindrai-je pas d'affirmer que ce qu'il faut pratiquer, c'est la théologie de l'histoire».

«L'esprit humain travaille beaucoup la philosophie de l'histoire (cf. Gratry, *Les sources*, § 16) ; et, à ce point de vue, l'inutilité d'un grand nombre de tentatives malheureuses n'empêche pas cette tendance d'être profondément utile et vraie. Mais la philosophie de l'histoire ne suffit pas à l'esprit humain ; elle n'apaise pas son tourment et sa soif de l'infini. - La raison en est simple, dira-t-on peut-être ; car la philosophie de l'histoire n'est pas achevée, elle sort seulement du chaos ; mais si elle s'achève, l'esprit humain sera parvenu au lieu de son repos. - Non ! répondrai-je. Si parfaite que puisse être la philosophie de l'histoire, parvenue à son terme, l'esprit humain demeurera inquiet et sans repos ; car son tourment ne vient pas de l'imperfection actuelle de cette science, mais de son insuffisance absolue à satisfaire les aspirations de l'homme. Cette science n'est pas l'idéal que nous cherchons ; nous tendons vers un point plus haut de l'horizon intellectuel, le seul qui puisse nous donner la vraie lumière : c'est, je l'ai dit, la théologie de l'histoire ; et la théorie catholique des sciences n'est pas autre chose. Cette théologie de l'histoire est dans les âmes, elle aussi, à l'état de tourment ; elle cherche encore l'objet définitif de son repos intellectuel - *inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te !* Jusqu'ici, même chez les plus fermes esprits, elle demeure à l'état vague de tendance, elle cherche et flotte toujours, impatiente d'arriver au point de l'horizon intellectuel qu'elle pressent et soupçonne sans l'avoir encore atteint. La théologie de l'histoire est donc bien l'objet final où tend le travail de l'esprit moderne, et où doit aboutir l'intelligence pour trouver la solution satisfaisante de toutes les questions qu'elle s'est posées. Tant qu'elle ne possédera pas cet objet, l'intelligence sera tourmentée, comme elle a été tourmentée dans l'antiquité, tant qu'elle n'a eu que la philosophie pour nourriture : les anciens philosophes en font foi, eux qui, après avoir vainement demandé la vraie sagesse à toutes les écoles célèbres du monde, la découvraient enfin, comme saint Augustin, dans la lumière de la foi chrétienne. Travaillons donc la théologie de l'histoire ; si nous le pouvons, jetons-en l'idée dans le monde chrétien ; la philosophie de l'histoire en est le préambule, et elle fait son chemin, mais elle demeure insuffisante ; c'est à la théologie de l'histoire qu'il appartient de lui donner son complément, son couronnement ; et c'est de la réalisation de cette idée qu'il faut attendre une véritable *Histoire universelle de l'Eglise*, une œuvre capable de s'imposer à tous et de durer toujours - car cette œuvre n'existe pas encore, quels que soient les mérites partiels des essais tentés jusqu'ici dans ce genre. - Il est à remarquer, d'ailleurs, que la théologie de l'histoire devient de plus en plus nécessaire ; l'histoire a de plus en plus besoin de s'éclairer des principes théologiques, d'abord parce que l'étude de l'histoire est de plus en plus cultivée, et que plus elle s'étend, plus elle a besoin d'une règle, non pas d'une règle quelconque, mais de cette règle dogmatique seule capable de lumière ; en second lieu, parce que les événements modernes qui vont entrer dans l'histoire, y tiendront une place exceptionnelle, et que, soit à cause de leur importance, soit à cause de l'obscurité plus apparente que réelle de leur source, soit à cause du mélange de principes et des erreurs innombrables de ce temps, soit à cause des leçons que l'avenir devra tirer de ce chapitre de la vie des peuples, cette histoire, plus encore que toute autre, aura besoin de s'éclairer de cette lumière».

«La science de l'histoire ecclésiastique ne consiste donc pas, selon le procédé rationaliste en honneur de nos jours, à étudier les faits pour y trouver les doctrines, bien que les doctrines soient contenues dans les faits, comme la châtaigne dans l'écorce. Il n'est même pas prudent de demander d'abord la doctrine aux faits, parce que, si les faits ne mentent et ne se trompent pas, l'histoire qui les raconte peut mentir ou se tromper en faussant leur langage. Puisque Dieu nous a donné un témoin infallible de la vérité, interrogeons-le d'abord ; puis, éclairés de sa lumière, armés de son témoignage infiniment solide, allons, non pas le faire juger par l'histoire, mais nous en servir pour juger l'histoire - car il faut juger l'histoire, plus encore que l'ériger en juge ; elle n'est qu'un témoin. Pour l'avoir érigée en juge dans le passé, on lui a fait dire ce qu'on a voulu, c'est-à-dire toutes les sottises. Aussi J. de Maistre a-t-il pu affirmer que l'histoire n'avait été qu'une «conspiration contre la vérité». Enfin, dans l'histoire, servons-nous toujours de cette saine appréciation, qui pénètre les faits pour les bien juger, et qui constitue la philosophie de la critique.

«Je viens de prononcer une parole qui paraîtra étonnante : il faut juger l'histoire ! Il faut m'en expliquer, car la pensée qu'elle exprime pourrait sembler à plusieurs un paradoxe, lorsqu'elle est un axiome en histoire. L'histoire est un document, une lettre morte ; elle a besoin d'un interprète, d'un juge. C'est encore une des malheureuses et des fausses tendances de notre temps, de vouloir ériger l'histoire en juge, de la considérer comme le premier élément de la formation des jugements et comme la base des opinions, en dehors de toute autorité doctrinale ou antérieurement à elle. Aussi, a-t-

on fait mentir l'histoire, sous prétexte de ne s'éclairer que par elle, sans autre juge pour la comprendre. Comme il y a un protestantisme de l'Ecriture qui rejette l'Eglise, prend la Bible pour juge unique et souverain, avec le sens privé pour l'interpréter, c'est-à-dire pour lui faire dire ce que le sens privé a résolu d'y trouver, de même, il y a un protestantisme de l'Histoire et de la Tradition, qui s'affranchit également de l'autorité vivante de l'Eglise, méprise la Tradition, prétend s'appuyer sur les siècles qu'a vécus l'humanité, sur les souvenirs du passé, sur l'histoire seule, avec le sens privé aussi pour interpréter, et tourne l'histoire contre l'Eglise».

Malheureusement, ce protestantisme de l'Histoire n'existe pas seulement dans le camp des incrédules, des rationalistes et des protestants proprement dits. «Depuis quelques années, écrit l'abbé Aubry, il semble s'être insinué jusque dans l'esprit d'un certain nombre d'apologistes du christianisme, animés des meilleurs intentions, mais ignorants ou oublieux du principe de tradition. M. de Broglie, malgré sa science éminente, a contribué largement à répandre et à développer cet esprit particulariste ; M. l'abbé Duchesne semble avoir subi, bien qu'à plus faible dose, l'influence de cette atmosphère ambiante, substituée chez nous par l'infiltration protestante au sens traditionnel et catholique».

«Incontestablement, et quoi qu'il soit des questions de personnes, ajoute l'abbé Aubry, il existe encore, dans notre enseignement, une méthode entachée de rationalisme ; elle fait bon marché du sens de la Tradition ; elle s'isole et s'enferme dans une sphère humaine d'idées personnelles ; elle sépare et individualise. - Dès lors, prêtres et fidèles ne sont plus les membres d'un seul corps compact et agissant de concert ; divisés dans les idées, il le sont aussi dans l'action, et assistent impuissants et désarmés au triomphe de l'erreur et de toutes les passions mauvaises qui menacent de submerger la société». (l'Abbé Aubry : *Cours d'Histoire*, t. II).

«L'épisode très curieux du Puseysme rationaliste et de cette réaction soi-disant orthodoxe qui s'opère, de nos jours, au sein du protestantisme, en France comme en Angleterre, et dont nous attendons tous le dénouement, est un des grands arguments de ma thèse ; et ce qui confirmerait cet argument, même aux yeux de ceux qui refuseraient au catholicisme le monopole de la pure orthodoxie chrétienne que nous revendiquons à l'exclusion du protestantisme, c'est que ce protestantisme de l'histoire, ce sens privé avec l'histoire pour instrument, existe même dans le camp des incrédules radicaux, et sert de base à leurs négations antichrétiennes, comme il sert d'instrument à la réforme et aux négations anticatholiques des protestants. Ainsi, comme nous voyons les protestants, orthodoxes ou non, se servir de l'histoire contre nous, parce qu'ils l'interprètent au sens privé, ainsi voyons-nous les rationalistes se servir de l'histoire, toujours au sens privé, contre tout chrétien, catholique ou protestant ; nous avons eu le spectacle assez curieux de protestants réfutant, au nom de la Tradition, des rationalistes qui niaient le christianisme au nom de l'Histoire : - Guizot a combattu Renan ; les orthodoxes d'aujourd'hui combattent les libéraux. Il est donc bien prouvé que cette restauration par l'histoire ne suffit pas et ne saurait aboutir à l'impartialité».

«D'ailleurs, on en a fait la preuve, ce qu'on appelle aujourd'hui l'impartialité n'est souvent qu'une utopie, pour ne pas dire une folie et un crime contre tous les principes. Il faut nous appuyer sur la vérité, en la prenant là où elle est, c'est-à-dire dans l'Eglise - *Columna et firmamentum veritatis* - assurés que, hors de là, il n'y a ni noble sentiment, ni salutaire patriotisme possible ; puis, juger impitoyablement, d'après ce critérium et en dehors des influences inférieures : voilà l'impartialité. Tout autre système qui se prévaut de ce titre est un crime contre la vérité, et, pour ce motif, est incompatible avec l'esprit catholique. Ceux qui simulent l'impartialité et tournent leurs conclusions contre l'Eglise, ne possèdent nullement cette impartialité, surtout à l'égard de l'Eglise. Mieux vaut, se confiant en Dieu et en la vérité, sacrifier ce qui passe et n'est pas sans erreur à ce qui est immuable et infaillible. Ce sont les hommes qui passent et qui sont faillibles, quel que soit leur mérite et quelques dons qu'ils aient reçus ; les principes seuls demeurent et sont inébranlables. Ayons le courage de nos principes, et s'il faut, pour revenir à la vérité complète et reprendre la vraie route catholique, sacrifier quelques-unes des opinions ou des renommées personnelles que nous avons rangées à tort parmi nos gloires nationales, faisons ce sacrifice, et la vérité nous délivrera de ces idoles historiques qui nous ont trop longtemps retenus devant leurs faux autels, et de cette lumière de vertige qui n'éclaire pas nos yeux mais les éblouit, les empêche de voir le vrai, d'apprécier sainement les hommes et de saisir clairement les principes».

«Entre toutes les études sérieuses, l'histoire est peut-être celle dont les contemporains apprécient mieux l'importance et goûtent plus sincèrement la beauté ; elle a aujourd'hui la vogue. Tout le monde cherche à faire revivre le passé ; c'est là peut-être le caractère d'un siècle de décadence. Mais enfin il faut prendre ce goût tel qu'il est et l'exploiter pour la bonne cause. Le clergé doit être le premier à s'emparer de l'histoire, à la traiter avec surabondance, à la remplir des idées saines de la théologie ; et il le peut, comme le prouvent les travaux spéciaux et les monographies innombrables qu'il a produites, depuis plus de cinquante ans, dans cette branche de la science. Non seulement il le peut, mais il le doit, surtout en matière ecclésiastique, s'il veut jamais connaître profondément l'enseignement de nos dogmes et de notre morale ; car l'histoire touche à ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé dans la théologie. Je défie quiconque n'a pas fait de l'histoire ecclésiastique une étude au moins rapide et générale, mais complète et synthétique, d'avoir, en matière théologique, des vues élevées, des aperçus larges et fondés sur la Tradition, une notion juste et complète des erreurs et des vraies preuves traditionnelles de chaque dogme. Aussi, ne suis-je pas surpris des félicitations adressées en 1880 par Léon XIII au Cardinal Bourret, parce que l'éminent évêque de Rodez avait introduit dans son séminaire l'étude de l'Histoire de la théologie, qui n'est autre chose que l'histoire de l'Eglise placée à son vrai point de vue. On constate d'ailleurs un parallélisme parfait entre le progrès des études théologiques et les soins donnés à l'histoire de l'Eglise, parce que celle-ci est l'histoire de la Tradition, la théologie de l'histoire, ou mieux l'histoire de la théologie».

«Il me semble donc urgent de consacrer à cette science, dans notre éducation ecclésiastique, une exposition plus soignée et une place mieux proportionnée à son importance. Nous nous sommes trop désintéressés jusqu'alors de la vie générale de l'Eglise ; nous avons trop perdu la proportionnalité des lignes qui constituent notre organisation ; surtout, nous avons trop négligé le sens de la Tradition (cf. Mgr Landriot, *Mandement sur la Tradition*), pour nous isoler, nous enfermer dans une sphère humaine d'idées et d'actions personnelles ; en un mot, nous nous sommes trop individualisés,

nous qui devons être les membres d'un seul corps compact et agissant de concert, avec cet ensemble puissant qui évite bien des défaites». (*Les Grands-Séminaires*, Chap. XVI).

Et parce que le rôle du professeur est d'exposer la vie de l'Eglise, rien que cela, mais tout cela, l'abbé Aubry met à la base et comme essentielle garantie de son cours, ce qui constitue l'élément fondamental de l'Eglise : le Surnaturel. Tel est aussi d'ailleurs le grand principe de l'histoire ; car c'est en vain qu'on voudrait rapporter au rationalisme l'honneur de nos civilisations modernes. L'idée vraie de toute civilisation, la source de tout mouvement social vers le vrai progrès, c'est la grâce dans «l'âme naturellement chrétienne». Un cours d'histoire ne doit être autre chose que le développement de cette thèse ; sans cesse l'abbé Aubry insiste sur cette idée fondamentale «des rapports de la raison et de la grâce», en dehors de laquelle on ne comprend rien à l'histoire, qui est précisément la réalisation, dans le temps, du plan éternel de Dieu.

«Tout ce qui a été fait dans l'ordre et le monde naturel, dit-il, été fait en vue de concourir à la fin surnaturelle ; toutes choses ont été relevées en Jésus-Christ, rétablies dans leurs rapports avec la fin surnaturelle dont le péché les avait détournées - *Instaurare omnia in Christo* ! Voilà le plan de Dieu, selon saint Paul. Même les derniers éléments de la création, par l'usage et la solidarité de l'homme, sont reliés directement à cette fin». (ibid.)

Ainsi, l'«ubiquité de la grâce», le «règne de Jésus-Christ Seigneur de toutes choses», l'«habitude de la foi donnée au baptême», la «révélation présente partout», la «religion portant, même chez les païens, le caractère surnaturel», telles sont les larges bases qui donnaient à l'édifice historique du professeur une singulière solidité.

«La thèse du Surnaturel, s'écrit-il, je ne lis plus rien, je ne pense plus rien, je ne découvre plus rien que je n'y attache ; elle est la clef de l'Histoire ; elle explique l'ordre vrai, la science vraie des œuvres de Dieu, le désordre des œuvres humaines. Ce n'est pas merveille : *Omnia propter electos* (II Tim., xi, 10). Partout l'Ecriture, parlant de l'action de la grâce, nous crie qu'elle est universelle - *Omnia*. Quiconque ne sentira pas cette action, prévenant, accompagnant, soutenant toutes les activités libres - *Portans omnia verbo virtutis suæ* (Hebr., i, 3) ; cette présence de la grâce imbibant tous les êtres, ne sera jamais théologien, n'aura jamais le mot de l'œuvre de Jésus-Christ, ne comprendra jamais le monde surnaturel, ni la vie de l'Eglise... Au contraire, cette notion donnera à qui l'aura un sens théologique qu'il portera en toutes choses. Je ne vous dis que cela, méditez-le ! Surtout, semez ces idées dans les intelligences ; faites-vous lâcher pour elles ; elles sont la théologie de l'avenir ; cette théologie, je le sens, je l'entends venir et fermenter, comme on sent la sève travailler dans les bois au printemps. Nous approchons d'un printemps théologique» (Lettre de l'abbé Aubry). Ainsi le professeur unit-il étroitement ce qui est inséparable : le dogme et l'histoire. - «Les développements de l'histoire sont des porte-dogmes, dit-il, des eaux chargées d'un suc précieux qu'il faut puiser dans leur sein ou en extraire pour la théologie pure».

Une telle méthode nécessite des incursions continues sur le terrain de la théologie spéciale. C'était son triomphe ! Jamais, il n'était plus solide, plus clair, plus précis, plus élevé et plus brillant, que dans l'établissement d'un point doctrinal. Les détails historiques s'en dégageaient naturellement, comme les étincelles d'une pièce d'artifice. Ces développements logiques, présentés sous cette forme vive et originale dont il avait le secret, enthousiasmaient les étudiants. - «Les élèves aiment vos cours et ils me le disent, lui répétait souvent M. Marthe. Continuez ; infiltrez vos idées théologiques ; elles font grand bien !» - Et le jeune directeur partait de plus belle.

De cette notion fondamentale qui se mêle à toutes choses, qui donne la source de toute vie et la raison d'être de toute action divine dans le monde, l'abbé Aubry recevait un singulier appoint pour pénétrer et apprécier sainement l'acte vital et essentiel de l'Eglise, nous voulons dire son apostolat - «Car, dit-il, toute l'Eglise est dans son apostolat : c'est par l'apostolat, comme par un verbe créateur, qu'elle organise sa vie et son histoire. Toute la mission confiée par Jésus-Christ à la hiérarchie sacrée se résume dans l'apostolat. Toute l'arme et toute la lutte de l'Eglise, dont la vie est essentiellement militante, est l'apostolat : *Euntes, docete prædicare*. Si donc les faits et gestes, les fruits de l'Eglise jaillissent de cette forme, y trouvent leur caractère et leur raison, le théologien, pour étudier l'histoire de l'Eglise, n'a qu'à suivre la stratégie et les développements de son apostolat. D'ailleurs, le livre qui commence l'histoire de l'Eglise, c'est le livre des Actes des Apôtres ; son titre nous donne la méthode de toute l'histoire, qui ne sera jamais que le développement de ce livre».

Le professeur montre alors la révélation complète et achevée avant la dispersion des apôtres ; Dieu s'engageant à ne plus rien révéler qui puisse être l'objet de la foi catholique ; il fait toucher du doigt la répugnance qu'à toujours eue l'Eglise pour les innovations, et sa constance à prendre la Tradition pour règle dans les définitions de la foi, considérant comme non avenu tout enseignement qui ne remonte pas aux apôtres et qui ne se trouve pas, au moins à l'état de germe, dans le dépôt traditionnel. Il constate encore que la vie de l'Eglise consiste à prêcher, à expliquer les dogmes primitifs. «Les apôtres, dit-il, ont commencé ce travail ; mais ils n'ont eu ni le besoin, ni les occasions opportunes d'expliquer la doctrine jusque dans ses dernières conséquences ; ils ont dû se contenter d'en exposer ou d'en consigner, dans leurs écrits et leurs traditions, les points principaux - *capita doctrinæ* - laissant à l'Eglise, qui ne mourait pas avec eux, le soin de compléter l'exposé de l'enseignement, d'expliquer les points secondaires, de déterminer le dogme jusque dans ses derniers détails. Le dépôt substantiel, reçu complet par les apôtres, est d'ailleurs transmis par eux complet à leurs successeurs. Il reste donc, à la mort du dernier d'entre eux, une grande quantité de points obscurs et non définis subjectivement. Les définir, les prêcher, les défendre, sera la tâche de l'Eglise ; or, ce travail ne se fera pas sans l'intervention de la Providence ; et comme Dieu sait que les hommes sont naturellement oublieux, aveugles, négligents, et que ceux mêmes qui sont proposés au gouvernement de l'Eglise, s'ils étaient livrés à leur esprit personnel, s'occuperaient peu de chercher à débrouiller les questions doctrinales, et à relever, dans le dépôt traditionnel, les points obscurs, pour les éclaircir et les définir : Dieu va les forcer à ce travail, en les exposant à des luttes qui leur ouvriront les yeux, leur indiqueront les questions à traiter, et les solliciteront à le faire».

«Les hérésies, précisément, auront eu cette mission providentielle d'obliger l'Eglise à expliquer sa foi, et de lui indiquer, par la direction de leurs attaques, les points du dogme demeurés obscurs. A chaque époque, le démon attaquera, et l'Eglise affirmera, expliquera quelque point de la doctrine catholique ; en sorte que si, dans tel siècle, nous trouvons

toute une série de documents relatifs au dogme alors attaqué, c'est à l'hérésie que nous devons le bonheur de les posséder ; celle-ci est elle-même l'artisan de sa propre perte. Si, par exemple, la constitution, des prérogatives et les notes de l'Eglise ont été défendues contre les donatistes et les protestants, si le dogme de l'Incarnation a été expliqué contre les ariens, les nestoriens, les eutychéens, celui de la grâce contre les pélagiens et les jansénistes, tous ces hérétiques nous ont procuré l'avantage de retrouver, dans les ouvrages des Pères, des arsenaux d'arguments pour notre théologie naturelle. Voilà dans quel sens il faut comprendre le rôle, l'utilité, la nécessité même et comme la mission des hérésies en face de l'Eglise enseignante - *Oportet hæreses esse* (Cor. xi, 19). C'est l'idée exprimée par Origène, saint Augustin et tant d'autres docteurs (Klee, *ibid.* t. L p. 9 et 168. - Alzog, *ibid.*, § 67 - De Maistre, *Du Pape*, L. 1, ch. I) : « Il est bon que la vérité soit de temps en temps disputée à l'homme ; cela le pousse à en acquérir de nouvelles » (Quinet, *ire leçon*, p. 140). C'est au point que l'attaque par l'hérésie et l'état de controverse devient le nœud de la division de l'histoire de tout le dogme en trois périodes, d'après la méthode célèbre formulée par saint Vincent de Lérins ; de là vient encore que l'hérésie, pour mieux concourir au bien de l'Eglise, suit elle-même, dans ses attaques, un plan tout à fait théologique et raisonné qui est, dans ses grandes lignes, le plan même de la scolastique ».

Aussi, le travail du professeur consistait-il particulièrement à étudier l'esprit des grandes controverses théologiques, le sens des attaques et des réponses, faites par les Pères au nom de l'Eglise et consignées dans leurs écrits ; et à suivre, dans le cours de la tradition catholique, les discussions au milieu desquelles s'est élaborée la théologie. Souvent à ce travail, il ajoutait une question générale destinée à résumer l'état extérieur de la chrétienté, à montrer la liaison de l'ordre politique avec l'ordre religieux, dans les invasions, la formation des nations chrétiennes, les grandes institutions, les règnes fameux, etc. Mais les questions dogmatiques formaient toujours le fond de son travail.

Le cours de l'abbé Aubry on le voit, était moins une étude de faits qu'une étude de doctrines. Ce qu'il recherchait, avant tout, dans cette étude, c'est le commentaire donné par l'Eglise à la révélation et à l'Evangile, commentaire vivant et de jour en jour plus complet ; c'est la formation lente et progressive de nos traités théologiques que nous voyons s'élaborer, se triturer avec le temps, pièce à pièce, thèse par thèse, malgré les obstacles, ou plutôt, en raison même des obstacles. - « Sans doute, dit-il lui-même, c'est là un seul côté de l'histoire générale ; mais aussi c'est le plus en rapport avec les études vraiment ecclésiastiques, et le plus fécond, le plus intéressant, le plus vaste pour le sacerdoce ; et il ne semble pas que ce travail puisse paraître petit et fastidieux, qu'on puisse le dédaigner, pour recourir à la méthode étroite et personnelle dont usent, en histoire, nos contemporains ». - Il ne comprends pas davantage qu'on puisse préférer quelque chose à l'étude de cette œuvre magnifique et colossale de la destruction des hérésies, de la défense et du développement du dogme catholique ; de cette œuvre la plus belle, la plus intime du christianisme, celle où l'action de la Providence apparaît avec le plus d'éclat et revêtue d'un caractère plus lumineux d'assistance divine et d'intervention surnaturelle. « Sans mépriser les autres sciences, dit-il, je les trouve petites et insipides, si elles ne deviennent les servantes de cette science de l'histoire » (Les Grands-Séminaires, chap. XVI).

Il est certain qu'une telle méthode demande, de la part du professeur, une science d'observation, un esprit de synthèse, un fonds de théologie, et un sens des choses du christianisme au-dessus du vulgaire. Mais, autant elle exige du maître, autant elle accorde à l'esprit du disciple, dont elle simplifie les idées en les généralisant. Le professeur ne recherchait donc pas d'abord - comme on le fait trop de nos jours - des faits, des dates, des noms propres, des biographies ou des portraits littéraires, des anecdotes, des sujets de narration ou de discours. On n'a que trop recherché l'érudition, l'archéologie de l'Histoire, sans dégager les principes qui ont amené les événements. Or telle est la grande préoccupation de l'abbé Aubry : dégager le sens de l'Histoire, produire le critérium des faits dans leurs rapports avec le dogme et dans la mesure où ils ont été utiles ou nuisibles à l'Eglise ; n'est-ce pas la clef des jugements de l'Histoire, enfin, la théologie de l'Histoire. Ce que l'abbé Aubry recherche avant tout, c'est la situation exacte de l'Eglise, les manifestations de sa vie divine, le sens de sa prédication sur tel sujet et à telle époque, son procédé de conquête sur les païens ou de lutte contre les hérétiques. Il fait de l'histoire non pas une sorte de dictionnaire ou d'almanach qui groupe des événements dans un ordre plus ou moins heureux, les reliant par des transitions de commande, les soumettant à un jugement personnel et de circonstance, qui n'a rien de commun avec la philosophie de l'histoire et les principes de la foi. Il donne aux esprits cette intelligence des faits et du langage de l'histoire, ce sens de la Tradition catholique, cette conviction inébranlable qui en est le fruit le plus précieux. - « A ceux qui s'arrêtent aux faits particuliers, dit-il, aux torts accidentels, aux erreurs de tel ou tel homme ; qui découpent chaque ligne de l'histoire pour la considérer à part ; à ceux-là, il n'y a qu'une chose à dire : « Du point où il faut s'élever pour embrasser l'ensemble, on ne voit plus rien de ce que vous voyez ! » En histoire, pour juger sainement, il faut, selon l'expression de J. de Maistre, « regarder d'en haut et ne voir que l'ensemble ; les myopes ne doivent pas lire l'histoire ; ils perdent leur temps » (*Du Pape*, liv. II, ch. 5, 6. - Aubry, *Les Grands-Séminaires*, p. 465).

« Malheureusement, écrit encore l'abbé Aubry, nombre de maîtres et de manuels se sont trop souvent, comme dit Montaigne, « donné loy de juger et d'incliner l'histoire à leur fantaisie ». Il en est résulté une teinture d'histoire où l'étude des principes et des causes cède le pas aux accumulations arides de l'érudition, aux pompes de l'éloquence, à la verve et au scintillement du style. Nous en sommes venus à raisonner sur les faits comme des pygmées : placés entre le passé et l'avenir, nous ne pouvons raisonner que sur le passé ; aussi nous donnons-nous beau jeu ; nous brassons des faits, nous les distinguons, les groupons, les divisons en époques, en périodes que nous croyons grandes ; nous faisons des synthèses, des inductions, persuadés de la profondeur de nos conceptions. Or, nous ne songeons pas que le passé n'est que la préface de l'avenir, et que, sous le rapport de la longueur, il est à l'avenir ce qu'est une préface à un livre. Nous sommes comparables à ces infiniment petits qui, nageant à pleines brasses dans une goutte d'eau, disserteraient sur l'immensité de leur océan. Peut-être cependant avons-nous quitté la préface, et sommes-nous entrés dans le livre même, depuis le protestantisme ; les seize premiers siècles du christianisme seraient l'introduction, et la grande hérésie ouvrirait une chaîne de faits dont le déroulement doit être immense et dont la Révolution française, cet événement colossal pour nos regards bornés, et les transformations actuelles, ne sont que de maigres incidents ».

«Combien d'esprits aussi, arrivés à une certaine maturité sans doute, ne se nourrissent plus guère que de revues, de journaux, d'œuvres et de théories libérales ! Tel maître d'histoire, très érudit d'ailleurs, très admiré de la nouvelle école critique, ne vogue-t-il pas à pleines eaux sur les flots troublés et tumultueux du rationalisme ? Tel autre maître, fidèle à l'école qui lui a inculqué ses principes, n'inspire-t-il pas trop son cours des théories du *Correspondant* et des travaux historiques de nos rationalistes modernes ? Et, si ces faits, constatés et historiques, ne sont malheureusement pas assez isolés, comme beaucoup d'hommes d'étude nous l'ont affirmé sans que nous puissions nous résigner à le croire, il sera curieux de rechercher par quel système de compensation, l'érudition, les bonnes idées, contrebalanceront l'effet pernicieux d'un tel enseignement dans l'esprit encore flexible des étudiants ! Ce n'est ni dans les revues libérales, ni chez les historiens modernes, pas même à l'école de M. de Broglie, qu'on puise les principes catholiques de l'histoire. Il y a là une aberration du jugement, une absence de sens théologique qui n'est malheureusement pas sans exemple, nous en avons trop de preuves significatives dans les productions de notre époque. Et si, parmi tant d'autres écrivains,, nous n'avons voulu nommer que l'auteur de *l'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*, c'est que lui surtout a fait école, c'est qu'il est un des esprits du temps présent dont le cardinal Pie a dénoncé le plus formellement les erreurs, surtout le naturalisme, et contre lequel D. Guéranger s'est élevé avec le plus de force. Mais ce philosophe a inspiré toute une pléiade d'historiens et d'apologistes dont *Le Christianisme et les temps présents* de M. l'abbé Bougaud reproduit assez exactement les idées, les tendances et la physionomie» (*Les Grands-Séminaires*, ch. XVI).

Une des difficultés pratiques du cours d'histoire ecclésiastique, c'est d'en dresser la charpente, d'en esquisser les grandes lignes, d'en déterminer les divisions philosophiques. La chronologie, le synchronisme, sont d'excellents instruments ; mais ils sont loin de donner le dernier mot de l'histoire, comme quelques-uns le pensent à tort ; ils n'en forment pas même la charpente naturelle. L'abbé Aubry regarde comme un procédé antiphilosophique l'habitude, nous allions dire la manie, de certains auteurs qui veulent arrêter les périodes de l'histoire à des dates précises, brusques et absolues. «Il est de la nature des faits et des révolutions, dit-il, d'exister longtemps à l'état de tendance et de préparation, avant de s'achever ; de se prolonger quelque temps, après leur épanouissement. Les époques ne se terminent pas brusquement à un jour marqué ; le point de séparation n'est pas un point mathématique, mais une période de plusieurs années, quelquefois un demi-siècle». - Aussi, grâce à cette grande puissance de synthèse acquise à l'école du Cardinal Franzelin, la marche et la division de son cours n'avait rien d'arbitraire ni de factice ; il savait partager l'Histoire en quelques grandes époques théologiques dont chacune avait sa raison philosophique. C'est ainsi qu'il adopta la division de l'Histoire en six époques très nettement caractérisées : Les Origines chrétiennes, qui embrassent le christianisme depuis sa naissance jusqu'à son affranchissement par Constantin ; Le Développement de l'action de l'Eglise, qui se manifeste depuis l'affranchissement de l'Eglise par Constantin jusqu'à son triomphe dans l'avènement de Charlemagne ; Le Moyen-âge proprement dit, qui prend naissance à l'avènement de Charlemagne et se termine à la première Croisade ; La Renaissance chrétienne, qui s'ouvre à la première Croisade pour ne prendre fin qu'à l'apparition du protestantisme ; La période de la grande épreuve ou de la lutte contre le protestantisme, qui s'étend de la révolte de Luther jusqu'au traité de Westphalie ; enfin, Les temps modernes et La Révolution, qui ont pour point de délimitation, d'un côté, le traité de Westphalie, de l'autre, le concordat et les événements contemporains.

«Cette division, dit-il, j'en suis persuadé, pour l'avoir longtemps pratiquée, est aussi claire, aussi adéquate, aussi équilibrée et aussi proportionnée que possible aux exigences et à l'organisation actuelle de l'enseignement élémentaire ; elle me semble satisfaire largement à la marche philosophique des événements et à la synthèse de l'histoire. Placé sur ces hauteurs, le théologien embrasse d'un regard tout l'ensemble de l'horizon historique, il tient, pour ainsi dire dans sa main, les questions en apparence les plus complexes ; les faits ne lui apparaissent plus dans cet isolement qui rend leur cause inexplicable, qui leur fait perdre toute proportionnalité, et empêche de les suivre jusque dans leurs dernières conséquences philosophiques et sociales. Tel était le procédé si simple et le plan si grandiose de Bossuet ; aussi est-il inexplicable que dans un pays où, depuis deux cents ans, le *Discours sur l'Histoire universelle* est l'objet d'une étude et d'un culte constant et général, on se soit si peu inspiré, en matière d'histoire, sinon des idées de son auteur, du moins de sa manière de procéder, des leçons de synthèse qu'elle renferme et qui sont sa principale richesse» (*Les Grands-Séminaires*, ch. XVI)

Placé à une telle hauteur, le professeur dominait et tenait, pour ainsi dire, dans sa main, les questions en apparence les plus complexes ; son esprit méthodique et sûr, sans se perdre dans le dédale des faits, marchait à l'aise et droit au but. Malheur à qui voulait lui disputer le terrain ; prompt comme l'éclair, il acculait son adversaire et le réduisait au silence. La lutte décuplait ses forces, lui ouvrait de nouveaux horizons, des aperçus plus élevés, et, au grand ravissement des heureux témoins de ces joutes inoubliables, lui inspirait des mouvements passionnés où éclatait son amour de l'Eglise et de la vérité. Aussi réclamait-il pour lui-même des objections : «Poussez des bottes à vos professeurs ; j'aime cela, si on le fait sérieusement !»

Ses études sur le protestantisme et sur toute cette procession d'erreurs qui en sont le fruit, n'ont pas d'égaux en justesse et en profondeur. Ses idées sur l'Eglise surtout sont fécondes et originales. A l'encontre de l'Ecole libérale et moderniste, il prend Rome pour boussole et commence par donner une notion exacte de l'Eglise. Pour lui, elle n'est pas «une administration sèche, creuse, extérieure, composée d'hommes placés les uns au-dessus des autres, chacun avec son bureau, sa tâche, son mandat de la part de Dieu - resté bien loin dans son ciel - pour défendre, commander, administrer tel sacrement, enterrer tel mort, présider au culte, etc.» Il se représente l'Eglise «imprégnée, imbibée, saturée de surnaturel pour le verser dans les âmes».

«L'Eglise, dit-il, est faite d'abord pour la grâce ; elle est productrice de la grâce ; elle est toute chargée, toute grasse, tout gonflée de cette sève spirituelle. Aussi, le *Traité de l'Eglise* est-il moins un traité spécial qu'une notion mêlée à toute la théologie et dominant tout... L'Eglise, c'est le corps mystique de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ vivant toujours, sous une autre forme, avec d'autres manifestations, Jésus-Christ agissant dans le monde ; c'est la grâce coulant des pieds à la

tête de la hiérarchie catholique, arrivant au cœur des fidèles par les sacrements et les sacramentaux, pour féconder les âmes et leur faire produire les fruits de vertu et de piété. - Cette sève surnaturelle qui jaillit du cœur de Jésus dans les veines de Son corps mystique» (Lettres. T. XI)

Cette thèse n'est pas nouvelle et n'a rien d'audacieux ; elle vient des Pères en droite ligne. C'est l'idée Romaine, «non pas amoindrie et rognée, rognée jusqu'au centre, mais l'idée romaine toute crue, toute vivante. - Crions, hurlons la vérité, s'écrie l'abbé Aubry ; faisons-nous maudire et anathématiser pour elle, afin, comme dit l'Ecriture, de délivrer nos âmes - *Verbum Dei non est alligatum* ! Qu'il y aurait à dire sur cette question et sur ce qu'une certaine école a fait, en France, depuis 300 ans, de l'idée de l'Eglise» (ibid.).

D'aucuns s'étonneront que le cours de l'abbé Aubry s'arrête au seuil du XIX^e siècle, et ne traite pas de l'Histoire contemporaine ; ils objecteront qu'il est irrationnel, en Histoire, d'apprendre aux étudiants ce qui s'est passé autrefois, sans les initier à ce qui se passe aujourd'hui ; ils diront surtout que la connaissance de notre siècle et de ses lamentables besoins, est un des grands devoirs du sacerdoce, et un des principaux éléments de son influence. - A cet argument spécieux nous répondrons d'abord que le docte professeur n'a pas jugé les événements de notre époque assez enfoncés dans le passé pour être mis en perspective et proposés à un jugement définitif. «L'Histoire, dit-il, n'est complète, explicable, instructive, et vraiment philosophique qu'à distance ; il n'est pas un homme d'étude sérieux qui ne sache que la science historique se rattache aux sciences de principes, pour en recevoir la lumière et en utiliser les leçons, mais à condition de s'exercer sur un passé, sur des mouvements de peuples, sur des événements et des évolutions complètement achevés» (ibid.).

D'ailleurs, continue l'abbé Aubry, l'étude de l'Histoire contemporaine, «utile en un sens, est très dangereuse en un autre sens fort important. De la prédominance ou de la trop grande préoccupation de cette étude, naissent la légèreté et la dissipation de l'esprit philosophique, surtout l'ignorance, l'oubli ou l'altération des principes : car l'évolution des événements contemporains n'est pas assez complète pour offrir une base solide de jugement, et un critérium de philosophie suffisamment caractérisé. S'il a appris au séminaire, la première des sciences, la science des principes, et la seconde, celle de soi-même, le prêtre pourra, à son entrée dans la carrière apostolique, ignorer ce qui se passait hier de l'autre côté du mur à l'abri duquel il a préparé son sacerdoce ; même, il vaudra mieux qu'il en soit ainsi, et qu'il ne connaisse que les siècles écoulés, les terres lointaines ; mais, encore une fois, c'est à condition que les Maîtres de la doctrine lui aient inculqué les principes et le sens suffisants pour mesurer les événements à leur juste valeur, pour apprécier sainement les hommes et les choses, enfin, pour éclairer sa marche et son apostolat» (Aubry, *La Méthode*, ch. XVI).

Cette discrétion, cette réserve, si nécessaire lorsqu'on aborde l'Histoire moderne, l'abbé Aubry la prescrit plus sévèrement encore dans l'étude de ce que nous appelons communément les questions actuelles, les œuvres, l'organisation sociale. - «Sans doute, dit-il, les questions sociales sont à l'ordre du jour ; partout on organise des œuvres ouvrières, des cercles, des conférences, en un mot une action sociale catholique, pour soustraire les peuples à l'influence de l'impiété, et ramener la nation à la vie chrétienne. Après de longs tâtonnements, et grâce à la généreuse initiative de quelques catholiques généreux, et convaincus, ce mouvement, d'abord timide et indécis, s'est affermi et précisé ; peut-être se généralisera-t-il selon une théorie et des lois philosophiques» (ibid.).

Quoi qu'il en soit donc de l'importance de ce mouvement et de la nécessité des œuvres, l'abbé Aubry n'est pas de ceux qui conseillent de consacrer aux questions actuelles un temps plus considérable qu'aux questions anciennes et à l'Histoire de l'Antiquité chrétienne ; car nous le répétons avec lui, «l'étude du passé est la meilleure préparation aux luttes du présent, parce que l'évolution des questions anciennes est complète, et met en pleine lumière le dogme catholique et les principes de solution applicables à toutes les difficultés et à tous les temps». - Avec lui nous demeurons persuadé que «la formation de l'homme de principes sera toujours le moyen le plus efficace de travailler à la formation de l'homme d'œuvres». - «L'expérience en a été faite, dit-il, les études sociales et les conférences d'œuvres ont produit un courant d'idées et de dissipation, une perte de temps et des préoccupations, surtout des divergences de vues et des théories inquiétantes, dont le contrecoup s'est fait vivement sentir, dans les études de principes d'abord, puis dans la pratique et la réalité de la vie apostolique... l'étude des questions actuelles, l'organisation des moyens humains de défense du christianisme, tout cela est extrêmement nécessaire, mais c'est au clergé en activité de service qu'incombe ce labeur. L'étudiant ne saurait être, dès le séminaire, engagé officiellement dans cette voie, sans préjudice pour le calme et le recueillement indispensables à sa préparation théologique. Plus tard, lorsque le sacerdoce aura donné à ses études leur couronnement surnaturel, il sera temps de le pousser sur ce terrain ; il y prendra pied bien vite et plus solidement ; ce qui pourrait affaiblir aujourd'hui sa préparation sacerdotale, en lui faisant prendre le change sur la matière et les éléments de l'Apostolat, lui offrira alors les ressources de circonstance que la théorie des études ne saurait généraliser» (*Les Grands-Séminaires*, ch. XVI, XII, sqq)

Lorsque, dans la VI^e époque de son *Histoire de l'Eglise*, le professeur traite de la Révolution française et des conjectures sur l'avenir de la France catholique (VI^e Epoque, ch. VI. § 5), il nous apprend ce qu'il faut penser de ces hommes nouveaux qui prétendent réformer le monde tout en faisant bon marché des principes sur lesquels repose la société chrétienne, de l'esprit d'autorité et de tradition, enfin des antiques lois de l'Eglise qui sont le rempart surnaturel du catholicisme. «Ces prophètes des temps nouveaux, écrit-il, ces prétendus fondateurs d'une démocratie catholique idéale, ne sont-ils pas les ouvriers - inconscients, je le veux bien, mais dangereux - de cette grande hérésie sociale, la Révolution française, qui cherche à souffler dans l'Eglise un esprit nouveau, l'esprit d'indépendance, à déprimer l'idée de l'autorité, enfin à jeter le discrédit sur la hiérarchie sacrée ?» (ibid.).

Cet ordre d'idées confine à la grande thèse de l'autorité pontificale et de l'erreur libérale sur les prérogatives du Saint-Siège. Or, le principal objectif et la grande préoccupation du professeur est de mettre en lumière, à toutes les époques et en toutes circonstances, les droits de l'Eglise Romaine, la nature et les prérogatives du pouvoir des papes, en face des revendications injustes soit du pouvoir temporel, soit de l'hérésie et du schisme, soit même des Eglises particulières. Et nous croyons pouvoir avancer que cette thèse de l'Autorité pontificale, aucun historien ecclésiastique, jusqu'ici, n'a osé la

développer avec cette force d'argumentation, cette abondance de raisons théologiques, cette netteté, cette exactitude et cette précision de jugement qui caractérisent l'exposition de l'abbé Aubry. Chacune de ses leçons d'Histoire est une juste apologie de la Papauté, non seulement dans sa conduite doctrinale, mais encore dans son immixtion dans les affaires temporelles des gouvernements. A la différence des historiens - Darras particulièrement - qui attribuent, à tort, au Droit public du moyen-âge l'action des Pontifes Romains sur le pouvoir des gouvernements, il prouve que c'est bien en vertu de leur caractère de Maîtres suprêmes de la doctrine et de Pères spirituels des nations, que les papes sont toujours intervenus dans les affaires des gouvernements chrétiens. (cf. *Cours d'Histoire*. Aubry : IV^e Epoque ch. V I . § 4 - Ch. XIV. § 3).

Sans doute l'esprit de modernisme qui a envahi toutes les branches de la science, et qui prédomine dans nombre de publications et d'Ecoles, jugera durs et absolus les principes du théologien et du critique ; il leur préférera les complaisances coupables qui, sous le nom fallacieux de tolérance, n'ont abouti qu'à nous donner un christianisme amoindri, une histoire adultérée, des générations anémiées et impuissantes. Mais précisément, l'abbé Aubry connaissait la maladie terrible de notre époque, l'amoindrissement des doctrines, le mélange des principes. Il savait cet état infiniment plus dange-reux que l'hostilité ouverte de l'impiété. Aussi insiste-t-il avec tant d'énergie sur l'Esprit catholique, sur le Sens catholique (cf. notre brochure : *Contre le Modernisme et pour le Sens catholique*, 1 vol. in-8°), et, dans une remarquable réquisitoire, juge-t-il avec une juste sévérité, les tendances libérales qui survivent encore de nos jours, sous la nouvelle appellation du modernisme, malgré les condamnations formelles de l'Eglise.

L'œuvre historique de l'abbé Aubry, si elle est aussi originale que remarquable par l'esprit de synthèse qui préside partout au groupement des faits et à la délimitation des époques ; si elle fait rayonner les mouvements doctrinaux et les révolutions nationales autour d'un point central, l'Eglise Romaine ; si elle se réfère au dogme et pèse toutes choses au poids des principes théologiques ; cette œuvre offre encore un intérêt nouveau et considérable, par l'étude synthétique de la doctrine sacrée et de l'enseignement ecclésiastique à chacune des époques de l'Histoire de l'Eglise. Jusqu'ici la plupart des auteurs ecclésiastiques n'avaient accordé que peu d'attention à l'état de la doctrine catholique et au développement de l'enseignement sacré à chacune de ces époques. Notre théologien, lui, traite ce côté spécial de l'Histoire de l'Eglise avec une précision et une netteté qui n'ont d'égale que la remarquable puissance de synthèse dont il fait preuve. C'est ici surtout qu'il excelle, quand il montre, à travers les siècles, le développement traditionnel et méthodique des concepts théologiques, et le rôle providentiel des hérésies, dans l'exposition, la défense et les progrès de la doctrine catholique.

Lorsqu'il aborde cette partie capitale de l'Histoire de l'Eglise, surtout lorsqu'il traite de la Scolastique, de l'organisation de l'enseignement au Moyen-âge, du coup fatal porté aux études de principes par la controverse protestante, enfin de la réforme des méthodes d'enseignement doctrinal, le théologien nous apparaît tel que nous apprendra à l'apprécier son grand ouvrage sur la *Méthode d'enseignement des sciences sacrées* (2 volumes in-8°. Paris, Desclée). A vrai dire, nous ne savons ce qu'il faut y admirer d'avantage, ou de la profondeur et de la pénétration de son esprit et de son sens théologique, ou de la haute valeur du jugement qu'il porte sur le caractère des différentes Ecoles qui se sont partagé le monde théologique et l'enseignement doctrinal dans les siècles passés.

CHAPITRE IX : LA CHAIRE D'ECRITURE-SAINTE.

L'enseignement de l'Ecriture-Sainte est peut-être l'un des plus difficiles, celui où la méthode est le moins définie. Cela tient sans doute à ce que la science des Livres Saints n'est pas une science particulière, mais le trésor des principes premiers de toutes les sciences ; par conséquent, une science générale et universelle. Il faut apporter, à l'étude de la Bible - comme d'ailleurs aux autres études sacrées - une âme nourrie de doctrine profonde assurément, mais bien plus encore une âme intérieure et mystique ; car, selon la parole de Pascal, l'Ecriture-Sainte n'est pas seulement «une science de l'esprit», c'est une «science du cœur ; elle n'est intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit ; le voile qui est sur l'Ecriture pour les Juifs, y est aussi pour les chrétiens ; la charité est non seulement l'objet de l'Ecriture, elle en est la porte». (*Pensées*, 2^e partie, art. XVII)

Aux moyens naturels qu'il tient de sa formation et de son travail personnel ; aux moyens surnaturels qu'il tient de Dieu par la grâce, par la science théologique, le professeur doit ajouter les facultés du cœur plus encore que celles de l'esprit, les puissances naturelles surnaturalisées. Les dons d'intelligence et de piété sont les nerfs de sa méthode ; s'il ne féconde ces dons, il demeure stérile. Tous connaissent ces dons ; mais peu savent en user ; c'est-à-dire y ajouter le travail humain.

Le très grand nombre de ceux qui étudient les Saintes Lettres se livrent à un travail faux et incompatible avec la lumière divine, à une recherche rationaliste propre à la stériliser. La grâce a ses délicatesses, ses antipathies, ses incompatibilités, ses répugnances, même dans l'ordre de l'étude, surtout de l'étude de la parole de Dieu.

C'est ce qu'avait compris l'abbé Aubry. - «Je suis d'avis, disait-il, qu'au Séminaire on étudie surtout les parties de la Bible où il s'agit de la grâce et de la vie intérieure ; et que l'on envisage les Livres Saints d'abord à ce point de vue. Aussi le professeur doit-il être ferré sur l'ordre surnaturel» - Pour lui, il l'avait spécialement approfondi ; c'était le côté le plus solide de ses études romaines ; aussi put-il aborder sans trop d'appréhension l'enseignement de l'Ecriture-Sainte. - «Je me suis fixé une méthode que j'aime, à laquelle je tiens, et que je crois adaptée aux besoins des temps» - Et il envisageait le cours d'Ecriture-Sainte moins comme une branche proprement dite de la science sacrée que comme la transition naturelle entre l'intelligence et la piété ; aussi croyait-il urgent d'étudier surtout les parties de la Bible qui traitent du dogme, du surnaturel, de la vie spirituelle.

Il établissait d'abord la théologie *De Verbo Dei scripto*, ou les «principes généraux sur la valeur de l'Ecriture, le mode et la portée de son inspiration, son rapport avec la Tradition, l'usage qu'on en doit faire en théologie comme source de la révélation, et en spiritualité comme aliment de la vie intérieure». Il donnait ensuite «un aperçu de l'ensemble et de la charpente de l'Ecriture, groupant les livres, esquissant la trame historique à laquelle ils se rattachent comme des épi-

sodes, résumant les sujets qu'ils traitent». Enfin, sans se borner à ces principes généraux, ni se contenter d'une vue d'ensemble sur les diverses parties de la Bible, il choisissait et scrutait spécialement et en détail, comme type de l'étude à faire sur toute l'Ecriture et comme aliment de piété pour les étudiants, quelques parties plus excellentes, celles qui traitent du dogme, de la grâce, de la vie intérieure ; et, en général, les livres particulièrement utiles à la vie sacerdotale et au ministère pastoral.

Mais d'abord et avant tout, l'abbé Aubry est l'homme de la Tradition Catholique, soit dans l'étude de l'enseignement général de l'Ecriture, soit dans l'étude des détails historiques qui l'éclairent et l'expliquent. Il ne restreint pas, il ne localise pas l'inspiration des Livres Saints, selon la méthode qui caractérise l'Ecole moderniste. Il affirme au contraire - avec Pie X - que nos Livres Saints portent la Révélation et le Surnaturel dans la plénitude de leurs pages ; il prouve que le rationalisme, faisant sentir son influence malsaine jusque dans le sanctuaire de l'Ecriture, a pris à cœur et, jusqu'à un certain point, est venu à bout de restreindre le domaine de la Bible et d'en diminuer la valeur. Aussi, lorsqu'il établit les notions générales de cette étude, insiste-t-il sur «le rôle et la priorité de la Tradition sur l'Ecriture, rôle et priorité que beaucoup d'esprits modernes, même ecclésiastiques, tendent à atténuer singulièrement, sinon à détruire, pour lui substituer, à la légère, ce subjectivisme, dangereux en exégèse comme en théologie, comme en religion, qui est l'un des périls les plus subtils des théories libérales» (cf. *Les Grands-Séminaires*, ch. XIV), renouvelées de Hecker, de Loisy, et qui vient, en droite ligne, du protestantisme.

L'interprétation traditionnelle, pour l'abbé Aubry, demeure toujours le cœur, la moelle de la saine exégèse, car elle se réfère, d'abord et toujours, au sens théologique, à la valeur dogmatique de la Bible. Ici, comme partout, les Pères, les grands docteurs de l'Eglise, sont ses maîtres, bien qu'ils soient aujourd'hui très démodés, sinon méprisés. Encore une fois, c'est parce qu'ils ne possèdent pas suffisamment le sens de la Tradition et ce tact, cet instinct surnaturel qui discerne sûrement le vrai du faux, que tant d'hommes d'étude sont tombés dans ce modernisme qui est un commencement de rationalisme.

Pour chacun des livres de la Bible qu'il étudie, notre professeur se hâte d'en venir à l'interprétation intrinsèque du texte, s'attardant le moins possible aux questions préliminaires et extrinsèques d'histoire, de critique, de philologie, etc. ; questions peu utiles au point de vue de l'interprétation, et auxquelles tant de maîtres font une part beaucoup trop large. Le plus pressé n'est-il pas d'arriver à la parole de Dieu ? Ce qui n'empêche qu'il juge nécessaire de donner d'abord des notions claires sur l'objet général du livre, sur les circonstances dont la connaissance est indispensable pour l'intelligence du texte sacré.

Ces préliminaires posés, il cherche l'ordre général, la marche des idées, le plan du livre en question. Puis, il en aborde l'étude, s'efforçant toujours de trouver la pensée principale, ses subdivisions, les propositions et les groupes d'arguments ou d'idées qui en découlent ; jusqu'à ce qu'enfin, à force de descendre du général au particulier, il ait saisi l'ordre des chapitres, établi la suite des détails et l'enchaînement des versets. A l'exemple des docteurs catholiques, il se fait une religion de respecter la marche du texte, de justifier toujours le sens adopté par l'Eglise, de trouver une raison profonde à tout ce que le Saint-Esprit a dicté aux auteurs sacrés. Comme saint Thomas, et pour éclairer cette analyse, il donne à chaque division un titre résumant l'objet ; il subdivise chaque division, résumant la marche des idées par des propositions classées dans l'ordre même de l'Ecriture et avec l'indication des versets. Le travail du cours est alors de développer, à la lumière de ces titres, la pensée même de l'écrivain sacré.

Le programme de l'abbé Aubry est rigoureusement celui de saint Thomas : La recherche du sens dogmatique ; pas autre chose ? Sans cesse il revient sur la nécessité de rechercher premièrement la pensée théologique du Saint-Esprit. Cette recherche est trop délaissée, et c'est sur ce point fondamental qu'il veut attirer les facultés et les efforts des étudiants. «Car, en définitive, une fois ce sens saisi, ne possède-t-on pas tout, puisque, dans l'ordre surnaturel, le dogme est le germe et la source de tout bien, surtout de la vie spirituelle - *Semen est verbum Dei* !... Ce n'est pas avec des Ah ! et des Oh ! continue-t-il, des exclamations et des tournolements d'yeux, qu'on étudie sérieusement l'Ecriture-Sainte ; il n'y faut point chercher la sensiblerie, ni commencer par l'enthousiasme. Le sentiment viendra peut-être ; il viendra même certainement, si l'étude est approfondie et bien conduite, surtout si on ne court pas après lui. C'est l'idée dogmatique qui produira le sentiment, car le sentiment est un fruit, il ne vient que plus tard, surtout si on ne court pas après lui, et si l'étude est approfondie et bien conduite. Soyons naturels ! Rien de glacial et d'antipathique comme l'enthousiasme factice. Ne soyons pas de cette école du sentiment qui se bat les flancs pour faire pleurer, et aboutit à faire rire».

«Voyez les commentaires de saint Thomas : Jamais une exclamation, pas un Oh ! pas une phrase sacrifiée au sentiment. Tout est idée, recherche de l'idée dogmatique. Cependant ses commentaires sont une source incroyablement de méditations, de considérations pour la piété, et de sentiments qui sortent de là, comme la lumière sort des pièces d'artifice au moment déterminé» (*La Méthode*, 2^e partie, ch. XIV).

La recherche de l'idée divine, du sens dogmatique, l'étude de la vie surnaturelle, pour l'alimentation du sacerdoce et la fécondité de son apostolat¹ : tel est donc le programme du professeur tracé par lui-même. «On s'attarde démesurément aux préambules de la science scripturaire, dit-il. L'accessoire est trop souvent substitué au principal ; et l'ignorance du texte même de l'Ecriture envahit le clergé. Dès lors, comment s'étonner si la masse du peuple chrétien devient si étrangère aux leçons de l'Evangile, elle qui attend, par la parole du prêtre, l'aliment surnaturel - *Cibum æternitatis* !».

«Peu important, dit-il encore, les théories d'Allemands ou de rationalistes irréductibles ; peu important les subtilités grammaticales et les arguments extrinsèques, échafaudés souvent sur des pointes d'aiguille, si la pensée divine n'est pas la grande préoccupation de l'exégète, si la parole inspirée ne livre plus à l'ouvrier évangélique les trésors de la doctrine qui éclaire et sauve» (*Méthode*, ch. XIV). - Ce n'est pas qu'il ne juge utiles et même nécessaires les travaux d'approche et de préparation à cette étude ; encore moins admet-il qu'on ne porte tous les efforts possibles et utiles à la justification

¹ Ce programme que nous avons développé dans la brochure sur l'Etude de l'Ecriture Sainte dans les grands-Séminaires, a été formellement approuvé par la Commission biblique et par la lettre de Pie XI en date du 6 septembre 1875. 1 vol. in 8°, Téqui, Paris.

de la Bible contre ses détracteurs et à la mise en valeur et en relief la pensée divine. Mais il se refuse à consacrer un temps trop considérable aux travaux préparatoires, aux études qui forment le cadre des sciences bibliques, au détriment de l'étude proprement dite et approfondie de texte, de l'idée surnaturelle - recherche tout humaine et trop souvent entachée de rationalisme, labeur qui tend à fausser et à stériliser la science la plus féconde - Dieu et l'homme !

L'abbé Aubry déplore que l'exégèse dogmatique ait été trop négligée en France ; que l'on se soit imprudemment inspiré de la critique allemande - si funeste à Renan ; que l'on ait minimisé l'inspiration, contrairement aux décisions de l'Eglise : qu'on ait fait aux protestants et aux incrédules l'honneur immérité d'exposer leurs idées ; qu'on ait sacrifié beaucoup trop à la réfutation, au lieu d'exposer, de faire méditer et contempler les merveilleuses beautés de la parole divine¹. - Lui, ne se laissa jamais émouvoir par les théories du protestantisme et de l'incrédulité, bien que pour beaucoup, il paraisse de bon ton d'accepter des données soi-disant appuyées par les découvertes modernes ; il jugeait sagement que l'interprétation de ces découvertes, faites par des protestants, étaient sujettes à caution et que le temps en ferait justice. - Comme il est arrivé !

A rencontre de l'Ecole rationaliste qui, depuis, a donné naissance au modernisme, il s'attache solidement à la méthode des Pères et à la Tradition, qui représentent, dans l'Eglise, la règle constante de l'exégèse. Les faiblesses, les dangers des méthodes nouvelles qui commençaient déjà à s'ébaucher, il les dénonce avec vigueur, inquiet de voir les étudiants détournés de l'exégèse vraie, de l'étude doctrinale des Saintes Lettres, pour s'absorber dans les recherches et les préliminaires historiques ou philosophiques, dans les questions extrinsèques de critique ou de controverse. - «Il s'agit, dit-il, de pénétrer le sens intime et profond de l'Ecriture, de découvrir, sous l'écorce de la Lettre, cette moelle de dogme, cette riche substance que Dieu a entassée là en conserves pour notre nourriture ; il s'agit de chercher ce qui prête à la contemplation, ce qui nous donne accès auprès du Verbe et dans ce monde céleste que nous ouvre si bien la méditation. - *Conversatio nostra in coelis est !* Et c'est précisément en ce sens que notre conversation, c'est-à-dire l'ensemble de notre vie, surtout de notre vie intime et de nos pensées, est dans le ciel. Le théologien, en cet ordre d'études, ne doit rien passer ; il ne doit négliger aucune parcelle du don céleste, du festin spirituel, comme s'exprime saint Bonaventure, car *Omnis Scriptura divinitus inspirata !* » (ibid.).

Et l'abbé Aubry déplore que nos Manuels soient impuissants à faire sentir toute la profondeur dogmatique et mystique des enseignements bibliques - «impuissants, dit-il, à signaler et à approfondir telle phrase inspirée sur laquelle repose tout un ensemble d'enseignement théologique, tel texte qui est peut-être l'unique preuve biblique d'une grande doctrine, ou le point de départ de toute une vaste controverse agitée pendant des siècles, ou encore la principale lumière jetée sur une question qui, sans elle, serait peut-être demeurée obscure ou insoluble. Voilà pourtant à quel point ont abouti nombre d'exégètes ; et il n'est nul besoin d'effort pour en arriver à ce résultat ; il suffit de s'en tenir à cette parole d'un maître d'exégèse sacrée à ses disciples : «Messieurs, en Ecriture Sainte, nous n'avons pas à nous occuper de théologie» (*La Méthode*, ch. XIV)

Lorsque l'abbé Aubry s'efforçait de nourrir son cours d'une doctrine très solide, très élevée, très surnaturelle, il voulait faire comprendre à ses auditeurs que la Bible, parmi les sciences théologiques, n'est pas une science séparée, circonscrite dans un étroit exclusivisme, par une sorte de cloison étanche. Il attribuait - à l'encontre de beaucoup de nos spécialistes - un rôle très étendu et très général à l'Ecriture ; car, disait-il, «l'Ecriture porte la vie, la grandeur, la fécondité non seulement dans toutes les branches de la science sacrée, mais encore dans tout l'ordre sacerdotal et chrétien ; c'est une mine d'une richesse inépuisable pour la théologie, pour la préparation au sacerdoce plus tard pour l'apostolat, surtout pour la prédication. Dans l'Ecriture Sainte, surtout dans saint Paul, il n'y a que la pensée, dans sa crudité et sa solidité, sans transition et sans détails accessoires, de telle sorte que chacun peut l'adapter à son génie propre, l'utiliser à sa manière personnelle».

Et il faisait observer à ses élèves combien est déconcertante pour l'esprit humain toujours enclin au rationalisme, la force de l'Ecriture avec son apparente faiblesse, c'est-à-dire avec toute absence de recherche de rhétorique et de procédé humain. - «Elle est souverainement éloquente, tout en méprisant l'éloquence humaine. Souvent, un seul mot du livre Sacré est comme l'ouverture d'un abîme de mystère et de profondeur, ou comme une graine très féconde dont on peut, en la méditant tirer un grand arbre... De l'Ecriture on peut dire, en toute vérité : *Virtus Dei... in salutem omni credenti !* Elle est la force de Dieu, c'est-à-dire la force sanctificatrice surnaturelle et non humaine mais divine ; elle agit sur les âmes non par la puissance ou le mérite des hommes, mais par une vertu qui lui est divinement infuse. Vertu au sens actif, c'est-à-dire puissance intérieure et surnaturelle de sanctification et de rédemption sur les âmes ; vertu qui donne à la parole du prêtre cette puissance intrinsèque de persuasion que ne posséderont jamais les discours humains ; vertu qui porte en elle-même son efficacité, à la manière des sacrements et des sciences ecclésiastiques ; et cette efficacité est produite par la foi incarnée dans le prêtre, passant de son âme sur ses lèvres, et de ses lèvres dans les âmes pour les féconder» (*Méthode*, ch. XIV).

«La foi, lumière souveraine, éclat du Verbe sur toutes choses ; la foi vive est, pour l'éloquence de la chaire, le premier de tous les dons ; elle communique au prédicateur je ne sais quelle onction à laquelle on ne résiste pas. Il parle au nom d'un maître qui ne doit subir aucun contrôle ; mieux que cela, il parle le langage même du maître, puisqu'il exprime l'Evangile. Avec lui il affirme, et il lui suffit d'affirmer, avec force, avec insistance : Voilà votre foi, soyez-en fier ; voilà la vraie doctrine. De là l'autorité singulière de sa parole. Discuter, donner des preuves, raisonner... Comme si la religion qu'il proclame en avait besoin» (Mgr Berteaud, *Mandement sur la foi*)

«Dieu ne demandera au prêtre, dit l'abbé Aubry, ni dans quel style il a prêché, ni combien d'applaudissements il a soulevés, ni si on a couru à ses prédications pour les admirer. Il lui demandera s'il a prêché Son Evangile, et non pas un Evangile humain ; s'il a annoncé Sa parole et non celle des hommes ; car l'Evangile seul peut féconder les âmes - *Semen est Verbum Dei...* Le prédicateur n'est-il pas le commentateur officiel, le dispensateur délégué par Jésus-Christ Lui-

¹ Ces considérations résument la lettre de son Eminence le Card. Merry del Val condamnant le *Manuel Biblique* de M. l'abbé Brassac.

même, de la parole de Dieu, et, partant, de la vérité et de la sagesse. Il doit donc creuser cette mine intérieure de l'Écriture par la méditation, par l'étude de la Tradition ; il en découvrira les beautés ravissantes dont il nourrira son âme d'abord, pour donner ensuite la vie à sa famille spirituelle. Il réservera toutes ses admirations, tout ce qu'il a, dans le cœur de conviction, d'ardeur, d'enthousiasme pour l'Évangile. Il se remplira de l'Évangile. N'est-ce pas tout naturel, puisqu'il est le sel de la terre ; et comment pourrait-il s'engouer de toutes ces études plus ou moins étrangères à l'Évangile qui dévoreraient la sève de son âme et le détourneraient de la vraie voie sacerdotale et apostolique ? Comment n'utiliserait-il pas absolument au service de l'Évangile ce besoin spontané, instinctif, d'étude et d'activité ? Que de trésors d'énergie, de zèle, d'ardeur, de talent, sont trop souvent dépensés presque sans profit. C'est qu'on ne va pas au grand moyen, l'Évangile, et qu'on se livre trop aux moyens humains, sans s'appliquer suffisamment aux vérités auxquelles Jésus-Christ a promis une efficacité surnaturelle et attaché le *Carisma* de la conversion.

La méthode adoptée par l'abbé Aubry a été magistralement mise en lumière dans son cours d'Écriture-Sainte. Sans nous arrêter à l'étude de plusieurs Livres dont il sera fait mention lorsque nous donnerons un aperçu général de son Œuvre théologique (au dernier chapitre de cette Biographie), nous croyons nécessaire de donner ici une place plus grande à l'étude des Épîtres de saint Paul. D'abord parce que c'est surtout dans cette étude que le théologien applique les procédés d'exégèse qui viennent d'être exposés. Et puis, parce que les Épîtres de saint Paul donnent la synthèse de l'enseignement biblique et sont, par excellence, le Livre du sacerdoce, le répertoire de la doctrine, l'arsenal de l'apostolat. - « Si le prêtre vit de la foi, dit l'abbé Aubry, il doit vivre beaucoup aussi de saint Paul. A fréquenter le Maître des maîtres, toujours il renouvellera sa doctrine, sans l'épuiser jamais ; au contact de son âme de feu, son cœur sera dévoré des ardeurs du zèle ; enfin, l'intimité du grand apôtre créera en lui un état surnaturel, un sens divin, un rayonnement intellectuel, plus puissant que tout les raisonnements d'une science rationaliste » (*Méthode*, ch. XIV).

Aussi, les Épîtres de saint Paul vont-elles devenir l'objet de l'étude la plus attentive du professeur. - « Elles forment dit-il, le cœur de l'enseignement exégétique, le trésor inépuisable où le prêtre devra puiser, quelles que soient les situations et les circonstances de son ministère. Celui qui se bornerait à cette étude, exploiterait une mine d'une richesse incroyable, trouverait réponse aux questions les plus hautes et les plus variées ». - Et il ne croit pas exagéré de consacrer une année entière à l'étude de saint Paul ; il le sait par cœur, le fait goûter avec une aisance et une élévation de vues originales et saisissantes. - « Après une heure de travail, dit-il, je vois tant de choses d'un seul coup, que je suis impuissant à le traduire ; c'est désespérant ! Je suis débordé ! Et puis ces choses-là sont inexprimables ; le langage n'épuise jamais la pensée : c'est une torture ! Il y a toujours un moment dans cette étude où je me sens suffoqué et comme pris à la gorge » (Lettre à un chanoine).

Dans les Épîtres de saint Paul, comme partout dans la Bible, le premier soin du professeur est de respecter l'ordre suivi par l'écrivain sacré. - « J'ai bien entendu dire qu'on a fait une théologie de saint Paul, en arrachant à la trame vivante de ses Épîtres les notions dogmatiques qui se rapportent à la théologie positive. N'enseigne-t-on pas - même en bon lieu - que saint Paul écrit sans ordre, sans méthode suivie, comme les idées se présentaient, selon le besoin et l'inspiration du moment, sans avoir prétendu composer un tout coordonné ? A l'étudiant de remettre sur la voie le génie de saint Paul, en refaisant l'ordre, rétablissant les liaisons, suppléant au défaut de transitions et d'enchaînement. Cette appréciation, je le déclare, me révoltait jusqu'à fond de cale et, pour être bref, me semblait parole de gredin. J'ai dans l'idée que si Dieu parle, Il sait non seulement ce qu'il faut dire, mais comment, sous quelle forme, dans quel ordre il est mieux de le dire ; que l'Écriture, étant l'exposé divin des pensées divines, pourrait bien être un livre aussi beau que les autres, même au simple point de vue artistique de la forme, de l'exposition, de la trame et de l'enchaînement des détails. Elle pourrait bien être infaillible aussi et inspirée au point de vue scientifique, quand il plait à Dieu de toucher des questions de sciences humaines, philosophie, histoire, etc. » (ibid.).

Le professeur marque donc un respect absolu pour l'ordre d'exposition suivi par saint Paul, soit en grand, dans la disposition générale des thèses, soit en petit, dans le menu de l'explication et l'intérieur de chaque détail. - « S'il est un mot dont je ne saisis pas le rapport avec l'ensemble, une pensée dont je ne vois pas l'à-propos, un détail que je ne sais comment relier au contexte, je traiterai l'Esprit-Saint au moins avec autant de respect qu'un génie humain ; je soupçonnerai, a priori, que ce n'est pas Lui qui a manqué de logique, mais moi qui manque de vue. Il est admirable de voir comment l'expérience et le compte qu'on se rend, *a posteriori*, du travail de saint Paul, confirment ce jugement porté *a priori* sur l'ordre des idées dans la parole de Dieu » (ibid.).

Suivant donc la marche de saint Paul, le professeur cherche d'abord l'idée-mère, le principe générateur, le point d'orientation, la synthèse de chaque Épître. - « Saint Paul est trop grand, dit-il, pour n'être pas l'homme d'une idée ». Cette idée, saint Thomas la lui montre du doigt. - « Je trouve, dans son admirable commentaire, le *nexus* des pensées ; son travail est la poursuite continuelle de l'enchaînement des idées, de l'harmonie des détails dans l'ensemble, et de leur convergence vers un but unique ; c'est partout la justification de l'ordre suivi par le Saint-Esprit dans sa dictée à saint Paul, et la mise en lumière des raisons profondes de cet ordre. Les divisions faites par saint Thomas, son indication du plan de saint Paul, l'énoncé qu'il donne des idées autour desquelles il faudra grouper les détails, tout cela est parfait » (ibid.).

Et pourtant, nombre de scripturistes amoindrissent saint Thomas, si tant est qu'ils ne lui préfèrent l'exégèse allemande qui a fait tant de ravages dans notre enseignement scripturaire. - « Prenez garde à ces hommes, s'écrie l'abbé Aubry ; en écartant saint Thomas, c'est l'idée dogmatique qu'ils combattent, pour se perdre dans un dédale de petites explications soi-disant mystiques ingénieuses, savantes même, plus ou moins *ad rem*, souvent fort étrangères à la pensée de l'auteur sacré ! »

Et il tançait ses élèves de ne pas s'enthousiasmer davantage pour le Commentaire de saint Thomas. - « Ce livre, disait-il, est comme la transition entre le Verbe de Dieu qui révèle et le verbe de l'homme qui contemple. Inférieur à l'inspiration divine, si l'on veut, il est supérieur au génie humain. Ne vous récriez pas ; la théologie en général et l'interprétation

de l'Ecriture en particulier, n'est-ce pas l'union hypostatique du génie humain à la pensée divine, l'un contemplant, l'autre contemplée !»

Un jour, un élève se hasarda d'objecter que saint Thomas contenait plus de doctrine que de piété. - Comment ! s'écria le professeur ; ne pas voir, ne pas sentir dans ce livre les trésors de piété qu'il renferme, c'est n'avoir le sens, la première notion juste, ni de la doctrine ni de la piété. Cette parole : Beaucoup de doctrine et peu de piété, mieux vaut la piété que la doctrine, exprime une erreur subversive de l'esprit chrétien ; elle a produit l'affadissement de la piété. Les grands théologiens sont les grands saints, et réciproquement».

L'abbé Aubry n'eût pas compris qu'un professeur d'Ecriture Sainte ne fit pas du commentaire de saint Thomas la base de l'étude de saint Paul ; et il s'efforçait de le faire goûter à ses élèves. Saint Thomas demeura son guide, et jamais il ne s'écartait de Cornélius à Lapide dans les détails de l'explication, faisant entrer la riche substance de l'un dans le cadre lumineux de l'autre. Ainsi, plan et élément, tout était là résolu sous sa main.

«Ouvrez, dit-il, le Commentaire de saint Thomas ; dès la première page, vers la fin du prologue, un alinéa de quelques lignes donne la clef de l'intelligence des Epîtres et de l'ordre suivi par saint Paul ; il montre, dans ces Epîtres, les diverses parties bien distinctes et bien nettes d'un grand traité sur la grâce. Cet alinéa commence par ces mots : *Hæc est doctrina tota de gratia Christi*. Lisez cet alinéa posément, attentivement, à genoux même, buvez-le, copiez-le...» - Et le professeur le dictait à ses élèves avant d'entamer l'étude de saint Paul ; il ne pouvait le lire sans attendrissement. Il avait découvert d'ailleurs, en tête de chaque Epître, un court prologue reprenant la même idée avec un développement nouveau propre à l'Epître en question. Et il éprouvait alors «ce qu'on éprouve en faisant certaines trouvailles dans l'Ecriture ou la théologie, un avant-goût de la vision intuitive - *Esto nobis prægustatum... Credo videre bona Domini*» ; il possédait l'idée générale cherchée dans saint Paul. «Combien, dit-il, cette idée de la grâce, attribuée, sous toutes ses formes, aux Epîtres de saint Paul, est féconde en théologie ; comme elle justifie adéquatement l'ordre de l'apôtre : ordre général dans la disposition des traités et l'arrangement des thèses, ordre de détail dans la marche intime de l'exposition ; comme elle est antique, aussi fondamentale que le christianisme qui est une immense incarnation de la grâce, comme elle est actuelle contre le naturalisme contemporain, qui s'infiltré même dans les intelligences sacerdotales par toutes les fissures qu'on a faites à la doctrine, en rognant et rognant le plus possible le domaine surnaturel» (*Méthode*, ch. XIV)

Ainsi, d'après l'abbé Aubry, la théologie de saint Paul «n'est plus qu'un immense traité de la grâce, sous ses diverses formes ; et la théologie de saint Paul, ce sont les Epîtres prises telles qu'elles sont, sans rien changer à l'ordre dans lequel l'Eglise, qui sait bien ce qu'elle fait, les a rangées, respectant tout dans saint Paul, même ce que d'aucuns traitent d'incorrections, d'inversions, de lacunes, d'imperfections de langage, d'obscurités et de défaut d'ordre... Donc respect à la marche des idées dans le texte inspiré, même si je n'en saisis pas la raison ; car il y a toujours à cette marche des raisons profondes. Saint Thomas nous donne la leçon et l'exemple de ce respect. Nier cet ordre c'est tomber dans le changeant et l'arbitraire. Cet ordre d'ailleurs n'est pas un plan ingénieux, imaginé après coup par des hommes ; c'est le plan divin raconté par le Saint-Esprit. - *Vos docebit omnia* - ou encore par celui qui, ayant assisté et participé à la conception de ce plan, est venu le raconter et le réaliser - *Qui est in sinu Patris, ipse enarrabit*» (ibid.).

Le professeur a donc saisi l'idée de saint Paul et la marche générale du développement qu'il lui donnera. Maintenant, et d'une main, il prend les Epîtres, tandis qu'à portée de l'autre il tient la Bible, car il faudra la consulter à tout instant, puisque, à tout instant, en trois coups de pinceau, saint Paul résume tout un passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament, esquisse toute une théorie, condense tout un ensemble d'idées, développées ailleurs, et que son génie, à lui, embrasse d'un coup d'œil, synthétisé en quelques mots puissants. Le professeur ouvre aussi d'un côté, le Commentaire de saint Thomas, de l'autre, le Commentaire de Cornélius à Lapide. «Ces deux ouvrages, dit-il, sont les plus riches commentaires de saint Paul... Cornélius a mis 20 ans à composer le seul Commentaire des Epîtres de saint Paul. Il est admirable : qu'on répète cent fois le mot admirable, et on aura toute ma pensée. Si saint Thomas donne la synthèse, le lien, la suite des pensées, les grandes thèses et l'idée principale, Cornélius suit le texte pas à pas, traduit chaque idée, fouille chaque mot, fait part au lecteur de tout ce que, dans sa contemplation, il a vu sur chaque verset. Cette explication est parfaite ; tout y est doctrine et piété ; ce n'est pas une dissertation sèche, mais une méditation substantielle d'une richesse incroyable et dans laquelle se trouve englobé tout ce que l'intelligence humaine a pensé en méditant sur le dogme, et a pu atteindre en voyageant dans les profondeurs de cet abîme de la parole de Dieu».

«Quand j'ouvre Cornélius continue l'abbé Aubry, je suis comme écrasé, noyé dans la vie chrétienne. J'ai souvent l'idée, chez moi, de me mettre à genoux devant cet ouvrage comme devant une sorte d'Eucharistie, renfermant le Verbe sous une autre espèce que celle du pain. C'est là le sentiment nécessaire en Ecriture-Sainte, le Verbe est tout entier dans toute l'Ecriture, tout entier dans chacun de Ses textes bénis, comme Notre-Seigneur est tout entier dans l'hostie, et tout entier encore dans chacune des parcelles qui s'en détachent» (*Méthode*, ch. XIV).

Et le professeur faisait entrer la riche substance de Cornélius dans le cadre admirable de saint Thomas - travail relativement facile, les éléments étant là sous sa main ; travail souverainement efficace à former l'homme de doctrine et de piété, le vrai prêtre ! Conduit ainsi par saint Thomas, il entraînait dans le travail de détail ; et ce n'est pas une heure, deux heures par jour qu'il consacrait à l'étude de saint Paul ainsi comprise. Elle n'était pas emprisonnée dans un espace de temps réglementaire en dehors duquel l'esprit est ailleurs. Sa journée, son ministère, l'ensemble de ses pensées et de sa vie intérieure, sa personne entière, «tout venait aboutir et comme s'engouffrer dans saint Paul ; il s'y *ranichait*, disait-il ; et les autres études se tournaient spontanément vers celle-là pour s'en inspirer... Mon idée, disait-il encore, c'est d'installer saint Paul dans ma vie, pour qu'il la remplisse, que son soleil l'éclaire, et que sa théologie se répande sur tous mes actes, tout mon être, *Sicut oleum effusum* !»

Et maintenant, dans le moment précis et réglementaire qu'il consacrait à l'étude expresse de saint Paul - comme de toute l'Ecriture - que faisait le professeur ? - «Ah ! Voilà le délicat, avoue-t-il. Allez donc demandez ce qu'il faut faire, les idées qui doivent vous venir, les sentiments que vous devez éprouver, et ce que Notre-Seigneur doit vous dire dans Son

amour, quand vous Le visitez au Saint-Sacrement ! Eh bien, ici c'est un peu la même chose ; l'étude de l'Ecriture-Sainte, surtout de saint Paul, c'est comme une visite au Saint-Sacrement. Ce n'est donc pas la tête seule qui étudie : pauvre travail que celui où la tête seule est en jeu ! C'est l'âme qui contemple, armée pour cela de toutes ses ressources, intelligence, cœur, tendresse, facultés aimantes, recueillement, virginité de pensée, même les facultés poétiques et enthousiastes ; armée surtout de la grâce sanctifiante qui est vivante et active en elle, qui tressaillera au contact de l'Esprit-Saint qu'elle va sentir et embrasser sous la parole de saint Paul, et en qui elle reconnaîtra son auteur - *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum*».

«J'ai dit virginité de pensée (cf. Le beau commentaire que donne de cette parole le R.P. Fessard, S.J.), pureté de cœur - *Beati mundi corde quoniam ipsi Deum videbunt*, même ici-bas, et surtout dans l'Ecriture. Quelle pureté d'âme il faudrait, pour toucher à ce vase d'élection, pour atteindre à cette moelle de dogme et de vie intérieure que nous offre saint Paul. - Sans doute. Dieu est partout, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique, puisque Dieu est intelligence et vie. Tout lieu intellectuel, c'est-à-dire toute vérité, même d'ordre inférieur, le contient, et l'on n'a pas approfondi cette vérité, si on n'y a pas trouvé Dieu, le Verbe en l'ouvrant en deux et en pénétrant ses profondeurs par la méditation. Dieu est le fond et la perfection de toute vérité. Comme le fond de l'œil humain se termine par un nerf précieux qui rattache cet organe et porte ses impressions au cerveau ; ainsi au fond de toute vérité vous trouverez le lien métaphysique qui la rattache à cette sagesse éternelle d'où elle émane, dont elle reçoit la vie, et à qui elle apporte ses lumières».

«On n'a donc rien vu, en Ecriture-Sainte comme dans toute autre étude, si, grâce à la pureté du cœur, on n'a pas vu le Verbe caché mais vivant et incarné en elle - *Latens Deitas* - car il est le fond et le sommet le nerf optique sans lequel toute vérité ne serait rien, n'aurait ni lumière, ni vie, pas même cette vie extérieure et terrestre perceptible à ceux qui la constatent sans apercevoir le Verbe qui l'anime. Peut-être la pureté du cœur n'est-elle pas nécessaire pour grouper des formules dans sa mémoire, enrichir jusqu'à un certain point son intelligence ; et les hommes du monde en fournissent souvent la preuve. Mais si l'esprit veut pénétrer et féconder ce qu'il étudie, créer des concepts nouveaux, être original et fécond, le cœur doit être pur».

«Pourquoi tant de savants, adonnés d'ailleurs aux recherches, à la réflexion, même à une sorte de recueillement, ne sentent-ils pas, sous la vérité, le Verbe qui la vivifie ? C'est qu'ils n'ont pas le cœur pur, c'est que la plénitude de la foi et de la vie chrétienne leur fait défaut. La condition générale et nécessaire de la fécondité intellectuelle, c'est de tenir son cœur libre, non seulement des basses convoitises mais des préoccupations terrestres, des recherches de l'intérêt ou de l'orgueil, enfin de ce que saint Paul appelle *negotia sæcularia*, mot très large qui embrasse et condamne *in globo* toute dissipation et tout intérêt capable de détourner l'homme de sa fin divine. A celui qui a le cœur pur dans ce sens complet, Dieu apparaîtra dans la paix de l'âme au fond de toute étude».

«Les ouvrages où le cœur n'intervient pas tout entier, avec toute sa fraîcheur et sa jeunesse sont sans sève, sans charme ; en eux on ne sent ni conception, ni grandeur, ni tendresse, ni poésie ; ils demeurent sans vie, comme des fleurs desséchées en un herbier ; l'exactitude, la précision, la fidélité dans les détails peuvent ne pas leur faire défaut, mais c'est tout. L'âme, absorbée par les choses terrestres, est incapable d'enthousiasme et de ravissement, par conséquent impropre aux entreprises intellectuelles ; dans les productions intellectuelles, comme partout, ce n'est pas l'esprit qui charme, c'est le cœur ; or, ici, le cœur est cloué à terre, il ne peut s'élever avec l'intelligence à l'étude ; donc l'étude ne peut charmer».

«Autre effet de la pureté du cœur relativement à la science. Elle rend dévoué ; et c'est pour cela que la virginité a été donnée au sacerdoce. L'attachement aux choses terrestres rend égoïste ; l'habitude du sacrifice, en détachant le prêtre de lui-même, l'incline vers les autres, augmente sa capacité de dévouement, élève et agrandit son cœur, lui faisant chercher, dans la science comme en tout le reste, non pas les satisfactions personnelles, mais les vues du zèle et les œuvres de l'apostolat. La pureté du cœur consacre au vrai et au bien toute la tendresse et toute la puissance d'enthousiasme ; elle débarrasse l'intelligence et les facultés des nuages amoncelés par les passions humaines ; elle permet aux idées fécondes de germer et de s'engendrer les unes les autres ; par elle, le cœur concourt de moitié au travail intellectuel ; l'esprit en devient plus profond dans ses concepts, plus exubérant de sève et de fécondité. Toujours le cœur pur saura trouver le côté par lequel toutes les sciences vont à Dieu».

«Ce que nous disons de la virginité du cœur, il faut le dire de la virginité de l'intelligence. La virginité du cœur est le glorieux apanage du sacerdoce catholique ; elle s'épanouit partout dans notre clergé ; elle est son auréole radieuse. La virginité de l'intelligence est plus rare, moins appréciée, plus difficile à préserver. Comme il y a un jeûne eucharistique matériel imposé au communiant et basé sur le respect et l'honneur dûs à la divine Eucharistie, de même, il y a un jeûne eucharistique intellectuel nécessaire à la communion soit de la science en général, soit particulièrement de la science sacrée ; le Verbe incarné, qu'il soit caché sous l'espèce sacramentelle ou sous l'écorce des Lettres Sacrées, requiert la même préparation et la même révérence».

«Aujourd'hui, par malheur, et par grand malheur, trop d'âmes sacerdotales sont repues d'idées fausses, de préoccupations dissipantes, de bruits, de journalisme, de futilités ; elles ne sauraient communier au festin de la Sagesse divine. Et pourtant, si l'avancement des sciences en général, surtout de la théologie, exige cette double disposition de l'esprit et du cœur, quelle chasteté de l'intelligence, quelle virginité du cœur, encore une fois, l'étude du Verbe Ecrit ne demandera-t-elle pas ?»

Mais revenons à saint Paul, avec l'abbé Aubry. Il insiste sans cesse sur la nécessité de rechercher la pensée dogmatique, toujours la pensée dogmatique «puisque, dit-il, c'est là le Verbe, la foi, et en même temps le germe du sentiment vrai - pas du romantisme - de la morale, de la piété. Surtout dédaigner les applications sentimentales accommodantes : ce serait adultérer la parole de Dieu, en la prostituant à la parole humaine. Ne pas même chercher directement et d'abord la piété, qui est un fruit : elle viendra plus sûrement et plus fortement, elle sortira de votre cœur comme de son fonds, si vous cherchez d'abord le germe, *Semen est Verbum Dei* ; le germe qui vient avant le fruit, dans l'ordre de génération, comme dirait saint Thomas ; c'est-à-dire que le dogme est cause, la piété effet. Mettre d'ailleurs à chercher ce germe tout

ce qu'on a déjà de respect, de piété, de tendresse ; ne pas se contenter d'analyser sèchement un verset, et de le coller, de l'aplatir dans sa mémoire, comme une fleur dans un herbier ; mais le semer vivant dans l'âme, pour germer et fleurir ; ouvrir l'intérieur de ces divines paroles, qui sont la dictée du Saint-Esprit, et qui servent d'enveloppes saisissables à des vérités célestes ; se pencher au-dessus de ces abîmes, la lumière de la foi à la main, et y plonger ce regard intérieur et profond que donne l'étude de la théologie ; y descendre pour savourer, méditer les divines substances entassées là pour nous en conserves ; scruter les anfractuosités de ces textes admirables qui contiennent tant de lumière, non pour la cacher, mais pour nous la donner ; dénicher et goûter tous ces petits mots spirituels, cachés souvent dans les coins du texte inspiré ; ne pas passer pardessus, comme le vulgaire, c'est-à-dire la plupart des lecteurs de l'Ecriture, qui lisent la superficie sans apercevoir les intimités de la pensée divine, *éhoupant* le dessus et sautant de l'autre côté - comme le chien du chasseur qui poursuit un lièvre : le lièvre se blottit au gîte, le chien saute le buisson, perd la trace, et cherche plus loin une nouvelle proie et de nouvelles déceptions. Ne rien passer, ne rien négliger. Souvent un seul mot de saint Paul est comme l'ouverture étroite d'un abîme de mystère et de profondeur, ou comme une graine très féconde dont on peut tirer un grand arbre - *Quaecumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt*».

«Ouvrez, par exemple, l'Epître aux Romains. Que de choses dans le seul premier verset ! Ce *Segregatus in Evangelium*, quel mot ! Et du verset deuxième au verset cinquième, voilà le programme et l'objet de l'apostolat. Saint Paul a de ces coups de crayon puissants ; en deux mots il vous esquisse une synthèse qui va d'un pôle à l'autre de l'éternité, embrassant tout ce qu'il y a entre deux. Nous en avons encore un exemple dans l'Epître aux Hébreux, lorsque saint Paul, aux versets deuxième et troisième, énumère les sept attributs de Jésus-Christ ; peut-on dire de Notre-Seigneur quelque chose qui ne soit pas dans ce peu de mots ? Et toute cette Epître aux Hébreux !... Mais non, n'en parlons pas, ce serait trop décourageant de ne pouvoir que balbutier».

Après une heure de travail, le professeur voit, dans saint Paul, tant de choses d'un seul coup, qu'il est impuissant à les traduire ; il est débordé, désespéré ! «Et puis, dit-il, ces choses sont inexprimables, le langage n'épuise jamais la pensée, c'est une torture ! Il y a toujours un moment, dans cette étude, où je me sens comme suffoqué et pris à la gorge : *De quo nobis grandis sermo, ininterpretabilis ad dicendum* ! Comme l'avoue lui-même l'Apôtre, stupéfait des hauteurs qu'il aperçoit et dont, au dernier chapitre, il déclare n'avoir rien dit : *Etenim perpaucis scripsi vobis*. Et voyez donc quelle est notre science à nous : *Elementa exordii*» (Hebr., v, 2 ; v, 12 ; xiii, 22).

«Qui sait, dit-il encore, si le cœur, le tabernacle des Epîtres de saint Paul, le sommet de la montagne d'où il domine tout, n'est pas au chapitre cinquième, au verset cinquième de l'Epître aux Romains, puisque c'est la définition de la grâce avec tous ses éléments. J'ai cent fois porté le défi suivant : trouvez, dans saint Paul, un texte où il parle de la grâce de son opération en nous, sans de suite nommer le Saint-Esprit, sans du moins que, fouillant un peu aux environs, on puisse Le trouver».

«Toujours dans l'Epître aux Romains, au chapitre huitième et du verset quatorzième au vingt-huitième, quelle vue sur l'état de l'homme, sur sa solidarité avec toute créature, sur cette espérance inénarrable qui console son cœur de tous les maux ! Et cette révélation des enfants de Dieu ! (I Corinth., xv) On voit notre défroque charnelle tomber, comme un vêtement qu'on laisse glisser à ses pieds, et l'âme sanctifiée apparaître radieuse et divinisée, l'homme céleste jaillir du sein de la pourriture terrestre vers Dieu». «L'Epître aux Ephésiens a toujours eu mes prédilections et fait mes délices, à cause de l'idée de l'Eglise. N'insistons pas ; mais, à propos du verset douzième, au chapitre quatrième, admirons tout ce grand attirail de la vie et du fonctionnement de l'Eglise. Tout le travail du sacerdoce vient aboutir à cette petite chose, humble et cachée : la formation du saint par la grâce produite en son âme !»

«Quand il faut dire que sur la seule Epître aux Philippiens, qui est si courte, Vasquez a fait deux volumes in-folio, qui ne sont pas des phrases creuses et n'ont pas épuisé le sujet ! C'est que les mots de saint Paul laissent voir bien plus encore qu'ils ne disent. C'est comme l'hostie eucharistique, si petite, et qui contient de si grands mystères - *Verbum abbreviatum* ; ou encore ce sont comme d'étroites percées, pratiquées dans les murs de notre prison, pour nous laisser entrevoir l'éternité».

«Après avoir ainsi médité, contemplé intérieurement, avec le Verbe, trouvé la pensée dogmatique et la vie intérieure, et, pour fixer, autant que le permet le langage humain, les idées entrevues, après avoir pris l'ordre et le plan de saint Thomas pour guide, il faut noter, à leur place naturelle, les idées principales qui résument le texte, et faire, autant pour soi-même que pour ses disciples et selon les besoins de sa nature, un précis aussi clair, aussi exact, aussi complet que possible, de son étude».

«C'est ainsi, conclut l'abbé Aubry, qu'il faut traiter non seulement saint Paul, mais toute l'Ecriture, et même toute science sacrée et toute étude. Toute étude doit chercher le Verbe : *Qui quærent me, invenient me* ! Toute étude qui ne fait pas cela, qui n'est pas une visite au Saint-Sacrement, un état général de contemplation d'union à Dieu, est misérable et stérile» (*Méthode*, chap. XIV)

CHAPITRE X : L'HOMME D'ETUDE, LE THÉOLOGIEN.

Tel était le professeur. Complétons cette physionomie, si noble et si originale à la fois, par quelques traits empruntés à l'homme d'étude et au théologien.

Esprit profond, cœur éminemment sacerdotal, l'abbé Aubry portait à un haut degré l'intelligence et l'estime de ses fonctions. Il consacrait généreusement à la formation des séminaristes toutes les ressources dont Dieu l'avait admirablement doué. Il était servi du reste par une imagination étrange d'allure et de richesses, mais soumise toujours à une raison souveraine ; son style en porte l'énergique empreinte. Rien n'était varié comme ses cours ; son humeur originale trouvait, à tout moment, des issues ; il interpellait ses auditeurs, criblant tel ou tel de traits, pour exciter son attention. Passionné pour la vérité, il s'attachait avant tout aux principes, les poursuivant jusque dans leurs dernières conséquences, renversant impitoyablement sur sa route, l'erreur subtile ou audacieuse. Loin de redouter l'objection, il la provoquait, la repre-

nait, la formulait en termes clairs, précis ; et puis, c'était merveille de le voir la saisir corps à corps, la frapper d'estoc et de taille, l'accabler sous un déluge d'arguments qui se multipliaient comme par enchantement. On eut dit un général d'armée qui lance coup sur coup ses bataillons. L'attaque avait cet entrain, cet imprévu, cette *furia francese* qui enlève la victoire.

«Les gens de mon espèce, disait-il, négligent ordinairement, dans l'expression de leur pensée, d'étayer leur marche au moyen des formes régulières et officielles du raisonnement, et de la soumettre à des lois déterminées. C'est un danger. Chez nous, cependant, ce n'est pas que le syllogisme manque, mais il n'est que la contre-épreuve de nos pensées ; chez le cartésien, au contraire, il est l'instrument nécessaire à la découverte de la vérité, ou du moins, quelque chose de cela, et c'est son infirmité».

Esprit synthétique s'il en fut, en une phrase saillante, parfois en trois mots pittoresques, il fixait une idée, condensait une proposition, jugeait un ouvrage. - «Le grand art, disait-il plaisamment, est de savoir résumer tout un volume sur son ongle !» L'expression toujours juste, propre, originale, *sui generis*, se prêtait à merveille à la pensée pour lui faire vêtement. Il n'écrivait point pour le plaisir d'écrire, d'être lu, de briller ; bien ingénuement il confessait «ne rien entendre au métier de styliste !» Mais était-il empoigné par une grande idée, par une doctrine généreuse, alors sa plume, exercée au maniement des pensées bien plus qu'à l'étude de la forme, avait une vigueur incroyable, de l'entrain, un enthousiasme communicatif.

Le vrai tombait de ses lèvres dans sa nudité sévère, sans sécheresse toutefois, encadré d'images qui en faisaient ressortir les formes robustes. - «L'humilité, disait-il est le grand devoir du professeur ; il travaille pour ses élèves et non pour lui». Et, tandis que beaucoup d'hommes qui ont des lumières, les obscurcissent par ce reflet d'eux-mêmes qu'on appelle l'orgueil - écran funeste qui intercepte les splendeurs d'en-haut et fait ombre sur l'âme - lui, établissait, par le désintéressement et l'humilité de ses vues, les conditions de la lumière dans son intelligence, d'autant que l'intelligence, même la plus lucide, ne fait que recevoir les rayons de la vérité. Tant il est vrai, dit saint Thomas, que toute passion nuit à la rectitude du jugement, ôte le pouvoir de faire la lumière, et que l'homme affecté d'une passion quelconque, voit tous les objets plus grands ou moindres qu'ils ne sont en réalité.

Loin de s'endormir sur les succès de l'Ecole, l'abbé Aubry continua «ses chères études. - Emplissons-nous de doctrine, écrit-il au P. Bocquet ; écrivons beaucoup ; je ne comprends pas qu'on travaille autrement. Menons chaque chose aussi loin que possible, sans aller jusqu'à la diffusion et la phrase. Faisons-nous de bons cahiers. Un argument n'est clair que s'il est bien exprimé ; il vaut double s'il a passé par la plume, car alors il a trouvé sa formule propre et définitive. Faisons nos cahiers comme pour les publier ou les lire devant un auditoire distingué. Nous devrions, et c'est mon rêve, nous composer chacun notre théologie complète, dont les éléments seraient puisés partout, et qui ne serait ni Perrone, ni Franzelin, ni saint Thomas, ni aucun autre, ni un résumé d'aucun d'eux, mais qui serait nous, et où nous ferions entrer tout ce que nous étudions. Je ne dis pas qu'une fois ce travail achevé, nous aurions tellement fini, que nous n'y ajouterions rien ; mais le fondement étant posé, et le corps de bâtiment, on laisse à chaque traité des pierres d'attente ; en sorte que, quelque question qui se rencontre, nous sachions tout de suite à quel point de notre système d'études elle s'adapte» (Lettre au R.P. Bocquet, S.J.)

Les travaux considérables qu'il a laissés et qui feront l'objet d'un chapitre important, sont la meilleure preuve de son opiniâtreté à l'étude et de la trempe vigoureuse de son esprit. - «En étude, je sacrifie beaucoup au caprice du moment, sans jamais sortir de mon cadre. J'ai toujours une vingtaine de travaux sur le métier, mais tous reliés par un plan unique et une seule idée dominante. Selon l'inspiration du moment, je quitte l'un pour l'autre. Un matin, je me mets à une étude ; j'en ai pour deux, trois, quatre, huit jours de fièvre ; puis je prends autre chose...»

«Dans toutes les branches de la science, on commence par ne saisir que des éléments séparés. Puis, après avoir amassé péniblement, au jour le jour et un peu au hasard, on sent tout à coup les rapports germer entre ces éléments, les unir en un tout harmonieux. Ce moment est le plus fécond. L'action d'amasser les conséquences préalables de la science n'aboutit qu'à l'érudition ; celle qui les relie et les élève est le commencement de la vraie science ; c'est la science qui se forme dans l'esprit, s'anime et reçoit la vie. - Je suis parfois huit jours à recueillir les matériaux épars d'une question, sans savoir comment les relier entre eux et avec quel point de la science révélée qui est leur base. Puis, tout à coup, en m'éveillant, en lisant un mot n'importe où, une idée surgit qui me donne le nœud cherché. Je sens alors, au fond de moi-même, quelque chose s'organiser ; deux éléments jusque-là séparés accourent, s'unissent et se combinent ; j'ai fait un pas vers la synthèse des sciences dans la théologie. Car, toujours, en même temps que les éléments se rejoignent, apparaît, au-dessous d'eux, un principe premier théologique» (ibid.).

Il eût voulu se créer une bibliothèque toute de principes, «que l'on pût renfermer dans le creux de sa main». - «Je déteste les livres médiocres à l'égal des mauvais, disait-il ; ils énervent l'esprit, l'habituent à la platitude, ce fléau de notre temps. Il faut se nourrir uniquement de moelle de lion, surtout pendant le temps de la formation. Je me défie toujours d'un ouvrage que cinquante ans d'expérience n'ont pas mis au rang des chefs-d'œuvre. Pour moi, l'acquisition d'un livre, si petit soit-il, est un événement ; j'hésite longtemps, je réfléchis et ne l'achète qu'à bon escient. C'est qu'un livre de plus dans ma bibliothèque, ouvre une branche nouvelle d'études dans mes projets» (Papiers intimes de l'abbé Aubry) Et il se composait un trésor de notes et un choix sévère de livres qu'il devait être heureux de retrouver en Chine. «Car, en pays de mission, si occupé soit-il, le prêtre n'est pas dispensé de cette étude qui agrandit la foi et entretient la vie surnaturelle».

Les travaux extérieurs n'enlevaient pas non plus à son âme tout recueillement intérieur ; il savait faire silence pour écouter la sagesse éternelle. - «Le vrai théologien, disait-il, est un homme de contemplation ; il soumet tout au procédé de la contemplation ; il établit sa demeure dans le sanctuaire de la foi, et de là n'entend plus les orages du dehors». - Mais aussi, les parleurs indiscrets n'assiégeaient pas sa chambre, ni ce déluge de la Presse moderne, véritable emporte-pièce quotidien du temps. Seuls, les séminaristes et quelques amis avait accès près de lui ; et ceux-là ne troublaient pas son travail, ils venaient en prendre leur part, s'édifier, s'enflammer au contact de son âme.

La méthode contemplative est pleine de jouissances ; elle «fait de la théologie une source de poésie. Mais il faut commencer par mordre, déchirer l'écorce amère, disait-il. Cela fait, vous entrez dans la lumière ; ensuite dans le ravis-

sement ; votre vie entière devient un hymne, une contemplation, une extase, jusqu'au ciel inclusivement». - A force d'approfondir le dogme, de goûter le don céleste, l'abbé Aubry arrivait «à pressentir dans les belles pensées théologiques un écho de ces mélodies éternelles, récompense et bonheur des saints. On sue sang et eau - c'est son expression - à défendre isolément des vérités particulières sans les rattacher à leur source, sans les éclairer de ces flots de lumière d'en haut qui en font l'hymne vivant de la foi, chanté par l'amour de l'Eglise. Et, pourtant, la théologie c'est le chant humain des harmonies divines, la répercussion des chœurs célestes. La langue humaine balbutie sur des sujets divins, mais elle en exprime quelque chose. L'Ecriture elle-même témoigne que, dans la bouche du théologien, elle trouve ces modes musicaux et ces chants révélés de Dieu, véritables échos des chants du ciel (Eccli. II-IV, 5). Quiconque ne sent pas dans la théologie la source de poésie la plus sublime, les thèses de littérature les plus admirables, le trésor des pensées les plus belles, les objets les plus aimables que l'intelligence puisse atteindre et le cœur aimer, celui-là n'a compris ni la grandeur de la poésie, ni le charme des études sacerdotales. La théologie rend l'intelligence profonde et délicate ; elle lui donne le secret de la grande synthèse des sciences, la puissance de trouver l'harmonie du monde et des êtres, la faculté de connaître leur vrai sens, leur fin, leur nature ; de les voir en Dieu, qui est leur explication et leur beauté, parce qu'Il les a faits pour Lui, et qu'en dehors de Lui ils sont déplacés, comme des planètes égarées et errantes hors de leurs orbites» (La Méthode).

Ces grandes idées, l'abbé Aubry les avait puisées dans saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Paul, les maîtres favoris dont il ne se séparait jamais, ne laissant l'un que pour l'autre, selon sa maxime «qu'on ne doit fréquenter que les théologiens et les saints de l'Eglise». S'il les quittait un instant, c'était pour se reposer dans les écrits de J. de Maistre, dont la lecture devint sa récréation intellectuelle. Cette fréquentation le rendait sévère sur le choix des Classiques et des livres élémentaires. - «Si vous prenez la doctrine n'importe où, elle sera n'importe comment, disait-il. Pour être sûr d'avoir les bonnes idées, adressez-vous, non au premier venu, mais à ceux que l'Eglise nous indique comme les possédant sans mélange d'erreur. Si vous prenez la théologie n'importe où, que ne ramasserez-vous avec elle !»

Et il écartait impitoyablement les auteurs à méthode fautive, les livres médiocres, douteux, sans portée doctrinale. - «L'influence des auteurs est si puissante sur les élèves ! Il leur faut des livres irréprochables, d'une science profonde, même un peu ardue, pour les rendre robustes dans l'arène du travail. On ne devient fort que par de fortes études. Heureux encore quand le Manuel, si pauvre soit-il, n'est pas remplacé par les Revues et les Brochures, selon le mot, si vrai toujours, de Chateaubriand, que la brochure et l'article de journal semblent être devenus la mesure et la borne de notre esprit» (Note du professeur).

Depuis sa dernière année à Rome, et poussé - lui-même l'avoue - par une sorte de vocation seconde, l'abbé Aubry avait fondu de vastes projets d'études qu'il poursuivit jusqu'à la mort. Du reste, ceux qui ont vécu dans son intimité, savent combien la science sacrée avait attiré à elle ses merveilleuses facultés, et l'on n'a certainement pas exagéré en disant que «l'abbé Aubry eût été, dans son genre, un penseur comme de Maistre : ses écrits le laissent assez comprendre» (Semaine religieuse de Poitiers)

Mais ce qui avait ses préférences, c'est ce qu'il appelait «l'étude des concepts théologiques dans leur développement traditionnel et méthodique». - A l'école du Cardinal Franzelin, il avait puisé et approfondi cette science générale de la Formation sacerdotale, entassant un immense trésor de notes et de réflexions. - «Ce sujet m'obsède, disait-il ; mes années de Rome et de Beauvais auront été singulièrement utiles pour me faire formuler mes idées, tirer du chaos un plan d'études théologiques que j'ai dans la tête : *Non nova sed nove* !» - Et, sous le titre de Méthode sacerdotale, nous avons eu la jouissance de retrouver les grandes lignes de ce travail qui est, à proprement parler, la somme de ses idées, et que l'on pourrait appeler - selon l'expression d'un théologien éminent - le discours sur l'histoire universelle du dogme catholique.

«J'ai là-dessus, écrit l'abbé Aubry, et sur une multitude d'autres choses, un chapitre ébauché pour le travail que j'ai entrepris depuis longtemps ; mais le temps matériel me manque. J'écris beaucoup et presque tous les jours, mais à bâtons rompus, une idée à droite, une idée à gauche. Tout ce que je trouve va prendre là sa place et fortifier mes convictions... On a joliment travaillé à s'enfoncer dans le faux, depuis le XVII^e siècle, et à se fermer la porte pour rentrer dans le vrai. Heureusement, il y a, pour ouvrir cette porte, une puissance irrésistible, le pape, et ce qu'il jette dans le monde ne peut pas ne pas faire tout seul son chemin dans les âmes».

Précisément, lorsqu'il écrivait ces lignes, il venait de lire l'Encyclique de Léon XIII sur l'étude de saint Thomas. - «J'ai exulté, en lisant ce grand document, et ce n'est que le premier d'une série que nous verrons sortir en leur temps, un à un : c'est une première antienne ! Mais quelle conclusion à tout le travail scientifique et philosophique des cinquante dernières années, pour ne pas dire des trois derniers siècles ! La lecture de cette pièce me console de bien des choses ; et ce qu'on a souffert se tourne en joie, quand on se voit ainsi confirmé dans ses études et ses convictions les plus intimes. Nous en verrons bien d'autres en ce sens ; d'ailleurs, je ne lis plus rien où je ne trouve une confirmation des principes puisés auprès du vieux Franzelin ; je n'entend plus parler d'un mouvement social, philosophique ou scientifique survenu en Europe, sans y trouver immédiatement le côté par où nos idées romaines l'expliquent, le relient à toute la suite de l'Histoire moderne, enfin l'utilisent comme expérience pratique et vivante de ce que j'ai étudié en France. - Soyons humbles ; la vérité n'est pas notre fruit ; mais nous ne pouvons pas la lâcher par humilité, ni nous priver des joies intimes que nous procure sa possession certaine, envers et contre tous les imbéciles qui la combattent, de bonne foi ou non».

«Voyez-vous, écrivait-il à un de ses anciens disciples, ayez la foi pure, celle que Léon XIII vous indique ; et quand même vous seriez seul à la tenir pure, eh bien ! elle serait sauvée, puisqu'elle aurait un refuge ; et votre âme, où elle serait conservée, serait la ressource du monde sur lequel vous aurez action. Toute intelligence entamée par le faux périra, intellectuellement, dans son entier, si la mort lui laisse assez de temps sur la terre pour passer tout entière par cette engrenage que j'appelle la logique de l'erreur. - C'est comme une citrouille piquée d'un millimètre de pourriture ; si vous ne la mangez, tout y passera... Combien il est essentiel de ne pas arriver au sacerdoce sans avoir, par une étude saine et solide de la logique et de la métaphysique, c'est-à-dire du fond et de la méthode, fortement nourri et aimé son âme contre

ce qu'il y a de plus funeste en France ; l'erreur à l'état de tendance vague, à l'état de miasme insaisissable, qui est partout et qu'on ne voit nulle part» (Lettre, 11 mars 1880)

«Quand je dis que nous avons été dans le faux, je ne parle pas d'une Ecole, d'un diocèse, qui n'est qu'un flot dans la mer ; je parle de la France et un peu de l'Europe, mais avant tout de la France. Quel est le prêtre qui, ayant lu l'Encyclique sur saint Thomas, ne s'exclamera pas pour la louer, et dire d'elle tous les biens théoriques du monde ? Essayez une fois de dire à quelqu'un qui soit en place pour cela : «Eh bien ! Si l'Encyclique est ce que vous venez de proclamer, appliquons-la ici pratiquement, pratiquement, pratiquement. Crions moins et faisons ce que dit le pape !» - Ecoutez bien la réponse, pesez-la, méditez-la, creusez-la ; creusez, méditez et pesez aussi une foule de réflexions que vous entendrez faire sur la difficulté ou l'impossibilité, vu ceci, vu cela, d'appliquer le système d'études imposé par Léon XIII. Quand vous aurez fait cette méditation, vous me direz si ce qui règne dans l'intelligence d'une foule de prêtres qu'on croit et qui se croient Romains très avancés, n'est pas positivement et tout bêtement ceci : le gallicanisme pratique.

«Peu importe que le gallicanisme ait été détruit dans les ornements de l'autel, la forme du surplis, les rubriques, etc. ! La racine de la vie sacerdotale, c'est la foi semée dans les intelligences. Tant que la méthode gallicane est là, vous n'avez coupé que la houppe de l'arbre. Or, on est gallican pratiquement, aujourd'hui, dans les études, si on n'y fait pas entièrement régner saint Thomas. Mais est-ce y faire régner saint Thomas que de ne pas mettre ses livres - nus ou commentés - entre les mains des élèves comme sujets d'étude quotidienne et ordinaire, comme nourriture habituelle ? Suffit-il, de temps en temps, fût-ce tous les jours, d'introduire, à la fin d'une thèse, une phrase, deux lignes prises matériellement dans saint Thomas, et de les donner comme confirmation, comme argument, tenant sa toute petite place et occupant son petit casier, comme tous les autres, pas plus que les autres ? Est-ce là restaurer les études d'après saint Thomas. Je parle ainsi des études telles quelles ont été pratiquées depuis longtemps et d'après les livres que j'ai vus et les hommes nombreux avec qui j'ai causé depuis 15 ans... C'est ainsi qu'on a fait et qu'on fait encore trop souvent du saint Thomas, ce qui équivaut à zéro, moins que zéro, pour deux raisons : 1° mieux vaut ne pas toucher à saint Thomas que de le rapetisser, le morceler, le fausser ; 2° le traiter ainsi, cela sert de prétexte pour dire qu'on fait du saint Thomas. C'est un malheur, en pareil cas, de dire et de croire que l'on travaille selon saint Thomas, tandis qu'en réalité on l'adultère» (ibid.).

«Quelle jouissance, continue-t-il, de lire, dans l'Encyclique, ce passage où, sans nommer Descartes, le pape montre la sottise qu'on a faite, en substituant son système à l'œuvre de la Scolastique ! Sans doute, cet acte pontifical ne convertira pas, pratiquement, aux bonnes idées ceux qui sont trop avancés dans la vie et trop enfoncés dans leurs systèmes pour reculer ; ceux-là, d'ailleurs ont déjà fermé les yeux de leur intelligence à tant de lumières émanées du Saint-Siège. Mais il y a cela de bon et de propre exclusivement aux documents pontificaux, qu'ils restent et vont grossir le trésor catholique, et que ceux qui étudieront, dans l'avenir, avant d'avoir des idées toutes faites, seront bien obligés de former leur esprit à cette école... Visiblement, Léon XIII n'en est pas à son dernier acte en ce sens. Que lui-même suive ou ne suive pas un plan préconçu, le Saint-Esprit en a un, et il est visible que cette Encyclique appelle des explications que nous avons le droit d'attendre du Saint-Siège, et dont il ne nous privera pas».

Depuis longtemps, l'abbé Aubry avait pressenti les directions pontificales en matière de philosophie : «J'ai quelque part, dans mes papiers, écrivait-il, une sorte de petit plan de philosophie, écrit sous l'impression de cette idée qui m'avait frappé : La philosophie, c'est l'étude des puissances et des richesses de la raison ; or, il est d'expérience et d'observation, qu'abandonnée à elle-même, notre raison est très infirme, incapable d'arriver au vrai total, fatalement condamnée à tomber dans une foule d'erreurs, bien qu'elle soit capable aussi, par elle-même, de découvrir et de posséder avec certitude quelques vérités. Il importe donc autant, et la philosophie a aussi bien pour devoir, de prévenir la raison de son infirmité, que de lui dire sa puissance. Elle aura beaucoup fait pour l'esprit humain, si, sans le décourager ni lui ôter la conscience de ce qu'il peut, elle le pénètre bien du sentiment de sa faiblesse et de la nécessité d'un secours supérieur, soit pour le préserver de l'erreur, soit pour le faire arriver à la connaissance du vrai total. Ainsi, elle aura pour point de départ un acte d'humilité et pour conclusion le mot de Platon disant à peu près ceci : «Jamais on ne réussira à réformer les hommes, si Dieu n'envoie quelqu'un nous dire ce qu'il faut faire pour cela...»

«En sorte que la philosophie chrétienne doit insérer dans son programme cette thèse qu'on n'étudie guère, en France, qu'en théologie et qui dit : «La raison seule ne peut réussir à découvrir et à conserver la totalité des vérités même purement philosophiques». C'est d'expérience : Laromiguière et beaucoup d'autres l'affirment bien. - Platon d'ailleurs ne dit-il pas que ce qu'il y a de meilleur dans ses écrits, il le tient d'un barbare avec qui il a vécu et longuement conversé en Orient, et qui lui en a bien appris. A divers signes, on voit que ce barbare est tout simplement un Juif qui, muni de ses Livres Sacrés, avait beau jeu, en effet, pour en remonter à Platon, et lui donner, aux plus grandes questions de la philosophie, ces réponses sublimes, qu'on oublie d'admirer dans l'Ecriture, mais qu'on admire dans Platon où elles sont amoindries, en s'extasiant qu'un païen, aimé de sa seule raison ait pu trouver cela. *Quo posito, sic arguo* : Pauvre raison, à qui on faisait honneur de ce qu'il y a de plus sublime dans Platon ; comme si, toute seule, la philosophie avait pu découvrir cela. Et voilà que Platon lui-même confesse que ces belles choses, ce n'est pas du tout dans la philosophie qu'il les a trouvées, mais dans la révélation d'un barbare. La philosophie n'a fait que les mutiler et les amoindrir». - Ceci dit, il ne faut pas croire que je nie la puissance de la raison. Je ne suis, ni sceptique, ni traditionaliste, ni Lamennaisien ; mais je crois que, par nous-mêmes, nous sommes bien peu de chose» (Lettre 11 novembre 1880)

Et le théologien se disait encore : «Que la lumière de la révélation soit écartée par un acte positif et sincère d'incrédulité, en sorte que la science soit réellement rationaliste, ou bien qu'elle soit écartée par une fiction, à la manière du doute cartésien, en sorte que la science soit fictivement rationaliste, c'est bien la même chose quant à l'effet qui en résultera en philosophie, si toutefois l'opération cartésienne s'accomplit sincèrement, c'est-à-dire si, tout en admettant l'autorité de la foi dans l'ordre purement théologique, on ne tient pratiquement aucun compte de sa présence et de son dictamen en philosophie, car alors on est exactement sur le même pied que les anciens philosophes, et on n'a, comme eux, pour ressource que la raison. Peut-on alors espérer faire mieux qu'eux ? La philosophie cartésienne, chez les chrétiens, est une

farce, puisque, tout en ayant pour principe en apparence de ne se servir aucunement de la foi, elle se sert tout de même de la foi, mais en cachette et sans l'avouer, pour se préserver d'erreur. Je dis que ceci est une farce, une comédie, une fourberie ; et toute philosophie qui procède de même, mérite le même nom et n'est pas sérieuse. Voyez la *Somme contre les Gentils* ; est-ce de la philosophie, cela ? L'action préventive et illuminatrice de la foi y est-elle aussi dissimulée ? La philosophie cartésienne ne cesse d'être une farce que quand elle devient sincèrement rationaliste ; mais, alors elle est une apostasie» (Lettre, 15 novembre 1880)

L'abbé Aubry avait longuement analysé l'influence néfaste de Descartes dans les sciences de principes, surtout en philosophie et en théologie ; pendant près d'un an, il voulut aussi étudier l'œuvre de Pascal ; ligne par ligne il médita ses *Pensées*. - «Exquis, dit-il, exquis ! Mais pétri d'erreurs. Quel livre dangereux. Il ne faut jamais faire lire cela à quelqu'un qui n'est pas formé entièrement, c'est trop funeste. Il faut avoir fortement fait sa théologie et pris un peu d'âge pour le lire sans danger et pour en tirer les trésors qu'il renferme, mais qu'il faut désinfecter avant de s'en servir»¹.

Toujours à la recherche de la note dogmatique et du sens surnaturel dans l'exposition des doctrines philosophiques et théologiques et dans l'apologétique chrétienne, il a consacré à l'œuvre philosophico-théologique de Bossuet de longues méditations. - « Tant pis, dit-il, mais ce n'est pas chez moi le résultat d'une délibération : Bossuet n'est pas mon homme pour les doctrines ; je n'y trouve nulle part la notion du Surnaturel, le souffle surnaturel. J'ai en vain cherché cela dans le *Discours sur l'histoire universelle*, où Jésus-Christ me semble tenir une place comparable à celle qu'on donne, dans nos thèses de théologie française, à la méthode de saint Thomas. Son Dieu de l'Histoire ne me semble pas montré avec son action surnaturelle, qui est quelque chose de très humble, de très caché, et qui produit la sève de l'Eglise, la grâce dans les sacrements, les vertus chrétiennes et la vie mystique dans les âmes, enfin cette incarnation prolongée de Jésus-Christ : *Super ipsum effloreat sanctificatio mea* ! Je me trompe peut-être ; mais c'est pour moi une intuition, ceci et une certitude intérieure. Je vois plus de surnaturel dans un sermon de Mgr Pie, dans dix lignes de Mgr Berteaud, que dans tout un volume de Bossuet» (Lettre, 11 mars 1880 - Cf. *La Méthode*, ibid., ch., IX, X, XI).

Plus l'abbé Aubry avance d'ailleurs, plus l'horizon s'ouvre devant lui. - «J'étudie beaucoup, je lis beaucoup mes petits bouquins, quoique toujours en course. Dirai-je ceci ? Je ne suis pas plus malin qu'un autre, et j'ai eu l'éducation de tout le monde ; eh bien ! J'en suis venu à un état d'intelligence qui fait que ma vie est un ravissement perpétuel ; et je ne vois, je n'entends, je ne lis rien, où je ne trouve, presque de suite, le rapport intime et direct, non pas avec un dogme spécial, mais avec le dogme unique et infini, où je ne trouve le Verbe de Dieu - philosophique et théologique - le monde surnaturel et céleste... Je n'ai pas le courage d'expliquer cela : Faites du dogme et vous serez philosophe ; faites de la théologie mystique, et vous atteindrez le fond de la philosophie. Le dogme est le réceptacle des vérités philosophiques, leur écrin ; la théologie est le salut de la philosophie, non seulement parce que - grâce au principe de la foi et à l'autorité de l'Eglise, la seule qui ait puissance efficace et absolue d'interdire au doute l'entrée d'un certain domaine de vérités fondamentales - la théologie est, comprenez ce mot, la citadelle de la certitude dans le monde cultivé ; mais encore parce qu'on trouve *Omnes thesauros sapientiæ et scientiæ* en elle, c'est-à-dire toutes vérités naturelles, abritées là, par la force du principe de foi, contre les folies de l'esprit humain» (Lettre, 11 mars 1880).

«L'étude de l'homme, en particulier, n'est pas une mince partie de la philosophie. Or, allez donc étudier l'homme sans savoir bien exactement et à fond, c'est-à-dire théologiquement, ce que le péché originel a fait de lui, et ce que la grâce y refait. Il n'y a pas à dire, l'homme, tout l'homme, est dans un état théologique, dont la théologie seule peut donner le secret. Je vois d'ici le rationaliste actuel, étudiant l'homme actuel avec les seules idées rationnelles, ou rencontrant en lui des puissances, des opérations, que le péché originel a atteintes et plus ou moins avariées, que la grâce a réoccupées et plus ou moins restaurées. Le rationaliste, qui ne connaît ni le péché originel, ni la grâce, s'esquinte, avec ses seules idées naturelles, à expliquer le jeu de ces puissances et la nature de ces opérations et de ces phénomènes intérieurs, sans tenir aucun compte de l'agent surnaturel qui est présent et actif en tout homme, ni des modifications profondes opérées dans l'homme, soit par le péché, soit par la grâce. Qu'est-ce que c'est qu'une semblable philosophie ?» (Lettre, 14 octobre 1880)

Nous avons, dans cet exposé du théologien, un commentaire du mot - terrible pour le rationaliste - de M. de Maistre : «Toute proposition métaphysique qui ne sort pas d'un dogme révélé, est une absurdité» (*Soirées de Saint-Petersbourg*). Idée bien vraie et qui affirme la connexion des vérités métaphysiques et de toute philosophie avec les dogmes catholiques.

D'ailleurs, plus l'abbé Aubry se livrait à l'étude et à la contemplation du dogme, plus il devenait grand amateur de philosophie, mais de cette philosophie que la plupart de nos modernes, fortement imprégnés de rationalisme, ne sauraient comprendre. Son point de vue était celui-ci : «Ce qu'il y a d'éternel, d'immuable, d'absolu, dans les idées de l'homme, cela nous vient de Dieu par le Verbe, dans l'ordre naturel sans doute ; mais Dieu, le Verbe, leur lumière, ces mêmes idées venues d'eux et qui constituent la philosophie rationnelle, tout cela est *supereminenter* et *superabundanter* dans la révélation, qui contient toutes les vérités naturelles, non plus nues, isolées et sèches, mais complétées, agrandies, devenues infinies, enrichies de la lumière surnaturelle qui, toute mystérieuse qu'elle est elle-même, est leur explication, baignées dans leur vrai milieu qui est l'Intelligence divine se manifestant en nous par la révélation. Or, quand la foi nous ouvre les trésors infinis de la sagesse et de la science divine qui sont en Jésus-Christ, nous retrouvons là notre fragment, mais réuni, rejoint avec tout ce qui lui manquait, entouré de tout ce qui peut le compléter et l'expliquer» (Lettre, 15 novembre 1880).

Aussi, à tout instant, l'abbé Aubry sent-il, dans la philosophie chrétienne, deux choses qui sont pour lui «le bonheur de l'intelligence humaine, et la jouissance de la vérité la plus parfaite et la plus directe qui soit sur la terre. Premièrement, la fusion de la lumière rationnelle avec la lumière surnaturelle infuse en nous ; secondement, la jonction et l'harmonie de

¹ Le résultat de cette grave élude et le jugement définitif de l'œuvre de Pascal, sont consignés dans l'ouvrage capital du P. Aubry, *La Méthode des Etudes* dont nous parlerons plus loin : Œuvres complètes, T. IX.

toutes les connaissances humaines se retrouvant, s'embrassant, se mettant d'accord, comme les instruments de musique, et faisant apparaître leur unité par l'harmonie de leur marche et par leur tendance à ne former plus qu'une seule vaste science indivise et tout à fait philosophique. - Je m'exprime mal, dit-il, parce que je n'ai pas le temps, mais je ne me trompe pas...» (Ibid.).

«Je ris comme un malheureux, écrit-il encore, toutes les fois que je vois quelque part une énumération des systèmes philosophiques anciens et modernes ; et ça me fait toujours une impression vive et profonde du bonheur que nous avons de savoir *Jesum et hunc crucifixum... in quo sunt omnes thesauri sapientiæ reconditi*. Je trouve qu'il n'y a pas d'apologie du christianisme plus grande et plus belle que celle-là.... Et puis, le goût des choses de Dieu, *Desiderium cœleste*, qui doit être, dit une homélie de notre bréviaire, notre grande étude, n'est pas si étranger à la philosophie qu'on le croit. Si la philosophie est l'amour et l'étude de la sagesse, la Sagesse par excellence lui serait si étrangère ! D'autant que la sagesse naturelle, depuis la promulgation de l'Evangile, est devenue la propriété du christianisme. Depuis longtemps je pensais que la meilleure philosophie, le plus riche fonds d'observations scientifiques en tout genre se trouve dans nos théologiens mystiques» (Lettre, 15 novembre 1880).

Le vrai théologien n'est pas spécialiste en étude ; l'abbé Aubry nous l'a fait déjà pressentir. La science sacrée, puisée aux bonnes sources, lui donne des principes qui touchent à tout. C'est dire assez que l'abbé Aubry, parce qu'il avait le sens vrai des sciences sacrées, ne fut étranger à aucune connaissance humaine. Sa foi trouvait partout l'intelligence de la nature - *Fides quærens intellectum*. Il réagissait ainsi contre ce divorce des sciences avec la théologie, contre cette sécularisation des sciences, une des monstruosité les plus perverses de notre état intellectuel, bien qu'elle paraisse à ses partisans - libéraux et rationalistes - une vérité aussi claire que le jour !

C'est un des crimes du libéralisme d'avoir permis à l'esprit antichrétien de confisquer le domaine des sciences, pour en attribuer le monopole à la raison révoltée contre la foi. L'abbé Aubry n'avait pas assez de fiel contre l'école séparatiste qui confine le clergé dans ses sacristies ; et il travaillait la science, la science comparée, donnant à la théorie catholique des sciences une place de choix dans ses études. Là encore il se rencontre avec saint Bonaventure qui oblige toutes les connaissances à se mettre au service de la théologie (saint Bonaventure, Opuscule : *De reductione artium ad theologiam*), avec saint Thomas dont l'admirable Somme est le modèle du genre.

«Nous sommes, écrit-il à un de ses disciples, à la veille d'un grand mouvement catholique des sciences, d'une nouvelle ère théologique... Il ne faut pas dire : «Toutes ou presque toutes les questions ont une connexion avec le dogme catholique». Ce mot, parce qu'il est non pas faux mais incomplet, est encore un peu laïque, un peu cartésien, un peu profane, un peu rationaliste. Quand vous pourrez dire, de votre propre conviction et par un cri de votre âme : «Dieu est partout dans le domaine de l'intelligence et des sciences ; la vérité surnaturelle est au fond de toute vérité scientifique ; on ne comprend aucune vérité, si on n'y voit, au centre, Jésus-Christ, avec Sa grâce et Sa vie divine, avec tous Ses trésors de science et de sagesse ; il n'y a de vide de Jésus-Christ que ce qui est manqué au péché et envahi par le démon. Il faut prêcher l'ubiquité de la grâce dans l'ordre pratique, et l'ubiquité de la lumière du Verbe dans l'ordre intellectuel ; c'est là qu'il faut en venir finalement pour être philosophe catholique ; autrement la philosophie se sent du rationalisme et ne vaut pas une heure de peine... Je me crois arrivé à la vraie visée de la philosophie chrétienne, parce que je commence à sentir le Verbe en toutes choses rationnelles. Quiconque étudiera bien la philosophie dans saint Thomas, saint Bonaventure, saint Paul, dans les discours de Notre-Seigneur, dira de moi : «Il avait raison !»

«Je sais bien ce qu'est la philosophie rationnelle ou naturelle, mais je dis qu'en pays chrétien il n'y a plus de pure raison et de pure nature possible, sinon au moyen d'un acte d'infidélité positive ayant pour objet de chasser Dieu, Sa grâce et Sa lumière, d'un coin quelconque de l'ordre pratique ou intellectuel, et de restituer, *ipso facto*, ce coin au démon, afin que le péché abonde là où devrait abonder la grâce... Ah combien il y a encore d'antipathique, chez nos modernes à ce que saint Paul appelle si philosophiquement *Eminentem scientiam Christi*. Il faut lire la petite Epître *Ad Colossenses*, et comprendre ce que saint Paul entend par *Intellectus spiritualis*, par *Divitias plenitudinis intellectus in agnitionem mysterii Jesu Christi*».

«Mgr. Gay, dans son beau livre des *Vertus chrétiennes*, développe admirablement ces idées. Il faut comprendre ce qu'il entend par le Saint des saints, du tabernacle, qu'il voit au fond de toutes choses : Il n'existe rien de purement naturel, dit-il. Quand j'ai lu ce mot, il y a quelques mois, j'en ai pleuré. Cette théorie du Saint des saints, c'est le fond de la philosophie chrétienne. Vous me direz, si vous voulez que c'est faux, exagéré, antiphilosophique, etc. Et je répondrai que juger ainsi c'est faire acte de rationalisme et se constituer dans l'infidélité positive par un acte d'apostasie...» (Lettre, 14 octobre 1880).

Ces vues sur la philosophie, sur la science comparée et sur la synthèse des sciences dans la théologie, l'abbé Aubry les avait mûries, méditées longuement. Philosophie, mathématiques, sciences naturelles, anthropologie, physiologie, physique et chimie, médecine et géologie, rien n'était demeuré étranger à son attrait et à sa compréhension. Les travaux importants qu'il a laissés, sur chacune de ces branches prouvent qu'il en avait découvert les bases fondamentales et les principes généraux. Il passait d'une étude à l'autre, «se reposant par le changement de culture» synthétisant les idées, fécondant, par les vues de la foi, ce qui pourrait sembler aride, ajoutant à son influence sacerdotale cette auréole de la science qui force le respect.

«Le vrai théologien n'est médiocre en rien, disait-il. Il trouve le vrai point de vue des sciences ; en sorte que le moyen d'être bon professeur de littérature et de science, c'est d'avoir, comme base, une bonne théologie». - Il fallait l'entendre tonner contre l'exclusivisme scientifique et littéraire, démêler, au milieu d'une foule d'arguments de détail faux, les principes féconds par lesquels la vraie science se rattache aux données de la théologie et y puise sa vitalité.

Ainsi comprises, ses études, si variées fussent-elles, aboutissaient toutes à la théologie. Mais comme celle-ci se résout finalement en foi, en amour, en piété, les études scientifiques prirent chez lui la même direction, creusant dans son âme un désir toujours plus ardent de perfection, une puissance grandissante de vie intérieure et contemplative.

C'est ainsi que, sept ans durant, il se donne à l'œuvre de l'enseignement avec une rare intrépidité, puis, pendant toute sa vie apostolique, à cet effort colossal de travail intellectuel et théologique dont nous avons recueilli le fruit. On pourrait croire qu'il était né pour enseigner et pour consacrer sa vie à la défense et à l'enseignement de la Scolastique ; mais les années, les retards imposés par l'autorité, les travaux et les succès du professeur, rien n'avait pu tuer le germe toujours aussi vivace de la vocation aux Missions ; et il y eut une grande joie au cœur du vaillant apôtre, quand il put se plonger dans cette vie d'immolation totale dont ses profondes études lui avaient découvert la nécessité et le secret ; car c'est là le grand intérêt de la vie de l'abbé Aubry, c'est qu'elle est la preuve vivante que sa doctrine est la bonne, que pour atteindre à la haute vertu et à une piété robuste, il faut un esprit rempli de foi et de toutes les lumières qui peuvent aviver et élargir cette foi. A l'honneur de la religion, toute la théorie du professeur et toute la vie de l'apôtre tiennent dans ce mot que le plus austère des casuistes ne saurait réprouver, dans ce mot déduit très logiquement du plus large et du plus intelligent des enseignements, dans ce mot qui est de lui, en même temps qu'il est de l'Evangile : *Le Radicalisme du Sacrifice*.

CHAPITRE XI : LA DIRECTION INTELLECTUELLE DES ETUDIANTS.

L'étude des sciences sacrées ne demande pas seulement des professeurs éminents, une méthode d'exposition irréprochable ; la préparation intellectuelle du sacerdoce ne se limite pas à des cours en dehors desquels l'esprit des étudiants, abandonné à lui-même, se donnera libre carrière dans les recherches et l'assimilation de la science sacrée. Sans doute, c'est quelque chose, c'est beaucoup même, de s'appliquer à retenir avec exactitude l'exposition du maître ; et il n'est rien de tel que la parole vivante, pour porter la fécondité dans les intelligences. Mais cette étude est plutôt passive et, seule, ne saurait créer la vraie science. Le but d'une méthode vraiment scientifique, c'est de se faire et de se répéter à soi-même cette parole intérieure au moyen de laquelle l'intelligence comprend et s'assimile la vérité. Les maîtres de la doctrine doivent, par des conseils qui constituent une direction intellectuelle soutenue, amener les étudiants, lorsqu'ils ont reçu leur enseignement, à se l'assimiler par une sorte de digestion intellectuelle qui le fait passer *in succum et sanguinem* ; à considérer chaque question sous toutes ses faces ; à pénétrer jusqu'à l'essence des choses ; à analyser leurs éléments ; à les ramener à leurs principes ; à se rendre compte de leurs rapports et de leurs différences ; à regarder en face les difficultés, afin d'apprendre à les résoudre ; enfin, et surtout, à saisir les concepts.

A ce travail d'appropriation sans lequel il n'y a pas de vraie science, l'abbé Aubry savait initier ses élèves ; il eût voulu les habituer à la méditation, à la contemplation des vérités dogmatiques, « persuadé que de simples étudiants possèdent les vertus qui font l'homme de recueillement, et qu'il n'y a pas plus de raison de négliger la contemplation du dogme révélé, dans la formation intellectuelle du prêtre, que de négliger l'oraison quotidienne dans sa formation spirituelle à la vie de piété ». Dans ce but il conseillait - à côté du Manuel qui n'est que le memento de la science - l'étude approfondie d'un grand théologien, mais approprié toujours aux facultés de l'étudiant, contrôlé par le maître, et adapté avec discernement aux besoins des intelligences. « C'est là, disait-il, un moyen très efficace pour développer les forces de l'esprit, pour graver profondément dans la mémoire les notions de la science sacrée, et tenir lieu de ces repassages qui absorbent souvent le temps le plus précieux de l'étude ». - Il n'était d'ailleurs nullement partisan de ces repassages, tels qu'ils sont encore trop pratiqués. « C'est là, disait-il, un travail enfantin et mesquin, qui cantonne l'intelligence dans un cercle étroit d'idées toujours les mêmes. Qu'on apprenne plutôt aux élèves à fortifier leur étude par l'argumentation ; puis, à la compléter par des travaux en rapport avec le même ordre de doctrine, par des lectures, des recherches, des dissertations fréquentes dont ils chercheront et mettront en œuvre les matériaux » (*Les Grands-Séminaires*, ch. XVIII).

Il combattait encore, chez les étudiants, la préoccupation trop grande de l'érudition, la recherche des textes, rien que des textes, classés, non pas eu égard à l'idée qu'ils contiennent, mais d'après leur provenance et le témoignage qu'ils apportent ; travail de copiste sans charme, sans horizon qui repose l'esprit. Pour trop d'hommes d'étude « il semblerait que le document est tout ; c'est le document pour le document, l'art pour l'art ; c'est une sorte de dilettantisme en matière vraiment trop sérieuse ; en théologie tout doit tendre à la synthèse ; le travail d'analyse à outrance auquel on se livre n'est rien pour le théologien, s'il ne fortifie sa thèse » (Lettre de Mgr de Xernaeret, recteur de l'Université d'Angers à l'auteur). Il raillait cette science expéditive et superficielle des répertoires qui ne s'adresse qu'à la mémoire, ces échafaudages de citations, ces lourdes thèses bourrées de textes, vides d'idées. « Le travail de la mémoire, dit-il, ne doit pas faire le fond des études et absorber les facultés maîtresses ; il faut viser moins à la science positive qu'à la formation du sens de la science, moins à tout savoir qu'à bien savoir, moins même au savoir qu'à la méthode ».

« En théologie, vous n'êtes plus des écoliers à leçon *recto tono*, mais des hommes qui expliquent leur pensée, moins pour montrer qu'ils savent que pour prouver... Prenez beaucoup de notes, sans vous appesantir à une rédaction longue, machinale et stérile ; travaillez sans effort, sans contention. L'utilité des notes prises, non sous la dictée, mais au courant de la parole du professeur, c'est d'aiguiser l'intelligence, en la forçant à pénétrer vite, et à suivre le raisonnement ; c'est de former le jugement et le discernement, par un travail de sélection des pensées principales et du mot qui porte ; c'est même d'exercer le sens littéraire, en l'obligeant à exprimer vite et en moins de mots ce qui est exposé plus longuement. Surtout, ne faites pas de ces notes le but de l'étude, de manière à accumuler les cahiers élémentaires ; mais comprenez qu'elles ne sont qu'un exercice, un programme tracé dans l'esprit par la plume... Faites-vous de bons cahiers, où vous mettez le plus de choses possibles en le moins de mots possibles ; menez chaque étude aussi loin que possible. Ecrivez vos idées, quand elles sont bonnes. Une pensée, un argument n'est clair que s'il a été bien formulé ; il vaut double quand il a passé par la plume, parce qu'alors il a trouvé sa formule propre et définitive. Faites vos cahiers comme si vous deviez les faire imprimer ou les lire devant un auditoire nombreux et distingué ».

« Vous devriez vous faire une théologie à vous, dont les éléments seraient puisés partout, mais qui ne serait ni tel ou tel auteur, ni le résumé d'aucun auteur, mais qui serait vous, et où vous mettriez tout ce que vous étudiez et savez. Je ne dis pas qu'une fois ce travail achevé, vous auriez tellement fini que vous n'y ajouteriez plus rien ; non ; mais le fondement étant posé et le corps de bâtiment, on laisse à chaque thèse des pierres d'attente, en sorte que, quoi que vous lisiez,

quelque question qui se rencontre, vous sachiez tout de suite à quel casier de votre système d'études elle s'adapte. Voilà l'idéal, il faut s'y mettre avec ardeur» (Œuvres complètes, T. X. p. 113)

L'abbé Aubry ne craint pas d'avouer que les débuts des études théologiques ainsi comprises sont toujours difficiles : «Il faut accepter d'abord, dit-il, un travail pénible, sans jouissance et sans lumière. C'est à la fin d'un traité que la jouissance commence, que le ciel s'ouvre et que la semence théologique - *Semen est Verbum Dei* - prend vie et devient féconde. Assurément, votre enseignement au séminaire ne peut être qu'élémentaire, c'est-à-dire court, condensé, quintessencié ; mais il doit vous donner, et il faut que vous y cherchiez, sur chaque traité, sur chaque dogme, les grands principes par lesquels il prend vie dans ce grand corps du dogme catholique. Il faut toujours tourner son étude de ce côté, avec cette tendance, cette recherche... Ornez votre intelligence de la vérité révélée ; éclairez, approfondissez votre foi ; augmentez sans cesse votre petit trésor intérieur de foi, de principes ; soyez le plus humble, le plus modeste, en même temps le plus inébranlable dans vos idées, non pas qu'elles soient vos idées, mais parce qu'elles sont celles de l'Eglise, celles qui doivent former les cœurs sacerdotaux et sauver le monde... Surtout, n'oubliez pas qu'il n'y a pas de science théologique sans méditation, sans solitude, sans une sorte de contemplation pieuse et tendre des profondeurs du sujet traité. Il faut que le cœur prenne part à l'étude, et que l'âme entière y applique toutes ses puissances, mais surtout cette puissance méditative qui est du reste une opération d'ensemble à laquelle prennent part toutes les facultés» (*Correspondance*, T. XI).

Les lectures sont un élément doctrinal d'une valeur considérable ; elles sont dit l'abbé Aubry, «comme le moule de l'âme ; ou mieux, le tempérament intellectuel se forme, comme le tempérament du corps, par les mets que la lecture lui sert. Impossible à la nature la plus rebelle de résister longtemps au même genre de lecture ; un commerce fréquent est toujours victorieux. L'influence des lectures sur les étudiants est d'autant plus profonde, qu'elles sont laissées à son choix, et que son intelligence est mieux ouverte aux études que lui proposent ses goûts». - Aussi, le professeur dirigeait-il avec un soin jaloux, la fréquentation des auteurs, persuadé que s'il y a là un danger, il y a aussi une ressource précieuse souvent trop négligée dans cette grande œuvre de la formation théologique. Impitoyablement il écartait de leurs mains les ouvrages frivoles ou médiocres, les écrivains empreints de cet esprit moderne qui effleure les sujets sans les approfondir, sinon sans y mêler souvent des théories libérales, des vues personnelles et risquées. - «L'abaissement général des caractères et la légèreté de nos contemporains, dit-il, ont produit et encouragé une pullulation d'ouvrages sans valeur et sans portée doctrinale ; la preuve la plus caractéristique de leur succès et le symptôme le plus alarmant des ravages qu'ils peuvent faire dans les intelligences, c'est le nombre de leurs éditions et la fortune des librairies qui les exploitent». Et il ne cessait de prévenir les étudiants contre l'engouement trop commun aux jeunes gens pour ces sortes de livres et, en général, pour les collections de livres. - «Le meilleur moyen de combattre un certain dilettantisme frivole et dangereux de la lecture, c'est une sélection sévère dans le choix des ouvrages... Peu de livres, répétait-il souvent, et rien que d'excellents ; si vous prenez la doctrine n'importe où, elle sera n'importe comment». Aussi, lorsqu'il était appelé par ses fonctions, à visiter la bibliothèque privée des élèves, relevait-il avec tristesse la place trop large attribuée aux livres médiocres aux dépens des ouvrages de fond et de réelle valeur.

«Lisez lentement, disait-il à ses élèves ; lisez peu à la fois et la plume à la main ; écrivez vos idées, copiez modérément, écrivez pour vous seuls». Et il conseillait aux étudiants de confier leurs idées et leurs notes à de simples feuilles classées par ordre d'étude, de manière à les compléter, les changer de place facilement, les grouper selon les exigences du travail et du moment. «Ce procédé, dit-il, développe singulièrement le goût et le sens intellectuel, quitte à en appeler au jugement du maître, et, dans la défiance de vos propres concepts, à écouter ses raisons et à s'en remettre à son jugement... Il faut d'ailleurs que les matériaux amassés soient broyés, triturés, par un chômage forcé». Et l'abbé Aubry est partisan de l'ordre qui s'établit tout seul «parce que, dit-il, il n'est ni commandé, ni artificiel, ni emprunté. Quiconque commence à étudier est bien obligé d'emprunter l'ordre d'autrui, ou d'improviser un ordre factice ; mais cet ordre est provisoire ; c'est un échafaudage de construction ; il aide l'intelligence à recevoir et à ranger à leur place les matériaux amoncelés d'abord puis présentés par les facultés inférieures ses servantes ; l'échafaudage abattu, l'édifice apparaît, radieux, magnifique».

La devise de tout professeur nous semble résumée dans ces trois mots : clarté, sobriété, intérêt. Telle était du moins la formule de l'abbé Aubry ; et il traçait ainsi sa ligne de conduite : «Promettre peu et tenir beaucoup ; fuir la popularité ; éviter la compression ; traiter les étudiants avec bienveillance, impartialité, franchise et dignité...» - Il travaillait beaucoup pour ses élèves, mais son cours n'était pas écrit une fois pour toutes, et comme si la moyenne intellectuelle était identique dans chacune des séries d'auditeurs qui se succédaient annuellement autour de sa chaire. Non ! Son cours se faisait tout à tous ; il poursuivait ce qui était utile *hic et nunc* au but de sa classe et accessible à toutes les intelligences, se résignant à tous les labeurs pour n'être ni obscur, ni fatigant ; il aimait, provoquait même les objections dans le but non pas de sortir des difficultés avec les honneurs de la guerre, mais de donner une solution juste et satisfaisante pour ses auditeurs.

D'autre part, son autorité morale et sa haute valeur sacerdotale et théologique rendait inutile l'appel à l'obéissance et au principe d'autorité ; il savait traiter les étudiants en hommes, sans avoir besoin, pour stimuler leurs efforts et sanctionner leurs devoirs, d'en appeler à une autre autorité qu'à la conscience et au sentiment sacerdotal. - «Si nous voulons une obéissance aveugle, disait-il, ayons une autorité éclairée, c'est-à-dire cet ensemble de connaissances et de lumières qui rende notre autorité compétente et, partant, acceptable de confiance». Il avait d'ailleurs pour principe d'écouter toujours avec reconnaissance les observations de l'étudiant, d'entendre sérieusement ses plaintes, de se mettre à sa place, s'il avait à lui faire un reproche ou à exiger de lui un sacrifice, de s'obliger lui-même à faire ce qu'il exigeait de lui.

«Ne perdez pas de vue la fin principale de la science théologique, répétait-il souvent, la formation sacerdotale, l'acquisition de l'esprit théologique et surnaturel ; que votre horizon ne se borne pas au succès d'un examen et à la sanction qui en résulte. Sans doute, il faut savoir sa théologie, mais il faut bien plus encore viser à former l'homme de principes, sans

s'attacher tant à la mnémotechnie, sans inféoder à ce point l'intelligence à la mémoire». - Et il combattait ce système de théologie à la demi-heure, c'est-à-dire «cette étude que l'on peut quitter et reprendre à tout moment, sans crainte de la morceler puisqu'elle n'a jamais eu d'âme». - Et d'expérience, appuyé sur la constante observation des hommes : «ce genre d'études, ajoutait-il, nous a donné des prêtres vertueux, réguliers, pleins de mérites, mais sans intuition dogmatique ; l'étude de la Révélation ne les a jamais ravis d'enthousiasme, dévorés du besoin de communiquer leur admiration ; la science sacrée a été pour eux un sacrifice continu et très méritoire, mais impuissant à écarter définitivement la fatigue et le dégoût».

Nous avons à peine besoin d'ajouter - ce qui ressort si clairement de ce que nous venons de rapporter - combien l'exposition du maître de la doctrine était vivante ; combien chaude cette parole qui constitue proprement l'enseignement et que rien ne saurait remplacer ni suppléer ; cette parole dont l'étudiant entend les échos au fond de son âme et tire des fruits précieux, non seulement dans la solitude studieuse de sa cellule, mais jusque dans les études recueillies de sa vie sacerdotale.

Dans la direction intellectuelle des étudiants, l'abbé Aubry insiste toujours et longuement sur l'étude de la foi. - «La première chose à comprendre dans votre formation cléricale, écrit-il à un de ses disciples, c'est que si la piété est l'âme de cette formation, les études sacrées en sont le corps. La théologie dogmatique est l'endroit où sont noués et où se rencontrent ce corps et cette âme ; le dogme est le corps des études, de la formation du prêtre et, par conséquent, de toute votre vie d'étudiant. Il faut comprendre que le dogme seul est la base de la morale, que lui seul peut former la foi théologique dans les esprits, l'âme du christianisme dans les cœurs, la conviction du sacerdoce dans les âmes. Donc, tout le système des études doit converger vers la théologie dogmatique, et celle-ci doit occuper la première place et absorber vos premiers soins ; C'est au dogme qu'il appartient de former le sens théologique, par l'assimilation des concepts doctrinaux - le sens théologique, cette chose si précieuse, la seule nécessaire, la seule si généralement inconnue». (Lettre, T. XII)

«Vous ne serez certes pas étonné, écrit-il encore, de m'entendre vous dire que ce qu'il vous faut, c'est une étude forte, substantielle du dogme. Le dogme c'est la racine de la justification ; c'est de la piété en barres, en cristaux, en lingots ; or, *pietas ad omnia utilis est*, par conséquent *theologia ad omnia utilis est*, surtout à former en vous ce quelque chose de grand, de surhumain, de mystérieux, le prêtre - *Novum hominem* ; et puis à vous ouvrir l'âme sur une foule de choses qu'un laïque ne sait ni goûter ni aimer, et qui doivent être la nourriture et les délices du prêtre». (Ibid.).

Sans cesse le professeur insiste sur la nécessité d'une formation dogmatique aussi solide que possible : «Avant tout, prenez l'étude du dogme par le côté profond, intérieur et méditatif. Outre le plaisir que, peu à peu, vous y goûterez, vous nourrirez votre âme et la rendrez forte ; vous enrichirez votre intelligence et la rendrez sacerdotale et théologique ; vous élèverez vos idées, vous éclairerez vos lectures et tout ce que vous étudierez... Cherchez la moelle des choses, l'esprit et la signification des faits ; dans tous les détails qu'on vous présente et dans tous les dogmes qu'on vous expose, ne vous inquiétez pas du mot à retenir, mais de l'idée doctrinale qui en ressort et qui achève en vous la notion de la vérité révélée... De quelles ressources se privent, à ce point de vue, ceux qui ont sous la main les trésors de la science sacrée et ne daignent pas se donner quelques mois de peine pour apprendre à les utiliser ensuite toute leur vie. Je ne puis penser à eux sans une immense pitié. Vivre toute une longue vie à côté de pareilles richesses, avoir fait des études qui sont censées vous apprendre à les employer, et laisser son âme jeûner, périr de faim, de dessèchement et de misère spirituelle» (Lettre, XIII, 95).

Les prêtres que l'abbé Aubry a dirigés dans leurs études et initiés à cette vie de foi et d'élévation surnaturelle dont débordait son âme, sont nombreux, et leurs témoignages impressionnants. - « Je ne serais pas prêtre, je n'aurais aucun sens des choses divines, écrivait l'un d'eux, si je n'étais épris des beautés surnaturelles que le P. Aubry m'a révélées». - «Les vues théologiques du maître, écrivait de son côté un de ses anciens disciples devenu missionnaire, surtout sa grande idée du Surnaturel, je voudrais les enraciner au plus profond de mon être, pour qu'elles soient l'âme de ma vie. Le Surnaturel devrait remplir, dans l'âme des prêtres, le même rôle que le soleil dans le monde. Ah ! S'il en était ainsi, nous serions, entre les mains de Dieu, des instruments tout puissants pour combattre le mal et pour établir le règne du bien en nous et autour de nous».

La première condition nécessaire à l'étude, surtout à l'étude des sciences sacrées, la condition indispensable pour sa fécondité, c'est d'avoir le cœur pur. - «Comment se fait-il, disait l'abbé Aubry, que tant d'esprits, adonnés à l'étude, à la réflexion, même à une sorte de recueillement, n'aperçoivent pas sous la vérité, le Verbe qui la fait vivre ? C'est qu'ils n'ont pas le cœur pur, dans l'une ou l'autre des acceptions partielles de ce mot, acceptions qui ne sont que les côtés d'une seule et universelle qualité, laquelle peut s'appeler la foi, comme elle peut s'appeler la charité, comme elle peut s'appeler la sainteté ou simplement la vie chrétienne dans sa plénitude - *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*... Ayez le cœur pur, disait-il à ses disciples, non seulement des basses convoitises de la chair, mais des intérêts terrestres, des recherches de l'orgueil et de tout ce que saint Paul appelle *negotia sæcularia* ; ayez le cœur pur en ce sens complet, et Dieu vous apparaîtra dans la paix de l'âme au fond de toute étude... C'est en ce sens que l'étude doit s'unir, dans votre vie de préparation au sacerdoce, à la purification de la vie et à la prière».

«La pureté du cœur n'est peut-être pas nécessaire pour apprendre, écrit-il à un de ses fils spirituels, pour entasser dans sa mémoire des textes, des formules, des souvenirs d'idées d'autrui. On peut aussi, sans elle, arriver à l'esprit, à un certain savoir brillant et complet. Mais pour arriver à être utile et consolant, à charmer ; pour féconder ce qu'on apprend, pénétrer ce qu'on étudie, faire germer les idées, inventer des choses neuves, être original et fécond, elle est nécessaire. Le cœur n'est pas étranger à l'étude intellectuelle ; s'il est occupé ailleurs, il ne pourra prêter sa sève à l'esprit, pour vivifier, animer la science... Dans les produits intellectuels comme partout, ce n'est pas tant l'esprit qui charme que le cœur ;

or, si le cœur est absorbé et cloué à terre, il ne peut s'élever avec l'intelligence dans l'étude ; donc l'étude ne peut charmer...» (Œuvres complètes, T. II, p. 282)

«Si vous voulez aborder la science théologique avec fruit, la comprendre dans son vrai sens, écrit-il encore à un autre de ses disciples, ayez les dispositions d'esprit, de cœur, et de vie morale que demande cette étude. Il faut des mains pures pour toucher la science sacrée, une intelligence virgine pour l'étudier et y voir Dieu, un cœur chaste et animé du vrai amour de Dieu, la piété pour y sentir Sa présence et y aimer Son contact, Son image, Ses œuvres, une vie pure enfin. - Que ces dispositions sont rares ! Leur rareté n'est-elle pas l'explication des mécomptes de l'étude, de sa stérilité, du sens faux qu'elle prend souvent. On oublie de voir dans la science théologique ce qu'elle contient de plus beau, la présence de Dieu, le reflet de Ses mystères, parce qu'on n'a pas le cœur et le regard de l'intelligence purs... Ce n'est pas seulement pour le ciel, mais aussi pour la terre, même et surtout pour la vie intellectuelle, pour l'illumination de l'âme par la science, que Notre-Seigneur a promis la vision de Dieu aux cœurs purs - *Deum videbunt*. C'est ici, dans la théologie, que le cœur et l'intelligence, deux parties de l'homme qui semblent indépendantes, se rejoindront par une communication souterraine, et se prêteront réciproquement leurs ressources, la foi s'adressant aussi bien à l'une qu'à l'autre» (Lettres, T. II).

A la pureté du cœur et de l'intelligence, dégagés de toute préoccupation humaine et inférieure, l'abbé Aubry attribue encore une vertu précieuse entre toutes et dont sa vie entière est un exemple saisissant : le dévouement ; et telle est encore la raison pour laquelle la virginité a été donnée au sacerdoce. - «L'impureté, dit-il, rend égoïste ; l'habitude du sacrifice, en vous détachant de vous-même, vous inclinera vers les autres, augmentera votre capacité d'attachement et de dévouement ; elle élèvera et agrandira votre cœur. Dans la science, comme en toutes choses, elle vous fera chercher le côté utile et bon aux autres, le côté par où la science sera non pas un piédestal pour votre ambition ou une satisfaction pour votre intelligence, mais un apostolat et une bonne œuvre. Ce que la théologie vous fera rechercher, d'instinct et spontanément, dans la production de votre science, ce ne sera ni votre profit, ni votre gloire ; ce sera le bien des autres»¹.

CHAPITRE XII : LA DIRECTION SPIRITUELLE DES ETUDIANTS.

La préparation sacerdotale et la vie de l'étudiant au séminaire se compose des deux éléments fondamentaux : la science théologique et la piété ; et ces deux éléments sont aussi intimement unis entre eux que l'âme est unie au corps ; ou, pour mieux dire, l'étude sacrée est le corps, la piété, l'âme du noviciat apostolique- Ces deux éléments n'ont d'ailleurs qu'un but identique : la sanctification de l'homme et la consommation des saints. C'est ce que nous enseignent les Pères, les docteurs et les mystiques, lorsqu'ils établissent que les vérités divines entrent dans le cœur par l'intelligence, et produisent la vie chrétienne dans la volonté après avoir développé la foi dans l'intelligence ; c'est ce que nous démontront pratiquement les saints, lorsqu'ils nous apprennent, par leur exemple, à ramener toute la science sacrée, toute la vérité catholique et même tout le christianisme, aussi bien théorique que pratique, à l'amour de Dieu.

«C'est là un point de vue fort simple, fort élémentaire, écrit l'abbé Aubry, pour celui qui a tant soit peu compris l'économie chrétienne ; et il semble que ce concept doive venir d'abord à l'esprit de quiconque se met en devoir d'étudier la foi catholique ; car tout, dans cette foi, est fait par l'amour et pour l'amour, rien ne s'explique sans l'amour. Cependant, l'expérience le prouve, l'homme ne se serait pas avisé de se placer à ce point central de la religion et des œuvres de Dieu pour les étudier, et se serait épuisé dans des points de vue secondaires, s'il n'avait eu des maîtres pour le guider dans cette belle voie qui est la science des saints, la science de Dieu. Salomon est le premier qui, dans ses livres inspirés, surtout au second chapitre du *Livre des Proverbes*, nous ait enseigné cette méthode, lorsqu'il parle du procédé qui conduit à la science de Dieu ; et il faudrait commenter l'enseignement du Roi-Prophète à l'aide du précieux opuscule de saint Thomas, *De modo acquirendi scientiam* pour admirer comment, dans la théologie bien comprise, l'étude commence par la prière et s'identifie avec la piété ; comment la science théologique vraie est inséparable de la sainteté, de la pureté de l'âme, de la vie intérieure, désignée par Salomon sous le nom de crainte de Dieu».

«Qu'on lise encore saint Jean. Certes, ce point de vue n'est, chez lui, ni secondaire, ni superficiel, ni arbitraire ; il touche à l'essence même du christianisme, c'est tout le christianisme ramené à l'amour, expliqué par l'amour de Dieu. Qu'on parcoure la longue chaîne de nos grands théologiens dogmatiques ou mystiques, l'explication fondamentale est la même ; bien que ces auteurs, à des points de vue secondaires, s'attachent, les uns à des considérations purement spéculatives, les autres à des effets pratiques, c'est une vue commune à tous que Dieu a tout fait par amour, et que le christianisme est l'amour de Dieu organisé, l'amour de Dieu à l'état d'institution. Saint François de Sales est peut-être, de tous les docteurs de l'Eglise, celui qui a le mieux exposé cette théorie, dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, cette «Somme très accomplie de théologie amoureuse», comme disait son vénérable ami le Général des Feuillants, cet ouvrage dans lequel «on voit son éminence en la science des saints», selon l'expression de Sainte Jeanne de Chantal».

«Et, de fait, est-il une plus admirable conception que de rattacher toute la vérité catholique à l'amour de Dieu ? La charité est la vertu par excellence, celle à laquelle conduisent toutes les autres, celle qui, commencée en ce monde, survit à notre existence terrestre et se continue durant l'éternité, alors que la foi et l'espérance, remplacées par la vision béatifique et la possession de Dieu, sont devenues des vertus incompatibles avec ce bienheureux état. L'œuvre providentielle de Dieu a donc pour but unique de produire en nos âmes cet amour céleste ; et toute l'œuvre de l'homme ici-bas doit être de répondre aux invitations de Dieu, et de s'élever au faite de la divine charité. La science peut progresser, la philosophie changer, la théologie se perfectionner, s'étendre à des horizons nouveaux ; jamais l'esprit humain ne saura découvrir, dans l'étude du christianisme, un point de vue plus fondamental que celui-ci : la production de la vie spirituelle,

¹ Dans les deux volumes *Conseils aux Séminaristes* et *Vie sacerdotale*, nous avons réuni et publié les extraits des écrits du P. Aubry qui traitent de cette double question de la formation cléricale et de la vie sacerdotale, 2 vol, in-12.

des vertus chrétiennes et sacerdotales, en un mot de l'amour de Dieu, par la doctrine et la science de la foi». (*Les Grands-Séminaires*, ch. XIX)

Dans cet exposé que vient de nous donner l'abbé Aubry, nous avons toute la thèse du théologien sur le rôle de la science sacrée dans la vie sacerdotale, et sur l'union nécessaire entre la théologie et la piété. Il croit à l'influence nécessaire et souveraine de la science sacrée, et d'une science solide et profondément inculquée, sur la piété sacerdotale ; il tient pour certain que la direction intellectuelle des étudiants, telle qu'il la comprend, loin de contrarier la direction spirituelle, en est la base et le fondement, car il se fait de la piété sacerdotale une idée plus élevée et plus juste, la croyant d'une qualité supérieure à la piété des simples fidèles. A son avis, et quoi qu'on puisse alléguer à rencontre, la science sacrée ne rend pas orgueilleux, pas plus que la folie ne résulte des efforts que l'on fait pour acquérir la divine sagesse. L'âme sacerdotale n'est pas complexe, et le séparatisme, inauguré au XVII^e siècle, entre la théologie et la vie intérieure, est une erreur monstrueuse. Cette idée lui était chère entre toutes, et il ne cessa de poursuivre la tendance rationaliste qui confine la théologie et la piété dans des régions distinctes de l'âme et fait le schisme entre les facultés sacerdotales.

«Le prêtre se sanctifie d'abord et irrévocablement par l'intelligence, écrit-il à un de ses fils spirituels. Ce n'est pas en vain pour notre cœur que nous approchons de Notre-Seigneur, foyer de lumière et de chaleur ; nous nous y brûlerons les ailes ; tout notre être sera embrasé et refait dans la charité... Ayez premièrement cette piété, cette virginité d'intelligence si inconnue, aujourd'hui. De votre intelligence soumise et sanctifiée, Notre-Seigneur descendra dans votre cœur ; mais de votre cœur où Il séjournerait un instant, Il ne remonterait pas dans votre intelligence qui est la faculté maîtresse ; et votre prétendue piété ne serait qu'une sentimentalité, sincère sans doute, mais insuffisante, éphémère et nullement sacerdotale. Toutes les objections que l'on fait à cela viennent d'une idée fausse de la théologie, dont on fait une étude naturelle, comme serait l'étude de la littérature...»

«La piété sacerdotale est pleine de raisons doctrinales autant que de sentiments et d'émotions. Rien de plus lumineux, c'est une splendeur de piété sortant d'une âme intelligente et aimante. Rien de ce qui est vrai pour le chrétien n'est vulgairement vrai pour le théologien : son sentiment de la présence de Dieu est un état sublime de conversation avec Dieu ; sa prière est à une hauteur incommensurable ; la direction surnaturelle de ses actes et de ses intentions est ce qu'il y a de plus voisin de la divinité ; son intelligence est plongée en Dieu comme dans son élément...»

«Pour être digne de sa vocation, écrit-il encore, le prêtre doit se désenchanter pour toujours du monde. Cette raison est fort grave et fort impérieuse. Pour être sinon insensible du moins inaccessible au monde, votre âme peut être éprise de quelque chose de supérieur ; il faut qu'une force la tienne en équilibre, sollicitée qu'elle est par la terre. Or, cet équilibre est impossible sans une étude qui serve à l'intelligence une nourriture quotidienne, et lui ouvre, du côté de Dieu, des sources d'enchantements intarissables. - Une école bien connue fait consister la perfection sacerdotale et les moyens de la garder, dans la seule piété entendue comme sentiment. Je crois cette école fort dangereuse, sa théorie contraire autant à l'observation de la nature et des besoins de l'homme qu'à la logique et à l'expérience. Saisissez bien le rapport des sciences sacrées avec la piété, avec la formation de l'âme sacerdotale et le développement de la vocation. Cela compris, vous aurez fait un grand pas. Tant que vous ne verrez pas avec évidence l'absurdité du système gallican qui sépare la piété de la doctrine, et croit à une vie sacerdotale féconde, puissante, sans l'intelligence aussi approfondie que possible du dogme, vous n'aurez rien acquis et serez en dehors de la question. Tenez pour fausses, subversives du sens catholique et même impies, les propositions contraires».

«On discute beaucoup la question de savoir s'il est plus nécessaire au prêtre d'être pieux que savant ; on dit souvent : Beaucoup de doctrine, peu de piété ; beaucoup de piété, peu de doctrine - mieux vaut la piété que la doctrine - la doctrine rend orgueilleux, etc. - Ceux qui parlent ainsi ne connaissent ni la piété, ni la doctrine, ni l'humilité. Ne dites pas, vous : «La doctrine avant la piété». Sans nier que la piété soit plus nécessaire au prêtre que la doctrine, j'affirme que la partie principale de sa formation, c'est la théologie : pas de vraie piété sacerdotale sans une grande lumière théologique, car la piété, dans le cœur sacerdotal, n'est pas une impression de sensibilité, mais l'esprit de foi. La doctrine, c'est la foi élevée par l'intelligence du dogme à ce degré éminent de lumière où il faut qu'elle soit dans l'âme du prêtre, pour que sa piété soit éclairée et sacerdotale. Dieu n'a pas fait un saint, sans le faire en même temps théologien, par étude ou par intuition, tellement que l'Eglise ne canonise jamais un saint, sans d'abord examiner les produits de son intelligence».

En doctrine, ce qui est lumière est sainteté ; la foi est, tout ensemble, principe de lumière pour l'esprit et de piété pour le cœur. Aussi l'étude sacerdotale, voilà le plus excellent des actes de piété, c'est de la piété en barres, en cristaux, en lingots ; car c'est l'âme fidèle communiquant avec le Verbe ce qu'il y a de plus intime en Lui et en elle : en Lui la sagesse, en elle l'intelligence. - La prière sacerdotale, c'est le plus excellent, le plus scientifique des actes de l'intelligence, car c'est l'hommage éclairé, l'adoration intelligente d'une âme qui croit, se sert de sa croyance pour comprendre, et de sa compréhension pour aimer» (*Conseils aux Etudiants. Œuvres*, T. X).

Avec quelle élévation et quel enthousiasme l'abbé Aubry décrit la prière du théologien ! «Se figure-t-on, écrit-il à un de ses intimes, l'intelligence du théologien, imprégné des notions dogmatiques, nourrie de ces chastes discours - *Eloquia casta* - habituée à contempler Dieu, et chargée, au retour de cette contemplation, des parfums de la vérité ; se figure-t-on cette intelligence, abîmée dans sa méditation, plongée dans cette conversation intérieure avec le ciel, parlant à Dieu non pas le langage des anges, mais le langage même de Dieu, puisque c'est Dieu qui nous en a fourni les termes sublimes ? Ce type de la piété, nous n'avons pas d'ailleurs à le chercher, nous le possédons dans ces admirables traités de spiritualité, dans ce *Lauda Sion Salvatorem*, et dans tout cet étonnant office du Saint Sacrement composé par saint Thomas ; nous avons même l'idéal de la prière improvisée, prise sur le fait, dans cet *Adoro te devote* qui suppose si peu d'efforts littéraires et poétiques, bien qu'il renferme tant de poésie et d'élévation intellectuelle ! Lorsqu'on a une âme, on ne lit pas sans larmes, dans les vieilles et vénérables éditions de ses œuvres, la ravissante histoire de cette prière de saint Thomas ; on serait même tenté de le prendre pour un prophète inspiré, si l'on ne savait que l'inspiration a fini son œuvre et que le dépôt des révélations divines a été dis pour jamais. D'ailleurs, tout le mysticisme du Moyen-Âge, en philosophie comme en théologie, en métaphysique, en morale, en piété, comme en toute science, se reflète dans les œuvres spiri-

tuelles de saint Thomas et de saint Bonaventure ; et il a une tendance constante à scruter toujours les raisons mathématiques et les proportions numériques des choses, à les décomposer en leurs communs rapports. La recherche du nombre, du poids, de la mesure, selon lesquels Dieu a créé toutes choses, est la grande préoccupation de nos docteurs : leur analyse et leur synthèse, la symétrie et la proportion parfaite avec lesquelles ils procèdent en tout, sont des mathématiques. Que, dans la pratique et le détail, l'application soit fautive parfois et puérile, nous en convenons, parce que c'est l'homme qui cherche et explique ; mais, ce qu'il faut voir ici, c'est le principe, la doctrine que prouve cette habitude. Pourquoi cherchent-ils partout le nombre et ses combinaisons, la mesure et ses proportions régulières ? C'est qu'ils savent que Dieu a tout créé *in numero et pondere et mensura* ; eux-mêmes, du reste, ont consacré des thèses officielles à l'exposition de leur procédé, et ils avouent que nulle part, soit dans l'Écriture, soit dans la science, soit dans la nature, ils ne laissent passer inaperçu ce qu'ils peuvent saisir des intentions et des règles de la volonté divine».

«J'ajoute toutefois, continue l'abbé Aubry, que si la lumière dogmatique doit imprégner l'ascétisme, inspirer et diriger la piété, puisque, logiquement, c'est la tête qui dirige le cœur, il n'en est pas moins vrai que le cœur a sa grande influence et sa réaction sur l'intelligence : la pureté, les vertus morales, dégagent, amènent la vision ; aussi, Notre-Seigneur a-t-il pu dire avec une sublime raison : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*. D'ailleurs, les scolastiques, et saint Thomas à leur tête, admettent aussi que la volonté, une fois éclairée, dépasse l'intelligence, et que les saints, ainsi échauffés, aiment plus encore qu'ils ne comprennent : *Aliquid perfecte amatur quod non perfecte cognoscitur* (S. Thom. 2. 2. q. 27. 2. ad 2) - *Dilectio supereminet scientiæ ; plus enim diligitur quam intelligitur* (Hugo-Lingon. in Dyonis. de cœlest. hierarchiis, c. II). De fait, dit Scaramelli, l'âme, une fois entrée dans la nuée lumineuse de la théologie mystique, a de Dieu une notion élevée, il est vrai, mais une notion générale et confuse ; et cependant, il en résulte pour elle un amour très ardent (*Mystique*, 7. Itin. ætern. Dist. 5). *Cognitio perficitur per hoc quod cognitum est in cognoscente*, dit encore saint Thomas : dans l'acte de l'intelligence, l'objet connu entre en elle selon les dimensions et la forme de l'intelligence ; dès lors, Dieu entre dans notre esprit bien petitement sous une forme très imparfaite sans doute ; mais, ajoute le Docteur angélique, celui qui aime se transforme et se transporte, autant que possible, dans la forme et les dimensions de l'objet aimé : *Amor perficitur secundum quod amans trahitur ad amatum*» (l. q. 16. 1 c. - *Les Grands-Séminaires*, chap. XIX).

Ainsi, selon l'abbé Aubry, et pour la formation spirituelle, rien n'est de trop en études de ce qu'on peut embrasser. - «Plus vous comprendrez, dit-il à ses disciples, plus votre foi sera forte et éclairée, votre humilité profonde, votre conscience délicate, votre piété virile ; car la piété, encore une fois, c'est le cœur agissant selon l'intelligence : avant d'aimer Notre-Seigneur, il faut Le connaître ; plus on Le connaît, plus on L'aime ; et tous ceux qui ont traité de l'amour de Notre-Seigneur ont commencé par traiter de Sa connaissance. Soyez inébranlables dans ces idées, ce sont les idées de l'Eglise ; elles sauveront le monde» (Lettres, T. XII).

Le but d'une telle méthode, l'abbé Aubry l'avoue, «n'est pas de faire du prêtre un homme occupé, distingué, beau prédicateur. Elle vise plus haut : Nourrir l'âme de la vérité divine qui est principe de vie, aliment d'apostolat ; lui donner la clairvoyance des choses de la foi, l'esprit vrai de la science sacerdotale, le préservatif du cœur». - Aussi n'apprenait-il et n'aimait-il pas qu'on apprît trop par cœur : «L'esprit de la mémoire est quelque chose de sec, de subtil et de stérile ; il faut vous servir de ce que l'Écriture appelle l'esprit du cœur ! L'étude sainte est une prière, la contemplation du Verbe sous l'écorce de la parole de Notre-Seigneur présent au fond de chaque vérité».

Cette idée puissante lui venait de Rome. - «Je ne crois pas me tromper, écrit-il, en affirmant que Rome n'admet pas une autre théorie. Si, à Rome, plus que partout ailleurs, on travaille la théologie dogmatique, on y cherche, surtout et en toutes choses et toujours, l'idée révélée, la notion surnaturelle, le côté grand et profond, propre à nourrir la méditation, à élever l'esprit, à ravir l'âme. Nos vénérables professeurs du Collège-Romain, quelque sujet qu'ils traitent, ne manquent jamais d'amener là leurs questions, et, d'échelon en échelon, ils conduisent toujours et naturellement, sans effort, en vertu même du sujet dogmatique bien compris, jusqu'à cette région où l'âme, se trouvant en face d'une vérité qui la touche de près, découvre l'opération de Dieu en elle et comment elle doit s'y prêter. Tout est là ! C'est la conclusion naturelle et obligée de toute thèse de théologie bien comprise ; et toute étude doit se résoudre en cette contemplation, toute vérité aboutir à ce sommet mystique ; nous dirons plus, même s'il s'agit des sciences humaines, toute étude, pour être achevée, doit incliner finalement vers cette direction tout à fait supérieure. Les saints, qui, tous, ont été de profonds théologiens, et les vrais théologiens, qui, nécessairement et inévitablement, ont été des saints, n'ont pas fait autre chose, dans leurs livres de spiritualité, que de donner à ce côté élevé, délicat et intérieur de la théologie un développement spécial. Nous ne pouvons lire leurs ouvrages sans être ravis d'y retrouver, appliqués et vérifiés dans l'ordre pratique, incarnés pour ainsi dire dans leur vie, les principes que la théologie spéculative nous a montrés d'une manière didactique. Le bréviaire aussi en est un exemple remarquable : un jour, je me suis arrêté à lire toutes les oraisons des dimanches après la Pentecôte ; elles sont admirables, et comme expression dogmatique, et comme élan de piété» (Lettre, 1875, T. XI).

Cette méthode est précisément ce qui distingue l'Ecole romaine de l'école française. - «La direction, chez nous, est pleine d'une piété tendre qui convertit dès le séminaire, mais qui met en serre-chaude, ne nourrit pas assez de principes, produit son effet immédiat par la réunion d'une foule de pratiques pieuses et de garanties pour le temps actuel. Vous arrivez dans le monde ; il agit sur vous et, à la longue, vous refroidit. Vous ne pouvez que perdre de votre perfection ascétique». La direction spirituelle, à Rome, fait peu pour le temps actuel ; elle n'agit qu'à la longue et plus tard. Elle donne des principes uniformes dans leurs germes, mais capables de varier dans leurs effets et de prendre une tournure différente selon les positions ; on s'aperçoit peu de leur effet dès le séminaire, où ils sont à l'état de semence sèche : on arrive dans le monde : épreuves, scandales, peines, travaux, chutes même, agissent là-dessus à la façon des pluies qui, lentement, font germer, grandir, fructifier le grain. On vous a mis dans le cœur un levain ; il vous travaillera avec le temps, vous ne pouvez plus que gagner. Cette méthode est plus conforme à l'ordre de la Providence, plus naturelle, plus sérieuse et plus féconde, quoique moins brillante, moins susceptible d'être appréciée des hommes ; elle se rapporte mieux à la signification philosophique et au rôle si fondamental du *Séminarium*, qui est le lieu de la préparation et de la semence, de cette semence qui, avec les années, ne peut plus que grandir, se multiplier et produire cent pour un».

«De plus, ajoute l'abbé Aubry, pour former l'homme sacerdotal, nos écoles françaises commencent par le cœur ; tout y est organisé en ce sens, et les études tiennent, dans le système général, une place secondaire. A Rome on commence par l'intelligence : les études donnent le ton à la piété. Comme elles sont largement conçues, on arrive vite et plus solidement au cœur sans mêmes le chercher. On produit d'abord dans l'esprit la foi éclairée à ce degré supérieur qui fait les apôtres ; et, vu le rôle de l'intelligence dans les facultés humaines, le cœur est bien vite enlevé. C'est plus viril, mieux harmonisé avec la nature de l'homme». (Conseils aux Etudiants. Œuvres complètes. T. X).

Avant de soutenir cette grande thèse qui fait de l'étude le corps, de la piété, l'âme de la préparation sacerdotale, l'abbé Aubry «se l'était prouvée à lui-même, il avait voulu en avoir le cœur net» ! Aussi, jamais ne choisit et ne conseilla-t-il que des sujets dogmatiques d'oraison. - «Quelques-uns paraîtront secs ; patience, vous finirez par y découvrir un côté mystique. Surtout, ne faites pas de cet exercice une étude, un repassage, un exercice de mémoire ou d'esprit, mais une méditation de la parole de Dieu adressée à votre cœur». - Avec l'abbé Aubry, redisons-le donc bien haut : «La théologie est la source et l'aliment substantiel de la piété sacerdotale ; elle est nécessaire pour engendrer une spiritualité saine, droite et pure, conforme à celle des saints, nous disons des saints de l'Eglise, de ceux qu'elle honore et dont elle a reconnu les œuvres et la spiritualité, large, compréhensible, œcuménique, étrangère au formalisme. La piété sacerdotale n'a rien de commun avec ces spiritualités de famille, de coterie et de petits coins, qui sont si vagues, si exclusives, si étroites, qui ne ressemblent à rien de catholique et ne sortent pas des œuvres des Pères, enfin qui sont suspectes ou au moins antipathiques à Rome» (*Les Grands-Séminaires*, ch. XIX).

L'étude passionnée des Pères et des saints Docteurs confirma le professeur dans ces idées. - «Ce sont leurs écrits, disait-il, qui ont fait notre méthode catholique». Aussi l'étude de ces maîtres de l'ascétisme lui semble-t-elle de si grande importance qu'il ne croit pas à une formation spirituelle solide, complète et bien comprise, si les étudiants ne sont orientés vers les auteurs de haute spiritualité. «La lecture assidue des maîtres de la vie spirituelle est un des moyens les plus simples et les plus efficaces, dit-il, de se former à soi-même le sens intérieur et d'arriver à cette délicatesse, à ce tact spirituel, à cette connaissance des opérations de Dieu dans les âmes, qui est la fleur de la théologie et le parfum de la vie chrétienne. Un prêtre de sens qui les lirait, si médiocre fût-il de talent naturel, en tirerait un profit considérable, non seulement pour l'intelligence et la prédication, mais pour la vie intérieure et le repos de l'âme dans les convictions de la foi, pour la lutte contre les tentations. Quelle existence, pour un jeune prêtre, capable de vivre 70 ans, s'il n'a pour se soutenir aucune des ressources de la théologie mystique !» (*Ibid.*).

C'est ainsi que l'abbé Aubry comprenait, dans l'union de la doctrine et de la piété, cette direction spirituelle méthodique et régulière qui doit suivre partout l'étudiant, et tirer des richesses de sa nature toutes les ressources essentielles à son développement sacerdotal. La formation des âmes, en général, est un mystère délicat, intime, humble et caché, mais difficile et douloureux ; ajoutez-y l'infini, et vous aurez une idée de la formation des âmes sacerdotales. Avant de gouverner les âmes, le prêtre doit avoir reçu lui-même une direction puissante, une impulsion vigoureuse et sûre. Plus que personne, l'abbé Aubry déplore l'isolement, l'espèce d'abandon qui souvent pèse sur l'étudiant, comme plus tard sur le prêtre séculier. - «Nous ne sommes pas des protestants, dit-il ; tout en relevant directement de Dieu, nous avons besoin des hommes qui composent l'Eglise et ont mission de nous gouverner. Mais retenez ceci l'élève a plus à faire que le directeur ; si celui-ci met ordinairement dans la voie, il peut mettre dehors. Le directeur spirituel est nécessaire ; cependant, ne comptez pas trop sur lui, apprenez à marcher sans son aide, et à porter en vous-mêmes vos rafraîchissements spirituels. Notre-Seigneur se réserve la plus belle part de la direction spirituelle ; comptez sur Lui principalement, serrez-vous près de Lui par la méditation, la prière, l'étude sanctifiée, les sacrifices».

On se rappelle l'influence féconde que le vénérable P. Freyd avait exercée sur l'abbé Aubry. L'élève, devenu maître, n'eut qu'à se souvenir pour imprimer à ses fils spirituels la forte direction dont lui-même avait goûté l'inappréciable bienfait. Sa direction spirituelle - nous l'avons vu déjà - fut à la hauteur de sa direction théologique ; il en fit vraiment l'âme de la préparation sacerdotale, l'harmonisation de toutes les puissances dans la piété. Et, de même qu'il n'admettait pas la piété sans la doctrine, de même ne la comprenait-il pas sans une direction spirituelle, méthodique et fréquente qui suivît l'élève partout : «Je m'efforce, dit-il, de faire un peu de direction dans mes cours. Je n'admets pas, du reste, qu'on ne relève de son directeur, même au point de vue intellectuel. Sans doute, il existe une distinction entre la direction intellectuelle et la direction spirituelle ; mais il serait mauvais de les séparer, et subversif que le professeur ne fit pas un peu de sa classe une direction spirituelle, et que le confesseur, dans sa direction spirituelle, se prît pas pour point d'appui l'enseignement du professeur. Directeur et professeur doivent être assez homogènes et compétents pour cela ; s'ils sont en opposition d'idées, l'élève est écartelé entre deux hommes qui le tirent en sens contraire ; il ne fera rien de bon».

Dans la conduite de quelques âmes d'élite, attirées d'instinct et par sympathie vers lui, l'abbé Aubry trouva de douces compensations aux souffrances d'une vie qui contrariait sa vocation. - «Son estime du sacerdoce était si grande, écrit un de ses élèves les plus distingués, et il aimait tant à s'entretenir des choses de la foi, qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Il en avait plein la bouche... C'était comme le marchand qui parle de son négoce, le cultivateur de ses terres. Ou plutôt, autant nos saints mystères sont au-dessus des intérêts de ce monde, autant son enthousiasme était supérieur à l'ardeur des hommes, lorsqu'il parlait des choses célestes».

Le point de départ de la piété sacerdotale, c'est la connaissance de Notre-Seigneur. - «Sachez enlever de la première année de votre séminaire, dit-il aux séminaristes, toute étude accessoire. Ne laissez place que pour la philosophie et la vie spirituelle. Hâtez-vous ! Vous avez à travailler sur un terrain neuf : installez-y Jésus-Christ». Et il eût voulu que le cours d'Ecriture-Sainte de première année fut exclusivement l'étude de la vie de Notre-Seigneur modèle et type du prêtre - «Nous ne connaissons pas Notre-Seigneur ! s'écriait-il. Nous ne savons pas contempler notre Maître ; c'est pourquoi nous sommes si pauvres de vertu ! »

Selon l'idée du Sauveur, et pour tremper fortement les âmes, il ne manquait jamais, dans les méditations, les entretiens spirituels, les récréations même, de faire envisager le sacerdoce au point de vue des sacrifices qu'il exige. - «La

quintessence de l'Evangile, c'est le renoncement, disait-il familièrement. Le radicalisme ou la défroque, pas de milieu ! Allez, il est encore mieux d'opérer son salut en bloc qu'en détail, plus facile d'être radical que de se tenir en équilibre dans un état moyen, entre le sacrifice complet et la vie bourgeoise complète. Il est d'expérience que très peu font ce tour de force d'échapper entièrement à l'influence des milieux» (Lettre à un Séminariste, 1876).

«Un prêtre radical n'évite pas seulement les gros péchés, écrit-il encore à un de ses enfants spirituels ; il ne donne pas seulement à Dieu le minimum, le strict nécessaire ; non. Il sacrifie tout à l'Evangile, résolu de ne se donner aucun repos, tant qu'il verra des âmes éloignées de la vie chrétienne ; le respect humain ne l'empêche pas de tourmenter les âmes jusqu'à ce quelles soient converties. - Vous voulez devenir un prêtre radical, soyez un séminariste radical. Or, un séminariste radical prend au sérieux sa rupture avec le monde, travaille mordicus à purifier sa conscience ; depuis le jour où il a revêtu la soutane, le péché n'entre plus dans son âme ; à dater du sous-diaconat, ses vœux ne sont plus entamés. Car c'est fini, une fois sur le chemin du sacerdoce, il faut bien se dire qu'on s'est jeté, tête baissée, dans un abîme de sacrifices dont on ne remonte plus les bords. - Vous serez tenté, tout le monde l'est ; mais ne l'oubliez pas, la tentation surmontée vous fortifie et assure d'autant votre persévérance. Les faiblesses, même légères, vous affaiblissent d'autant et font brèche à votre avenir. Que cette pensée, si simple, si vraie, vous aide à embrasser les sacrifices, à les offrir à Dieu en disant : «Mon Dieu, pour assurer mon avenir et ma fidélité jusqu'à la mort !» (Ibid.).

Sans cesse l'abbé Aubry tient les étudiants en éveil sur les dangers du ministère paroissial, et la nécessité de faire grande provision de forces surnaturelles. - «Soignez votre santé spirituelle ; mettez-vous en garde contre cette imprévoyance désolante de trop de séminaristes. Songez aux périls inévitables, surtout à ce péril, le plus grand, le moins apprécié de tous : n'avoir pas en soi de provisions assez abondantes, se trouver bientôt à bout de ressources, appauvri, découragé, tombé pour le reste de ses jours dans l'ornière d'une vie médiocre et languissante. Triste idéal ! Redoutez-le. Que votre vie actuelle devienne, dans vos mains, le moyen d'éviter ce malheur et de préserver cette poésie de la piété, cette jeunesse du cœur qui ne peut être déflorée que par le péché». (Ibid.).

De telles pensées affermissent sans peine la base de la vie spirituelle ; elles bannissent cette piété «personnelle, rêveuse, poitrinaire, qui n'a de surnaturel que le nom, et vit ce que vivent les fleurs transplantées de la serre-chaude au grand air... J'ai rencontré, dit encore l'abbé Aubry, nombre de prêtres chez qui ce ne sont qu'analyses psychologiques de soi-même et des besoins du cœur, rêves et regrets de ne pouvoir trouver un bon directeur, recherche de l'idéal, gémissements sur la solitude, la bassesse des hommes et l'égoïsme des cœurs. - La piété catholique, apostolique et romaine, ce n'est pas ce romantisme sensuel ; c'est le cœur aussi, mais le cœur viril, réglé par l'intelligence, imprégné de foi, dévoué à l'Eglise jusqu'au dernier sang, puissant contre la douleur, surtout contre la pire des douleurs, le sentiment de la solitude - *Exilium cordis* - capable, au moment donné, de se passer de ce petit *dorlotage* spirituel qui, souvent, remplace la vraie direction» (Ibid.).

On le voit, le directeur donnait aux âmes qui s'approchaient de son âme une forte alimentation. - «Travaillez ces idées ; elles seules vous aideront à renouveler vos provisions spirituelles. Car le zèle n'est pas un aliment, c'est une dépense de vie. Si vous les abandonnez, au lieu de donner un bon coup d'épaule à l'œuvre de Dieu, de mourir à la peine, comme c'est votre vocation, vous perdrez votre élan, votre sève, et cette fleur d'apostolat qui n'est pas tout entière une illusion ; vous vivoterez, vous maigrirez spirituellement ; vous irez échouer dans votre pot-au-feu, cherchant vos aises, vous faisant une vie douce à l'abri des courants d'air, présidant avec plus ou moins de dignité les cérémonies du culte, désireux avant tout d'éviter tout conflit avec le maire et le maître d'école, dignitaires comme vous dans la même commune. Vraiment, est-ce la peine d'être prêtre pour arriver à un si beau résultat ?»

Ses fils spirituels approchaient-ils de l'ordination sacerdotale, l'abbé Aubry redoublait de sollicitude, son âme débordait de tendresse et de dévouement. - «Vous allez être jeté au milieu d'un monde que vous ne connaissez pas, écrit-il à l'un d'eux. Ah ! Je vous en supplie, mettez-vous au nombre des élus de l'Evangile ; demandez à Notre-Seigneur de vous y ranger, car les vertus des cieux seront ébranlées. Utilisez de votre mieux les dernières semaines ; faites de la lecture des livres des saints votre étude principale ; entrez dans leurs idées, allez au fond. Cherchez partout la grâce, ses opérations, son mode d'action, les conditions et les sacrifices qu'elle exige, les effets qu'elle produit, les signes de sa présence. Voyez comment les saints ont tiré parti même du mal pour leur sanctification. Cet exercice couronnera très bien vos études, en leur faisant produire leur véritable fruit, le goût des choses de votre état. Si vous acquérez ce goût, mais profond, éclairé, tel qu'il résiste à tout, vous êtes sauvé, je ne crains rien pour vous».

«Pour être un vrai prêtre, devenez une âme intérieure ; ne restez pas à moitié chemin dans le sacrifice de vous-même, ne cherchez pas dans le sacerdoce un métier ; acceptez, embrassez noblement la perspective d'une vie de solitude, d'amertumes, de mépris, de larmes, de dévouement incompris, inapprécié ; sachez même travailler dans l'insuccès sans perdre votre ferveur et votre zèle - *Hoc opus hic labor* ! Surtout n'oubliez pas que la vertu sans la piété est non seulement un tour de force, mais une absurde supposition. Prenez vos mesures pour ne laisser jamais entamer le trésor de la grâce sanctifiante. Ayez toujours devant les yeux cette idée qu'un seul péché mortel, dans la vie d'un prêtre, est un malheur immense à pleurer toute sa vie, une garantie qu'il se donne à lui-même de retomber ou d'avoir plus de mal à se soutenir, enfin une supériorité qu'il donne sur lui à son ennemi en le déchaînant. Car le démon, une fois entré, prend pied, se cramponne, devient trop gros pour sortir. Si l'on n'a pas le courage de faire de l'héroïsme, il tyrannise et rend malheureux. En somme, l'innocence, qui coûte tant de sacrifices, est encore le plus grand bonheur qu'il y ait sur la terre» (Lettre, 1877)

Pour la direction d'un aspirant au sacerdoce, il n'est point de quantité négligeable ; du moins tel était l'avis du jeune directeur. - «Tout ce qui n'est pas utile au prêtre lui est préjudiciable et réciproquement, disait-il». - Aussi, non content d'accueillir dans sa cellule les élèves qui lui avaient confié leurs projets d'avenir, leurs inquiétudes, l'état intime de leur âme, il aimait à s'entretenir avec eux en récréation, dans les bonnes et salutaires promenades où ils le suivaient et auxquelles il donnait toujours un but attrayant d'archéologie ou d'histoire naturelle.

Le cours d'archéologie sacrée dont il avait été chargé favorisait cet apostolat familial mais singulièrement efficace. Entouré de ses élèves, le maître étudiait les merveilleux monuments que nous a légués le Moyen-âge : la Cathédrale de Beauvais avec son incomparable chœur ; Saint-Etienne dont les verrières du XV^e siècle n'ont pas d'égaux ; Saint-Germer berceau du diocèse dont la basilique abbatiale est un des plus purs joyaux du XIII^e siècle ; et tant d'autres églises vénérables qui sont l'orgueil de notre province et la fortune artistique de la France. La visite de ces monuments n'était pas seulement une revue pratique des leçons du maître ; elle avait une raison plus élevée : développer chez les étudiants l'amour du beau, former le jugement et le sens artistique, mais surtout éclairer le sens dogmatique de ces pierres vénérables dont le touchant symbolisme chante la foi de nos aïeux.

«On ne pouvait se promener avec lui, raconte un de ses élèves, sans en venir à parler de Dieu, de l'Eglise, du sacerdoce - les thèmes ordinaires de ses entretiens. Et ne croyez pas que ses conversations fussent pour cela fatigantes. D'abord, il savait, par son esprit original et inépuisable, donner un tour toujours nouveau aux sujets les plus élevés ; et puis, ces sujets, selon son dire, le ravissant lui-même, il ravissait aussi ceux qui l'entendaient. Quelle haute estime, quelle vénération pour le sacerdoce ! Comme il repoussait avec indignation ce qui tend à amoindrir le prêtre, à le faire descendre du ciel en terre, à le réduire - ce sont ses expressions - à des proportions vulgaires et bourgeoises ! De tous ces sujets si grands, je le répète, il parlait avec tant d'aisance et de naturel, qu'on l'écoutait avec le plus grand intérêt. De là ce commerce vivificateur qui faisait naître dans l'âme une foule de généreux sentiments : j'en appelle à tous ceux qui l'ont approché».

«Mon engagement aux zouaves pontificaux m'avait gagné toutes ses sympathies, écrivait un autre de ses élèves ; je devins son grand admirateur ! Ses vues élevées, son âme si noble, si apostolique, m'avaient complètement subjugué. Et puis, il me disait crûment mes vérités ; mais je l'aimais trop pour lui garder rancune ; combien il était content de cela ! – «Allons, du courage ! répétait-il souvent. Remplissez-vous de l'Evangile, pour le dégorger bientôt sur le monde». – Qu'après cela, les petits esprits, les cœurs étroits, les gens à la mode, se soient offusqués de ses boutades apostoliques et de son langage pittoresque, de ses allures libres et franches, peu importe. – «Le grand mal, disait-il, de désopiler un peu la rate et de n'avoir pas la bouche en cœur, les soupirs colombiques» (Lettre de l'Abbé R...)

Le zèle du directeur pour ses fils spirituels ne se limitait point aux années du séminaire ; il les suivait dans le sacerdoce sans leur ménager les conseils. De leur côté ils ne lui mesuraient pas l'affection ; et si les bienfaits intellectuels sont ceux qui rencontrent souvent le plus d'ingratitude, jamais professeur n'eut moins à s'en plaindre.

«Vous êtes maintenant engagé dans la glorieuse phalange de l'apostolat, mande-t-il à l'un de ceux dont l'âme lui était le plus chère. Déjà vous avez commencé à nourrir vos fidèles de la graisse spirituelle puisée au séminaire, et, comme j'aimais à le dire, à dégorger devant vos enfants ce que vous avez amassé pour eux - *Grande opus !* Mais prenez garde, il faut vous conserver en vous dépensant, donner votre sève en la gardant, vous mêler aux pécheurs en demeurant *Segregatus a peccatoribus* (Hebr. VII, 26) : problème insoluble sans l'intervention divine, mais aussi sans la doctrine et les vertus sacerdotales. Que votre devise soit : *In patientia et doctrina* (I Tim. IV, 2). Surtout, surtout, n'abandonnez pas la contemplation des choses de la foi, pour renouveler vos forces, grossir votre trésor, puiser ce *Spiritus pinguedinem* si nécessaire à la vie surnaturelle et à l'apostolat, sans compter la joie du cœur, et une plus grande capacité du bonheur du ciel que vous donnera l'étude sainte».

Vous avez maintenant charge d'âmes, rappelle-t-il à un autre ; portez immaculée jusque dans l'éternité la grâce du sacerdoce, et ce vêtement de dignité surnaturelle dont vous êtes revêtu. Les prêtres qui tombent ne tombent que pour avoir laissé l'ennemi entrer peu à peu dans leur vie, affadir leur piété, désarmer leur âme, amener leur volonté de la négligence à la tentation, de la tentation à la tiédeur, de la tiédeur à des fautes dont une seule devrait suffire pour remplir une vie de larmes. Il faut avoir fréquenté les consciences pour comprendre à quel point est vrai ce mot : *Principiis obsta*. Du jour où l'on commence à négliger sa vie intérieure en laissant venir le désœuvrement, la dissipation, les relations futiles, en oubliant de retremper son âme aux sources des études sacrées et de la piété, on peut se dire sans crainte d'erreur : «Je paierai cela plus tard ; et voilà toujours une brèche faite à la sécurité de mon avenir, si je ne me hâte de compenser cette lacune. Ordonnez sévèrement votre vie, non pas à l'aide d'un règlement minutieux et compliqué que vous ne suivrez pas, mais par quelques dispositions sérieuses et des habitudes opposées à cette vie moderne si dissipée et si émiétée. Ne jetez pas votre zèle en feu de paille les premiers mois : force et tranquillité, tels sont les deux caractères du zèle nourri par la méditation».

«Quand on a eu la constance, jeune prêtre, dit-il à un troisième, de bien résister à la tentation, de garder son cœur pur de l'esprit mondain, on est récompensé plus tard par une grande tranquillité, par la facilité de repousser le mal, par toutes sortes de lumières qui sortent des tentations vaincues et des choses de ce monde tenues à distance. Vous savez le mot de l'Ecriture : *Immaculatum se custodire ab hoc sæculo* (Jacq. I, 27). Ce n'est pas seulement le cœur qu'il faut garder, c'est aussi l'intelligence. *Ne malitia mutaret intellectum* (Sapient., IV, 2) ! Vous savez de quoi il faut garder son cœur ; de ce côté le mal, s'il n'est pas plus facile à éviter, est du moins plus facile à voir. Mais la préservation de l'intelligence n'est pas non plus une petite affaire ; car parmi les facultés de l'homme - *Vir* - la souveraine, c'est l'intelligence, et c'est là premièrement qu'il importe d'installer Dieu. Aussi, comme le christianisme procède philosophiquement, en commençant son œuvre, dans l'homme, par la foi - *Fides radix et fundamentum* ! Du reste, remarquez-le. Si le point de départ de la vie chrétienne est un acte d'intelligence, la foi, sa fin dernière est encore un acte d'intelligence, la vision de Dieu».

«Il faut préserver son intelligence de cette infiltration quotidienne de principes faux, d'idées malsaines, de théories mêlées, qui courent le monde et empestent l'atmosphère intellectuelle. Les erreurs à l'état pur sont encore moins dangereuses que ces erreurs modernes, presque toutes à l'état de nuances mêlées au vrai, répandues dans tout ce que vous lisez, vous pénétrant par toutes les conversations, souvent recommandées à votre sympathie par le charme de certaines personnes dont le talent ou la distinction vous domine, dont la noblesse ou la délicatesse de sentiments fait passer en vous les impressions et les idées, à votre insu même, et d'autant plus sûrement. Que d'exemples j'en ai vus ! Que faire

contre ce genre de tentation - la tentation universelle du clergé ? Vous savez ma théorie ; elle devient une marotte, tant je l'ai exposée de fois : occuper fortement l'intelligence et le cœur du côté de Dieu : l'intelligence, par l'habitude des études fortes et sanctifiantes ; le cœur, par la piété qu'on y puise».

L'étude des sciences sacrées semble si bien, au jugement du directeur, être l'aliment nécessaire de la piété sacerdotale, qu'il estime indispensable pour le prêtre de s'y livrer aussi assidûment que possible. Bien mieux que les lectures profanes, elles le mettront en garde contre les dangers de l'isolement. Plus la vie apostolique sera occupée, plus elle devra être soutenue par une vie intérieure abondante ; or, cette vie intérieure ne saurait se concevoir sans la contemplation du dogme divin, c'est-à-dire sans l'étude habituelle des sciences sacrées. - Pour cette grave raison, l'abbé Aubry désirait vivement une organisation puissante de l'étude, à la suite du séminaire. - «Nos conférences sont quelque chose ; mais remplissent-elles le but ? Quelle différence avec l'organisation des études dans le clergé romain ! Avez-vous remarqué comme le clergé de France est dévoré d'un besoin spontané, instinctif, d'études ; mais comme ce besoin se jette souvent sur des objets de troisième, de dixième et de vingtième ordre, sur des petites études de genre ! Avez-vous remarqué comme l'Eglise de France, à partir du XVIII^e siècle, perd ou laisse affaiblir son caractère de société enseignante, et comme, en proportion, l'impiété s'organise, se constitue en société enseignante ? Hélas ! Dire que des trésors d'énergie, de zèle, d'ardeur, de talent, sont dépensés presque sans profit ! C'est qu'on ne va pas assez au grand moyen, l'Evangile, et que, pour se préparer au ministère, on étudie beaucoup les sciences humaines, la littérature, les arts libéraux - toutes choses très bonnes sans doute - et trop peu les vérités auxquelles Jésus-Christ a promis une efficacité surnaturelle, et attaché le *carisma* de la conversion des âmes. En France, on est devenu *Fluctuantes omni vento doctrinæ*. - J'oserais un jour prêcher que ni la musique, ni les baccalauréats, ne sont destinés à sauver le monde. On aura beau donner des concerts dans les églises pour attirer les foules, faire des prêtres bacheliers : expédients ! Il faut chercher la restauration dans les vraies études ecclésiastiques».

«Quand je parle de cela sans correctif, sans peser mes mots, on crie que je méprise la littérature et les sciences humaines, ou que je donne toute la vie du prêtre à l'étude, au détriment de la prière, de la sainteté des bonnes œuvres. Vous savez ce que j'en pense. - «Eh ! Mon Dieu ! m'objecte-t-on encore, un curé n'a pas besoin d'en savoir si long, pour prêcher aux bonnes femmes, instruire des enfants qui savent tout juste lire, apprendre le catéchisme». - Je dis que le curé a besoin d'être une grande âme, aussi avancée que possible dans la connaissance de la vérité qu'il est chargé d'enseigner aux autres. Je dis que tout prêtre, pour échapper aux vulgarités et aux tristesses de la vie, doit se réfugier dans l'étude sainte, s'y retremper. Quelle jouissance, quelle consolation, quel réconfort pour lui de se trouver tout à coup aussi haut en enthousiasme, en joie, en vision, que l'homme peut monter».

«Faites-vous Trappiste, conseille-t-il à un jeune prêtre, plutôt que de laisser jamais le démon mettre la main sur votre cœur, ne fut-ce qu'une seule fois, ne fût-ce qu'une minute, et en dehors de tout scandale donné aux âmes. Ne perdez pas l'espérance d'entendre, un jour, dire sur vous le beau verset de l'Apocalypse : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coïnquinati... Virgines enim sunt* (Apocal., xiv, 4). Faut-il avoir eu vingt ans, des rêves de sacrifice, un idéal de sainteté, des aspirations poétiques et nobles au don de soi-même, à la virginité perpétuelle, une vocation sainte, une mission de salut, d'apostolat et de consolation auprès des pauvres et des amis du bon Dieu, et aboutir à la chute ! *Adjuva nos, Deus salutaris noster* ! (Psaume 78. 9) Que le bon Dieu vous fasse mourir jeune, ainsi que tous ceux que j'aime, et moi, plutôt que de nous laisser tomber ! Dites aux amis que j'ai envie de leur souhaiter la mort dans mon amour pour eux !»

CHAPITRE XIII : LE MINISTÈRE PAROISSIAL

La vie professorale de l'abbé Aubry n'a été qu'une préparation aux Missions. Etudes, sacrifices, réflexions, il rattachait tout à cette idée fixe. Pendant ce laborieux noviciat, il fut plus d'une fois chargé, parallèlement à ses fonctions déjà lourdes de professeur, d'un ministère pastoral. Il faut avoir vu les ravages désolants de l'indifférence religieuse dans presque toutes les paroisses de notre ancienne Ile-de-France, pour se faire idée des difficultés de leur évangélisation.

Montmille eut les prémices de son apostolat : Montmille, le berceau du diocèse de Beauvais, le lieu sanctifié par la prédication, les miracles et le martyre de son premier évêque, saint Laden. Située à quatre kilomètres de Beauvais, cette paroisse couronne une colline aux flancs escarpés dont le sommet domine la vallée du Thérain et d'où le regard s'étend au loin sur le pays que saint Lucien a évangélisé. - A l'époque où l'abbé Aubry fut appelé à lui porter les secours spirituels, Montmille venait d'être désolé par le scandale. La foi du troupeau demeuré sans pasteur se trouvait bien ébranlée ; les ruines spirituelles s'étaient accumulées ; la pratique religieuse avait presque disparu ; la pauvre église, élevée sur ce coin de terre arrosée jadis du sang de saint Laciën et de ses saints compagnons, Maxien et Julien, se dressait, vide, abandonnée dans une solitude désolée. Mais rien ne fut capable de décourager le zèle ardent de l'abbé Aubry : ni la distance, ni la fatigue, ni l'endurcissement des pauvres abandonnés. Il leur donna son cœur, son âme, son esprit, ses forces, avec la sainte ambition de rallier le pauvre troupeau si éprouvé - n'était-ce pas la foi, la justice et la vérité ?

Le dimanche, il partait dans la charrette d'un laitier presque toujours pris de boisson. Le trajet eût été sans encombre, s'il n'eût fallu traverser à gué une petite rivière - le Thérain. L'équipage, conduit par une main mal assurée, menaçait sans cesse de suivre le fil de l'eau. C'étaient alors des jurons, et toute une bordée de paroles violentes et grossières que le curé provisoire s'efforçait vainement d'arrêter. Peu à peu cependant, l'amour propre et surtout l'influence du contact aidant, le laitier se modéra ; surtout, ses préjugés contre le clergé tombèrent ; lui qui n'avait jamais vu un prêtre d'aussi près, fut touché des paroles évangéliques et de la chanté patiente de son compagnon de route ; non seulement ses idées se modifièrent heureusement, mais il se rapprocha de l'Eglise, et ne se tint plus à l'écart des fêtes religieuses. Telle fut la première conquête du curé provisoire.

Le passage - trop court pour son zèle - de l'abbé Aubry à Montmille, détruisit bien des préjugés, ferma plus d'une plaie ; réchauffa quelques âmes. Par son dévouement auprès des malades, par sa patience imperturbable avec les enfants dont la formation chrétienne était depuis longtemps négligée, par les prévenances et les bonnes paroles qu'il aimait à prodiguer à tous, il eut vite fait de conquérir les cœurs, de grouper les enfants, de les intéresser aux cérémonies du

culte, et d'attirer quelques âmes dans la pauvre église jusqu'alors si désertée. Dans l'humble chaire du village sa parole se fit pressante, incisive, ardente. - «Je viens vous demander ce que vous avez fait de l'Evangile, disait-il à ses chrétiens ; ce que vous avez fait de la loi de Dieu, des enseignements de votre premier pasteur, de son sang ici versé !» - Et s'efforçant de secouer leur torpeur, il s'écriait : «Quel sujet de larmes pour un pasteur, lorsque, le dimanche, presque seul au pied de l'autel, il attend vainement pour la prière son troupeau dispersé, livré à des travaux défendus ou à des divertissements coupables ! Sa parole est sans auditeurs, sa voix méprisée. Hélas ! A peine quelques fidèles ! Oui, c'est un spectacle navrant de voir la religion placée si bas dans l'estime des hommes, le devoir religieux regardé comme une obligation provisoire qu'on accomplit jusqu'à treize ans, pour l'abandonner ensuite. La religion n'est-elle donc bonne que pour l'enfance ? En vous rapprochant du tombeau, ne sentez-vous pas un besoin plus pressant de revenir dans cette église dont les portes ne vous seront jamais fermées ?» (Sermon pour le premier dimanche de carême)

Sans cesse le jeune apôtre s'efforçait de secouer ce lourd manteau de l'indifférence. - «Si j'avais à vous prêcher cent ans, cent ans durant je ne me lasserais pas de redire la même chose, la seule que vous négligiez : Sauver son âme, assurer son éternité. S'il est vrai que tout espoir est perdu, et votre cœur fermé pour toujours à l'Evangile ; dites-nous que notre prédication est inutile ; dites que vous vous suffisez à vous-mêmes, que vous n'avez plus ni douleurs à consoler, ni larmes à sécher, ni enfants à instruire, ni vieillards à fortifier, ni cercueils à bénir ; dites qu'il n'est plus pour vous de religion, plus d'Evangile ; que vous renoncez au ciel et au bénéfice du salut ; que vous méprisez les mérites de Jésus crucifié ; que la croix n'est plus qu'un signe vulgaire, peut-être un objet de risée, et que vous avez répudié la foi de vos pères» (Sermon sur l'Indifférence).

A ces accents vigoureux, les consciences se réveillaient. Il mit une manière si saisissante ; il savait si bien communiquer a conviction à son petit auditoire. - «Ah ! s'écrie-t-il un jour, dans un magnifique élan, si je connaissais un seul chrétien qui refusât de penser au salut de son âme, qui fermât l'oreille à la voix de sa conscience pour étouffer les suggestions du repentir, ici, en ce moment, j'irais me jeter à ses pieds, j'embrasserais ses genoux, je le supplierais de m'en tendre et de bien peser l'importance des devoirs qu'il abandonne : «Mon frère, lui dirais-je, mon frère bien-aimé, regardez l'horizon qui se charge de nuées orageuses ; entendez gronder au loin le tonnerre de la vengeance divine ; voyez sous vos pieds l'abîme qui s'entr'ouvre ; arrêtez-vous dans cette voie, vous allez y tomber, la mort vous menace, déjà elle frappe à votre porte, elle va vous prendre, vous êtes perdu si vous ne profitez des courts instants de la vie, si vous ne revenez à Dieu» (Sermon à Montmille).

Et, pour amollir les cœurs endurcis et glacés, après le tableau de la mort et des jugements de Dieu, il faisait appel aux tendresses de la famille. - «Du moins laissez-nous vos enfants, par pitié pour eux et pour vous-mêmes ! Laissez-nous leur apprendre à vous aimer, à vous respecter, à ne pas vous chasser de leur foyer, quand vos cheveux blanchiront, quand vos épaules fléchiront sous le poids des années, et que votre front commencera à s'incliner vers la terre» (Ibid.).

Dès les temps les plus anciens, une crypte marquait le lieu du martyre et de la sépulture primitive de saint Lucien et de ses compagnons. Devenu un but de pèlerinage, ce sanctuaire, très pauvre mais très vénérable, était visité annuellement par une foule de pèlerins venus de tous les points de la contrée. - «Songez bien à ce que vous venez faire ici, leur disait l'abbé Aubry. C'est un acte de foi qui vous condamne, si votre vie n'est pas chrétienne. Saint Lucien vous a donné l'Evangile ; si vous n'y croyez plus, peu vous importe qu'un homme soit passé ici il y a dix-sept siècles, qu'on l'ait tué à cette place, et que son corps y ait été déposé. On en a tué bien d'autres depuis sur cette montagne. Si vous ne croyez pas plus à sa parole qu'à celle des autres, abattez cette église, comblez cette crypte, dansez sur ce tombeau - comme on danse sur les tombeaux de nos vieux cimetières convertis en places publiques, comme vos petits enfants danseront sur les vôtres quand on vous aura oubliés !...»

«Ce qui me confond, c'est qu'en refusant d'accomplir le devoir religieux, on n'ose pas nier la religion ; c'est qu'en honorant un saint on néglige Dieu ; en conservant quelque chose du christianisme, on refuse tout le reste... Il est temps d'en finir avec la bonne volonté et de passer aux actes ; il est temps de songer à son âme, de retourner à la religion et aux sacrements. Allons, une bonne fois, faites un acte d'énergie, rappelez-vous le temps où vous étiez fidèles, et emportez de ce lieu sanctifié une résolution inébranlable...» (Sermon pour le pèlerinage de saint Lucien).

La parole de Dieu ne demeure pas stérile. A Montmille l'abbé Aubry eut la consolation de rallier quelques brebis au bercail désorganisé. De pauvres enfants consolèrent le cœur de l'apôtre. Il vit aussi la mort du juste, et l'impression qu'il en ressentit fut ineffaçable. - «Mon plus fidèle, et presque mon seul chrétien, vieux bonhomme de 70 ans, qui jamais n'avait déserté les sacrements, allait mourir. Je lui demande comment il a fait pour rester chrétien ? - Quand j'étais enfant, nous avions un bon curé ; il me fit faire ma première communion ; et comme, en ce temps-là, bien peu persévéraient, il me dit : «Est-ce que toi aussi, Pierre, tu oublieras le bon Dieu ?» Je lui promis que non ; et ce mot-là m'est toujours revenu, quand j'ai été tenté d'abandonner mon devoir. - Et le brave homme a fait une sainte mort» (Lettre, 1880).

Un curé était désigné ; à son grand regret l'abbé Aubry dut abandonner Montmille. Les quelques mois de ce ministère trop rapide et nécessairement incomplet avaient déjà cimenté l'union des chrétiens et du pasteur. - «C'est un vrai curé, celui-là, disait-on !» Et nous avons entendu notre vénérable Mgr. Gignoux raconter la démarche du Maire et des notables. - «C'est M. Aubry qu'il nous faut», lui dirent-ils avec simplicité. - Je garde mon cher enfant, répondit le saint évêque ; il est trop précieux à l'œuvre pour laquelle je l'ai choisi».

A ce prélude d'apostolat s'ajoutent les quelques mois donnés à la paroisse de Guiscard. Nous avons vu déjà avec quelle joie il avait accepté de porter aide au vénérable doyen, M. l'abbé Hauleville - son grand père, comme il aimait à l'appeler - et combien il eût été heureux d'abandonner l'enseignement pour se consacrer au ministère paroissial. A Guiscard, comme au séminaire, comme à Montmille, l'abbé Aubry se plaça au véritable point de vue : *Instaurare omnia in Christo* (Ephès. 1, 10), donnant à la prédication de l'Evangile toutes ses énergies. - «On ne savait qu'admirer le plus en lui, raconte un de ses auditeurs, ou de la lumineuse simplicité de l'exposition, ou de la vigueur de la doctrine et de l'expression. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre !» Sa parole était abondante et rapide. On le lui fit remarquer. -

«C'est que je crains d'oublier», répondit-il. En réalité, «il se hâtait pour dire beaucoup, n'être pas trop long et mieux convaincre». (Lettre de M. Vasseur).

«Théologie vraie, formation cléricale vraie : conséquence, prédication vraie ! » Il réalisait bien cet aphorisme. Homme de doctrine puissante, il était étranger au genre faux, rationaliste et personnel qui, de l'organe de Dieu, fait un organe humain, l'homme exhortant l'homme, l'exhorté écoutant l'exhortant, et ne subissant d'influence que celle qui s'attache à la personne. - «Abstraction faite du prédicateur et de sa puissance personnelle d'action, disait-il, la prédication bien comprise agit d'elle-même - comme un sacrement. Sa puissance vient de la foi, substance théologique incarnée dans le prêtre, passant de son âme dans sa parole, et, par sa parole dans les âmes pour les féconder *ex opere operato*. En ruinant les études dogmatiques, on a privé la prédication de sa puissance surnaturelle ; d'où un christianisme vague, flasque, sans force divine, où des hommes zélés suent sang et eau à exhorter sans succès un peuple que rien ne touche plus. Dans un tel christianisme, il est étonnant de trouver encore des sacrements et des dogmes, ces deux modes suprêmes de l'action *ex opere operato*. Aussi, comme le rationalisme les trouve choquants ! Comme les chrétiens eux-mêmes en sont honteux ! Comme certains prédicateurs modernes dédaignent ces sujets vulgaires, pour s'envoler dans les sujets à considérations relevées ! Comme ils évitent de prêcher Jésus-Christ, le salut, le Ciel, l'Enfer, parce que tout cela agit trop par sa propre vertu - *Virtus Dei* ! (I Corinth., I, 18) On ne veut plus que de la force humaine. - *Virtus hominis*. Mais aussi, combien rapidement le rationalisme avance dans le petit peuple».

«Je ne puis croire qu'il soit nécessaire de faire tant de grandes théories sociales, au lieu d'instruire simplement, corrélativement ses auditeurs. Cela n'empêche ni la conviction, ni le cœur, ni même la beauté littéraire et la grandeur des idées. Je pardonne beaucoup d'inégalités, de bévues, de lacunes, de hors-d'œuvre au prédicateur dont je sens la doctrine et la vibration du cœur sacerdotal. - Surtout, les prédications tapageuses, libérales, artificielles, mondaines, politico-débraillées, provoquent mon vomissement ! Soyons humbles, mon Dieu ! Prêchons pour faire du bien ; gardons-nous de cet esprit qui fausse et salit tout. La simplicité apostolique n'exclut pas la prédication ; elle exclut les embarras, le pédantisme littéraire, la recherche de soi-même. Rien de détestable comme ces comptes-rendus pompeux, étalés partout dans les petits journaux ; cela sent la réclame - *Adulterantes verbum Dei*» (I Corinth., I, 17).

Toute la prédication de l'abbé Aubry fut une réaction contre cette infiltration rationaliste, et tendit à la «destruction d'un christianisme moderne - le christianisme des temps modernes, disait si justement le Cardinal Pie - qui sent la tendreté sentimentale, qui énerve la vertu intrinsèque de l'Evangile. Cent fois il répétait les mêmes vérités, cent fois, leur donnant une nouvelle physionomie. Il n'échafaudait pas à grands frais mille raisonnements humains, se souciant peu des formes enseignées et classiques ! Mais il intéressait, il instruisait, il captivait son auditoire, n'ayant cure des procédés oratoires qui souvent affaiblissent la force surnaturelle et le charme de l'Evangile qui, prêché dans toute sa simplicité, n'en triomphe que mieux des exigences diverses et souvent exagérées de ceux qui écoutent.

Une dame du monde vint un soir au presbytère. Elle désirait vivement un entretien avec ce jeune prêtre «qui prêchait si bien», disait-elle. L'abbé Aubry nettoyait alors ses chaussures ; il se défendit de paraître ; il avait en horreur les louanges et le pédantisme. - «On ne doit jamais parler des sermons d'un prédicateur, répondit-il, sinon à ce prédicateur lui-même, et pour lui signaler ses défauts».

Une autre fois, comme un prêtre de ses amis insistait longuement pour le faire prêcher devant un auditoire distingué, mais plus curieux de le juger que passionné pour l'Evangile ; à bout d'arguments, pressé d'en finir, l'abbé Aubry se lève, fait quelques pas rapides, puis, s'arrêtant avec un air désappointé et un geste de désespoir : «Vous voyez bien, je ne puis prêcher chez vous, mes souliers ne crient pas !» D'aucuns lui reprochaient du reste de ne porter que de gros souliers pour les visites : «Je n'en veux pas d'autres !» disait-il.

Comment l'abbé Aubry se disposait-il au ministère de la prédication, et comment préparait-il ses discours ? «En priant, en méditant, en pleurant, devant le Saint-Sacrement, ses péchés et ceux de ses fidèles, en lisant les Pères et les Saints, dont il pétrissait la doctrine pour la servir en nourriture aux âmes». (Lettre à son frère).

C'est alors qu'il prêchait vraiment pour elles ; et non pas en débitant des formules puisées dans les sermonnaires à la mode. - «Ils sont, disait-il, d'une parfaite inutilité. Ils seraient nuisibles, si on en faisait l'usage en vue duquel ils sont composés ; car ils dispensent d'étudier, de méditer, de composer soi-même. Ils tiennent lieu de science et de tête. L'immortalité de ces livres ne dépasse pas quinze ans, et, comme dit La Bruyère, ils ne causent guère d'autre ravage que d'affadir l'intelligence publique».

Il ne servait pas non plus à son auditoire les sermons préparés au noviciat et avant la plénitude de formation sacerdotale. - «On les prêche rarement. Ils ne sont ni inspirés par une situation vraie, ni fécondés par une grâce d'état, ni animés par un zèle ayant un objet concret et réel. Ajoutez qu'on ne peut mettre à une instruction tout ce qu'elle réclame de doctrine et de sève spirituelle, que si on a fini de se former et reçu la grâce du sacerdoce. - Faites beaucoup de théologie, conseillait-il à ses élèves ; la vraie formation ne consiste pas à se former un bagage de sermons, mais à meubler son intelligence de doctrine, son âme de foi et de vertus solides. Etudiez à fond le dogme, amassez des idées, élevez et agrandissez votre esprit, devenez hommes de principes, et arrivez devant votre peuple sans un seul sermon écrit : le sermon jaillira de votre âme, inspiré par la vue des besoins de votre troupeau».

Ce n'est pas à dire qu'il s'en tint à cette préparation. Jamais il ne se dispensait d'écrire ce que la méditation, le calme de la prière, lui avaient révélé. Il avait d'ailleurs trop d'humilité pour compter sur ses propres forces ; et s'il avait reçu le don d'interpréter les choses saintes, il le faisait fructifier. Plus que personne il possédait les deux ou trois choses qui font le vrai prédicateur : Connaissance de Jésus-Christ et du christianisme ; intelligence profonde de l'ordre surnaturel ; et puis, cet enthousiasme auquel on n'échappe pas, quand on sait les deux choses précédentes. Pourtant, il n'aborda jamais la chaire sans trembler, même dans les circonstances les plus ordinaires, et avec les auditoires les plus modestes. Sous ce rapport, les méditations faites aux élèves, dans la chapelle du séminaire, l'avaient un peu aguerris. - «Ces exercices, disait-il souvent, abolissent mes facultés quinze jours à l'avance, me privent de toute connaissance, me tourmentent jusqu'à me rendre incapable de quoi que ce soit. Je préfère dix sermons à la campagne».

Toutefois, il aimait ce ministère de la parole, ayant médité souvent le mot de saint Paul : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (Rom., x, 17). S'il était pour lui *onus Domini*, c'est qu'il redoutait d'être un ouvrier insuffisant. - Le sujet de son discours bien mûri, les idées fixées par écrit, il recourait encore à saint Paul : «Je l'ouvre au hasard ; je lis deux ou trois versets ; ce n'est pas dans mon sujet, n'importe. Ces fortes pensées me font intérieurement l'effet que produit au physique un bon verre de madère ; elles me donnent de l'enthousiasme ; j'appelle cela se mettre en vibration. Puis, je parle d'autre chose ; pourvu qu'il s'agisse de la vie surnaturelle, ça va toujours ! Je ne fais pas de bien, parce que je suis pécheur ; mais ce n'est pas la faute de saint Paul». (Lettre, 15 décembre 1876).

Au catéchisme surtout, l'abbé Aubry était apôtre. - «Nous ne tenons plus le chrétien que par la naissance et la mort, disait-il. Mais un point important nous reste, l'éducation de l'enfance, le développement du sens chrétien, cette formation de la conscience et des idées surnaturelles qui oblige les enfants à trembler devant le péché, à gémir plus tard de leurs misères spirituelles. Oh ! que cela se retrouve tout de même un jour, et que les chrétiens infidèles sont encore bien aises de nous avoir là sous la main en cas de besoin !» - Parmi les enfants qu'il préparait à la Première Communion, il eut le bonheur de discerner une vocation sacerdotale. L'enfant auquel il donna les premières leçons de latin, lui consacrant ses loisirs et son dévouement, devint un prêtre distingué et conserva, à la mémoire de son premier maître spirituel, un culte de reconnaissance et de vénération qui ne devait finir qu'avec la vie.

Mais il est un genre de prédication plus difficile et plus délicate : La conduite des âmes dans la vie intérieure. Ce ministère exige une grande science de la foi, une connaissance profonde du cœur humain, une prudence consommée dans l'application des règles et un grand esprit de conseil. La saine doctrine et la piété vraie avaient donné à l'abbé Aubry une maturité prématurée dans cette science des sciences qui s'appelle la direction spirituelle. - «Chez lui, a témoigné un de ses pénitents qui fit plus tard une sainte mort, c'était la prudence, la sagesse des cheveux blancs. Lorsque je lui demandais conseil, son regard semblait descendre dans mon intérieur ; j'étais frappé de sa puissance d'intuition. Il fut l'ami de cœur, le bon conseil dont j'avais besoin dans mes peines ; la sincérité de son dévouement et de sa sainteté inspirait confiance entière. Je ne parle pas seulement de moi-même, je traduis l'impression générale» (Lettre de M. Vasseur).

Quelques âmes d'élite trouvèrent, dans sa direction, une lumière et une force dont elles lui furent toujours reconnaissantes. - «Regardez Notre-Seigneur sur la croix, écrit-il à une chrétienne très éprouvée par les malheurs ; ne perdez pas votre peine à chercher autre chose. Votre âme, je la connais par cœur, je la vois d'ici ; je vous ai dit la voie où je la crois appelée. Vous m'avez compris : c'est bien et c'est assez ! Vous ne périrez pas faute de lumière. Oui, je crois que votre mission, à vous, est de devenir une âme délicate, sacrifiée, crucifiée. Je vous crois appelée à une voie de perfection, je dirai même à une tournure de sainteté qui sera héroïque, parce qu'elle consistera dans un sacrifice plus délicat, plus journalier, plus pénible et qui est à reprendre et à refaire à tout moment, et toujours avec une nouvelle peine. C'est ce que j'ai voulu exprimer, dans un mot que vous relevez : Intime avec Dieu seul. Je veux que ce mot vous inspire surtout cette pensée : Confiance et ouverture d'âme complète vis à vis de votre directeur. Celui-là, c'est aussi Dieu seul. Vous êtes trop portée à confondre âme et cœur ; votre cœur se mole facilement de la besogne de votre âme : je veux dire qu'il est terriblement porté à s'accrocher à tout et à se retourner vers les choses de ce monde, ou bien, tout en marchant vers Dieu, à se laisser prendre aux choses du chemin ; je veux dire que vous ne savez pas encore assez vous passer des consolations données par les créatures, et qu'il faut en arriver là ; je veux dire que vous vous sanctifierez en consentant à être oubliée, délaissée, isolée, méconnue, dédaignée, à ne vous sentir soutenue par aucune affection terrestre, aucune intimité humaine, aucune, entendez-vous ? je dis aucune, ni la mienne ni les autres ; je veux dire que vous vous condamnez à l'isolement, à une vie cachée, triste en apparence, car la vraie piété, occupant tout votre cœur, vous donnera la seule vraie joie qui ne passe pas ; que vous vous résignerez à vieillir et à mourir sans consolation, sans confiance, sans espérance aucune sur la terre, n'aimant que Dieu, ne cherchant que Dieu, et Lui restant fidèle envers et contre tous, non seulement dans les devoirs nécessaires au salut, mais encore dans les délicatesses que votre générosité vous indiquera, et cela quand même vous ne seriez appréciée ni encouragée de personne sur la terre, quand même vous auriez un confesseur qui ne vous comprendrait pas et qui n'aurait d'autre talent que de vous donner l'absolution quand vous en aurez besoin. Je veux dire que Dieu doit vous suffire enfin ; n'est-ce pas assez ? et qu'il faudra couper, tailler, trancher, retrancher impitoyablement, dans votre cœur, tout ce qui pourrait l'occuper en dehors de Dieu, même quand il y aurait là un prétexte de piété. - Quelle immolation de vous-même je vous enseigne là ! Quelle continuité de sacrifice, quelle force d'âme et quelle délicatesse d'abnégation il vous faut pour cela ! Mais répondez-vous à vous-même si votre lumière intérieure ne vous dit pas la même chose que moi».

«Vous me dites que, pour y arriver, il faudra devenir bien austère. Oui ! C'est cela, bien austère et bien impitoyable pour vous-même, intime avec Dieu seul, et résignée à n'être appréciée que de Lui ; mais pas austère pour les autres ; car j'ai dit aussi bien avec tout le monde, c'est-à-dire qu'avec tout cela vous serez patiente, simple, gaie, ouverte, excusant tout, comprenant tout, tâchant de guérir tout, dévouée, aimable à tous, souriante pour tous ceux qui vous entourent, et ne visant qu'à une chose, les ramener à Dieu à force de prévenances et d'amabilité ; enfin bien avec tout le monde, et intime avec Dieu seul !»

«Je ne dis même pas que, de ce fait, vous vous priverez de toutes les jouissances du monde, non. Par exemple, vous irez à un dîner, à une soirée, à une promenade ; vous vous mêlerez à des conversations avec d'autres personnes pour leur être aimable et leur montrer que la piété n'est pas morose et lugubre. Vous vivrez dans le monde, je dirai même dans le tapage et la dissipation des autres, vous rappelant bien que pour vous, votre place, la place de votre cœur, est au pied de la croix et devant le tabernacle, que vous n'avez pas sur la terre de demeure permanente, mais que vous en cherchez une autre. Vous passerez sur la terre comme ne la voyant pas ; vous userez du monde comme n'en usant pas ; vous serez dans la joie comme ne vous réjouissant pas, et dans la tristesse comme ne pleurant pas, mais tournant vers l'avenir éternel et vers Dieu qui est invisible, mais qui vous attend, toutes vos pensées, tous vos désirs, tout votre cœur, je dirais volontiers tous les vrais sourires de votre âme».

«Oh ! Je crois que vous me comprenez bien ; non, non, ne vous attachez donc à rien sur la terre, pas même à ce qui est bien, pas même à ce qui aime Dieu. Ce qui est bien mais humain ou mêlé d'humanité, est encore plus dangereux pour vous que ce qui est mal, parce que votre cœur s'y accroche et cherche la créature comme d'instinct, par raccroc, et avec une malice infinie».

«Je crois que pour être triste, austère et isolée, votre vie le sera toujours et presque fatalement, que vous le vouliez ou non. Seulement, ce qui sera loisible, c'est de faire de votre solitude ou bien le chemin du ciel et un ciel anticipé, si vous la peuplez de Dieu seul, si vous Le prenez pour compagnon de votre vie ; ou bien un supplice inutile, si vous la peuplez de goûts mondains que vous ne pourrez évidemment pas satisfaire, à moins de sacrifier votre salut, et qui, par conséquent, resteront à l'état de tourments sans profit. Comprenez-le bien, si nous ne nous détachons pas, notre vie ne sera et ne pourra être qu'un supplice ; car enfin, si nous restons attachés au monde, il faut toujours en passer par le sacrifice et nous renoncer de fait. Si, au lieu d'embrasser notre croix avec amour, nous la subissons, il faut toujours la porter ; mais alors nous la portons sans mérite ; nous avons la matière du sacrifice, la souffrance, sans en avoir l'esprit qui la rend utile et féconde. D'un côté comme de l'autre, il y aura sacrifice ; toute la différence, c'est que le sacrifice, d'un côté, sera sans espérance et sans mérite, et de l'autre, sera couronné de la plus sainte et de la plus radieuse espérance».

«Lisez, à ce sujet, le XX^e chapitre du premier livre de *l'Imitation*, et apprenez à ne plus tourner vos regards vers des jouissances qui ne sont plus pour vous. Les regrets que leur vue vous causerait, d'abord sont inutiles, puis sont autant de pris sur votre part du ciel... Courage donc, énergie dans ce beau chemin du sacrifice ! Soyez une âme sanctifiée ; remplissez-vous de l'esprit de l'Evangile, qui est un esprit d'abandon de soi-même. Les vraies consolations sont plus encore dans le tabernacle, au pied de la croix, que dans la parole des hommes... Vous dites que votre vie est triste ; remplissez-la de bonnes œuvres qui occupent votre cœur et donnent un but à votre activité» (Lettre, 5 août 1874)

A une excellente chrétienne qui appartenait, à Guiscard, à un petit groupe de ces cœurs fidèles qui conservent dans une paroisse le germe de la vie, qui sont l'espérance de l'avenir, et qui avait choisi, au milieu du monde, un état plus parfait que le mariage, le père spirituel tenait un langage non moins surnaturel. - «Habituez-vous bien à vous regarder, non pas comme chrétienne pour vous seule et chargée uniquement de votre salut, mais comme largement responsable du salut de plusieurs autres, et investie d'une sorte de mission apostolique à exercer autour de vous, par la prière, le bon exemple, le sacrifice, l'offrande de vous-même et de vos petits mérites à Dieu ; par l'exercice discret et patient, mais énergique et persévérant, du zèle à ramener les autres à Dieu. Vous savez, nous autres prêtres, c'est là l'idée qui remplit notre vie, et je ne saurais vous parler autrement. Mais aussi, ne saute-t-il pas aux yeux que c'est là la seule vraie manière d'envisager la vie chrétienne ? Nous ne devons pas seulement au bon Dieu la moitié, le quart ou la centième partie de nous-mêmes, ou un quart d'heure par semaine, c'est-à-dire le temps d'aller entendre vite et vite une messe le dimanche ; nous lui devons tout, toute notre vie et toutes nos énergies, toute notre activité et toute notre intelligence. J'appelle un chrétien celui qui, se jetant tout entier au service de Dieu, se dit : «Voyons, je ne dois rien laisser perdre, pour le service de Dieu, de ce que Dieu m'a donné ; avisons donc au moyen de ne rien dépenser ailleurs».

«Vous avez perdu votre mère, et quelle mère ! Plaise à Dieu qu'il y ait une mère pareille à la tête de chaque famille ! Je comprends votre isolement ; mais le bon Dieu voit bien où Il veut vous conduire. Ayez seulement confiance en Lui pour l'avenir, et une résolution très nette de Le servir entièrement, dans quelque situation que vous vous trouviez. Et vous comprendrez pourquoi Dieu vous a fait passer par telle ou telle douleur ; pourquoi Il vous a gardé votre excellente mère tant d'années, afin de lui donner le temps de vous former ; pourquoi, elle morte, Il vous a laissé votre grand-mère pendant quelques années».

«Il y a, dans chaque vie humaine, un plan de la Providence ; il se cache d'abord, nous laissant, avec nos inquiétudes, le mérite de la confiance en Dieu et du courage à supporter ses épreuves sans comprendre ; mais aussi, passé un certain âge, il s'éclaire et se découvre tout doucement, de manière à récompenser notre confiance, et à nous consoler de ce que nous avons souffert. - Ah ! si vous saviez ce que le bon Dieu vous veut, de vous faire souffrir comme cela ! Prises de cette manière, les épreuves que le bon Dieu vous envoie deviendront pour vous des miséricordes pleines de consolations, et feront de vous une forte chrétienne, capable non seulement de résister, pour votre part, aux entraînements malheureux du monde, mais encore de lutter contre eux pour aider les autres à leur échapper».

«Les années passent, la jeunesse file, la vieillesse vient ; on se retrouve alors en face de ses œuvres, bien vide et bien désolé, si on a travaillé pour le monde, bien consolé, si on a eu la sagesse et l'énergie de travailler pour l'éternité. Le beau mot de saint Paul : «Frères, le temps est court, et s'il nous reste quelque chose à faire, c'est à ceux qui possèdent de vivre comme ne possédant pas, à ceux qui ont de la peine de vivre comme n'en ayant pas, à ceux qui sont dans le mariage comme n'y vivant pas, car le monde est une figure qui passe... Ayez bien confiance en Dieu ; continuez à Le servir humblement, petitement, courageusement et avec calme, sans vous tourmenter beaucoup de ce qui se passe ; et vous verrez que l'avenir donnera raison à votre confiance et à votre espérance» (Lettres, Œuvres complètes, T. XII. p. 601).

A une mère de famille très éprouvée par des deuils successifs et cruels, et au risque de rouvrir des plaies toutes saignantes encore, l'abbé Aubry prodigue les consolations de la foi. - «Chère Madame, c'est le bon Dieu qui visite pour la troisième fois votre maison ; quel bonheur pour vous d'être chrétienne et de pouvoir comprendre et apprécier Ses vues, dans les coups dont Il a frappé votre cœur ! Comme Il vous détache, même de tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ! Comme Il transporte Lui-même dans le ciel toutes vos affections et tout ce qui doit occuper votre cœur ! Comme enfin, en vous voyant toute remplie de l'Evangile, Il vous force à l'appliquer sur toute la ligne et jusque dans l'ordre des affections les meilleures !»

«Ne trouvez-vous pas, qu'il y a une sorte de volupté dans les plus délicats sacrifices, quand on sait leur valeur, la compensation que Dieu leur donne, et les ravissantes espérances qu'Il nous présente, au milieu et en raison même de nos larmes ? Tant que vous serez sur la terre, c'est dans l'Evangile que vous retrouverez vos enfants ; mais aussi, vous les y retrouverez tous, et transformés et radieux, et vous souriant au milieu de leur bonheur ; comme vous y trouverez,

pour tout ce qui vous arrive, une explication constante et pleine d'espérances. Avec notre foi, avec nos vues surnaturelles, la mort n'est pas seulement pour nous, comme pour les incrédules, un déchirement ; elle est surtout la condition première pour se retrouver dans un état plus heureux. A l'âge où elle a pris vos enfants, et avec les dispositions où elle les a trouvés, je le sais, elle est, de plus, une précaution contre les entraînements de la vie et un gage de prédestination».

«Tout cela, Madame, vous le savez mieux que moi ; mais j'ai voulu vous le redire avec un pieux respect. Je veux encore ajouter que, comme prêtre, je penserai à votre nouvelle défunte ; sa mémoire m'est chère, puisqu'elle est votre enfant ; j'aurai pour elle, pour ceux qui sont morts, pour ceux qui vivent, un souvenir plein d'affection» (Lettres. T. XI. p. 205)

A un père de famille, frappé, lui aussi, dans ce qu'il avait de plus cher et qu'il tenait en haute estime, l'abbé Aubry écrit encore : «Cher Monsieur, j'ai toujours cru être entendu de votre cœur, en vous souhaitant la bénédiction de Dieu dans vos enfants. Me permettez vous, cette fois, de vous dire que cette bénédiction est venue, bien autrement sans doute que je la souhaitais, mais bien précieuse et bien évidente encore, quoique bien douloureuse pour vous, pour nous tous ? C'était, je le sais, une grande consolation pour vous, de voir combien de cœurs compatissaient à votre douleur et avec quel sentiment sympathique ils en prenaient leur part ; et moi, je puis bien le dire, j'ai plus de raisons, des raisons plus directes et plus intimes, d'être touché de ce qui vous touche et de regarder comme miens les malheurs qui frappent votre famille. Les vivants de cette chère famille ont droit à mon tendre attachement, et les morts à mon pieux souvenir ; c'est un droit que je n'ai pas de peine à reconnaître et qu'il m'est doux de leur payer aux uns et aux autres. Dieu a visité bien des fois votre maison pour y faire la solitude ; il Lui reste maintenant à consoler et à compenser ; l'endroit par où viendront les compensations n'est pas difficile à trouver ; Dieu vous en a donné, et il est visible qu'Il vous en réserve d'exceptionnelles par votre bon François - vous me permettra bien de dire notre bon François, car il est aussi un peu à nous, et il nous a bien des fois promis de nous laisser une petite part dans son cœur... A lui et à vous, cher Monsieur, heureuse et longue vie» (Correspondance, T. XI, p. 267).

A une dame de la paroisse, éprouvée par la maladie, inquiète pour la persévérance chrétienne de ses enfants et la conversion de son mari, le vicaire provisoire de Guiscard s'efforce de prodiguer la consolation et le réconfort : «Du côté de vos enfants, lui dit-il, certainement je vois beaucoup de bien ; sans doute vous avez raison de désirer mieux ; mais il faut vous réjouir de ce qu'il y a déjà de bon. Quant au mieux que vous désirez, il faut avoir une confiance toute simple et toute calme au bon Dieu qui prend Son temps pour vous éprouver, et vous souvenir de ce passage de l'Evangile où il est dit que la bonne terre produire son fruit... dans la patience, c'est-à-dire à condition qu'on saura souffrir et attendre, en priant, en offrant à Dieu ses petites souffrances de chaque jour».

«Voilà que le bon Dieu a visité votre maison, en vous éprouvant du côté de la santé. Je me dis que peut-être Il commence à vous exaucer. Mais vous savez, quand Dieu nous exauce sur la terre, le feu de Son amour nous laisse toujours quelque brûlure. Ne vous tourmentez pas d'avoir été impatiente, et d'avoir si mal supporté cette épreuve. Notre-Seigneur connaît bien votre misère et la tendance que nous avons à nous plaindre, même après avoir été exaucés. Seulement, prenez tout doucement les choses, et persuadez-vous bien qu'il sortira de là quelque chose de bon, que l'avenir donnera raison à votre prière, à votre confiance... Monsieur D. reviendra au bon Dieu, c'est clair ; mais Dieu prend son temps, et ne veut peut-être l'abattre qu'après une bonne préparation. Sans doute il est désirable qu'il ne retarde pas ; il y a chez lui du respect humain ; il faut que la conversion intérieure se fasse d'abord bien complètement, par le retour entier de la foi dans l'âme. A ceci vous ne pouvez l'aider qu'en priant ; et je ne conseillerai pas de l'exhorter beaucoup, ce qui pourrait l'impatisser. Quand la conversion intérieure sera, complète, il se présentera, de soi-même comme par hasard, une occasion qui enlèvera l'obstacle. C'est toujours ainsi que les choses se passent».

«Que Dieu vous bénisse dans vos enfants : qu'Il leur fasse la grâce d'échapper à la contagion de vice et d'impiété qui ravage notre pauvre France. Vraiment, il y a lieu d'espérer que c'est bien là l'intention de la Providence, puisqu'il vous fait payer d'avance et si cher, si longtemps, ce que vous Lui demandez. Cette pensée, qui est toute simple pour des chrétiens, et qui ne peut pas faire de doute, m'a fortifié bien des fois, et m'aide à supporter mes épreuves ; qu'elle vous aide aussi à porter votre fardeau. Plus il est lourd, plus vous le portez courageusement, plus vous avez droit de compter qu'il produira des bénédictions pour vous et pour ceux qui attendent de vos prières la vie et le salut. La vie est courte ; il faut bien finir par reconnaître qu'elle nous est donnée pour souffrir, et qu'il n'y a au monde que cela de sérieux, de fécond et, en définitive, même de consolant et de rassurant pour notre avenir éternel» (Correspondance, T. XIII, p. 160)

L'une des premières visites du Vicaire provisoire avait été pour un pauvre paralytique, cloué sur son lit de douleur depuis de longues années. - «Tout de suite nous nous sommes pris d'affection, raconte celui-ci. Comment cela se fit-il ? C'est que je trouvais un cœur dévoué, toujours prêt à s'oublier pour les autres. D'autre part, ma bonne volonté et ma résignation l'attiraient». - «Vous pouvez devenir un saint», lui dit son nouvel ami. Et il le fit avancer d'une façon étonnante dans la vie chrétienne. - «J'ai trouvé en lui, nous confiait ce chrétien si éprouvé, zèle, dévouement, tendresse ; je pouvais compter sur lui à toute heure».

L'abbé Aubry avait pour son cher infirme - son frère, comme il aimait à l'appeler - les prévenances les plus délicates, lui consacrant de longues heures, traînant son fauteuil au jardin, pour l'entretenir de la bonté de Dieu, de la résignation et des mérites de ceux qui souffrent. La séparation resserra encore ce lien spirituel, et les lettres du directeur, admirables d'élévation, de piété, de tendresse, étaient pour le paralytique un véritable élément de vie surnaturelle.

«Je voudrais, lui mande-t-il un jour, que ma lettre fût comme une consolation pleine de tendresse, un doigt levé vers le ciel et vous montrant à placer plus haut que la terre vos espérances. Dieu vous détache de ce que vous avez de meilleur sur la terre ; Il vous isole peu à peu, et transporte une à une dans le ciel vos affections. Les souvenirs s'en vont, les figures aimées s'effacent, nous restons seuls, le vide se fait autour de nous. Nous vieillissons aussi ; un jour nous ne serons plus nous-mêmes que des souvenirs. Pour vous, cher malade, Dieu vous laisse entre vos souvenirs et vos douleurs, pour vous sanctifier par les uns et les autres. Rappelez-vous donc que vous n'avez pas sur la terre de demeure perma-

nente, que votre chemin n'est pas sans issue, mais qu'il se termine par une radieuse espérance que je voudrais enfin vous voir comprendre et embrasser généreusement et chrétiennement».

«Votre cœur, je le sais bien, a besoin d'affection ; mais les affections de la terre sont toutes douloureuses, puisque inévitablement elles se terminent par des déchirements et des séparations que votre nature tendre et attachante vous fait sentir, à vous, plus cruellement qu'à tout autre... Ne soyez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; il ne vous est pas défendu de pleurer vos morts et de sentir vivement et tendrement les douleurs morales et les sacrifices que Dieu vous impose pour vous mortifier et vous tourner vers Lui ; mais vous n'en comprendriez pas le sens si vous oubliez d'en chercher la compensation au pied de la croix et de reposer là votre cœur. Oh ! que je le comprends votre pauvre cœur ! Que je m'imaginais le bien comprendre, le comprendre totalement en bien comme en mal, dans sa bonté, dans ses continuelles défaillances ! Plus qu'un autre, je vous ai dit bien souvent, vous avez besoin de la piété pour vous soulager, vous rafraîchir et vous reposer l'âme, pour occuper, au-dessus des choses qui passent, votre capacité d'aimer, et pour faire contre-poids aux séparations et aux désenchantements continuels de la vie. Il n'y a de sérieux que ce qui est éternel ; tout le reste n'est que douleur et déception ; et puisqu'enfin il faut tout quitter, ce n'est pas la peine de nous cramponner si fort aux choses qui nous entourent. Plus qu'un autre aussi, vous auriez besoin de rencontrer dans le christianisme autre chose que des vérités sèches et spéculatives, il vous fallait le côté qui console, le côté qui se prête à votre besoin d'attachement. Pour vous à qui Dieu a demandé bien des sacrifices de cœur, votre vie ne sera heureuse ou du moins consolée, débordante de consolation, et votre cœur bien calme et résigné à sa destinée, que quand vous aurez bien compris la vie chrétienne par ce côté».

«Je suis heureux d'apprendre que vous lisez *l'Imitation*. Oui, voilà votre livre, le livre de ceux qui souffrent par le cœur, le livre de ceux qui ont besoin d'aimer et qui ne trouvent pas, sur la terre, le repos de leur âme. Dieu vous a demandé beaucoup de patience, et votre part serait si belle, si vous pouviez parvenir à Le remercier de vos épreuves, à comprendre qu'elles peuvent vous être utiles, à bénir et à baiser la main qui vous a frappé ; c'est une main paternelle, plus que cela, une main maternelle, et en vous frappant, elle a mis à portée de votre cœur des compensations bien douces. Votre vie, à vous, est un peu comme la nôtre ; je me le dis toujours quand je pense à vous, ce qui m'arrive souvent ; c'est aussi une vie de solitude, de patience et de séparation ; sans doute Dieu vous a entouré de cœurs compatissants et sympathiques, dont l'affection vous repose et vous soutient ; mais enfin, vous n'avez pas de famille, et il y a là des joies et des tendresses auxquelles vous avez renoncé comme nous. Cher, très cher ami, si Dieu vous a demandé ce sacrifice, n'en perdez pas le mérite, et ne vous plaignez pas de la part qui vous est faite ; la main qui vous a partagé, encore une fois, est une main maternelle ; si vous savez la bénir, elle saura verser sur vous des consolations et des joies sans mesure ; vous trouverez que votre vie n'est pas si vide et si solitaire ; Jésus-Christ aimé et souffrant avec vous, n'est-Il pas votre compagnon et votre ami bien fidèle ? Il y a, sur ce sujet, deux bons et consolants chapitres de *l'Imitation* dans lesquels, si vous voulez bien, mon cœur donnera rendez-vous au vôtre, et où vous me trouverez souvent, bien souvent, car je les relis à tout instant ; ce sont les chapitres VII et VIII du second livre. Voulez-vous que nous fassions ensemble un contrat ? Quand nous lirons, vous et moi, quelque chose dans ces chapitres, nous penserons que nous causons ensemble, que nos cœurs se rencontrent à travers l'espace, et s'ouvrent l'un à l'autre, comme dans ces bonnes conversations d'autrefois, que vous aimiez et qui sont un de mes meilleurs souvenirs. Vous vous direz que peut-être je pense à vous, ce sera vrai souvent ; que mon cœur est près du vôtre pour le comprendre, lui compatir et le consoler, en lui parlant de Dieu et de vos espérances éternelles».

«Je veux prier pour vous ; demander à Dieu pour vous la force et la lumière ; mais surtout la piété ; c'est chose rare chez les hommes, et c'est pourquoi je dis que Dieu, en vous frappant, vous a fait une belle part, car je crois qu'Il vous a donné une vocation à la piété. Aimez-Le, cher ami, aimez-Le dans le sacrifice bien accepté, dans la résignation et la pureté du cœur ; et puis, ayez confiance, et ne perdez jamais, je vous en prie bien amicalement, votre courage et la sérénité de votre âme. Si vous pensez que je puisse vous aider, et qu'une lettre de moi, de temps en temps, puisse vous relever et vous fortifier, écrivez-moi quand vous en aurez besoin, et soyez sûr que ce sera pour moi un bonheur de porter la main sur votre âme, dans votre âme, et de travailler à lui rendre paix et courage... Adieu ! Il est convenu, n'est-ce pas que je serai votre ami et votre frère, et que vous accepterez mon rendez-vous dans la prière et dans quelque pieuse pensée» (Œuvres complètes : Correspondance, t. XI, p. 263)

Touché d'une cordiale si ouverte, le pauvre paralytique en trouva un puissant réconfort, et signa ce contrat d'amitié qui devait être pour lui une source de consolation ; désormais il y avait un cœur à la porte duquel il pourrait frapper toujours sans crainte d'abuser et où il était sûr de trouver une bonne et large place. - «Oui, lui répétait l'abbé Aubry, je veux être votre ami, je veux que vous pensiez à moi souvent ; je voudrais que mon souvenir soit, pour ainsi dire, toujours à votre chevet, mes mains autour des vôtres, et votre âme causant avec la mienne, à travers la distance qui nous sépare ; moi aussi, je pense bien souvent à vous, votre nom est parmi ceux qui me sont chers, soyez-en assuré ; et je vais, comme gage d'amitié, vous demander un service dont votre cœur comprendra la signification. Ecoutez et comprenez : il vous passe souvent dans l'âme des désolations qui vous torturent et que vous avez bien du mal à endurer. La première qui vous passera, endurez-la, acceptez-la pour moi ; si j'osais vous le dire, aimez-la, embrassez-la pour moi, en remerciant Dieu qui vous afflige intérieurement, et en Lui offrant pour moi et pour le succès de mes œuvres, vos sacrifices. Pensez que je vous le demande en grâce, comme le souvenir de l'amitié, et que vous souffrez cela pour moi. Sera-ce une consolation et une force pour vous ? Oui, je l'espère et j'en suis sûr».

«Je voudrais que vous soyez gai et content dans vos souffrances et vos sacrifices, non pas de cette gaîté qui empêche de pleurer, de sentir le vide de la vie et de penser aux affections brisées et aux déchirements du cœur ; mais de cette joie tranquille, intérieure, inspirée par la foi, et reposant sur l'espérance dont vous trouverez souvent l'expression dans notre cher livre : Vous vous rappelez que je vous y ai donné rendez-vous ; soyez bien fidèle à ce rendez-vous, et pensez, quand vous y êtes, que j'y suis moi-même, lisant peut-être la même chose que vous et, par conséquent, me rencontrant positivement avec vous dans la même pensée».

«Tenez, encore une petite convention qui peut-être ne vous fera pas déplaisir. Dimanche, à trois heures, je lirai le XVI^e chapitre du troisième livre de *l'Imitation*. Soyez au rendez-vous à la même heure, et pénétrez-vous bien des sentiments qui sont exprimés là : ces biens passagers dont il est parlé ne sont pas seulement les richesses, dont l'inanité vous est bien connue ; ce sont aussi les biens du cœur dont vous n'avez pas joui ou dont vous ne jouissez plus et auxquels vous avez parfois tant de peine à renoncer. Non, non, ne regrettez pas tant les choses que vous n'avez plus. Dieu vous a fait faire bien des sacrifices ; n'en diminuez pas le mérite en les acceptant mal ; soyez plein de courage et d'espérance, vous avez près de vous, avec vous et en vous l'ami fidèle, le vrai Consolateur dont rien ne peut vous séparer, et qui porte avec Lui toutes les espérances et toutes les amabilités. Il est bien vrai que, par moments, le vide et la tristesse de votre vie doivent vous être pesants et amers. Ne vous plaignez pas du lot qui vous a été réservé, aimez-le au contraire et embrassez-le, en pleurant, soit, mais avec amour».

«Dieu vous a fait une part de choix, la même qu'à ses prêtres ; aussi, je pense que dans le ciel votre place sera un peu de notre côté ; car nous aurons, nous qui avons renoncé à la famille et aux liens charnels, une place spéciale ; ce qui ne nous empêchera pas de jouir de la compagnie de ceux que nous aurons aimés ici-bas. Ne vous retournez pas vers le passé ; ne cherchez pas non plus si vos souffrances vous sont venues de votre faute ou autrement ; ce sont là des questions inutiles, qui vous tortureront le cœur sans profit et sans consolation. Pensez plutôt que vos souffrances vous viennent de Dieu qui frappe et qui bénit en proportion. A chaque nouvelle douleur endurée avec résignation, pensez que c'est une marque nouvelle d'amour donnée au bon Maître ; pensez que vos sacrifices peuvent être utiles non seulement à vous-même, mais à tous ceux que Dieu vous a permis d'aimer, morts et vivants ; et si vous voulez, à tous ces motifs qui sont surnaturels, ajoutez-en un qui est moins élevé, mais qui peut-être vous donnera un peu de courage : pensez que vous m'aidez par vos sacrifices, que je les aime, que je les prends dans mes mains pour les offrir à notre Maître et ami, et que, de cette façon, je compte sur vous pour m'aider à travailler sur les âmes, comme vous pouvez compter sur moi pour vous aider à souffrir».

«Adieu, priez avec moi, souffrez pour moi, travaillez pour moi, et que Dieu vous rende en consolations dans votre cœur, ce que vous donnerez au mien en patience et, en mérites» (Ibid. T. XI, p. 273)

A cette lettre si affectueuse et si pressante, son ami répond «qu'il s'efforce d'être gai, qu'il veut bien se faire illusion ; mais que sa provision de courage a besoin de se renouveler». Et l'abbé Aubry de répondre : «Si je veux que vous soyez gai, je ne veux pas que vous cherchiez la gaîté dans les illusions. Les illusions sont d'une ressource si courte et si trompeuse ; elles sont toujours suivies d'une réaction morale d'autant plus douloureuse, quand arrive la déception ; et pour vous, cher vieil ami, pour vous que je connais si impressionnable, si facile à mettre en larmes, la fin d'une illusion, c'est l'abattement, c'est le découragement, l'amertume, c'est quelque chose de voisin du désespoir. Ce que je veux, ce que mon amitié vous demande et vous propose, le voici : Sans vous tromper sur votre situation, ni en bien ni en mal, sans chercher à l'approfondir complètement pour en retrouver les causes dans le passé, regardez-la comme une épreuve pénible et douloureuse qui peut tourner à votre bien. Vous savez maintenant où Dieu a mis pour vous la consolation ; elle se trouve dans votre foi, dans la piété où je suis heureux de vous voir entrer un peu et où je veux vous voir entrer de plus en plus et avec plus de tendresse et d'abandon encore, si cela vous est possible, et je connais assez votre cœur pour savoir que cela vous est possible. Vous avez un cœur aimant, votre premier besoin est le besoin d'affection ; tous les objets auxquels vous vous êtes attaché sur la terre sont passagers, et Dieu vous les a enlevés tour à tour ; une seule chose donc est sans déception et ne passe pas, vous la trouverez dans *l'Imitation* et au pied de la croix, ou pour mieux dire, sur la croix, car vous êtes sur la croix, vous aussi, cher ami. Une sorte de bonheur vous est possible, même sur la terre ; celui de penser que vos souffrances ne sont pas perdues, mais que vous les retrouverez plus tard transformées en gloire, avec ceux que vous avez aimés sur la terre et que vous reverrez là-haut. Pensez encore que vos souffrances et votre sacrifice, vaillamment acceptés, peuvent servir à d'autres. Considérez-vous comme une victime offerte à Dieu pour mériter en faveur des autres, pour aider d'intention tant de prêtres employés au salut des âmes».

«Je vous ai demandé une part dans l'offrande de vos peines ; écoutez-moi, et que votre bon cœur ne me refuse pas ce service : quand vous êtes affligé, pensez que si vous supportez vos douleurs avec joie, je dirais presque en les aimant, vous m'aidez dans mes œuvres. Vous me dites que cette pensée vous soutient, tant mieux, j'en suis bien content, cela prouve que vous continuerez de m'aimer un peu de loin comme de près. Ah ! Oui, pensez à moi un peu tous les jours, priez pour moi, soyez fidèle au rendez-vous que je vous ai donné ; pensez que je suis près de vous, la main sur votre cœur, vous soutenant, vous consolant, partageant votre peine, afin d'en alléger le poids... Pauvre ami, ne soyez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; il vous est bien permis de pleurer, mais tout mon désir c'est de mettre en vous un peu de joie, de faire passer un rayon de vie à travers vos larmes, et de vous montrer le chemin de la patrie où nous allons ensemble et où nous serons réunis... Ne vous inquiétez pas pour l'avenir ; c'est à Notre-Seigneur qu'il faut remettre cela ; appuyez votre tête sur Sa poitrine avec simplicité, confiance et abandon...» (Ibid. p. 282).

Ainsi, peu à peu, l'abbé Aubry associait son ami si éprouvé à sa vie de sacrifice, de prière et d'apostolat : «Je vous l'ai dit, vous ne pourrez jamais trouver la satisfaction et le repos de votre cœur, si vous ne cherchez dans la piété un aliment pour votre besoin d'aimer.... Quand vous aurez de la piété autant que je vous en souhaite, c'est-à-dire quand vous aurez bien compris ce qu'est Notre-Seigneur, alors vous sentirez encore vos souffrances morales, vous souffrirez encore de ce que vous appelez la perte de la vie ; mais vous ne vous trouverez jamais seul, abandonné, inutile, comme vous le dites. Dieu vous a faits, sans doute, une large part d'épreuves et d'amertumes ; et pourtant, si vous avez encore un peu de confiance en moi, croyez bien ce que je vais vous dire : la part que Dieu vous a faite est belle et enviable, c'est une part de choix ; car en vous envoyant des douleurs, Il a formé en vous un cœur délicat et une nature élevée, un instinct de piété auquel il faut obéir. Vous avez une vocation à la piété, au sacrifice, à la résignation ; votre cœur, à ce point de vue, m'a toujours paru renfermer quelque chose d'exceptionnel, de sacerdotal. En général, les chrétiens ne visent guère qu'au strict nécessaire pour le salut ; il y a en vous, et je veux qu'il y ait en vous, plus que cela : une aspiration vers quelque chose de plus délicat et de plus élevé...»

«Vous pensez à Dieu, dites-vous ; mais vous ne Le contemplez que comme créateur, pas assez comme rédempteur, ami, frère, et devenu semblable à nous par amour et pour se faire aimer ; il n'est pas assez, à vos yeux, une réalité vivante, toujours présente en nous, et qui réunit en elle toutes les amabilités et toutes les perfections capables de prendre notre cœur. Vous ne songez pas assez que notre méditation doit s'élever des créatures jusqu'à Dieu, car elles ne sont qu'un reflet de Sa beauté. Vous parlez de la vie et de la mort, et cette pensée n'est que navrante pour vous, c'est une torture ; pourquoi ? Parce que vous ne les envisagez pas assez à leur vrai point de vue ; la vie vous semble belle, et vous vous désolez qu'elle vous échappe si vite ; la mort vous navre, parce que vous n'y voyez qu'un déchirement, une perte. Or, ces vues sont incomplètes et ne peuvent aboutir à vous consoler. La vie est un prélude, une préparation un avant-goût ; tout ce que nous y goûtons de beau est un rayon échappé du ciel et un acompte sur l'avenir. Nous sommes sur le métier, nous sommes des bienheureux en germe, en préparation. Quant à la mort, elle est une séparation, c'est vrai, mais aussi une porte d'entrée dans la vraie vie ; saint Paul l'appelle un gain. Songez donc que nous retrouverons au ciel tout ce que nous avons aimé ici-bas, mais transformé, transfiguré, radieux et tout en sourire et en affection. Cherchez donc en tout le côté de l'espérance ; il n'y a pas, dans toute la religion, un côté où il ne se trouve ; c'est à la foi de vous le montrer» (Ibid.).

L'abbé Aubry apprend un jour que le pauvre paralytique craint de perdre sa vieille mère malade, sa seule compagnie, toute sa consolation : «J'espère encore, lui écrit-il, que Dieu vous la gardera ; n'est-il pas providentiel déjà qu'elle soit restée près de vous à un âge si avancé ? Comptez donc sur celui qui vous a protégé pour vous protéger encore et ne pas vous laisser à l'abandon. Vous connaissez mes principes et ma manière d'envisager la douleur et de prêcher la résignation ; c'est la résignation que je prêche et non l'insouciance ; celle-ci serait un crime, surtout quand il s'agit d'une mère. Mon pauvre ami, je sens bien cet isolement, ce vide qui se fait autour de vous, vos souvenirs qui se dispersent, vos affections que Dieu cueille une à une et vers lesquelles vos bras, vos yeux, votre cœur se tournent avec d'indéfinissables regrets. Ces regrets ne sont pas des fautes ; ils sont dans la nature que Dieu a faite avide d'amour, et aussi dans l'esprit de notre foi qui ne nous défend pas d'aimer. Toutefois, comprenez bien que ces regrets, tout en vous faisant pleurer, ne doivent pas trop vous troubler, ni surtout vous laisser sans force et sans espérance».

«L'âme humaine est une fleur, ses affections sont des pétales qui doivent tomber un à un, quand ils auront achevé leur tâche, qui est de nourrir le fruit au milieu d'eux ; le fruit restera ensuite. Notre âme doit se mûrir à travers la souffrance et le déchirement des séparations ; nous sommes faits pour une demeure qui ne passera pas et où toutes nos affections nous attendent, transformées et devenues immortelles, radieuses, célestes, bien plus pures et plus douces qu'ici-bas».

«Ne dites donc pas : «Pourquoi venir au monde ?» Ce mot est antichrétien ; je sais bien que vous n'y avez pas pensé ; aussi je ne vous gronde pas ; mais ne le redites plus. Je veux que vous pleuriez, mais que vous soyez plus calme, plus consolé, moins révolté ; il est bien vrai que Dieu ne vous a pas, à vous surtout, épargné les peines, mais voyez donc aussi quelles consolations Il vous a données. Vous avez toujours été entouré d'affections dont vous aviez besoin et qui vous ont soutenu le cœur ; si, aujourd'hui, quelques-unes vous quittent, il vous en reste encore, et vous êtes à un âge où la plupart des hommes ont vu toutes les leurs s'effeuiller sans retour. Vous êtes resté jeune par l'esprit et le cœur, par l'imagination, tout en vieillissant et dépérissant par le corps ; il vous manque encore de la foi, c'est pour cela que vous sentez trop amèrement et rien qu'amèrement vos peines, parce que vous ne voulez pas vous rendre, par un peu de piété, plus capable de comprendre ce qu'il y a de bon dans les espérances célestes...»

«Communiez-vous de temps en temps ? Vous habituez-vous à la prière ? Faites cela, je vous en prie, et ne vous livrez pas ainsi sans espoir et sans défense à vos torturantes pensées. Fussiez-vous sans ami sur la terre, vous en avez qui vous attendent dans le ciel ; ayez seulement bien soin de mériter de les rejoindre ; et puis, vous en avez encore sur la terre ; vous savez si ceux-là vous aiment tendrement, sincèrement et du fond du cœur, s'ils compatissent à vos peines. Pour moi, je vous sermonne, je vous gronde même, mais, au fond, je vous comprends, j'excuse votre faiblesse ; et loin de blâmer vos défaillances de volonté et de trouver à redire à vos larmes, au contraire je les bénis et voudrais que mon souvenir et la pensée de ce lien de sympathie vous console un peu et vous semble encore un peu bon et calmant».

«Tout ce que je vous demande, c'est d'être un peu plus chrétien dans votre vie et dans vos pratiques, afin d'avoir moins de mal à comprendre où Dieu vous conduit ainsi par la voie royale de la croix, et d'y avancer avec un peu plus de force ; mais ceci je vous le demande en grâce, et si vous le permettez, au nom de l'amitié que vous me donnez et que vous ne me demandez pas en vain. Courage donc, priez pour moi et pour vous avec moi, comme je suis avec vous dans vos peines et vos impressions... Adieu donc, courage, espérance et confiance ; Dieu est avec vous, et si j'ose le dire, si vous me permettez de le dire, moi aussi je suis et serai toujours avec vous par le cœur et la pensée» (Ibid. T. XI, p. 324).

Le malheur auquel l'abbé Aubry s'efforçait de préparer son ami vint porter un nouveau coup au pauvre infirme ; il perdait sa vieille mère sur laquelle s'étaient concentrées ses affections et qui l'entourait comme un petit enfant d'une sollicitude inquiète et de mille soins délicats : «Ces lignes vous arriveront vers le moment où le corps de votre pauvre mère vous sera enlevé pour toujours. En les lisant, ah ! rappelez-vous bien que je suis avec vous, partageant votre douleur, et tâchant de remonter un peu votre courage. Je vous en supplie, ne perdez pas, devant Dieu, le fruit de vos peines, mais offrez-les Lui pour votre défunte. Que votre consolation, aujourd'hui, soit de penser que vous, son enfant, vous, infirme, pleurant, sans forces, sans famille et isolé, vous allez être encore en relation avec son âme, vous pouvez pour elle bien plus que vous ne pouviez de son vivant. Elle est encore auprès de vous, car la mort nous sépare bien moins que la vie, puisque Dieu laisse nos âmes se rejoindre et se fréquenter. Votre mère est près de vous, non seulement sa tombe et sa cendre, mais son âme. Vous pourrez causer encore avec elle, dans vos prières ; vous ne serez pas seul sur la terre ; n'avez-vous pas assez de foi pour bien vous saisir de cette idée : les cœurs qui vous ont aimé et que la mort a fait disparaître vous aiment encore, sont encore près de vous, plus près de vous que pendant la vie ?»

«Ah ! Que je comprends l'amertume de votre déchirement, vous surtout à qui la Providence n'avait pas donné d'autre famille que votre mère. Ce déchirement vous l'aviez cependant prévu ; il y a trois ans déjà que vous m'en parlez et que je

tâche de mettre en vous un peu de force pour supporter ce grand coup, et un peu de piété pour attendre votre foi, pour occuper votre cœur dans l'abandon, pour mettre devant vos yeux un peu d'espérance et une perspective heureuse, souriante et radieuse encore, plus radieuse mille fois que celle des joies de la terre».

«Je voudrais que vous lisiez saint Paul ; il a de ravissantes paroles pour votre situation : «Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, mais nous en cherchons une future... Nos tribulations, quelque lourdes qu'elles paraissent, sont pourtant courtes et légères, et elles nous procurent un immense poids de gloire et de joie». Et ceci surtout : «Le temps est court, il nous reste une chose à faire : que ceux qui vivent dans le mariage soient comme n'y vivant pas, ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, ceux qui vivent dans le monde comme n'en usant pas, car le monde passera pour nous comme un fantôme».

«Ne soyez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance, car Dieu vous rendra ceux qu'Il vous a pris ; Il les tient en réserve ; si vous croyez en Lui, sachez bien que les âmes bienheureuses ne sont pas loin de nous, et que Dieu leur permet de jouir de Lui sans être loin de nous. Pleurez, sans doute, oh ! oui, pleurez votre mère, mais que vos larmes soient sans amertume ; offrez-les à Dieu pour elle. Elle vous attend, bientôt vous irez à elle. - Je dis bientôt, parce que vos dernières années passeront bien vite. Surtout, surtout soyez calme et résigné ! Du reste si votre douleur est grande, elle me semble bien chrétienne. Que Dieu vous soutienne surtout dans ces premiers jours d'isolement ; et puis qu'Il vous fortifie, vous bénisse et vous sanctifie jusqu'à la fin, car vous n'avez plus maintenant autre chose à faire que d'achever de bien purifier votre âme et de vous préparer à l'éternité ; tout le reste n'est que vide et sottise».

«Vous allez évidemment, dès demain soir, vous sentir dans un vide affreux. Que cette journée soit pour vous plus sainte encore que douloureuse. Relisez, dans notre *Imitation*, le livre où il est parlé de notre unique ami Jésus ; vous y trouverez un adoucissement à vos peines et à vos regrets. Mon Dieu ! Que puis-je donc dire pour vous rendre un peu d'espérance ? Cher ami, partageons ensemble vos peines pour en alléger le fardeau ; laissez-moi les déposer au pied de la croix, et vous prendre doucement la tête pour vous tourner totalement du côté de Dieu... Je sais bien que votre mère aussi m'aimait et avait confiance en moi» (Correspondance, T. XI. p. 350)

Les témoignages si affectueux et les prières si pressantes de son ami adoucirent peu à peu la douleur du cher infirme ; il trouva moins d'amertume à sa solitude ; au-dessus de ses tribulations, les pensées de la foi lui furent douces et calmantes. - «Comment vivre avec vos regrets, lui disait l'abbé Aubry, si vous n'aviez pas la foi à l'Evangile ? Tous vos regrets seraient sans espérance, les prières que votre mère vous a demandées seraient de vains mots, et vous n'auriez plus devant vous qu'une vieillesse infirme, une mort isolée et sans lendemain. Vous êtes chrétien, soyez pieux, et vous verrez comme Dieu vous soutiendra... Méditez un peu l'Evangile ; tâchez de vous élever jusque-là ; vous le pouvez, vous avez dans l'âme tout ce qu'il faut pour cela ; c'est à la lumière de la piété et de l'Evangile que vous retrouverez en vous-même vos défunts, heureux et transformés, transfigurés, vous souriant au milieu de vos peines et vous, aidant à les porter, à les aimer même, s'il est possible, ou du moins à bénir Dieu qui vous les envoie».

Sur le point de quitter la France, l'abbé Aubry voulut adresser à son vieil ami un dernier témoignage d'affection et un suprême adieu. - «Ai-je besoin de vous dire et de vous redire que là-bas, au fond de cette Chine qui engloutit tant et tant de missionnaires, et qu'on veut, à toute fin, saturer de christianisme, je garderai votre souvenir, et que ma pensée se reportera vers vous ? Croyez-le bien, nous restons français par là, et les Anciens nous disent que les souvenirs de la patrie et des affections que nous y avons laissées prennent, par l'éloignement même, une vivacité, une tendresse et une éloquence incomparable... Je sais vos peines passées et actuelles, votre unique et chère espérance dans l'avenir éternel, j'emporte tout cela dans mon cœur. Pensez à moi devant Dieu, aidez-moi dans mes labeurs et mes sacrifices, en priant un peu pour moi, et en offrant à Dieu, à mes intentions et en vue de me soutenir, quelques-unes de vos douleurs et de vos journées plus pénibles...»

«Plusieurs choses m'ont frappé dans votre lettre. La première, c'est que je trouve vos sentiments, votre situation d'âme, la direction de vos idées, bien plus conformes à l'Evangile, et bien plus dans l'esprit chrétien qu'il y a quelques années. Il est évident que sous ce rapport vous avez fait progrès et reçu un peu de lumière ; votre foi s'est agrandie, et le départ même de votre bonne mère pour le ciel vous a, pour ainsi dire, forcé à tourner vos yeux par là et à les tenir attachés à ce lieu que les saints ont appelé la patrie. Oh ! le beau mot : Adoptez-le, et songez donc que vous pourriez même, depuis que votre mère y est entrée, l'appeler votre maison paternelle. Vous êtes plus chrétien qu'autrefois, et votre cœur est plus porté à s'attacher aux pensées et aux consolations de la foi : j'en suis heureux et désire que mon départ, à moi qui ne puis douter de votre affection, vous aide à marcher encore plus avant dans cette voie».

«Je veux que vous corrigiez une manière de dire que je vais vous signaler. Souvent, quand vous parlez de votre bonne mère, vous dites : Ma malheureuse mère, mon infortunée mère. Pourquoi dire ainsi ? Ce langage la contristerait, si elle n'était aujourd'hui dans les joies éternelles, vous attendant et vous aidant à porter le fardeau. Que vous disiez : Ma bonne mère, ma chère mère, ou même ma pauvre mère, en signe de tendresse, très bien ; mais ne l'appellez plus malheureuse ; ne vous semble-t-il pas que c'est elle qui, aujourd'hui, vous le défend par ma bouche ? Certes, je ne puis blâmer vos larmes et cette fidélité de votre douleur ; mais que ce soit une douleur pleine d'espérance, et non une douleur sombre et amère. Votre mère est au ciel, et le ciel est près de vous ; elle vous voit encore, elle vous aime toujours ; elle assiste à vos combats, elle encourage votre âme, elle vous attend bientôt».

«J'aime votre idée de faire dire à la fois plusieurs messes le même jour sur divers points, c'est comme un concert de supplications. Je me réjouis que vous puissiez communier ce jour-là ; faites-le bien pieusement, avec toute votre foi, et que ce soit pour vous bien plus encore une occasion d'espérance qu'une occasion de larmes... Il est bien vrai que votre espérance tout entière est au ciel et que vous n'avez plus grand'chose à prétendre sur la terre. Du moins sanctifiez bien, par la prière, par la patience et en élevant vos intentions, les années que Dieu voudra bien vous donner encore. Surtout, surtout n'oubliez pas cette admirable parole de l'Evangile, gravée sur la tombe de votre bonne mère : Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; mais tâchez de rendre vos souffrances physiques et surtout morales utiles à

vous et aux autres, en les offrant à Dieu, et en Le remerciant, si vous en avez le courage, de vous les avoir envoyées ; un jour viendra où vous serez bien heureux d'avoir su les porter avec foi et résignation».

«Adieu ! Ne m'oubliez pas, je vous en supplie ; donnez-moi une petite place dans vos mérites. Vous êtes une des âmes les plus sympathiques à la mienne que j'aie rencontrées ; vous êtes parmi ce petit nombre d'amis choisis, d'amis de cœur pour qui, avec mes parents, j'offre à Dieu le sacrifice que je vais faire en quittant tout ce que j'aime. Adieu encore ! Restez fidèle à nos principes, et que Dieu vous soutienne jusqu'au bout» (Correspondance, T. XI, p. 550)

Du fond de la Chine, le missionnaire apprit un jour que son vieil ami avait vu s'aggraver son infirmité et ses souffrances : «Oh ! Je voudrais, lui écrit-il, vous voir seulement une heure pour vous parler un peu de votre état intérieur et extérieur ; d'ailleurs ce que j'aurais voulu vous dire se résume d'une manière saisissante dans ce seul mot de Job : «La main du Seigneur m'a touché !» Si vous compreniez pourquoi la main de Dieu vous touche ainsi douloureusement, cette pensée serait pour vous un adoucissement ; peut-être même arriveriez-vous, comme les saints, à éprouver une sorte de joie intérieure, différente sans doute des joies du monde, bien supérieure et plus délicate aussi. Puisse-t-elle, au moins, vous apporter le calme, l'espérance et la sérénité dans votre situation d'infirme, toujours en face de son mal, et se voyant vieillir sans avoir à rien attendre sur la terre».

«Si vous saviez méditer, si vous connaissiez les saints, si vous saviez comprendre qu'ils ont eu, comme nous, une chair infirme, un cœur tourmenté par le besoin d'affection et de bonheur ! Et cependant ils ont trouvé la joie, la vraie joie, dans des souffrances plus amères que les vôtres ; ils savaient que le chemin de la croix est une voie royale, qui conduit au seul bien digne de notre cœur et capable de le remplir. Je vous propose, ne serait-ce que comme exercice d'intelligence, de chercher l'explication de leur bonheur et de leur amour pour leurs souffrances. Si j'étais resté avec vous, j'aurais essayé de faire produire à votre âme quelques-uns de ces fruits exquis de la sainteté, et j'y serais parvenu, car vous avez l'étoffe d'un chrétien au-dessus du vulgaire, et votre maladie vous a préservé de ce qui est, pour la plupart des hommes, obstacle au salut ou attaches terrestres impossibles à rompre. Aujourd'hui, tous ceux que vous avez le plus aimés en ce monde sont au ciel ; votre pensée va souvent de leur côté ; n'oubliez pas, je vous en conjure, de sanctifier ce souvenir, et d'utiliser, pour vos chers morts et pour vous, vos douleurs, en les acceptant avec résignation et en demandant à Dieu de vous faire comprendre, goûter surtout, nos divines espérances».

«Je vous remercie, du fond de mon cœur, de penser souvent à moi. Bien souvent, moi aussi, quand je voyage par les chemins de nos montagnes et les sentiers bourbeux de nos rizières, quand je vais administrer un malade ou visiter une chrétienté, je me demande : que fait mon pauvre infirme ? Alors je le vois sur son lit, évoquant le souvenir de tous les amis qui l'ont quitté, versant une larme, tirant sa jambe à deux mains, prenant un journal, le laissant pour songer et pleurer encore, poussant péniblement son chariot, se faisant traîner au jardin, visitant ses fruits, exhortant ses abeilles, revenant de nouveau à son lit songer et pleurer... Je ne crains pas pour votre salut, mais je voudrais vous voir mériter une couronne plus belle, glorifier Dieu par une manière plus sainte de souffrir et d'édifier votre entourage. Voilà pourquoi j'ai toujours eu l'ambition de vous voir entrer dans la voie de la piété ; vous y trouveriez certainement le repos du cœur et la consolation que vous cherchez partout. Oh ! le beau mot de saint Augustin, qui connaissait si bien le cœur humain : «Seigneur, notre cœur sera tourmenté, tant qu'il ne se sera pas reposé en Vous !» par la foi, la piété, la confiance».

«Oui, cher ami, pensez toujours au missionnaire, et tandis qu'il court après le pauvre Chinois, pour l'amener à l'Evangile, priez un peu, méditez un peu, offrez vos mérites et votre patience, pour l'aider à convertir ce peuple si éloigné de Dieu, si enfoncé dans les ténèbres. Cette manière de prier attirera des bénédictions sur vous et les chers défunts que vous pleurez» (Correspondance, T. XI, p. 592)

Cette fraternité de souffrances, de prières et de mérites fut une grande source de consolation pour le pauvre infirme. - «Dès lors, dit-il, je compris le rôle apostolique de la douleur portée chrétiennement, je me regardai comme un cierge vivant brûlant pour mon ami !» - Et il ajoutait, les larmes aux yeux : «Je conserve précieusement ses lettres, dernier souvenir d'un cœur qui ne pouvait oublier. Quand la mort m'achèvera, ma consolation sera de penser, que j'irai le retrouver». - Le pauvre infirme devait survivre à son ami ; le dernier lien qui le rattachait à la terre étant brisé, sa vie désormais allait s'éteindre dans le recueillelement, la prière, toutes ses pensées tournées du côté du ciel.

Plus tard, l'abbé Aubry ne parlait jamais sans émotion «des heureux mois passés à Guiscard ; ils sont restés dans ce trésor de souvenirs intérieurs qui ne me quitte plus et me rafraîchit ; souvent je retrouve devant Dieu les âmes qui m'ont donné leur confiance : notre bonne demoiselle Forest, toujours debout, portant le deuil de tant de monde sans en être abattue, comme un vrai rocher au milieu de l'océan ; ma vieille Sœur Irène, cette bonne compagne de mes courses aux malades ; elle m'en veut peut-être encore de ce que je lui faisais allonger le pas, avec mes grandes jambes ; elle avait du mal à me suivre ; M. Dubail, l'homme droit et honnête par excellence et dont j'étais jaloux de conquérir l'âme à la pratique religieuse...».

A Guiscard, non plus, on n'oubliait pas «le jeune apôtre» ; et lorsqu'en Chine il succomba prématurément aux grandes fatigues de l'apostolat, le vénérable doyen - M. le chanoine Guedet - put dire : «M. Aubry a laissé, au milieu de notre population, des traces ineffaçables, toutes les sympathies dues à un prêtre d'élite. J'ai appris à le connaître par l'éloge que tous m'ont fait de ses grandes qualités. On n'a qu'une voix pour dire : c'était un vrai prêtre ! On parle toujours de son grand esprit de foi, de sa modestie et de son zèle. On se rappelle avec édification ses longues visites au Saint-Sacrement, pendant lesquelles on le surprenait, priant au pied de l'autel, les bras en croix ou prosterné contre terre. Mes paroissiens n'ont pas oublié ce détail de la vie pieuse de M. Aubry. Pour résumer leurs sentiments d'admiration, ils disent : «C'était un ange de vertu, un vrai saint !» Aussi, la nouvelle de sa mort a-t-elle ravivé la mémoire de ses mérites, dont le récit s'est répété de tous côtés. Ses bons exemples ne seront pas perdus ; ils ont fait du bien à Guiscard, et ils en font encore» (Lettre de M. le Doyen de Guiscard, 1882).

CHAPITRE XIV : L'AUMÔNIER DE PRISON.

Pendant les dernières années de sa vie professorale, l'abbé Aubry reçut, par surcroît, la charge difficile d'Aumônier de la prison départementale de Beauvais. Mgr. Gignoux, qui déjà l'avait vu à l'œuvre, estimait trop sa prudence, son zèle ardent, mais surtout la sûreté de son jugement et sa haute valeur sacerdotale, pour ne pas se féliciter de son choix. Comme l'abbé Aubry lui exposait ses craintes, sa trop grande jeunesse : - «Allez, mon enfant, répondit le vénérable évêque, vous avez ce qu'il faut pour réussir... en prison !»

Je suis ravi, dans toute la fleur de mon enthousiasme et de mes illusions ! écrit-il à un ami. Non pas que j'espère faire merveille auprès de mes trois cents paroissiens, et changer la prison en couvent ; mais enfin je ferai mon possible. Par goût j'aime les gros pécheurs, ceux qui ont un peu de passions bouillonnantes ; et, je n'ai ni efforts à faire, ni mérites à acquérir, pour avoir pitié de la misère humaine. Je sais que je vais avoir là un ministère stérile et douloureux souvent. J'ai souvent demandé à Dieu la force de travailler sans succès, de me sanctifier dans l'insuccès même. Voilà peut-être la réponse de Notre-Seigneur ; puisse-t-elle n'avoir pas pour résultat de me faire sentir ma présomption ?»

Une longue privation de secours religieux, l'organisation défectueuse du service cellulaire, la démoralisation même des gardiens, tout contribuait alors à faire de la prison une école de promiscuité et comme la bouche de l'enfer. Il ne restait guère qu'une ressource, l'observation réglementaire du dimanche. - «A la chapelle du moins je pourrai moraliser à mon aise mes paroissiens», avait dit l'abbé Aubry. Et la loi de Dieu apparut avec lui souriante et pleine de consolation. Prêcher avant tout la miséricorde, telle fut sa devise ; et, du premier coup, sa puissance d'âme et de dévouement se révéla par la conquête du plus difficile de tous les auditoires.

«Ce n'est pas que j'espère les convertir, répétait-il ; mais s'ils n'ont qu'un bon souvenir, je veux que ce soit celui du prêtre. Quelle besogne douloureuse et consolante de ramener ces misérables au bien, ne fût-ce que pour une heure ! - Ne méprisons pas ceux qui tombent, mais assurons-les bien que si d'autres les méprisent, nous ne les méprisons pas. Faisons-leur envisager leur triste sort comme une grande et terrible leçon ; empêchons-les de prendre leur malheur gaiement et follement, comme aussi de s'en abattre ; obtenons d'eux un retour aux réflexions douloureuses mais réconfortantes... Pauvres gens ! Je leur répète à satiété que je n'ai pas peur de leurs péchés, qu'ils m'inspirent uniquement de la compassion, que je veux faire avec eux échange d'estime, de confiance ; et c'est vrai. Je vois du reste les figures s'épanouir à mon arrivée ; non, l'homme n'est jamais tombé si bas, qu'il perde toute confiance et toute dignité. Il lui reste toujours un instinct de droiture ; un besoin de confiance».

«Je veux être l'ami de tous, leur dit-il, le jour de son installation. Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre ? Ai-je demandé à plusieurs d'entre vous. Un cœur généreux m'a répondu : «Oui, un prêtre, c'est notre père !» - Cette parole m'a fait du bien. J'ai senti que je trouverais ici de bons cœurs. Moi aussi, je vous offre un cœur fraternel, un cœur qui vous comprend... Je viens compatir, consoler, bénir, sauver. Si je suis trompé, je veux l'être par indulgence et miséricorde ; heureux déjà si vous sentez qu'il n'est pas de faute dont on ne peut se relever !» - Et sous sa parole de feu, les regards éteints des pauvres parias s'éclairaient, leur visage se transformait, leur attitude ne disait jamais : C'est assez !

Son zèle et sa sollicitude l'attiraient de préférence vers les plus coupables. Plus une âme était enfoncée dans le vice, plus sa pitié pour elle était vive et tendre, plus il tâchait, à force de bonté, de patience, de charité et d'effusion, de l'arracher au vice, pour la jeter dans les bras du divin ami des pécheurs. Il comprenait que si l'innocent a deux aides qui ne sauraient lui manquer, Dieu et sa conscience, le coupable n'en a point, il ne sait plus lever les yeux vers Dieu qu'il a outragé, il craint de descendre en lui-même où il pourrait rencontrer le remords ; son seul et dernier asile est la pitié du prêtre.

A l'autel, l'abbé Aubry aimait à s'entourer de quelques jeunes gens moins tarés, victimes de leurs faiblesses, de la contagion et, le plus souvent du manque complet d'éducation ; il les formait aux cérémonies et au soin de la chapelle. Son esprit de foi éclatait si admirable dans la célébration des Saints Mystères, qu'il forçait le respect des plus endurcis. - «M. l'aumônier, disait-on souvent, c'est un ange à l'autel !» - Par l'émulation, il sut organiser un groupe de choristes, fiers d'être quelque chose dans les petites fêtes de la modeste chapelle. Dès lors, quelle consolation, lorsqu'on entraît dans ces lugubres couloirs où n'éclate guère que le blasphème, d'entendre tout à coup retentir, chantées par des voix viriles et vibrantes, ces belles prières de l'Eglise, les cantiques populaires de Marie ! Ces voix, qui partaient d'en haut, inondant ces vastes corridors désolés, faisaient frissonner l'âme. De tels chants, dans un tel lieu, sur de telles lèvres, avaient une éloquence qu'on ne trouve nulle part ailleurs, et que nous sommes tenté de comparer aux voix du purgatoire. - Combien, parmi ceux dont l'enfance avait été meilleure, se sentirent remués, parfois jusqu'aux larmes, par ces simples cantiques dont l'écho évoquait de lointains et salutaires souvenirs.

Pour combattre le désespoir et les revendications de la haine, pour transformer les loups en agneaux, l'abbé Aubry poursuivit ses chers prisonniers jusqu'au fond de leurs cellules, groupa quelques âmes de bonne volonté, organisa des causeries et des cours d'instruction religieuse. Il en vint à donner des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. - «Rien n'est de trop, disait-il, pour toucher ces malheureux !» Et il s'enfermait des heures entières avec ces hommes au visage dégradé, aux manières grossières, répétant mille fois les mêmes leçons élémentaires, respirant une atmosphère horrible, récoltant une ample provision de vermine. Il sortait de là suffoqué mais heureux de sentir la confiance s'établir, les cœurs se rapprocher de son cœur.

Le résultat d'une telle abnégation fut rapide. - «Je compte quelques bons et sérieux retours, écrit-il à son curé». - Et il eut, dès les premiers mois de cet apostolat si difficile, plusieurs véritables conversions. - J'ai fait communier, à Noël, dix hommes et deux femmes. Ce n'est pas le fruit de mes œuvres, mais l'effet du malheur et de la réflexion, sur des cœurs où une bonne éducation a laissé des vestiges. On ne s'imagine pas à quel point une éducation chrétienne et une enfance pieuse sont utiles plus tard, même pour celui qui trahit sa foi, si coupable soit-il. Ce doit être une grande consolation, pour un curé qui a des enfants à former, que de le savoir. Pour moi, avec mon assortiment d'hommes de toute espèce et de toute éducation, je me crois en position de le voir d'une manière bien vive ; c'est devenu chez moi une conviction profonde, j'en ai encore eu des exemples frappants à Noël». (Lettre, 30 décembre 1873).

Tous les ans, il donnait à la Semaine Sainte une solennité plus grande et obtenait alors quelque recueillement. C'était l'occasion d'entretiens plus touchants sur la miséricorde divine envers les pauvres pécheurs ; il consacrait même les trois derniers jours à une petite retraite préparatoire aux pâques ; et ce ne fut jamais sans fruit. A tous ses amis il demandait de l'aider de leurs prières : « Il est si difficile, leur disait-il, d'arracher à leur misère morale, des pécheurs endurcis et vieillissants dans le vice ! Au secours, aidez-moi, vous le pouvez ; si vous parvenez, une fois par jour, pendant ces trois jours bénis, à faire en ma faveur un petit acte d'amour de vos souffrances, croyez que vous m'aidez puissamment... » (Lettre, 29 novembre 1873)

« J'ai presque envie de vous envoyer un de mes paroissiens, écrit-il un jour à son curé, pauvre malheureux qui n'a dans son dossier que 34 condamnations. J'espère quelque chose de lui et je le prépare à la Première Communion pour Noël. Il est dévoué, actif, travailleur adroit, plein de bonne volonté, mais faible de caractère ; on peut le dominer facilement et le conduire dans le bon chemin... Ah ! On voit de singulières choses. On nous annonce 80 recrues déversées ici d'une prison encombrée... Au fond, le ministère de ces pauvres gens ne diffère pas tant de celui des autres populations, sauf qu'ici, le règlement les amenant aux offices, on peut les moraliser tout à son aise. Je tape sur la mort, sur l'enfer, sur la nécessité du salut ; je me console en pensant que tout cela n'est pas perdu, et que c'est déjà un résultat de faire souvenir aux pécheurs qu'ils ont une âme à sauver ; la conclusion pratique peut n'être appliquée que plus tard ». (Ibid.).

Quelques mois après la révolution qui, en 1871, mit Paris à feu et à sang, 150 Communistes compromis gravement dans l'insurrection, vinrent grossir le nombre des prisonniers. Aux stigmates des passions les plus violentes ils joignaient une haine féroce des institutions et de l'autorité. Plusieurs possédaient une certaine instruction ; la plupart avaient été entraînés aux barricades par les fauteurs de désordre et de guerre civile qui spéculaient sur leur ignorance et leurs passions déchaînées pour s'emparer du pouvoir. L'abbé Aubry entreprit de les éclairer et de les ramener à des idées plus saines, en organisant des conférences. - « Je vais voir mes bons amis les Communards », disait-il en partant. Et il mit dans ces entretiens familiers toute sa patience, tout son cœur, mais plus encore la miséricorde évangélique. Tout prisonnier avait licence de formuler ses objections, mais avec calme et dans les limites des convenances les plus rigoureuses.

Peu à peu ces révoltés, dont les préjugés contre l'Eglise et la société étaient de la dernière grossièreté, virent tomber leurs griefs et se modifier leurs idées. Non seulement l'aumônier les éclairait, mais il arrivait à les toucher, moins par la force des arguments que par l'exemple de son dévouement. Pour la première fois peut-être le prêtre leur apparaissait dans sa belle réalité ; c'était une révélation inattendue ! Aussi, la plupart furent-ils bientôt assidus aux modestes offices de la chapelle et aux instructions, toujours si pressantes et si pleines de charité, de l'abbé Aubry. - « Nous avons été trompés, répétaient-ils souvent, on ne nous y prendra plus ! » Pour plusieurs, ce fut un véritable retour et, à leur sortie de prison, une vie meilleure et plus régulière. L'abbé Aubry les rencontrait quelques fois à Paris : « Ils ont été bien contents de me revoir, disait-il ; ils sont radoucis ; même l'un d'eux a résolu de se marier à l'Eglise ; c'est déjà quelque chose ».

Le ministère le plus consolant et le plus fructueux, dans les prisons, c'est le soin des malades. Là, dans des infirmeries malsaines et abandonnées aux soins de quelques détenus, s'étaient tous les désordres que peut produire le vice dans l'organisme humain. L'abbé Aubry visitait souvent ses chers malades, délaissés entre les délaissés. A peine sorti de table ou des labeurs d'un enseignement absorbant, il leur sacrifiait, comme d'ailleurs à tous les prisonniers, les instants de repos qu'il eût pu goûter au milieu de ses amis. Il arrivait, les poches bourrées de friandises, s'asseyait près de leur lit, les réconfortait, et les amenait peu à peu infailliblement à une mort chrétienne. - « Pauvre père de famille ! dit-il d'un vieillard qui fit dans ses bras une mort chrétienne ; je n'ai pas eu de mal à le ramener à Dieu. Le malheur, en brisant son échafaudage terrestre, a été un grand orateur ! »

Souvent il fut donné à celui qui écrit ces pages, d'assister l'aumônier auprès des moribonds et d'admirer les prodiges de la grâce et les merveilles de la miséricorde divine. - Un jeune homme de 18 ans, jeté en prison par de malheureuses passions, allait mourir dans d'atroces souffrances ; il appelait sa mère avec des sanglots ; ses cris déchirants remplissaient les lugubres corridors ; toute la nuit, jusqu'au dernier soupir, l'aumônier demeura à son grabat, le réconfortant, lui prodiguant des soins maternels ; et le pauvre enfant fit une mort chrétienne et consolée. - Un homme du monde, qui avait connu la fortune et les honneurs, vint un jour échouer dans la triste maison, en proie au plus sombre désespoir ; la rencontre d'un cœur compatissant et dévoué fut pour lui le salut ; il mourut entre les bras de l'aumônier, dans des sentiments de repentir touchant et inespéré.

Le démon, jaloux du bien qui se faisait en prison, tenta de se venger par la calomnie ; mais ce fut en vain. Les menées de ceux que gênait dans leurs abus de pouvoir le zèle infatigable de l'apôtre tournèrent à leur confusion. L'abbé Aubry eut la joie de voir écartés du personnel des gardiens les éléments de perdition et d'obtenir que le quartier des femmes fût confié aux Filles de la Sagesse. Le Directeur général des prisons, M. Choppin, lorsqu'il était préfet de l'Oise, avait beaucoup apprécié le beau caractère de l'abbé Aubry ; d'autre part, il avait trop souvent constaté l'influence salutaire des Sœurs grises dans les prisons, pour ne pas répondre favorablement aux instances de l'aumônier. C'était l'œuvre moralisatrice assurée, le ministère de salut dégagé de toute entrave. Sans doute, la situation des religieuses allait être anormale et fort délicate : réunion de prisonniers des deux sexes dans une même maison, un seul mur formant séparation ; contact des gardiens parfois plus à craindre que les prisonniers. Mais, dès son entrée, la Supérieure, Mère Françoise, commanda le respect par son attitude digne, sa figure franche et sympathique, mais imposante, et ses 17 ans d'expérience dans le ministère des prisons ; elle avait d'ailleurs une haute piété et une parfaite compréhension de la vie religieuse. - « Les sœurs sont à peines installées, écrit l'aumônier, et déjà on s'aperçoit de leur présence. Mais elles seront bien isolées, battues en brèche, et dans une situation pleine de difficultés. Du reste, depuis quinze jours tout est bouleversé ; on assainit le personnel des gardiens ; le directeur Tartarin saute, c'est un phénomène de sottise et d'incapacité pour une tâche aussi difficile - bien qu'il porte un nom tout à fait adapté à sa charge ».

« Pauvres petites sœurs, leur disait-il, le bon Dieu vous bénira ; vous êtes les brebis au milieu des loups, les colombes au milieu des vautours. Les gens du monde vous plaignent ; ah ! ne vous plaignez jamais ; je ne connais pas de reli-

gieuses mieux partagées. Vous êtes comme Jésus-Christ cloué entre deux larrons ; ou bien, puisqu'il est là Lui-même, demeurant au-dessus de vous comme un paratonnerre, vous êtes comme les disciples et les saintes femmes au pied de la croix ; plaignez-vous après cela !»

«Oh ! qu'il vous faut, dans cette grande œuvre, leur disait-il encore, une provision de vie spirituelle et intérieure, pour vous sanctifier, pour préserver votre âme du contact de ce qui vous entoure, pour élever entre vous et le démon qui habite tout près de vous une infranchissable muraille, pour vous sanctifier par ce ministère délicat et profond que vous avez reçu en partage ! Votre œuvre est une œuvre enviable. Je ne connais rien de beau et de touchant comme de sentir qu'on travaille à convertir un cœur perdu, et ma plus grande joie est de voir, par moments, une âme se fondre sous mes efforts... En ce mois du Sacré-Cœur, je demande pour vous au bon Dieu le trésor intérieur de grâce, de piété, d'attachement à Notre-Seigneur et de dévouement total à Ses intérêts, sans lequel on ne fait rien de bon pour soi ni pour les autres, surtout dans la carrière religieuse et sacerdotale, et dont vous avez tant, tant, tant besoin dans un milieu si peu chrétien, si occupé par le démon, et si livré à tout ce qui éloigne de l'esprit de foi».

«Il faut que vous me promettiez toutes quatre, de prier beaucoup pour moi, et d'offrir au bon Maître pour moi une petite portion de vos souffrances. Ne vous découragez jamais dans l'insuccès ; devant Dieu il n'y a jamais d'insuccès, à tout coup l'on gagne ! Quand le grand livre sera ouvert devant nos yeux, il se trouvera que nous aurons beaucoup fait les jours où nous pleurons de n'avoir rien fait».

L'aumônier voulut fonder aussi une bibliothèque ; l'idée chrétienne et moralisatrice, seule, y donnait droit d'entrée aux œuvres de littérature. Bientôt, l'Evangile et *l'Imitation*, mis entre les mains des prisonniers, devinrent, pour plusieurs, l'instrument du salut. Mais, comme il faut penser aussi aux besoins physiques de la vie, il recueillit les offrandes de quelques âmes compatissantes et s'ingénia à former une caisse de secours - la bourse des prisonniers - où ceux-ci, à leur sortie puiseraient les secours les plus urgents - moyen infaillible de les toucher et d'encourager leur bonne volonté. - «Je me rappelle, raconte-t-il dans une de ses lettres, cette bonne vieille fille infirme, au visage ridé et ratatiné, au drôle de petit bonnet blanc ; elle m'apportait des vêtements pour les prisonniers sortants ; elle y joignait toujours deux grosses pièces de cent sous, sans rien dire ; mais son silence signifiait : «Moi je suis une pauvre vieille mendiante, et si je vous apporte ceci, c'est qu'on me l'a donné pour vous...» Tâchons d'aller aussi haut qu'elle dans le paradis».

Favorisé par le Directeur Général des prisons, admirablement secondé par les religieuses qu'il venait d'installer, l'aumônier consacra dès lors aux détenus tous les instants dont il pouvait disposer. Plus de récréations, plus de sorties, plus de promenades. Il se priva même de l'étude. - «C'est désolant, dit-il un jour, je ne travaille plus ; me voici passé à la besogne extérieure. Aussi, comme je m'affadis, comme je perds mes convictions en études ! Je suis furieux quand j'y pense». - Il courait, littéralement, «à ses chères âmes», de cellule en cellule, d'atelier en atelier. «Ses bons amis» reconnaissaient son pas. A peine entré, il était entouré, les visages s'épanouissaient, car il avait toujours une parole d'affection, un mot d'encouragement, quelque fruit pour les plus jeunes, une vaste tabatière où les vieux puisaient leur «petite consolation».

L'abbé Aubry vit arriver un jour un jeune homme de bonne famille, entraîné au désordre par les mauvaises compagnies. La tendresse et le dévouement de l'aumônier le touchèrent ; rentré dans le monde, il mena la vie la plus exemplaire, conservant «une reconnaissance et une soumission toute filiale pour celui qui avait été, écrivait-il, son consolateur et son père». - «Je suis un ancien paroissien de M. Aubry, nous avouait un autre - riche commerçant converti en prison». - Et il ne parlait jamais sans émotion de son cher aumônier. Il vint lui dire adieu au séminaire des Missions-Etrangères ; il faisait l'édification de sa paroisse, nous dit son curé, après en, avoir été le scandale. Il est mort depuis dans des sentiments admirables. - «J'avais trouvé dans cet homme beaucoup de sincérité, disait l'abbé Aubry ; c'est un des exemples les plus frappants de la sympathie spontanée que rencontre la vérité dans les âmes droites».

Citons encore l'exemple d'un riche protestant qui dut à la prison d'apprendre à connaître le prêtre catholique. - Votre souvenir, écrivait-il à celui qui l'avait soutenu dans le malheur, n'éveille en moi que des idées douces et consolantes, des idées de reconnaissance et d'amour chrétien ; je vous bénis chaque fois que je pense à vous. Quel bonheur de vous avoir rencontré ! C'était une faveur de Dieu, car bien des prêtres, zélés d'ailleurs, n'ont pas toujours ces idées si élevées et si bien exprimées, cette tolérance, cette foi, cette charité, qui éclataient dans toutes vos paroles... Je vous ouvre mon cœur en toute sincérité ; j'espère vous avoir fait comprendre combien je vous estime. Ah ! Si tous les hommes vous ressemblaient, il n'y aurait plus sur la terre qu'une religion, la charité !...» (Lettre d'un prisonnier, 1873).

L'accès des cœurs les plus endurcis par une longue chaîne de crimes était plus difficile, hérissé d'obstacles presque insurmontables. Mais l'aumônier ne se décourageait pas et n'échouait pas toujours : témoin ce criminel condamné à la déportation perpétuelle, appartenant d'ailleurs à une famille tarée. L'abbé Aubry avait adopté son fils unique - un enfant de sept ans. Dès lors la conquête du père fut rapide. En quittant la France pour toujours, le pauvre galérien n'était plus reconnaissable sous la transformation de la grâce. - «Faites de mon enfant un parfait chrétien, écrivit-il de Nouméa ; car, je le reconnais aujourd'hui, un bon chrétien dévie rarement ; il a toujours la crainte de Dieu. Surtout, qu'il ne se laisse pas entraîner au libertinage ; une fois ce premier pas fait, il s'en suit le vagabondage, puis le vol qui est la clef du bagne... Au milieu de mes angoisses poignantes, lorsque je pense à vous, dit-il encore à son bienfaiteur, il se forme en moi une sorte de résignation qui me fortifie... Oh ! dites bien à mon cher Joseph de ne pas faire comme son père» (Lettre d'un déporté).

Plus tard, l'enfant allait faire sa première communion, nouvelle lettre de l'exilé, touchant témoignage de la transformation opérée dans cette âme par le ministère de l'aumônier. - «Ma plume est impuissante à exprimer ce qui se passe dans mon cœur, écrit-il à son enfant. Tu es bien jeune, mon petit ange, pour comprendre le bonheur d'un malheureux qui, à huit mille lieues de son pays, peut néanmoins communiquer avec toi. Tu ne possèdes pas ton père selon la nature ; mais console-toi, ton vrai père, c'est Dieu ; celui-là tu Le possèdes, et tu Le possèderas mieux encore, lorsque bientôt tu Lui auras donné asile dans ton cœur».

«Oh ! qu'il sera beau pour toi, mon cher Joseph, le jour où le bon Jésus te dira : «Prépare-moi ton petit logement, mon enfant, je veux souper avec toi ce soir ; tu es bien sage, tu es bien soumis à tes maîtres, tu aimes ton malheureux père,

tu Me pries souvent pour lui. En récompense, Je viens te visiter, Je répandrai mes bénédictions sur toi, afin que tu grandisses dans la vertu, et qu'un jour tu me voies face à face au ciel... Mais ma raison se trouble, mon cher petit, et c'est le résultat de la grande émotion que m'a procurée ta lettre ; elle est pleine de mille douces choses de consolation ; elle me met du baume dans le cœur... Dis à M. l'aumônier que je lui garde un sentiment de grande reconnaissance pour le bien qu'il fait à mon enfant bien-aimé».

«Adieu ! Je suis ravi de savoir que, prochainement, tu iras, blanc comme neige, recevoir ton créateur pour la première fois. Dans l'espoir que Notre-Seigneur t'assistera de Sa grâce en ce jour solennel, et me bénira moi-même, je me dispose à faire mes pâques. A la réception de cette lettre, mon petit ange, tu feras à Dieu cette prière : Mon bon Jésus, je désire que mon papa, qui vous a reçu dernièrement, soit en état de grâce ; et moi je Vous prie humblement de me faire la grâce de Vous recevoir pour la première fois de ma vie, comme Vous voulez que les petits enfants Vous reçoivent. Accordez-nous à tous deux une bonne mort, afin que, séparés en cette vie, nous soyons unis dans l'autre» (Lettre du même, 1876).

La sollicitude de l'abbé Aubry ne se bornait pas aux limites de la prison. Inquiet de pourvoir aux intérêts matériels, et surtout d'assurer la persévérance chrétienne de ses chers prisonniers, il les suivait dans le monde, s'imposait mille démarches pour leur créer une situation, brochant des placements, travaillant à leur réhabilitation. Aussi, le souvenir de l'aumônier leur était d'autant plus cher qu'ils pouvaient toujours compter sur son dévouement. - «Pauvres gens, disait-il, comme ils ont besoin de sympathie !» Plus tard, il en retrouva plusieurs à Paris ; ils lui serraient les mains avec émotion et lui redisaient leur reconnaissance et leur attachement.

A leur sortie de prison, tous avaient le mot d'ordre ; la première visite des libérés était pour l'aumônier. Aux derniers et pressants conseils de sa tendresse apostolique il ajoutait un peu d'argent ; puis, passant dans sa chambre à coucher, transformée en magasin, il trouvait toujours pour le partant quelque bonne pièce de vêtement. - «Un soir, raconte un de ses élèves, je trouve dans sa chambre un communard récemment sorti de prison ; il venait le remercier et pleurait en le quittant, ou plutôt ils pleuraient tous deux !»

«Vous avez maintenant ce qu'il faut pour être heureux, écrit-il à un père de famille dont il était devenu le soutien au moment le plus désespéré ; fuyez les mauvaises compagnies, restez bon chrétien ; soyez doux, laborieux, tranquille, et je réponds de votre bonheur». - Et, de temps en temps, il recevait encore sa visite. - «Celui-là restera fidèle au bon Dieu, écrivait l'aumônier, et ne perdra pas le profit de cette leçon du malheur qui est si dure sur le moment, et quelquefois si utile dans une vie. Il travaille et fait ses devoirs ; il s'est enrôlé dans un cercle catholique. Sa femme, qui est une bonne petite chrétienne, vend à boire et à manger ; leurs affaires vont bien. Ce souvenir de prison ne leur est pas trop pénible, et nous en parlons quelquefois en toute simplicité, sans que ni l'un ni l'autre ne songent plus à rougir. J'avais toujours peur que mes relations et mon nom ne produisent une impression amère sur les familles ainsi éprouvées ; j'ai fait l'expérience qu'au contraire, pour ceux qui ont pris occasion de leur malheur pour se retourner vers Dieu, ce souvenir s'adoucissait, et ils me voyaient sans peine».

«Si je passais un moment avec vous, écrit-il du fond de la Chine à un de ses plus chers convertis, peut-être vous gronderais-je un peu, si je trouvais que vous vivez en chrétien négligent, ou que vous vous laissez aller quelquefois à ces accès d'humeur noire et fantasque d'autrefois pour les faire tomber sur votre pauvre femme, comme si elle n'avait pas encore assez souffert, assez pleuré pour vous... Ne vous offensez pas de me voir entrer dans ces détails indiscrets ; ne suis-je pas un peu de la famille ? Est-ce avec vous qu'il faut cacher ma pensée ? Je sais bien qu'avec le meilleur cœur du monde, on a ses défauts et ses brusqueries. Si donc, par hasard, je mets en ce moment le doigt sur la plaie, vite corrigeons cela encore une fois, et qu'il n'y ait rien pour déranger la bonne harmonie ; car, chez vous surtout, la bonne harmonie est la moitié ou les trois quarts du bonheur intérieur. Je sais du reste que les cœurs sont d'accord ; si j'ai peur de quelque chose, ce n'est pas d'un trouble profond, mais de ces petits orages inutiles et sans motifs. Surtout, surtout ne vous offensez pas de me voir parler ainsi, puisque vous savez quel sentiment m'inspire ces paroles».

«Je vous recommande bien instamment d'éviter les tristes camarades qu'il est facile de faire à Paris ; il faut parfois une énergie en quelque sorte héroïque pour éviter les occasions et repousser les sollicitations des misérables qui ne cherchent qu'à entraîner les autres dans leurs vices. Restez dans votre petit coin bien laborieux et tranquille ; n'ayez pas d'autre intérêt que celui de votre petite famille, et vous serez certainement heureux... Ici, voyez-vous, nous avons de braves chrétiens, et nous donnerions notre sang pour eux, comme nous leur donnons notre vie. Mais ces pauvres peuples sont si abrutis par nature, qu'on ne trouve à peu près jamais cette affection et cette reconnaissance que vous m'avez toujours montrées depuis vos malheurs... Que Dieu vous bénisse tous, et n'oubliez pas que mon premier et mon dernier désir pour vous, est que vous ne perdiez pas votre âme et vos sentiments chrétiens ; tout est là, et, en dehors de là il n'y a plus que misère et désolation de l'âme» (Lettre, 25 octobre 1877).

Ajoutons que cet ancien prisonnier avait été bien élevé, qu'il avait conservé une certaine délicatesse de conscience et de cœur. - «C'est un de ceux, disait l'aumônier, à qui j'ai vu le malheur faire le plus de bien, et dont la dignité s'est relevée au contact de gens qui n'en avaient plus ; il m'était précieux et m'aidait, quand je voulais préserver quelque pauvre jeune homme en qui je sentais de la bonne volonté... D'ailleurs, ajoutait-il, si j'ai pu gagner quelques-uns de ces malheureux c'était toujours ceux dont l'enfance avait été un peu soignée et qui avaient entendu la parole d'un saint prêtre avant d'arriver à l'âge où le cœur s'endurcit».

Ce fut une véritable explosion de regrets et de larmes, lorsqu'au dernier moment les prisonniers apprirent le départ de leur aumônier pour les Missions. On l'entourait, on voulait serrer encore cette main, si douce à panser les blessures de l'âme, cueillir une dernière parole d'affectueux encouragement. Lui, était plus brisé que ces pauvres gens. - «Ah ! disait-il, quel lien étrange et puissant s'établit entre le cœur du prêtre et celui des malheureux qu'il voit souffrir, qu'il a pu consoler un peu et ramener vers l'Evangile ! Je ne connais rien de plus attachant que de travailler à la conversion d'un cœur perdu, et ma grande jouissance est d'avoir vu parfois une âme qui se fondait sous mes efforts». - Quelle réponse éloquente à l'étonnement que marquaient certains ecclésiastiques, scandalisés de voir l'abbé Aubry si dévoué à de malheureux pri-

sonniers, le déchet de la société ! Et n'est-il pas admirable l'apôtre qui travaille à ramener les coupables et les déchus aussi près de Dieu que possible ! Une âme que dirige une passion unique, ne ramène-t-elle pas tout à sa passion ! Or, la passion de l'aumônier, c'était de sauver des âmes, et plus elles étaient perdues, plus il voulait les sauver.

En Chine, le missionnaire porta toujours le plus vif intérêt à l'œuvre des prisonniers : « Que fait-on de mes chers cantiques, écrivait-il à la Mère Françoise ? Y a-t-il des malades ! Mon pauvre petit enfant de chœur me regrette-t-il un brin ? Nos pauvres gens ont-ils compris ma détermination, et n'ont-ils pas pris cela pour une disgrâce, ou une recherche d'avancement ou de position plus gaie, plus avantageuse. Je veux que vous fassiez part de mon bon et amical souvenir aux pauvres femmes qui m'ont connu. J'en ai converti bien peu ; que toutes se rappellent mes conseils et demandent au bon Dieu la force de renoncer au péché et la grâce d'un retour sincère. Le bonjour particulièrement tendre à ma petite vieillotte que j'ai confessée la dernière ».

Sur le point de s'embarquer pour les Missions, l'abbé Aubry avait appris la libération d'un prisonnier qui lui était plus cher et sur la persévérance duquel il croyait pouvoir compter. - « Avec quelle joie j'ai appris la nouvelle de votre délivrance, lui écrit-il. Je ne veux pas quitter la France sans vous envoyer un dernier mot de bon souvenir et de fraternel souhait. Soyez heureux, vous et les vôtres, soyez plus heureux. J'approuve entièrement votre ligne de conduite ; la dignité de votre situation exige que vous gardiez fidèlement cette attitude. Ne vous découragez pas. J'ai toujours cru que le bien-être moral dans lequel vous allez vous retrouver agirait mieux que toute médecine. Oh ! je n'ai pas de mal à me figurer l'impression que vous avez éprouvée, en vous retrouvant tout à coup au milieu de ces figures aimées. Goûtez bien votre joie et celle des vôtres ; songez à ceux qui ont tant pleuré votre absence et tant désiré votre retour. J'avais surtout compassion pour madame D... ; c'est pour elle surtout que je me réjouis aujourd'hui. Je comprends les douleurs poignantes et les angoisses par lesquelles elle a dû passer depuis trois ans. Vous lui devez beaucoup, et ce sera certainement pour son cœur une grande et consolante compensation, si vous prenez à tâche de lui montrer, par votre douceur, vos prévenances et votre dévouement, combien vous appréciez ce qu'elle a souffert pour vous ».

« Evidemment, votre vie va se concentrer tout entière sur la famille, et vous allez vous renfermer dans ce petit cercle d'affections si douces qui vous ont soutenu et qui vous attendaient au retour. Afin que Dieu vous bénisse et n'y laisse plus entrer d'amertumes, j'espère bien qu'à Lui, vous Lui conserverez la place qu'Il a reprise, et que vous vivrez en chrétien. Voyez un prêtre ; soumettez-lui votre *modus vivendi* au point de vue religieux. Ainsi votre conscience sera tranquille et vous vous serez assuré une condition de paix. Les traverses que vous avez eues auront été utiles pour l'éducation de votre enfant ; quand vous le verrez de près, vous aurez la surprise de trouver en lui, au point de vue du cœur et de l'esprit, une compensation ménagée par la Providence ».

« Courage, grand courage ! Quand on vous verra sérieux, consciencieux, cherchant à donner satisfaction à tous, non seulement on ne pourra vous jeter la pierre, mais encore on vous estimera, et vous aurez travaillé pour l'avenir de votre enfant. Pour moi, oui, je suis assuré que vous ne m'oublierez pas. Comprenez bien que vous aussi, vous êtes noué à l'un des souvenirs les plus profonds de ma vie, et que je ne puis oublier non plus ces bonnes et longues conversations, cette intimité dont la pauvre cellule a été témoin, cette confiance et cette reconnaissance que vous me montriez quand je ne vous donnais pourtant que des paroles et de l'amitié ? Mais aussi, ce qui m'avait touché et ce qui était pour moi irrésistible, c'était de vous voir oublier, dans nos entretiens du soir, vos peines et les tristes murs qui vous entouraient ».

« Courage et consolation à vous tous ; je prends bien part à votre joie. Mme D..., soyez heureuse, et que Dieu donne à vos mains la vertu de guérir les malades. Ne m'oubliez jamais, je vous en prie ; la vie que j'embrasse n'est pas douce ; puissé-je y travailler utilement... Adieu ! Si la bénédiction d'un missionnaire partant peut vous faire du bien, que la mienne aille sur vous et sur votre petite famille les meilleures grâces de Dieu » (Lettre, 25 septembre 1875).

Citons enfin cette dernière et si touchante lettre où se révèle une fois de plus le grand esprit surnaturel du missionnaire et son ardente dévotion au Très Saint-Sacrement : « Vous savez, ma chère Sœur j'ai une confiance particulière en Notre-Seigneur présent dans le Tabernacle de la prison ; c'est pour moi un pèlerinage qui en vaut un autre. Or, ne pouvant plus y aller moi-même, je compte sur vous pour y faire de temps en temps une petite station à mon profit, et demander à Notre-Seigneur de m'accorder force et courage - je parle avant tout de cette force intérieure et surnaturelle sans laquelle il n'y a pas de vrai prêtre, ou sans laquelle un prêtre n'est qu'un manœuvrier sans action sur les âmes... J'ai appris les merveilles qui s'opèrent dans la prison ; tout le monde voudra y aller, et déjà, me dit-on, cela commence bien, et toutes les places sont prises ; je suis bien heureux, de savoir cette œuvre en bonne voie. J'espère que vos petites œuvres iront de mieux en mieux, et que vous recueillez de belles consolations au milieu de vos pauvres gens. Que Dieu vous donne un apostolat fécond ; qu'Il se serve de vous pour sauver beaucoup de ces pauvres âmes. Quelle consolation pour vous, quand vous aidez un mendiant, un pécheur, à mourir en chrétien ; quand vous en ramenez d'autres au bien, ne fût-ce même que pour une heure ! Quel bonheur quand vous avez pu empêcher un péché mortel, obtenir une prière sincère et vraiment sortie du cœur ! Et que sera-ce, si vous obtenez cela souvent, et si votre vie est remplie de ces petites victoires ? Quel gage de salut, et quels droits acquis aux bénédictions du bon Dieu ! » (Lettre, 22 décembre 1877).

CHAPITRE XV : L'AUMÔNIER DES RELIGIEUSES.

De tous les ministères que le prêtre est appelé à exercer, il n'en est pas de plus élevé et de plus consolant, mais de plus difficile et de plus délicat que la direction des âmes consacrées à Dieu dans la vie religieuse. Il était dans le dessein de Dieu que l'abbé Aubry se formât à ce nouvel apostolat, avant d'embrasser la carrière des missions. Ainsi, traverser tous les rangs de la société - même ce qui est en marge de la société, le monde des prisons - se familiariser avec tous les genres de ministère, telle devait être la préparation du futur missionnaire. Sa vie d'étude avait réalisé la synthèse des sciences dans la théologie, sa vie d'apostolat ne réaliserait pas moins, et au plus haut degré, la synthèse du ministère sacerdotal sous toutes ses formes.

Au couvent du Sacré-Cœur de Saint-Aubin, dont Mgr Gignoux le nomma aumônier, il fut redevable d'un nouveau progrès dans la science des âmes et d'une vie spirituelle plus intense. En prenant contact avec des âmes vouées à la per-

fection, il fut amené à faire, pratiquement et dans le vif, l'étude des voies de Dieu dans ces âmes, et pressé de fortifier en lui-même ce sens de la vie intérieure, ce goût des choses divines, cette habitude de l'oraison, surtout ce commerce intime avec Notre-Seigneur qui devaient l'élever à un si haut degré de piété. On n'a pas oublié, au couvent, ses conseils pleins de sagesse sur la vie religieuse, son zèle pour la formation des novices et l'avancement spirituel des sœurs, son ardent amour de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Il faisait passer toute son âme de théologien et d'apôtre dans ces entretiens où l'on ne savait qu'admirer le plus, de l'élévation et de la justesse des vues sur l'état religieux, ou de l'énergique simplicité, parfois même de la rudesse de l'expression qui, après tout, n'est que la forme que revêt l'amour - car l'amour n'est pas somnolent. C'étaient la doctrine admirable du renoncement, la pratique des vertus cachées et de la vie réelle, mises à la portée des plus humbles.

«Que de chrétiens, leur disait-il, sont prêts à mourir pour Notre-Seigneur, s'il se présente une grande occasion ; martyrs d'intention, endormis dans la tiédeur, dont le zèle, la piété, l'esprit de sacrifice sont tout spéculatifs, et qui succombent aux moindres efforts de la tentation ! Inutile de faire de si beaux rêves pour se briser contre les murailles de la vie réelle. Comme les saints, prenez la vie telle qu'elle est, sans vous perdre dans des aspirations trop ambitieuses. Comprenez-le bien, votre état, c'est l'abnégation des petites vertus. Quand la femme du monde demeure pieuse au milieu des tracasseries de la famille et des entraînements de la société ; quand l'ouvrière gagne son pain à la sueur de son front, et trouve dans sa foi l'énergie de résister au mal : c'est de l'héroïsme, cela ! Si vous cherchez le sublime, restez dans le monde, soyez-y ainsi vertueuses, ce sera de l'héroïsme. Mais si vous voulez embrasser sérieusement la vie religieuse, la sainteté sera pour vous dans les petites choses. On n'a pas d'héroïsme à faire au coin d'un bon feu, entouré de toutes les facilités de la vie spirituelle, abrité contre le siècle par les murs d'un couvent. Tout alors contribue à rendre la vertu facile... Et dire que vous pouvez encore compter sur le ciel après une vie si tranquille ; dire que Dieu veut bien vous donner ce qu'il appelle une récompense ! Récompense de quoi, Seigneur ? Non pas des mérites de Vos créatures, mais des dons de Votre bonté. » (*Entretien sur la vie religieuse*).

Sans cesse, l'aumônier met les religieuses en garde contre l'esprit séculier et mondain, ce subtil dissolvant qui s'infiltre partout : «Ne regrettez pas ce que vous avez quitté, leur répète-t-il ; car rien de ce que vous avez quitté n'est éternel, et ce qui n'est pas éternel est bien peu de chose ! En choisissant pour votre lot une vie de sacrifice, vous n'avez fait qu'avancer un peu le jour de la séparation ; il serait toujours venu plus tard ; un peu plus, un peu moins, ce n'est pas la peine d'y regarder. Voyez, tous vos souvenirs s'en vont, les figures aimées disparaissent l'une après l'autre ; tout se disloque, tout se disperse, le vide se fait autour de vous, jusqu'à ce que ce soit votre tour de mourir ; un jour viendra où vous ne serez plus même des souvenirs. Mais au moins votre chemin, à vous, aboutit à quelque chose de meilleur et de plus radieux que celui des simples chrétiens. Chères sœurs, avez-vous pensé à cela : Le ciel des religieuses ! Le ciel des âmes pures et crucifiées, ce n'est pas le ciel de tout le monde !...»

Aucune expression ne lui semblait non plus trop énergique, pour dénoncer une certaine piété toute de sentiment et de sensibilité, qui affadit le cœur, fausse l'esprit du christianisme. - «Si nous prenons la piété pour un sentiment mélancolique ou frivole qui chatouille le cœur, nous n'y avons rien vu ; nous n'avons pas compris ce qu'il y a là de ferme et d'inébranlable, au milieu des épreuves et des dégoûts spirituels, ce qu'il y a de sacrifice obscur, de raison froide et sans poésie pour la nature... La piété, c'est un état et une lutte ; c'est l'union à Dieu par le souvenir de Sa présence, par le sacrifice de Sa volonté, à travers les joies et les peines. La piété, c'est la résistance à l'attrait intérieur du mal, la patience, le devoir plat, vulgaire, inaperçu» (*Entretien sur la piété*).

La piété vit d'exercices ; les pratiques de dévotion sont les canaux de la vie surnaturelle, mais ils ne sont pas la vie surnaturelle. - «Il serait facile, disait-il, de passer votre temps en exercices de piété sans vous corriger, sans aimer Dieu efficacement. Par un étrange renversement des choses, on substitue souvent les pratiques de dévotion à la dévotion. Ne prenez pas le change ; mettez en vous ce que vous voyez en Notre-Seigneur ; apprenez à Le connaître, à L'aimer, tout est là !»

«Ah ! s'écriait-il souvent, quels petits grains de poussière nous sommes en face d'une sainte Thérèse, d'une sainte Gertrude et de tant d'autres !» - «Comme nous devrions nous anéantir devant le tabernacle, disait-il encore !» Et il parlait sans cesse de «l'habitation du Saint-Esprit et du beau travail de la grâce dans les âmes de bonne volonté» ; de «l'union intime de l'âme fidèle avec Notre-Seigneur», union non pas seulement par le cœur, mais aussi par l'intelligence.

«Vos sacrifices, les mérites dont vous ornez votre âme par la grâce de Dieu, les actes d'amour que produit votre cœur sous l'influence du Saint-Esprit, vous donnent le droit de vous dire, en regardant très loin, très loin devant vous et au-dessus de vous, ces grandes figures surnaturelles, sainte Gertrude, sainte Thérèse : «Encore un petit pas de fait pour me rapprocher de mon idéal ; quel bonheur !» Toutefois, les actes isolés ne suffisent pas pour nous rendre semblables aux saints. Ce qui constitue la sainteté, c'est un état habituel de prière, d'union à Dieu, d'abnégation de soi-même, d'amour de Notre-Seigneur. Le Surnaturel inspire toute la vie des saints ; il est comme le sol fertile sur lequel le Saint-Esprit sème, arrose, cultive, fait pousser fleurir et fructifier chacun des actes particuliers. Cela revient à dire : il faut viser à ce point fondamental, l'union à Notre-Seigneur par l'intelligence comme par le cœur.

«Je dis l'intelligence et non pas seulement le cœur. Il faudrait, pour m'expliquer, développer toute la théorie de la piété. Vous autres, femmes, vous ne voudriez vivre que par le cœur, voir dans la piété une affaire de sentiment. Au contraire, l'homme ne vivrait que par l'esprit, et aurait une tendance marquée à tourner sa piété en raisonnement. Toutefois, l'homme est plus complet que la femme ; et c'est pourquoi, dans l'Eglise, c'est à lui qu'a été donnée la fonction de l'enseignement. Il y a pourtant du vrai dans cette critique, et, entre ces deux tendances, la seconde serait plus généralement la nôtre ; et voilà pourquoi Dieu a soumis les femmes aux hommes, même dans les choses spirituelles ; mais il a voulu que les hommes subissent toujours quelque peu, souvent à leur insu, l'influence des femmes. L'homme fournit les principes, ce qui soutient la piété, la rend solide, forte ; en même temps il apprend, au contact des âmes qu'il dirige, à donner à sa vie spirituelle quelque chose de plus mystique et de plus tendre. Dans ces âmes géantes, sainte Gertrude, sainte Thérèse, la piété est faite d'intelligence aussi bien que de cœur, et leurs écrits présentent une admirable connaissance des

principes, une lumière de doctrine, une philosophie, qui les rendent aussi attrayants pour les hommes que pour les femmes. D'ailleurs, toute sainteté vraie, complète, est un travail du cœur aussi bien que de l'intelligence, qui aboutit à la transformation de l'un et de l'autre. Le travail de l'intelligence consiste à nous instruire à fond de la science de Dieu, les principes de la foi et de la vie intérieure, à rendre notre foi éclairée ; à méditer les vérités révélées et les raisons de la conduite de Dieu sur nous ; à nous nourrir des pensées qui emplissent les Livres Saints ; enfin, à orienter notre esprit du côté du ciel, de telle sorte que toujours et de lui-même, il regarde les choses à la lumière d'En-Haut - *Scientia sanctorum*.

« Cette habitude une fois prise, peut-on avoir le temps et le goût de penser au monde, à ses niaiseries ? Peut-on se laisser séduire par ces bagatelles de néant, auxquelles cependant les âmes se laissent prendre, comme des alouettes au miroir ? Les âmes que Notre-Seigneur appelle les oiseaux du ciel - *Vocare coeli* ! Chères sœurs, n'abaissions jamais notre regard ni votre vol vers le monde ; c'est une figure, et encore elle passe ; comment donc s'y attacher, s'y fixer ? Je m'imagine sainte Gertrude toute plongée dans le Surnaturel, si élevée au-dessus du monde par ses pensées et ses affections, qu'elle ne songeait même plus à le mépriser et à s'apercevoir de son existence » (Lettre. T. XIII, p. 97)

Un soir, au sortir du salut, comme il rencontrait un groupe de religieuses : - « Je suis sûr que vous n'avez jamais bien compris l'*Ave verum* », leur dit-il ; et, sur le seuil de la chapelle, il leur fit, en s'éloignant, un commentaire enthousiaste de cette admirable prière. - « Voyez-vous, ajoutait-il familièrement, nous devrions être pleins de Notre-Seigneur, répandre Sa bonne odeur, Le faire sentir partout. C'est comme le tonneau qui a été rempli d'une liqueur précieuse ; si on en suçait les parois, il s'en exhalerait encore quelque chose ».

L'un des ministères les plus touchants et les plus délicats de la vie religieuse, c'est le soin des novices ; l'abbé Aubry apportait à leur direction une sollicitude continue. - « Il ne faudrait à leur tête que des saintes Thérèses, disait-il à la mère des Novices. O le beau ministère ! O la mission enviable de former et d'éclairer des âmes, peu avancées sans doute et peu délicates, mais cependant toujours susceptibles, après beaucoup de travail et de sacrifices, de recevoir la lumière, de goûter le don céleste, et de marcher ensuite dans cette belle carrière de la vie intérieure, sans avoir plus aux pieds ces entraves abrutissantes de l'esprit mondain, et ce boulet des aspirations terrestres qui arrête tout court et fatalement notre vol vers le beau ciel pur où Notre-Seigneur rayonne, entouré des saints et des saintes, et nous appelle à nous envoler à grands coup d'ailes ! *Nos autem spiritum hujus mundi non accipimus, sed spiritum qui ex Deo est*. C'est encore notre saint Paul qui dit cela, au chapitre VIII de l'Épître aux Romains qui est un ravissement : la libération des enfants de Dieu ; sans oublier d'ajouter qu'il faut gémir longtemps avant d'y arriver ».

« Il faut longtemps marcher à tâtons, de confiance, sur ce que d'autres en ont dit, tout en se demandant s'il est donc vrai que la vie spirituelle peut et doit devenir un jour, sur la terre même, une consolation et une jouissance. On est tenté de ne pas le croire ; et beaucoup d'âmes succombent à cette tentation, s'arrêtent à moitié chemin, découragées, manquant de confiance en l'avenir, et n'ayant exploré que le pays du sacrifice, comme les Israélites avant d'arriver dans la Terre-Promise. Mais si on a le courage et la confiance d'aller jusqu'au bout, pour en avoir le cœur net, la période d'épreuve une fois passée, tout d'un coup le nuage se déchire, le ciel apparaît. Dès lors, on va vite, et sous une foule d'objets qu'on a vus mille fois d'un œil indifférent, à travers une foule de paroles qu'on a lues et entendues sans cesse en croyant les comprendre, mais sans en être frappé, et sans y attacher d'importance par suite de l'habitude, on s'aperçoit que le Saint-Esprit a caché des trésors, des merveilles, et qu'il n'est pas de bonheur, de ravissement comparable à celui de les entendre et de les goûter. - Semez dans tout votre jardin une traînée de poudre : c'est noir et insignifiant ; allumez-en un seul grain ; en une seconde le feu est partout. Voilà comment la lumière se fait dans notre intérieur le jour où le Saint-Esprit déchire le nuage ; avec cette différence que notre lumière spirituelle ne peut cesser de luire que par suite de grandes infidélités, après lesquelles il n'y aurait pas de retour possible aux mêmes biens. - C'est encore saint Paul qui le dit en trois versets très éloquents du chapitre VI^e aux Hébreux ; ce mot de don céleste qu'il emploie là : *Gustaverunt donum coeleste* ; quel mot encore ! Le Saint-Esprit seul peut faire comprendre la signification admirable et touchante de ces expressions de l'Écriture ; l'homme n'y peut rien, il ne peut qu'aider à les dénicher, dans ces petits recoins du Saint Livre où le Saint-Esprit les a cachées, tout juste assez pour qu'elles échappent aux étourdis, mais pas assez pour que les âmes attentives à chercher la nourriture spirituelle, n'aient pas la joie de les rencontrer et de les savourer, pour avoir un petit acompte des joies de l'éternité. - Il n'est pas de vraie dévotion possible sans cette intelligence, acquise n'importe comment, par l'étude sainte et pieuse ou par l'infusion directe de l'Esprit-Saint ».

« Quel bonheur pour nous, si peu que nous valions, de comprendre cela ! Pour moi surtout, combien ma vie serait sèche et désolante, si je n'avais cet aliment pour nourrir mon âme, et contenter ce besoin d'affection et d'enthousiasme que je ne saurais à quoi dépenser ! J'espère n'être jamais malheureux ni sans consolation, quelque souffrance qui me vienne, parce que, du moins, je sais où il y a pour moi un petit avant-goût du ciel... » (Œuvres complètes, XII, 335).

Il recommandait constamment à la Mère des Novices de ne prendre ses inspirations que dans les écrits des saints. - « Il faut, disait-il, qu'une religieuse qui a charge de former ces jeunes âmes, fasse des ouvrages des saints une fréquentation assidue, surtout qu'elle sache lire saint Paul, comprendre l'Eglise et la place qu'occupe dans l'Eglise une âme constituée dans la vie intérieure, c'est-à-dire dans la grâce sanctifiante ; sache que c'est pour elle, pour cette âme unie à Notre-Seigneur, que travaille, souffre et combat toute l'Eglise, toute la hiérarchie, et que Dieu a fait dans le monde tant et tant de choses ; sache enfin dans quelles conditions doit germer, se former et se développer la piété chrétienne, surtout la piété religieuse, pour être saine, solide, et pour être, comme Dieu, *bonum sui diffusivum*, communicative et capable d'apostolat ».

« Je vous signale particulièrement le *Livre des Résolutions* de saint Léonard de Port-Maurice, c'est le saint écrivant non pas des conseils théoriques, mais les observations qu'il recueille en lui-même, les mouvements qu'il surprend dans son âme, les résolutions pratiques au moyen desquelles il règle sa vie intérieure et se sanctifie. Voilà la vraie vie des saints, et non pas les belles exclamations, les pages éloquentes des littérateurs qui ne les ont pas connus. Vive la vie des saints faite par eux-mêmes ! Ils se voient par le dedans ; les autres ne les voient que par le dehors. Dans ce petit

livre des *Résolutions* que le saint avait écrit pendant une retraite, qu'il lisait et relisait, à chacune de ses retraites, pendant 35 ans, et qu'on a trouvé dans sa manche, le jour de sa mort, on assiste vraiment à ce petit travail intérieur, délicat, lent et actif du Saint-Esprit. C'est ravissant ! La grande idée que je vous y recommande c'est l'habitation de Dieu, de Notre-Seigneur, du Saint-Esprit en nous ; il n'y a que deux ou trois ans que je comprends un peu cela ; depuis que je le comprends, je le retrouve dans la vie de tous les saints. Quelle consolation et quelle force pour nous que cette idée ! Comme elle complète et approfondit bien celle du divin compagnon de vie».

«Si j'étais «mère des novices», je ferais faire à chacune de mes petites filles un cahier facile à cacher ; elles l'appelleraient leur trésor spirituel ; ce serait pour recueillir bien précieusement, mais avec parcimonie, les observations, réflexions spirituelles, résolutions, conseils, qu'elles entendraient et liraient partout, principalement dans la vie des saints - les saints de l'Eglise, canonisés ou béatifiés - et qui les frapperaient davantage ou qui leur seraient recommandés plus instamment, somme convenant mieux au tempérament spirituel et aux besoins de chacune. Elles seraient libres d'y mettre ce qu'elles voudraient, chacune selon son goût intérieur, puisque tout est bon dans ce genre ; cependant, il y aurait des choses que toutes pourraient prendre. Ainsi, vu que vous êtes consacrées au Sacré-Cœur, je mettrais en tête du petit trésor, comme premier article, un chapitre intitulé : *Les promesses du Sacré-Cœur*.

Ce chapitre serait un recueil des paroles de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, par lesquelles Il déclare ce qu'Il veut faire en faveur de ceux qui auront une dévotion spéciale à Son Sacré-Cœur. Puis, je ferais terminer ce recueil par la lettre de Marguerite-Marie. J'ai moi-même copié ces passages ; je les trouve très consolants et très tentants pour la dévotion au Sacré-Cœur. Il me semble que le moyen de ce petit cahier serait bon pour faire mordre et pénétrer un peu les âmes simples aux idées de la vie spirituelle et à la pensée familière des choses célestes».

«Sans doute, il est difficile de mettre à la portée de tous les vérités de l'ordre mystique ; il est difficile, très difficile, d'initier les esprits simples à ce qu'on pourrait appeler la moelle de nos mystères. Mais aussi, c'est un beau ministère que d'être occupé ainsi à former Notre-Seigneur dans les âmes, à ouvrir leurs yeux sur ce qui se passe en elles à leur insu, à y développer le sens des choses spirituelles, à y planter la belle petite graine de la vie intérieure, puis à l'arroser, à la soigner, tout en laissant au bon Dieu le soin de lui donner l'accroissement et de protéger toutes les périodes de son développement, jusqu'à ce que le Saint-Esprit trouve que le fruit est assez mûr et bon à cueillir» (*Œuvres complètes*, T. XII, p. 92).

«Vous trouverez, dit-il encore, dans les opuscules de saint Thomas, de saint Bonaventure et, en général, des Pères, une richesse, un entassement de pensées fortes qui me ravissent. Les *Méditations* de saint Augustin et de saint Anselme, en particulier, font mon bonheur et mon ravissement ! La nourriture y est entassée comme les sardines dans leur boîte ; le chapitre est court, et vous y trouvez des trésors et des trésors ; pas beaucoup de sentiments tout exprimés, ni d'affections toutes formées, non ! Les, saints qui ont beaucoup usé de cela dans leur vie personnelle, en ont peu usé dans leurs écrits et, en général, dans leur direction proposée aux âmes ; en les lisant vous croiriez qu'ils sont restés froids en écrivant cela, et vous vous apercevez que tout de même ils mettent le feu en vous. Comprenez et méditez cette méthode ; faites-en votre profit dans la direction que vous donnez aux âmes».

«Ce n'est pas avec des exclamations, avec des Ah ! et des Oh ! qu'on touche beaucoup et qu'on travaille efficacement les âmes. Vous autres femmes, en particulier, êtes portées à abuser des exclamations, des sentiments et des affections ; c'est ce qui rend presque toujours votre parole faible. On remue, on touche, on travaille les âmes avec des pensées fortes et profondes ; et c'est parce que les hommes, en général, sont plus aptes à fournir cela, que Dieu leur a donné, dans l'Eglise, le ministère de la parole, par lequel tout se fait pour les âmes ; c'est pour cela aussi que la théologie, qui n'est que l'exposition froide et calme de la foi, c'est-à-dire des pensées de Dieu révélées à l'homme, est la nourriture par laquelle on nous prépare à la prédication, à la direction et à toute une vie où la méditation devrait tenir la première place. La méditation s'alimente uniquement des pensées fournies par la foi, et c'est de là qu'elle tire les sentiments, les affections. Les sentiments et les affections sont des fruits à produire, et non des germes à semer».

«Saint Thomas a fait un commentaire des Epîtres de saint Paul qui est ce que nous avons de plus riche pour la théologie et de plus fécond pour la piété ; je ne connais rien au-dessus. Or, je n'y vois pas une exclamation, pas une phrase pour le sentiment. Il vous dit nettement et simplement : «Voici la pensée de saint Paul ; voici ce qu'on en doit tirer ; voici ce que cela prouve, etc. Prenez et tirez-en vous même ce que votre intelligence et votre cœur vous diront». - Si on s'arrête un moment après chaque phrase de saint Thomas, on en voit sortir à l'instant un essaim de belles et bonnes pensées, comme les abeilles sortent d'une ruche, dès que le soleil se montre. N'est-ce pas ainsi de l'Ecriture ? Oui, mais c'est que l'Ecriture, comme les écrits des saints, c'est la parole de Dieu, par conséquent c'est le Verbe, par conséquent c'est Jésus-Christ ; or, en Jésus-Christ sont entassés, comme dit saint Paul, tous les trésors de la vraie science et de la vraie Sagesse. - Tâchez, ma chère sœur, de la faire goûter à vos filles, cette Sagesse ; n'en sortez plus, vous-même ; jusqu'à la mort ; et votre mort même sera un plongeon sans retour dans l'éternel océan de la vision, de la possession, de l'amour de Dieu» (Lettre, T. XIII, p. 327).

«Non, insiste-t-il, n'abandonnez pas les vieux livres, sainte Gertrude, sainte Mechtilde, etc. Une maison religieuse ne peut se passer de ces écrits anciens et solides, qui sont les trésors de la piété. Surtout, ne négligez pas d'en donner le goût à celles de vos sœurs qui ont plus d'aptitude pour la piété. N'allez pas vous jeter dans les livres modernes, même ceux qui sont excellents ne nourrissent pas, ne forment pas aussi bien les âmes que les anciens, à qui leur ancienneté même donne quelque chose de plus calme, de plus profond et de plus grand. En fait de livres de piété, il faut, à peu d'exceptions près, se renfermer dans les livres qui ont pour auteurs des saints canonisés ou béatifiés, ou de grands théologiens reconnus par l'Eglise Ce n'est pas une règle absolue, car il y a d'excellents livres de piété, faits de notre temps, selon l'esprit des anciens ; mais, en règle générale, vivre avec les anciens. Si on quitte leur compagnie, on arrive assez vite à ces désirs curieux et à cette inquiétude malade qui est le défaut ordinaire des dévotions mondaines. Je vous recommande les ouvrages de piété classiques, et non les ouvrages de piété romantique».

«Cela n'empêche, que le premier des livres de piété soit l'Écriture-Sainte elle-même, puisque c'est la source où les saints ont tous puisé ; cherchez donc et d'abord vos friandises spirituelles dans l'Évangile, dans saint Paul, dans les discours de Notre-Seigneur rapportés par saint Jean, surtout dans ce passage où Notre-Seigneur parle de ceux qui demeurent en Lui et Lui en eux ? N'est-ce pas d'ailleurs saint Jean qui a le mieux senti ce qui se passait dans le cœur de Notre-Seigneur, et qui a le mieux fait sentir ce lien d'amour qui doit nous unir à Lui. Et puis, vous avez encore la croix de Notre-Seigneur, que saint Thomas appelait son livre ; ou encore le Tabernacle qui contient la vie. Voyez surtout : Vous avez Notre-Seigneur résidant continuellement, et, pour ainsi dire, condamné à perpétuité, dans votre maison même, à deux pas de vous ; vous vivez près de Lui, vous pouvez faire votre visite au Saint-Sacrement par vos fenêtres... Pour moi, hélas ! je ne puis avoir, en mission, la Sainte-Réserve ; mais je fais souvent, en esprit, ma petite visite au Sacrement dans votre chapelle ; vous ne m'y voyez jamais, j'y suis pourtant. Notre-Seigneur ne connaît pas les distances ; et Il ne Lui faut pas trois mois pour recevoir ma pauvre prière, comme à vous pour recevoir mes lettres».

«Suggérez donc à celles de vos sœurs jetées dans les paroisses comme des brebis au milieu des loups, et pour les aider, les fortifier contre l'envahissement du démon dont elles sont enveloppées, pour se consoler de leur abandon spirituel, suggérez-leur d'apprendre à se faire, devant le tabernacle ou dans leur petite chambre, une bonne solitude, imprégnée de l'odeur de Jésus-Christ, de la présence du Saint-Esprit et des saints anges, où elles puissent se retirer et trouver un compagnon avec qui causer, s'épancher, faire leurs petites confidences, verser une petite larme, et puiser un brin de forces pour continuer la route. C'est si long, si interminable, la vie d'une religieuse qui ne trouve pas de consolation autour d'elle, et qui, d'un autre côté, n'a pas en elle-même, au-dedans, assez de jus pour garder l'esprit de son état sans le secours des autres».

«Quand ces pauvres petites sœurs, elles consacrées à Notre-Seigneur et munies de leur état de grâce, de leur foi, de leur piété et de leur communion du matin, sont appelées auprès des malades dans des familles si mondaines, dans un milieu si infesté de péché et de corruption, il faut qu'elles sachent retrouver Notre-Seigneur en elles-mêmes, et se nourrir de Sa présence et de Sa compagnie ; alors, la dissipation même et la perversité du milieu où elles vont se tremper tous les jours, leur sera utile spirituellement, en les obligeant à replier leur pensée, leur esprit, leur cœur vers la divine compagnie qu'elles portent partout avec elles. Voilà comment il faut apprendre à nous servir même du mal qui nous entoure, pour aller au bon Dieu».

A la Mère des novices qui souffrait beaucoup de la diminution des vocations religieuses, l'aumônier donne le réconfort des considérations les plus consolantes. «Sans doute, plus le monde va, lui dit-il, plus le nombre de ceux qui servent le bon Dieu diminue, moins surtout on trouve d'âmes qui sachent renoncer au monde et embrasser le sacrifice de la sainte virginité pour être mieux à Notre-Seigneur. Ne nous effrayons pas de cette diminution, et réjouissons-nous bien d'être du petit nombre de ces élus à qui Dieu a ouvert les yeux et touché le cœur. Le bon Dieu sait bien où Il nous mène et comment Il nous tirera de là ; ce n'est pas notre affaire, c'est la Sienne. Notre affaire, à nous, c'est de bien nous rendre compte de notre vocation, de bien mesurer de l'œil l'abîme de sacrifice où il faut nous jeter, je veux dire de bien comprendre à quel renoncement, à quelle humilité, à quelle délicatesse de pureté, à quelle perfection d'union avec le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur notre vocation nous engage ; et, cela une fois compris, de ne pas caponner, mais d'avancer toujours résolument, ou, pour mieux dire, de nous jeter dans cet abîme en nous confiant à la main de Dieu».

«Si vos sœurs sont peu nombreuses, qu'elles soient meilleures, pour remplacer la quantité par la qualité. La gloire de Dieu est aussi bien procurée par la perfection plus grande d'un petit nombre de saints que par la fidélité médiocre d'un grand nombre de chrétiens qui font le nécessaire sans vouloir avancer plus loin. On n'a jamais entendu dire que Dieu ait laissé périr, faute de vocations, une congrégation fidèle à l'esprit de la vie religieuse ; ce n'est jamais ni faute de monde ni faute d'argent que les Ordres Religieux périssent, c'est faute de saints».

«Vite, mes chères sœurs, ajoutez-t-il aux novices, vite à l'ouvrage, chacune de son petit côté et selon sa pauvre petite capacité ; demandez continuellement au bon Dieu la grâce de comprendre votre vocation et d'y entrer, puis celle d'y rester et d'y avancer. Songez que si le travail est grand, chaque petit sacrifice offert au bon Dieu, chaque petite mortification faite sans orgueil et bien cachée à tout regard humain, chaque acte d'obéissance accompli de bon cœur, chaque effort fait pour unir et conformer davantage votre cœur à celui du bon Dieu, chaque tentation bien fidèlement repoussée, enfin chaque prière faite pour le salut des autres, est autant de gagné et d'assuré pour l'avenir, et vous ménage plus tard un degré de perfection et d'avancement dans les faveurs du bon Dieu. Un jour viendra où vous serez bien heureuses d'avoir su vous y mettre et travailler de confiance, sans même trop vous rendre compte du profit spirituel que vous tirerez de ces petites choses».

«Oh ! ne laissez pas ébrécher votre couronne ! Le monde paie trop mal les faiblesses qu'on a pour lui ; et c'est dommage, quand on a embrassé, comme vous, une vie de sacrifices, d'en perdre le profit, par des inconséquences, et de se priver du bénéfice ; le bon Dieu paie si bien !» (Œuvres complètes, T. XII, p. 173).

«Donnez bien à vos petites sœurs l'esprit et les vues de la foi, dit-il encore à la maîtresse des novices ; remplissez-les bien de cette conviction que tout ce qui n'est que pour le monde n'est que futilité. Viendra le jour, quand leur jeunesse commencera de se passer, où cette idée de la futilité des choses terrestres leur reviendra au cœur, avec une force et une tendresse qu'elle n'a généralement pas dans les premières années qu'on est au service de Dieu. C'est une remarque que je fais de plus en plus. Il y a dix ans, je savais bien qu'il n'y avait de réel, de sérieux et de bon, que ce qui se rapporte au salut éternel ; on me l'avait assez dit pour que j'en fusse persuadé. Mais j'en étais persuadé en théorie, et il m'a fallu fréquenter un peu plus le cœur humain, vivre un peu plus, me désenchanter peu à peu de tout ce qui séduit et attire sur la terre, pour sentir par moi-même ce qu'autrefois je ne faisais que croire, plus ou moins vaguement, sur la foi des autres.. Je pense que nous autres, hommes, nous passons tous par là ; il nous faut du temps et de l'expérience, pour nous dégouter de ce qui passe. Aussi en voit-on un grand nombre, même parmi les prêtres, qui oublient d'en arriver là et gardent jusqu'à la fin un goût très prononcé pour le monde, tout en s'efforçant d'éviter d'y succomber trop fort et de perdre leur âme...»

«Nos espérances, à nous autres qui nous sommes donnés à Dieu, sont déjà un acompte sur l'avenir, et nous font déjà jouir de leur objet par anticipation, puisque nous pouvons déjà nous réjouir de ce qui nous attend. *Virgines enim sunt... Hi sequuntur Agnum quocumque ierit...* Le ciel des vierges ! Et ce n'est rien du tout encore à côté du ciel des prêtres ! Les voyez-vous tous, en belle chasuble blanche et chantant le *Lauda Sion...* Mais ce sont des choses dont il ne faut pas parler, car elles désespèrent le langage humain, et font trouver tristes les réalités de la vie présente» (Correspondance, T. XI, p. 366).

À l'époque où l'abbé Aubry écrivait ces belles pages, déjà les vocations se raréfiaient ; le triste milieu où s'élevaient les enfants n'était guère propre à «faire germer les vierges», à donner à la jeunesse le goût du sacrifice et du renoncement. - «Il ne faut pas vous désoler, disait-il à la maîtresse des novices ; le bon Dieu, en vous privant, veut vous obliger à revenir aux anciennes, pour les soigner, les enrichir, les amener à la ferveur. Vous êtes, dites-vous, une mère stérile. Mais songez à ceci : Dans l'Écriture, nous voyons plusieurs fois que quand Dieu a préparé une naissance très importante pour ses œuvres et très heureuse pour les hommes, il s'est servi d'une mère dont il avait éprouvé la confiance et purifié le cœur en retardant longtemps sa fécondité. Pleurez, pleurez beaucoup, comme la mère de Samuel et celle de saint Jean, votre stérilité. Vos larmes, si elles sont ce que Dieu veut, ne seront pas perdues...» (Lettre, 14 mai 1877).

Le couvent de Saint-Aubin était alors sous la direction d'une religieuse de la plus haute valeur. Douée d'un jugement exquis et d'une longue expérience, très versée dans les choses de la vie spirituelle, la Mère Sainte-Angèle, bien que clouée depuis des années sur un lit de souffrance par les infirmités, n'en demeurait pas moins l'âme de la communauté ; même son influence ne s'arrêtait pas aux murs du couvent ; des prêtres, des personnes du monde en grand nombre, n'hésitaient pas à recourir à ses conseils, marqués toujours au coin de la prudence et de la sagesse.

L'abbé Aubry eut avec la vénérable paralytique un de ces liens spirituels dont les exemples sont toujours rares dans la vie religieuse. Les âmes qui ont choisi Jésus-Christ pour leur partage et qui L'aiment d'un amour unique, n'ont-elles pas entre elles des affinités mystérieuses et profondes par où elles se cherchent, dans le chaos de ce monde, comme les éléments de même nature qui tendent à se réunir. Elles sentent qu'elles se sont rencontrées ; la confiance s'établit entre elles ; elles se devinent et se pénètrent, comme si elles jouissaient déjà de ce sens divin par lequel, transfigurés un jour, nous pourrions lire dans la conscience les uns des autres sans le concours de la parole et par une vue directe.

L'aumônier visitait souvent la «bonne Mère» ; l'entretien roulait toujours sur quelque sujet mystique : un texte de saint Paul ou de l'Évangile, une page de sainte Thérèse, la vie des saints, l'office du jour, le Sacré-Cœur. Ce commerce surnaturel eut sur lui une puissante influence. - «Après les conseils du P. Freyd, disait-il un jour, les conseils et l'exemple de la Mère Sainte-Angèle sont peut-être ce qui m'a le mieux fait goûter la vie spirituelle et la dévotion au Sacré-Cœur. Avec une instruction restreinte, cette religieuse porte, développés au plus haut degré, le sens de la vie mystique et la connaissance des opérations de Dieu dans les âmes. C'est elle la première - je n'ai pas peur de le dire - qui m'a fait comprendre, à force de me le dire, la nécessité d'unir étroitement ces deux choses : le zèle du salut des âmes, le soin de son avancement à soi-même ; l'un ne doit pas aller sans l'autre. O la combinaison difficile ! Les premières fois qu'elle m'en parlait, je répondais «oui !» mais je n'y attachais pas grande valeur ; elle me l'a tant dit, que j'ai fini par y penser sérieusement, et par m'en convaincre. Aujourd'hui, tout ce que je lis, tout ce que je vois, me le prouve et me l'enfonce plus profondément dans l'esprit. J'ai déjà vu bien des prêtres et pas mal de religieuses ; presque tous ceux et celles qui avaient eu une vie employée, même à des occupations saintes, même à sauver des âmes, n'avaient pas pris le temps de songer à eux-mêmes et de s'enrichir spirituellement, ou, si vous voulez, d'amasser de la graisse spirituelle. Je n'en ai guère trouvé que deux exemples vrais : l'un était notre bon Père Freyd, de Rome, l'autre est notre vénérée Mère Sainte-Angèle, que toutes ses filles aiment et comprennent, mais qu'elles ne comprennent pas encore assez, et qui pourrait faire, sous ce rapport, une bonne petite classe à bien des prêtres, surtout aux jeunes prêtres...» (Correspondance, T. XII).

La Mère Sainte-Angèle gémissait parfois de n'avoir pas encore, dans sa Congrégation, une sainte élevée par l'Eglise sur les autels, comme protectrice attirée de sa famille religieuse. - «Sans doute, lui répondait l'aumônier pour la consoler, il y a, en France, des Ordres qui ont de grands saints, un passé glorieux, de belles œuvres, des sujets distingués, beaucoup de ressources. Vous n'avez rien de tout cela ; mais vous avez ce que Notre-Seigneur appelle *Unum necessarium*, ce qui fait la vie des communautés religieuses : la vraie idée de la vie chrétienne, et sinon la réalité de la perfection, puisqu'elle n'est pas de ce monde, du moins le désir de mettre avant la vie intérieure».

«Quel bonheur de sentir au moins cela ! Il me semble qu'avec cela, quelque misérable qu'on soit devant le Bon Dieu, on ne peut manquer d'obtenir miséricorde. Quand une fois on connaît cela, la vie est toute pleine d'actes de charité parfaite, qui effacent à tout instant les péchés et enrichissent l'âme de plus en plus. Nous avions, à Rome, un vieux professeur de théologie qui nous a bien des fois enseigné ceci : La vie d'un bon chrétien - à plus forte raison d'une religieuse - qui sans être parfait et tout en ayant ses défauts, possède le principe de la vie spirituelle et la vraie connaissance de Notre-Seigneur, la vie de ce chrétien est une continuité d'actes de charité parfaite qui, à chaque action religieuse qu'il fait, lui remettent ses péchés et augmentent en lui la grâce. - Dire : «Notre Père qui êtes aux cieux», quel acte de charité parfaite ! Dire à Dieu : «Que Votre règne arrive !» Peut-il y avoir quelque chose qui plaise davantage à Dieu. Et ainsi du reste. Un désir du ciel, n'est-ce pas un acte du plus parfait amour ? Souhaiter le salut d'une âme ou son avancement dans la vie chrétienne, c'est le plus élevé des actes d'amour de Dieu, c'est celui qu'a fait Notre-Seigneur. Faire n'importe quoi pour aider au salut du prochain et à la gloire de Dieu, c'est la même chose. Produire intérieurement un désir de la conversion des pécheurs, ou un regret de voir Notre-Seigneur si méconnu dans le monde, même chose. Toutes les prières de l'Eglise, à commencer par l'acte de contrition, contiennent la même chose. Enfin, tout ce que nous faisons de plus que le strict nécessaire pour éviter l'enfer, même chose. Que de trésors pour celui qui en a la clef et qui sait comprendre !»

«Puisque vous avez des âmes à diriger, ma bonne Mère, étudiez à fond cette doctrine que je viens de vous exposer ; et puis, ouvrez là-dessus les yeux de votre petit monde ; vous verrez, il s'en suivra quelque chose. - J'oubliais de citer le

plus riche, le plus fécond, le plus abondant, le plus précieux trésor d'actes de charité, qui est la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Plus on réfléchit, plus on comprend ce que Notre-Seigneur a voulu dire, et à qui Il voulait parler, quand Il disait à cette pauvre malheureuse de l'Evangile : «Si vous vous connaissiez le don de Dieu !» Le tout, c'est d'avoir des yeux et de s'en servir» (Lettre, 2 décembre 1877).

C'est au fond de la Chine, en 1877, que le missionnaire apprit la mort de la Mère Sainte-Angèle. – «J'apprends, écrit-il à la nouvelle supérieure - Mère Maxence, qui avait été la confidente et le bras droit de la Mère Sainte-Angèle -, j'apprends que Dieu vient de visiter notre chère maison et d'y prendre ce que vous aviez de meilleur, ou, pour mieux dire, d'y prendre Son bien ; et je ne sais trop si, depuis votre lettre, je n'ai pas autant causé avec elle que prié pour elle. Souvent, le soir surtout, quand je suis seul et que je repasse une foule de pensées que je partageais avec elle, je me surprends à dire, à tout instant : «Voyons, notre Mère, n'est-ce pas vrai, ceci ?» - Ce vide que vous éprouvez, je l'éprouve aussi, et je partage votre peine plus que je ne puis dire. C'est aujourd'hui surtout qu'il m'est bien utile d'avoir reçu les lumières et d'avoir été mis en contact avec une âme comme la sienne».

«Ce mois d'octobre où elle est morte, c'est le mois des vendanges de Notre-Seigneur ; je ne dis pas cela parce que c'est le mois où je suis né, où j'ai reçu le sacerdoce et où je suis entré aux Missions-Etrangères ; mais parce que j'y remarque une foule de fêtes touchantes. Notre Mère Sainte-Angèle est morte le jour de notre belle sainte Angadrême, et puis à égale distance entre sainte Brigitte et notre grande sainte Thérèse, sa maîtresse en spiritualité. Et puis encore, quelle consolation pour moi de lire, dans notre office des Saints Innocents, ces deux textes que je lui citais autrefois et qu'elle aimait : «Voici ceux qui n'ont pas été souillés dans les liens du mariage, car ils sont vierges, et ils suivent l'agneau partout où Il va» ; et cet autre : «Voici ceux qui viennent de la grande tribulation à qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'agneau» ; enfin ces derniers mots de l'Apocalypse : *Veni, veni, Domine Jesu - Etiam venio cito, ecce venio velociter*».

«Vivez aussi du souvenir de cette bonne Mère, et faites-en vivre les âmes qui dépendent de vous ; ne perdez jamais ses idées ; c'étaient les bonnes idées, les idées profondes et solides, celles qui sauvent les communautés religieuses. - Que de fois je me suis posé cette question : «Comment, avec une instruction restreinte, voyait-elle si profondément, jugeait-elle si sûrement, pensait-elle si juste, et se rencontrait-elle, dans toutes ses idées, avec les grands théologiens et les grands saints ?» C'est qu'à son jugement naturel exquis et à sa perspicacité très fine, à force de méditer, à force de mesurer tout à la mesure de la piété et de la vie intérieure, elle avait ajouté ce que les savants appellent l'intuition qui, sans raisonner beaucoup et sans tâtonner, va droit au but». «Avant tout, soyez de vraies religieuses, vous disait-elle souvent ; avant tout, visez à conquérir et à conserver la vie intérieure. - C'était sa grande idée ; c'est aussi celle de saint Paul et de tous les saints. Cette idée, je la trouve partout, dans l'Ecriture, dans les prières de l'Eglise, dans le bréviaire, dans la théologie, dans les lectures, dans les pauvres âmes que je commence à manipuler. - Oui, soyez de bonnes garde-malades, de bonnes institutrices ; soignez bien le côté matériel de vos devoirs, acquérez de l'instruction, puisque la loi et votre situation l'exigent. Mais, avant tout, soyez des religieuses, et soignez la vie intérieure ; le reste vous sera donné par surcroît».

«Une des grandes préoccupations de cette bonne mère était celle-ci : la loi exige toutes sortes d'études et de brevets ; il faut pousser les sœurs aux examens, consacrer le plus beau temps des novices à étudier, laisser la science manger leur vie et prendre la place de la formation spirituelle. - «Moi aussi, disait-elle, je veux des sœurs capables, et je veux qu'elles étudient ; mais j'ai grand peur que cela ne prenne sur la vie intérieure, ne fasse oublier le principal, la seule chose nécessaire ; et qu'on ne finisse par être beaucoup plus des garde-malades, des institutrices que des religieuses». - Elle avait bien raison, et il est certain qu'il y a là un danger considérable. Son idée, la voici : «Restons des religieuses ; n'exposons notre vie intérieure, ni pour de l'or, ni pour de la science, ni pour de l'honneur».

«Ne laissez jamais appauvrir votre âme sous aucun prétexte et à aucun prix, sous le rapport de la vie surnaturelle. Les temps actuels sont difficiles à passer, il est possible que la loi vous gêne dans quelques années plus qu'aujourd'hui ; la société au milieu de laquelle vous êtes appelées, va de plus en plus à l'opposé de l'esprit de Notre-Seigneur, et de vient, pour votre piété, de plus en plus dangereuse et pleine d'embûches. Les vocations ne germent pas beaucoup sur ce terrain si peu imprégné du christianisme. Mais il est évident que la seule condition de salut, de conservation et de prospérité pour votre famille religieuse, est dans une bonne formation intérieure et une conservation inviolable de la ferveur. La raison en est simple : c'est Notre-Seigneur qui fait germer les vocations virginales - *Vinum germinans virgines... Seminator casti consilii*. Il est bien clair que quand Il aura fait germer une vocation, Il la conduira, tout naturellement, là où Il sait que la fontaine de la vie coule encore, et coule avec plus d'abondance. Et si Notre-Seigneur veut faire cela, rien ne l'empêchera, ni la persécution, ni la pauvreté, ni les tribulations ; au contraire, tout cela servira Son dessein. Il faut bien, en définitive, se résoudre à croire que la Providence nous gouverne, dans les petites choses comme dans les grandes, et que tout ce qui nous arrive en dehors de nos péchés, est voulu de Dieu, pour servir Ses desseins et procurer notre salut. Si Notre-Seigneur a donné une longue carrière à Mère Sainte-Angèle, c'est un signe d'avenir ; il ne prodigue pas les âmes trempées comme celle-là ; quand il en donne une, c'est qu'Il a envie de fonder quelque chose ; et, par les assises qu'Il a posées, on peut juger de l'édifice qu'Il veut construire et qu'on ne verra peut-être que plus tard».

«Pauvres petites sœurs, par cette mort vous voilà orphelines ; je me figure bien le bouleversement que cette mort aura fait dans votre vie, et je vous vois d'ici comme des corps sans os. Je sais bien que vous aurez mis votre sacrifice au pied de l'autel... Soyez de vraies saintes, toujours noyées dans la prière et dans la mortification intérieure ; je compte toujours sur vous pour m'envoyer des provisions de grâces et de mérites ; je vous reconnaitrai bien, plus tard, quand nous arriverons au ciel ; ne restez pas à moitié chemin, non seulement du salut et du devoir strict, mais de la piété et de la vraie sainteté».

«J'espère que cette mort édifiante vous aura toutes sanctifiées encore, qu'elle sera pour votre maison le signal d'une grande bénédiction du bon Dieu. Des morts comme celle-là, et le passage des âmes intérieures, sont la richesse des congrégations religieuses, tant qu'elles restent fidèles à l'esprit de leur fondation... Faites pour moi un petit pèlerinage au tombeau de notre bonne Mère ; faites-lui mes promesses, les promesses qu'elle me suggérait toujours, de ne pas laisser

entamer ma couronne, et de ne pas perdre mon compagnon. Dites-lui mes mots, ceux qu'elle aimait le mieux, ceux que je lui redis moi-même depuis ici. S'il y a, tout près de sa tombe, quelque pauvre petite fleur des champs, envoyez-la moi, pas une belle fleur mais une fleur des champs» (Lettre, 4 janvier 1877).

Formée à la vie religieuse et préparée à la charge de Supérieure par la Mère Sainte-Angèle, la Mère Maxence était désignée pour continuer sa direction et maintenir son esprit. Jusqu'à sa mort, l'aumônier, devenu missionnaire, entretenait avec elle un commerce épistolaire qui ne contribua pas peu à soutenir et à reconforter ces deux âmes qui comprenaient si bien la vie de piété et d'apostolat. Aux anxiétés de la nouvelle Supérieure, effrayée de sa charge si lourde et si délicate, l'abbé Aubry s'efforçait de répondre par des paroles reconfortantes,

«Vous êtes effrayée, dites-vous, de la charge qui vous arrive ; mais c'est bien le cas de dire que Notre-Seigneur est avec vous ; et vous ferez certainement cette expérience, qu'il donne la sagesse tout doucement et en temps opportun à ceux qui Le servent, pour conduire leur petite barque. Vous serez heureuse et tranquille si vous ne vous tourmentez pas trop, soit en voyant la rareté et la pauvreté des vocations, soit à cause des petites misères qui arriveront. Le premier élément du bonheur, c'est la paix du cœur ; le second lui ressemble, c'est de se sentir utile aux œuvres que le bon Dieu veut bien faire par nos pauvres mains. Dès lors qu'on a ces deux choses, on rit de tout le reste, et on a dans l'âme un fond de joie intarissable - c'est le commencement du ciel sur la terre».

«Sans doute, il y a, aujourd'hui en France, dans la situation d'un couvent, une foule de difficultés, d'inquiétudes pour l'avenir, de délicatesses à ménager avec tout le monde, de conflits à soutenir avec beaucoup, parfois même avec ceux qui ont mission pour vous les épargner. Mais enfin, on fait ce qu'on peut, et tout ce qui nous arrive, on dehors du péché, se trouve toujours être pour notre bien. Notre misérable travail même, s'il n'est pas stérilisé par l'orgueil ou par d'autres péchés, est toujours fécond, par la grâce de Dieu, et finit toujours par produire de bons fruits dans les âmes, même quand nous ne nous en apercevons pas» (Lettre, 2 décembre 1877).

Ce qui entrave et paralyse souvent le développement de la vie intérieure, chez une supérieure et, par contrecoup, la direction des âmes dont elle a la charge et la responsabilité, c'est l'administration d'une communauté avec tous les soucis du matériel de la vie. - «Ne vous préoccupez pas trop du matériel, lui disait-il ; laissez-en le souci à d'autres, autant que possible. Une supérieure doit s'inquiéter surtout de la vie spirituelle et de l'avancement de ses filles. Saint Bernard dit très carrément, longuement et avec insistance, que les Supérieurs doivent se retirer des affaires et donner le plus possible à la contemplation... Dégagez-vous donc le plus possible des affaires terrestres, gardez votre esprit, allez de l'avant dans la vie spirituelle ; épurez, épluchez votre vie, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus une *berluque* d'esprit mondain et de futilité. La futilité c'est tout ce qui n'est pas positivement dirigé vers la fin surnaturelle et rattaché aux choses célestes. Il n'y a rien de détestable et de pernicieux comme la futilité».

«Et puis, songez que notre Mère Sainte-Angèle que vous pleurez, vous sera plus utile encore que sur la terre. Et puis, plus une communauté religieuse a de famille au ciel, plus elle a le pied solide, la vie durable et le travail fécond sur la terre. Réjouissez-vous, votre communauté a déjà une jolie famille dans le ciel ; et chaque sœur qui meurt pieusement, grossit vos espérances d'avoir, sur la terre, ce petit trésor de mérites surnaturels et de bonnes œuvres, sur lequel vit une congrégation. Dites cela à vos petites pour les encourager à devenir de bonnes religieuses en piété, en humilité, en dévouement, en renoncement, en pureté et en charité».

«Les grands Ordres ont des saints canonisés, et c'est une grande richesse. Mais je me demande s'il n'est pas quelque chose de mieux encore que des saints canonisés ; ce serait de savoir dire et d'apprendre à toutes vos petites mères à bien dire : «Seigneur, nous n'avons rien de glorieux, et nous ne méritons pas que vous nous mettiez en lumière, ni que le pape entende jamais parler de nous, pour nous canoniser une sainte ; mais donnez-nous l'humilité et la fidélité à votre esprit ; laissez-nous bien obscures dans notre petit coin, au dernier rang sous tous les rapports, excepté sous celui de Votre amour ; ne nous envoyez pas des princesses, mais les enfants des pauvres ; et faites qu'elles nous apportent et que nous gardions toujours, que nous acquérions de plus en plus l'esprit de pauvreté et d'obscurité, qui est notre vocation depuis que nous sommes au monde». Cet esprit-là, dans une congrégation vaut mieux que la gloire, que les postes élevés et que dix saints canonisés» (Lettre, 15 février 1880).

«Que faites vous de vos petites filles, lui demande-t-il un jour ? Sans doute vous leur faites très souvent la direction ; même quand il vous semble que l'âme n'est pas très ouverte aux choses spirituelles, il faut toujours la faire. Plus on leur donne de nourriture, plus il en entre. Souvent, tandis que regardant si une âme va s'ouvrir enfin pour recevoir la divine rosée qui tombe, vous tenez vos yeux fixés d'un côté, croyant que c'est par là, au contraire, elle s'ouvre tout d'un coup à l'opposé, absorbe ce que le bon Dieu lui envoie, et vous ne vous apercevez que longtemps après que votre travail a servi à quelque chose. Je vois cela, même en Chine, et bien souvent chez nos pauvres chrétiens- Si, dans un pays, j'exhorte quelques païens à se convertir, c'est à côté qu'il s'en présente d'autres, auxquels je n'avais pas pensé, et que le bon Dieu avait discernés et touchés intérieurement. Si j'exhorte un chrétien qui n'avance pas dans la foi, je ne m'aperçois pas, sur le moment, qu'il se laisse entamer par mes exhortations ; mais je le revois, un mois après, tout amélioré» (Lettre, 2 décembre 1877).

Rien n'est touchant comme de suivre ainsi dans les âmes le travail du Saint-Esprit tel que le fait entrevoir le missionnaire à la bonne Supérieure. - «Est-ce que souvent, lui dit-il, vous n'entendez pas, dans vos petites filles, même au travers des misères humaines qui cherchent à travailler aussi et à faire leur tapage, le bruissement intérieur du Saint-Esprit ? Oubliant parfois la lourdeur et l'épaisseur de notre chair terrestre, la grossièreté de nos sens matériels, je me demande si, en mettant son oreille sur la poitrine d'un bon chrétien, pendant qu'il dort et que son âme, par conséquent, n'est pas dérangée ni bousculée par les choses du monde, on n'entendrait pas, dans le fin fond de sa poitrine, ce bruit léger, ce frémissement céleste du Saint-Esprit qui fait là Son beau travail et qui ne l'interrompt jamais, sinon quand nos péchés L'obligent à suspendre Ses opérations - comme les maçons renvoyés par un maître ruiné, avant d'avoir achevé leur ouvrage et quand les échafaudages sont encore là béants. Mais non ! Nos oreilles sont trop matérielles pour perce-

voir ces bruits intérieurs. Ayons au moins une foi assez vivante et assez sensible pour ne pas oublier que le Saint-Esprit est là, tout près de nous, en nous et que ce beau travail surnaturel se poursuit ; surtout, travaillons nous-mêmes par la purification de l'âme à écarter de plus en plus les obstacles qui dérangent le Saint-Esprit dans ses opérations - comme quand un enfant va fourgonner avec un bâton dans une ruche à miel» (Lettre, T. XII, p. 430).

«Oui, oui, insiste le missionnaire, travaillons avec courage au milieu même de la sécheresse, sans consolation, sans encouragement, sans aide ; travaillons comme si nous étions consolés, encouragés, aidés. C'est là le vrai mérite et le vrai service de Dieu : Lui rester fidèles et unis, quand tout nous détourne de Lui, et quand notre nature même cherche à nous tirer en sens opposé ; garder notre sève et notre recueillement intérieurs, notre esprit de foi et d'oraison, quand tout est fait pour nous les enlever et pour affadir notre âme ; défendre notre bon petit trésor surnaturel avec grand courage et vaillance contre le monde qui cherche toujours à rentrer en nous par les fentes de la porte ou les trous des serrures. Il n'est pas possible, si quelqu'un fait cela énergiquement, que Dieu, qui est magnifique dans Ses récompenses, ne lui rende pas avec prodigalité le prix de ses sacrifices» (Œuvres complètes, T. XI, p. 545).

Au milieu des travaux les plus écrasants et d'une vie apostolique toujours surmenée, l'abbé Aubry a des retours continus vers cette maison bénie où il a laissé une grande part de son cœur. - «Si je ne sentais pas ici, dit-il, mon devoir et ma mission, comme je serais heureux de prêcher encore à vos petites filles ; car c'est un beau, ravissant et céleste ministère, d'avoir à travailler, en collaboration avec le Saint-Esprit, dans des âmes de bonne volonté, qui sont appelées à pousser loin dans la vie spirituelle, et qu'aucun grand obstacle ne retient attachées en bas... Par moments j'ai des émotions, en pensant à la joie que j'aurais de m'asseoir dans votre noviciat, et de vous parler de la grâce de Notre-Seigneur dans les âmes».

Souvent aussi, il se surprend à causer avec la bonne Mère Sainte-Angèle. - «Comme autrefois, dit-il, avec notre chère défunte, je crie, j'exagère, je dis des bêtises, je me fâche ! Elle me sermonne avec le sourire que vous savez ; elle me gronde, me fait la leçon, me rappelle à l'ordre ; et nous nous entendons toujours, au fond, sur les principes et la direction générale, soit pour nous autres, prêtres, soit pour vous, religieuses».

«Les deux idées qu'elles me prêche le plus, sont celles-ci : «Vous autres hommes, vous faites un tas de raisonnements, et tirez vos idées l'un de l'autre ; vous en tirez, vous en tirez, que c'est à n'en pas voir la fin ! Mais vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il y a une science des choses intérieures, et une vue spirituelle bien moins compliquée, bien plus sûre que tous vos alignements, et que des âmes très simples, très ignorantes de toutes vos sciences, y voient beaucoup plus clair que vous».

«Le second sermon est celui-ci : «Allez, M. le directeur, c'est très beau tout ce que vous me dites du zèle, de la générosité qu'il faut au prêtre ; et c'est bien vrai qu'il leur faut cela. Mais il y a quelque chose qu'il leur faut encore bien plus, et sans quoi ce zèle, cette ardeur ne dureront pas longtemps, et feront, en tout cas, bien des sottises. Pas tant de tracas à l'extérieur, et commençons par dresser notre édifice intérieur ; ensuite nous pourrions peut-être parler de travailler au dehors. Vous autres, hommes, vous vous gaspillez en activité matérielle ; quand on va au fond des choses, on trouve souvent que là-dessous il y a du vide, et que toutes ces œuvres sont bien creuses».

«Vous voyez, ma chère sœur que j'ai inscrit ces paroles dans mon sanctuaire intérieur et que je garde la mémoire de l'âme. Ces deux idées que je tiens de Mère Sainte-Angèle, sont bien simples ; mais ce sont là les deux grandes idées de tous les saints, de tous les écrivains spirituels qui ont montré de l'expérience en ces matières. On ne peut rien dire de plus sage, ni porter, sur notre défaut ordinaire à nous autres, un jugement plus vrai. Prêchez cela aussi à vos petites sœurs ; et souvenez-vous qu'il m'a fallu l'entendre cinq ans, et des centaines de fois, avant d'en prendre une vraie conviction sans arrière-pensée ; mais désormais je l'ai compris et ne le perdrai plus».

«Oui, soyez consolée, en vous disant que jamais les familles religieuses n'ont péri faute de sujets, mais faute de soins. La diminution des sujets n'est pas une cause, mais un effet ; et il faut toujours qu'il y ait une raison à cela. Pourquoi vous tourmenter ? N'êtes-vous pas de la famille du Sacré-Cœur ? Et si vous gardez bien votre esprit, quand même les temps deviendraient encore plus mauvais, l'avenir est à vous. Dites seulement à vos petites de se faire canoniser au moins dans le ciel, et de mériter cela à force de s'humilier, de se cacher, de s'anéantir sur la terre ; et aussi de s'unir à Notre-Seigneur, de prendre Son esprit, de se dévouer au prochain, mais sans arrière-pensée d'égoïsme et sans mélange d'esprit humain. Avec cela elles seront toutes puissantes ; et quand ce ne serait que dans 20 ans ou dans 50 ans, le trésor qu'elles amasseront aujourd'hui aura ses fruits dans votre petite famille. Vous savez, la parole de Dieu est une semence, et Notre-Seigneur appelle bienheureux ceux qui l'écoutent et la mettent en pratique. Une seule âme sainte dans une maison suffirait pour la soutenir et la rétablir».

Une pratique que le missionnaire recommandait très instamment aux religieuses et qu'il considérait comme un excitant à leur vie de sacrifice et de générosité, c'était l'offrande à Dieu de leurs prières, de leurs mérites et de leurs sacrifices pour le soutien des ouvriers de l'Evangile. - «Travaillez pour, nous, vous et votre petite famille, répétait-il dans chacune de ses lettres, pour nous et pour l'Eglise, par votre vertu, votre piété, vos mérites, votre amour de Dieu, vos sacrifices quotidiens, votre dévouement entier à Notre-Seigneur et à Ses œuvres. Tout cela, c'est de l'argent comptant qui tombe dans le trésor de l'Eglise, et sur lequel nous autres, dans ces pays arides de Chine, puisons tous les jours, pour vivre nous-mêmes et communiquer un peu de sève chrétienne aux pauvres âmes. C'est notre pain quotidien ; et si nous n'avions pas pour nourriture les mérites qui se confectionnent en pays chrétien, il faudrait mourir de misère et de consommation intérieure, et ce serait vite fait».

Un groupe de religieuses, détachées du couvent dans un village voisin, avait reçu la délicate mission de recueillir et d'élever de nombreuses orphelines trouvées un peu partout. L'œuvre était importante mais pleine de difficultés ; on y vivait au jour le jour et dans la plus grande pauvreté. La Supérieure - Mère Providence - s'ingéniait de mille manières pour procurer le pain quotidien aux pauvres petites déshéritées ; c'était son tourment et sa croix de tous les instants. Souvent, quand elle sentait fléchir son courage, elle cherchait auprès de l'aumônier un peu de réconfort.

«Ah ! Je sais, ma chère sœur, lui répondait l'abbé Aubry, combien, par moments, vous avez besoin de courage. Mais aussi, songez quel beau travail le bon Dieu vous a confié ! Aujourd'hui, en France, la religion n'a plus guère d'action sur le peuple ; nous ne tenons plus la vie humaine que par les deux bouts, l'enfance et le lit de la mort ; tenez bien vos pauvres orphelines, tirez-en le meilleur parti possible pour leur salut... C'est un touchant et pieux ministère que vous avez reçu en partage ; il est difficile, obscur et souvent ingrat, mais combien précieux devant Dieu ! Ces pauvres petites filles seront chrétiennes autant que vous les aurez rendues chrétiennes ; la plupart, après vous être sorties des mains, laisseront de côté leur foi et leurs devoirs ; mais au moins, vous leur aurez donné un souvenir chrétien, qui leur deviendra cher et touchant avec le temps, et qui finira toujours par les sauver. Vous aurez formé, comme dit saint Paul, Jésus-Christ dans ces pauvres petites âmes ; les misères de la vie le défigureront mais ne l'effaceront pas, et il finira toujours par prendre le dessus et vous donner raison».

«Allez, ma bonne sœur, quand arrivera le Jugement Dernier, vous serez bien surprise d'en trouver tant qui vous auront passé par les mains, que vous aurez vues disparaître en ce monde et regardées comme perdues, qui, cependant, seront sauvées à cause de vous et que vous verrez portant encore votre numéro. Faites-les seulement prier beaucoup pour leur avenir, en vue d'amasser, aujourd'hui qu'elles sont à l'abri, une provision de mérites et de grâces pour le jour du danger. Parlez-leur souvent de la persévérance ; nourrissez-vous bien vous-même de vie intérieure, pour être une bonne mère nourrice ; et soyez bien rassurée, bien consolée et bien confiante, parce que vous faites l'œuvre de Dieu ; vous Lui élevez Ses enfants, et votre vie est un bel apostolat, riche en occasions de mérites, et capable, si vous savez le comprendre, de vous faire avancer bien loin et bien près du Bon Dieu. Le tout est, dans votre vie, de même que dans ma vie future à moi, quand je serai là-bas, en rase campagne, le tout est de prendre ses précautions pour conduire de front deux choses qu'on trouve rarement réunies : le zèle du salut des autres, le soin de son avancement à soi-même. Oh ! la combinaison difficile, et qu'il est rare de trouver ces deux choses-là ensemble !» (Correspondance, Œuvres complètes, T. XI, p. 449).

Ces deux choses qui l'avaient frappé et sur lesquelles la mère Sainte-Angèle insistait si souvent, l'abbé Aubry, lui aussi, les rappelle souvent aux religieuses, dont la mission principale est l'éducation des enfants.

«Retenez bien ces deux choses, le zèle pour le salut des autres ; et le soin de votre avancement spirituel ; l'un ne saurait aller sans l'autre. Je voudrais vous répéter 200 fois la même chose, pour vous la fourrer dans la tête, et pour vous rendre capable d'exercer la bonne influence de la vraie piété. Pendant plusieurs années, tant qu'on a encore un peu de jeunesse et de vie naturelle dans les veines, il est difficile de concilier ensemble la vie intérieure et le travail extérieur. Si on lutte bien, si on sait bien se soigner soi-même avant tout, il arriva un âge où le travail n'a plus de dangers et où les œuvres deviennent fécondes» (Œuvres complètes, T. I, p. 449).

«Vous vous plaignez parfois d'avoir bien des soucis, écrit-il encore à la Mère Providence, de ne pas trouver dans les âmes beaucoup de ressources ; vous êtes pourtant bien heureuse ! Voyez donc dans quel milieu vous vivez, combien près de Notre-Seigneur ; que de contacts vous avez avec le Saint-Esprit ; combien vos occupations sont belles, consolantes et exclusivement vouées aux choses qui nourrissent l'âme. Vraiment, votre vie ne diffère pas sensiblement de celle de sainte Thérèse qui avait à faire exactement ce que vous avez à faire. Quand vous mourrez, vous n'aurez qu'à vous laisser glisser jusqu'au ciel ; il est certainement moins loin de vous que des autres, et même que de nous qui barbotons dans la saleté païenne... Par moments, repensant à votre maison si calme, si recueillie, si embaumée de piété, si pleine de la présence de Notre-Seigneur, si fermée aux fumées empestées du monde, j'envie votre sort et voudrais être encore votre aumônier, avoir à causer avec vous des choses intérieures, à ouvrir vos bonnes âmes du côté de la grande et profonde piété. - Notre vie est belle aussi, et une de ses beautés, c'est précisément, comprenez bien ceci, c'est le sacrifice que nous avons fait de ce qu'il y a de consolant, de délicat et d'attrayant, dans le commerce des âmes capables de s'élever plus haut vers Dieu. Mais votre vie, à vous, c'est l'image du ciel, la plus ressemblante qui puisse être sur la terre» (Lettre, T. XIII, 15 octobre 1878).

Enfin, cette dernière lettre, qu'il est impossible de ne pas reproduire tout entière, tant elle révèle, chez l'abbé Aubry, de haute sagesse, d'esprit surnaturel et d'intelligence de la vie religieuse. - «Vous gémissiez d'être laissée à vous-même ; quelle est la religieuse, quel est le prêtre qui ne fait pas la même plainte. Bonne plainte d'ailleurs, car elle prouve que votre âme a besoin d'aliment. C'est déjà beaucoup de sentir encore, toujours et de plus en plus, ce besoin ; remerciez-en Dieu, et gardez toujours vos bons désirs ; ils sont la moitié et plus encore de la vie spirituelle. Je ne connais rien de désolant comme un prêtre ou une religieuse qui se trouve bien comme ça, qui ne désire plus rien, ne sent pas le vide de son âme et l'abandon où il nous faut vivre dans le monde».

«J'ai remarqué que Notre-Seigneur nous donne un peu de secours spirituel pendant un temps de notre vie ; ce n'est jamais que pour un temps, dont il faut vite profiter en vue de l'avenir, pour nous préparer à cet abandon qui vient ensuite et qui est dans l'ordre et dans les vues de la Providence sur notre âme. On est jeune, entouré de bons conseils, de bonnes directions, et de toutes sortes de richesses spirituelles ; on ne songe guère, à en faire provision et à s'enrichir intérieurement ; on s'imagine que tout cela est dû ; et quand vient le jour où tout cela disparaît, on se plaint. Il arrive un âge où Dieu dit : «Jusqu'ici Je t'ai donné des nourrices ; tu as pu et tu as dû faire des provisions de vie ; maintenant, tes provisions sont faites, vis sur le passé, nourris les autres que Je te confie. On ne peut pas être en nourrice toute sa vie ; désormais tu ne pourras plus te plaindre de ne pas trouver de direction, tu es en âge de diriger les autres, et ce sera peut-être à eux de se plaindre de toi ; car je ne t'ai soigné jusqu'ici que pour te mettre en état de soigner un jour les autres ; ce jour est venu pour toi».

«Ce que je vous dis là n'est pas une imagination, c'est une observation d'expérience, et c'est le chemin par lequel Dieu nous conduit. Ne voyez-vous pas que Dieu vous a soignée plus longtemps et mieux que bien d'autres, et que votre jour est venu de vous suffire et de suffire aux autres ?... Et puis, dans quel abandon êtes-vous ? Que dirai-je, moi qui vis au milieu des Chinois, dont les meilleurs sont des chrétiens de la grosse espèce, en plein pays païen, entouré de superstitions, de diableries et de péchés, et qui dois rester des six mois sans voir un confrère ni me confesser ? N'auriez-vous

que votre foi et cette présence générale de Dieu qui est partout, cela devrait vous suffire ; mais vous avez les sacrements, reçus de la main d'un prêtre fidèle, en qui vous savez que vous pouvez avoir confiance ; vous avez le Saint-Sacrement à deux pas de vous ; vous avez la société de quelques sœurs et des enfants qui sont en état de grâce, en sorte que, malgré leurs défauts, leur compagnie est une compagnie sainte et sanctifiante. Et puis, votre âme, à vous-même, est en état de grâce ; par conséquent Notre-Seigneur et Son Saint-Esprit y habitent jour et nuit, malgré vos misères ; vous qui les cherchez, cherchez-les donc en vous-même, et tenez-leur compagnie et conversation, là, en vous-même. Vous fermez vos yeux au dehors, vous les ouvrez au-dedans sur votre âme, vous êtes toute surprise de vous trouver là, dans un petit salon intérieur, où vous avez Notre-Seigneur qui vous attendait et que vous cherchiez ailleurs, pendant que vous Le laissiez se morfondre à vous attendre ; vous commencez à Lui faire là votre visite au Saint-Sacrement, et celle-là, vous pouvez la Lui faire nuit et jour, aussi souvent et aussi longtemps que vous voulez».

«Que lui direz-vous alors à Notre-Seigneur ? Ce n'est pas à vous de Lui faire la direction, mais à Lui de vous la faire. Vous Lui poserez vos questions, vous Lui direz ce que vous me dites à moi : «Seigneur, je suis à sec, à l'abandon, désolée, dégoûtée !...» Mettons qu'Il commence par ne vous rien répondre, ou que vous ne sachiez pas encore L'écouter ; vous vous y ferez et, avec le temps, vous saurez bien Le comprendre. Du reste, le sentiment de Sa présence en vous, Sa visite dans votre âme même, et Son silence avec le vôtre devant Lui, tout cela mettra en vous une paix, un calme, une tranquillité, qu'aucune tribulation ne peut atteindre, même des tribulations bien plus grandes que celles où je vous vois ; car enfin, je ne vous trouve pas encore bien à plaindre... Je sais que les embarras d'argent empêchent bien de méditer et d'être à Dieu ; mais n'oublions pas de donner à Dieu la première et la meilleure part de nos pensées ; le reste est accessible, et Dieu suggère des expédients et des résolutions à qui sait se réfugier près de Lui contre ces sortes de tracasseries».

«Ne le sais-je pas ici tous les jours, avec mes 90 enfants qu'il me faut soigner moralement et physiquement presque tout seul, et avec un immense district où je dois encore courir toute l'année ? Je sais qu'en France la tenue et l'éducation des enfants deviennent difficiles. Vous vous préoccupez trop de corriger tous leurs défauts un par un ; vous n'en viendrez pas à bout. Prenez une autre méthode : il faut maintenir l'ordre dans votre maison, mais sans trop vous persécuter à poursuivre leurs défauts. Veillez seulement à ce que chaque enfant reçoive bien l'absolution, reste ensuite en état de grâce, et connaisse un tant soit peu Notre-Seigneur ; alors, la correction des défauts, Il la fera Lui-même et mieux que vous, parce qu'Il prendra les défauts par le dedans, tandis que vous, vous ne pouvez les prendre que par le dehors, par les petites étincelles qui en apparaissent».

«Vous êtes lasse de votre charge ? N'avez-vous pas, en la recevant, péché un brin par orgueil ? Eh bien, gardez-la par humilité, et remplissez-la par dévouement... On vous abandonne à vous-même spirituellement ? Tant mieux, c'est une sorte de sacrifice fort raffiné et fort pénible, dont vous n'auriez pas compris la douleur et le mérite il y a 20 ans, et qui vous aurait nui alors ; mais vous êtes à l'âge où on le sent et où on peut tirer profit même de cette privation».

«Voilà, ma chère sœur, ce que votre lettre m'a inspiré de vous répondre. Après cela, il ne faut pas oublier le mot de saint Paul, que pour ceux qui aiment Dieu selon leur possible, tout sert à leur bien spirituel, tout, même les tracasseries, les ennuis extérieurs, les insuccès, l'abandon, les dégoûts, les embarras d'argent, l'ingratitude de ceux à qui nous faisons du bien. Marguerite-Marie disait : Béni soit Dieu en toutes choses, puisqu'aucune ne peut nous séparer de Son amour. Qu'on me tue, si on veut, on ne me fera pas faire un péché malgré moi, et il s'y a que le péché qui sépare du saint amour de Dieu» (Œuvres complètes, T. XIII, p. 442)

CHAPITRE XVI : L'ABBÉ AUBRY ET LES JEUNES GENS.

En ce temps-là aussi, l'abbé Aubry commençait à goûter le charme d'un commerce intime avec quelques jeunes hommes d'élite ; il devenait leur ami, leur père, car ceux-ci s'étaient ouverts à lui avec une confiance sans borne. Notre-Seigneur, jaloux d'obtenir de son cœur tous les sacrifices, semblait nouer Lui-même des liens qu'Il lui demanderait bientôt de briser. Ils en venaient facilement à lui faire les confidences les plus intimes, le priant de se mêler de leur conscience, lui donnant tous droits de leur demander compte de leur vie. - «J'attribue cet abandon, disait-il, au pressentiment des jeunes gens d'être mieux compris par un cœur ardent, capable, comme le leur, d'être tenté, et à leur besoin d'aimer de se sentir vivement aimés et de s'ouvrir». Et il travaillait à faire d'eux des chrétiens radicaux.

«J'aurais voulu que tu fusses, outre la solidité, un chrétien radical, écrit-il à l'un d'eux. Médite et comprends cette expression ; cela veut dire un homme qui ne se contente pas de donner dans sa vie une place au christianisme, même ce qui est requis pour sauver son âme ; mais un homme qui met au-dessus de tout la pensée de la foi et l'intérêt éternel, qui rapporte et subordonne tout, dans sa vie, à cette pensée et à cet intérêt. Cela est une grande chose, et j'ai toujours été plus touché de voir un homme du monde chrétien radical que de voir un saint prêtre ; c'est plus rare aussi. Un chrétien radical peut fort bien avoir des défauts, c'est permis ; bien plus encore lui est-il permis de n'avoir pas l'air godiche et sainte-n'y-touche, de rire franchement et d'être lui-même, c'est-à-dire sans affectation ni airs empesés. Mais voilà : il fait entrer en lui le règne de Dieu et le reste ; même, ce qui lui importe le plus en ce monde, lui importe beaucoup moins que le règne de Dieu ; il se moque du reste ; d'autant, comme dit saint Paul, que le monde n'est qu'une figure, et encore une figure qui passe - *Proeterit figura hujus mundi*. La pauvre petite pincée de saleté qui reste de l'homme, quand Dieu en a retiré ce qui n'aurait dû être qu'à Lui seul et à la pensée de l'éternité ! *Non, non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* ! Ce mot de saint Paul m'a toujours secoué jusqu'au fond de mes entrailles, et je voudrais qu'il t'empoigne aussi» (Lettre, T. XIII, p. 118)

Sur ces jeunes hommes qui avaient le bonheur de l'approcher et qui recherchaient avidement ses conseils sur l'étude, sur la direction à donner à leur vie et à leur avenir, il exerçait une influence décisive, sans la rechercher, par le pur attrait de son beau caractère sacerdotal ; c'était une véritable emprise surnaturelle. - «En une conversation, nous a-t-il été affirmé par plusieurs, on était subjugué par l'ascendant de cette âme étrange d'énergie, de franchise, de tendresse et de dévouement».

«Mon pauvre enfant, écrit-il à un étudiant de la Faculté de Médecine, quand tu seras sérieux et que tu chercheras ta voie, en interrogeant la partie généreuse de ton cœur et non tes passions ; quand tu la chercheras en homme, avec un vrai désir de la trouver et de la suivre, et, pour la suivre, de couper, tailler, retailler, trancher, retrancher, virilement, inexorablement, héroïquement, de ton cœur tout ce qui n'est pas selon elle, tu la trouveras, elle se dessinera toute seule ; tu ne te battras pas les flancs pour la trouver, elle s'imposera... Quelle peine pour moi de voir un pauvre jeune homme comme toi privé de boussole !

Et, peu à peu, l'abbé Aubry eut la consolation d'obtenir de cet étudiant la Communion fréquente, le grand, pour ne pas dire le seul préservatif vraiment efficace au milieu du monde des Hautes Ecoles parisiennes. - «Le milieu où il te faut vivre, lui disait-il, est infiniment séducteur au point de vue des entraînements ; le mal y est revêtu d'attraits presque irrésistibles. Le seul remède est la piété, une piété profonde et avancée ; j'en suis venu à ne pas croire à la vertu d'un jeune homme qui ne communie pas au moins tous les quinze jours ; et Mgr. de Ségur ne recevait de jeunes gens pour pénitents qu'à condition qu'ils communieraient tous les huit jours. Tout me prouve qu'il avait raison... Combien j'en veux à ce sale Paris pour tous les jeunes gens qu'il nous a perdus, et qui n'avaient pas commencé par être méchants, mais seulement mous et négligents ! Ils reviennent plus tard sans doute ; mais ce n'est plus cela, et l'on voit toujours qu'une brèche a été faite à leur vie, que leur cœur est resté en route, et qu'ils ne se sentent pas en droit d'être fiers en face du mal des autres, et de s'indigner ou de protester contre les abominations dont la société est remplie... Tu as certainement entendu parler de ce qu'on nomme aujourd'hui l'abaissement des caractères. Eh bien, je viens de t'en donner la raison, c'est que la plupart des hommes - je parle des hommes de bonne compagnie - n'ont pas assez d'énergie, de fierté et de grandeur d'âme, pour conserver le droit de s'indigner en face du mal». «Fais-toi un idéal de bon chrétien, pas bête et pas mystique, vivant dans le monde, y gardant tes principes, y faisant ton petit chemin, sans t'inquiéter du tourbillon de débauche et d'impiété. Voilà ta voie, mon cher enfant. Mais pour cela il faut conserver sa jeunesse, et ne pas la gaspiller, la salir, l'accrocher partout aux ronces, comme les porcs au milieu desquels il faut vivre et qui, remarque-le bien, ont aussi peu de valeur, comme intelligence, que peu de principes, comme croyance, et peu de moralité dans leur vie» (Lettre à un étudiant, 26 juin 1877).

Dans ses nombreux rapports avec les jeunes gens du monde l'abbé Aubry avait observé que «plus un jeune homme est pur, plus il est tenté de croire à la réalité des jouissances charnelles, parce qu'il n'a pas l'expérience de leur inanité et des amertumes dont elles sont fatalement suivies, parce qu'il peut se faire illusion sur le bonheur qu'elles procurent». Il avait rencontré de ces jeunes hommes dont le cœur avait été longtemps livré à ces voluptés ; ayant obtenu leur confiance, «ceux-ci lui avouaient combien elles sont vides, pleines de déception et de douleur, comment toute la jouissance est dans l'attrait, c'est-à-dire à l'état futur de désir et sans réalité. Mais, pour eux, quel effort pour se corriger, quel mal pour leur pauvre cœur affaibli à repousser l'attrait de ces voluptés». Si, à force de supplication, de tendresse et de dévouement, de son côté, et, à force de confiance et de courage du côté de ces jeunes hommes, il avait le bonheur de les arracher à la tyrannie des sens, «il devait veiller sur eux ; sa main ne quittait plus leur cœur ; pour les détacher définitivement de leur vie coupable, il leur demandait non pas du courage, mais de l'héroïsme, au moins pour un temps, jusqu'à ce que le feu des passions irritées par le sacrifice eût pu se calmer... Alors, leur disait-il, vous trouverez la paix ; mais attendez-vous à de nouvelles et grandes tentations, à des crises périodiques et violentes contre lesquelles il faut armer votre cœur... N'ai-je pas vu un jeune homme, d'une conscience très délicate, d'une foi vive, d'un cœur bon mais faible, qui, après une enfance lamentable, s'était converti et vivait chaste ; dans sa vie de péché et dans ses plus grandes faiblesses, il pensait à la virginité sacerdotale, en la rejetant, il est vrai dans un avenir lointain et imaginaire, mais avec quelques désirs pieux et sincères...» (Œuvres complètes, T. V, p. 55).

A un jeune homme qui se livrait avec ardeur à l'étude des sciences, et qui se jetait sur les livres avec une véritable passion d'apprendre, l'abbé Aubry recommande instamment la prudence, l'esprit de discernement dans le choix des auteurs. - «Tant que tu seras jeune, lui écrit-il, tant que tu n'auras pas fait de solides études de principes, prends garde aux lectures frivoles, même dans le genre scientifique ; ne lis pas indifféremment tout ce qui te vient sous la main. Ces livres superficiels, légers de genre, badinant sur les principes soit philosophiques, soit religieux, et ne les traitant jamais que par allusion, coups de griffe et plaisanterie, sont dangereux pour la foi et pour l'intelligence. Idées flottantes, indécises, peu fixes ; rien de suivi, de saisissable et d'arrêté dans les questions de fond ; habitude de traiter les choses sérieuses en riant et par épigrammes : Voilà ce qu'on rapporte de ces lectures, s'y on s'y livre trop, et même plus tard, si on s'y livre trop exclusivement... Il te faut des principes. Vois comme tous ces gens-là, savants sur le terrain des faits, deviennent stupides et déraisonnent, quand ils viennent aux principes et aux doctrines. Il te faut de fortes lectures ; ta formation intellectuelle n'est pas achevée. Il te faut... Sois mon ami je t'en prie» (Lettre à un jeune homme du monde, T. XI, 1873)

Sur le point de quitter la France, le missionnaire adressait au même étudiant, dont il s'était efforcé d'orienter les études scientifiques, les derniers conseils ou plutôt les supplications d'un ami et d'un père. - «J'espère, lui écrivait-il, que tu me laisseras, toujours, de loin comme de près, le droit de te demander un peu compte de ta vie chrétienne, et de me mêler de la question de savoir si tu es fidèle au devoir. Je t'en prie, envisage la vie sérieusement, en homme qui voit ce qu'il y a au bout de la vie, et la grande question qui domine toutes les autres. Demande sincèrement à Dieu de te fortifier contre les dangers de la vie ; prends toi-même, du fond du cœur, une résolution profonde, inspirée par ta foi, à laquelle tu te fasses un point d'honneur d'être fidèle, et qui soit comme une sorte d'engagement vis à vis de toi-même. Tu es tenace, par moments, pour en venir à tes fins, quand tu as quelque chose dans la tête ; tu aimes mieux souffrir un peu, endurer des choses pénibles à la nature et qu'autrement tu ne voudrais pas endurer. Il y a certainement en cela un principe d'orgueil ; mais il y'a aussi du bon. Cette ténacité, porte-la dans le bien, et promets-moi d'éviter le vice plus efficacement que tant d'autres».

«Quand je partirai pour les antipodes, certes, je ne te quitterai pas sans être bien inquiet. Ce ne sont pas des ordres, ni même, j'ose le dire, des conseils de maître que je te laisserai en te quittant, ce seront des supplications d'ami... Tu verras, dans 15 ou 20 ans, mon homme, si c'est vrai ce que je dis toujours, que tout sur la terre est comédie et diplomatie,

excepté d'y faire son salut, de s'y préparer à la mort en faisant le plus de bien possible autour de soi, de ne pas se préparer des remords et des larmes pour l'âge mûr et la vieillesse» (Lettre, T. XII, p. 447).

La mort du vaillant missionnaire - en 1882 - brisa le cœur de ce jeune homme qui avait tenu une place si privilégiée dans sa vie d'étude. - «Cher père ! nous disait-il ; il avait essayé de repêtrer mon âme ! Je lui ai causé plus de peine que de consolation ; ce que j'ai désormais de plus précieux au monde, c'est le souvenir de sa grande vertu, de sa tendresse et de son dévouement».

L'abbé Aubry eut, avec un de ces disciples de la science, un lien intellectuel qui décupla son ardeur à l'étude, et lui fit produire ces travaux scientifiques remarquables dont nous donnerons plus loin un aperçu sommaire¹. Pour son jeune ami, plus encore que pour lui, il travaillait les sciences comparées, les rattachant toujours aux principes théologiques. - «Dans tes études que tu poursuis, lui écrivait-il, il faut un esprit élevé, une âme tendre. Je connais assez ton âme ; j'ai vu ton cœur d'assez près et assez souvent ; je les ai, pour ainsi dire, trop senti palpiter entre mes mains, pour ne pas les bien connaître. Je sais que ton âme est tendre, aimante, délicate par droit de naissance, capable de s'attendrir en face d'un beau spectacle, et de s'élever plus haut que des nomenclatures dans les sciences de la nature. Je sais que ton cœur peut aimer, sentir vivement, et que ton intelligence a besoin de le porter avec elle dans ses travaux, pour les animer et leur donner un charme. Voilà les qualités qui me plaisent en toi, et que je veux voir se développer et grandir sous l'influence de la piété et de la pureté du cœur... - «Tu comprendras qu'une âme soustraite à l'influence et à la piété du cœur, qu'une imagination remplie de fantômes impurs, est souverainement incapable d'enthousiasme en face des spectacles les plus admirables. Tu comprendras qu'un esprit absorbé par la chair demeure engorgé, ne voit pas, devient incapable d'élévation ; qu'un cœur qui se laisse matérialiser par de viles sensations n'est plus accessible à ce sentiment délicat et chaste de l'amour de la nature. La nature est vierge ; une âme impure ne va pas avec une intelligence gracieuse ; la chasteté d'intelligence est nécessaire».

«Enfant bien-aimé, cette perspective te plaît sans doute. S'il m'est arrivé de te consoler, ne serait-ce qu'une fois, me permets-tu de me dire et de penser, pour ma consolation, pour mon rafraîchissement, me laisseras-tu cette douce illusion de croire que j'aurai, dans la meilleure partie de ton cœur, une petite place et un bon souvenir qui ne mourra qu'avec toi. Qui peut plus peut moins : tu m'as bien laissé le droit de t'appeler mon cher petit enfant, de te mettre sur mon cœur, de te priver des choses auxquelles tu tenais plus qu'à tout, et auxquelles tu ne croyais pas pouvoir renoncer ; tu pourras bien aussi, n'est-ce pas, enfant bien-aimé, me laisser la douce illusion de croire qu'en purifiant ton âme, j'ai mérité et trouvé, dans ton cœur, une petite place d'amitié, un bon souvenir que tu ne me retireras jamais».

«Voilà les qualités que j'ai aimées en toi, et que je veux voir se développer, sous l'influence de la piété et de la pureté du cœur. Cher enfant, si tu veux bien, aidé, encouragé, consolé par l'amitié, par la tendresse d'un cœur qui aime le tien, qui s'ouvre au tien avec amour, qui comprend tes douleurs, compatit à tes faiblesses, veut ton salut et celui de tes facultés charmantes, tu resteras une âme pure ; ton cœur s'agrandira, s'élèvera, s'attendrira encore, s'enthousiasmera, s'éprendra de ce qui est beau et pur ; et parce qu'il deviendra angélique, il sera capable d'aimer ce qui est beau, de chercher, de vouloir, de trouver ce qui est idéal. Je le dis, parce que je le vois en toi ; avec l'ensemble des qualités que je te connais, dont je sens le germe jusqu'ici trop comprimé, tu seras une nature pleine de charme et d'amabilité qui te rendront cher à ceux qui te connaîtront et te liront» (Œuvres complètes, T. I, p. 31).

A ces effusions du maître le disciple répondit avec un entier abandon ; il avait trouvé cet ami «longtemps désiré, longtemps cherché, un ami qui le comprenait totalement, en bien et en mal disait-il ; en mal, pour l'excuser, le plaindre, le guérir ; en bien, pour l'aider, le diriger, mais surtout pour l'aimer profondément et sans restriction».

«Oui, lui répondait l'abbé Aubry, mon bonheur est d'être tout cela avec toi, de te comprendre, de te consoler, de travailler, avec ton consentement, avec ton aide et ta confiance, tête contre tête et cœur contre cœur, à te rendre meilleur dans tous les sens. Si mon estime et mon amitié sont pour toi une récompense et une consolation, comme tu me l'as dit, sois donc consolé, aie confiance, bien confiance, et sois sûr que, devant moi comme aussi et surtout devant Dieu, pas un de tes efforts n'est sans fruit, pas un de tes peines n'est perdue. Tes efforts, je les vois ; je sais leur valeur devant Dieu et leur signification aimable pour moi ; tes peines, je les comprends, je les partage, toutes tes peines, et tes inquiétudes ! Tu m'as déjà beaucoup donné ; tout ce que tu as fait pour me plaire ; ta bonne volonté, tes combats, surtout ta confiance, m'ont révélé en toi, sous les défauts et les faiblesses que tu me laisses examiner et poursuivre, un aimable et attrayant enfant, un cœur délicat dont l'attachement est pour moi plein de charmes, un ami avec qui je ferai toujours, s'il veut bien m'aimer un peu, échange et partage de sentiments et de lumières» (Œuvres complètes, T. I, p. 31).

Le maître alors reprenait, critiquait, dirigeait les travaux scientifiques de l'étudiant, et lui en donnait le vrai sens ; ce qu'il étudiait pour lui, il en faisait aussi son profit. - «Rien ne me coûte et tout me semble doux - chimie, géologie, médecine, mathématiques, philosophie - quand il s'agit de te rendre service et de te plaire ; toute mon ambition se porte sur toi, et je voudrais te donner de mon sang, de mon âme, de ma vie, pour te sanctifier, te grandir le cœur, t'élever l'esprit, t'aider à devenir quelque chose de bien, de vertueux, de grand».

Dans la direction qu'il donne à celui qu'il appelle son cher enfant, on sent déborder du cœur du prêtre toute sa bonté, son dévouement sans réserve. Les conseils qu'il lui prodigue pour la composition littéraire et la mise en œuvre de ses travaux scientifiques sont pleins de bons sens et d'élévation ; il lui expose les qualités qu'il exige de l'ouvrage scientifique qu'il veut le voir entreprendre ; il lui montre le chemin qu'il doit suivre pour ne pas tomber dans les sentiers battus ; il provoque ses recherches, éclaire les sujets, lui laissant le soin de développer les idées qu'il sème d'une façon si libérale, et de compléter les études dont il lui esquisse le plan ; il veut le voir s'élever dans un monde supérieur d'où il pourra embrasser, d'un vaste coup d'œil, l'ensemble des sciences, saisir le lien qui les unissent entre elles, et reconnaître quel est leur commun point de départ. Ce lien, il le montre dans la théologie qui doit être regardée «comme la source de toutes

¹ Sous le titre *Théorie catholique des sciences et synthèse des connaissances humaines dans la théologie*, nous avons publié ces travaux. Œuvres complètes, Tome I, in-8. Desclée, Lille.

les connaissances humaines, lesquelles en découlent comme les ruisseaux découlent de la source de la montagne, et s'épanchent de différents côtés» ; en d'autres termes, il lui spécifie les «principes généraux qui doivent éclairer sa marche et aboutir à son but idéal : la Synthèse des sciences dans la théologie». L'intelligence du maître «complète en quelque sorte, l'intelligence du disciple». - «Me comprendras-tu, lui dit-il, as-tu confiance, non seulement en mon cœur, mais en mon jugement et en mon intelligence, pour croire que même si je ne me fais pas comprendre de toi, ce n'est ni faute d'être dans le vrai, ni parce que je suis un illuminé poursuivant une chimère. As-tu assez confiance en la santé de mon esprit pour croire que si je me dis absolument sûr d'une chose, j'en suis sûr en effet. C'est un acte de foi que je te demande ; si tu n'as pas assez confiance en moi pour le faire, et dans le cas où je ne me ferais pas comprendre, ma cause est perdue».

Un jour qu'il avait fait une critique plus serrée des essais de composition de son jeune ami et bouleversé quelques-unes de ses théories philosophiques : - «Comme je t'humilie dans la critique de tes travaux ! lui écrit-il. Tu rougis plus des fautes de style que de celles du cœur, je l'ai remarqué, petit orgueilleux. Tu es donc comme moi : par nature, j'aimerais mieux passer pour vicieux que passer pour bête. Oh l'orgueil ! Te demanderai-je trop si, en affaire de cœur et en affaires intellectuelles, je te demande pour toi pleine confiance en moi, pour me tout montrer ; pour moi pleins pouvoirs sur toi, pour tout te reprocher, t'humilier ? Je te prie de n'avoir peur de moi dans aucun de ces deux ordres de choses, et de ne pas te gêner devant moi ; pour moi, je n'aurai pas peur de t'humilier, si tu vois que je t'aime vraiment, et si je sais que tu acceptes ce sentiment en pensant que je le dis avec toi et pour toi ; oui, fais cela, et donne-moi un petit coin de place dans ton cœur...»

«Adieu, deviens un ange. Comme je t'aime en tout, excepté dans tes péchés, j'aime à lire tes pensées, ce qui a séjourné dans ton intelligence ou dans ton cœur ; apporte-moi souvent, comme ce soir, même celles qui ont pour objets des sciences où je suis profane ; comme c'est toi que je retrouve, même avec des défauts, beaucoup de défauts, je suis toujours heureux et touché de te lire... Surtout pense à tes promesses, et ne me brise pas le cœur par une mauvaise nouvelle ; ne m'enlève pas ma conquête, et le bonheur d'offrir à Dieu tes sacrifices, que je comprends, tes combats, tes victoires» (*Lettre à un jeune homme du monde*)

Et, pour assurer à son étude toute sa fécondité, il lui recommande sans cesse «de garder intacte cette chasteté, cette virginité de cœur et d'esprit qui féconde, vivifie, élève l'intelligence, et donne à l'étude ce charme, cette fraîcheur virginale sans laquelle on n'arrive à rien de grand dans l'ordre intellectuel... Si tu veux que l'esprit profite vraiment, prends garde au cœur... Combien j'ai connu de jeunes hommes très doués dans leur intelligence, d'une nature riche, généreuse, ardente même ; ils avaient des éclairs admirables de pensée, quelques vues très hautes par moments, l'instinct du beau, la compréhension facile des vrais points de vue et des idées profondes. Mais voulaient-ils se mettre à écrire, à développer, à produire : sécheresse, stérilité, impuissance. Dans leurs essais, rien de grand, de vivant, d'animé, de complet, comme qualité ; jamais de sublime, pas même de trait saillant, tout était pâle, terne, vulgaire. Si, remontant aux sources, je cherchais à connaître leur vie morale ; presque toujours elle avait été livrée aux voluptés impures».

«Sans doute, à cette impuissance il y a des raisons surnaturelles : l'homme est borné dans ses puissances, et ses facultés ont une mesure épuisable ; puissances et facultés viennent aboutir chez lui à l'amour qui est son dernier besoin, à l'enthousiasme qui est l'exaltation de toutes ses facultés réunies et appliquées ensemble à l'admiration, l'appréhension et la jouissance du bien. Cette faculté d'enthousiasme, faisceau en acte composé des autres, est bornée, elle aussi ; elle est même exclusive et ne peut s'appliquer à plusieurs choses à la fois».

«Le jeune homme qui jette sa sève dans les voluptés s'épuise ; se trouve vide pour le reste, incapable d'enthousiasme. Ces voluptés le saisissent trop pour lui laisser de l'ardeur pour un autre objet ; il y a là des sensations trop violentes pour ne pas détraquer et anéantir la nature humaine. Comment, sortir des plaisirs inférieurs et bas, goûter les choses intellectuelles ? Comment s'éprendre pour elles de cet enthousiasme, de cet amour fécond et bouillonnant de sève sans lequel on ne fait rien ? L'homme qui a goûté aux voluptés se trouve sec, hébété, rempli d'une vague tristesse, mou, sans fécondité, impuissant, émacié, abaissé, sans sève, comprenant encore, désirant encore et ne pouvant plus, s'épuisant en projets et incapable de tout ; tout au plus lui restera-t-il la mémoire qui retient et l'intelligence qui comprend. Quant à l'imagination qui crée, à l'enthousiasme qui exalte, à la tendresse qui féconde, à l'amour qui produit, jamais plus il ne les connaîtra. - Il n'en serait pas ainsi cependant d'un homme dont l'enfance et la jeunesse auraient été pures et dont l'âge mûr ne le serait plus, parce que la volupté n'aurait pas présidé à sa formation et n'aurait pas eu le principal rôle dans le développement de ses facultés, en un mot, n'aurait pas absorbé sa vie... Pauvres jeunes gens ! Ils ne savent pas le tort qu'ils font à leur intelligence...»

«Tu comprendras cela, toi qui veux te livrer à la science. Tu comprendras cette nécessité de la pureté du cœur, pour féconder, vivifier, élever l'intelligence ; pour donner à l'étude - surtout à l'étude de la nature - ce charme et cette fraîcheur virginale sans laquelle je ne comprends pas un livre... Crois-tu à l'action douce et paternelle, maternelle de la Providence sur la vie d'un homme, pour bénir ses travaux ? Eh bien ! Dieu ne saurait bénir ta vie, féconder tes travaux, si tu ne Lui donnais que ce que tu as de trop, et si le fond de ta vie n'était un sacrifice» (*Œuvres complètes*, T. I, p. 75).

Sans cesse l'abbé Aubry met en garde son ami contre les dangers de la grande ville où se consomme la ruine de tant de belles intelligences et où vont échouer tant d'espérances. - «Je suis comme les mères, plein d'ambition pour ce pauvre petit enfant qui m'a ouvert son cœur et donné sa confiance ; je voudrais qu'il élevât les yeux du cœur et de l'intelligence plus haut que la terre qui passera vite ; je voudrais que, même dans le monde, il commençât à regarder au-dessus du monde ; qu'il cessât d'être ce que sont tant d'autres, afin de devenir, même dans une carrière humaine, un grand esprit. Or, d'abord, les grandes qualités s'appellent l'une l'autre ; un grand esprit se compose d'une belle intelligence et d'un noble cœur, d'un cœur pur. Donc il faut ces deux choses... Hélas ! Combien l'intelligence souffre des faiblesses du cœur... Sois pieux, car la piété, en purifiant ta vie, ôtera de ton cœur, c'est-à-dire de devant ton intelligence, à toi écrivain, de devant mes yeux, à moi lecteur qui vois dans ton intelligence, cet obstacle, ce nuage, ce brouillard insupportable du vice qui nous empêcherait de voir Dieu dans tes sciences. Sois pieux, recueilli, aime la solitude ; efforce-toi

même à la contemplation religieuse et tendre des profondeurs de la science que tu étudies. Surtout, il faut que ton cœur prenne part à ton étude, que ton âme y applique toutes ses puissances, surtout cette puissance méditative qui est, du reste, une opération d'ensemble à laquelle prennent part toutes les facultés. Et ceci, je le dis de toutes les sciences, même des plus arides ou, pour mieux dire, de celles qui paraissent telles ; car il n'y a pas de science aride ; et celles qui paraissent généralement arides, par exemple les mathématiques, vues de près, à fond et longuement, finissent par livrer leur secret qui est la plus grande et la plus vraie des poésies» (Ibid., p. 98-101)

Ces conseils que l'abbé Aubry donne avec tant d'affection à ses jeunes amis chacun peut les méditer et en faire son profit. On sent, à la lecture de ces belles pages si touchantes, qu'il y a là un cœur profondément dévoué et aimant ; on y retrouve l'âme de l'apôtre, du missionnaire, dont la vaste ambition ne s'est pas contentée de faire le bien dans son pays, mais qui a éprouvé le besoin généreux et irrésistible de se sacrifier pour le salut des païens.

CHAPITRE XVII : L'ABBÉ AUBRY ET LA QUESTION SOCIALE.

L'étude de *l'Histoire ecclésiastique*, telle que l'a comprise l'abbé Aubry, n'est pas seulement l'exposé du développement historique du dogme à travers les siècles, et une apologie irréfutable de la papauté ; c'est encore un programme, un plan de réforme des idées ; il en marque le but ; il en indique les voies et les moyens ; il ouvre, sur l'état actuel de la société, des vues nouvelles qui peuvent aider singulièrement à comprendre les besoins du monde moderne et les réactions qui s'imposent pour sauver la nation aux abois. L'abbé Aubry, d'ailleurs, malgré les fonctions absorbantes de son ministère d'enseignement et d'apostolat, n'est indifférent à aucune des questions extérieures qui intéressent, soit directement soit indirectement, l'ordre religieux et social. Il a des aperçus lumineux sur une foule de questions, indécises souvent pour les plus habiles, et qui, dans sa pensée, se résolvent toujours au point de vue de la gloire de Dieu, du salut des âmes, et des intérêts bien compris de la nation. Il connaît trop le mal intellectuel, le péché de l'esprit, de la société moderne, c'est-à-dire l'absence des idées chrétiennes, pour ne pas insister, en toute circonstance et dans tous ses écrits, sur le rôle fondamental de **la doctrine catholique qui, seule, peut relever la société**. Le propre des méthodes et des idées qu'il préconise, c'est **par le clergé**, de rendre à la nation des principes chrétiens, une foi assez vigoureuse pour ne pas reculer devant la lutte - *Pro aris et focis* - lutte dans laquelle a faibli considérablement le gros de notre armée catholique.

«Je crois, dit-il, qu'on pourrait apprécier les dernières années de l'Histoire de France comme voici : La foi a disparu dans le peuple en proportion de ce que la doctrine a disparu dans les pasteurs. L'Evangile, trop ignoré, n'est plus assez prêché ; la foi n'entre plus par les oreilles - *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*. Les principes chrétiens qui sont les colonnes de l'ordre intellectuel, ne sont pas toujours enseignés comme il faudrait ; il reste *Ut simus sicut parvuli fluctantes omni vento doctrinæ*. De là une foule d'idées fausses, de préjugés et d'erreurs. **Je crois que le salut de la France et de l'Europe est dans la restauration du clergé par les études** ; d'autant plus que Notre-Seigneur a dit quelque chose d'approchant : *Euntes docete...*» - Et «il montre comment la dépression de l'idée du sacerdoce est, en dernière analyse, la véritable cause du désarroi des idées chrétiennes, qui nous a conduits à une telle impuissance», (Lettre de Mgr Isoard, évêque d'Annecy à l'auteur) et comment la régénération nationale est intimement liée à la restauration théologique. Donc, dans cette œuvre, le premier rôle appartient au sacerdoce ; et une restauration plus homogène et plus scolastique de la formation cléricale sera le signal de la conversion de la nation. On ne saurait rejeter cette conclusion sans imprudence, jusqu'à ce qu'on puisse lui opposer quelque chose de meilleur.

«Le dogme fait les peuples, a dit J. de Maistre et il les refait aussi», mais cette besogne ne s'achève pas en un jour. - «Regardez bien, écrit l'abbé Aubry, si le siège principal du mal de la France ne serait pas l'intelligence, si son péché ne serait pas le péché de l'esprit ; si ce qui lui manque ne serait pas précisément le Dogme bien plus encore que la Morale : le dogme, c'est-à-dire l'idée chrétienne, la pensée de la foi entrée dans l'âme, l'occupant et la surnaturalisant toute entière, enfin cette *impénétration* profonde de ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, l'intelligence, par l'esprit de foi qui informe sa vie, féconde et dirige son activité. Certainement, Dieu pourrait, s'Il le voulait, faire un grand miracle national qui convertirait tout du jour au lendemain, et ceci n'est impossible qu'étant donné l'ordre constamment suivi dans l'humanité par la Providence ; certainement, un bon gouvernement aiderait l'Eglise, Mais ce mot de J. de Maistre : «Les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent», renferme une remarque bien vraie pour celui qui a médité l'Histoire. La manière dont on désire un bon gouvernement en France, et l'influence qu'on attend de lui, me font penser à ceux qui n'espèrent n'avoir plus bientôt qu'à ouvrir la bouche, pour y recevoir des alouettes toutes rôties. On compte trop sur les moyens humains. D'ailleurs, supposé même que, du jour au lendemain, nous ayons le meilleur gouvernement, une éducation excellente imposée à tous, il faudrait encore du temps. Notre société actuelle compte des générations déjà formées, peu chrétiennes, qui, en toute hypothèse, influenceront sur les générations suivantes, sinon pour empêcher, du moins pour retarder la résurrection et compliquer le travail. Il existe de puissants moyens de perversion, dont l'influence pernicieuse ne peut disparaître que peu à peu : la presse, le suffrage universel, des habitudes prises, une atmosphère de luxure, le mépris du bien, le mépris du prêtre, enfin des institutions diaboliques qui dureront encore longtemps et combattront toujours le bien» (Lettre, 1876).

«Ce qui est effrayant, écrit-il encore, c'est la disparition de la foi, surtout dans la vie sociale. La perte de la foi a mis en péril non seulement les intérêts surnaturels des âmes, ce qui est toujours le principal ; elle a compromis encore ce quelque chose de délicat et de précieux qu'on appelle la raison publique, si difficile à guérir lorsqu'elle est attaquée. **La conservation de la foi dans un peuple est la condition de la conservation du bon sens.**

C'est là une vérité que la raison n'aperçoit pas toujours, mais que l'Histoire et l'expérience démontrent. La formation psychologique de la Révolution est l'une des plus remarquables de ces expériences ; le siècle qui l'a préparée a pour caractère, tout à la fois, la pauvreté des travaux théologiques et l'extravagance philosophique. Depuis lors, nous allons à la dérive ; et je regarderais le mal comme définitif et irréparable, si je ne voyais dans l'Eglise que des forces humaines, ou même si la France n'avait dans le monde qu'une destinée ordinaire».

«La France est un malade bien risqué, disait le Cardinal Pie ; si elle revient à la santé, ce qui n'est pas évident, bien que j'en sois persuadé, une chose est certaine : il faudra du temps, beaucoup de temps. Refaire un peuple chrétien, ramener à la foi, je ne dis pas seulement le cœur corrompu, mais l'intelligence nationale, égarée par le péché de l'esprit, quel travail long et difficile. Réinstaller l'idée dogmatique dans la masse des esprits, quelle œuvre au-dessus de toutes les œuvres, par les efforts qu'elle demande et les obstacles qu'elle suppose. Ceux qui croient que 10 ou 20 ans, même avec un gouvernement excellent, lui rendront sa santé intellectuelle, sa sève de vie chrétienne, ceux-là se mettent les dix doigts dans l'œil. Si la France ressuscite, ce ne sera pas tout d'un coup ; ce sera lentement, comme elle a été formée ; la vie lui reviendra, comme vient toute vie chrétienne, *par modum seminis*, puisque Notre-Seigneur a dit *Semen est Verbum Dei*, et que rien de ce qui doit être chrétien ne peut avoir la prétention de le devenir autrement qu'en recevant cette semence surnaturelle - *Verbum Dei*, - un enseignement intellectuel. Cette idée d'enseignement prend en France ; c'est déjà *Verbum* ; mais je ne vois pas bien que ce soit *Verbum Dei*».

Pour préciser, toujours d'après l'abbé Aubry, **ce qui guérira la France**, «ce ne seront donc pas les événements politiques ; **ce sera le sacerdoce et pas par d'autres moyens que ceux dont est armé par Jésus-Christ** : la prédication, le dévouement, le travail obscur et ignoré mais irrésistible de chaque pasteur agissant sur la poignée d'hommes qui lui est confiée. Mesurez, par la pensée, le temps qu'il faudra pour rendre au peuple français tout ce qu'il a perdu sous le rapport de la foi et de la vie chrétienne».

Malheureusement la Révolution n'a pas dit son dernier mot, et le mal est encore dans sa période de croissance ; il reste à ce cancer des chairs à dévorer dans le corps social. Sous une épithète mensongère de **libéralisme**, la doctrine révolutionnaire a mis la société dans un équilibre instable et sur un plan incliné par où fatalement il faut aboutir au radicalisme, car le libéralisme tout naturellement va au radicalisme, comme les fleuves vont à la mer, en vertu d'une pente de l'esprit humain qui ne peut rester stable dans le libéralisme qui est l'équilibre instable. Ces dernières années sont plus instructives qu'un siècle de prospérité sociale. La vitesse et la logique fatale avec laquelle la société va au désordre établit et prouve les principes. Le spectacle d'une société régie par l'erreur donne au chrétien une évidence de la vérité plus grande encore que le spectacle d'une société régie par la vérité».

«Non, non, la Révolution française n'est pas au bout. D'autant, selon le mot de J. de Maistre, «que **la France ne sait revenir à la vérité qu'après avoir épuisé l'erreur**». Comme ce mot est vrai et laisse voir, dans la situation actuelle de la France, le chemin nécessaire que Dieu fait suivre à notre nation pour la ramener à la vérité, mais à la vérité saisie et comprise de bien plus haut, et dans la plus complète lumière que l'homme ait jamais reçue. En attendant, on est sur une pente et on ira jusqu'au fond. Les peuples sont des personnes morales qui ont leurs maladies, leurs crises, leurs retours d'âge comme nous ; ces maladies peuvent se guérir, mais comme la fièvre typhoïde, elles doivent suivre leur cours, et il faut laisser aux phases le temps de se produire. Aussi n'ai-je jamais pensé que la France pût revenir à la santé avant quelques générations, **cent ans, cent cinquante ans**, plus ou moins, ni même qu'un bon gouvernement pût la ramener si vite dans sa voie. C'est sans doute pour cela que Dieu, qui semble vouloir la guérison de la France, ne lui donne pas encore ce bon gouvernement, et prend une autre voie pour exaucer les prières des catholiques. Du reste, il suffit de connaître un peu les principes du gouvernement de Dieu sur le monde, et la marche de la Providence dans le passé, pour affirmer et jurer au besoin que toutes ces démolitions criminelles sont destinées, dans le plan de Dieu, à produire le bien de l'Eglise et le salut de la société».

L'abbé Aubry dénonce surtout cette légalité révolutionnaire qui part d'une source empoisonnée et qui conduit à la mort selon toutes les règles de l'art et conformément à la loi, au nom de la loi, «comme les médecins qui, dit-il, trépassent leurs malades selon toutes les règles de l'art, lorsqu'un bon remède, inconnu de la science, les guérirait illégalement mais efficacement. Il faudrait briser cet échafaudage d'idées fausses, de soi-disant légalité où nous sommes emprisonnés, et sortir la France de cette situation absurde par une bonne illégalité qui serait le salut. Vouloir enrayer le mouvement révolutionnaire, ce serait faire le jeu de ces enfants qui, de leurs petites mains, s'efforcent de faire des barrages de boue au travers d'un torrent déchaîné».

A voir la précipitation du radicalisme franc-maçon à hâter son œuvre de destruction, il prévoit **une crise formidable** ; mais encore, et malheureusement, dit-il, «ne se dénouera-t-elle pas par l'avènement d'un gouvernement libéral, mitoyen et bâtard, pour recommencer la série d'expériences déplorables par lesquelles, en partant d'un ordre moral faux et sans principes, on aboutit, avec la coopération des honnêtes gens, aux plus grands désordres. N'est-ce pas ce qui est à craindre, car il ne semble pas que les idées libérales, rationalistes même, aient évacué le territoire de beaucoup de têtes sacerdotales. Il faut, pour achever la purge complète, **une série de crises graduées et de plus en plus radicales**. Nos radicaux ne sont jusqu'ici modérés que parce qu'ils sentent la France encore trop catholique et honnête malgré ses principes faux. Il faut aller plus bas ; comme pour faire mourir un abcès il faut arracher la chair vive».

«S'il arrive une débâcle ; si la France, épuisée, se donne un bon gouvernement, je serai étonné de voir le travail évangélique reprendre selon des principes absolument sûrs ; **je ne serai pas étonné, au contraire, que l'on recommande, à quelques modifications de détails près, selon l'ancienne ornière libérale et rationaliste, à préparer de nouvelles déceptions**. Sans doute, des idées plus saines se font jour ; et c'est une raison d'espérer ; mais elles sont trop mêlées encore de théories fausses ; elles ne sont pas suffisamment entrées dans la pratique ; car si elles y étaient entrées, nous assisterions à une **révolution intellectuelle extraordinaire. Cette révolution pacifique viendra** ; elle produira des merveilles ; mais nous ne sommes pas à son aurore ; nous nous attardons dans la période d'obscurités, de tâtonnements, de désordres».

«Hélas ! Combien de temps encore le clergé de France donnera-t-il à ceux qui le combattent, avec une constance si énergique et un ensemble si parfait, le spectacle de ses divergences de vues, de ses faiblesses et de ses indécisions pratiques ? Est-il possible que nous en soyons encore à chercher l'orientation, le terrain, les armes mêmes de notre combat, lorsque les papes, Léon XIII surtout, ont parlé si clairement et déclaré que les premiers efforts du sacerdoce, en

France, devaient porter sur les idées, parce que ce sont les idées qui mènent le monde. Ce qui me rassure d'ailleurs et me fait espérer en l'avenir, ce sont ces germes semés par le Saint-Siège depuis 30 ans. Malheureusement pour la France, ces germes n'agissent qu'après avoir été longuement préparés dans la terre par la pluie des orages».

«**C'est le sacerdoce, et le sacerdoce seul, qui transformera la société** ; s'il ne la transforme, il ne reste plus qu'à désespérer de l'avenir. La société s'est désimprégnée de l'Evangile ; de nouveau, par les mêmes moyens, elle doit en être saturée. C'est là l'objectif de toute vie sacerdotale. Cette œuvre, en apparence si modeste, si humble par les mille détails et les mille circonstances qui varient son application, mais en réalité si grande, si puissante en raison même de son application et de son ensemble ! Je sais bien que la civilisation moderne a rendu presque impossible le développement du zèle apostolique et enfermé le clergé dans un cercle de moyens d'action dont il ne peut sortir sans voir s'élever contre lui les lois civiles, les usages reçus, et tant d'autres obstacles contre lesquels il ne peut lutter sans se briser ; **voilà le grand crime et le plus impardonnable de la civilisation moderne ; c'est la déchristianisation de l'Europe**. Mais plus le mal est général, plus il y a lieu d'espérer ; il répugne de supposer que l'Eglise ne reconquière pas un jour sa position, même une position préférable à celle qu'elle a perdue».

Combien cette œuvre de déchristianisation de la France qu'il suivait de si près, contristait l'abbé Aubry. - «Notre pauvre France, comme ils vont l'arranger ! Dans quel état elle sortira de leurs mains ! Et combien il en coûtera de travaux, de prières, de larmes, d'expiations, aux âmes fidèles et au sacerdoce, quand le temps sera venu de réparer ces ruines !» - Surtout, il craint l'influence de ce courant formidable sur le clergé : «déjà, dit-il, une vertige passe sur beaucoup d'âmes de prêtres, jusqu'à séduire ces élus de Dieu par la fascination d'un christianisme plus moderne, d'un évangile plus humain, d'une Eglise moins surnaturelle et divine. **L'esprit de la Révolution menace de s'installer au cœur de l'Eglise et de la désagréger** ; déjà il a commencé à corrompre l'idée de l'Eglise et de son autorité divine, le sens de la Tradition catholique, et jusqu'à l'esprit de l'Ecriture et des textes les plus sacrés de l'Evangile. Pour peu que prenne pied cet esprit - et les prévisions du théologien ne se sont que trop réalisées - **il ne laissera pas pierre sur pierre, semant partout l'erreur, affaiblissant ou détruisant les vérités les plus incontestables, substituant les rêveries humaines à la pensée divine, portant au mépris des choses les plus saintes, donnant follement le change, par une science fausse et pédantesque, sous le vain appareil d'une phraséologie creuse et boursouflée**».

«Qu'il étale, cet **esprit nouveau**, sa vaine science et fasse valoir sa critique, il ne s'excusera jamais, je ne dis pas d'avoir ignoré les éléments de la théologie, mais d'avoir **renversé les fondements mêmes de la foi**, et, avec le caractère de prêtre, d'avoir fait le personnage et l'œuvre d'un ennemi de l'Eglise. S'il n'y avait que des hérétiques pour s'élever contre une autorité aussi sainte que celle de la Bible et de l'Eglise, comme on connaît leurs erreurs, la séduction serait moins à craindre ; mais lorsque des catholiques et des prêtres entrent dans leurs sentiments et insinuent des doctrines dangereuses, il faut craindre que les fidèles, séduits, ne disent comme les Juifs : «Un prêtre du sang d'Aaron est venu à nous, il ne nous trompera pas !» Et si ceux qui sont en sentinelles sur la maison d'Israël ne sonnent pas de la trompette, Dieu demandera de leurs mains le sang de leurs frères qui auront été déçus par ce qu'ils n'auront pas été avertis» (Bosquet : *Défense de la Tradition*).

Dans cette crise que traverse la France, ce qui inquiète le plus l'abbé Aubry c'est le travail d'ensemble opéré par la Révolution **dans l'éducation de l'enfance**. - «Travail impie qui recule bien loin dans l'avenir, dit-il, le retour possible du peuple à la vie chrétienne ; car des générations nombreuses seront perdues. **Sans doute, le but des bouleversements qui se font ou se préparent, est-il, dans les vues de la Providence, d'épurer la vie chrétienne ; alors l'ensemble de la nation pourra revenir à la foi, aux lois de l'Eglise, mais non plus cette foi diminué, ces lois faussées, que nous voyons en France depuis la Révolution**».

Malgré le sombre tableau qu'il vient de tracer de la situation sociale, **l'abbé Aubry ne saurait désespérer de l'avenir de la France** ; il nous l'a fait pressentir déjà. Il la croit bien malade sans doute ; mais il sait de quels principes elle a vécu et s'est nourrie, et quelle sève chrétienne coule encore dans ses veines ; et que la conclusion des désordres actuels sera heureuse, bien semble douter encore que cette atmosphère soit viciée à fond ; aussi n'est-il pas inquiet sur son avenir. - «Il est évident, dit-il, que la conclusion des désordres actuels sera heureuse, bien qu'en attendant nous ayons à souffrir des scandales et de la perte de tant d'âmes. Sans doute de graves désordres se préparent, le mouvement révolutionnaire s'accroît ; la Franc-maçonnerie est pressée d'en finir. J'ai toujours dit que les mouvements nationaux sont irrésistibles et ne peuvent ni être enrayés, ni s'arrêter ; il faut qu'ils s'achèvent ; plus vite ils s'achèvent, plutôt vient la guérison ou le réveil. Je crois que, finalement, il y a beaucoup à espérer de ce qui se passe. Si quelqu'un me disait «la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui s'opère peu à peu, sera un grand crime et, en soi, un grand malheur ; mais c'est une amputation nécessaire, attendu que l'union des deux pouvoirs, telle que l'avait faite le Concordat, était malsaine et pernicieuse. **Cette séparation entre autres avantages précieux, aura celui de rendre à l'Eglise le droit de se reconstituer elle-même, de faire fonctionner sa législation, telle que Jésus-Christ la lui a donnée, et de préparer ainsi, pour plus tard, une autre union des deux pouvoirs sur une base plus catholique**. Ce serait la première fois que Dieu ne tirerait pas le bien du mal ; et il y a, au milieu des misères du temps actuel, bien des signes qu'Il le tirera encore, et que les méchants eux-mêmes travaillent pour Sa gloire. Il semble même, à la vitesse avec laquelle veulent aller les persécuteurs d'aujourd'hui et au peu de précautions qu'ils prennent le loisir de mettre autour de leur travail pour le déguiser, qu'ils se sentent pressés par le temps, et que le Bon Dieu, qui les attend au détour d'un chemin, veut en finir vite». - Si quelqu'un m'affirmait cela je ne m'inscrirais pas en faux contre lui. Toutefois, supposez la France rendue à son calme, munie d'un bon et vrai gouvernement, ornée d'institutions chrétiennes ; il faudra encore une longue convalescence pour refaire un pareil malade».

D'autre part, il demeure convaincu que **la France n'a pas achevé sa mission dans le monde**. - «Je n'admets pas, dit-il, que la foi puisse s'y perdre à cause de l'abus et du mépris qu'on en fait sciemment... Peut-être mériterait-elle que Dieu l'abandonne, et si on ne considérait que la question de mérite, on pourrait s'attendre à ce malheur épouvantable. Mais une autre question est en jeu : le besoin des autres nations, incapables de se suffire à elles-mêmes et surtout de

produire un puissant apostolat. Le plan de Dieu paraît bien être et, selon moi, il est évidemment que toutes les nations demandent toujours l'Evangile à l'Europe, **particulièrement à la France qui est plus faite pour l'apostolat**. Combien de nos évêques, anciens et modernes, disent que **Dieu a besoin de la France**, ou plutôt que, d'après le plan de Dieu, **le monde a besoin de la France** - disons au moins de l'Europe catholique, et, par conclusion, à cause du rôle de la France dans l'Europe catholique, nous pourrions dire de la France. Comme cette idée d'ailleurs se rattache et s'harmonise avec celle de Rome Ville Eternelle, et pour toujours siège de la papauté. Peut-on supposer que Rome soit jamais dépouillée d'un cercle de nations catholiques formant son cortège et lui faisant office de servantes pour ses œuvres au loin ? Donc Rome communique à l'Europe catholique son privilège».

L'abbé Aubry pose enfin largement les **conditions de la restauration nationale**, et donne à la question sociale la seule solution qu'elle comporte : «La question sociale est une vaste question théologique, dit-il ; c'est la question évangélique - *Vos estis sal terræ* ! Voilà le grand oracle, et il est plus sûr que celui de Calchas, car il est infaillible. **C'est le sacerdoce qui a fait la France ; lui seul la refait** ; et c'est dans les séminaires, c'est dans les principes de la théologie bien comprise et vivifiant le ministère sacerdotal, que gît le germe de notre restauration nationale. Tout ce qui se fera en dehors de cette idée, tout ce qui ne s'y rattachera pas étroitement, sera effort stérile, peine perdue. C'est dans l'Evangile, c'est au fond de nous-mêmes, ministres de Jésus-Christ, qu'il faut chercher exclusivement les principes qui doivent sauver le monde. Il nous appartient de confectionner aux peuples des idées plus saines, de descendre dans l'arène, afin d'être les premiers restaurateurs des idées et des principes généraux. Nous attendons beaucoup des expédients humains ; or, ces expédients sont usés, **le règne des principes catholiques doit enfin commencer**. A travers les questions qui s'agitent, les recherches qui s'opèrent et les querelles qui remuent la société, il se fait, en Europe, un profond travail de doctrine ; c'est là certainement l'élément le plus élevé et le plus fécond de la régénération qui se prépare. L'âme de ce travail gigantesque, c'est le sacerdoce catholique, non pas un sacerdoce amoindri par la faiblesse des méthodes surannées et impuissantes, ou par l'infiltration des idées modernes ; mais **un sacerdoce trempé aux vraies sources, dans cette tradition scolastique** à laquelle la France doit, dans le passé comme dans le présent, tout ce qu'elle a de gloires sans tâche, d'influence solide, de travaux féconds et de vertus héroïques».

«La cause initiale de notre crise sociale, dit encore l'abbé Aubry, résulte de l'affaiblissement des notions théologiques et de la prédominance des erreurs doctrinales. Le dernier mot de tous les problèmes qui s'agitent, de la question sociale elle-même, se trouve dans l'état des esprits et des cœurs par rapport à la foi. **Jésus-Christ est la vie du monde, et les nations comme les individus périssent parce qu'il leur manque**. Or, la foi, c'est l'enseignement chrétien ; et cet enseignement c'est la prédication ; mais la prédication, à son tour, n'est féconde que par la théologie. C'est là le principe de la fécondité apostolique : la théologie remplissant l'homme du Verbe de Dieu qui seul peut fertiliser les âmes. Qui ne voit, de nos jours, le lien qui existe entre l'affaiblissement de la Foi et le manque de science théologique chez beaucoup de ceux qui ont mission de prêcher l'Evangile - rien que l'Evangile ?»

«Donc, continue l'abbé Aubry, ce qui guérira la France, ce ne sont pas les événements politiques ; ce sera le sacerdoce, et pas par d'autre moyens que ceux dont il est redevable à Jésus-Christ : la prédication, le dévouement, le travail obscur et ignoré mais irrésistible de chaque pasteur agissant sur la poignée d'âmes qui lui est confiée. Ou bien le clergé, par l'esprit évangélique, par l'ascendant de la foi, de la science, des vertus apostoliques entrera dans le mouvement social, pour présider à l'œuvre de notre restauration nationale, ou bien cette œuvre ne s'accomplira pas, et la France continuera à descendre vers les abîmes. De toutes les garanties de vitalité que porte encore dans son sein notre société, et qui autorisent l'espérance la plus puissante, celle par laquelle les autres seront fécondes, et sans laquelle elles ne sauraient l'être, c'est donc toujours celle-ci : *Fides ex auditu, auditus per Verbum Christi*. L'enseignement sacerdotal demeure, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, l'âme de la nation, la citadelle des intelligences, l'élément le plus élevé et le plus influent de toutes les questions qui s'agitent, de toutes les recherches qui remuent la société, surtout de la régénération qui se prépare ; et ce qui le prouve bien, ce qui montre que le démon ne l'ignore pas, c'est l'acharnement avec lequel les ennemis de l'Eglise portent leurs efforts de ce côté».

« Malheureusement, beaucoup entreprennent de résoudre la question sociale non plus à l'aide des solides principes qui sont la base nécessaire de toute société chrétienne, comme l'explication et le nœud de l'Histoire. Mais, par suite de concessions et de compromis voulus et avoués, tous les jours nous avons la tristesse d'entendre des prêtres plaider, en faveur de l'Eglise et de ses institutions, les circonstances atténuantes, protester qu'elle s'accommodera fort bien du dernier lambeau de liberté qui ne lui est pas encore arraché, qu'elle ne demande qu'à vivre en paix et en bonne harmonie avec son ennemie héréditaire - *Cathedra pestilentiae* ! Les apôtres de cette nouvelle croisade, afin de se concilier des adversaires qu'ils devraient savoir irréductibles, s'efforcent de voiler ou du moins de se faire pardonner leur caractère sacerdotal ; comme si ce caractère n'était pas toute leur force et leur seule raison d'être au milieu de la société. Nous les entendons bien se retrancher derrière les enseignements de l'Auguste chef de l'Eglise ; mais ils semblent ne les avoir pas compris, lorsqu'ils veulent réformer l'organisation sociale avant d'avoir réformé les idées qui en sont la base et le *substratum* ».

«Réformer les sciences de principes ; puis, par voie de conséquence nécessaire, réformer l'état social, tel était le plan tracé par les encycliques pontificales. Malheureusement, loin de remonter et de faire appel aux principes préconisés par les papes, on ne s'est préoccupé que de leurs conclusions dernières et de leurs conséquences sociales ; encore moins a-t-on pris garde de puiser dans l'étude des siècles passés, cette maturité philosophique, cette science d'application des principes, ce sens profond des lois de l'Histoire des peuples, qui sont le couronnement et le fruit des études de principes. Dès lors, on ne pouvait que bâtir sur le sable mouvant d'idées personnelles, téméraires et dangereuses souvent, impuissantes toujours, parce qu'elles ne sont pas les idées de l'Eglise » (*Les Grands-Séminaires*, chap. XXIV).

«C'est la théologie qui assainira le sens public, l'intelligence nationale enrichie des dons de la foi ; elle coordonnera les vérités découvertes par l'homme, en leur ajoutant une lumière supérieure. Ce que ferait la théologie sur la société, c'est comme l'opération médicale de la transfusion du sang. Il y a, dans les intelligences modernes, surtout en France,

quelque chose de maladif et d'inquiet, de tourmenté ; cet état, pour ne pas dégénérer en une sorte de phthisie intellectuelle, en une langueur inquiète et malsaine, appelle une forte nourriture, un *substratum* solide, que la théologie seule peut donner par ses principes sains et inébranlables. Plus l'inexactitude de l'esprit et la fausseté des doctrines se propagent, plus il est urgent, pour les prêtres, de garder la pureté des principes, afin que leur esprit en soit le réservoir et le trésor et leurs lèvres enseignantes la source - *Labia sacerdotis custodient scientiam*, et quelle science donc ? *Scientiam sanctorum doce me*» (Ibid.).

L'abbé Aubry, par cet exposé des principes qui doivent présider à la restauration sociale, établit avec force que l'action du prêtre, pour être toute puissante, doit être essentiellement une action sociale ; «son enseignement, dit-il, versera abondamment dans l'âme de la société cette infusion de sève surnaturelle renfermée, comme une essence divine, dans ce réservoir sacré de la religion qu'on appelle le sacerdoce. Lui seul pourra travailler efficacement à la reconstitution d'un ordre social chrétien ; son influence sera lente, discrète ; mais son action sera sûre, profonde ; agissant dans le même sens, aujourd'hui où rien ne persiste et ne se perpétue, elle sera toute puissante. Il sera l'âme de ce travail gigantesque ; mais à condition qu'il ne soit pas amoindri par la faiblesse des méthodes surannées et impuissantes, ou par l'infiltration des idées modernes ; mais qu'il se soit trempé **aux vraies sources de notre vieille tradition catholique à laquelle la France doit, dans le passé comme dans le présent tout ce qu'elle possède de doctrines saines, de travaux féconds, de vertus héroïques, d'influence solide et de gloires sans tache...**»

«A cette condition, le catholicisme, qui compte en France 100 évêques, 50 mille prêtres, autant de religieux et de religieuses, sera, quand il voudra, redoutable, lorsque ses défenseurs, prêts à tous les sacrifices, respectueux des formes gouvernementales établies, auront opposé une fin de non recevoir et un *non possumus* énergique aux lois d'exception forgées par une poignée de francs-maçons contre l'immense majorité du pays. Mais **la victoire ne peut venir que par le combat, et nous ne combattons pas, puisque tout combat sérieux est impossible sans l'union parfaite des principes, des idées et des méthodes.** - Car on ne peut pas appeler combats ces protestations produites après coup, ces gémissements tardifs et stériles en face du fait accompli imposé par l'audace des uns à la timidité escomptée d'avance des autres. On parle beaucoup de symptômes heureux, d'espérances lointaines ; on ne voit pas assez le travail profond, rapide de déchristianisation qui entame nos meilleures provinces. Certes, ce travail, lui, n'est pas un symptôme, mais une terrible et envahissante réalité contre laquelle nous nous débattons».

«Et pourtant, continue l'abbé Aubry, c'est vous, prêtres de France, qui tenez en main l'avenir et le salut du pays. Voyant, en Histoire, les siècles qui nous séparent de Luther, je prêche sur tous les tons que l'Histoire des siècles modernes se résume, par un certain côté, dans la formule suivante : La foi diminue, dans les populations, surtout en France, proportionnellement et parallèlement à la diminution de la doctrine dans les pasteurs, attendu que le sacerdoce, dans le passé, a négligé le seul des devoirs que Notre-Seigneur a indiqué à ses apôtres, en leur donnant leurs pouvoirs : *Euntes docete*. Le sel s'est affadi, l'erreur est entrée, parce que la place était vide et que la nature a horreur du vide... Je prêche que toutes les erreurs modernes sont venues de la même source, ou, pour mieux dire, sont une infiltration du protestantisme à travers nos digues privées de leur ciment. A partir du moment où la doctrine s'est affaiblie, la règle de foi a disparu ; nous sommes devenus *Fluctuantes omni vento doctrinae*. J'oserai prêcher un jour que ni la musique ni les baccalauréats, ne sont destinés à sauver le monde. On aura beau organiser des auditions, des orchestres dans les églises, pour attirer le monde : expédients ! **Il faut chercher la restauration de la société dans les principes de la foi, d'une foi vigoureuse et intégrale ; voilà ma devise !**»

«Hélas ! quand je parle de cela sans correctif et sans peser mes mots, on crie que je méprise la littérature et les sciences humaines, ou que je donne toute la vie du prêtre à l'étude des sciences de la foi au détriment des œuvres. Absurde ! On ne convertit pas sans zèle ; on n'a pas de zèle sans aimer l'Eglise et le Christianisme de vraie passion ; on ne les aime pas ainsi, sans une conviction ardente et complète de la foi ; on n'a pas cette foi sans les connaître dans leurs fondements, dans leur ensemble, dans leurs admirables et mystérieuses profondeurs. La vérité qui sauvera le monde, dont la pure et simple expression a des promesses de conversion et d'efficacité directe sur les âmes, et a droit au respect et à la foi du peuple, et agit sur les âmes par elle-même, *ex opere operato*, et fait la foi, *fides ex auditu*, c'est la vérité chrétienne. - Voilà selon moi, la vraie raison de la nécessité de l'étude des sciences sacrées pour les prêtres, même et surtout pour les curés. Avant tout, pensons toujours que nous sommes le sel de la terre, et que cette qualité entraîne deux devoirs : sanctification pour nous, zèle pour le salut des autres. Quel malheur ! Je gémis tous les jours de voir l'esprit de trop d'ecclésiastiques. Pas assez de sens surnaturel, d'amour de l'Evangile, de zèle pour le salut des âmes».

«Avez-vous remarqué comme l'Eglise de France, à partir du XVIII^e siècle, perd ou laisse affaiblir son caractère de société enseignante, et comme, en proportion, l'impiété s'organise et se constitue en société enseignante ? Que c'est triste ! Dire que nous y pouvons quelque chose, et que des trésors d'énergie, de zèle, d'ardeur, de talent, sont dépensés sans presque aucun profit. C'est que l'on ne va pas assez au grand moyen l'Evangile, et que, pour se préparer au ministère, on étudie beaucoup les sciences humaines - toutes choses très bonnes sans doute, et trop peu les vérités auxquelles Jésus-Christ a promis une efficacité, surnaturelle et attaché le *Carisma* de la conversion des âmes.

Pour nous, en passant par Rome, nous avons échappé à un bi en déplorable naufrage, et les principes solides que nous y avons puisés, la conviction de l'Evangile dont nous nous y sommes remplis, peuvent devenir précieux entre nos mains. Nous aurons toujours quelques moyens de la répandre et d'en faire profiter les autres. C'est une flamme dévorante qui doit sortir de nous et tout dévorer aux alentours» (Correspondance, T. XI, Lettre LXXX).

Placé sur ces hauteurs, fort des principes évangéliques, l'abbé Aubry a vu clairement les tendances du siècle ; à côté du mouvement antichrétien si sataniquement conduit par les sociétés secrètes, il espère, il pressent un grand mouvement chrétien, la lutte nécessaire et ardente des bons, le renouvellement de la foi, et, tout en craignant de nouveaux malheurs, il a toujours confiance. - «Sans doute, dit-il, la Révolution n'a pas dit encore son dernier mot ; il semble que

nous touchons à une phase décisive ; les principes de 89 aidant, **on ira jusqu'au fond, jusqu'à épuisement de l'erreur, pour sentir enfin qu'on a fait fausse route et revenir aux vrais principes, à l'idée chrétienne.** Le nœud de la question est une éducation sérieusement chrétienne - éducation cléricale méthodique et forte, éducation populaire par de vrais apôtres, pleins de science et de zèle. Le salut ne viendra pas des pieds, mais de la tête, non de manifestations bruyantes et laïques, mais de l'action évangélique et d'un sacerdoce solidement trempé... C'est vous autres, prêtres, qui sauverez le monde ; les gouvernements, les belles lois, c'est très bien ! Mais travaillez sans y compter ; d'autant que les bons gouvernements ne viennent qu'après votre œuvre,... quand ils viennent ! et quand vous avez porté des fruits dans la patience.

- **«Tout est à refaire disait le Cardinal Pie, pour créer un peuple chrétien ; cela ne se fera pas par un miracle ; cela se fera par le ministère sacerdotal, ou cela ne se fera pas du tout, et alors la société périra».** - En fait d'espérance de régénération chrétienne, je crois à celle-ci : *Vos estis sal terræ...* C'est à ses prêtres - **AUX VRAIS PRÊTRES** - que Jésus-Christ confie Ses intérêts, Son Eglise, Ses âmes ; ils doivent être prêts à les défendre au prix de tous les sacrifices, contre les ambitieux, les lâches, les hypocrites. Nous le voyons déjà, et nous avons à demander humblement la grâce d'être du nombre de ces disciples du Divin Maître **résolus à ne capituler jamais**».

A un prêtre de ses amis, tenté de découragement, en face des difficultés croissantes de l'apostolat et des progrès de l'impiété, l'abbé Aubry s'efforce de donner réconfort et confiance. - «Oui ! sans doute, vous connaissez une grande angoisse ; vous avez vos chrétiens sous la main, mais, par leurs dispositions souvent mauvaises, ils sont bien loin de vous, et vous êtes dans un véritable impossibilité de les ressaisir. Que c'est triste d'assister impuissant et désarmé à la décomposition de la société ; car c'est bien le mot : Impuissant et désarmé ! Evidemment vous n'y pouvez que bien peu de chose actuellement.

Cependant, votre force et votre action sont encore grandes, et leur influence s'exerce sur l'avenir. Ce qui fait la puissance de l'Eglise, dans un pays comme la France où le clergé est organisé et se recrute sur place, c'est le travail de détail réalisé par chaque prêtre sur la portion de population dont il est chargé. Comme il n'y a pas un coin du pays qui ne relève directement d'un pasteur, si le pasteur fait vraiment tout son possible, quelle puissance que cette vaste administration spirituelle de 40 ou 50 mille prêtres travaillant avec toutes les forces de leur zèle, de leur intelligence et de leurs industries particulières, tout cela renforcé par la grâce, à convertir ou à conserver la foi de leur petit troupeau ! Cette puissance n'est si grande que parce qu'elle s'exerce dans le détail et sur chacun des individus qui composent la société, et que le prêtre n'ayant pour troupeau qu'un petit nombre d'âmes, est chargé de soigner chacune de ces âmes, de les exhorter, de les instruire, de les sanctifier, enfin de sauver le petit élément dont il est chargé sans s'occuper du reste... Cette action de détail et sur les infiniment petits de la société qu'exerce l'apostolat catholique, par le ministère si humble et si puissant, si peu en relief devant les hommes mais si beau devant Dieu, de l'évangélisation des campagnes, - voilà le travail intime et de détail, la transfusion du sang chrétien... Sans doute, on vous a désarmés. Ce qui a désarmé le clergé, c'est moins encore la persécution légale que la manière dont, aux siècles passés, il a été isolé du Saint-Siège d'où lui venait sa force, et dont les prêtres, isolés aussi entre eux, ont perdu une de leurs principales forces, la doctrine. Sans doute encore, un vertige s'est emparé des âmes, le vide se fait de plus en plus à l'Eglise et autour du prêtre. Cependant, mon patriotisme est encore à l'espérance ; la terre française a toujours été féconde en chrétiens ; la foi y germera quand même ; et les hommes les plus mauvais, dans l'intime de leur cœur, ne sont pas toujours aussi indifférents qu'on pourrait le supposer au vrai bien et au vrai beau, si tant est qu'ils n'en soient pas séduits, quand ils leur apparaissent, dans le prêtre, sans nuage et dans toute leur splendeur. On aura beau dire et beau faire, la sainteté est une puissance de ce monde, et la France du XX^e siècle pourrait encore redevenir la France très chrétienne, il ne faut, pour cela, que des saints, une légion de curés d'Ars...»

«Oui, prêtres de France, c'est vous qui sauverez le monde par la doctrine ; quelque affaiblis que vous soyez, vous êtes encore la seule force stable, la seule qui ait pour elle la justice et la toute-puissance de la vérité. Ceux mêmes qui sont pour vous des étrangers, des ennemis, avouent votre force et en sont jaloux. Pour les uns vous êtes une grande école de respect ; pour d'autres vous ne consentez jamais à vous contredire ; pour d'autres encore vous agissez sourdement... Ce qui est vrai, c'est que, vous pouvez être patients, parce que vous êtes éternels».

A un homme du monde, appelé par sa fortune et par sa haute situation à jouer un rôle important dans la société : **«Cher ami, lui écrit-il, soyez un missionnaire en France, d'abord auprès de vos enfants ; soyez homme de principes et de foi forte, élevée, éclairée, invincible. Quand la Révolution aura fini son triste travail, ces hommes-là ne seront plus qu'une poignée ; on n'en trouvera peut-être pas, en France, de quoi remplir un des bas-côtés de Notre-Dame de Paris ; mais ils seront le germe de la société renouvelée».**

Enfin, a un jeune prêtre qui venait d'entrer en paroisse : **«Soyez un prêtre radical**, lui écrit-il ! Que la foi éclate sur votre visage et vous donne des paroles de feu quand vous prêchez, non seulement en chaire, mais dans les maisons, au lit des malades, dans les rues, partout ; douce et familière prédication de la conversation, la plus efficace et la plus persuasive de toutes. Que s'il faut vous résigner à n'avoir pas d'hommes et à perdre les jeunes gens de 12 à 18 ans, un point important vous reste : la formation chrétienne des enfants, le développement du sens chrétien par la foi dans l'instruction religieuse qui peuple l'âme d'idées surnaturelles, la formation de la conscience par un peu de piété qui les fasse trembler devant le péché et gémir dans l'état coupable auquel nous savons qu'ils arriveront. Oh ! que cela se retrouve plus tard, et qu'ils sont encore bien aises de vous avoir là sous la main... Allez, rien de ce qui sortira de bon de votre bouche ne sera perdu. Les choses valent ce qu'elles coûtent ; une parole que vous aurez dite et dont vous n'aurez pas vu le fruit, ira se graver à votre insu dans telle ou telle âme, pour y produire son effet, longtemps, longtemps après, quand votre orgueil ne pourra plus vous attribuer à vous-même ce que le Bon Dieu aura fait par vous».

C'est donc par ce long travail d'ensemble et de détail du Sacerdoce, mais par un travail persévérant, opiniâtre, inlassable, et par lui seul, que l'abbé Aubry espère et qu'il faut espérer le relèvement de la société catholique en France. La question sociale a sa solution dans la question sacerdotale, et la question sacerdotale est une question éminemment

théologique. Toute l'œuvre du théologien aboutit à cette conclusion ; et il est certain que, dans notre société décrépite une légion de saints prêtres suffirait pour imprégner la nation de principes chrétiens et pour la renouveler dans la foi qui sauve le monde - *Imbuere mundum Evangelio... Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra !*

CHAPITRE XVIII : LE SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES.

Erigée canoniquement par Innocent XI, dotée par Louis XIV, jaloux d'étendre l'influence française, la Société des Missions Etrangères ne cesse de verser sur l'Asie des légions d'apôtres et de martyrs. Echelonnés sur un immense continent, au milieu d'innombrables fourmilières humaines, les membres de cette admirable congrégation ne sont pas seulement les sentinelles avancées de l'Eglise, les pionniers de la civilisation ; ils sont encore, au plus haut degré, les gardiens et les défenseurs de l'influence française en Orient, et il a fallu la haine et l'impudence d'un Paul Bert - ce gouverneur du Tonkin tristement célèbre par la guerre qu'il déclara, avec Jules Ferry et Spuller, à l'enseignement chrétien - pour faire cette déclaration antifranaise et antihumaine : «Je me servirai des missionnaires, mais je ne les servirai pas».

C'est dans les rangs de cette admirable phalange, au noviciat de la rue du Bac, que prit place l'abbé Aubry, le premier octobre 1874. Le professeur se constituait élève ; l'épreuve et la préparation au rude labeur des missions devait durer un an. - «J'ai dit adieu à l'église où j'ai fait ma première communion, aux vivants et aux morts de notre cher Orrouy ; j'ai cueilli, sur mes chères tombes, une moisson de terre et de fleurs ! Peut-être, quelque jour, ces souvenirs vous reviendront-ils de Mongolie ou du Japon», écrit-il à M. Boulenger ; et il part, rassuré du côté de ses parents. Le sacrifice qu'il leur impose par cette dure séparation, il en a mesuré l'étendue, mais il a vu aussi leur résignation chrétienne et leur acceptation généreuse de la volonté de Dieu. - «Déjà, dit-il, Dieu a commencé à compenser mon sacrifice ; j'ai eu la consolation de savoir que mes parents, après la première commotion de douleur, m'avaient compris et avaient accepté ma résolution. J'ai ensuite le bonheur d'être assuré que mon frère est en bon chemin».

Le sacrifice est accompli ; l'abbé Aubry a renoncé à une brillante carrière sacerdotale, aux joies de la famille, aux jouissances de l'intelligence comme du cœur, pour embrasser une vie de sacrifice absolu. - «Je ne posséderai jamais rien», avait-il dit à son jeune frère en partant ; et il lui abandonne ses souvenirs les plus précieux et jusqu'à sa riche bibliothèque. Mais il ne se dépouillait pas seulement des choses de ce monde, il se détachait de sa propre volonté. «On fera de moi ce qu'on voudra», disait-il. Depuis longtemps d'ailleurs, il avait accepté les conditions essentielles imposées par le Maître à ceux qui veulent Le suivre : le détachement complet, le renoncement radical de soi-même. Ainsi, libre de tout, dépouillé de tout, l'apôtre du Christ pourra bientôt aborder sans crainte le plus dur apostolat ; sa vie est à Dieu et aux âmes dans un amour sans cesse soutenu et avivé par l'oraison et la prière.

Au Séminaire des Missions l'abbé Aubry n'était pas un inconnu. Il fut reçu par le vénérable supérieur - M. Delpech - comme un fils longtemps attendu ; et dans la nombreuse communauté ce fut un accueil cordial, une chaude sympathie, marquée de cet esprit de charité qui caractérise la Société des Missions-Etrangères. Il trouva, dans sa nouvelle famille, ces visages ouverts, cette bonne familiarité fraternelle, étrangère aux allures trop discrètes, à la voix atténuée, aux intonations nuancées et affectées. Il aimait ce genre simple, ces manières si accueillantes et si franchement cordiales. Sous cette écorce de simplicité se cachent des merveilles de charité et se prépare un épanouissement d'apostolat dont il est impossible, même à première vue, de n'être pas frappé.

Qu'il nous suffise d'ailleurs, pour caractériser la grande œuvre de la rue du Bac, d'emprunter la plume du martyr de la Corée, le Vénérable Just de Bretenières. - «Ici, écrivait-il à sa famille, on est plus que frères ; on forme un seul tout ; directeurs et aspirants n'ont qu'un seul cœur, une seule âme, une même pensée, un même désir. Ce vif amour que saint Jean recommandait tant à ses disciples, unit tous les membres de cette communauté, et engendre des liens plus forts que dans toute autre maison. On ne peut pas ne pas reconnaître que le bon Dieu bénit tout spécialement cette sainte maison. Et comment ne comblerait-il pas de faveurs particulières un noviciat d'où l'on ne sort que pour aller travailler à Sa gloire. Il faut ici des vertus plus grandes que partout ailleurs : Humilité, abnégation, dévouement. Eh bien ! Elles s'y trouvent au plus haut degré ; le monde l'ignore ; il n'est pas à la hauteur de pareilles vertus ; mais bien heureux celui que le bon Dieu introduit dans cette sainte maison et auquel il permet d'être témoin de semblables dévouements ; il pourra constater que la semence des saints n'est pas perdue» (Vie de Just de Bretenières, p. 111).

L'abbé Aubry savait, lui aussi, et depuis longtemps, quels trésors de vertus cachent l'entrain, la gaieté, les allures un peu dégagées des aspirants aux Missions. D'autre part, il avait compris qu'une maison d'où doivent sortir des hommes aguerris contre le démon et solidement armés pour le vaincre, devait être l'objet de grâces particulièrement surabondantes. Cette pensée l'avait fortifié dans sa détermination ; et lui, naguère entouré de disciples qu'il enthousiasmait pour les études saintes, lui, réservé aux dignités et aux honneurs, obéissait quand même à la voix de Dieu ; de maître il se faisait élève et «se jetait, tête baissée, dans l'abîme du sacrifice qu'il voyait béant devant lui, avide du martyre sanglant comme aussi du long martyre de l'apostolat !»

«Car il faut - écrit admirablement Louis Veuillot - que le missionnaire apprenne l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours... Si Dieu lui impose l'épreuve d'une longue vie, chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs... Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse et qui n'ont pas fleuri... Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue... une masure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau. Telle est la vie du missionnaire ; c'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort»

Grande fut la joie de l'abbé Aubry de toucher enfin au but poursuivi avec tant de persévérance. - «Depuis longtemps, écrit-il au P. Freyd, je convoitais de tomber ici ; m'y voici enfin, content, travaillant pour moi, faisant de l'égoïsme, pour me préparer à cette diffusion de moi-même à laquelle oblige la vie de mission. Oh ! Que je trouve cela bon, après sept ans de sacerdoce et d'un peu de dissipation, même dans le milieu où je vivais ! Que je trouve bon de pouvoir me retrouver moi-même une année entière, vivre en retraite sous la règle ! Plus j'avance, plus je comprends qu'ayant beaucoup de

forces spirituelles à dépenser plus tard, nous avons grand besoin d'en amasser d'avance une provision abondante ; car il n'y a pas d'œuvre où le prêtre soit si abandonné que dans nos Missions, où il ait aussi peu de moyens de retremper ses forces et de se remettre en santé, en vie intérieure. C'est une des considérations qui m'ont fait hésiter longtemps, vu ma misère personnelle et le besoin d'avoir toujours à ma portée une source où puiser les forces nécessaires pour remplacer celles que je dépense. Mais enfin j'ai remis toutes ces questions au bon Dieu, et je tâche de profiter un peu de cette année. Si je pouvais seulement devenir un homme d'oraison, je serais assuré contre tout ; j'y travaille, mais sans y faire grand'chose, et j'ai bien peur d'être jeune jusqu'à la vieillesse inclusivement. Je n'ai, pour me consoler et me rassurer, que deux raisons : Je sais, je vois, je sens la nécessité d'une vie intérieure solide et profonde, aussi bien pour me nourrir moi-même que pour me donner des forces et de la sève à dépenser ; et puis, mon meilleur désir est de l'obtenir enfin cette vie intérieure»

«Il y a ceci de bon ici, c'est que l'on insiste beaucoup sur cette nécessité, et qu'on est bien dans les principes ; on travaille, on est pieux, on a de l'entrain pour le bien, et je reçois de bonnes leçons par l'exemple d'aspirants extrêmement vertueux, tandis que moi, je suis un gredin lardé de tous les défauts. Ah ! si le bon Dieu ne me donnait que mon dû, ce serait à moi une belle imprudence d'avoir choisi la carrière apostolique ! Gardez mon nom parmi ceux de vos enfants ; à titre d'affection comme à titre de pauvreté, j'ai droit à une place dans vos prières, et vous me connaissez si bien que vous savez ce qu'il faut demander à Dieu pour moi... Ma joie est de penser que vous me regardez encore comme votre enfant de deux jours, et que vous acceptez, à ce titre, l'expression de ma reconnaissance et de mon plus tendre respect» (Lettre au R.P. Freyd, 18 janvier 1875)

L'un des premiers soins du nouvel aspirant aux Missions fut de remercier Mgr Gignoux qui avait si généreusement favorisé sa vocation. - «C'est sans doute un devoir pour moi de vous écrire, Monseigneur ; mais ce sera bien plus encore un soulagement pour mon âme. Il y a deux personnes au monde dont le souvenir me cause aujourd'hui plus d'émotion, et que je crois plus profondément affligées de mon départ, ma pauvre mère et mon évêque... Ah ! Ne croyez pas, Monseigneur, qu'il ne m'en ait rien coûté pour vous causer cette peine, ni que le sacrifice ait été pour moi sans beaucoup de larmes intérieures. Je suis dur, sec, et froid d'extérieur, mais je ne suis pas sans cœur et mon énergie factice a souvent couvert bien des faiblesses d'âme, des désolations et des défaillances de volonté. J'espère que, vous du moins, Monseigneur, qui avez le don de lire dans les cœurs par les yeux, et avec qui j'ai toujours aimé à causer de moi-même, j'espère que vous n'y aurez pas été trompé»

«Je pense aussi que Votre Grandeur a toujours eu un peu d'affection pour moi ; j'avais cru le remarquer, et cette espérance me consolait de quelques peines que j'ai eues, et m'affligeait à la pensée de vous contrister un jour par mon départ... Que de fois j'ai dû vous contrister du reste par mon abord dur et rigide, quand j'aurais dû et voulu être comme les autres, aimable et souriant ! J'ai bien des défauts et j'ai fait bien des fautes au séminaire ; on vous les disait souvent, Monseigneur, sans me les dire assez franchement à moi-même, et sans vous en dire les circonstances atténuantes et le contexte. C'est ce qui m'a rendu méchant et défiant, bien plus encore en apparence qu'en réalité. Mais je me repens aujourd'hui, je veux pleurer mes fautes ; peut-être Dieu me les fera-t-il expier bientôt ; et je compte sur votre pardon, parce que je connais votre cœur paternel ou, pour mieux dire, maternel. Quel bonheur pour moi si, dans un de ses passages à Paris, Votre Grandeur voulait bien m'apporter elle-même l'assurance de ce pardon complet et profond»

«Voulez-vous me permettre, Monseigneur, d'adresser à Votre Grandeur une autre prière encore plus hardie, mais dont elle comprendra l'intention filiale et confiante ? Je dois à la bonne sœur de la prison d'avoir vu mes parents accepter leur peine avec une douceur et une élévation inattendue. Toutefois le sacrifice a été bien dur pour eux dont toute la vie et toutes les affections étaient pour moi et pour mon frère. J'ai pensé que si vous aviez la bonté de les voir un instant et de leur porter quelques mots de consolation et d'encouragement, ils vous comprendraient, ils seraient honorés et touchés, et ils en auraient pour longtemps à être calmes et heureux. Si ma demande est trop hardie, Monseigneur, je la retire d'avance et supplie Votre Grandeur de voir seulement une marque de confiance, la plus grande peut-être que j'aie pu lui donner, en même temps qu'une consolante surprise que je rêvais pour mes chers parents»

«Vous n'attendez pas après moi, Monseigneur, pour vous faire connaître la maison où me voici : tout y est simple, droit et sacerdotal ; j'espère beaucoup de l'année que je vais passer ici. J'y suis entré sans enthousiasme, et mon impression est plutôt du calme que de la joie... J'espère que, de loin comme de près, vous voudrez bien me conserver une place dans votre cœur parmi vos enfants, et mettre encore mon nom dans vos prières. Je ne puis oublier ce que je vous dois ; et les souvenirs que j'emporterai avec moi, si j'ai le bonheur de partir en mission, ne sont pas de ceux que le temps et la distance peuvent effacer de ma mémoire, de mon cœur ; j'espère que vous me permettrez de vous le rappeler quelquefois...» (Lettre, 7 octobre 1874).

Mgr. Gignoux répondit avec la plus grande bonté à la dernière prière de celui qu'il n'appelait jamais que «son cher enfant !» - «J'ai reçu de M. Aubry une lettre longue, longue comme cela, dit-il en visitant et en consolant sa famille ; qu'elle est belle, qu'elle est touchante !» Et il ajouta cette parole, précieux témoignage que nous avons recueilli bien des fois sur ses lèvres ; «Votre fils ! Il sera évêque ou martyr !»

A un de ses amis qui s'étonnait de sa détermination et qui semblait n'y voir qu'un coup de tête. - «Ne croyez pas, lui écrit l'abbé Aubry, que mon entrée aux Missions-Etrangères ait été déterminée par des illusions ou des idées fantastiques ; ces idées, ces illusions, je les ai eues, et il y a plus de dix ans que je sais leur peu de valeur ; depuis deux ans surtout je ne les ai plus du tout ; je suis à sec, et il ne me reste plus que les raisons dogmatiques et la décision que j'ai prise il y a deux ans et dont je ne veux plus me dessaisir, bien qu'elle n'ait aucun charme pour moi... Longtemps j'ai pensé à la vie religieuse, mais ce n'était que par crainte pour mon salut personnel. Aujourd'hui, je remets entre les mains de Dieu le souci de mon salut ; je ne demande qu'à travailler pour les autres ; si Dieu me laisse damner, c'est son affaire, et c'est dans ce sens que je comprends le mot de saint Paul : *Optabam ego ipse anathema esse pro fratribus meis*».

«Par moments je gémissais moi-même d'avoir reçu pour lot une vocation semblable ; je me révolte contre cette idée d'aller me parquer avec des sauvages, stupides et répugnants. Je sais bien que je regretterai la France, même avant de quit-

ter Paris. Mais je serai comme les autres - *Eutens ibant et flebant* ! On dit qu'il n'y a pas un missionnaire qui n'en soit là ; marchons donc comme les autres. Je sais bien ce qui me fera le plus souffrir : ce sont les affections que je laisserai, et la disette que j'en sentirai là-bas. J'ai déjà remarqué que plus je suis désolé, plus mon action est féconde : va donc pour la désolation perpétuelle ! Je sais bien que c'est rude à porter, et je suis téméraire de vouloir me charger d'un pareil fardeau ; le bon Dieu s'arrangera, puisque c'est pour Lui ce que j'en fais... Je suis venu ici pieds et poings liés ; mes supérieurs me mettront où ils voudront, j'ai confiance en eux, je me laisserai manipuler à volonté. Je ne demanderai rien, même par prudence et en vue de ma préservation ou de mes goûts ; quelle que soit l'occupation qui me sera donnée, je serai content d'être une pierre dans cet édifice... Je n'ai ni vœu de pauvreté, ni argent dans ma bourse, je partirai sans le sou, ce qui est tout à fait dans mes idées» (Lettre, 13 août 1874).

Dans la vie de Notre-Seigneur, il est une année que les commentateurs appellent l'année douce. Ce nom ne conviendrait-il pas à l'année de solitude et de recueillement dont l'abbé Aubry a joui au Séminaire des Missions. Sans doute, il a plus que jamais la vision des sacrifices qui l'attendent ; mais Dieu lui donne la consolation, la joie intime dont nous trouvons l'expression dans sa correspondance. Il est où Dieu le veut ; la nature est vaincue à jamais, tous les liens rompus ; le calme s'établit dans son âme ; avec saint Paul il peut dire : *Quæ retro sunt obliviscens... ad destinatum persequor, ad brevium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu* (Philip. III, 13-14).

«Ah ! Qu'on est donc tranquille ici ! écrit-il. Je ne sors pas ; la maison marche comme un cœur ; le Supérieur est un homme très éminent que j'apprécie de plus en plus. J'aime beaucoup les idées et l'esprit de cette maison où je trouve des principes solides et une direction puissante. Je cire mes souliers, je fais mon lit... Quel plaisir ! Ah ! quel plaisir... Je ne pense pas beaucoup à l'avenir. Ici on ne s'en occupe guère, cette pensée d'ailleurs se dépouille de ce qu'elle a de préoccupant ; aussi suis-je loin des inquiétudes qui me torturaient à mon départ. Tout naturellement aussi, on se familiarise avec l'idée des fatigues et du temps dur qu'on aura là-bas. Comme niveau et moyenne d'intelligence la communauté est très riche, vraiment très riche».

«Si vous saviez comme ici je jouis de mon temps, écrit-il encore à son curé ! Jamais je n'ai été si tranquille, si calme, si à l'aise. Vraiment cette année me sera précieuse comme souvenir et comme profit spirituel, comme précaution et fondement pour l'avenir. Depuis mon arrivée j'ai de plus en plus éprouvé cette impression de repos, et je ne me rappelle pas l'avoir éprouvée de ma vie comme depuis un mois. J'ai fait mon Jubilé de mon mieux et suis content ; il est arrivé comme un surcroît de richesse ; non pas que je ne sois très pauvre, mais j'ai plus de confiance en l'avenir et j'éprouve davantage l'impression du détachement intérieur, qui est la première condition de la joie et du bonheur dans la vie apostolique ; en même temps, sans y penser et en faire l'effort, je suis plus indifférent à ce qui sera fait de moi et à ce qui m'arrivera...»

«Me voilà bientôt vieux, et je n'ai encore été jusqu'ici qu'en préparation, et quelle préparation ! puisque, après sept ans de sacerdoce, je me trouve bien moins avancé, bien plus misérable qu'avant. Je ne saurais vous dire à quel point j'apprécie cette année de repos et de récollection passée ici, après ma carrière déjà entamée. On ne s'imagine pas combien les choses du ministère et la vie qu'on a menée s'éclaircissent, quand ainsi, après quelques années de pratique, on se replonge dans la théorie pour quelques mois. Une retraite, c'est déjà très bon, mais trop éphémère dans ses effets, et cela ne peut pas défaire un pli et en former un autre...»

«Ici je rajeunis ; à Beauvais je vieillissais ; il faut que je redevienne enfant pour faire peau neuve, reprendre les qualités de l'enfant et en dépouiller les défauts. Jugez, voilà quinze jours que je passe mes récréations à jeter des boules de neige ; je n'aurais jamais cru qu'on y prît tant de plaisir... L'hiver se passe à merveille sans feu ; quand, à mon bureau, je sens mes pédales se refroidir, je parcours au pas de course tous les corridors de nos cinq étages, c'est juste la mesure de ce qu'il faut de chemin pour me réchauffer, puis je me remets au travail ; c'est un vrai plaisir !» (Lettre 1874).

A un de ses anciens élèves il dit encore gaiement : «Me voici redevenu séminariste, et dans la position du soldat sans le sou, pourtant je n'ai pas mangé ma paie ! Dans quelle situation il faut se voir ! Mais dans un an j'espère prendre mon vol plus loin ; je serai riche là-bas ; chez les Mongols je vais faire fortune ! Priez le bon Dieu pour que je ne sois pas trop canaille, et que mes crimes ne m'empêchent pas de faire les œuvres de Notre-Seigneur, car c'est la fortune que j'espère, avec des trous à mes bas et du riz sec pour tout fricot...»

Dès son entrée aux Missions-Etrangères, l'abbé Aubry s'impose, sans le vouloir ni le rechercher, à ses jeunes condisciples par la profondeur de sa science théologique et par la maturité de son expérience ; eux qui, dès la première heure, se sont abandonnés avec confiance à la Providence dans leur foi simple et solide, recherchent les conseils de leur aîné, et leurs rapports avec celui qui a déjà donné sept ans à l'apostolat le plus varié, se transforment en une véritable direction, familière sans doute, mais pénétrante et pleine d'attrait. Cela n'empêche que loin de se targuer ou de faire état de sa science, l'abbé Aubry met toute son attention à s'effacer. A ceux de ses anciens élèves et à nombre de prêtres qui lui avaient donné leur confiance et la direction de leur âme, il considère comme un devoir de continuer ses conseils. De loin comme de près, plus tard en Chine comme à Paris, il se préoccupa toujours de leur formation et de leur avancement sacerdotal. Et sa direction, forte, lumineuse, surnaturelle surtout, contribua singulièrement à développer en eux un sacerdoce vigoureux et vraiment apostolique.

Son frère surtout était l'objet de sa plus tendre sollicitude ; il lui en avait coûté de l'abandonner au seuil du séminaire où il venait de prendre la soutane. Il eût voulu guider ses premiers pas dans le sanctuaire des sciences sacrées ; de loin, avec une énergie qui n'avait d'égale que la tendresse, il travaillait encore à la formation sacerdotale de cette âme si chère à son âme. Dans cette correspondance, où quelques privilégiés trouvèrent une large part, les conseils sur l'étude, la vie spirituelle, le ministère pastoral, étaient donnés de main de maître. L'abbé Aubry ne ménageait au petit frère ni son temps ni ses conseils ; il n'avait pas de plus grand bonheur que de le voir avancer dans la voie sainte qui conduit au sacerdoce, et attirait cette âme si chère à la connaissance intime de Notre-Seigneur et à l'amour des sciences sacrées qui en est l'introduction nécessaire ; il lui représentait le prix du sacrifice, la nécessité et la valeur du renoncement. Ainsi se développa

cette correspondance active qui nous à valu deux ouvrages précieux ; La direction et les conseils adressés aux Séminaristes, et la Vie sacerdotale, ou directoire des prêtres. (*Aux Séminaristes*, 1 vol. in 12. - *Vie Sacerdotale*, 1 vol. in 12).

«Tu es appelé à la Tonsure, écrit-il à son frère ; que ce premier pas officiel vers le sacerdoce te soit une grande raison de redoubler de ferveur, de régularité, de travail et de bon esprit. Il est probable que je ne te verrai pas minoré ; laisse-moi, en te voyant tonsuré, la douce consolation et la joie de croire, d'être sûr que tu auras déjà fait, dans ton cœur et par désir, le pas décisif, et que je puis partir sans crainte pour ton avenir. Je te demande en quelque sorte plus qu'aux autres, car je te demande d'attacher à la réception de la tonsure, à cause de moi et pour que je sois en paix, une signification plus complète et une valeur plus grande que sa signification et sa valeur ordinaire. Pendant la retraite, ne te demandes plus si tu es digne ou non, si tu es suffisamment préparé ou non, si tu as bien ou mal employé ton séminaire jusqu'ici ; mais purifie d'abord très bien ta conscience, puis regarde en face et dans le vif cette longue perspective sacerdotale, cette chaîne de sacrifices que tu as devant toi et que tu vas embrasser. Il est facile, poétique même, de renoncer au monde pour quelque temps ; mais, pour toi, comme pour tous, viendront des jours où le sacrifice pèsera lourd sur tes épaules, et ne semblera plus du tout poétique, mais rebutant et décourageant. Il faut envisager cela dès maintenant, et faire provision d'énergie et de piété pour ce temps-là ! Nous n'avons qu'une vie à dépenser ; ce n'est pas une petite affaire de renoncer ainsi par avance, non pour un temps, mais pour toujours sans espérance d'y revenir, à toutes les jouissances qui remplissent la vie des autres, et de se jeter tout entier dans le sacrifice inexorable et éternel de ses convoitises. Il y aura dans ta vie des moments terribles de tentations et de mouvements involontaires de regrets du monde. Tu seras bien heureux, un jour, d'avoir prévu cela et d'y avoir préparé ton cœur ; profite bien du temps présent. Cent fois, mille fois par jour demande à Notre-Seigneur de te donner l'intelligence de ta vocation, de te remplir de Son amour qui adoucit tout, allège le fardeau et compense tous les sacrifices avec surabondance».

«Ne t'effraie pas du reste ; je te parle toujours des dangers qui t'attendent ; c'est que j'ai remarqué qu'on ne vous en parle pas assez là-bas. Mais je ne suis pas inquiet, parce que je te vois disposé comme je le désirais précisément, rempli d'intentions droites et de bonne volonté ; c'est énorme, même c'est tout ce que l'homme doit fournir ; Dieu fournit le reste, si on le laisse faire. Aie donc confiance ; pendant la retraite mets ton âme en état de repartir avec un nouveau courage...»

On était arrivé aux derniers jours de décembre 1874 ; l'abbé Aubry n'oublie pas son évêque et lui adresse cette lettre empreinte d'un sentiment de reconnaissance toute filiale : «Je ne puis me défendre d'une certaine impression de tristesse, Monseigneur, en pensant que je n'aurai plus désormais le bonheur d'aller, comme vos enfants, présenter à Votre Grandeur son souhait de nouvelle année. Mon souvenir et mes affections sont à Beauvais pendant ces jours, au milieu de mes deux familles, la famille du corps, et celle de l'âme dont vous êtes le Père, Monseigneur. En la quittant, parce qu'il le fallait, je ne l'ai pas reniée ; je suis resté, je resterai votre enfant dans l'ordre sacerdotal, et il n'y a ni temps, ni distance, ni joies, ni peines, qui puissent affaiblir dans mon cœur les sentiments que j'ai puisés auprès du vôtre».

«On m'a raconté que vous aviez dit aux nouveaux prêtres que vous aviez perdu 34 prêtres cette année. Ah ! Monseigneur, croyez-le bien, cette douloureuse réflexion m'a percé le cœur ; je suis un de ces 34 qui vous ont affligé. Sans doute, j'ai dû le dire pour obéir à la voix intérieure qui m'appelait et que je ne pouvais négliger ; mais j'ai toujours tremblé à la pensée de la peine que j'allais vous faire, et aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, cette pensée est encore celle qui m'impressionne le plus. Tout mon désir et toute ma prière est que Dieu compense et vous rende au centuple ce que nous vous prenons. Mon départ est peut-être le meilleur et le seul bon exemple que j'aie donné au séminaire. Sans doute j'irai finir aux antipodes l'année qui va s'ouvrir ; de loin comme de près, Monseigneur, veuillez me conserver ma qualité d'enfant de votre famille. Mon frère me dit combien vous êtes bon et paternel pour lui ; croyez que je suis bien touché de ces attentions délicates...» 30 décembre 1874).

A cette lettre si pleine d'affectueux respect Mgr. Gignoux répondit par une visite à «son cher enfant». - «Si jamais vous rentrez en France, lui répéta-t-il, votre place est marquée dans mon diocèse, vous restez mon enfant bien cher !» - Le vénérable évêque ne se consola jamais du départ de l'abbé Aubry ; jusqu'à la mort il y eût échange de lettres entre ces deux grandes âmes, et nous ne pouvons nous rappeler sans émotion qu'aux derniers jours de la maladie qui l'emporta, Mgr. Gignoux se faisait relire encore la dernière lettre de l'apôtre.

A la même date il écrit encore à son curé : «A vous qui êtes le père de mon sacerdoce, que Dieu vous donne la richesse spirituelle, pour vous et les vôtres ; qu'Il bénisse votre ministère et féconde vos œuvres, qu'Il vous console des peines que vous avez eues... Je vous lègue mon frère ; votre influence lui fera le plus grand bien ; il aura besoin, surtout au début de son sacerdoce de sentir auprès de lui quelqu'un qu'il estime et à qui il puisse rendre compte de sa propre vie... L'an prochain, d'où vous enverrai-je mes souhaits ? Et s'ils n'arrivent que six mois après ; vous saurez bien que les facteurs en sont la cause. Bonne année pour vous, bonnes années au pluriel et avec un redoublement de pluriels... Souhaitez-moi aussi les grâces d'état, en ajoutant à ce souhait l'efficacité de la prière. Que je vais avoir besoin de Dieu ! Le moment vient, à grands pas, avec une vitesse effroyable, où il faudra aller semer ce que je suis censé avoir amassé.

Que je suis peu de chose en face d'une telle perspective. Une seule chose me rassure, c'est que je tremble et qu'il me semble avoir un peu l'idée de ma misère surnaturelle» (Lettre, décembre 1874).

Au séminaire des Missions, l'abbé Aubry n'a pas à suivre les cours de théologie ; son éducation sacerdotale est faite, et nous savons si elle a été solide ; aussi a-t-il de nombreux loisirs. - «Toutes mes après-midi sont libres ; je me frotte les mains de joie, quand je rentre dans ma chambre et que je vois cette bonne après-midi s'étendre devant moi à perte de vue ; je me mets alors au bureau ; j'étudie un peu, je dors un peu, je lis un peu, je pense un peu, et je suis saisi de voir que l'après-midi est passée et que je n'ai pas fait grand'chose ; mais je me dis toujours : «C'est pour demain ; ah ! que je vais travailler demain, c'est effrayant !» Et quand demain est devenu aujourd'hui, il ressemble à hier !» Cependant, quoi qu'il en dise, il travaille avec opiniâtreté, il fait des provisions pour l'avenir.

«J'ai une foule d'études en route, dit-il ; j'en finirai quelques-unes, et il faudra bien laisser en plan toutes les autres. Mes études ne portent guère que sur des choses de dogme ; peu de morale. Cela peut sembler spéculatif et pas pratique : mais je ne le fais pas sans y avoir pensé et sans croire qu'il faut, en étude, donner beaucoup plus à la partie dog-

matique. C'est le moyen d'abord d'être ferré sur les principes, et puis même de savoir mieux et plus sainement sa morale, puisque toutes les notions de la morale reposent sur un ou quelques principes dogmatiques... Avant de partir, je m'efforce encore de dévorer le plus possible et de *grapiller* dans tous les livres que je ne puis emporter. A chaque instant il m'en revient à la mémoire que j'avais le projet d'étudier et dont le sujet rentrait dans mon cadre d'études, mais dont il faudra faire le sacrifice. Enfin je mourrai les mains pleines de projets irréalisés ; et puisqu'il faudra bien alors les laisser, en les laissant aujourd'hui je ne fais que prendre un acompte sur la mort qui, après tout, pourrait bien ne pas se faire attendre longtemps, car à tout instant on nous annonce la mort de quelque jeune missionnaire».

Une de ses grandes tentations du côté de l'intelligence, c'est, dit-il, «de travailler pour apprendre, pour savoir, pour moi enfin, et c'est ce que me fait regretter inconsolablement l'impossibilité où je serai bientôt d'étudier. Mais je sais bien que toute étude, même sainte, qui n'a pas pour but final l'apostolat, est vaine et ridicule, puisqu'elle mourra avec nous... Nous travaillons pour nous aimer et nous mettre en mesure d'être utiles et d'avoir un sacerdoce fécond, une action forte sur les âmes, d'une façon ou de l'autre ; car l'apostolat revêt toutes les formes. Je me résigne donc bien volontiers, en pensant qu'il y a un âge où il est temps de servir aux autres, par les fonctions du ministère, ce que nous avons ingurgité nous-mêmes par nos études entendues de la vraie manière, c'est-à-dire non pas comme des études sèches et spéculatives, mais comme un développement de la foi et de toute la vie sacerdotale fondée sur la foi, comme la préparation de notre âme par l'acquisition des principes révélés, en dehors desquels il ne reste que des idées personnelles sans action et sans fécondité. Voilà, au fond, toute ma pensée sur les études sacerdotales, comme élément de formation et moyen fondamental de préparation au ministère, comme base même et aliment de la piété à ce degré suréminent de force, d'élévation et de lumière où elle devient piété sacerdotale».

«On m'a souvent accusé d'exagérer beaucoup le rôle de l'étude dans la formation sacerdotale. Plus je vais et vois, plus je m'enfonce dans mon exagération, que je crois très fondée sur les raisons dogmatiques, sur la forme et l'organisation que Notre-Seigneur a donnée à Son Église et à la vie chrétienne. Je pense que vous me comprendrez, et que vous ne trouverez cette idée ni déraisonnable ni exagérée. Quand je serai missionnaire, j'ai bien l'espérance, s'il est possible de m'entretenir un peu la main et la tête. » (Lettre à M. Boulenger, 12 Juin 1875).

Ainsi l'abbé Aubry utilise-t-il pieusement et studieusement le temps précieux du noviciat. Il complète son petit bagage d'idées et de provisions spirituelles. - «Il me faudrait dix ans, dit-il, pour finir tout ce que j'ai entrepris, et dix siècles pour faire tout ce que je voudrais faire. Le départ coupera court à tout travail ; je ne m'en tourmente pas et laisserai toute étude, heureux si le bon Dieu me pardonne mes péchés en considération de ce sacrifice, et veut bien me faire récolter enfin en grâces et en fruits salutaires le peu que j'aurai semé en étude !»

Chaque jour, du reste, il envisage l'avenir avec plus de confiance et se familiarise davantage avec l'idée du détachement et des fatigues apostoliques. - «Je voudrais vivre et travailler longtemps ; mais, après tout, s'il faut claquer des fièvres en arrivant là-bas, ou végéter toute une vie sans rien avancer, *Fiat voluntas !* Pourvu que je devienne une pierre solide à mettre dans le pilonis inférieur, pour bâtir l'Église !»

Comme il racontait à quelqu'un le martyre d'un jeune missionnaire. - «Sans doute vous enviez son sort ? - Oh non ! s'empressa-t-il de répondre ; il est vrai, le martyre sera désormais ma seule ambition ; mais je ne le désire qu'après une longue vie. Je veux mériter le ciel, et n'y entrer qu'en compagnie d'un grand nombre d'âmes auxquelles j'aurai fait connaître le bon Dieu. - «Ce désir me parut être celui d'un saint», ajoutait la religieuse de qui nous tenons ce détail.

Peu à peu aussi, ses idées sur les missions se modifient ou se précisent ; il saisit mieux la situation de l'apostolat dans l'Extrême-Orient. Même la pensée du départ le laisse ordinairement calme. - «Si parfois elle devient poignante et me retourne le sang dans les veines, dit-il, c'est au souvenir de mes parents, de mon frère, de tout ce que j'aime au monde. C'est un mouvement naturel ; on ne peut pas ne pas sentir». Et son cœur, débordant d'affection, ne cesse de consoler les siens. - «C'est le repos de mon âme, leur écrit-il, d'apprendre votre courageuse résignation. Ah ! Je vous en supplie, ne changez jamais de sentiment. Vous savez bien que si je vous ai quittés, ce n'est pas pour chercher mes aises. Je serai pauvre toute ma vie et je ne m'en plains pas. Là-bas, chez les Mongols, je vais travailler à la propagation de la foi...»

Une personne lui rapporta un jour que sa mère était «toute changée». - «Ce détail m'a navré, dit-il !» Et en maintes circonstances son âme généreuse montra qu'elle était plus sensible à l'amitié que l'on donnait à sa famille qu'à la sympathie dont lui-même recevait les témoignages.

Les vacances de Pâques virent les deux frères réunis dans la petite cellule de la rue du Bac ; le jeune séminariste apportait à son aîné les détails les plus réconfortants sur le courage chrétien et la parfaite résignation de ses parents. - «Huit jours de vacances avec mon frère, voilà qui est plantureux, dit-il ; c'est une vraie bonne fortune !» Et, ensemble, on s'entretenait de la famille, de l'avenir, des études ; on visitait quelques amis ; on faisait de ces bonnes promenades pendant lesquelles le futur missionnaire laissait déborder son cœur. - Traversant un jour une fête de village, il ne put maîtriser son émotion. Les joies bruyantes de la rue, les refrains populaires, surtout le son des instruments de musique, tout cela le fascinait et le navrait en même temps. Ces mille riens qui suffisent à remuer dans l'âme un monde de souvenirs, ravivaient la douleur de son sacrifice, la perspective d'une longue carrière de souffrances, et provoquaient chez lui des élans de regrets, des exclamations angoissées.

Cependant l'année du noviciat s'écoulait rapidement. - «Désormais, je compte les semaines, écrit-il à la sœur Françoise qui avait soutenu et consolé sa famille. De grâce, demandez au bon Dieu pour moi ce trésor intérieur de piété, d'attachement à Notre-Seigneur, et de dévouement total à Ses intérêts, sans lequel on ne fait rien de bon. Plus la dépense de forces naturelles que nous avons à faire est grande, plus aussi nous avons besoin de refaire à notre âme des provisions abondantes, pour n'être jamais à sec et surpris par la disette. Oh ! Que je sens cela aujourd'hui, à la veille d'entrer dans une carrière où j'aurai tant besoin de richesses intérieures et où je me sens si pauvre, si faible, si terrestre toujours ! Offrez pour moi quelques-uns de vos mérites, quelques-unes de vos peines ; vous savez la loi de la prière et de l'offrande

du mérite pour les autres : On enrichit les autres sans s'appauvrir soi-même... Hélas ! Quand je regarde en arrière, je ne me trouve ni changé, ni amélioré ; seuls les saints s'améliorent avec le temps, et si peu de progrès que l'on fasse dans la vie spirituelle, c'est être saint que d'en faire, je le comprends de plus en plus. Mais il faut une singulière énergie pour ne pas profiter à rebours de la vie... J'ai appris ici à connaître mieux, plus pratiquement, plus froidement, l'œuvre à laquelle je me consacre. Je me suis aussi étudié à prévoir les peines de la vie de missionnaire, je me les suis même exagérées, ou, du moins, je les ai généralisées, en sorte que peut-être dirai-je, dans quelques années : c'est moins dur que je ne pensais ! Je ne partirai pas en touriste, en amateur, mais en ouvrier de l'Evangile, heureux de souffrir et de travailler de toutes mes forces à l'édification de l'Eglise et de la société chrétienne».

«Merci, lui disait-il encore, merci du service inappréciable que vous m'avez rendu ! Je vous dois ce qui pouvait m'arriver de meilleur : la résignation, le calme de mes parents. Courage toujours, courage à vous, pour trouver encore des paroles qui consolent, élèvent et sanctifient leurs âmes. Dieu vous rendra tout cela, en bénissant vos œuvres et votre carrière» (Lettres, T. XI, 1875).

Il venait de terminer son Jubilé, et s'était efforcé d'en tirer le plus grand profit. «Pendant ces jours de salut, dit-il, je me suis constitué aussi attentivement que possible dans l'esprit de méditation, pour monter au moins quelques échelons de mon échelle, donner une petite assurance de plus à ma préservation future et aussi à la fécondité de mon travail ; car quel bien pouvons-nous faire aux autres, si nous n'avons une vie intérieure riche et exubérante ? Si j'ai tant prêché la théologie aux séminaristes de Beauvais, ce n'est pas pour les persuader d'être savants, mais parce que la théologie est l'aliment de la piété sacerdotale, et la source ou du moins la nourriture de la vie intérieure...»

A chaque fête qui passe, il se fait la réflexion qu'il ne la célébrera plus en France. - «A la grâce de Dieu. Et que la Providence nous porte dans Ses mains partout où nous irons. La pensée de partir bientôt me retourne bien un peu le sang par moments, mais il ne faut pas s'en effrayer ; ce mouvement est trop naturel, et nous l'éprouvons tous, d'une façon ou de l'autre. Il faut bien partir ; mais cela ne m'empêche pas d'être fort tranquille et de me préparer tout doucement au départ...»

Malgré tout, l'approche du départ lui cause une sorte d'angoisse. - «Je me dis : Quoi ! faut-il partir et tout laisser là ? Je ne reverrai plus rien de cela, et tout est fini ? Je ne puis encore me le bien figurer. La pensée de ma famille, de tout ce que j'aime au monde, me revient à l'esprit plus éveillée, plus impérieuse que jamais, avec un accent qui me déchire par moments. Ce n'est pas défaillance ni que je sois tenté de *caponner* ; non, mais c'est un mouvement naturel par lequel il faut passer et qui sera bien plus fort là-bas, pendant les premiers mois. Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour donner un peu de valeur au sacrifice de la séparation et rendre à l'âme un peu d'élan, quand elle se sent privée de tout ce qui console et aussi de tout ce qui amollit, quand on reste dans la patrie sans être appelé à y rester...»

A un prêtre de ses amis qui hésitait entre la carrière des Missions et de ministère paroissial en France, et pour aider à éclairer son esprit, il fait allusion à ses propres luttes intérieures, expose son état d'âme, et la manière prudente, les conseils sages dont sait user le Supérieur de la rue du Bac, dans la direction des aspirants aux Missions. - «L'année 1875 ne se terminera pas sans doute pour moi en France, lui écrit-il ; ce n'est pas sans terreur que je vois approcher la date encore inconnue. Il me semble que j'arrive ici, et déjà les confrères ne parlent plus que de partir ; je suis de tous le moins pressé, et bien que je sois venu ici pour partir et que je veuille partir, cependant je ne serais pas fâché de voir mon temps de préparation se prolonger un peu. Je suis si tranquille, j'avais, en quittant Beauvais, tant besoin de me reposer moralement».

«Je pense partir en novembre, et suis franchement content de ne pas savoir ma destination et de n'avoir pas à dire mon goût, car n'importe où que j'aille, j'aurai de la misère plus que mon souï et dans tous les genres. En choisissant moi-même le poste ou en influant sur le choix, je passerais alors le temps à me dire : «Voilà, c'est ma faute, pourquoi ai-je voulu ce poste-là ?» Tandis qu'en ne choisissant pas, je me dirai : «Ce n'est pas ma faute, ce sont mes supérieurs qui m'ont mis là : en avant deux !» Si on me donnait à choisir, je choiserais de ne pas choisir ; mais on ne me donnera pas à choisir».

«Depuis que je suis ici, j'ai encore passé par des impressions assez différentes, et la poésie n'est pas revenue, pas de danger ! La pensée se révolte même encore un peu par moments, mais bien plus modérément, et j'ai passé une année calme et tranquille, travaillant pour moi et complétant un peu mes études. Tous les missionnaires que j'ai entendus causer ont passé par les mêmes phases. Tous conviennent que plus on avance en âge, plus le sacrifice est dur, parce qu'on prend des attaches de cœur, on fait l'expérience de sa misère et de sa faiblesse spirituelle, on se crée des besoins physiques et moraux qui ajoutent à la difficulté. Ceux qui apportent ici quelque illusion pratique ou un peu d'enthousiasme encore, le perdent dans la huitaine pour ne jamais le retrouver ; on est même, en pareil cas, déçu à son entrée ici, comme on l'est en mission, c'est tout clair. Aussi jamais ne dirais-je un mot capable d'influencer ou de décider un sujet ; c'est d'ailleurs un principe pratiqué ici de vieille date. M. le Supérieur, chaque fois que je lui ai exposé mon idée, a répondu : «Voyez vous-même ; soyez sûr que si c'est votre vocation, votre volonté se trouvera décidée toute seule ; priez, demandez à Dieu la lumière, écarter les raisons naturelles d'un côté comme de l'autre, vivez saintement, remplissez-vous de l'esprit de sacrifice ; tout cela vous servira toujours ; pour le reste, c'est à vous de voir... Dites-vous bien ceci, ajoutait le Supérieur, «la vie du missionnaire est plus pénible et plus dévouée, par conséquent plus parfaite que celle du prêtre d'un diocèse de France ; Dieu ne m'oblige pas à la choisir ; mais si je la choisis, puisqu'elle est plus parfaite, Il sera plus content de moi ; à moins que, vu ce que je connais de moi, ce ne soit évidemment une sottise à moi de la choisir, et que je ne sois pas résolu à en accomplir les devoirs, ou à moins que je la choisisse pour des raisons naturelles».

Cette dernière considération avait été la crainte de l'abbé Aubry. - «J'avais toujours eu peur, continue-t-il, de choisir cette carrière pour des raisons naturelles ; mais enfin j'ai passé outre. Une considération, toute de raison froide, m'a beaucoup aidé, depuis quatre ans, à prendre ma décision, et à aller de l'avant : c'est cette idée que chacun de nous, ayant une somme de forces à dépenser à l'œuvre de Dieu, doit chercher un terrain où elles auront leur objet et pourront s'utiliser. Ce qui m'a fait peur, en France, ce n'est pas le triste état de nos populations, puisque celles que je devrai évan-

géliser sont pires ; c'est l'impossibilité à laquelle mille circonstances de temps, de lieu et d'organisation, réduisent le prêtre en France, le forçant, malgré ses bons désirs, à emboîter le pas de la routine... Au moins là-bas, s'il y a bien plus à souffrir, on a toute marge pour travailler, et de l'espace pour taper dans le tas. Ma conclusion, je l'ai tirée en venant ici, et je la tire encore en y restant. Il est clair qu'on a bien de la misère en mission, des obstacles odieux ; mais on peut se donner du mal, se trémousser pour faire quelque chose ; la somme de forces est dépensée ; voilà ce qui a encore le plus influé sur moi pour me décider».

«On parle des sacrifices du missionnaire ; il y en a plus encore que je n'en soupçonne, surtout de plus pénibles et de plus amers. Mais ce n'est pas assez dire ; on les accepte, quand on sait que le sacrifice est méritoire et qu'on aura de l'élan pour le faire. Mais il y a ce dégoût, cet affreux dégoût qui arrive si vite, là-bas surtout, qui déflöre tout, et contre lequel il faut marcher sous peine de succomber ; il y a le danger de l'isolement, du manque de soutien et de direction ; enfin mille causes d'abrutissement qui agissent puissamment. Assurément, les missionnaires de notre Société sont plus exposés, avec moins de réconfort que les missionnaires attachés à des Ordres Religieux, puisqu'ils restent missionnaires jusqu'à la mort et qu'ils ont brûlé leurs vaisseaux, tandis que les Religieux conservent la vie commune, ne sont jamais complètement isolés et peuvent être appelés à un autre ministère... Encore, si nous avions l'espérance d'établir vraiment le règne de Dieu, de fonder des institutions chrétiennes d'une portée un peu large, de faire entrer l'Evangile dans la vie sociale, enfin d'établir la société chrétienne ! Mais cette espérance, l'avons-nous ? Non seulement, je n'oserais pas l'affirmer, mais j'ose à peine y croire. Alors, il reste cette consolation de sauver des individus ; et il est évident qu'un missionnaire en sauve bien plus que s'il était resté en France. Encore ne faut-il pas croire que les chrétiens qu'on fait ressembler à ceux des Catacombes : c'est pauvre comme foi, c'est superstitieux, étroit, lâche, cupide, et, comme nous disait naguère le vieil évêque de la Mandchourie, Mgr. Vérolle, missionnaire depuis 45 ans, «les populations les moins chrétiennes de France sont foncièrement, par leurs principes, leurs idées, leurs goûts, leurs mœurs mêmes, plus chrétiennes que les populations les plus chrétiennes de la Chine, bien que sur celles-ci on ait une action toute puissante» (Lettre 21 juin 1875).

«Ceci dit, vous comprendrez combien les conquêtes de nos missionnaires sont lentes ; le mouvement est à peine perceptible, et les pauvres convertis sont à une belle distance de ce petit noyau de fidèles qui, en France, croient et prient. Songez qu'outre les sacrifices par lesquels il nous faut entrer dans la vie de missionnaire et au milieu desquels il faut vivre, ou plutôt au-dessus de ces sacrifices, il y a celui-ci qui est bien plus grand et auquel nous devons, à peu près tous, nous résigner : Travailler dans l'insuccès ! Il faut des vies de prêtres, entassées dans ce sol païen et dépensées sans succès ni profit notable, pendant bien des années, pour établir plus tard, sur ce pilotis, la société chrétienne. Voilà ce que, depuis quelques mois, je cherche à bien me mettre dans la tête, et surtout dans la volonté, et c'est bien à quoi j'ai le plus de mal à me résigner» (Lettre, 24 mars 1875).

«Quant au martyre dont vous envisagez pour moi la possibilité, je suis rassuré, car lorsque Dieu cueille un martyr, Il le choisit autrement ficelé et préparé que nous autres mauvais drôles, qui ne valons pas une pipe de tabac !... Si seulement le bon Dieu voulait bien de moi pour apôtre et instrument de salut de quelques-uns, je serais content ; et si le bon Dieu veut bien y ajouter le martyre, quand j'aurai assez souffert et gémi, pour effacer mes péchés et m'épurer le cœur, s'Il veut bien cela, que Son Nom soit béni !»

Le 20 juillet, l'abbé Aubry recevait du vénérable Supérieur l'ordre de se préparer au départ et de laisser pousser sa barbe. - «Combien ce moment est pour moi sérieux et solennel, écrit-il à son curé. Je me sens fort tranquille, sans hésitation pratique et sans impatience. Je dis sans hésitation pratique, car enfin il y a toujours là cette nature défaillante en face du sacrifice, et ce cœur humain qui ne peut pas regarder sans sourciller une perspective comme celle que j'ai devant moi... Beaucoup s'imaginent, et vous semblez croire vous-même, que j'ai une volonté relativement énergique ; que seront donc les autres ? Car pour moi, j'ai en toutes choses, avant de prendre une détermination, des va-et-vient de volonté, des défaillances, des hésitations, et, instinctivement, sans chercher à feindre, j'affecte au dehors bien plus d'énergie et de décision que je n'en ai au fond. Quant aux missions, du moins c'est un fait accompli, et s'il me reste peu de temps à rester en France, il faut que je prépare mon âme au départ, que je recueille mes idées et mes forces... Je continue quant même à travailler. Cette année m'a été très bonne sous le rapport de l'étude, car j'avais tout mon temps libre. Bientôt sans doute il faudra laisser toute étude, et j'en fais le sacrifice, demandant à Dieu que ce sacrifice me tienne, devant Lui, lieu d'étude, pour nourrir mon âme et entretenir en moi l'esprit de foi, le sens sacerdotal, et me préserver dans cette terrible vie des missions, que j'embrasse non sans trembler un peu». (Lettre, 20 juillet 1875).

Le 10 Août, il apprenait la date précise de son départ et recevait sa destination. - «Voici enfin arrivé le jour que nous attendions tous avec des sentiments bien différents. Je suis en mesure de donner des dates et des noms propres. J'ai appris hier que j'étais missionnaire en Chine, dans la province du Kouy-Tchéou, et que je partirais le 23 septembre... Cette décision m'a laissé fort calme ; en une heure j'ai repassé, dans ma mémoire, cette série de sacrifices qu'il faut embrasser dans la vie apostolique, et que j'ai tant et tant ruminée depuis plusieurs années. Si je ne comptais sur une force supérieure à la mienne et venue de plus haut, certes je ne partirais pas. Que le bon Dieu me soutienne et me protège, et que mon départ soit, aux personnes que me connaissent, un témoignage de la vérité de notre prédication et du prix des âmes pour lesquelles nous travaillons... Je ne pense presque pas au départ ; que de séparations cependant, et combien je les sentirai dans quelques jours. A la grâce de Dieu ! ceci et tout le reste, puisque c'est à son compte que nous allons travailler sans réserve. Priez et faites prier pour moi vos bonnes âmes chrétiennes qui connaissent la science de la prière ; j'en ai et j'en aurai grand besoin toujours. Je pars calme et content... J'écris aujourd'hui à ma famille. Pauvres parents ! Comme je redoute la peine que je vais leur faire encore, et comme cette pensée me fait appréhender ma dernière visite et le moment où je devrai les quitter pour toujours, c'est plus que probable !» (Lettre, 11 août 1875).

Et il annonce à ses parents la douloureuse nouvelle. - «La pensée des peines que vous avez eues, de celles que devait vous causer mon départ, a été ce qui m'a fait retarder mon projet déjà ancien. Vous savez que je pars pour travailler, dans la souffrance et le danger, à la conversion et au salut des païens. Toute ma consolation a été d'obtenir votre con-

sentement, bien heureux de savoir que ma décision vous avait portés à être encore plus chrétiens ; n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus important dans la vie ; et combien nous serons heureux, quand Dieu nous rappellera, d'avoir été fidèles et de nous retrouver au ciel heureux et consolés. Surtout, ne vous désolerez pas de mon départ, j'en éprouverais une peine qui me tourmenterait toujours et me rendraient plus amères les souffrances qui m'attendent».

Il s'efforce de consoler et d'encourager sa famille ; il parle d'un retour possible plus tard ; il veut leur laisser l'espérance ; et lui va les quitter sans espoir de les retrouver jamais ! Car, il le sait bien, le missionnaire ne revient guère ; et puis il est décidé à mourir sur la brèche. Leur souvenir le poursuit, le poids de leur douleur l'accable et le torture.

Le 1^{er} septembre, l'abbé Aubry eut la permission de consacrer quelques jours aux adieux suprêmes dans sa famille. De ce dernier séjour à Beauvais nous ne dirons qu'un mot : On se hâtait de jouir de ces instants si fugitifs. On parlait de l'avenir avec calme. Les recommandations maternelles surtout étaient touchantes. On promettait - non pas de ne point s'oublier - mais d'écrire souvent. Aucune parole dure ; pas un reproche ; pas même un retour vers le passé. On était plutôt fier de compter un apôtre dans la famille. L'abbé Aubry était heureux de trouver sa tâche de consolateur si facile. Les parents avaient béni le fils ; au dernier moment le missionnaire bénit son père, sa mère et son frère, et, levant les yeux et les mains en haut, il leur donna rendez-vous au ciel, et s'arracha aux étreintes et aux sanglots des derniers embrassements.

«Mon séjour à Beauvais a été plein de consolation, écrivit-il bientôt à M. Boulenger ; non seulement mes parents consentent courageusement, sans arrière-pensée, au grand sacrifice que leur impose mon départ et à tous ceux que leur prépare mon absence ; mais ma vocation les a rendus plus chrétiens. J'aurais été bien malheureux s'il n'en avait pas été ainsi. Mon frère m'a été bien précieux pour adoucir tout ce qu'il y aurait eu d'amer et de douloureux dans cette circonstance... Ma vie est maintenant fixée, et la conclusion donnée à beaucoup de questions. La carrière que j'embrasse est âpre et périlleuse ; je suis peut-être présomptueux en l'embrassant ; Dieu sait que j'ai voulu Son service et le salut des autres ; c'est à Lui que je remets l'affaire de mon éternité. Mais combien j'ai besoin, au seuil d'une vie d'isolement et d'épreuves, du secours spirituel des âmes qui comprennent ma vocation. Donnez, s'il vous plaît, pour pénitence aux personnes que vous confessez, de priez pour moi pendant ces dernières semaines. Demandez à Notre-Seigneur pour moi, la force de porter mon fardeau, de ne pas rendre mes peines inutiles par mes défaillances et mon infidélité».

«Ai-je besoin de vous redire qu'au fond de cette Chine qui engloutit tant et tant de missionnaires, et qu'on veut à toute fin saturer de christianisme, je garderai votre souvenir et que ma pensée se reportera vers vous ? Nous restons Français là-bas, et les souvenirs de la patrie et des affections qu'on y a laissées prennent, par l'éloignement, une vivacité, une tendresse et une éloquence incomparables... Adieu ! J'espère ne pas manquer à l'appel là-haut !» (Lettre, 18 septembre 1875).

Pendant, on était arrivé à la veille du départ. - «M. Boulenger est ici pour tenir votre place à la cérémonie des adieux ; écrit-il à ses parents. Je n'ai plus qu'un instant pour vous donner encore un mot d'affection et de bon souvenir. L'heure est venue, je pars calme et tranquille à la pensée de votre résignation. J'approuve le parti qu'à pris au dernier moment mon frère de ne pas assister à mon départ. S'il était venu, je serais parti plus troublé ; ce sont de ces séparations qui font bien du mal ; il est d'ailleurs d'usage que la famille n'assiste pas à la cérémonie des adieux ; car il y a là des émotions terribles. Nous nous écrivons souvent. Du reste, ne perdons pas l'espérance de nous revoir un jour sur la terre, en attendant la réunion au ciel. Adieu ! Restez chrétiens, et que ce soit à la vie, à la mort ; car enfin, il faut travailler à son salut ; il n'est que cela de sérieux sur la terre !»

De son côté, M. l'abbé Boulenger écrivait à la famille du missionnaire : «Je vous ai remplacés tous, au grand jour du départ, et j'ai promis à notre cher enfant de vous rendre compte de ma mission. Je me demande comment il a pu suffire à tout pendant ces derniers jours ; il lui faut une bien grande dose d'énergie et d'activité. Il était en même temps à tout le monde, pensait à tout et répondait à tout. Sa chambre était trop étroite pour contenir ses nombreux amis. La dernière matinée s'est passée en compagnie de ses deux plus chers amis, M. de Bretenières et M. Duponchel ; nous nous entretenions dans l'intimité pour la dernière fois. Tout en prenant part à la conversation, notre cher enfant faisait des lettres, disposait ses affaires. J'étais heureux de me regarder auprès de lui comme le délégué de la famille, et de vous représenter tous». (Lettre septembre 1875).

Qui n'a lu le récit de cette scène admirable et digne des temps apostoliques : La cérémonie des adieux ! La prière du soir vient d'être faite ; c'est la prière ordinaire, si simple, toujours sublime, éclatante ici de soudaines clartés. Le supérieur adresse une courte allocution aux jeunes missionnaires. Il leur dit ce qu'ils auront à faire, les ennemis qu'il faudra vaincre : «Quels ennemis ? Le monde, l'Enfer et vous-mêmes ; le monde qui ne veut pas être délivré ; l'Enfer à qui vous voulez arracher le monde ; vous-mêmes qui ne triompherez de l'enfer et du monde que par une continuelle victoire sur vous, sur la vanité des pensées humaines, sur l'excès des fatigues, sur le désir du repos, sur les besoins de votre corps et de votre cœur. La sagesse humaine vous traitera de fous, et vous l'êtes en effet - *Stulti propter Christum* (I Corint., IV, 10) ; l'Enfer vous tendra des pièges ; le monde vous regardera comme des séditeux. Vous serez repoussés, battus de verges, emprisonnés ; vous serez mis en croix... Heureux ceux d'entre vous qui partageront les opprobres du divin Maître, et qui, comme Lui, attachés sur l'instrument du supplice, pourront prier, comme Lui, pour leurs bourreaux !»

«Il y a donc des hommes qui peuvent tenir un pareil langage, et d'autres qui peuvent l'entendre ! Et ce ne sont pas des formes de rhétorique arrangées à plaisir, c'est la vérité toute simple et toute pure ! Ils sont là, ils iront ainsi, ils souffriront ainsi et mourront ainsi. Et l'unique soutien de leur cœur est une immense et joyeuse reconnaissance pour Celui qui les appelle à cette vie et leur promet cette mort !...» (Louis Veuillot, *Çà et là*, T. I, p. 224).

Les missionnaires se rangent debout devant l'autel, les mains jointes, vêtus de leur soutane noire, le visage tourné vers l'assistance. Ils sont quatre - quatre familles inscrites au livre d'or de la noblesse éternelle ! Une joie surabondante rayonne à travers la modestie de ces héros. Ils sont donc là devant l'autel, victimes heureuses et pures. Le chœur entonne le Chant du départ, on pourrait dire l'hymne guerrier des missionnaires ! A ces accents mâles et déterminés, on se

sont brisé d'une indicible émotion ; un frisson d'enthousiasme gagne l'assemblée ; on voudrait se ranger parmi ces *Hérauts sacrés de la bonne nouvelle* ? (Chant du départ).

Les strophes du cantique se déroulent ; l'émotion est à son comble. Alors tous les assistants se lèvent, et, tour à tour, sans distinction, les parents, les amis, les jeunes séminaristes, les supérieurs, les vieux missionnaires qui n'ont pas manqué au martyre, mais à qui le martyre a manqué, viennent, dans une procession émouvante et solennelle, s'agenouiller devant les élus de l'Evangile, pendant que se déroule le cantique :

Ah ! Qu'ils sont beaux, vos pieds missionnaires !

Nous les baisons avec un saint transport !

Qu'ils sont beaux et dignes de vénération les pieds de ces anges de la terre qui portent au loin la bonne nouvelle : *Quam speciosi pedes evangelisatum pacem* (Rom., x, 15). Au milieu d'eux, et les dominant de sa haute taille, qu'il était beau notre bien-aimé missionnaire, les yeux au ciel et comme transfiguré. Pendant que le chœur redit les paroles saisissantes du cantique, on baise les pieds des heureux apôtres. A son tour, le vénérable prêtre qui a élevé si haut sa vocation, baise les pieds de son cher enfant qui touche, plus au ciel qu'à la terre ; puis, se relevant, il le serre dans ses bras, et leurs larmes se mêlent dans une étreinte poignante.

«Que Dieu est bon, dit en sortant de la chapelle l'abbé Aubry, il me donne la joie de voir en vous ma famille et m'élève la douleur des adieux» ; et il embrassa de nouveau son curé et ses amis. - «Je vous lègue mes parents et surtout mon frère», ajouta-t-il, en s'adressant à M. Boulenger. Le missionnaire n'était pas trop ému ; du moins il ne laissa rien voir, le sacrifice était fait dans son cœur. Mais il était temps de prendre un peu de repos.

Dès le lendemain, M. Boulenger écrivait à la famille du missionnaire : «Cette cérémonie des adieux m'a profondément impressionné. Repassant dans ma mémoire tout le passé, il m'a bien semblé que c'est la main de Dieu qui l'a conduit là. C'est Dieu qui l'appelle et lui dit : «Pars, c'est là que Je te veux !» Quand Dieu ordonne, que dire ? N'est-il pas le maître ? Il faut bien se soumettre à Sa sainte volonté, et faire le bien là où Il veut que nous allions, puisqu'Il nous trace à chacun notre chemin. La foi chrétienne et la grâce de Dieu vous aideront à accepter ce sacrifice pour le salut de ces pauvres âmes qui vous seront reconnaissantes pendant l'éternité, parce que ce sera votre cher fils qui les aura conduites aux portes du ciel. Voilà l'unique motif de ce départ, aussi douloureux pour la nature qu'il est grand et héroïque aux yeux de la foi. Adorons les desseins de Dieu, et bénissons Sa Providence».

Laissons encore parler M. Boulenger : «Le jeudi, à quatre heures du matin, notre cher missionnaire disait sa dernière messe ; à six heures, une voiture nous conduisit à la gare de Lyon ; il fallait se dire un dernier adieu ; il ne paraissait pas trop ému, du moins il ne laissait rien voir, sa résolution était prise, le sacrifice fait dans son cœur, rien ne pouvait le retenir... Je l'ai embrassé deux fois pour vous et pour moi - pour les deux familles ; puis, il a disparu dans le tourbillon des voyageurs ; il est bien loin maintenant. Que son bon ange le conduise ! Que Dieu le protège pendant ce long voyage, et qu'Il rende son apostolat fructueux ! Soyons avec lui de cœur et prions pour lui. Son frère Augustin sera votre soutien et votre consolation, comme le cher missionnaire sera votre gloire...» (Lettre de M. Boulenger, 25 septembre 1875).

«Si vous alliez, un jour devenir évêque», lui avait dit M. Boulenger en le quittant. Mais le missionnaire protesta énergiquement. La franchise de son humilité, l'élévation de ses vues, se traduisirent même avec cette brusquerie qui était si bien dans sa nature : «Ne me dites plus de ces choses tristes que plusieurs m'ont déjà fait entendre ; vous savez trop ce que mes intentions vont chercher en Chine !» - Et sa dernière parole fut pour ses parents : «Je serai toujours avec eux par la pensée et par le cœur !»

CHAPITRE XIX : EN ROUTE VERS LA CHINE.

Le Kouy-Tchéou est une des provinces les plus inaccessibles de la Chine, par sa situation géographique, ses montagnes gigantesques, et les 800 lieues qui la séparent du littoral. Après quarante-cinq jours de mer, le missionnaire n'est qu'à la préface de son odyssée ; il doit encore se résigner à un voyage de quatre mois, semé de fatigues et de dangers qui ne se décrivent pas.

C'est vers cette mission lointaine que le P. Aubry - désormais nous l'appellerons plus autrement - était emporté à toute vapeur, le 23 septembre 1875. «De Paris à Marseille, rien de saillant. De temps en temps, quelque voyageur nous demande où nous allons, et c'est l'occasion, de quelque réflexion. Les uns s'étonnent de ce que nous allons faire, les autres nous félicitent du beau voyage que nous entreprenons. Je vous demande un peu !»

«A Marseille, pèlerinage à Notre-Dame de la-Garde. Nous y disons la messe pour recommander notre voyage à la Bonne Mère - avez-vous remarqué cette expression très populaire à Marseille ? Il était naturel que le Mémento de cette messe fût une récapitulation de tous les souvenirs que je laisse en France, et de tous les noms de vivants et de morts qui me sont chers. Le 26, nous sommes à bord de l'*Hoogly*. Mes trois compagnons partagent ma cabine ; sur notre bateau, plus de 20 religieux et religieuses qui gagnent aussi leurs missions... On dit toujours que, dans le plan de la Providence, la civilisation est destinée à servir l'Evangile, et que la vapeur, en particulier, a été inventée pour porter plus vite aux extrémités du monde ceux qui annoncent la bonne nouvelle. Jusqu'ici j'avais cru à une pieuse exagération assez tirée par les cheveux ; or, cette pensée m'a beaucoup frappé en voyant tant de prêtres et de religieuses, et en apprenant que chaque paquebot en emporte une assez forte provision... Les premières heures se passent à voir fuir la terre de France, vous pensez avec quelles impressions et quelles réflexions ; puis à s'organiser, à faire connaissance, à se former par groupes, selon ses sympathies. Il nous sera possible de dire la messe tous les deux jours. Le climat de la cabine étant bien chaud, la vie se passe sur le pont, même la nuit, sous une bonne tente ; enfin, si la vie du missionnaire est une vie de privation, je ne m'en suis pas encore aperçu».

«Au début du voyage, le spectacle de la mer, la nouveauté, m'ont empêché de sentir trop vivement la séparation du pays et de la famille. Après quelques jours, cette impression me saisit ; tous les soirs, elle revient, assez vive mais sans amertume ; car nous ne sommes pas comme les marchands qui s'éloignent de leur patrie *ad duritiam cordis*, pour faire fortune et revenir plus tard. Dieu pour qui nous voyageons reste avec nous».

C'en est fait : le missionnaire a laissé en France la moitié de son cœur : mais il retrouve, dans ses longues lettres, la famille absente. Quels trésors de tendresse dans cette âme d'apôtre, et combien stupide l'accusation d'égoïsme portée contre le sacerdoce catholique ! L'abnégation n'est pas l'insensibilité : «Le prêtre n'est-il pas homme, disait le P. Aubry, *Nihil humani a me alienum puto* !»

A Naples, quatre heures d'arrêt. A Port-Saïd, huit heures. - «Je parcours la ville : populations égyptiennes, arabes, grecques, étranges à voir. Des hommes demi-nus et hideux crient, se battent, vous assiègent pour avoir de l'argent ; des femmes sales, le visage voilé, la poitrine découverte ; des enfants innombrables qui courent, grouillent, tripotent dans la malpropreté ; des huttes immondes qui composent la ville indigène et d'où sort une odeur infernale ; tout cela d'un aspect singulier dont on ne peut avoir idée. Et puis, pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe, rien que du sable chauffé par le soleil dans la plus affreuse plaine qui soit au monde. Dans les rues, des boutiques encombrées de fruits couverts de mouches et fort peu appétissants. Vraiment, il faut quitter l'Europe pour apprendre à bénir Dieu d'y vivre ; il faut avoir vu ces peuples abrutis et presque incapables de civilisation et ces immenses plaines de sable, pour apprécier nos populations et le séjour charmant de nos campagnes».

«Tout paquebot abordant à Port-Saïd est aussitôt assailli par une nuée de barques arabes qui s'offrent aux passagers moyennant *bakchiche*. Chaque batelier hurle : «prenez la mienne», avec accompagnement de gestes brusques, engageants, et un jeu de physionomie d'une expression incroyable. A peine le voyageur a-t-il mis le pied sur l'échelle, que dix, quinze, vingt hommes s'efforcent de l'enlever dans leur barque ; on le tire, on l'arrache, on l'emporte à bras-le-corps ; je me suis vu dans les bras de trois arabes à la fois, me soulevant ensemble pour m'emporter chacun de son côté, me tirant chacun dans sa direction ; je criais aussi fort «qu'eux en jouant du poing !...»

«Nous voici dans le canal de Suez ; puis, dans la Mer Rouge, à Aden ; oh ! l'affreux pays ! Une volée de pirogues fondent sur notre bateau ; elles sont pleines d'enfants à peine vêtus qui nous crient : «A la mer ! A la mer !» Ce qui veut dire : Jetez une pièce blanche, nous la repêcherons. On jette, et de toutes les barques sautent toutes ces petites grenouilles ; on les voit filer droit au fond, se disputer la pièce sous l'eau, jusqu'à ce que le vainqueur la l'apporte en triomphe... Quel pays désolé ; pas une goutte d'eau douce ; on cite les années où il pleut ; pas un brin d'herbe ; rien que d'horribles rochers noirs. Au point de vue physique, c'est le purgatoire ; au point de vue moral, la gueule de l'enfer ; les capucins qui ont là une station, sont impuissants à convertir ces pauvres indigènes plus que corrompus et abrutis. Mon Dieu, que la France est un ravissant pays ; que le peuple chrétien, même quand il oublie l'Évangile, est un beau et noble peuple, et que la civilisation chrétienne est une chose admirable !»

«D'Aden à Pointe-de-Galles, neuf jours de vapeur sans désespérer. - Pointe-de-Galles, le plus beau pays du monde, avec une verdure d'une richesse incroyable. Des nuées d'enfants de toutes couleurs, mais tous tirant sur le noir, nous assomment de demandes de médailles, de chapelets. Les maisons, ouvertes à tous les vents, permettent de voir les indigènes barboter dans le ménage qui se compose d'à peu près rien. Partout d'innombrables enfants vêtus de leur innocence à laquelle ils ajoutent une ficelle liée à la ceinture, et portant une amulette : l'arrangement des cheveux indique les mahométans. Nous reconnaissons les catholiques à leur décence extérieure ; le visage est moins abruti, l'œil moins sauvage, la tenue moins malpropre. Nous rencontrons pas mal de nos ancêtres, les singes, attachés aux portes des maisons... Visite à un temple bouddhiste ; le prêtre, vêtu de jaune, est couché à la porte ; nous entrons et reculons effrayés devant une immense idole longue de dix mètres, couchée sur le côté et entourée d'animaux fantastiques. Tout est burlesque et monstrueux dans ces cultes d'Extrême-Orient».

«De Pointe-de-Galles à Singapour, six jours de traversée ; nous descendons à la mission ; il fait bon d'être sur un sol qui ne remue pas. En notre honneur une dizaine de missionnaires sont réunis, et nous expérimentons que les missionnaires sont très gais... Départ pour Saigon où nous passons 24 heures chez nos pères. Les Européens de cette colonie nous font une pénible impression par leur visage défait, leurs yeux creux, leur teint transparent. Le plus triste, c'est que cette colonie est dévorée par l'irrégion et le vice ; les missionnaires non seulement ne trouvent aucun appui pour leur apostolat dans leurs compatriotes, mais encore n'ont pas de plus grand obstacle que la présence de l'administration française. Faut-il qu'un pays comme la France soit si mal représenté au milieu de ces peuples païens, prenne si au rebours sa mission civilisatrice, et n'apporte à ces pauvres peuples que les conséquences ou même les excès de la civilisation, avant de leur en donner les principes.

De Saigon à Hong-Kong, contre-mousson ; la plupart des passagers sont sur le flanc. Nous sommes au jour de la Toussaint ; grande fête à bord et messe solennelle sur le pont, avec un bel autel préparé par l'équipage. J'ai été fort peiné de ne pouvoir dire la messe le Jour des morts ; c'est un jour que j'aime, et il faut être loin de son pays pour se rappeler vivement les morts et les vivants qu'on y a laissés. Enfin, après une escale de 48 heures à Hong-Kong, nous arrivons à Shang-Haï le 12 novembre».

«Vive le continent ! Nous en prenons enfin possession ! C'est notre domaine : envoyés par celui qui possède la terre, nous venons pour la lui conquérir. Notre allégresse, en débarquant, avait beaucoup de raisons surnaturelles, mais aussi une raison naturelle : la fatigue et le dégoût que finit par inspirer le séjour en bateau» (Correspondance, T. XII).

Loin de reposer le missionnaire, le spectacle écoeurant des populations orientales, avec leur civilisation repoussante, leur culte monstrueux, leurs mœurs dissolues est bien de nature à briser son courage ; les idées noires assiègent son âme. Mais il retrouve force, espérance et joie : la mission des Jésuites lui est apparue «comme une fleur au milieu des épines» ; elle lui révèle que, «même en Chine, il y a place pour de belles œuvres». - «C'est une chose reconfortante, dit-il, de retrouver ainsi partout l'Eglise naissante et entourée de ce petit groupe de belles œuvres qui sont sa production nécessaire, et qui jaillissent tout de suite auprès d'elle comme une germination naturelle du sol où elle s'établit. Les Jésuites possèdent, à Zi-Ka-Wé - dans le faubourg - un centre d'œuvres très important : petit et grand séminaire, noviciat et scolasticat, orphelinat de filles et de garçons, couvent de carmélites, pensionnat pour les enfants de familles riches. - «Partout, dit le P. Aubry, je vois appliquée la formule d'études et de formation ecclésiastique et humanitaire suivie toujours par les Jésuites ; dans le grand séminaire, en particulier, même méthode, même organisation, même système d'études en

petit qu'au Collège-Romain en grand. Tous ces établissements fonctionnent merveilleusement». «Le couvent des Carmélites est tenu par des Françaises et destiné à recevoir les Chinoises qui seront aptes à la vie pénitente et contemplative ; c'est un essai, pour voir si la vie religieuse, sous cette forme, pourra porter des fruits en Chine : «Nous ne passons rien à nos novices, nous dit la Supérieure ; nous exigeons un bon noviciat». C'est la formule même des Jésuites qui tiennent tant à la formation première».

«Après avoir traversé cette population bizarre, continue le P. Aubry, nous voici bien consolés de nous trouver, dans l'Eglise de la mission, devant une assemblée recueillie, et d'assister au salut du Saint-Sacrement. Le contraste m'avait disposé à trouver notre culte singulièrement beau et touchant dans sa majestueuse simplicité, et notre *Ave verum* ravissant. Si vous aviez entendu ce chant, si vous aviez vu ces 500 Chinois, ce bel autel, ce père entouré d'enfants de chœur, comme moi vous eussiez dit, en laissant tomber une petite larme d'enfant : «C'est égal, ça ne vaut pas notre bon Dieu !» Ne faut-il pas de ces scènes pour remettre le cœur en vibration et en haleine, quand il défaille ; pour nous reconforter, si le souvenir de la patrie, l'inquiétude de l'avenir, une impression sans motif, le temps gris ou n'importe quoi, vient nous tenter de perdre le calme intérieur et l'élan dont nous avons besoin... La visite de la belle mission de Shang-Haï a été une des jouissances de mon voyage. Du reste, j'étudie les établissements catholiques pour m'instruire. C'est aussi l'occasion d'admirer, sur ces tristes rivages, l'Eglise naissante, entourée de ces œuvres si touchantes qui surgissent tout de suite auprès d'elle comme une germination naturelle du sol où elle s'établit».

A Shang-Haï, le P. Aubry reçoit son itinéraire de Mgr. Lions, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou. «On fait de lui, dit-il, un grand éloge qui se résume en deux mots : *Mitis et humilis corde* ; c'est un vrai bon papa, et ses prêtres, très familiers entre eux, ont conservé avec lui la familiarité d'avant l'épiscopat et l'appellent le Père-évêque... Avant de quitter Shang-Haï, nous prenons le costume chinois, voire la pipe, la queue et l'éventail. Il faut que la gloire de Dieu l'exige pour nous soumettre à de telles misères. On nous rase la tête, on nous accroche à la nuque une touffe de faux cheveux terminés par une houppe de soie, et nous partons à la conquête de la Chine...»

Le 16 décembre, la petite caravane de missionnaires remonte le Fleuve Bleu sur un vapeur américain ; c'est la première étape - 250 lieues sans désenclaver jusqu'à la capitale du Houpé, Hankow. De Hankow à Tchong-Kin, seconde étape plus longue et plus périlleuse - 300 lieues sur une jonque chinoise. «Des chrétiens nous accompagnent et nous prodiguent les soins les plus touchants. L'équipage se compose de 14 hommes qui, tantôt sur la jonque, manœuvrent deux énormes rames, tantôt sur la rive, tirent à force de bras une longue corde amarrée au grand mât, pour remonter le courant. Ces pauvres rameurs ont un mal horrible à tirer la corde et une affreuse existence. La marche est très inégale, souvent le mauvais temps ou les courants trop rapides, nous font avancer avec une lenteur désespérante, si le vent est trop contraire, il faut s'arrêter. Les barques, innombrables sur ce fleuve, se réunissent pour passer la nuit dans de petits ports ; on en compte jusqu'à trois cents. Aux immenses marécages et aux plaines désolées de la rive succèdent de hautes montagnes. Le voyageur ne perçoit plus dans le lointain la flûte des bergers, le chant des coqs mêlé à l'abolement des chiens, doux et mélancolique souvenir de la patrie ; il n'entend plus que la voix du grand fleuve devenu un gigantesque torrent qui mugit et se précipite, puissant, terrible, au milieu d'un dédale de rochers, entre deux murailles de granit. Quel spectacle grandiose !»

«Mais impossible de traverser ces populations innombrables et bizarres et d'entrevoir partout les signes de leurs superstitions fantastiques, sans éprouver une immense tristesse à la vue du nombre incalculable d'âmes presque nécessairement vouées à la damnation, pour lesquelles il y a si peu d'apôtres, et qui répugnent tant à l'Evangile par leurs superstitions, leurs mœurs, leur état social, réunissant les défauts de la civilisation aux défauts de la barbarie, sans avoir les qualités ni de l'une ni de l'autre. Quelle misère de voir ces fourmilières de pauvres gens qui perdent leur âme, non seulement sans profit, mais encore en se donnant bien du mal ; car il n'y a, dans leur vie, ni joie, ni plaisir, ni affection, ni jouissance, absolument rien qui vaille la peine d'un regard. Il faut que le démon soit bien puissant pour se faire adorer à si bon marché, et encore en exigeant tant de sacrifices. Au moins nos pauvres chrétiens, outre leurs espérances éternelles, ont déjà, dans le cœur et dans la famille, une réserve de calme, de repos intérieur, qui compense leurs misères quotidiennes et leur donne un peu de répit».

«Oh ! Qu'un pauvre missionnaire perdu et isolé au milieu de ces peuples immenses, est écrasé par la grandeur de sa tâche ; qu'il a besoin de sentir derrière lui, en Europe, de bonnes âmes qui prient et offrent leurs sacrifices, en vue de mériter pour lui, d'ajouter à ses forces et aux grâces dont il dispose pour agir sur ces malheureux idolâtres. Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui la nécessité et la valeur de la prière, en même temps que de la solidarité des chrétiens qui doivent s'aider à travers les espaces, et, par leurs prières, bien plus encore que par leurs offrandes, soutenir au loin l'action apostolique des prêtres placés, comme je le serai bientôt, aux avant-postes de la catholicité. On parle beaucoup de la nécessité de la prière, et on n'y croit guère effectivement ; moi-même je l'ai souvent prêchée aux autres ; je n'y croyais pas le quart de ce que j'y crois aujourd'hui. Une bonne âme qui, en France, priera et offrira ses mérites pour m'aider, fera peut-être plus que moi, et fera certainement réussir mes travaux, en même temps que cet acte de charité, le plus éminent de tous, lui sera précieux à elle-même devant Dieu. Bonnes âmes pieuses qui avez la constance d'être encore chrétiennes, au milieu d'un monde qui ne l'est plus, et qui n'avez pas encore perdu la science de la prière, vous ne savez pas quelle est votre puissance ; plus la prière s'étend à beaucoup de choses, plus elle prend de force ; vous avez déjà beaucoup d'objets de vos prières, priez encore pour nous autres et mériter pour nous, afin que Dieu vous bénisse et vos enfants, vos vivants et vos morts en même temps que nos Chinois» (Lettre à M. Boulenger, 17 janvier 1876).

«Le 22 janvier, cinq jours d'arrêt à Y-Tchang, car c'est le premier de l'an chinois, et l'occasion d'un chômage et d'une débauche en règle pour tout Chinois. Le fleuve forme, sous la ville, un vaste port où s'arrêtent sept ou huit cents jonques avec chacune sa charge de marchandises et de population, hommes, animaux ; vous jugez du tumulte !... Le courrier m'apporte les premières lettres de France, quelle joie ! Il faut être à cette distance de la France et de ceux qu'on aime pour comprendre mon émotion... Un prêtre chinois occupe ici le poste de nos missions ; j'ai dit la messe dans sa chapelle. C'était le dimanche, et je n'avais vu à sa messe que les personnes à son service. J'ai fait à ce pauvre homme l'hu-

miliation de lui demander combien il a de chrétiens. Il me dit que depuis 10 ans, il y a toujours eu un Père ici ; lui-même y est depuis près de deux ans ; on le connaît comme chrétien ; personne ne lui fait mal, il est vertueux et m'a édifié. Or, il n'a pas un seul chrétien. Pour ne pas l'embarrasser, je lui demande combien il y a d'habitants dans la ville. - Six cent mille, me répond-il. - Eh bien, vous avez six cent mille chrétiens *in spe* ! - Oui, dit-il, *in speculatione*».

«En entendant ce prêtre, continue le P. Aubry, je me demandais si j'aurais le courage de vivre une vie entière dans une semblable situation. Mais le prêtre français, s'il a plus d'obstacles que le prêtre chinois, a trop d'activité pour ne pas arriver à des conversions. Peut-être suis-je dans l'illusion ; mais je me dis qu'il y a une certaine joie à vivre comme ce pauvre prêtre, travaillant toujours à convertir et ne convertissant jamais, attendant toujours et ne réussissant jamais, sinon, s'il le veut bien, à méditer, à prier, à conserver son petit trésor intérieur, et à entretenir, entre ses quatre murs, un petit asile où le démon ne règne pas et où l'Eglise est vivante, pas spéculativement».

«Me voyez-vous, entouré de centaines de mille païens occupés de la terre, du commerce, du manger, du péché, livrés aux superstitions absurdes et aux préjugés indécrottables du Bouddhisme, à la débauche sans frein, ne pensant ni à Dieu ni à la vie future ; et, au milieu, ce pauvre petit coin où il y a un prêtre qui prie, et une lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement ? Cette pensée a quelque chose de saisissant et de consolant en même temps... Me voyez-vous me creuser la tête pour prendre quelqu'un au filet sans y réussir, me morfondre à entendre, des années entières, toujours seul, toujours déçu ? Enfin me voyez-vous, comme ce pauvre prêtre, n'ayant pour compagnie et consolation que Notre-Seigneur, dans Son petit tabernacle en bois blanc, dans une pauvre petite chapelle ? Cette pensée et la perspective d'un tel avenir pour moi, m'a bien trotté par la tête. Eh bien, maintenant je trouve une sorte de charme à la situation de ce pauvre prêtre - s'il n'y a pas de sa faute dans son insuccès - s'il sait étudier, méditer, goûter un peu la compagnie et le voisinage de Notre-Seigneur. Si j'étais dans une situation semblable, je rêve de mettre dans ma petite chapelle une table, une chaise et quelques-uns de mes meilleurs livres. J'irais travailler auprès du Bon Dieu ; nous travaillerions nous deux, nous causerions nous deux, et il me semble que je passerais là quelques beaux moments. Et puis, j'aurais, pour me consoler, les pensées que voici : le démon règne partout autour de moi, et ses propriétés enveloppent ma maison ; mais le règne de Dieu est entre mes quatre murailles. L'Eglise vivante, surnaturelle, pleine de grâces et pleine d'avenir, est représentée ici, elle habite ici, et c'est moi qui suis l'Eglise ; il y a ici, au service de ceux qui en voudront, la source de la grâce et le trésor de la Rédemption, et c'est moi qui suis ce trésor. Notre-Seigneur est vivant ici, et c'est en moi qu'Il est vivant, en même temps que dans ce petit tabernacle qui est à moi et à Lui, et où je Le fais venir tous les jours. L'Esprit-Saint a ici un pied-à-terre et une petite vigne qu'Il cultive et qui produit, et c'est mon âme qui est cette vigne et ce petit pied-à-terre. Quand viendra le jour où le règne de Dieu s'étendra et où Notre-Seigneur sortira de prison pour conquérir ces pauvres peuples, c'est de moi qu'Il sortira, sans me quitter, pour se répandre autour de moi ; c'est moi qui serai Sa mère, et ma petite chapelle qui sera Son berceau... Quelle consolation dans ces pensées, quel stimulant pour conserver son état de grâce et grandir en esprit intérieur, pour utiliser même cette situation si pénible et si délaissée !» (Lettre, 26 février 1876).

«Que je remercie Dieu de m'avoir appelé aux Missions ! l'œuvre vers laquelle je vais est difficile ; nous avons des missions où le travail est si ingrat, le résultat si faible, qu'il serait possible de se décourager ; conservons-nous d'abord, faisons ce que nous pouvons ; il restera toujours quelque chose de nos œuvres, ne fût-ce qu'un germe ; or, un germe finira toujours par germer - *Germinabit radix Jesse, Alleluia* ! Réjouissons-nous ; la vie du prêtre est si heureuse, si tranquille, si radieuse, si calme, si sereine, si rassurée sur l'avenir ! Je parle de son avenir à lui et de l'avenir de ses travaux. Tenez, depuis Shang-Haï la joie ne m'a pas quitté ; l'œuvre à laquelle je suis appelé est effroyable ; vous ne pouvez apprécier le genre et la grandeur des difficultés qui l'entravent, et le peu d'espérance qu'elle a ; je n'y jetterai qu'un grain de poussière. Vive la joie ! Jamais je n'ai senti le besoin de la prière, le goût de la méditation et des pensées saintes, le bonheur calme et intérieur de la pureté de l'âme - essentielle après tout à notre état - comme depuis que je me sens entouré d'un peuple immense voué au péché et à la mort spirituelle, et depuis que je me dis : «Il faut que la vie surnaturelle se répande sur ces pauvres peuples ; elle est encore dans ses réservoirs qui sont les cœurs des prêtres ; il faut que je sois un de ces réservoirs» (Correspondance, T. XII, p. 72).

Le trois février, le P. Aubry quitte Y-Tchang. De plus en plus le Fleuve-Bleu, encaissé d'immenses montagnes rocheuses, dans des sites magnifiques, forme une suite de rapides qui rendent la navigation très pénible et très lente ; il faut jusqu'à 60 hommes pour remorquer le bateau ; «ce sont de vrais abrutis, hideux, d'une grossièreté inexprimable ; ils tirent la corde du haut des rochers, s'insultant, se maltraitant ; l'un d'eux, à tour de rôle, tient le bâton pour les frapper. Certains passages de 500 mètres ont coûté deux jours de fatigue extrême, à cause des rapides effrayants qu'il fallait remonter à force de bras ; la manœuvre était terrible à voir, et bien qu'il y eût alors 150 tireurs à la corde, nous tremblions pour notre esquif... Grâce à Dieu, nous ne manquons pas de patience, et notre petite provision se refait un peu tous les jours, dans la prière et la considération du but où nous allons... Sans doute, il me reste bien à faire, beaucoup, beaucoup de défauts à extirper que j'ai apportés avec moi et que je retrouve tous les jours et à tout instant ; c'est votre affaire, écrit-il à son curé, de prier Notre-Seigneur pour moi, de Lui demander d'enfoncer les tampons et d'entrer quand même. Je voudrais bien aussi trouver l'occasion de déposer ce germe de la vie surnaturelle dans quelques âmes ; mon bonheur eût été, en France, d'avoir cette occasion ; ç'a été ma principale tentation de demeurer à Beauvais pour la trouver ; l'aurai-je ? C'est un souci que je remets à Dieu avec le reste» (Correspondance, T. XII).

Le 4 mars, après un naufrage dramatique et mille dangers qui ne se décrivent pas, la jonque chinoise laisse le P. Aubry à Tchong-Kin - la capitale du Se-Tchouan. De cette ville à Kouy-Yang-Fou, capitale du Kouy-Tchéou, quinze jours de palanquin. Avec quelle joie le missionnaire s'arrête à Tong-Tse, premier poste de la mission où il est appelé à travailler. - «Nous arrivons par un beau soleil printanier ; à une demi-lieue de la ville, une députation vient au-devant de nous, et nous fait, à la mode du pays, la génuflexion en pleine route. - «Vous êtes chrétiens ? - Oui», répondent-ils avec ce bon sourire que le prêtre rencontre partout sur le visage de ceux qui sont de sa famille. - Pauvres gens, ils sont émus en nous

voyant ; et moi, rencontrant pour la première fois, si loin du centre de la patrie et de l'Eglise, des chrétiens qui nous appartiennent, je suis bien ému aussi. Plus loin, nous trouvons encore trois chrétiens, puis trois autres encore. Tous nous font escorte ; la ville sait qu'il arrive de nouveaux Pères chrétiens ; notre cortège est vraiment respectable et nous faisons sensation ; toute la population est dans la rue pour nous voir ; pas une injure, pas un cri, pas un signe de dédain, au contraire le respect, la sympathie sur tous les visages. Notre marche est triomphale, et l'on voit que les païens se disent : «Comme ces chrétiens honorent leurs prêtres, et comme ceux-ci, quoique venant de si loin, ne sont pas pour eux des étrangers !» - Cette attitude, si différente de l'hostilité que nous avons rencontrée jusqu'ici, vient de la situation que les missionnaires ont prise ici et de la façon dont ils se sont posés dès le principe. Mgr Faurie a vraiment conquis la position ; - «Nous vivons de lui !», disent les missionnaires».

«A Tong-Tse, quelques missionnaires nous saluent au passage. Soirée chantante, riante, tant soit peu même dansante. Une maxime de Mgr. Faurie dit «qu'il faut faire les fous pour ne pas le devenir !» (Mgr Faurie, second Vicaire apostolique du Kouy-Tchéou. Cf. *Sa vie*). C'est aussi un principe reçu dans notre société, que la gaîté est une des forces du missionnaire français et un des privilèges de notre mission du Kouy-Tchéou. Sans doute, par moments, la pensée de la patrie et des choses qu'on y a laissées, surtout cette terrible pensée qu'on ne reverra plus tout cela, vous prend un peu à la gorge, et vous donne une angoisse ; mais je m'aperçois que plus on quitte, et moins aussi on est tenté de regret».

Le 25, au matin, nous entamons notre dernière étape, par un radieux soleil, à travers le pays le plus pittoresque du monde : montagnes à pic, rochers gigantesques, bouquets de sapins et de bambous, nuées d'oiseaux de toutes couleurs. De nos chaises nous sentons les bonnes odeurs des bois et des champs et nous entendons les oiseaux... Enfin, après un voyage de six mois, nous faisons notre entrée dans la capitale, le jour de l'Annonciation de Marie, est-ce d'un heureux présage ? La Sainte Vierge est donc responsable de la joie que nous en avons éprouvée, et des bénédictions que cette coïncidence nous fait espérer !»

«On n'en finit pas, le dernier jour, d'arriver à la capitale, et on ne l'aperçoit que quand on est dessus, du haut de la dernière montagne. A une lieue et demie, un missionnaire vient nous devancer, nous apportant des oranges et la bienvenue de Monseigneur. Puis, de distance en distance, nous rencontrons une foule de chrétiens qui viennent saluer les nouveaux Pères. Tout d'un coup, au détour d'un roc, nous voici en vue de la ville. Elle est située dans une vallée d'une lieue et demie de long, entourée de pics rocheux, pointus, irréguliers, arides ou peu boisés, couronnés de pagodes ; son aspect est misérable ; mais le regard est attiré par une construction plus grande, plus éclairée, qui domine superbement la cité : l'église des chrétiens ! Elle est vraiment belle avec ses portes et ses fenêtres gothiques, son toit retroussé à la chinoise, son grand clocher en bois surmonté d'une croix qui domine triomphalement - comme la croix de Constantin. - Nous voici au palais épiscopal ; un missionnaire accourt, puis deux, puis trois, puis Monseigneur ; toute la maison se met à crier, évêque, missionnaires, arrivants et recevants, domestiques, chiens, oies ; et nous nous retrouvons en pays français ; on nous assourdit de pétards. Monseigneur nous bénit, nous conduit à la chapelle, puis au réfectoire ; on cause de la France, du voyage ; enfin, nous sommes arrivés ! - Le lendemain, les missionnaires de la ville et des environs viennent dîner à l'évêché, réjouissances, causerie, joie, inutile d'insister ! Si les missionnaires ont des misères, une vie dure et isolée, leur cœur n'est guère mélancolique, et s'ils se trouvent réunis de temps en temps, Notre-Seigneur ne manque pas d'être au milieu d'eux et n'y apporte pas la tristesse» (Correspondance, T. XII).

Le séjour du P. Aubry à la capitale fut de courte durée : le temps de réparer ses forces et d'ébaucher les premiers éléments de la langue chinoise. Avec quel intérêt il étudie les œuvres de la mission à laquelle il donne sa vie : écoles, orphelinats, séminaires. Il voit des néophytes fidèles à l'Eglise, dévoués aux Pères d'Europe. Il admire l'institution des Vierges chrétiennes. - «Ces bonnes filles qui renoncent au mariage, pour se consacrer au soin des enfants. Ce ne sont pas des saintes Thérèse, il s'en faut, mais elles aident puissamment le missionnaire ; et puis, n'est-ce pas une preuve sensible de la sainteté de l'Eglise de voir surgir, partout où elle apparaît, cette belle fleur de la virginité volontaire embrasée en esprit de sacrifice».

Quelle bonne fortune aussi de retrouver, dans la montagne, Notre-Dame de Liesse, la vierge populaire de Picardie que, jeune séminariste, il avait mise dans la confidence de sa vocation. - «Mgr Faurie voulait que Marie fût honorée à la capitale sous le titre de *Causa nostræ lætitiæ*, pour la remercier d'avoir toujours entretenu la joie parmi les missionnaires».

Une surprise non moins douce pour son cœur était ménagée au P. Aubry. - «En arrivant, dit-il, je me suis retrouvé entre les bras de saint Joseph !» Au Kouy-Tchéou, comme à Beauvais¹, et de temps immémorial, saint Joseph est l'objet d'un culte particulier ; la province lui est consacrée, la cathédrale s'élève sous son vocable ; tous les ans, évêque et missionnaires, se réunissent le jour de la fête de son Patronage : c'est la retraite, puis les vacances. - «Les confrères arrivent des divers points de la province. Cette réunion est aussi utile aux nouveaux confrères pour faire connaissance et prendre l'esprit, que nécessaire aux anciens pour se reposer, se retremper dans l'union, la joie, l'espérance, et prendre avec Monseigneur les mesures relatives au ministère. Ce sont des jours de gaieté. Toutes les soirées sont chantantes ; Monseigneur lui-même a chanté un jour ; il est la simplicité même, et je ne crois pas qu'il se trouve nulle part une assemblée d'hommes unis par un meilleur esprit de famille. Il faut comprendre la vie du missionnaire : il passe onze mois à rouler sa bosse apostolique au milieu des Chinois, sans voir une figure française, sans entendre la langue de la patrie, sinon quand il rejoint un confrère pour se confesser ; il a de l'ouvrage par-dessus les épaules, mais au fond pas de vrais soucis. Quand donc plusieurs missionnaires se rencontrent, il est naturel qu'ils redeviennent enfants, se dérident, se rafraîchissent la voix et l'oreille, en se payant le plaisir d'entendre chanter à la française, enfin qu'ils agrémentent tout cela d'un peu de gambades. Il faut voir combien tous sont gais, plein d'entrain et de vie ; et, croyez-le, pas le moindre mauvais genre ; chez tous on sent de grands cœurs sacerdotaux ; partout on m'avait dit que sous ce rapport et sous celui du bon esprit, notre mission était une mission modèle ; tout me le prouve en effet».

¹ On sait que l'Archiconfrérie de saint Joseph a son centre à Beauvais d'où elle rayonne dans le monde entier.

En reconnaissance de son heureuse odyssée, le P. Aubry, voulant offrir son cierge à saint Joseph de Beauvais, fit au R.P. Limbour, Directeur de l'archiconfrérie, un aperçu historique du vicariat apostolique et des relations de la mission avec le saint patriarche (ce récit a paru dans *le Messenger de saint Joseph* en 1876). - «Il est à observer, dit-il dans une lettre remarquable, qu'à une si grande distance du centre catholique, la grâce se révèle ici avec les mêmes caractères, la foi éprouve le même mouvement, le même entraînement surnaturel, vers les mêmes objets ; il n'existe, entre les provinces les plus écartées du grand empire catholique, une si belle unité de piété, que parce qu'il y a cette unité de vie chrétienne qui s'appelle la communion des saints qui relie en un seul corps, par des attaches surnaturelles et invisibles, tous les membres de l'Eglise.. Aussi la dévotion à saint Joseph est-elle bien comprise, et met-elle à la portée de la faiblesse intellectuelle de nos pauvres néophytes les plus profonds mystères et les plus hautes pensées du christianisme, par les grands dogmes auxquels elle se rattache. Le nom de saint Joseph est un de ceux qu'ils donnent de préférence à leurs enfants, et son image une de celles qu'ils aiment le plus avec celles de Jésus et de Marie».

C'est avec enthousiasme que le P. Aubry raconte la bénédiction de la Cathédrale : «Pendant la procession extérieure et la station au grand portail, et surtout au moment où, précédés de la croix et sortant de l'Eglise, nous nous rangions autour de l'évêque bénissant, je me reportais à cette année mémorable du règne de Constantin et du pontificat de saint Sylvestre où la paix fut enfin donnée à l'Eglise après trois siècles de combats et de souffrances. Je me figurais surtout ce jour et ce moment inconnu de l'Histoire, mais à jamais béni cependant, où la grande nouvelle de la délivrance parvint aux oreilles du pape saint Sylvestre dans sa retraite de Monte-Soracto, et vint aussi tirer de leurs inquiétudes et de leurs larmes les chrétiens et les prêtres cachés aux Catacombes. Je me disais que le jour où le christianisme put enfin se produire en public et jouir de la paix, prêtres et fidèles durent organiser, pour célébrer leur délivrance et sortir de leurs traites souterraines, une pieuse et solennelle procession où ils déploierent sans doute la pompe des rites sacrés, et portèrent, en tête de leur cohorte triomphale, cet étendard béni et royal de la Croix, devenu enfin le signe du salut ; après avoir été si longtemps le scandale des Juifs et la dérision des païens. Je me représentais cette belle Eglise romain empoisonnée par le sang de ses martyrs et portant encore la trace touchante de ses larmes, montant de la profondeur des Catacombes par une humble porte ignorée jusque-là, déployai pour la première fois, sous la lumière du soleil et au milieu des hymnes sacrées, ses phalanges déjà merveilleusement nombreuses, apparaissant enfin, dans tout l'attrait de sa jeunesse et de sa pureté, aux regards étonnés et charmés de la foule des Romains, et jetant au ciel et à la terre, comme pour les associer à son triomphe, ses chants pleins d'espérance et d'allégresse. Et il me semblait que nous aussi peut-être, après tant de combats que l'Eglise a supportés ici, sortant enfin de ces catacombes où la persécution avait jusqu'à ce jour tenu notre religion captive, nous allions clore désormais l'ère de la servitude et du secret, envoyer, par nos chants, à ce pauvre peuple la parole du salut, et lui montrer, radieuse et glorifiée, la Croix son unique espérance, notre étendard et le drapeau de notre Roi éternel».

«Hélas ! La vie des Catacombes n'est pas encore finie pour nous, et la conquête qui reste à faire est immense. Mais partout paraissent d'heureux symptômes et comme des signes dans le ciel ; l'espérance que nous avons ressentie en cette fête ne sera pas démentie. Nos chrétiens, eux aussi, étaient tous dans la joie et bien consolés des peines et des mépris dont les accablent les païens, selon la tactique traditionnelle des ennemis de la foi, et des inquiétudes sous lesquelles ils vivent sans cesse. Oui, le rayonnement de leurs visages et le bonheur qui brillait dans leurs yeux valaient bien des tentures, de l'or et des illuminations, pour orner notre église. Pauvres gens ! Il leur faut bien quelquefois nos fêtes pour soutenir leur courage et affermir leur foi, il faut que l'Eglise leur soit manifestée dans un autre appareil que celui des humiliations et des douleurs, et à nous-mêmes, il nous faut aussi ces spectacles, pour rendre à nos âmes l'élan et la jeunesse, rafraîchir notre zèle, et entretenir dans nos cœurs cette joie et ces espérances sans lesquelles il saurait pas de vie apostolique possible». (Lettre au P. Limbour, 15 mai 1876)

CHAPITRE XX : LA MISSION DE TSEN-Y-FOU.

«La vocation de missionnaire est la forme la plus admirable de l'apostolat catholique. Il y a, parmi les infidèles, des âmes de bonne volonté que Dieu ne veut pas laisser périr et auxquelles Il doit en quelque sorte le secours - Il leur enverrait plutôt un ange. Le missionnaire peut leur être promis ; elles en ont besoin ; elles l'attendent pour recevoir la lumière divine. Il faut donc, de toute nécessité, que le moyen choisi par la Providence ne fasse pas défaut. Une seule âme, rachetée par le sang du Sauveur, ne peut pas être privée du bénéfice de Sa Passion ; et l'apôtre doit y ajouter la sienne, s'il le faut, pour que les souffrances de la croix ne soient pas vaines. Les souffrances du missionnaire sont si grandes parfois, que sans un appel particulier de Dieu, il ne pourrait avoir la force d'embrasser une telle carrière. Le monde est incapable de comprendre toutes ses douleurs physiques et morales. Sa force ne saurait venir que du Christ, dont il imite presque en tout la vie ; car il se rencontre, dans son apostolat, des circonstances identiques à celles qu'à traversées Notre-Seigneur».

«Mais la vie apostolique n'est pas seulement belle par les sacrifices qu'elle exige et par les fruits qu'elle a mission de produire dans les âmes ; elle est encore, de toutes les vocations, la plus féconde en grâces pour celui qui l'a reçue, puisqu'il est une augmentation du Royaume de Dieu, du corps mystique de Jésus-Christ. De lui surtout on peut dire que sa vie est une louange de Dieu, une portion éminente de la gloire et du règne de Dieu.

Il faut dire plus : elle n'est pas une portion de cette gloire, de ce règne, elle est cette gloire totale et immense, ce règne intégral et sublime. - Comme l'Eucharistie qu'il consacre et offre à Dieu, n'est pas une portion de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ tout entier, avec toutes Ses grâces, toute Sa vertu rédemptrice, toute Sa puissance surnaturelle ; car tout prêtre résume et récapitule en lui, en son âme, en sa vie, en ses fonctions, toute l'Eglise, tout le christianisme, toute la Rédemption, tout l'ordre surnaturel» (Lettre, 1876).

C'est pénétré de cette haute idée de l'apostolat, si bien exprimée par lui-même, que le 1^{er} juin 1876, le P. Aubry quittait la Capitale. Mgr. Lions l'envoyait dans le vaste district de Tsen-Y-Fou, auprès d'un vétéran de l'apostolat - le P. Bodinier - pour s'initier à la langue et à l'évangélisation des Chinois, en un mot pour «faire ses premières armes». - «Jus-

qu'ici, dit-il en se rendant à son poste, je n'ai vu que les roses et le côté agréable de ma nouvelle vie. Je me réjouis d'entrer dans la période du travail ; je serais bien peiné de ne pas goûter aux misères apostoliques comme les autres. Mon idée d'ailleurs, celle qui a toujours été le fond de ma vocation et qui m'amène en Chine, c'est la formation de la société chrétienne plus encore que la conversion des individus, l'agrandissement de l'Eglise par la transformation des peuples... Mais quelle besogne de défricher un sol si étranger à la culture de la foi et d'une superficie immense ! Et penser qu'il s'agit de faire de chaque individu un bon chrétien, solide dans la foi, ferme contre l'éventualité, toujours menaçante, de la persécution officielle ou officieuse, armé intérieurement contre le paganisme qui constamment fait assaut à son âme. Besogne intéressante cependant, et plus encourageante que celle du prêtre en certains diocèses de France où la position est écœurante, parce qu'on y a les bras et la langue liés - *Verbum alligatum*».

«On n'est pas près d'avoir installé la société chrétienne en Chine - *Grande opus* ! Les esprits sont si peu préparés à l'Evangile, les idées si opposées aux nôtres. Mais enfin l'œuvre avance tout doucement, avec l'aide des prières des chrétiens d'Europe. Nous apporterons dans cet abîme notre grain de poussière ; ceux qui nous suivront entreront dans nos travaux, comme dit l'Evangile, c'est-à-dire auront le profit de nos peines, et jouiront de ce que nous aurons fait. Tant mieux si nous avons pu ainsi, par nos sueurs, nos sacrifices et nos larmes, avancer tant soit peu le grand travail de la propagation de la foi et du signe de Jésus-Christ. Dussé-je ne faire presque rien, cette pensée me soutiendra toujours... Mais il faudrait être fou pour croire que, même en vivant 100 ans, nous pourrions voir personnellement l'aurore de cette lumière qu'on appelle une société chrétienne. Car le Chinois est d'une infériorité de ressources désolante ; et puis, le paganisme ici est le fruit d'une faiblesse d'esprit, d'une absence de cœur et d'élévation ; enfin le sacerdoce indigène commence à peine à se former. Quand on voit un bon missionnaire aboutir tout au plus, après un long apostolat, à fonder un district solide avec 1500 familles chrétiennes, il faudrait être bien aveugle pour croire qu'on va, dans l'espace d'une vie humaine, voir la société chrétienne germer inopinément sur un terrain si peu préparé».

«Toutefois peut-on espérer que, dans plusieurs siècles, si les Etats européens y apportaient un large concours, si les vocations apostoliques se multipliaient, si les séminaires indigènes se développaient, si la pénétration s'intensifiait, si enfin l'Etat chinois modifiait son administration ; peut-on espérer qu'alors la société chrétienne commencerait à se fonder en Chine ? Toute la question est là ; nous sommes le petit germe de ce travail et nous le préparons, de loin sans doute, soit en conquérant le droit de rester en Chine, soit en fondant des chrétientés qui seront le noyau de l'avenir et surtout l'occasion d'introduire des missionnaires un peu partout, soit enfin en préparant, par des propriétés foncières, par des établissements, par des droits conquis à la pointe de l'épée, des situations fortes et durables» (Correspondance, T. XIII, 137).

L'étude des caractères chinois absorbe les premiers mois du missionnaire. - «Longue et ingrate besogne que l'étude de cette langue singulière, toute en monosyllabes et dont les mots innombrables ne se distinguent souvent qu'au ton sur lequel on les chante. L'Européen ne sait vraiment parler au point d'être pris pour un Chinois qu'après dix ans de séjour, et encore ?» - Souvent à la leçon de Chinois succède une leçon d'apostolat. - «Je vais voir mon confrère à l'œuvre dans quelque station. Il est reçu chez le plus riche chrétien qui a de quoi loger le bon Dieu et le missionnaire : La principale chambre lui est abandonnée ; pas de plafond, un toit de paille ; pas de fenêtre, on voit par la porte ; murs en tresses de bambous - des claies de parc à mouton ! Le bon Dieu habite dans la grange, plus commode pour servir de chapelle. Une table, une croix, deux chandeliers, quelques images, une boîte en guise de tabernacle, au-dessus un chéif baldaquin en indienne à ramages multicolores voilà l'autel !... Vous figurez-vous, dans un hameau sauvage, ces quelques familles chrétiennes, habitant de misérables huttes, et adorant dans leur indigence le vrai Dieu ! Pauvres gens ! Ils ne sont guère distingués ; n'importe, ce n'est pas sans une vive émotion que je les vois réunis dans cette grange, priant, dans la simplicité de leur âme, le Dieu que nous venons leur prêcher de si loin. Nous visitons les familles ; nous assistons aux prières des chrétiens : baptêmes, communion générale, sermon, catéchisme, bénédiction des enfants, promenade dans un bois voisin, dîner splendide préparé par les femmes et servi par les notables ; enfin, pour couronner la journée, distribution d'images, de médailles et de chapelets».

«Les chrétiens des campagnes qui voient le missionnaire si rarement, continue le P. Aubry, ne manquent jamais à leurs prières, le matin, le soir, le dimanche. Ils ont une vie dont on ne peut imaginer la tristesse ; leurs seuls jours de joie sont ceux que nous passons tous les ans avec eux ; ils sont tous très pauvres et les seuls objets qui réjouissent un peu leurs yeux, auxquels ils attachent un prix infini et qu'ils entourent du plus grand respect, ce sont nos images religieuses. Fiers de leurs missionnaires, honorés de les recevoir chez eux, ils les regardent comme des personnages *superéminents*. Leur foi n'est pas éclairée, ni leur piété avancée, mais ils font ce qu'ils peuvent ; Ils ont quitté les superstitions et les vices païens, sont très honnêtes et unis. L'esprit surnaturel ne les pénètre que lentement ; même après une conversion sincère ils n'ont pas de suite l'intelligence du christianisme. Résignés à leur grande pauvreté, ne convoitant pas la richesse, ils donnent d'emblée leur respect au riche. - Nous demandons à un chrétien si Notre-Seigneur était riche ou pauvre. Il sait bien qu'il était pauvre, mais il n'ose pas l'avouer, c'est humiliant ! - «Ni riche, ni pauvre, répondit-il ; il avait de quoi vivre !» On rectifie ses idées ; mais le brave homme qui accepte la pauvreté pour lui-même, ne voudrait pas l'accepter pour Notre-Seigneur, et il a une crainte instinctive de faire peine et honte au missionnaire en avouant que Notre-Seigneur était pauvre» (Correspondance, XII, p. 212).

Déjà, d'ailleurs, le P. Aubry a fait cette remarque frappante : «Nos chrétiens, sans être plus beaux, plus distingués, plus instruits que les païens, ont meilleur regard, meilleur sourire, quelque chose de plus affable, de plus délicat, de plus prévenant, de moins sauvage. On les reconnaît sans peine à ce quelque chose d'appivoisé qui les distingue des païens ; vous lisez sur leur figure l'honnêteté, la droiture, le reflet de l'âme en paix, le bon sourire de sympathie qui veut dire : la charité est entrée ici. Cependant nous ne faisons, pour les civiliser, rien autre chose que de leur donner la vie chrétienne. Au contraire, le païen, même lettré, poli et sympathique, a un air faux et glacial ; on ne lit pas dans ses yeux, on ne voit pas au fond de son âme ; son visage est sans douceur, son regard farouche, son sourire sec et incapable de se communiquer, sa parole dure, même si elle veut être aimable. Il faut voir avec quel respect presque humiliant pour nous, nos chrétiens nous traitent, et comme, devant les païens, ils sont fiers de leurs missionnaires ! On sent leur âme intéressée à

être prise et adoucie par quelque chose de supérieur. A leurs yeux, nous sommes des pères plutôt que des maîtres. C'est la civilisation qui germe de la seule manière possible et vraie, par le cœur».

«Et, à ce point de vue, le vieux chrétien - c'est-à-dire le chrétien baptisé à sa naissance et élevé dans la foi - a un admirable et immense avantage sur le nouveau chrétien - c'est-à-dire celui qui ne reçoit le baptême et l'Evangile qu'à l'âge adulte. Chez le premier, la grâce a prévenu l'activité de la nature et l'a ravie au démon ; la rectitude et l'élévation native de l'âme naturellement chrétienne s'ajoutent aussi complètes que possible à l'action du christianisme. Et puis, l'influence des affections et des traditions de la famille déjà chrétienne est une force de plus, une purification du sang et des sources de la vie. Le démon a moins d'accès, la foi vient mieux, la nature est modifiée plus profondément, il y a une *impénétration* de l'intelligence et du cœur par l'esprit chrétien».

«Au contraire, chez le néophyte converti à l'âge adulte et né de souche païenne, les sources ont été empoisonnées, la formation s'est faite sous l'influence du démon ; l'intelligence a été blessée, elle s'en ressentira toujours. A celui-ci il manque ces forces que j'attribuais tout à l'heure à l'autre, parce que l'esprit chrétien a en lui des racines moins profondes. Cette remarque, l'expérience la confirme, et dans les plus petits détails ; la logique et la réflexion en trouvent la raison profonde dans la nature de l'homme et dans sa vocation au christianisme, dans la nature du christianisme et dans son adaptation à la nature humaine» (Correspondance, T. XII).

Le 1^{er} mars 1877, le P. Aubry, suffisamment initié à la langue et aux mœurs chinoises, entreprenait - sous la protection de saint Joseph - sa première tournée apostolique. Avec quelle joie il inaugure la vie réelle de missionnaire qu'il devra mener désormais. - «Me voici à six lieues de Tsen-Y, dans une petite plaine, toute en rizières, entourée de montagnes à pics aigus, avec d'immenses rochers ; sur les pentes, des palmiers, des arbres à thé ; dans la vallée, des maisons en terre ou en feuillage, éparses de loin en loin. Six de ces maisons appartiennent à nos chrétiens ; je suis hébergé dans la principale, assise sur le dernier contrefort de la montagne et orientée vers la France ; elle loge deux ménages de petits cultivateurs. De ma porte je domine la vallée et fais mes projets de conquête».

«Mon château-ermitage est très joli, genre chalet suisse ; la meilleure chambre m'a été donnée dans une belle petite cabane, bâtie pour recevoir le missionnaire ; j'en suis aussi content qu'ils en sont fiers. D'abord, j'y suis fort tranquille ; c'est un vrai château de l'âme très retiré du monde, fermé aux vaines rumeurs de la terre, ouvert à tous les vents du ciel. Le seul bruit qui m'arrive est la chanson monotone de mes plus proches voisins, ces animaux qui, du temps des poètes, se nourrissaient de glands ; ils m'envoient bien aussi quelques bonnes odeurs. Mon ermitage est bâti en terre, comme les plus beaux du pays, sans carrelage, le toit en paille de riz. J'ai une porte en planches, luxe rare ; elle ferme avec une ficelle attachée à une cheville. Chose plus rare et faite exprès pour nous, j'ai une fenêtre de quarante centimètres, fermée avec du papier qui fait son possible pour arrêter le vent, assez violent dans ces montagnes ; devant la fenêtre, une petite table avec mes papiers et les livres compagnons de mon voyage. Cet appartement est à la fois salon de réception, salle à manger, dortoir, parloir, oratoire. Mes hôtes me nourrissent comme ils peuvent : des oeufs, du riz, des grains de maïs grillés, des bourgeons d'arbres, des légumes fermentés... Ma visite se termine aujourd'hui par la communion générale et quelques baptêmes. Demain je recommencerai à quatre lieues plus loin, et ainsi toute l'année. Ici j'ai 18 chrétiens baptisés, 12 catéchumènes qui adorent, c'est-à-dire font acte d'adhésion et apprennent la doctrine ; ils recevront le baptême l'an prochain, s'ils ont persévéré et donné de bons signes de leur sincérité ; enfin trois familles que la crainte de la persécution fait encore hésiter ; mais elles viendront, j'espère, puiser à ma fontaine un peu plus tard - *Fructum afferent in patientia*».

En quittant cette station, le P. Aubry était appelé auprès, d'un mourant, neuf lieues plus loin. - «J'enfourche ma mule et je pars : Route affreuse, trente-cinq degrés de chaleur ! J'arrive de nuit, trempé par la rosée ; je trouve mon malade dans un taudis horrible, sur la paille, s'abritant contre la fraîcheur de la nuit sous une toile percée à jour, sale et infecte, son chapelet près de lui. Dans son délire il finit par comprendre que le Père vient le confesser. Il se met à pleurer en disant : «Mon Dieu, quel malheur, je vais mourir, je n'irai pas au ciel, je ne puis pas me confesser». Il se remet un peu, et je parviens à le confesser. Il me raconte alors qu'il a vu le diable ; celui-ci voulait le prendre, lui disant qu'il n'irait pas au ciel. Je le rassure, lui défends de croire aux menaces du diable et d'avoir peur. Alors il me dit - et voilà ce qui montre la confiance de ces pauvres gens en nous, l'ascendant que Dieu nous donne sur eux et l'action sensible de la grâce. - «Père, quand tu es ici, je n'ai pas peur, et je suis sûr que j'irai au ciel ; mais dès que tu t'en vas, je vois le diable et suis tourmenté». Peut-on n'être pas touché d'un pareil langage ? Or tous nos chrétiens disent et éprouvent la même chose. Si le prêtre est présent, ils meurent tranquilles et rassurés, n'imaginant pas qu'ils puissent aller en enfer ; sinon le diable, qui est ici le grand propriétaire du pays, leur fait payer cher leur qualité de chrétien. Pour ces bonnes gens, ce que le prêtre a dit, c'est le bon Dieu qui l'a dit. Rassuré et enchanté, mon bonhomme me dit : «Père, c'est beau le ciel ? - Certainement. - Y a-t-il de belles maisons ? - Bien sûr ! - Couvertes en tuiles et avec de belles colonnes peintes ? - Bien sûr ! - J'irai, n'est-ce pas, Père ? - Certainement ; tu crois tout ce que je te dis ? - Oui, Père. - Eh bien, je te dis de croire que tu iras au ciel». Et le voilà content. Quant aux belles maisons, je n'allais pas empêcher cette pauvre imagination de se représenter à sa manière ce que l'œil de l'homme n'a pas vu ; le bon Dieu saura mieux que moi compléter son éducation là-haut» (Correspondance, XII, p. 231).

Mais quel est le procédé ordinaire d'évangélisation ? Le P. Aubry va nous l'exposer. - «Arrivé dans un village, j'invite les Chinois à venir voir le Maître de religion étranger. Les Chinois sont très voyageurs, et surtout très curieux à l'endroit des Européens. Ils viennent par centaines, ne manquent pas de déclarer notre religion plus belle, plus sensée que celle des idoles, sa morale plus raisonnable. S'agit-il de tirer la conclusion pratique : mes Chinois de déguerpier les uns après les autres ! Il en reste une dizaine qui ont l'air d'attendre quelque chose. On les interroge ; ils répondent : «Je ne dis pas non !» On leur fait promettre de revenir le lendemain ; la moitié revient. Ils ont réfléchi et sont disposés à se laisser instruire. On les réunit tous les jours ; plusieurs se détachent encore ; on en renvoie soi-même quelques-uns - des gredins qui vous exploitent ! Après une semaine le troupeau est épuré, réduit à sa plus simple expression. On l'instruit, on donne

des ordres pour le temps de l'absence : se faire instruire par un chrétien du lieu, réciter avec lui les prières du dimanche, se préparer au baptême pour l'année suivante. Six mois, un an après, le Père repasse : ses catéchumènes, sont encore diminués de nombre ou amènent de nouvelles recrues. On les examine, on baptise les uns, on retarde les autres. Les nouveaux baptisés retournent chez eux et forment le noyau d'une nouvelle chrétienté. Ainsi s'étend le district. A mon prochain voyage, je dirai la messe chez eux, je pousserai plus loin et grossirai mon troupeau. Ainsi peu à peu le règne de Dieu s'étend. Combien ce travail d'extension lente et de proche en proche est intéressant, malgré ses difficultés de toutes sortes !»

«Nos chrétiens ne sont pas des merveilles, ce sont tous, sans exception, des âmes vulgaires, incapables de cette élévation qu'on rencontre en France dans les vrais chrétiens ; impossible de trouver ici des âmes pieuses. Mais tous nos chrétiens sont fidèles ; tous ont une confiance absolue au Père ; il n'a qu'un mot à dire non pas pour en faire des saints, ni pour arracher de leur cœur les vices et y planter les vertus, mais pour ramener à la pratique de ses devoirs celui qui les oublierait. On trouve, parmi ces néophytes encore peu imprégnés de l'esprit de foi, bien des misères morales, et c'est de la grosse besogne qu'il faut se contenter de faire ; mais enfin on avance peu à peu. On ne peut demander l'idéal à ces pauvres gens. Si épais soient-ils, et si incapables de s'élever au-dessus du gros rudiment de la vie chrétienne à l'échelon le plus bas de la perfection, ils ont la foi et la grâce sanctifiante, ils sont le corps mystique de Jésus-Christ, l'Eglise catholique. Quoi de plus grand et de plus consolant ! En somme, on trouve ici comme partout, sous le travail du prêtre déjà plein lui-même de ravissants mystères, une vraie germination céleste qui finira bien par fructifier un jour, dans 100 ans, dans 200 ans, n'importe : l'Eglise est patiente, parce qu'elle est immortelle et sûre de l'avenir» (Correspondance, T. XI, 1877).

Ces pensées, si encourageantes pour le zèle du missionnaire, demeurent, avec la piété, l'étude sainte et la contemplation des choses de Dieu, la nourriture et le stimulant de sa vie apostolique. Aussi la gaîté ne le quitte pas un instant ; écoutez plutôt avec quel plaisant sérieux il déploie ses connaissances médicales. - «Je tire des profondeurs de ma malle une petite pharmacie, et je fais des cures, mais des cures merveilleuses ! Me voici passé médecin, presque un demi-dieu ; on me regarde avec une stupéfaction admirative qui me fait bien rire ! Du reste je cumule les charges ; mon confrère m'attribue des connaissances fort étendues en jardinage, et m'a fait d'embellie intendand du jardin. A vrai dire je n'y entends pas grand'chose, mais en pays d'aveugles les borgnes sont rois !» Son grand succès, c'est la cuisine ! Au retour de ses longues courses, le P. Bodinier - son compagnon d'armes - trouve toujours, pour le remettre en gaîté, quelque plat français de sa façon. - «J'ai introduit ici la soupe à l'oignon, et je fais d'excellentes panades ; on s'en lèche les doigts ! Les confrères adoptent mes recettes - réminiscences de la cuisine maternelle - et me décernent le titre de bienfaiteur de l'humanité ! Il faut bien rire un peu. Du reste la cuisine chinoise est si repoussante ! Que diriez-vous de ce menu : œufs salés à la saumure ; œufs pourris ; viandes gâtées ; volailles salées avec leurs plumes ; poissons infects ; horribles fromages de fèves ; pâtisseries aux grains de millet ; graines d'oignons fricassées ; racines et bourgeons de bambous ; trognons de salades ; fritures d'abeilles, de sauterelles et de vers à soie ; \$abes, couleuvres, lézards et chiens rôtis !»

Il est intéressant de suivre dans sa volumineuse correspondance - véritable journal de mission - les courses, les fatigues et les privations du P. Aubry ; après la prière, son plus grand repos, sa meilleure consolation est d'écrire à sa famille et à son curé. Le lointain où il se trouve donne à ces rapports une vivacité, un charme inexprimables ; ses lettres, longues, multipliées, ne l'étaient pas assez à son gré, tant il aimait les siens ! - «Vite, leur mande-t-il un jour, que je vous raconte le cadeau de saint Joseph ! D'après une tradition primitive de notre mission, le mois de saint Joseph ramène toujours quelque faveur soit spirituelle soit même sensible. Je le savais par les confrères, je viens de l'éprouver moi-même. D'abord la veille de la fête du saint Patriarche, m'arrive, d'Europe, une belle cargaison. Si j'étais heureux, je vous le laisse deviner ! Le lendemain, nouvelle surprise plus touchante et plus précieuse : cinq familles de catéchumènes apostats se présentent au baptême et se rendent à discrétion. - Elles sont dures à la détente, me disait-on, et, depuis la dernière persécution, tournées contre les chrétiens. - Ah ! si je pouvais seulement en décrocher quelques-unes, pensais-je, je tiendrais plus à reprendre au démon ces malheureux qui nous appartiennent, qu'à convertir des païens ! - N'attribuez pas à mon mérite ce qui s'est fait ; c'est saint Joseph qui a commencé ! Mes apostats, revenus bien gentiment à la foi, ont fait l'édification du village... Mais quel labeur, mon Dieu ! pour donner la vie chrétienne à ces pauvres gens, et avec si peu de ressources ! Pourtant l'œuvre se fait, la foi se répand ; n'est-ce pas un miracle, un vrai miracle ? Tout intérieur, c'est vrai. Pour moi qui le constate journellement, il est plus frappant, plus surnaturel que n'importe quelle guérison de corps. Voilà de pauvres âmes qui ont vécu mortes, sont restées étrangères à toute pensée, je ne dirai pas élevée mais simplement humaine, abruties, bestialisées. Vous jetez en elles la petite étincelle de la foi ; elle couve sous la cendre, et soudain la chaleur et la lumière se produisent ; vous voyez, vous suivez les progrès de l'Evangile qui envahit les âmes, les familles, la contrée. Au commencement la foi est faible, très faible ; on se demande si elle existe ; après quelques mois, vous la sentez, vous la palpez». Depuis que je suis en campagne d'ailleurs, je ne visite pas une chrétienté sans y prendre quelque poisson au filet spirituel, et j'ai un plaisir inouï à parcourir nos stations et à étendre notre cercle d'action, à reculer les confins de notre juridiction aux dépens du diable et aux frais du bon Dieu ; à lancer nos essaims toujours en avant».

«Si j'étais meilleur, plus fidèle à Notre-Seigneur, il y aurait grand profit pour mon âme dans ces stations ; car je sens, oui, vraiment, je sens la vie chrétienne, l'esprit de foi dans les âmes. Rien n'est plus intéressant que de voir ainsi le principe surnaturel entrer, s'installer, s'incarner dans la famille, produire peu à peu les sentiments, les aspirations, les œuvres qui sont le signe et le fruit de la vie chrétienne. Je me dis à tout instant : Notre foi est donc partout la même ; partout accompagnée des mêmes grâces de Dieu, produisant partout les mêmes effets. J'éprouve une joie continue de cette pensée qui me suit et que je retrouve à tout instant. Ce devrait être aussi une cause puissante de sanctification que ce contact perpétuel avec le Saint-Esprit, passant par mes mains et travaillant silencieux, caché dans les âmes, caché mais se révélant par ses fruits, laissant même, pour ainsi dire, entendre son action intérieure, quand on sait bien faire silence et écouter ce petit bruissement, semblable à celui de l'abeille qui travaille à dresser sa construction au-dedans de la ruche».

Ainsi, c'est surtout le côté surnaturel de cette œuvre sublime des missions que le P. Aubry aime à étudier et qu'il décrit avec enthousiasme. Il le fait en théologien consommé ; et ses anciens maîtres, s'ils eussent pu lire ses lettres, n'eussent pas hésité à reconnaître en lui leur disciple, tout en s'inclinant devant l'apôtre.

Aussi n'est-ce ni l'abnégation, ni l'intrépidité, ni le dévouement, ni le zèle des âmes, poussés jusqu'à l'héroïsme, qui constituent le trait particulier de cette physionomie de missionnaire si vite disparue ; ces qualités qui font l'apôtre, certes tous nos missionnaires les possèdent, et même sans elles on ne s'expliquerait pas leur vocation ; c'est, nous ne dirons pas non plus son intelligence, mais bien plus la trempe spéciale de cette intelligence qui donne en même temps leur cachet particulier à la piété du prêtre et au zèle de l'apôtre ; en un mot, le P. Aubry est ce qu'on pourrait appeler, le type du missionnaire-théologien. - Missionnaire, nous l'avons suivi dans l'évolution de sa vocation ; théologien, il avait appris à le devenir, sur les bancs du Collège-Romain, à l'école du prince des théologiens du XIX^e siècle, le Cardinal Franzelin ; théologien il est resté au milieu des labeurs de sa vie de missionnaire, consacrant les rares instants que lui laissait l'instruction de ses néophytes à l'étude des sciences sacrées, puisant le grand principe de sa force et de son équilibre moral dans le Surnaturel ; pendant les longs trajets solitaires, comme du reste au milieu des populations païennes, gardant son âme presque toujours face à face avec Dieu, L'écoutant et Le comprenant mieux, prenant enfin facilement l'habitude des « admirables ascensions ».

Cette haute idée de l'apostolat et cet état d'âme, nous laisse pressentir que le vaillant missionnaire n'avait pas trop à compter avec les dangers de la vie apostolique : dangers d'appauvrissement spirituel ou de découragement. - « Les conversions vont si lentement ; les chrétiens sont si incapables de s'élever plus haut que le strict nécessaire ; les païens opposent une résistance si obstinée à la grâce, qu'il serait possible de se décourager, de perdre son zèle et de devenir médiocre ». Nous ne parlons pas des dangers de la société chinoise ; « le monde en Chine est si écœurant, dit le P. Aubry, si étrange, si ridicule, riche ou pauvre, lettré ou ignorant, que pour fréquenter le Chinois il faut se faire violence et se rappeler sa vocation ; l'attrait des choses mondaines est nul ; on ne respire pas, comme en France, cette fine fleur de corruption qui saisit l'âme et l'empêche presque de saisir le goût du bon Dieu. Malgré tout, le P. Aubry salue avec transport le retour de la retraite et des vacances ».

« Quinze jours passés auprès du Père-Evêque, c'est la réparation des fatigues, le rafraîchissement surnaturel ! Puis, on volera encore au combat, écrit le P. Aubry ; on s'enfoncera de nouveau dans la chinoiserie, pour ravager le champ du Père de famille. - Pendant la retraite, il a été décidé que je resterais à Tsen-Y-Fou avec le P. Bodinier ; nous nous partagerons le district ; certes, il y a de la besogne pour deux, il y en aurait même pour dix. Me voici donc rentré en campagne ».

Dans cette seconde tournée qui dura plusieurs mois, il visita un grand nombre de stations. - « A certains endroits, le bon Dieu m'envoyait de nouveaux chrétiens : Vite, pensais-je, ébauchons-les, donnons-leur les premiers éléments de l'esprit chrétien. Dans d'autres, il ne venait pas de chrétiens nouveaux, et je me repliais sur les anciens : Vite, pensais-je encore, ne perdons pas notre temps, augmentons la foi de ces pauvres gens. Vraiment c'est à pleurer de joie, quand on voit les choses aller avec entrain, qu'on entend ses chrétiens chanter leurs prières, non pas certes avec une dévotion tendre, mais avec une certaine ardeur qui sent l'enthousiasme de se voir en nombre et bien unis dans la foi. Songez qu'une seule fois l'an les néophytes ont notre présence, la messe, quelques instructions pendant quatre, cinq, huit jours au plus ; et puis, avec cela vivez, développez-vous, assurez votre persévérance, fortifiez votre âme, repoussez le démon, faites votre salut ; et ils le font. N'est-ce pas un miracle de la grâce ? »

Un trait caractéristique se produit souvent dans les nombreux voyages du missionnaire. - « Encore une de mes émotions les plus fréquentes. Je trotte en mule, précédé d'un chrétien, roulant mes projets, ou feuilletant mes souvenirs du temps passé. Les chemins chinois sont très étroits ; on marche à la file indienne, et si quelqu'un vous croise, le piéton cède le pas au cavalier. A ma rencontre arrive un groupe de cinq ou six hommes inconnus ; ce sont des païens ; ils me regardent d'un air étonné. Mais en voici un, parmi eux, qui se met à rire, mais à rire ! et à rougir de plaisir, me regardant tout joyeux : « Voilà le Père, s'exclame-t-il ! Où va le Père, d'où vient le Père ?... » Vous avez reconnu un chrétien ; il ne m'a jamais vu, je ne l'ai jamais vu ; pourquoi est-ce que je suis son Papa, qu'il est si content de me voir, que je lis la joie et l'affection dans ses yeux, avec une sorte de fierté vis à vis des païens qui sont là et qui ont l'air de lui dire : « Pourquoi cet Européen est-il ton père et pas le nôtre ? Pourquoi es-tu si content de le voir ? Qu'as-tu de commun avec lui, tandis que nous autres lui sommes étrangers ? » Il faut, si le chrétien habite près de là, descendre chez lui, recevoir les génuflexions de la famille, prendre le thé ou le vin chinois... Combien ces petites choses sont grandes pour le cœur ; et combien le cœur s'y laisse prendre volontiers. Allez donc voir si jamais un païen fera pareil accueil, montrera ce respect, surtout cette affection et cette cordialité joyeuse avec un bonze. Le Chinois, par nature, est peu affectueux, peu dévoué ; mais si je demandais un service à celui que je rencontre ainsi, il serait très fier de me le rendre. Tout-à-l'heure, en rejoignant ses compagnons de route, si ce sont des païens bienveillants et s'ils savent qu'il est chrétien, il ne manquera pas de leur dire : « C'est un de nos Pères ! » Et ce sera l'occasion d'une conversation où il mettra son orgueil le plus légitime. Ce simple détail montre comme le christianisme prend l'homme par le cœur, par l'intérieur. - Vive la foi catholique ! Il faut venir en Chine pour sentir, par le contraste, combien elle a été faite pour l'homme, et l'homme pour elle. Je mentirais et vous ne me croiriez pas sincère, si je disais qu'il n'y a pas des obstacles nombreux au bien ; mais qu'importe, puisqu'on se sent utile et qu'on peut travailler efficacement au règne de Dieu ! »

Voici le P. Aubry au centre de quatre stations importantes, logé chez un cultivateur, chrétien depuis huit ans et fort brave homme. - « Mon autel est installé sur un moulin à riz. Outre les chrétiens baptisés, plusieurs familles adorent, c'est-à-dire demandent à devenir chrétiennes. L'après-midi, visites à domicile. Ces visites sont pour les chrétiens un grand honneur, et pour moi le moyen de causer seul à seul avec eux. Il faut éviter avec le plus grand soin ce qui pourrait blesser le moins du monde les nouveaux chrétiens. Un vieux chrétien est moins susceptible, plus attaché au Père ; on peut le gronder ; il boude peut-être un instant, mais au premier service que vous lui demandez, il part au galop pour faire plaisir. On appelle vieux chrétiens, par opposition aux nouveaux chrétiens, les fidèles nés de parents baptisés et eux-mêmes

baptisés dès la première enfance. Comme il est très honorable d'être vieux chrétien, quiconque est baptisé depuis 15 ou 20 ans, mais sans descendre d'une souche chrétienne, ne manque pas, si vous l'interrogez, de se donner le titre de vieux chrétien. J'interroge une grand-mère - la Popo - sur sa qualité de vieille ou nouvelle chrétienne - «Aïa ! Il n'est pas, en Chine, de plus vieux chrétiens que nous ! Voila 200 ans, sous l'empereur Kang-Hy, que nous avons embrassé la religion !» Et elle se rengorgeait, la brave femme ; elle est du reste un bon type du paysan chrétien, aussi droit et aussi fidèle qu'on pourra l'obtenir en Chine».

«La classe des paysans est celle qui, en Chine, donne le plus d'espérances ; la plupart ont une famille, un foyer ; ils sont moins corrompus que les gens des villes ; l'avenir repose sur eux, parce qu'ils ont échappé davantage à la soi-disant civilisation chinoise et se sont trouvés plus abandonnés à la nature. Sans doute la nature humaine, gâtée par le péché originel, ne peut se relever sans la grâce ; mais elle garde de bonnes inclinations qu'on peut utiliser, si elles ne sont pas neutralisées par d'autres causes qui s'ajoutent au péché originel et que j'appellerais volontiers un supplément de dégradation - *Liberum arbitrium attenuatum non penitus extinctum* (Concile de Trente). Dans les contrées d'où le christianisme a été banni, si les hommes se réunissent et mettent leurs forces en commun ; ils ne produiront que de la fermentation putride ; les éléments mauvais qui dominent chez eux se combineront pour achever de tout gâter. Il semble donc que la meilleure condition de l'homme en pareil cas soit encore de vivre peu groupé, peu civilisé, afin de rester l'enfant de la nature, capable de tirer parti de ce que lui a laissé le péché originel. Il conserve un peu d'honnêteté et de rectitude, chose précieuse pour l'aider à trouver Dieu, à sentir Son action, puisque la grâce ne lui manque pas, et aussi à reconnaître le christianisme le jour où il lui sera présenté. Tout cela est frappant dans la civilisation chinoise où tout est païen, non seulement les âmes, mais le sang, l'atmosphère, le sol. Le démon, depuis longtemps propriétaire tranquille, s'est attaché à tout, même à la nature physique ; il semble avoir donné aux hommes double péché originel, et aux choses une force de résistance contre la grâce. Je crois à la parole de Tertullien parlant de l'âme naturellement chrétienne, même en pays païen ; et ici comme partout, le missionnaire entend souvent, au fond des pensées du païen, l'âme naturellement chrétienne qui dépose en faveur de l'Evangile. Mais à côté de la nature qui aurait tendance à se retourner vers Dieu et à reconnaître le christianisme comme l'éternelle vérité éclairant tout homme venant en ce monde, l'âme païenne contient ce venin d'idolâtrie que le démon y a injecté, pas à la superficie, mais au fond, et qui salit tout. Nos chrétiens eux-mêmes, en recevant le baptême et la grâce, ne sont pas à jamais délivrés de ce venin ; ils mettent du temps à prendre dans sa perfection l'esprit du christianisme, et se ressentent toujours un peu de la source où ils ont puisé leur sang, et du milieu où nous ne pouvons les empêcher de vivre. La première fois qu'ils écoutent *Verbum Dei* avec bonne volonté, on voit le diable, jusque-là tranquille, se remuer tout inquiet. Après leur adhésion, les diverses fois qu'on les revoit avant le baptême, on voit le démon du paganisme évacuer peu à peu la place, jusqu'à ce qu'un jour, quand le catéchumène, outre l'instruction nécessaire, a en lui je ne sais quoi qui ne se mesure ni au compas, ni au cordeau, et que j'appelle l'œil chrétien, on le baptise. Tout ceci n'est pas de l'imagination, pas même une impression, c'est un sens, et il ne se trompe guère» (Lettres, T. XII, p. 232).

«Mais, pour christianiser ce pays, continue le P. Aubry, quelle besogne formidable est à faire ! On va doucement, mais on avance, on prend position, et, dans un avenir qu'on peut prévoir, tous les Chinois auront entendu parler du christianisme ; ils auront été mis en mesure de savoir ce qu'il est, et de sortir, par la conversion ou l'endurcissement, de l'ignorance invincible. Que la France ait alors la paix, la puissance, surtout un gouvernement chrétien, qu'elle impose une organisation chrétienne propre à christianiser la contrée, il sera temps. Aujourd'hui ce n'est encore que l'heure de travailler, à préparer cela de très loin. Quand verrons-nous l'aurore de ce jour si désiré où les deux travaux corrélatifs de la Providence, l'évangélisation des peuples restés païens et la régénération de la France, ou mieux de l'Europe catholique, se seront unis pour fonder la royauté du Christ sur la Terre ? Maintenant et de longtemps encore, la poire n'est pas mûre ; il faut se résigner à un labeur ingrat et stérile en résultats immédiats».

On avait désigné au Père Aubry, comme pouvant devenir le centre d'une bonne chrétienté, un village païen sur les confins du district ; quelques habitants avait même adoré et commencé à s'instruire, dix ans auparavant, puis la persécution avait tout détruit. - «Je convoitais cette proie, écrit le missionnaire, et je rêvais d'aller m'installer au cœur de la place pour essayer d'y travailler. Mais il fallait qu'une famille voulût bien me recevoir. On me dissuadait beaucoup : «Père, n'y allez pas, vous serez mal reçu». - J'étais dans ces inquiétudes, lorsque le 24 juin, jour de mon patron, et dans le mois du Sacré-Cœur, un des gros bonnets du village en question m'arrive et m'invite à descendre chez lui. Jugez de mon triomphe ! C'est le cadeau de Sacré-Cœur et de saint Jean-Baptiste ! Tout n'est pas gagné, il s'en faut. Je trouve des gens pleins d'obstacles, d'habitudes vicieuses ; mais enfin j'ai un pied dans la place ; j'y dresse mes engins : autel, croix, images ; surtout j'y dis la messe, et il reste quelques poissons dans mon filet. Cette nouvelle station formée augmentera d'année en année, si nous avons la paix, et il s'en formera d'autres aux environs...»

«Ce travail de conquête progressive et de proche en proche est admirable et compense bien les misères et les privations de notre vie. J'ai un plaisir inouï à voir nos œuvres gagner et s'étendre ainsi, et à faire des projets de conquêtes par-ci et des tentatives par-là, en interrogeant les chrétiens sur les villages et sur les ressources qu'ils offrent pour mon travail. Que le démon nous laisse tranquille du côté de la persécution, que le bon Dieu nous envoie des missionnaires et des ressources, et d'ici dix ans, avec de l'entente et de l'organisation, avec de la solidité dans nos âmes, nous aurons de belles œuvres sur tous les points. La présence du christianisme étant connue partout il restera beaucoup de païens sans doute, mais ceux qui voudront être sauvés seront sauvés».

«Assurément, nous faisons de la grosse, grosse besogne ! Mais il y a, au fond de notre ministère, une manipulation particulière des grâces de Dieu qui passent par notre cœur ; pour s'apercevoir de leur présence et de leur contact, pour se douter des trésors dont on a la disposition et qu'on distribue aux autres, il faut plus que la science théorique, il faut ce don pratique du Saint-Esprit qui nous fait voir, sentir et apprécier ce que nous portons dans nos mains et ce qui sort de notre bouche, et ne vaud rien ; mais ce n'est pas la faute du Bon Dieu, et cela ne m'empêche pas de goûter un peu de la joie qu'on doit goûter à se sentir en union avec Notre-Seigneur, et à Le voir à chaque instant, sous toutes les formes qu'Il

prend sur la terre, pour se manifester à nous tout en se cachant, sur l'autel, dans les sacrements, dans les âmes, dans les bonnes pensées qui nous viennent de partout, du dedans et du dehors, du ciel et de la terre... Et puis, nous comptons sur les bons chrétiens d'Europe pour nous aider et alimenter notre âme de leurs prières ; car avec la dépense de forces spirituelles que nous avons à faire, nous avons besoin de nous sentir appuyés par derrière et continuellement ravitaillés par la prière de ceux qui sont bien avec le bon Dieu ; sans cela nous succomberions à la besogne. En France, il y a des âmes pieuses ; on prie ; il se fait bien des sacrifices et il se gagne bien des mérites ; c'est là-bas que se confectionnent les grâces, c'est par ici qu'elles se dépensent, gagnez-en beaucoup pour nous» (Lettre, juillet 1877).

Pendant l'automne de l'année 1877 le P. Aubry évangélisa dix chrétientés, fondant de nouvelles stations, fortifiant et développant les anciennes. - «Me voici à Ou-Fong-Tchouang, le noyau de nos chrétientés de l'Est ; c'est ce qu'on appelle en chinois un grand lieu-dit, une sorte de canton renfermant plusieurs petits lieux-dits ; nos chrétiens sont épars dans cette vaste étendue. Je n'avais là qu'une station, j'ai dû en créer quatre, car nous avons dans cette région un grand nombre de chrétiens : des bons, des médiocres ou des titubants, des douteux et des suspects, des nouveaux venus du paganisme ou revenus de l'apostasie. A part les bons, les autres donnent bien du tracas ; il faut avec eux user de précautions infinies ; ils ne paraissent pas le premier jour ; on patiente, ils viendront demain ; ils se présentent peu à peu ; on les exhorte, on les remonte, on les gronde. Reste une queue de retardataires qui ne se décident pas, on va les trouver : *Argue, obsecra !* A peu près toujours on obtient quelque chose, une amélioration, une promesse de faire mieux... J'ai eu pas mal de recrues nouvelles ; elles arrivent avec des vices, des situations matrimoniales irrégulières, des raisons profanes de se convertir : *Argue, obsecra !* On tire d'eux ce qu'on peut ; l'avenir fera tout naturellement le triage. Je recommande surtout l'instruction des enfants, car ici, généralement, l'enfant bien élevé persévère. J'ai remarqué, dans plusieurs familles, une amélioration depuis ma dernière visite ; de nouveaux chrétiens ont bien pris la foi, ont l'habitude de la prière et sont tout à fait dans le bon chemin. Quelle jouissance de découvrir ce progrès, et de pouvoir dire : «A la bonne heure ! Eh bien, continuez, faites mieux encore !» Plus d'inquiétude pour le Père».

«Il est intéressant de voir nos petites colonies de chrétiens se multiplier, tout doucement, par essaims. Nous n'enrichissons pas non néophytes ; mais le christianisme change leur vie ; et ce changement frappe surtout à cause du contraste de leur vie nouvelle avec celle des païens. On les voit plus heureux, plus honnêtes, plus unis en famille ; ils n'abandonnent et ne vendent pas leurs enfants ; ils ne sont pas menteurs, voleurs, corrompus comme les païens ; on sent que quelque chose de grave s'est passé dans leur intérieur, leurs regards moins farouches le traduisent ; ils ont pour nous le plus grand respect et une obéissance absolue. Ce que dit le missionnaire est aussi respectable que parole d'Evangile. Ce n'est pas nous qui le voulons ainsi, c'est la force des choses et une certaine puissance surnaturelle inhérente à la religion seule... C'est toujours pour moi un grand sujet d'admiration, de saisir, à chaque instant le contraste des chrétiens et des païens, en contact perpétuel, souvent unis par des liens de famille, mais séparés par un abîme, les uns vivant dans la lumière, les autres dans les ténèbres ; les uns en communion avec la grande famille catholique, connaissant Jésus-Christ, riches de nos espérances éternelles, les autres livrés aux superstitions stupides et très probablement à la damnation».

Au cours de cette grande tournée, le P. Aubry apprend un jour que son curé vient de célébrer ses noces d'argent. - «Cinquante ans ! lui écrit-il ; vous seriez le troisième de notre mission. Il est vrai, pour les prêtres il n'y a pas de vieillesse ; plus nous avançons vers l'éternité, plus nous sommes jeunes ; nous le disons chaque matin à l'autel : *Introibo ad Deum qui lætificat juventutem meam*. De fait, l'éternité est la vraie vie, la vraie naissance ; la décrépitude est celle du péché mortel, et nous en sommes délivrés par état !... Vingt-cinq ans de sacerdoce ! Sur, je n'atteindrai pas, en Chine, un pareil chiffre. Si j'arrivais jusque-là, attendez-moi pour mourir ; vous me ferez un bout de purgatoire, et nous serons de la même fournée pour entrer dans la patrie - *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni*. Oh ! oui, certainement Notre-Seigneur, à la gloire de qui nous travaillons sur cette pauvre planète, lavera nos robes dans le bienheureux sang, et nous régnerons avec lui : *Veni Domine Jesu - Etiam venio cito !* Hélas ! Nous n'avons pas beaucoup d'œuvres ; au moins nous avons de bons desirs, et au jugement de l'infinie miséricorde de Jésus, c'est encore de la bonne monnaie pour acheter le ciel. Sur vos vingt-cinq ans je vous ai pris bien des journées ; il y a 22 ans que vous me travaillez le cuir, et que vous m'avez fait connaître le bon Dieu au catéchisme, et que vous m'avez donné cette chère grammaire latine. Vous en souvenez-vous ? Comme nous vieillissons ; j'ai 34 ans et n'ai encore rien fait - des rêves, des projets ; quoi de réel et de sérieux».

«Je ne suis certes pas indifférent à la pensée de vous revoir sur la terre ; en attendant celle du ciel, cette réunion serait fameusement joyeuse, et je ne pousse pas du tout l'affectation du détachement jusqu'à la dédaigner. Au contraire, les bons sentiments du cœur et les affections légitimes sanctifiées par la foi sont bénis du bon Dieu, et je me suis toujours figuré qu'étant conformes à l'ordre de Dieu, ils sont plus méritoires que cette austérité barbare qui arrache tout, même ce que Dieu a planté !... C'est égal, si je retournais un jour en France, les amis que j'ai connus ne seraient plus que de vieilles grisailles que je ne reconnaitrais pas. Et moi donc, qui suis sec comme un coucou, je vais m'en redonner de vieillir... Je rentre de campagne rhumatisant, malade de l'estomac, de la tête, des entrailles ; mais je deviens d'une indifférence pour ma carcasse ! Assurément, j'arriverai au cimetière avant vous. Je serai planté pour reverdir sur une de nos pauvres montagnes où je n'aurai pas une tombe amie auprès de la mienne ; à moins que les loups ou les panthères ne me croquent, ou que les Chinois ne me jettent à l'eau ou que ma viande ne disparaisse dans une échauffourée, comme cela arrive. Je suis de la dernière indifférence à ce sujet, et autant je désire être réuni là-haut à tous ceux que j'aime, autant je suis content de faire le sacrifice de cette consolation humaine».

Le P. Aubry ne revint à Tsey-Y-Fou que pour la fête de Noël. La moisson avait été abondante, les conversions nombreuses, le champ du Père de famille vaillamment exploité ; mais il rentrait brisé de fatigue, épuisé par un régime matériel que nous ne saurions décrire. - «Il faut pourtant reposer la bête», dit-il gaiement ; et, pendant le repos imposé par la fatigue il retourne à ses chères études : - «C'est pour me tenir en haleine ; j'ai d'ailleurs sur le chantier et dans mes projets

une foule de travaux qui mourront sans doute avec moi et seront entassés dans le pilotis sur lequel s'élèvera un jour l'Eglise en Chine».

En mission, la fête de Noël est particulièrement chère aux chrétiens ; les travaux des champs sont arrêtés par l'hiver, et c'est à Tsen-Y un grand concours de fidèles. - «Notre maison est toute pleine de monde ; depuis trois jours c'est un plaisir de voir arriver ces caravanes de tous les coins du district. Depuis huit jours nous sommes ici trois prêtres pour confesser. Cette fête est une vraie joie et pour nous qui palpons ainsi notre troupeau, et pour nos chrétiens qui n'ont guère que ce beau jour dans l'année. On les catéchise, on les rafistole ; ils passent la journée ensemble, et à la messe de minuit ils s'entassent dans la chapelle».

«Nous n'avons que les pères de famille, de jeunes garçons et quelques femmes courageuses qui, malgré leurs absurdes petits pieds, ont bravé le supplice de la marche en s'aidant d'un grand bâton. Beaucoup de ces braves gens ont fait dix et douze lieues. J'exultais ce matin : Après la messe, tous les hommes, deux par deux, viennent nous faire le grand salut, groupés par villages ; ils se mettent à genoux et baissent la tête jusqu'à terre ; c'est la mode chinoise et le grand signe de respect, même entre païens. Je disais à mon confrère, à mesure qu'il nommait les localités : «Ne croirait-on pas les tribus d'Israël venant tour à tour ?» La plupart sont très pauvres, nu-pieds, plus mal vêtus que nos mendiants de France. Ils sont fiers de se trouver en grand nombre auprès de leurs Pères. La journée se passe à prier, à jouer dans notre jardin. Nous cherchons à égayer le plus possible cette réunion et à leur mettre dans le cœur un bon souvenir, l'affection pour la maison du missionnaire et le désir d'y revenir. Ils ont bien besoin de ces réunions pour se maintenir dans l'affreux milieu où ils vivent. Mais on les voit changer en mieux d'une année à l'autre ; ils deviennent plus chrétiens, la foi s'invêtère, les idées chrétiennes pénètrent et modifient peu à peu ces pauvres intelligences ; ainsi l'Evangile entre tout doucement dans l'esprit et les mœurs. Rien de plus intéressant que d'assister à ce travail intime et surnaturel : Dieu commençant à établir Son règne dans les familles. La fête finie, nos gens partent tout épanouis et réchauffés. Mais le chômage d'hiver permet à quelques chefs des familles les plus notables de passer ici trois semaines pour étudier la doctrine, puis la reporter en chrétiens de leur village ; nous les soumettons à des examens préparatoires au baptême ou à la première communion. Nous constatons alors dans le vif que c'est le dogme qui fait les peuples chrétiens, la foi qui réforme et renouvelle l'homme. Chez le pauvre Chinois ignorant et grossier, le travail de la vie chrétienne est admirable ; il lui faut démonter pièce à pièce ses croyances, ses superstitions indescriptibles, innombrables ; installer lentement, péniblement, dans des têtes si mal meublées, la croyance en Dieu, nos mystères, Jésus-Christ, la vie surnaturelle, etc. Quel travail, mais aussi quelle jouissance d'y assister ! On voit ses réponses devenir de plus en plus claires, l'idée chrétienne se faire une petite place et refouler peu à peu les idées païennes, la foi se former, le chaos se débrouiller ; on palpe l'œuvre intérieure du Saint-Esprit... Un Chinois qui, dans son village, se prépare au baptême, vient passer devant nous, de temps, en temps, un examen. Le plaisir, c'est de le retrouver, après quelques semaines, sachant nos principaux dogmes, et moins neuf, moins stupéfait sur les notions qu'il a pu acquérir» (Correspondance, T. XII).

«Mon état sanitaire est bon maintenant, écrit le P. Aubry, le 1^{er} février 1878 ; la soupe à l'oignon m'a réchauffé ; je reprend le havresac». - Et il passe dans la chrétienté de Su-Yang ; il s'agit ici d'appuyer son confrère et de défendre les chrétiens contre les vexations des païens et la persécution surnoise du mandarin. - «On me poussait à venir en cachette ; mais pour montrer notre bravoure, pour en imposer aux païens et encourager nos chrétiens, je suis arrivé en plein midi, sur mon dada, en faisant le plus de tapage possible. L'effervescence se calme, nous obtenons même la punition du principal coupable ; cette précaution, appuyée par les traités, est pour nous la seule garantie de tranquillité».

De Su-Yang à Hong-Kiang, deux jours de marche. «Ma visite se termine par la communion générale et quelques baptêmes. J'ai ici 18 chrétiens et 12 catéchumènes qui se présentent pour adorer et apprendre la doctrine ; ils seront baptisés l'an prochain, s'ils persévèrent et donnent des signes sérieux de leur sincérité ; enfin, trois familles que la crainte de la persécution fait encore hésiter ; mais elles viendront, j'espère, puiser à ma fontaine un peu plus tard - *Fructum afferent in patientia* ; c'est la loi en Chine comme partout».

La plus douce consolation de cette campagne et le cadeau de saint Joseph, fut la conversion d'un maître d'école chinois. - «Nous sommes plus friands de convertir les maîtres d'école, à cause de leur intelligence et des services qu'ils peuvent rendre à nos œuvres. Ce maître d'école, quand il était enfant, avait entendu un missionnaire de passage ; il avait perdu le souvenir de sa prédication, tout en pratiquant les superstitions païennes, parce que c'est l'usage - premier principe de morale chinoise. - «Je savais bien, me disait-il hier, que c'était faux et ridicule, et j'avais gardé en moi l'idée de me faire chrétien». Il hésitait encore ; les païens lui confieraient-ils toujours leurs enfants ? Je l'ai exhorté ; il a pris 15 jours pour réfléchir encore. Revenu hier soir, il adorait ce matin, et retournait à son école. - «Te voilà chrétien, lui ai-je dit, à toi de convertir les païens de ton village ; l'an prochain, j'irai chez toi ; prépare une bonne moisson». Certainement il y travaillera. S'il ne réussit pas l'an prochain, ce sera peut-être pour dans dix ans. Soyons patients, nous sommes éternels !»

«Encore un détail touchant : un nouveau chrétien m'amène, hier ses deux enfants - 9 et 10 ans - pauvres petits ! Ils savent déjà toutes nos prières, même les litanies, puis le catéchisme ; et ils me récitent tout cela avec une assurance, une simplicité, une innocence de foi et d'intelligence, vraiment attendrissantes. Comme les chrétiens font, en commun, et pendant vingt minutes au moins, toutes leurs prières, et que les païens s'assemblent en masse derrière eux pour voir et entendre, je fais réciter les prières par mes deux petits mousses, et les grands répondent ; c'est très joli, et, tout le monde, païens et chrétiens est émerveillé. Aussi me vient-il de bonnes conversions... Voilà mes plaisirs, voilà mes joies, en attendant le paradis que j'espère bien, malgré mes péchés. Est-ce qu'un missionnaire peut aller en enfer ? Je voudrais bien voir ça, par exemple !... Il y a des jours où je me dis «ce n'est pas possible, je sois trop content, ça ne durera pas !» Pourtant, nos vieux missionnaires, qui ont passé par de grandes misères me disent aussi avoir toujours été parfaitement au comble de leurs vœux. N'est-ce pas tout naturel, et Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis cela dans l'Evangile !»

Le P. Aubry avait aussi le bonheur de visiter plusieurs familles chrétiennes perdues dans les montagnes, privées depuis des années de la présence du missionnaire. - «Belle et touchante chose que la religion, dit-il ! J'arrive d'Europe, et

ces pauvres gens ne me connaissent pas ; ils accourent, m'appellent le père et la mère de leur âme, sont heureux et soulagés de me voir ; ils savent ce que je viens faire, me donnent leur confiance, me racontent leurs misères, reçoivent mes conseils, mes ordres, quelquefois mes réprimandes ; mais on ne se formalise guère d'être grondé par le Père. On amène les enfants qui sont à moi aussi et sur lesquels j'ai des droits considérables ; je les interroge sur la doctrine et les prières ; naturellement je trouve qu'on les a beaucoup négligé. On m'apporte ce qu'on a de meilleur ; ce n'est pas brillant, mais c'est ce qu'on a de meilleur : enfin, je suis chez moi ! Et puis, il y a cette doctrine chrétienne qu'ils savent et sur le chapitre de laquelle nous nous comprenons. Quel plaisir d'entendre ces braves gens, jetés en plein empire du diable, entourés de ses esclaves et de ses institutions, réciter nos beaux articles de foi, se reconnaître enfants du Grand Pontife de Rome, se faire gloire d'appartenir à la famille catholique !... Inutile de dire que, privés de secours religieux pendant trois ans, ils ont à refaire dans leur vie chrétienne. Quelle consolation de les réchauffer et de leur dire au départ : «Allons, maintenant, remettez-vous à la prière et à la doctrine ; observez le dimanche ; élevez bien vos enfants ; donnez le bon exemple ; le bon exemple des chrétiens, c'est le livre de doctrine des païens, et leurs mérites sont une semence de chrétiens» (Correspondance, T. XII).

Avide de privations et de renoncements, voué à cette vie de sacrifice et de radicalisme sacerdotal qu'il a si longtemps recherchée, le P. Aubry est content. - «Vraiment, écrit-il à son curé, je commence à croire qu'avec son singulier genre de vie matérielle, le missionnaire, même au point de vue humain, a encore choisi la meilleure part et pris pour lui les plus fortes chances d'être heureux... Sans doute, il serait fort agréable d'être un apôtre, si tout allait bien autour de nous et entretenait notre enthousiasme et notre poésie ; mais le réel, le sérieux, le profond, c'est de rester prêtre quand rien ne nous encourage, de garder notre zèle quand rien ne nous autorise à espérer qu'il aura des fruits. On se représente un missionnaire comme un homme surhumain, qui va de triomphe en triomphe, et qui ne sort pas d'un certain enthousiasme lyrique très peu ressemblant à la réalité ; tandis qu'il doit s'attendre au contraire à toutes sortes de choses fort vulgaires et très peu encourageantes. En quittant la France, j'en étais revenu de ces idées, je venais en Chine avec un dégoût naturel considérable dont je suis revenu aussi, dès que j'ai entamé la besogne. J'ai maintenant saisi et j'espère ne plus perdre le vrai côté des choses ; loin de regretter ce que j'ai fait, je trouve que ma vie de missionnaire est l'idéal du bonheur du prêtre».

«Dans cette vie il y a de tout : la tranquillité morale et une extrême occupation ; des tracasseries superficielles et une absence de soucis profonds ; les honneurs qu'on reçoit du chinois, païen ou chrétien, et beaucoup d'insultes aussi ; la confiance consolante des chrétiens et la fourberie des païens ; des tristesses et de la gaieté ; de la nourriture bizarre et des poux dans le dos ; des courses forcées et de la bonne paille de riz sur laquelle je dors bien mieux qu'au séminaire. En un mot, tout cela me réussit physiquement et moralement. Que le Bon Dieu soit béni de m'avoir retenu en France et de m'avoir appelé ici, de m'avoir fait professeur et de m'avoir fait soldat de son armée en Chine, et encore de beaucoup d'autres choses visibles pour moi seul. Quand on avance un peu dans la vie, on finit par apercevoir le chemin que Dieu vous a fait suivre et les relations qu'avaient avec le but où Il vous conduisait les mille petits événements qui vous sont arrivés et qu'on n'avait pas compris d'abord ; voici pour moi le moment où je découvre cela. Il ne faut pas croire que la vie du missionnaire soit tout aventureuse et sans règle ; malheur à celui qui cherche aventure, même par zèle, et qui ne soumet pas tous ses actes à une loi sévère et à une révision minutieuse. On a son district, il n'en faut pas sortir ; ses chrétiens, il faut les soigner avant de convertir les païens ; on ne les soigne pas selon son caprice, mais selon les règles de la mission ; après cela, il reste encore une énorme latitude, mais alors il faut suivre sa conscience, son bon sens, et non sa fantaisie»

Un zèle joyeux et infatigable pousse toujours en avant le missionnaire. - «Vraiment, ajoute-t-il avec son singulier genre de vie matérielle, le missionnaire, même au point de vue humain, a encore choisi la meilleure part et pris pour lui les plus fortes chances d'être heureux. Beaucoup s'imaginent que nous vivons dans un désespoir continu. Pourtant nous avons incomparablement plus de vraies joies, moins de vrais soucis que la majorité des curés de France. L'un des premiers éléments de la joie pour le prêtre n'est-il pas d'avoir devant lui une besogne utile, de sentir qu'il peut, non certes la finir, mais l'entamer et servir à quelque chose ? Or, cet élément ne nous manque pas ; tandis que la situation faite au clergé de France lui lie les mains et les lèvres. Les missionnaires partis très jeunes ne savent pas cela, ne voient que dans le lointain le travail de décadence épouvantable qui s'opère en France, et croient encore, le clergé français en pays de cognac sous le rapport du ministère... Sans doute, il y a pour nous beaucoup de privations et de fatigues ; il faut toujours courir ; loger dans de tristes taudis - comme celui où je viens d'arriver après 10 lieues de course en mule et la pluie sur le dos. Mais me voilà séché, au milieu de mes chrétiens qui s'empressent comme ils peuvent. Ils sont ici, près de moi, apprenant tout haut leur catéchisme... Jamais je ne me suis senti si heureux, si tranquille, si débarrassé de souci. Comment voulez-vous qu'on soit malheureux quand on se sent utile et qu'on voit le bien se faire autour de soi ? La besogne va lentement, mais elle va ; et j'ai un vrai plaisir à conquérir ainsi tout doucement ces pauvres âmes qui tiennent à nous, comme si elles revenaient de la lune. J'ai un bon nombre de conversions ; le baptême viendra peu à peu, après une très longue épreuve pour faire de la besogne saine et solide».

Le P. Aubry était d'autant plus en mesure de sauver un grand nombre d'âmes, qu'une de ces famines comme l'Orient seul en a jamais vu, chassait alors du Se-Tchouan une foule innombrable de pauvres affamés. - «Ils viennent chercher ici un refuge et du riz - le pain chinois - ils nous racontent leur malheur ; la conclusion de leur récit, c'est qu'il leur faut des sapèques pour ne pas mourir de faim. Pieds nus couverts d'une natte de roseaux, grelottant sous la bise et la pluie, sans autre nourriture que du riz cuit à l'eau, ils meurent comme des mouches, seuls, sans remède, ni secours, ni feu, ni compagnie, rien ! Nous en baptisons un grand nombre, et leurs enfants viennent peupler nos orphelinats, s'ils n'ont été vendus, jetés au fleuve, abandonnés aux pourceaux ou aux bêtes fauves. Nous en recueillons des centaines ; il faudrait en nourrir des milliers, si nos ressources le permettaient».

«Bien souvent j'ai dit, en France : «Quelle triste chose que l'homme !» Le peu que j'avais vu de l'homme là-bas, m'avait déjà donné cette impression. Mais que dire du Chinois ? L'homme de Chine est infiniment plus triste que l'homme de France, et il faut venir dans ces pauvres pays pour comprendre une bonne fois ce que le péché d'Adam a fait de ses

malheureux enfants. Ce peuple chinois tombe en décomposition. Si quelqu'un vante devant vous la littérature, la philosophie, la civilisation de la Chine - comme l'a voulu la mode en France, pour montrer qu'il y a une civilisation possible en dehors du christianisme - riez-lui au nez de ma part, et traitez-le de grosse bête ; ne lui faites pas d'autre réponse... Si la Chine n'a pas de vraie civilisation tant mieux pour l'œuvre d'évangélisation ; car l'oblitération du bon sens est plus complète, la résistance des cœurs à la grâce plus grande, et l'Evangile plus difficile à faire entrer dans le peuple retombé dans la barbarie après avoir été civilisé, que dans un peuple qui n'a jamais été civilisé. Il y a deux barbaries, celle qui précède et celle qui suit la civilisation ; la première n'est-elle pas préférable à la seconde ? Une décrépitude fardée ; sous les dehors d'un état social bien organisé et parfaitement solide encore, serait un rempart autrement puissant au passage de la foi. Dans le peuple, une misère affreuse ; la plupart des familles, même des familles aisées, sans lendemain assuré ; une quantité d'hommes sans épouses, sans foyer, sans moyens d'existence, errant de pays en pays, à la recherche du travail ou de la curée, toujours prêts à courir là où l'on pille. Les vexations contre les chrétiens ne sont qu'un prétexte au pillage. Sans cesse on parle de rébellion ; l'autorité coupe des têtes ; il faudrait décimer la population ! Les rebelles sont partout, depuis la Mandchourie jusqu'à Canton ; unis entre eux par une certaine organisation, comme les sociétés maçonniques d'Europe, ils enveloppent l'Empire d'un véritable réseau. Il est à craindre que la tranquillité actuelle ne dure pas longtemps ; la misère va croissant et amène avec elle mille désordres. Si notre Kouy-Tchéou est plus paisible, c'est qu'il est plus montagneux, plus pauvre, dépeuplé d'ailleurs depuis 15 ans par toutes sortes de fléaux. Si dans 20 ans, dans 10 ans, les rébellions locales se donnaient la main pour tout saccager, à commencer par les œuvres chrétiennes, si cet état durait quelque temps et se terminait par l'occupation européenne de plusieurs provinces, ou par l'établissement de plusieurs gouvernements provinciaux fondés sur des traités avec l'Europe, je dirais : Evidemment cela devait arriver !»

«Au milieu de cela, nos œuvres marchent. Ce qui vient à nous est ce qu'il y a de simple et de tranquille. Nous vivons exclusivement aux frais et sous la responsabilité de la Providence, sans nous préoccuper de l'avenir et sans nous faire de bile pour le présent. Si nous conservons la paix, si les conversions continuent, si nos missions peuvent se monter en missionnaires et en chrétientés, quand arrivera la débâcle, nous serons fricassés, nous et nos établissements ; mais une chose restera solide et survivra, ce sera nos chrétientés ; elles auront les honneurs de la guerre, si maltraitées et décimées soient-elles. Le bon Dieu n'a pas commencé ici, depuis 40 ans, et développé l'œuvre de l'Evangile pour la laisser en route ; avec sa science des événements, Il a amené les choses où elles sont, parce qu'Il a résolu de faire servir ces bouleversements au profit de la religion. Ceci, du reste, n'est-il pas une loi de l'Histoire et une des règles de conduite de la Providence ? Notre situation actuelle me paraît analogue à celle de l'Eglise, avant la chute de l'Empire Romain ; pourquoi n'aurait-elle pas des conclusions semblables, et pourquoi craindrions-nous pour l'avenir ? Il est à Dieu, par conséquent à nous. Je me tourmenterais, si je n'avais la consolation de penser que je travaille à l'établissement de la société chrétienne. Tant que j'aurai cet espoir, je ne serai pas tenté de regretter, non seulement le confortable et le bien-être de l'Europe, ceci est le dernier de mes soucis, mais les jouissances intellectuelles qu'un prêtre peut goûter en France, et qui, tout élevées et légitimes qu'elles sont, auraient peut-être fini par me prendre l'*unum necessarium* de la vie sacerdotale» (Lettre 1877).

A la suite de la troisième retraite pastorale, - mai 1878 - nous retrouvons encore le P. Aubry à Tsen-Y-Fou, mais ce n'est plus pour longtemps. - «Monseigneur se propose de me mettre à la tête d'une mission ; je me tiens prêt à partir au premier signal. En attendant une décision, je reprends la campagne... Me voici à Lo-Se-Yen, fort village, composé de familles chrétiennes dispersées sur un espace de deux lieues ; aussi les néophytes se réunissent-ils difficilement, surtout les femmes, grâce à leurs petits pieds et au préjugé chinois qui exploite contre nous l'usage que nous avons de réunir hommes et femmes dans un même lieu ; tant il est vrai que moins un peuple est pudique, plus il est pudibond. C'est comme à l'époque des Catacombes, et j'ai souvent occasion de constater la similitude qui existe entre notre situation ici et celle du clergé des premiers siècles sous le rapport de la calomnie acharnée contre les chrétiens ; mais elle leur est utile, car ils savent bien que ce dont on les accuse est faux, et leur foi s'en trouve confirmée. Les païens, arrêtés par ces calomnies, viennent moins, mais une fois venus sont plus solides».

«A Lo-Se-Yen, beaucoup de païens sont venus causer religion et écouter la doctrine ; tous avouent qu'elle est excellente, qu'on les a trompés, qu'il est nécessaire de se faire chrétien. Je les bourre et les fais bourrer de l'idée d'une autre vie avec alternative de ciel ou d'enfer : c'est encore ce qui décide et convertit. Les bonnes vérités que ces braves gens ont entendues et qu'ils auront le temps de méditer d'ici l'an prochain, fermenteront dans leur esprit et agiront en eux *per modum seminis*. C'est la foi, et rien ne se produit dans le christianisme que *per modum seminis*. Quel mot philosophique et chrétien ! Une parole jetée dans une âme agit sur elle peu à peu ; un chrétien jeté seul dans un pays païen, s'il est fidèle, prépare les voies, rien qu'en faisant connaître la religion, en donnant occasion au missionnaire d'apparaître. Une prière faite, une messe dite dans un pays tout entier païen, chasse bien des démons et fait descendre bien des grâces ! Un beau dicton court ici, sur notre compte. - «Cette religion chrétienne, disent les païens, gagne toujours du terrain et n'en perd jamais».

Cette tournée apostolique - la dernière que le Père Aubry poursuivait avant de quitter la mission de Tsen-Y-Fou, fut contrariée par les inondations, la famine, les incursions des rebelles. - «Sur les païens, absorbés uniquement par les préoccupations matérielles, cette année *Verbum Dei non capit*. Aussi ai-je fait peu de conversions nouvelles. Ma grande occupation est plutôt d'instruire et de baptiser les catéchumènes de l'an dernier. Mais comme tout va providentiellement ! Je ne visiterai pas ces régions l'an prochain ; et il est nécessaire que le même missionnaire évangélise une seconde fois au moins les chrétiens qu'il a faits, pour les fortifier. Il n'est donc pas regrettable, ne devant pas revenir dans ces parages, que je n'y aie pas eu de nombreuses conversions ; et puis, je sens moi-même combien mon retour est nécessaire pour consolider mes travaux antérieurs».

«Presque partout cependant, j'ai accroché quelques nouvelles familles, complété les stations fondées. J'ai pu ouvrir une chrétienté, très petite encore, mais grande en espérances, dans une région jusqu'ici rebelle à l'Evangile. C'est à Cha-

Tou. J'arrive brusquement, afin d'enlever aux païens la possibilité de rien préméditer ; mais je me montre pour les intimider et les forcer à s'occuper de notre religion. Cha-Tou est un fort marché : rue très large servant à tous les usages, commerce, travail, métiers, ménage ; j'ai des chrétiens à deux kilomètres. Un païen m'aperçoit à l'entrée : « Venez voir, un Européen qui arrive ! » crie-t-il en courant donner l'alarme. J'avais à craindre la fureur, les insultes, un complot ; je pus passer, grâce à mon assurance calme et froide. Ces païens nous accusent de tuer les petits enfants ; de leur arracher le cœur pour en faire des remèdes ; de leur extraire la prune de l'œil pour en faire, en Europe, des verres de lunettes, disent les uns, des collyres, disent les autres, car les Européens en manquent et l'œil chinois est très propre à cet usage. Ces calomnies, avec tant d'autres plus grossières encore, sont pour nos chrétiens une torture morale de tout instant, passe encore quand on ne les bat pas ».

« Sorti du marché, je vais loger dans la seule cabane passable habitée par un jeune marchand et près d'une famille chrétienne ; on me donne un petit réduit, séparé par une cloison de feuillages ; j'y fais une abondante moisson de poux qu'il me faut poursuivre dans mes habits. - Les chrétiens accourent saluer le Père ; ils sont heureux et soulagés de me voir ; je les instruis et les confirme dans leur foi. Beaucoup de païens viennent aussi, la plupart par curiosité ; ils écoutent la doctrine avec étonnement ; quelques-uns s'y arrêtent, questionnent et s'en vont ; plusieurs discutent, s'informent plus à fond avec des signes de sympathie et laissent quelque espérance. Mais tous disent : « Un peu plus tard, si d'autres se font chrétiens aussi, si on ne vous persécute pas,... et puis, il faut que j'en cause avec ma femme, mon père ou mon frère... » Un des païens les mieux posés vient, entre en pourparlers et, le second jour, adore ; il m'amène alors ses trois petits garçons, ses parents et ses amis. Cette conquête m'est précieuse, car c'est le premier indigène que nous ayons sur ce territoire. Il a dû faire un véritable acte de courage pour se convertir, car un homme riche du lieu, qui a comme fonction de maire, lui a dit : « Si tu te fais chrétien, je t'accuse au prétoire sur quelque autre affaire que je trouverai ; sinon tu seras tranquille ». Il n'a pas cédé, et nous avisons pour parer à ces menaces. D'ailleurs, pour en imposer aux païens je vais m'installer chez mon chrétien, en plein marché, le premier jour du mois de saint Joseph. Tous les païens défilent devant moi, me regardent le nez, ouvrent mon bréviaire, palpent et évaluent mes habits pour supputer ma fortune, s'étonnent qu'avec une barbe pareille je n'aie pas 70 ans. Ces exhibitions sont intolérables, mais il faut les subir. En Chine, tout passant a le droit d'entrer dans n'importe quelle maison, d'y allumer sa longue pipe, de voir ce qui cuit sur le fourneau, de pénétrer au fond des appartements uniquement par curiosité... Après quelques prédications je quitte mon néophyte et ses enfants ; quelle bonne semence de chrétiens ! » (Correspondance, T.XII).

Dans cette dernière tournée apostolique, le P. Aubry eut la consolation de constater souvent ce qu'il appelle l'installation définitive de la foi dans l'âme du néophyte. « A ce point de vue, dit-il, cette seconde visite faite à mes chrétientés est plus intéressante, plus décisive que la première ; elle achève ou avance l'entrée de la foi qui, naturellement, était encore faible ; elle donne les idées, les habitudes, l'esprit chrétien, toutes choses qui ne poussent pas en une matinée, comme les morilles, mais qui demandent, avec l'intervention de la grâce, l'action du temps et une foule de petits soins, pour tenir écartés les mille obstacles qui, jusqu'au baptême, peuvent gêner ces essais de vie chrétienne, où même enrayer totalement l'œuvre de la conversion ; car la conversion est une œuvre de longue haleine ».

« Oh ! Le pauvre peuple ! Qu'il est matérialisé, incapable de voir ce qui est invisible aux yeux du corps, et de s'occuper d'un autre intérêt que celui qui résonne en sapèques dans le creux de la main ! La considération de la mort, l'alternative du ciel et de l'enfer - notre grand argument - la perspective de l'éternité, rien ne prend sur les païens. On éprouve à les évangéliser une résistance analogue à celle qu'opposent à la prédication évangélique les populations indifférentes et blasées du centre de la France ; vous les pressez, vous faites sonner vos grandes raisons ; mais, au bout d'un instant, vous voyez dans leur œil la pensée qui trotte au pays des finances ; et si, par malheur, quelqu'un derrière eux pose bruyamment sur une table, ou laisse tomber à terre un paquet de sapèques, c'est fini, tous les cœurs sont là-bas ; vous aurez beau chanter, votre éloquence tombe comme la pluie sur une toile cirée ! »

« C'est ainsi, termine le P. Aubry, que, pendant qu'en France la secte au pouvoir travaille à la démolition de la société chrétienne, nous ici, nous tâchons de bâtir, très lentement, hélas ! et avec bien des chances d'être démolis ! Quelle œuvre longue et difficile, que de temps et de travaux il faudra pour planter la foi d'une manière solide et durable dans ce peuple immense, pour l'incorporer à l'Eglise et faire fleurir une civilisation chrétienne ; pour lui refaire, de fond en comble, un ordre social sorti de l'Evangile, inspiré par ses principes et imprégné de son esprit ! Il lui faudra plus de temps encore qu'à la France pour revenir à son état normal ; car en France il y a toujours ce qu'on peut appeler l'étoffe, les éléments d'une vraie société catholique, un sol et une nature constitués *ad hoc*. Nos radicaux ne détruiront jamais cela, puisque, pour tromper et pervertir le peuple, eux-mêmes ont toujours besoin de faire appel à des principes vrais mai appliqués et à des sentiments généreux mal dirigés. Ce qu'il reste de ressources dans nos pays chrétiens, malgré la Révolution qui les travaille, on ne peut le comprendre pleinement et d'une manière saisissante que par le contraste, quand on a vu les malheureux peuples restés dans l'abrutissement du paganisme. La Chine, plus peut-être que toute autre nation, est un spécimen singulièrement remarquable du genre. Mais si Dieu a commencé l'œuvre de la conversion de la Chine, Il l'achèvera et y mettra le temps qu'il faudra. Nous dormons tranquilles et sans inquiétude sur ce point, heureux d'avoir été appelés au grand honneur de travailler à cette œuvre et dans les fondements de cet édifice ; nous ne le verrons même pas sortir de terre, et pourtant je puis dire que nous en viendrons à bout - je dis nous, car dans deux siècles ce sera encore nous qui travaillerons ici. J'espère que l'Evangile y triomphera et que l'Eglise y sera établie maîtresse de tout le pays ; c'est parce que j'ai cette espérance que j'y suis venu et que j'espère y mourir. Mais nous ne sommes pas au bout pour installer sur ce terrain le christianisme à l'état de société. » (Correspondance, T. X)

CHAPITRE XXI : LA MISSION DE HIN-Y-FOU.

La préfecture de Hin-Y-Fou - Lan-Long - est, des 13 préfectures civiles de la province du Kouy-Tchéou, la plus vaste peut-être, certainement la plus écartée. Vers 1850, une belle chrétienté avait été fondée dans cette région par Mgr. Albrand et par Mgr. Lions. Elle fut anéantie par la rébellion. Plus tard, en 1865, le P. Müller, qui s'efforçait de rallier et de

soutenir les chrétiens, y fut massacré. Mgr. Lions, voulant reconquérir et occuper définitivement cette position, avait, depuis longtemps, jeté les yeux sur le P. Aubry pour entreprendre cette œuvre difficile et pleine de dangers.

«J'ai reçu ma feuille de route ; de Tsen-Y-Fou à Hin-Y-Fou, 20 jours de marche. - «Voilà de quoi faire la belle jambe, me dit Monseigneur !»... Je suis content d'aller dans ce district ; c'est un poste de confiance ; il y a beaucoup de travail et rien d'organisé ; mon confrère le plus rapproché sera à 20 lieues de distance. J'appréhende bien un peu ce pays qui est neuf et l'un des plus vastes et des plus écartés ; mais je voyage en toute allégresse, car je vais à mon devoir. A la grâce de Dieu !... Pour arriver, il me faut franchir des montagnes, des montagnes impossibles ; je les escalade à grande vitesse, par d'affreux chemins, tantôt sur mon excellente mule, tantôt à pied, pour soulager cette pauvre *Fifine* qui n'en peut mais ! Je me mets alors nu-pieds, chaussé de sandales de paille, je descends par un petit chemin qui serpente à travers les rochers, et je saute de pierre en pierre ; au fond de la vallée, je passe un fleuve en barque ; puis je remonte comme je suis descendu. Les montagnes sont des amoncellements de rochers nus et désolés, pas un arbre. Des sommets les plus escarpés, vous n'apercevez au loin que des pics de montagnes illuminés par le soleil ou plongeant leur tête dans les nuages. Par moments vous rencontrez de longues enfilades de Chinois portant des fardeaux ; vous leur demandez combien de chemin d'ici tel endroit où vous voulez coucher. On vous répond : «Six lieues» ; plus loin, un autre voyageur vous dit «huit lieues» ; et toujours ainsi».

«Dans certaines régions, pays absolument désert, tout en hautes herbes et en rochers ; on se croirait bien loin du monde habité, si on n'entendait, de ci de là, dans les replis d'une vallée détournée, un chien aboyer, un coq chanter, un bœuf mugir, un Chinois houer de sa voix grêle et nasillarde... Et moi je passe mon chemin, tantôt disant un bout de chapelet, tantôt calculant mes ressources et ce qu'il me faudra encore dépenser pour achever mon voyage, tantôt ravagotant mes souvenirs d'Europe, tantôt enfin remuant mes projets de conquête. Car, dire que je ne fais pas beaucoup de projets, ce serait mentir ; tout homme fait des projets, et, par nature, je suis très incliné à la confection des projets ; je tâche de me mettre dans la tête qu'en pays de mission surtout, les projets ne se réalisent jamais ; c'est l'expérience universelle, et chacun la renouvelle chaque jour à ses dépens... A la distance et dans l'isolement où je vais être, écrit-il à son curé, je devrai moi-même pourvoir à mon courrier ; mon devoir est, à ce point de vue, sous la sauvegarde de mon plaisir et de mon besoin ; car je ne puis m'habituer à l'idée de vivre sans ces relations si douces avec ceux qui me sont chers ; elles sont, maintenant surtout, une grande partie de ma joie et de mon alimentation spirituelle».

«Si j'étais un prêtre bien fidèle, ayant perdu tout ce que console et soutient humainement, il me resterait encore le principal, ou plutôt il me resterait tout, puisqu'il me reste Notre-Seigneur et toutes Ses grâces. L'homme est fragile ; son âme faible ; tant qu'il est sur la terre, il lui reste la misère humaine, et sa persévérance n'est jamais assurée. Nous ne sommes entourés d'aucune séduction, mais plongés dans un milieu païen et occupé par le démon. Il faudrait au missionnaire une trempe exceptionnelle, une piété sans défaillance, une habitude profonde de l'union à Dieu, une vertu d'airain, un cœur cuirassé, non contre les entraînements du monde qui n'existent pas ici, mais contre les découragements. La vocation apostolique n'est pas seulement belle par les sacrifices qu'elle exige et par les fruits qu'elle produit dans les âmes ; elle est encore plus féconde en grâces pour celui qui l'a reçue. Mais il est d'expérience que l'extrême agitation et l'occupation matérielle où elle nous tient est un danger pour la vie intérieure et nous éloigne de ce qu'on peut appeler le pôle d'attraction de la vie sacerdotale, je veux dire la contemplation. Je le sens et reprends souvent mes résolutions, mais j'y manque plus souvent encore. Expiez mes fautes à ce point de vue, dit-il à son curé ; obtenez du bon Dieu qu'il ne m'en punisse pas plus tard, en me laissant tomber, de mon poids, sur cette pauvre terre de l'humanité d'où j'avais commencé à m'envoler un peu du côté d'en haut... Je suis bien heureux, du reste, et bien content jusqu'ici ; ma seule inquiétude est la crainte de me laisser trop appauvrir et emporter loin du trône de Dieu, hors du château de l'âme où je voudrais rester enfermé avec moi-même et avec Notre-Seigneur, tout en me dépensant pour les autres, et précisément afin que cette dépense de moi-même en faveur des autres leur soit utile. - Car il n'y a pas d'apostolat sans un peu de contemplation ; la parole et l'action apostolique du prêtre sans vie intérieure, est un arbre sans racines, un airain sonore. Je le sais en théorie ; je devrais bien le mettre en pratique...» (Correspondance, T. XIII, p. 18)

«Chers parents, écrit aussi le P. Aubry à sa famille, je m'éloigne encore de vous. Je me dis, en franchissant les montagnes : Mon pauvre garçon, quels rudes remparts tu mets entre toi et la patrie ! Mais votre souvenir me suit partout, et je serai toujours aussi exact que possible dans ma correspondance. Depuis le commencement de ce pénible voyage, je cause avec vous par la pensée, tantôt au sommet des rochers, tantôt dans les anfractuosités et au fond des ravins. C'est mon habitude, pendant la marche, de repasser mes souvenirs ; je le fais aujourd'hui d'autant plus volontiers que le pays que je parcours, est triste, désert, inculte et dont l'aspect fait grande impression sur mon âme, me fait sentir instinctivement le besoin de le peupler un peu. Le bon Dieu nous rendra sans doute au ciel ce que nous avons quitté. Que la vie du missionnaire serait triste sans cette pensée, et que l'isolement où je vais me trouver désormais serait désolant. Mais je suis content et plein d'espérance !»

Le 11 janvier 1879, le P. Aubry était à son poste. - «Je me suis senti devenir Père en entrant à Hin-Y-Fou. Mais quel ouvrage, grand Dieu ! de se voir jeté seul au milieu d'un pareil district ! Le pays qui m'est échu en partage est si vaste que je ne puis espérer le visiter jamais en entier ; d'immenses populations attendent après moi pour se convertir, du moins pour n'avoir plus d'excuse au jour du jugement. Toutefois, je suis calme, joyeux et plein de confiance. Quand le démon viendra gratter à ma porte, me parler découragement, retour en France, si je suis alors trop désolé, je tâcherai de puiser dans ma tristesse une consolation, car je serai dans ma vocation. Jusqu'ici le bon Dieu m'a épargné cette épreuve, qu'il en soit béni ! Je me dis pas que je ne boirai pas l'eau de cette fontaine, mais je profite de mon bon temps ; il faudra bien un jour semer dans les larmes ; c'est la loi de l'Evangile».

Le P. Aubry trouvait à Hin-Y-Fou une maison acquise par la mission ; il devait y former un centre d'œuvres, puis ménager peu à peu dans chacune des six villes secondaires une résidence pour faciliter la visite de leur territoire ; il aurait à supporter un climat chaud, humide et malsain, au milieu de populations neuves, compactes, farouches, mêlées de Chinois, de Miao-Tse, de Mahométans et d'indigènes, les Y-Kia ; quelques rares familles chrétiennes perdues sur un par-

cours de plus de 40 lieues, premiers jalons de sa chrétienté. - «Ça me va ! dit-il ; j'espère y travailler un peu les côtés du diable. Quel plaisir de gambader à la recherche de la brebis perdue !»

La tombe du P. Müller - lui aussi enfant de Beauvais - mis à mort en 1865, dans une émeute populaire, est comme la première pierre de la mission de Hin-Y-Fou. - «Une vieille femme me raconte souvent, dit le P. Aubry, qu'elle recueillit le corps du martyr, jeté nu hors de la ville, et l'ensevelit dans une toile grossière. Je trouve aussi un chrétien, alors enfant, et qui suivait le P. Müller lorsqu'il succomba ; le même enfant que, dans une longue course, le saint missionnaire porta sur son dos. Son tombeau se dresse sur le versant opposé à la ville auprès du cimetière chrétien. Si je meurs ici, ce sera aussi le lieu de la sépulture que j'ai choisi et montré aux chrétiens ; là seulement je reposerais, à moins qu'un tigre ne m'avale, ce qui serait bien aussi... Mais il sera toujours temps de mourir, quand j'aurai beaucoup travaillé».

«Ah ! si quelques compatriotes venaient m'aider, écrit-il à un ami ! Dans ma chaumière, je puis offrir l'hospitalité à autant de prêtres qu'il en voudra venir, si on vous chasse de France ; une hospitalité fort peu désintéressée, car vous nous rendriez un fameux service ; et nous ririons un bon coup de vous voir arriver à cinquante, avec vos parapluies et vos valises, comme pour la retraite ! On vous donnerait un dada, une paroisse de 25 lieues ; comme moi vous rouleriez votre bosse apostolique - *In periculis et tribulationibus* - pour la gloire de Dieu ! Si vous venez, du moins formez-nous des missionnaires ; il y a en France une jeunesse si belle, si généreuse, si sympathique aux idées de dévouement, qui gaspille son ardeur à flâner, à se divertir, à faire de la politique ou pire que cela. Avez quelques jeunes gens instruits dont l'enfance a été pure ; dites-leur que des populations immenses attendent d'eux l'Evangile, que, pour récompense ici-bas, en espérant le ciel, ils auront les fatigues, le renoncement aux aises de la vie, mais la joie du cœur... Tenez, je ne changerais pas ma place pour la vôtre ; les choses vont si mal en France ! J'ai envie de me faire Chinois, naturalisé Chinois, car le temps vient ou personne ne pourra se dire français sans passer pour un sauvage à tête plate».

«Priez pour moi, écrit-il encore - et cette recommandation termine toutes ses lettres - priez beaucoup, car me voici sur la brèche ; ma vie sera semée désormais de grosses difficultés, et j'aurai besoin de forces contre la fatigue, les regrets, la dissipation, le démon et tout le tremblement !» (Correspondance, T. XIII).

A son arrivée à Hin-Y-Fou, le P. Aubry ne trouvait, aux portes de la ville, que cinq familles chrétiennes, échappées au massacre de 1865 ; dans la ville même un embryon d'orphelinat - douze filles et six garçons au-dessous de dix ans, abandonnés par leurs parents : «Tout cela grouille et barbote, vêtu de loques ; un lit unique - de la paille ; une seule couverture. L'autre soir, j'entends crier et pleurer, au dortoir des garçons ; j'y cours : de ci de là une tête émerge de l'unique couverture ; je lève la couverture et trouve mes six mioches ; quatre se disputent la place, les deux autres, plus heureux, sont blottis au milieu, là où il fait bien chaud et où l'air est chargé de vapeurs nourissantes et de senteurs printanières. Une petite claque à droite et à gauche, et la paix est faite. L'œuvre de la Sainte- Enfance se développera ici très vite, car la grande misère nous amènera beaucoup d'enfants. Je dresse aujourd'hui la liste de mes chrétiens et prépare mon petit monde pour en faire ces germes de bonne chrétienté... La famine, affreuse en Chine, n'est pas venue jusqu'ici, bien que le pays soit misérable. Mais que de contrée étrange ; il faut y avoir vécu pour retrouver dans ce peuple, au fond de ce fatras confus de superstitions et de sottise, l'enfant d'Adam, je veux dire ce fonds de ressemblance essentielle qui est la marque de famille et la preuve de l'unité du genre humain, sorti de la même source, doué de la même nature, avec les mêmes vices et les mêmes vertus, plus ou moins, dirigé par la même providence, et allant vers la même éternité.

Dans cette haute mer païenne où l'apôtre est désormais lancé, il lui tarde de jeter le filet, «de pêcher dit-il, en eau trouble - *in patientia* - pour recruter, sur la masse des païens, quelques braves gens, que le Saint-Esprit a prédisposés pour la vie éternelle». Il étudie le pays, dispose ses catéchistes, dresse son plan d'attaque - car le missionnaire est stratège - et se met en campagne. C'était vers le 19 mars, il devait visiter la sous-préfecture de Tse-Hen-Tcheou. - «Dès le début, dit-il, saint Joseph m'envoie une nouvelle bien consolante, l'autorisation de consacrer ma première Eglise et mon district au Sacré-Cœur de Jésus. J'avais sollicité cette faveur pour plusieurs raisons : la province n'a pas d'établissement dédié au Sacré-Cœur ; mon Eglise n'a pas de vocable, ce que je regarde, pour des raisons personnelles, comme une disposition de la Providence ; depuis longtemps je désirais consacrer ma première Eglise au Sacré-Cœur ; ajoutez les souffrances exceptionnelles de ce district depuis 20 ans. Notre-Seigneur, je l'espère, par un bon coup de sa grâce, rendra cette chrétienté florissante : cet espoir est, pour ainsi dire, sans crainte, sinon celle que m'inspire ma misère spirituelle. Cette protection de Notre-Seigneur sur mes œuvres me communique en quelque sorte Sa toute-puissance ; je le supplie de n'avoir pas égard à mes péchés dans l'effusion de Ses grâces, ou mieux, de commencer Ses œuvres par moi, et de me sanctifier malgré moi».

Le jour même de sa fête, saint Joseph lui amena six familles. Le 25 mars, fête de l'Association de la Très Sainte Vierge, tout un village demandait à embrasser la religion du Seigneur du Ciel, et organisait une école chrétienne, malgré la fureur et les menaces des mandarins ; et puis, un autre païen venait adorer et allait reporter l'Evangile dans sa vallée. - «Je savais bien, dit le missionnaire, qu'il m'arriverait quelque chose de bon ; il en est toujours ainsi aux fêtes de la Sainte Vierge».

«Alléluia ! écrit-il le jour de Pâques ; le Sacré-Cœur a béni ma première tournée ; qu'Il me fasse la grâce d'aider à Sa résurrection dans les cœurs ! Mais pour régner autour de moi et par mon ministère, Il doit accroître sa vie en mon âme. Qu'elle est pauvre en esprit sacerdotal ! Je ne ferai rien de bon, si je ne m'améliore, surtout si je ne deviens doux et humble de cœur. Je prends la résolution de mieux faire ma retraite cette année : - J'ai eu 25 confessions et 17 communions pascales dans la ville ; c'est peu, et je ne pourrai relever ce chiffre que lentement. Je pars demain pour la Capitale. Ce qui me tourmente le plus, c'est d'abandonner mes orphelins. Je remets tout à la garde de Dieu !»

Le P. Aubry entra dans son district pour la fête du Sacré-Cœur. - «J'ai tâché, dit-il, de me rafistoler un peu, à cette dernière retraite ; j'en avais besoin. On finit par se laisser aller à une sorte de dissipation intérieure, dont l'exercice même da zèle et les courses aux chrétiens sont l'occasion ; dissipation qui, si elle ne conduit pas en enfer, est cependant pernicieuse pour l'âme. Que le bon Dieu nous sauve de tout, et avant tout de nous-mêmes ! Je me recommande plus que ja-

mais aux prières de mes bons amis, car je suis désormais bien seul, bien abandonné au milieu des démons de ce pays, et j'ai grand besoin d'être soutenu par les mérites des autres... *Deo gratias* ! ajoute-t-il ; je trouve, à mon retour, mes enfants en bonne santé. J'annonce à mes chrétiens le mois du Sacré-Cœur et l'espérance que je fonde sur Sa protection, leur demandant d'être dévots à ce divin Cœur, et d'ajouter son invocation aux prières quotidiennes. A l'église on récitera tous les matins les litanies du Cœur de Jésus.

J'organise mes catéchismes, je reçois des enfilades de Chinois qui veulent adorer, mais il ne faut les admettre qu'avec prudence ; beaucoup cherchent à couvrir leurs vices de la réputation de justice et d'honnêteté dont nous jouissons».

«Nous avons célébré bien modestement notre fête patronale du Sacré-Cœur, écrit-il encore : grandes images accrochées de tous côtés dans mon pauvre hangar de chapelle ; autel décoré de papier à tapisser ; étoffes de mousseline à grandes fleurs ; bel ornement blanc ; communions et dinette du vendredi, un petit gâteau à chaque enfant ; et voilà notre solennité ; malheureusement nous ne pouvons pas avoir le Saint-Sacrement, crainte des profanations... C'est dans mon cœur surtout que j'ai tâché de célébrer cette fête tout intérieure. Je supplie Notre-Seigneur de bénir mes œuvres, en considération des âmes à sauver, de ce qu'elles lui ont coûté et des prières que j'ai obtenues en union avec celle de toute l'Eglise». (Correspondance, T. XIII, 49).

Le mois du Sacré-Cœur apporta au P. Aubry de grandes espérances ; des conversions «sérieuses et saines» s'annonçaient dans plusieurs localités importantes, et il préparait ces nouvelles stations avec le plus grand soin. - «Il faut d'abord se défier, dit-il, étudier ses candidats, faire enquête sur leur renommée, leur situation financière et matrimoniale, leurs défauts et leurs obstacles ; puis les éprouver, connaître leurs motifs de conversion, etc. Si on se laisse aller, il vient des bandes d'exploiteurs et de gens tarés qui empêcheront les gens honorables et bien posés de venir à nous». Une difficulté d'un autre ordre mais non moins considérable, surtout à H in-Y-Fou, résulte de la diversité des races et des idiomes : «Chinois, Miao-Tse, Y-Kia, forment trois groupes distincts et souvent hostiles ; tous entrent aussi volontiers dans le christianisme ; mais il faut ménager les susceptibilités. Former des chrétientés dans ces conditions est de la dernière difficulté. Je vois d'ailleurs que chacune de nos vieilles chrétientés a eu ses temps héroïques, ses traditions, une succession de bons chrétiens, et à servi de foyer à un mouvement de conversions opérées plus tard, à l'heure choisie de Dieu. Je me reconnais redevable au Sacré-Cœur de tout ce qui m'arrive de bon».

Cependant, le P. Aubry avait repris la campagne ; et il ruminait ces idées, tout le jour sur les routes en trotinant, chez les chrétiens lorsqu'ils étaient au travail, le soir lorsque la fatigue ne l'endormait pas. - «Que voulez-vous, disait-il, on finira bien par vieillir, et nous viendrons toujours à bout de mourir ; ceci du moins ne peut donner d'inquiétude». - Parfois, tout en mûrissant ses plans de combat, le missionnaire-théologien devient poète, pour chanter les conquêtes qu'il a entreprises de faire au nom de Jésus-Christ ; suivons-le dans une de ses odyssées les plus accidentées.

«Me voici à La-Gao, après un trajet de 12 lieues par des chemins, ah quels chemins ! comme celui du paradis ! et par une pluie continue. Tout en causant avec mon catéchiste, Fan-Ta-Ko, en trottant à pieds et à cheval, en barbotant dans la boue, cherchant notre chemin dans les hautes herbes mouillées, glissant dans les flaques d'eau, nous enfonçant dans le gazon marécageux, nous arrivons, au coucher du soleil, dans un pays des plus pittoresques : hautes montagnes semées de bouquets d'arbres et de rochers fantastiques, entrecoupées de profondes crevasses encaissant des torrents. Des passants nous indiquent le chemin, un sentier en échelle dans une montagne rocailleuse. Hélas ! il faut encore grimper là-haut, tirant ma mule par la bride. Là-haut, une mer de rochers, des vagues pétrifiées, des falaises de pierres, rien que des pierres. A mi-côte, un torrent bondit et écume à travers les rochers ; en bas, une belle vallée verdoyante, bien cultivée, sillonnée de ruisseaux formant cascades, émaillée d'arbres ; au milieu, de pauvres chaumières noires qui n'égayent pas le paysage comme nos blanches maisonnettes de France - le Chinois ne fait que gâter la nature.

Descendons jusqu'au torrent ; le chemin est encore une échelle... dont les échelons roulent sous le pied. Oui, mais La-Gao ? Et la maison des chrétiens ? Personne pour nous renseigner. Fan-Ta-Ko explore les environs ; au bout d'une demi-heure il revient. - «Là-bas un homme m'a dit que c'est à droite». Bon, allons à droite. La nuit tombe et nous ne trouvons rien. Au loin, sur une colline, un enfant ramène un buffle ; on *houpe* pour lui demander le chemin ; il ne sait pas. Un homme qui passe sur l'autre rive du torrent nous donne une direction différente de la première ; nous la prenons encore. Un chien nous indique, par ses aboiements, la direction d'une maison ; Fan-Ta-Ko y court, tombe dans l'eau et rapporte cette réponse compliquée : «On t'a trompé, mon frère aîné, retourne sur tes pas, traverse un torrent, monte par ci, descends par là, tourne un vallon, côtoie une colline, suis un ravin, et tu es devant toi La-Gao. Sur la foi de ces renseignements, nous refaisons notre route sans plus de succès. Allez donc retrouver votre chemin dans le pays le plus accidenté du monde, où il y a des creux et des bosses partout, et pas un sentier droit ! - Heureusement, le temps est redevenu beau ; mais il fait nuit et la lune n'éclaire que les sommets ; les bas-fonds en deviennent plus obscurs. Il y a des maisons sur le côté de la vallée, on les devine, on ne les voit pas. Nous appelons ; des chiens répondent, mais de si loin que c'est décourageant, et puis les échos nous empêchent de nous guider sur leurs voix».

«Nous sommes au pied de la falaise de rochers, sur les rives du torrent, nuit serrée, que faire ? Nous nous asseyons par terre ; Fan-Ta-Ko pose sur l'herbe mon bagage ; la mule se met à brouter, je voudrais bien en faire autant ! Depuis six heures du matin, je n'ai mangé que cinq ou six pêches vertes cueillies en chemin, et bu l'eau des torrents - le Chinois mange ses fruits tout verts, je finis par en faire autant, autrement je n'attraperais rien. Je ne mange du reste que le moins possible en route, un peu par économie, un peu par un reste de préjugé de propreté. Nous nous résignons à coucher là, en nous précautionnant contre le tigre et la panthère, assez communs dans ces parages : en somme précaution fort inutile ; si les fauves venaient, ils ne nous avertiraient pas ; nous ne pourrions le savoir et nous défendre qu'une fois bel et bien mangés ! Un danger plus immédiat, c'est que je n'ai pas un fil de sec sur moi ; la nuit est fraîche, le pays humide, la journée a été très chaude et orageuse : à la garde de la Providence ! J'ai une lanterne en papier huilé, et une chandelle de graisse de bœuf, mais rien pour l'allumer ; impossible de voyager la nuit à travers un pareil fouillis ; il faut nécessairement se décider à rester».

«Fan-Ta-Ko part seul à la découverte encore une fois ; nous l'attendrons... Il est parti depuis une heure, pas de nouvelles ; deux heures se passent, toujours pas de nouvelles. Le paysage, vu au clair de la lune et après des pluies d'orages, est ravissant ; mais des gens égarés et affamés n'ont guère le goût d'admirer des paysages, de faire de la poésie, et de regarder par où la grande ourse a tourné sa queue. Pourtant c'est dans ces moments-là que les vieux souvenirs se représentent à l'imagination avec plus de vivacité et de fraîcheur. Assis sur mon rocher, pendant que je décollais ma chemise de mon dos et épongeais mes habits, je me suis rappelé ce temps où, jeunes séminaristes, nous étions deux avec vous sur un banc du petit bois de votre jardin, à Orrouy - il écrivait à son curé - faisant de l'astronomie plus ou moins scientifique, ou plutôt de la rêvasserie à propos d'étoiles. Du reste, la vue des astres, dans le calme d'une belle soirée, me fait toujours penser au pays ; je me dis alors : «Et pourtant cette même lune et ces mêmes étoiles vont luire sur la France ; mes amis les regarderont comme moi ; si seulement on pouvait par là se faire des signaux !» - A continuer ces rêveries les regrets du pays viendraient vite, et la contemplation des étoiles a des dangers particuliers ; décidément, il vaut mieux me contenter d'espérer le ciel et regarder la terre. Or, sur la terre, ma petite caravane, campée assez mélancoliquement sur un mamelon, au pied des rochers, doit ressembler à un de ces paysages fantastiques recherchés par les peintres».

«Oui, mais Fan-Ta-Ko ? Le catéchiste qui n'est pas un rêveur, et désire un souper et un abri, n'est occupé qu'à *houper*. Les chiens aboient, mais ce n'est pas aux chiens qu'on parle. Enfin, bien loin, dans une anfractuosité de la montagne, un cri humain nous répond ; sans doute c'est notre homme qui revient. Pour le guider vers nous, nous crions à notre tour, de cinq minutes en cinq minutes. Enfin le voici, accompagné du chrétien qu'il cherchait ; il va nous conduire coucher dans une maison païenne à un kilomètre. Mais pour y arriver, et sans lumière, quel ouvrage ! A peu près comme d'aller à Sainte-Anne-d'Auray avec des pois dans ses souliers. Il faut descendre, sans chemin, à travers les pierres et les épines, jusqu'au torrent ; le chrétien de La-Gao marche devant avec mon bagage ; je le suis, puis Fan-Ta-Ko tirant ma mule. On s'assied sur un talon, les mains à terre, et de la jambe libre on tâtonne devant soi. Nous arrivons au torrent ; pour le passer on saute d'une pierre à l'autre : un vrai plaisir ! La lune a cessé de briller, et elle a bien fait, car elle ne pouvait nous être utile. Armé d'un bâton, je sonde le terrain et m'aventure sur la première pierre ; je manœuvre du bâton, de la main et du pied, pour trouver la seconde ; je l'ai trouvée ; puis il faut chercher la troisième, et ainsi de suite. Je me suis tombé qu'une fois et sans me mouiller ; j'étais déjà trempé au dedans par la sueur, sur les épaules par la pluie, des pieds à la poitrine par la rosée et par quatre ou cinq chutes et glissades dans les rizières bourbeuses. Le torrent passé, le catéchiste, resté sur l'autre bord, tire en vain la pauvre mule, entêtée comme les gens de son espèce ; elle a eu déjà affaire à des passages semblables, elle se défie et refuse d'entrer dans l'eau, le chrétien retourne l'aider ; on tire, on pousse, on appelle, on crie, on tape ; la mule rue, hennit, se débat, recule, avance ; enfin elle passe et nous sommes au complet. On enfila des sentiers encore plus boueux que les autres, on barbote, on enfonce, on glisse... Nous arrivons chez le païen qui ne nous attend pas ; il faut le faire lever ; il hésite à nous recevoir. - Le Chinois a diverses raisons de se défier des arrivants de nuit ; celui-ci fait des façons, car nous sommes amenés par un chrétien peu connu de lui. Je pensais à la scène de la joie parfaite de saint François et de frère Léon, dans les *Fioretti* ; mais le païen ne nous disait pas d'injures, et je n'étais pas extrêmement joyeux. Pour moi, laissant mes hommes se faire un lit chez le païen et allumant ma lanterne, je vais coucher chez le chrétien à une demi-lieue plus loin. Il était près de minuit, j'avalai une jatte d'eau pour faire croire à mon estomac que je lui avais donné quelque chose, et je me couchai. Je me suis réveillé, hier matin, en parfaite santé».

«Je loge dans un misérable taudis, mais à mon poste. Maison en roseaux, composée d'un grand appartement qui sert à toutes les créatures et à tous les usages. En ma qualité de Père, j'occupe le meilleur coin et l'unique lit ; pas brillant, et je n'y enfonce pas. Le catéchiste couche à terre, près de moi sur une botte de paille qu'on étale le soir. La famille de céans - sept personnes assez stupides - couche pêle-mêle au coin opposé, sur un amas informe de foin, de débris et de chiffons. La mule, attachée à un poteau, à deux pas du lit, fait là, sans se gêner, toutes ses opérations gastronomiques et autres ; elle a pour voisins cinq buffles, étendus sur leur fumier parfumé ; un cochon chante sa chanson plus loin ; une demi-douzaine de poules couchent sous le lit ; le chien au milieu du salon, les pierrots sur les solives du toit ; les rats et les souris partout et tâchent, ces jours-ci, de prendre leur repas dans mes habits et sur le dos de mes livres ; les moustiques abondent le soir, les puces et les punaises la nuit. Le même appartement qui sert ainsi à l'arche de Noé, sert aussi de cuisine à l'espèce humaine. Au moment où j'écris, la bonne femme, assise sur une pierre, son dernier-né sur son dos, entretient le feu près de la porte et fait cuire le riz du déjeuner, qui ne graissera pas les dents, vous pouvez m'en croire. Il est encore matin, j'ai dit la messe et catéchisé de bonne heure, afin de permettre aux gens d'aller travailler, et d'envoyer le catéchiste aux environs à la recherche d'un nouveau chrétien que je ne trouve pas. Pour la messe, j'étale sur le lit le strict nécessaire ; pas de planche ni de table ; mais Notre-Seigneur n'en est pas à son coup d'essai pour descendre dans les étables. La maison isolée sur le versant de la montagne domine le grand torrent et les ruisseaux qui arrosent la vallée. Le paysage est splendide, surtout le soir, au clair de la lune, et si je n'avais guère le goût de l'admirer avant-hier, hier, par la plus belle soirée du monde j'ai pu me régaler ! Rien de plus paisible : devant moi, la vallée et les montagnes dont les crêtes, éclairées par la lune, se dessinent sur le ciel en zigzags et en pointes. La vallée est dans l'obscurité, mais l'ombre est sillonnée par des myriades de petites mouches luisantes ; on dirait des étincelles. Pas d'autres bruits que les mugissements du torrent, le cri des cigales, l'aboiement de quelque chien dans le lointain ; la terre s'efface, l'âme se sent attirée par toutes les lumières qui scintillent au firmament ; elle monte, comme pour chercher là-haut les vivants - *Terra viventium* !»

«Et cependant, mon devoir est en bas ; dans les vallées que voici, et de l'autre côté de ces montagnes, il y a des fourmilières d'hommes ; chacun d'eux a une âme, un ange gardien, un droit aux mérites de Jésus-Christ, une place préparée au ciel ; et c'est moi qui leur apporte, de la part de Notre-Seigneur, la lumière qui leur montrera le chemin du salut - *Lumen ad revelationem gentium*... Et tout ce peuple est là, dans cette ombre qui enveloppe la contrée, travaillant, mangeant, ne parlant que des misérables intérêts de la terre, naissant, mourant, se livrant à ses superstitions devant d'hor-

ribles idoles, esclaves du démon, livrés au péché, ne pensant pas à l'éternité, vivant de peine, sans espérance et sans consolation, sans foi et sans amour - le Chinois surtout est sans amour ; même les affections terrestres, dans ce qu'elles ont de tendre et d'élévé, lui semblent inconnues, comme les couleurs à un aveugle-né. Pauvres gens ! Ils ignorent absolument l'unique nécessaire de la vie ; ils ont leur part d'intelligence et de dons naturels, une vocation à la foi et tous les besoins de l'âme. Malgré cela, ils n'ont d'autre pensée d'avenir que de traîner leur misère, pour mourir au milieu d'une famille qui ne saura pas les pleurer, puis aller occuper un trou parmi les tombeaux de la montagne. Que de fois ce texte de l'Ecriture m'est revenu à la pensée : *Illuminare his qui in umbra mortis sedent*. Méditées ici, ces paroles ont quelque chose de saisissant ; ce voile de mort, je le vois étendu devant moi sur ce pays ; il me semble le palper, surtout quand je sors le soir pour respirer la fraîcheur, et que, m'arrêtant à admirer ce ciel étoilé, si beau partout, si propre à élever l'âme vers Dieu, je reporte ensuite mon regard, au-dessous du ciel, sur cette grande masse d'ombre immobile que je sais habitée par une fourmillière humaine. - Mon Dieu, que c'est triste un peuple qui n'est pas chrétien ! Et que veulent donc faire de l'Europe ceux qui travaillent avec tant d'acharnement à lui enlever sa foi ? Il leur faudrait vivre ici quelque temps, pour voir en détail cette triste chose, un peuple qui n'est pas chrétien. Car ceci, il faut le voir, non pas en touriste qui passe, mais longuement, à tête reposée dans le contact quotidien avec le peuple... Quel travail gigantesque pour transformer ce peuple, pour modifier son intelligence, sa conscience, ses idées et ses mœurs. Convertir un individu, c'est beaucoup, théologiquement et philosophiquement parlant ; car cela suppose un retournement de fond en comble et une reconstruction totale de l'homme, miracle que ne peut faire nulle force humaine. Convertir des familles, en convertir cent, mille, c'est encore plus. Mais un peuple ! Et un peuple qui n'est pas enfant, comme l'étaient ceux de l'Europe qui sont devenus chrétiens dans leur vie nationale ; mais un peuple vieux, décrépît, usé : voilà pourtant le but» (Lettre, 25 juillet 1879).

De La-Gao, où il vient de créer une nouvelle station pleine d'espérance, par l'adhésion de plusieurs familles disséminées dans la montagne, le P. Aubry gagne la station de Yang-Tchang-Gao ; puis, à trois jours de marche forcée, et à l'extrémité du district, la chrétienté de Ta-Chan - la grande montagne. Mais laissons-le encore parler ; le tableau qu'il met sous nos yeux est si vrai, si vivant, qu'il suffit à donner l'idée juste, saisissante de la vie apostolique dans ces contrées lointaines. - «Ta-Chan est une des rares chrétientés datant du siècle dernier. Son éloignement des villes, sa position au milieu des montagnes, l'a préservée des persécutions, des incursions des rebelles et des causes de démoralisation particulières aux centres populeux. Les habitants ne sortent guère de leurs rochers ; ils voient rarement des étrangers, s'occupent de leur culture, sont pauvres, simples et très bons chrétiens - *O fortunatos nimium* ! Ici 30 familles chrétiennes. On ne m'y a jamais vu, mais on sait que je vais venir, et des enfants sont apostés sur la montagne pour guetter mon arrivée... A peine ont-ils entendu les grelots de ma mule, au détour du rocher, et aperçu mon large chapeau semblable à un couvercle à lessive, qu'ils crient : «Voilà le Père, voilà le Père !» Et tous les chrétiens d'accourir, de me saluer et de m'accompagner. Les visages sont épanouis ; on ne me connaît pas, mais on me reconnaît. Détail trivial qui m'a touché : les chiens des païens sont très méchants après nous ; or, les chiens des chrétiens, toujours très nombreux, me font accueil sans m'avoir jamais vu, remuent la queue, s'empressent autour de moi, courent joyeusement en avant. C'est un ensemble d'émotions délicieuses qui me font oublier la faim et la fatigue».

«J'arrive ; vite on prend mon bâton, mon couvercle à lessive, mon bréviaire ; tout est à mon service, on attend mes ordres ; je me sens en famille ; on sait ce que je viens faire, ce que je pense, ce que j'aime, ce que je recommanderai. Pas de défiance : C'est le Père ! voilà tout. Moi-même, je sais ce que croient, ce qu'espèrent, ces braves gens. - «Ah ! Que le Père est fatigué ! Le Père veut-il se laver les pieds ? - Le Père boira-t-il du thé ou de l'eau fraîche. - Le Père a bien faim. - Vois comme le Père a sué. - Le Père a-t-il de quoi changer, pour qu'on lave ses habits pleins de sueur et de poussière ? etc.» L'un m'apporte de l'eau, un autre des pêches presque bonnes, un troisième du thé ; celui-ci déshabille ma mule et lui donne à boire, celui-là apporte une brassée de branches pour faire du feu et cuire le riz ; la plupart restent autour de moi à me regarder ; c'est parfois incommode mais toujours bien touchant. - C'est la famille chrétienne ; et ces gens ne se rendent pas compte de ce qu'il y a de beau dans le spectacle qu'ils m'offrent, eux inconnus pour moi, à moi inconnu pour eux. Le soir, la présence du Père est pour eux l'occasion de se réunir de tous les coins de la vallée. Quel plaisir alors de les entendre chanter, d'une seule voix, d'un seul cœur «Je crois en Dieu... Notre-Père... Je vous salue Marie...» Quel contraste avec les ridicules superstitions qui les entourent ! Voilà la grande famille catholique, voilà l'Eglise avec sa foi et son unité d'un bout du monde à l'autre, et jusque dans ces petits recoins si écartés ! Un missionnaire jouit souvent de ce spectacle ; en vérité peut-il s'ennuyer ?»

«Il faut dire que mes chrétiens récitent tous les jours le chapelet ; il fait partie de la prière du soir qui est très longue et a lieu partout en commun ; nous n'avons de chrétiens fidèles qu'à cette condition. Aussi faisons-nous une grande consommation de chapelets ; chaque chrétien baptisé doit avoir le sien suspendu à la poitrine, soit à un bouton, soit à un sachet de toile. Moins le Chinois est capable de prière intérieure, plus nous sommes obligés d'exiger des pratiques extérieures de religion ; ceci du reste lui est naturel, et il est relativement facile d'obtenir de lui la récitation quotidienne absolument assidue - à n'y pas manquer deux fois l'an - de prières qui durent 20 minutes le matin, et autant le soir. Il n'a, bien entendu, qu'une distraction chaque fois ; mais Dieu demande peu à celui qui a moins reçu et, comme disait Ballerini : *Homines et jumenta salvabis, Domine*. La grande piété, chez les Chinois, consiste à éviter les gros péchés, à remplir, avec une exactitude matérielle et formaliste tous les devoirs extérieurs, à réciter beaucoup de prières à haute voix, enfin à faire, à chaque grande fête, le voyage de la ville pour voir le Père, se confesser, communier, passer la fête, faire un repas à la viande et au vin, puis repartir content. - Tout cela n'est-il pas quelque chose ? Et ne pourrait-on pas souhaiter au moins la même somme de fidélité à beaucoup de chrétiens d'Europe ?»

La moisson du riz permit au P. Aubry de prendre un peu de repos, La campagne d'été, pleine de fatigue, sous un soleil de feu et dans des campagnes désolées, avait produit des fruits de salut : plus de 10 stations fondées ; de nombreux infidèles convertis ; une foule de petits enfants baptisés à l'article de la mort.

Le 4 octobre, le P. Aubry reprend la campagne sur le territoire de Tse-Hen-Tchéou, où sont disséminés de nombreux néophytes. Cette région est peuplée surtout d'indigènes, les Y-Kia, race distincte de la race chinoise, inférieure à elle en

intelligence et en fermeté de caractère ; c'est un débris des peuplades qui occupaient le pays avant la conquête chinoise. Les Y-Kia, administrés par les Chinois, ne se mêlent pas à eux, les détestent et ne prennent ni leur langue ni leurs usages, leurs femmes n'atrophient pas leurs pieds. Non seulement le missionnaire devra s'initier à leur idiome sans écriture et particulièrement difficile ; mais il aura ici toutes les difficultés d'une intervention pacifique entre ces indigènes et les chinois, ceux-ci prenant prétexte de leur conversion pour les poursuivre sans répit de leurs taxations. - «Me voici à Ouen-Pang, dans un village où 43 familles d'un coup ont adoré ; ce sont de braves gens, doux et faciles à convertir, malgré la difficulté de leur langue. Depuis 6 mois ils réclamaient ma présence ; enfin, un beau jour ils viennent avec leurs grands cornets, leur tam-tam et leurs flûtes criardes, voir et emmener le grand homme *Mô* - c'est mon nom chinois - chef de la religion qu'ils veulent embrasser. J'entends leur effroyable tintamarre. - «Qu'est-ce que c'est ? - Ce sont les gens de Ouen-Pang qui viennent prier le Père d'aller chez eux prêcher et les baptiser. - Le Père refuse ces honneurs et ce tapage ; que ces gens s'en aillent tous, sauf deux plus instruits qui répondront à mes questions, puis nous verrons».

«Grande déception pour des païens, d'apprendre que la religion chrétienne n'aime pas le vacarme, et qu'une fois chrétien on devra renoncer au plaisir d'éblouir autrui. Enfin on cède ; mes deux hommes viennent seuls. - «Pourquoi voulez-vous être chrétiens ? - Grand homme, le voici : nous adorons le démon (sic) ; parfois il se montre au ciel sous la forme d'un grand dragon, pour nous faire peur et réclamer des tributs. Il faut alors lui offrir des poules et d'autres victimes, sous peine de subir des fléaux. Lassés de cette servitude, nous voulons renoncer au culte du démon ; mais si nous n'adorons pas un autre esprit plus puissant qui nous protège contre lui, le démon, se voyant abandonné et sans défenseur, ne manquera pas de se venger. Ayant appris que le grand homme prêche la religion du Seigneur du ciel, nous avons pensé que le Seigneur du ciel est l'esprit le plus puissant. Si le grand homme consent à nous admettre, nous éviterons la vengeance de notre ancien Dieu. - Vous ne vous êtes pas trompés, le démon n'est qu'un serviteur désobéissant et puni du Seigneur du ciel ; vous faites bien de le quitter. Mais avez-vous pensé aux obligations qu'impose cette religion ?» - J'expose alors les devoirs du chrétien ; on parle mentalement ; j'envoie les délégués proposer mes conditions ; deux jours après, ils m'apportent une promesse de fidélité ; je me rends chez eux ; les insignes d'idolâtrie sont brûlés et remplacés par des inscriptions chrétiennes. Je passe huit jours à instruire, à exhorter, et bientôt, j'ai l'ineffable consolation d'entendre ces pauvres gens, jadis terrifiés par leur idole, chanter joyeusement nos belles prières. Non, il n'y a pas de consolation au-dessus de celle-là !»

«Une fois chez eux, j'ai voulu étudier plus complètement le motif de leur conversion. On dit qu'il n'y a pas de peuple sans religion ; comme c'est vrai ! Voilà des populations, très peu éclairées sans doute, mais chez lesquelles un instinct surnaturel a tellement gravé cette nécessité d'une religion que, sentant le vice de la leur et voulant y échapper, elles n'osent pourtant en secouer le joug qu'en adorant un autre Dieu. Encore resteraient-elles fidèles à leur démon, si le missionnaire ne les admettait pas au nombre de ses fidèles ; une foule de villages, repoussés par moi, sont restés adoreurs du diable. Vous pensez si leur culte est celui de l'amour et de la confiance. - «Pourquoi adorez-vous le diable et lui offrez-vous des victimes ? - Parce qu'autrement il nous enverrait des calamités de toutes sortes, à nous et à nos animaux : la famine, des maladies, la mort. C'est le culte de la peur et de la haine, triste et lugubre s'il en fut. Dès que le christianisme entre chez eux, ils sentent bien la différence ; le bon sens naturel se redresse et reconnaît, dans nos idées, quelques-unes des notions que l'âme naturellement chrétienne n'oublie jamais, si obstruée soit-elle».

«J'admirais, chez ces pauvres gens, comme la religion chrétienne se fait de suite prendre au sérieux, et donne immédiatement, sans aucun étalage extérieur, une grave idée d'elle-même, au point qu'en deux jours on voit, dans les catéchumènes, un changement et comme un réveil. Mon premier soin est d'affirmer la nécessité de croire du fond du cœur la doctrine, et le caractère intérieur de notre religion ; je montre qu'elle ne consiste pas principalement en pratiques extérieures, mais dans le changement du cœur, des idées, des habitudes intimes, la correction des vices, la pratique des vertus, l'amour de Dieu. Tout cela, absolument nouveau et étonnant pour eux, loin de les choquer, ouvre la porte de leur âme. Aimer Dieu, avoir confiance en Dieu ! leur amour sera bien faible, mais il chassera la crainte, seul sentiment inspiré par leur religion monstrueuse - *Caritas foras mittit timorem*. Les devoirs frappent par leur rectitude et leur gravité ; mais la conscience les comprend, les approuve et les accepte. Dès les premiers jours aussi naissent cette confiance et ce respect si touchants pour le Père. N'est-ce pas merveilleux !... Ordinairement, aux débuts d'une station, j'éprouve une sorte de terreur, à la vue de ce qu'il y aurait à faire pour donner la foi, apprendre les devoirs, le sérieux de la religion. A mon départ, sans avoir fait moi-même grand'chose, je m'aperçois qu'on a fait un grand pas ; le progrès s'est opéré tout seul. La doctrine agit d'elle-même et fermente dans les âmes ; le courant invisible de la grâce, la sève surnaturelle coule de l'Eglise dans le nouveau membre incorporé à elle, et il produit des œuvres saintes, comme un rameau greffé donne ses fleurs et ses fruits» (Lettre, 16 décembre 1879).

En quittant cette chrétienté pleine de promesses de Ouen-Pang, le vaillant apôtre visita quatre stations nouvelles. De retour à Hin-Y-Fou, il trouvait auprès de ses enfants une vierge chinoise envoyée par Mgr. Lions pour tenir ses orphelins. - «Ces bonnes filles font vœu temporaire de virginité pour servir l'Eglise, en instruisant les enfants et les femmes. Celle-ci, grande gaillarde à grosse voix, est intelligente et dévouée, elle à l'air d'une femme forte dans toute l'acception du mot, et je fonde sur sa présence beaucoup d'espérance. C'est une grande criarde comme moi ; elle fume comme un militaire. Figurez-vous une religieuse fumant la pipe et armée du bâton pour mettre les enfants au pas ! C'est une indigène et de race inférieure, avec de grands pieds, ce qui est moins honorable que les petits pieds des femmes chinoises, mais peu importe. Elle a commencé par organiser mes orphelines ; je l'enverrai en campagne catéchiser les femmes ; elle leur donnera l'exemple de la vie chrétienne, et me préparera peut-être d'autres vierges. Pieuse à la façon chinoise, c'est-à-dire sachant réciter de longues prières en chantant, elle est incapable de méditation ; si vous cherchiez à lui parler de vie spirituelle, elle en ouvrirait une bouche et des yeux ! Je ne puis même songer à la former sous ce rapport ; la nature ne s'y prête pas ; les usages de la vie chinoise ne permettent de lui donner aucune instruction spéciale en ce sens ; il faut laisser la médiocrité à la médiocrité. Essayer de raffiner le Chinois, c'est essayer de la sculpture fine sur un bloc de sable. Cette femme, je l'espère, sera un germe de vierges, elle en formera d'autres. Il me faudrait aussi de bons catéchistes,

des maîtres d'école. En Chine l'instruction est absolument libre, enseigne qui veut et qui trouve des élèves. Que de choses à organiser à la fois. **Souvent on dit : les hommes manquent. En France, ceci est faux ; ce sont les principes qui manquent pour faire produire aux hommes ce dont ils sont capables.** Ici, vraiment on peut dire : les hommes manquent ; et si les missionnaires ont si grande influence, ils n'ont qu'un défaut, c'est d'être si peu nombreux. Quelle que soit la portée de leur esprit, chacun d'eux fait énormément pour la conversion des indigènes, sans même chercher à faciliter l'entrée de la foi. Il existe une telle harmonie entre le christianisme et la nature humaine ! Le païen a conscience de sa déchéance et du grand labeur qu'il faut pour se relever ; la religion dont il a besoin, c'est une religion qui présente des difficultés en morale, et en dogme des mystères».

Vers cette époque, l'Université catholique de Lille offrait au P. Aubry une chaire de théologie dogmatique. La réalisation de ce projet eût comblé les vœux de ses amis ; sa place - une place éminente - était marquée dans cette grande œuvre. - Mes goûts sont ici, ma vocation est ici, mon travail ici, répondit-il aux ouvertures discrètes qu'on lui fit. C'est ici que je puis être utile ; que Dieu m'accorde d'y souffrir et d'y mourir». - Et il ajoutait : «Je ne regrette pas la France, et je suis content savoir sacrifié tout ce qui peut y attacher le cœur d'un prêtre, à une foule de choses qu'on n'apprécie qu'après les avoir quittées et avoir vu ici la pauvre nature humaine à l'un des échelons inférieurs ; mais plus je vais, plus je comprends que l'Europe ne possède pas en vain le centre de l'Eglise, et qu'elle est, qu'elle sera toujours, la pépinière du sacerdoce, de la vie religieuse, du dévouement au christianisme et de la sainteté». Il continuait donc à choisir le sacrifice. - «Parfois, en une demi-heure, deux cents souvenirs me repassent par la tête. Quand je mange mon riz silencieusement, si un de ces souvenirs me fait rire, l'orphelin qui me sert me regarde étonné, il ne sait pas que je pense à la patrie. Aujourd'hui, pour la première fois peut-être depuis six mois, j'ai chanté comme un perdu... Je dois aux prières des bonnes âmes d'Europe de me sentir du courage, de rester gai, tranquille, alerte, au milieu des tracasseries qui m'assaillent de toutes parts et à tout instant... Si on ne se tenait, on tomberait dans la plus noire misanthropie. Oh ! que le péché originel a donc fait la nature humaine vile et misérable, surtout en Chine ! L'homme de l'Extrême-Orient, c'est l'homme-ventre ; encore, s'il avait conscience de sa bassesse ; non, c'est l'homme-ventre-pédant ! Ce n'est pas l'humanité qu'on trouve en lui ; c'est la singerie ; il descend du singe, c'est par dispense du pape qu'on peut l'envoyer au ciel ! ! !»

Ecrivant à Mgr Lions, à la fin de décembre 1879, pour lui rendre compte de son apostolat, le P. Aubry lui redit sa joie d'être entré dans les travaux des anciens et d'en prendre sa part. - «L'heure a sonné, dit-il, de récolter ce qu'ils ont semé. Beaucoup d'indices annoncent que le temps est venu de faire quelque chose, et si mon orgueil est jamais tenté de s'attribuer ce qui se fera, je me rappellerai le mot de l'Evangile et me souviendrai que les autres ont eu le travail, moi la récolte... Le Bon Dieu sait bien que ce qui m'a attiré en mission, c'est le récit des souffrances et des travaux de nos anciens, et mon désir d'en prendre ma petite part. Il me fera miséricorde, à cause de mes bons désirs, et ne dédaignera pas de se servir de moi pour établir, autour du tombeau de mon prédécesseur, des œuvres durables et fécondes, quand j'aurai rejoint les vieux sur la montagne des tombeaux pour prendre ma retraite là où il n'y a plus de tentations. - Tant que j'ai été en France, je n'ai jamais pu m'imaginer que le ciel était pour moi. Je suis venu en mission comme un chien qu'on fouette, tourmenté, du moins jusqu'à Shang-Haï, plus que je ne puis dire, de la pensée de ne pas venir. Depuis que j'y suis, jamais je n'ai été si heureux, et ne puis m'imaginer qu'un missionnaire, s'il a conservé ses bons désirs, puisse être inquiet pour son avenir éternel». (Lettre, 30 décembre 1879).

L'année 1880 s'ouvrit par la persécution ; on emprisonnait les chrétiens du Tse-Hen, on les battait jusqu'au sang, soit parce qu'ils refusaient de participer aux offrandes superstitieuses en l'honneur des idoles, soit sous prétexte d'intérêts injustes. Soutenus par les notables et les mandarins, les païens et les satellites eux-mêmes ne cessaient de molester les néophytes. - «Quel tracasseries de voir l'acharnement des Chinois contre ces pauvres gens ; c'est une inquiétude continuelle ; une affaire arrive sur un point, il faut y courir ; une autre arrive sur un autre point et en même temps, il faut y envoyer des gens s'informer ; ceux-ci sont trompés ou me trompent, et j'arriverai trop tard... Plus je vais, plus je me sens ici dans un poste de combat : pays remuant, œuvres peu affermies et sans cesse menacées ou entravées, troubles locaux, etc. On ne sort d'une difficulté que pour tomber dans une autre. Et puis, il faut commencer par se défier des renseignements qui arrivent, faire enquête sur enquête. Si la tribulation est, à l'origine, un gage de solidarité pour les œuvres apostoliques, ce gage ne me manque pas désormais. Heureusement le P. Michel m'est venu voir ; nous avons passé ensemble le premier de l'an chinois et nous avons tenu conseil. Depuis six mois je n'avais vu figure française ; j'ai fait une brioche effroyable qu'il a trouvée exquise. Un chrétien m'avait donné un canard, je l'ai préparé aux navets : un délice ! Le confrère parti, je ne fus pas triste ; on se fait à l'isolement. Vive la solitude ! Elle ne m'a jamais pesé ; aujourd'hui elle m'est un besoin. Le Chinois n'est pas une société, il n'empêche pas la solitude».

En même temps qu'il travaille activement à la pacification des stations du Tse-Hen, le P. Aubry consacre le mois de mars à la visite des chrétientés méridionales. A Yang-Tchang-Gao, il visite quinze familles qui lui donnent espoir ; beaucoup d'autres demandent à s'instruire, mais il faut temporiser. - «J'habite ici un petit grenier s'ouvrant de tous côtés sur l'intérieur de la maison - un poulailler-Robinson. Du haut de mon perchoir, et tout en écrivant, je surveille les chrétiens qui, en bas, étudient à haute voix le catéchisme et les prières. Parfois il me faut crier : «Ohé ! Vous n'étudiez plus ! Vite à l'étude ! - Un tel, tu ne fais que causer et rire ! - Un tel, tu fais une erreur dans ta doctrine, tu prends les sept péchés capitaux pour les sacrements ! - Où est passé un tel que je ne vois plus ?»... Un cultivateur des environs vient me trouver ; il me raconte les absurdes pratiques dont il a été jusqu'ici l'esclave ; je les lui fais comparer avec notre foi qui donne la solution si satisfaisante et si complète des problèmes posés par notre raison. Mes explications entrent de suite dans son esprit et lui semblent pleines de bon sens. C'est bien là le christianisme fait pour tous les hommes, et rien n'est facile à réfuter comme les systèmes chinois, je ne m'en donne guère la peine ; l'expérience quotidienne m'a appris que notre doctrine a seule le privilège d'obtenir et de produire la foi dans les âmes *ex opere operato*. D'abord, l'intelligence humaine est naturellement sympathique à la vérité chrétienne ; le missionnaire qui la prêche communique sa propre certitude et sa conviction ; puis, à ses efforts s'ajoutent l'action de la grâce et le travail du Saint-Esprit, qui donnent l'accroissement aux

germes qu'il sème ; enfin la parole de Dieu porte en elle-même une vertu intrinsèque et efficace... Dans le fatras des superstitions païennes au milieu desquelles je dois vivre, il y a encore bien des souvenirs de la vraie doctrine. Que ces débris de vérités viennent d'une tradition primitive incomplètement effacée, ou du fonds de lumière surnaturelle qui se trouve toujours dans l'âme humaine : d'un côté comme de l'autre, nous avons la preuve que nul homme ne se sent capable de vivre sans une religion surnaturelle. Je serais en mesure de fournir ici un argument solide et abondant à cette thèse du traité de la Religion» (Lettre, 12 mars 1880).

Du 2 mars au 15 avril le P. Aubry visite quatre chrétientés ; partout il rencontre des âmes de bonne volonté, et la moisson s'annonce abondante. Il a encore la joie de voir ses néophytes du Tse-Hen obtenir la paix ; plusieurs des persécuteurs ont même été punis par le mandarin. - «Dieu soit béni ! Le mois de saint Joseph m'a dénoué de graves difficultés». - Et puis, quelle consolation de constater les progrès de la foi et de la vie chrétienne partout où est parvenu déjà son enseignement : «Voici mes catéchumènes de l'année dernière ; du premier coup je vois, à leur sourire en m'abordant, à quelque chose d'ouvert sur leur visage et dans leur regard, de simple et de respectueusement familial dans leur parole et leur attitude, qu'ils sont devenus chrétiens, et que le Saint-Esprit a fait son travail dans leur âme. Souvent le catéchumène me le dit lui-même : «Ah ! Père, je comprends maintenant ce que tu voulais me dire l'an dernier ; je ne savais guère ce qu'était la religion ; je le vois maintenant ; tu peux compter sur moi ; je sens bien que cette doctrine-là n'est pas comme ces sottises que je croyais autrefois !»

«Il faut avoir vécu en Chine, pour comprendre que la cause de cette transformation de l'âme ce n'est pas la nature, mais la foi en Jésus-Christ. Je ne suis qu'un homme, je parle mal la langue du pays ; je suis dénué de tout ce qui pourrait me rendre puissant ; je me sens jeté au milieu de cette fourmilière païenne comme un naufragé dans l'océan ; la religion que je prêche choque toutes les idées, et ne ressemble à rien de ce qui est reçu en Chine ; pourquoi cependant ai-je des conversions plus que je ne pourrai en soutenir ? Pourquoi surtout est-ce partout ce qu'il y a de meilleur qui vient à moi ? Pourquoi ceux qui viennent à moi, une fois chrétiens, sentent-ils le besoin de corriger leurs vices et de devenir vertueux pour de bon ? Il y a, même en Chine, d'autres religions qui prêchent certaines vertus et l'abstention du vice ? Pourquoi la mienne est-elle la seule qui convertisse vraiment le cœur ? - Voilà ce que j'appelle le miracle de la grâce de Dieu. Un missionnaire assiste tous les jours à ce miracle ; et le contraste même des païens qu'il voit avec les chrétiens qu'il fait, est pour lui une révélation quotidienne de la présence réelle et de l'action de Notre-Seigneur en lui, en même temps que sa meilleure consolation... Mais aussi, ajoute le P. Aubry, quel bonheur de me sentir utile et d'être chargé du poids de tant d'âmes qui, sans moi, n'auraient ni espérance, ni ressource de salut, ni moyen de recevoir la parole de la foi ; qui mourraient sans entendre même parler de leur âme, de Dieu et du ciel. Comment ne pas prendre sa vocation au sérieux et par le grand côté, quand on se sent, comme moi, seul, jeté dans un district de 15 jours de long, au milieu de païens qui sont à moi au nom de Jésus-Christ, et qui attendent de moi le salut ; quand je pense que seul ici, comme une fourmi au pied d'une montagne, je dois réaliser le règne de Dieu, je dois le porter en moi, je suis, quoique pécheur, le tabernacle de la grâce, le réservoir de la vie surnaturelle, le ciboire où Notre-Seigneur se place pour voyager parmi ces pauvres populations si égarées, si loin de l'Evangile ! Cette pensée me poursuit partout ; et chaque fois que je passe d'un lieu à l'autre, rencontrant les païens, traversant les villages, apercevant les hameaux perdus dans les montagnes et au fond des vallées, je me dis : «Si peu que je vaille, Notre-Seigneur est en moi ; Il bénit et appelle tout ce monde-là ; et je devrais semer, partout où je passe, une traînée surnaturelle qui aurait la vertu d'éclairer et de toucher les âmes». (Lettre, 13 mars 1880).

«La vie en mission, écrit-il encore à son curé, si on sait la prendre du bon côté, c'est le bonheur, c'est la joie intérieure, profonde, inaltérable. Grande besogne apostolique, par conséquent consolations sans proportion avec celles qu'on peut avoir dans une paroisse de France. Si l'on a un peu de foi, on fait facilement son salut en Chine ; car le milieu où nous vivons, bien que plein de démons, est fort peu attrayant, la vie matérielle misérable, les relations sociales nulles ; la seule joie possible est donc de se bien mettre à l'apostolat. Il y a un fonds de besogne, qui sollicite le missionnaire et ne lui permet pas de se laisser aller. Si l'on est actif, intelligent, doué d'un peu de coup d'œil stratégique, il y a de grands fruits à faire. Assurément, je ne manque pas de soucis et d'inquiétudes ; mais je m'aperçois tous les jours, en analysant ce qui se passe en moi, que les soucis sont à la superficie de l'âme, et qu'au fond je pointe un trésor de joie que rien n'atteint : joie d'avoir Notre-Seigneur au fond de moi et de L'y sentir ; joie d'avoir la foi et de travailler, rien que par ma présence ici, à rendre l'Eglise plus catholique qu'elle ne serait sans moi ; joie et émotion d'entendre mes pauvres gens chanter, dans leur triste langue, qu'ils croient en Dieu, en Notre-Seigneur, à la vie éternelle, etc. ; joie de m'enfoncer dans l'oubli et loin de tout ce qui aurait nourri mon orgueil et mon ambition ; joie aussi d'étudier, car mes études me servent de refuge ordinaire contre le chagrin, et je n'ai jamais tant profité des sciences de principes que depuis mes années de mission».

Sans doute la vie du missionnaire, surmenée par l'œuvre apostolique, rend presque l'étude impossible ; il lui serait surtout difficile de travailler avec suite. - «J'étudie, ne fût-ce que par tronçons, dit-il ; je lis tout ce que je puis attraper. Je pense surtout, et je découvre encore, en méditant, une foule de choses que je voudrais avoir le temps d'écrire ou l'occasion de verser dans d'autres intelligences. Ce dernier bonheur n'est plus pour moi ; vous qui le possédez encore, jouissez-en, et appréciez-le - il écrivait au P. Bocquet alors professeur de théologie -. C'est une des jouissances les plus grandes et les plus élevées que Dieu ait mises à la disposition de l'homme, en le faisant être raisonnable, et en lui donnant cette faculté de se verser en autrui et de former les autres à Son image... Malgré tout, je suis de loin, comme je peux, du fond de mon coin, le mouvement d'idées qui se fait en Europe, et j'y vois même dans son triste état social et presque là surtout, l'action surnaturelle de Dieu, qui condamne irrésistiblement à la pourriture ce qui est rationaliste, c'est-à-dire purement naturel sans grâce, et qui garde précieusement, dans les petits coins, dans les âmes humbles et simples, ce petit germe de vie chrétienne : la foi - je dis la foi objective et subjective, laquelle sera la victoire du monde, quand la pourriture aura fini son travail : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*».

«Je sais bien que le suprême renoncement et, en un sens, le devoir du missionnaire, c'est de faire le sacrifice des forces de l'âme et de l'intelligence avec celui du corps. Ce sacrifice, je le ferai bien peu à peu tout de même, autant que

Dieu me le demandera. J'avais, j'ai encore dans l'âme, un tas de projets de travaux qui mourront avec moi, et qui descendront avec moi dans le pilotis sur lequel sera bâtie un jour ici, je l'espère, la société chrétienne. Mais je regarde comme un devoir, et c'est toute ma consolation, de contempler et de méditer toujours. Je me reproche, comme un péché contre une vocation que je sentais l'interruption de mon travail sur *la Méthode dans les sciences sacrées*, et ma faiblesse ou ma paresse à m'y remettre. Je n'a pas perdu mon enthousiasme des temps jadis ; au contraire, je vis d'enthousiasme du matin au soir ; seulement, ces jours-ci je suis un peu malade : estomac bouché et comme paralysé ; tête lourde avec des lancements ; ce qui fait que je vous ai l'air abruti...» (Lettre, 11 mars 1880).

Parfois, il se prend encore à envier le sort de ceux qui ont des livres sous la main. - «Cependant, dit-il, je ne suis pas trop réduit à la misère sous ce rapport, puisque j'ai emporté en Chine un choix de livres. En visite de chrétientés, je traîne toujours avec moi trois ou quatre petits livres, surtout quelque exemplaire de la *collection Hurter*. Ce sont ces livres des Pères qui ont fait la méthode catholique. Un prêtre qui, ayant d'abord acquis un peu de sens théologique, serait assidu à lire ces opuscules des Pères, quelque médiocre fût-il d'ailleurs de talents naturels, y trouverait un profit considérable pour son intelligence, sa prédication, sa vie intérieure, pour la consolation et le repos personnel de son âme dans les convictions de la foi, pour la lutte contre les tentations du dehors et du dedans, enfin pour occuper heureusement et égayer un peu sa vie. Car la plupart des prêtres qui tombent ou qui, sans aller jusqu'au scandale, perdent leur piété et leur feu sacré, n'en viennent à ce point que par le découragement, le chagrin, l'ennui et le dégoût... Quelle vie, pour un prêtre encore jeune et capable de vivre 70 ou 80 ans, et qui, ayant à porter d'ailleurs tous les sacrifices que suppose une vie sacerdotale simplement régulière, n'a, pour s'aider, et se fortifier à porter ce fardeau, aucun goût sérieux, aucune des ressources qui nous sont données précisément pour cela par l'éducation théologique !...» (Lettre, août 1880)

«Par moments je me dis : «Pourquoi étudier, puisque ça ne me servira jamais». La Providence, qui savait que j'aurais cette tentation, m'a fait tout exprès trouver la réponse, peu de mois avant mon départ de France, dans cette pensée de Mgr Berteaud : «L'intelligence de la foi, en grandissant dans notre âme par l'étude sainte, ne sert pas seulement à nous rendre plus aptes à remplir les peuples de la parole de Dieu ; elle nous sert pour nous-mêmes, pour le ciel, en creusant dans notre âme une plus grande capacité de Dieu, une aptitude pour un degré plus abondant de vision céleste». - C'est à Paris, que j'ai trouvé cette pensée ; j'étais pour le quart d'heure terriblement tourmenté par la tentation que j'ai dite plus haut. Je me suis mis à danser de joie, et je vis de ce mot de Mgr Berteaud depuis 7 ans ; autrement, je crois que je serais mort sec. Tout cela me donne du courage pour travailler tout doucement à remonter les œuvres chrétiennes dans ce pauvre district où la rébellion avait tout rasé. Et puis, ça m'aide à supporter gaîment les tribulations qui sont d'autant plus pénibles qu'elles sont plus ou moins méritées par moi, par conséquent humiliantes en proportion. Voilà pourquoi et comment je suis heureux en mission, et même aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre ; car, tout de même, ça ne vaut pas encore le ciel». (Ibid.).

Le P. Aubry avait eu le temps, en France de prendre goût à ce qu'il appelait, un peu emphatiquement, le banquet du intelligences, «ce beau mouvement d'idées et de doctrines qui s'opère en Europe sous les misères du temps présent et qui est si intéressant à suivre. Il a fallu renoncer à cela surtout et venir s'ensevelir vivant au milieu de ce pauvre peuple... Vous savez, écrit-il à un ami, la position que j'ai quittée ; je ne vous dis que ça ! Je passe des jours et des semaines à sentir mon cœur bondir et mon intelligence se révolter devant cette idée : «Où es-tu venu te fourrer ? Il faut maintenant vieillir, s'abrutir, moisir et mourir au milieu de ce pauvre peuple sans cœur ni pensée ; sauver, si possible, quelques pauvres paysans ; expliquer à des enfants morveux et puants le B-A-BA de la doctrine chrétienne. Si tu meurs dans ton lit, tu n'auras peut-être pas un confrère pour te soigner et te parler la douce langue du pays. En attendant, pour nourrir ton intelligence, cause avec ton cuisinier, fats de la politique avec tes catéchistes, et de la philosophie pratique sur le dos de ta mule. Voilà ce que c'est que de vouloir se faire missionnaire !»

«Avec tout ça je suis heureux comme un bossu ! Plus le renoncement est pénible, mieux ça vaut, c'est le sacrifice des forces du cœur et de l'esprit, après celui des forces du corps. Enfonçons-nous dans la vie chinoise, si rebutante soit-elle, intellectuellement surtout ; abrutissons-nous, non pas en devenant ignorants, sans cœur et sans idées comme les Chinois, mais en renonçant à toute espérance, à toute ambition, à tout honneur, à toute prétention littéraire et intellectuelle. Nous avons fait un bien petit trou à la France, en la quittant ; l'acte de la quitter nous a coûté et nous coûte encore beaucoup à chaque instant du jour ; c'est ce beaucoup qui comptera devant Dieu, pour nous et pour cette œuvre formidable à laquelle nous sommes venus nous atteler : l'établissement de la société chrétienne dans ce malheureux pays».

«Je me fais cette réflexion 20 et 50 fois par jour, en roulant par les campagnes ; il m'arrive de passer six mois sans voir un confrère ; c'est bien ! Je tâche de vivre sans gros péché, afin que la mort, si elle venait, me trouve à peu près en règle. Quand je suis sur le dos de ma mule, je ferme les yeux et je fais ma visite au Saint-Sacrement que je trouve résidant au fond de mon âme, puisque Notre-Seigneur veut bien rester en nous, si gredins que nous soyons. Puis je tire de mon bréviaire un fascicule du Nouveau-Testament que j'ai décousu et divisé *ad hoc* ; je lis deux ou trois versets, puis je lève le nez et me trouve si content, que je saute sur ma selle et que ma mule reçoit un coup de bâton sur le croupion !... J'arrive chez les chrétiens ; tous viennent en loques me saluer. On a eu soin de me réserver un petit coin retiré et fermé de la maison, si misérable soit-elle. Je ne suis pas arrivé d'une heure que mes écritures sont installées, avec deux ou trois bons livres, et me voilà à l'étude en attendant le moment de prêcher» (Lettre au P. Lucas, 22 novembre 1881). - Et il appelle cela se mettre en vibration, dominé toujours par cette haute idée que l'âme sacerdotale ne doit pas abandonner les saintes études qui sont un des aliments nécessaires de sa vie, et qu'il faut se maintenir dans les régions lumineuses de la foi.

«Depuis ma théologie, à Rome, dit-il, je n'ai cessé d'étudier les sciences sacrées ; de plus en plus, je jouis de ce que saint Germain demande à la Sainte Vierge de donner pour vêtement au sacerdoce : *Sinceræ fidei exultatio splendissima*. - J'étudie pour moi, pour préparer mon âme à être capable de Dieu dans, l'éternité, pour baigner mon cœur dans la lumière surnaturelle. La terre est le lieu des commencements ; l'éternité me console de ne pouvoir plus communiquer un peu de ce que je vois, pense et sens. Quand mon étude n'aurait, pour profit terrestre, que de me rendre apte à mieux dire

à Notre-Seigneur : *Esto nobis prægustatum mortis in examine !* Ce mot seul vous ouvre de tels horizons, que les entrevoir vaudrait la peine de contempler toute sa vie. On en arrive à un état d'intelligence qui fait de notre vie un ravissement perpétuel. Pour moi, loin de perdre mon enthousiasme du temps jadis, je vis, au contraire, d'enthousiasme du matin au soir ; je ne vois, je ne lis, je ne médite rien, où je ne trouve, presque tout de suite le Verbe de Dieu. La foi est ma vie, la joie de mon âme, un avant-goût du ciel !»

CHAPITRE XXII : LA MISSION DE HIN-Y-FOU (SUITE).

Le P. Aubry rentra à Hin-Y-Fou pour célébrer la fête de Pâques. - 1880 - Entouré de ses orphelins et des nombreux néophytes accourus de tous les points du district, combien il se trouve dédommagé de ses fatigues et consolé de ses tribulations par la fidélité et l'attitude recueillie de ces nouveaux chrétiens. Communion générale, chant des prières, instructions et catéchismes alternés avec les récréations et les causeries familières - toute la vie chrétienne en action - c'est le réconfort pour les enfants comme pour le père. - A peine quelques jours de repos, et le P. Aubry «monte à la Capitale», car c'est la Retraite ecclésiastique, c'est la joie du retour auprès du Père-Evêque, et du rafraîchissement de l'âme dans le recueillement de la prière et de la vie spirituelle. Et puis, quoi de plus réconfortant et de plus doux que cette réunion de la famille sacerdotale ? On reprend contact, on se retrouve en France, on peut enfin parler la douce langue de la patrie !

Mgr Lions voulait retenir auprès de lui l'abbé Aubry, et lui confier la direction de ses deux séminaires ; ce n'était pas d'ailleurs la première ouverture qu'il lui en faisait. - «J'espère n'être pas la victime choisie pour cette besogne. Je préfère fonder des chrétientés solides, sauver directement beaucoup d'âmes». - Et il obtint de ne pas abandonner sa mission renaissante pour l'œuvre si ardue de la formation du clergé indigène. Non pas qu'il ne prît le plus grand intérêt à cette grave gestion ; il savait trop que la création d'un clergé indigène est l'œuvre fondamentale, et il n'avait garde d'oublier le mot fameux d'Innocent XI, donnant à la Société des Missions-Etrangères sa bulle d'institution : «Il nous sera plus agréable d'apprendre l'ordination d'un seul prêtre indigène, que le baptême de 50 mille infidèles». Mais il connaissait trop l'infériorité des peuples de l'Extrême-Orient, pour n'être pas inquiet sur cette œuvre.

«La grosse difficulté est là, écrit-il. Fera-t-on jamais produire à la société chrétienne un clergé nombreux, à la hauteur de sa mission, en intelligence, en foi, en vertu, en zèle et en esprit sacerdotal ? Parmi les hommes, de bon sens et d'expérience, les uns disent oui, les autres non. Je doute encore. En tout cas, cette œuvre n'a, pour ainsi dire, rien produit jusqu'ici, et nous pouvons répéter, avec saint François Xavier : «Le temps n'est pas venu, mais il viendra !» - J'ai été chargé d'enseigner la philosophie à un séminariste chinois des plus intelligents ; ah ! quelle expérience ! Il m'en a fait taper du pied, le malheureux ! Jamais un Chinois ne sera philosophe. Quand je lis ce qu'on écrit partout sur les philosophes du Céleste-Empire, ça me fait suer !»

Combien le P. Aubry se fût réjoui, s'il lui avait été donné de voir, 50 ans plus tard, le sacre de plusieurs évêques et l'ordination de nombreux prêtres d'origine chinoise, disséminés partout dans l'Empire du Milieu ; n'est-ce pas la fondation si longtemps attendue de l'Eglise de Chine et la réponse de la providence !

Rentré en campagne, dans les premiers jours du mois de mai, le P. Aubry visite la station de Sin-Tchen, centre important de commerce. - «Dans la ville même peu de chrétiens ; aux environs, deux familles baptisées et quelques catéchumènes pour lesquels j'ai lutté et obtenu justice devant les mandarins. Ce succès m'amène beaucoup de païens, mais il faut se défier, car une foule de gens tarés ne demandent à être chrétiens que pour mieux couvrir leurs méfaits. Je devrai peu à peu fonder ici une résidence et un centre d'œuvres. Malgré tout j'étends le rayon de mes opérations. Si la moisson manque d'ouvriers, le bon Dieu y pourvoira sans doute». - Non loin de Sin-Tchen, il découvre un ancien catéchumène : «Il avait adoré, il y a 30 ans et appris quelques bribes de doctrine et de prières ; la rébellion l'a chassé, et il a oublié la religion ; revenu ici, il me reçoit et s'instruit, lui et sa famille. Il m'a fallu passer la fête du Saint-Sacrement en voyage, privé même du bonheur de dire la messe ; j'ai dû me contenter de faire, par la pensée, ma visite au Saint-Sacrement dans une église connue de France».

Dans cette famille revenue, à la foi, le P. Aubry célébra la fête du Sacré-Cœur auquel il avait consacré son district. - «Je ne puis même pas dire à mes hôtes, trop ignorants encore, ce qu'est pour nous le cœur de Jésus ; aussi je célèbre cette fête à peu près seul. Ceci ne m'attriste pas ; j'aime cette solitude spirituelle, et si misérable que je sois, je dois encore me dire : Je suis donc ici le seul qui connaisse un peu le cœur de Notre-Seigneur, et qui porte dans l'âme un peu de sa richesse, par cela même que je suis prêtre, que j'ai dit la messe ce matin, que je suis ici pour appeler les hommes à Notre-Seigneur, et que je prêche Sa Rédemption. Mais qu'est-ce qu'un homme planté au milieu d'un pays extrêmement païen ?... Il faut avoir passé par cette position pour sentir combien on est faible et mince. Et pourtant, si on porte en soi, par la grâce, par la foi, par la messe, par la puissance surnaturelle du sacerdoce, toute la force de l'Eglise qui est celle de Dieu - *Virtus Dei in salutem omni credendi* - est-ce qu'on ne porte pas aussi en soi toute l'espérance de l'Eglise pour ce même pays, et n'a-t-on pas soi-même le droit d'espérer qu'on y sera l'instrument de quelques miracles de la grâce dans les âmes, et d'une petite extension du royaume de Dieu ?»

«Tout appartient au démon dans le pays d'alentour ; on ne voit pas une maison où il n'ait ses superstitions ; on aperçoit, de ci, de là, dans la campagne, aux embranchements des chemins, de grossières niches en pierre, élevées au démon du lieu. Je me dis en passant : Je suis pétri de défauts, froid comme glace en piété, faisant mal tout ce que je fais, plein de retours vers moi-même et vers les choses terrestres ; cependant, malgré cela, je suis encore le dépositaire des richesses de Notre-Seigneur, je les promène par ces chemins, et le démon que voici dans toutes ces petites niches, surtout dans tous ces cœurs, doit se dire, en me voyant passer : Que me veut celui-ci ? Que vient-il troubler ma tranquillité ici ? - Cette pensée ne donne pas d'orgueil, au contraire ; par le contraste que l'on sent entre ce qu'on est par vocation et ce qu'on est par état intérieur, on est choqué de soi-même, on voudrait être meilleur, pour être à la hauteur de sa dignité et faire plus de bien. Car il y a le bien qu'on fait *ex opere operato*, et il y a le bien qu'on pourrait faire *ex opere operantis*, par ses mérites et ses vertus ; et celui-ci n'est pas indifférent». (Lettre, 4 juin 1880).

Cependant, au Tse-Hen, la persécution gagnait de proche en proche. Les mandarins, n'osant s'attaquer au P. Aubry, poussaient l'audace jusqu'à emprisonner les chrétiens sous ses yeux ; l'un d'eux était même condamné à plonger deux fois la main dans l'huile bouillante, et il en demeura estropié. - «J'apprends que mes chrétiens emprisonnés prient à haute voix, malgré les menaces de mort, et ne succombent pas à l'épreuve. *Gaudeamus !* Leurs souffrances porteront des fruits de salut pour le Tse-Hen. Ceci n'est pas un rêve de Perette ! Mais qu'on a de mal à gagner sa pauvre vie, Seigneur ! C'est à donner sa démission !»

Le P. Aubry consacra le mois de Juin, aux malheureuses chrétientés du Tse-Hen si éprouvées par la persécution. Impuissant à les défendre, poursuivi lui-même par la calomnie, les vexations, les menaces de mort, il demeurait au poste plus périlleux, soutenant et développant les œuvres naissantes, encourageant les chrétiens aux souffrances et, s'il le fallait, au martyre. - «Notre religion, répétait-il souvent aux Chinois qui voulaient faire adhésion au christianisme, notre religion a été persécutée à son origine. Vous voulez être chrétiens ? Voyez si, dès maintenant, vous vous sentez la force de subir les injures, les injustices ; si vous accepteriez d'être emprisonnés, battus, tués même pour votre foi ; si oui, je vous reçois comme catéchumènes». Et presque tous ces gens venaient à lui.

«Que le Père n'ait pas peur, lui dit un jour un nouveau chrétien. J'ai la foi ; je comprends qu'il faut sauver son âme. Que nous perdions notre patrimoine, qu'on nous chasse, qu'on nous tue, nous n'apostasierons pas !» - Dépouillées de tout, plusieurs familles disaient qu'elles n'avaient plus à craindre la pauvreté». De fait, au Tse-Hen, toute famille chrétienne ou seulement amie de la religion, était bien sûre d'être ruinée.

Aussi le P. Aubry, au plus fort de la persécution, pouvait-il écrire : «Même si un homme croyait espérer la paix sur la terre, un missionnaire en Chine pourrait-il avoir cette espérance ? Mes confrères croient que j'ai l'âme forte, capable de combats et d'épreuves. Qu'est-ce donc qu'une âme forte ? Car si, extérieurement, j'ai l'air de porter gaillardement mon fardeau ; le grand nombre d'inquiétudes que j'ai de tous côtés, me procurent des défaillances intérieures sans nombre. Je suis accablé à chaque instant. Ces tracasseries me poursuivent nuit et jour, troublent mon sommeil et ma prière. Dimanche, à la pointe du jour, une trentaine de satellites du Mandarin enchaînent devant moi mon hôte et l'entraînent. Je m'interpose... «C'est l'ordre du Gouverneur», répondent-ils. Ils emmènent avec lui un autre chrétien, pendant qu'une autre bande s'empare, dans le village voisin, de deux autres chrétiens. On les suspend, on les bat, on les jette en prison, puis on les conduit au prétoire comme des malfaiteurs. Le mandarin avait attendu ma venue pour faire cette vexation.

Naturellement, l'effroi est parmi les chrétiens ; je les rassure de mon mieux ; et à force de démarches, et surtout en m'appuyant sur les traités, j'arrive à délivrer mes hommes, le mandarin ne voulant pas, auprès du Gouverneur de la Province, endosser la responsabilité de cette affaire... C'est égal, un Bénédictin, un Trappiste, un Capucin, un Jésuite, c'est joliment tranquille ! Mais, preuve que je n'étais appelé à me faire moine, c'est que le regret de ne m'être pas fait moine me vient toujours dans ces moments de tracasseries, par le souvenir de leur tranquillité et de leur liberté de ces soucis : triste signe de vocation !» (Lettre, 30 juin 1880).

Enfin la persécution parut se calmer ; le mandarin accorda même un semblant de justice aux chrétiens emprisonnés et iniquement dépouillés. Dès lors, le P. Aubry pouvait rentrer, à Hin-Y-Fou et prendre un peu de repos. Hélas ! Il apprenait, en route, que des voleurs avaient dévalisé sa pauvre résidence : «Je n'ai plus de linge, plus un habit ; tout a disparu, même la provision de toile pour les enfants, sans compter les souvenirs de ma famille et de mes amis... Dieu soit béni de la perte matérielle ! Je ne regrette que mes souvenirs ; mais encore, que Dieu accepte le sacrifice que j'en fais, pour obtenir de Lui qu'il rende la paix à mes chrétiens !»

A Hin-Y-Fou, le P. Aubry était attendu par son ami et son confident, le P. Michel. «Il est venu passer avec moi les fêtes du Nouvel an chinois. Depuis cinq mois je n'avais vu figure française, ni entendu la douce langue de la patrie. Je l'ai retenu huit jours ; inutile de dire si un bavard comme moi, privé depuis si longtemps de toute conversation sur une foule de choses qu'il aime et dont il ne peut souffler mot aux Chinois, avait besoin de se soulager... Joie, causeries interminables, comment exprimer cela ! Et puis, quand on est privé de confession, la conscience est pleine de démangeaisons, comme une tête qu'on n'a pas peignée depuis huit jours !» - «Nous avons encore choisi la meilleure part, lui disait-il. Lorsque je pense que je suis attelé au chariot du bon Dieu pour porter l'Evangile, cela me donne un fonds de joie que les soucis ne sauraient atteindre, ni la crainte de l'enfer troubler. La vie du missionnaire n'est-elle pas pleine d'actes qui impliquent la charité parfaite» - Le P. Michel parti tout rafistolé, moi je reste dans mon pays sauvage pas plus triste qu'avant. Sa visite m'a fait grand bien ; mais vive la solitude quand même ; elle ne m'a jamais pesé ; aujourd'hui, elle me devient un besoin. Le Chinois n'est pas une société et n'empêche pas la solitude ; sa conversation importe peu, excepté au point de vue de l'instruction. Que le Sacré-Cœur me donne la grâce d'en convertir beaucoup, de faire de bonnes et solides chrétientés».

«C'est ma joie, dit-il encore, de penser que je mourrai seul, sans ami, loin de tout ce que j'aime sur la terre, sans consolation ni soin, sans une attention délicate et affectueuse, sans une main française pour m'épargner le contact de ces affreux Chinois, sans cœur ni sentiment, qui m'apporteront ma tisane, leurs deux pouces sales plongeant dans la tasse ; je les entendrai rire, se régaler dans la pièce voisine de l'horrible chambre où j'agoniserai ; ils spéculeront, près de mon lit, sur le peu qu'ils trouveront à piller de ma défroque. Si je meurs sans avoir vu un confrère depuis huit ou neuf mois, par conséquent privé des derniers secours et de tout autre sacrement que ma messe dite le matin, et si le P. Michel, accouru pour m'assister, n'arrive qu'une demi-heure après ma mort, juste pour me changer et empêcher les Chinois de toucher à ma carcasse ; si j'ai ce bonheur de plus, je mourrai alors en vrai missionnaire ; j'aurai trouvé la joie parfaite de saint François d'Assise !»

Dès les premiers jours de Juillet, l'intrépide missionnaire, après quelque jours à peine de repos, ouvre sa campagne d'été à Pan-La, au Tse-Hen. Il comptait visiter en paix et consoler les chrétiens de ce district déjà si éprouvé, lorsqu'il apprend que plusieurs familles d'une station voisine sont en butte aux plus graves injustices de la part du mandarin de l'endroit. - «Depuis leur conversion, écrit-il aussitôt à celui-ci, mes chrétiens n'ont essuyé que des injures et des outrages de

la part des païens. Ceux-ci ont d'abord essayé de les forcer à l'apostasie et aux superstitions, en les livrant au Prétoire avec mille menaces. Les chrétiens n'ont pas cédé. Alors on les a accusés de complot et de rébellion. J'ai porté plainte au Grand Mandarin ; celui-ci a affiché une ordonnance. Alors, les païens ont voulu s'opposer au culte des chrétiens, et même les chasser du pays. J'ai toujours répondu et fait répondre que mes chrétiens ne quitteraient pas. La religion que je prêche est reconnue bonne par l'Empereur. Mes chrétiens n'ont fait de mal à personne ; je veille scrupuleusement afin qu'ils ne blessent personne. Mais si les païens veulent les chasser, je ne céderai pas. Le Grand Mandarin connaît notre doctrine et nos usages ; il sait que nous ne venons ni mettre le désordre, ni blesser la justice. Il y a 200 ans que nous sommes en Chine, où nous a-t-on vu nous révolter ? Je prie donc le Mandarin de bien examiner...» - Il faut avoir été en Chine, ajoute le P. Aubry, pour comprendre saint Paul quand il parle de ses soucis, et se dit accablé par la sollicitude de toutes les Eglises. Nos soucis ressemblent aux siens en petit ; s'ils ne sont pas si grands, ils sont de même nature. Que Dieu me fasse la grâce de garder la paix de l'âme, et de profiter de ces tribulations pour mon salut et mon progrès spirituel comme pour la fécondité de mon apostolat». (Journal de Mission, 13 juillet, 1880).

L'attitude énergique du missionnaire aboutit heureusement à la mise en liberté des chrétiens emprisonnés. - «Puisqu'il en est ainsi, disent les païens, il sera plus court de tuer ce prêtre et tous ses chrétiens». - «Du reste il n'est bruit ici que des tyrannies et de la rapacité du mandarin ; il écorche consciencieusement son bon peuple. Il prend un homme ; ses gens le relâchent pour de l'argent et font courir le bruit qu'il y a ici un homme de Canton qui vole les enfants et arrache leurs yeux ; c'est tout juste assez bête pour être cru des païens et les effrayer. Pauvre peuple, crédule à tout ce qui est stupide, et incrédule à l'Evangile».

A Tché-Long, le P. Aubry consacre une semaine ; ce village, de 180 familles, est entièrement chrétien. «La foi entre bien facilement et comme naturellement dans ces âmes extrêmement simples ; les religions du pays sont si stupides ! Le grand danger n'est pas que la foi ne leur vienne pas ; c'est qu'étant très attachés à la terre, les chrétiens ne négligent leurs devoirs religieux dont la nécessité ne s'impose pas matériellement comme celle de cultiver la terre et de gagner sa vie. Encore, ce danger n'est-il grand que pour ceux qui ne sont pas baptisés ; les autres sont généralement très fidèles, et je les éprouve assez longuement pour obtenir ce résultat. J'ai fixé l'épreuve préparatoire au baptême à deux ans pour les plus instruits. Plût à Dieu que, dans les paroisses de France, le prêtre eût autorité sur ses fidèles comme nous sur nos chrétiens ! Mais il s'en faut de beaucoup, et sa situation est, au point de vue moral du moins, bien plus triste que la nôtre, si dure au point de vue matériel».

«Un trait qui date de trois jours. Un chrétien vient me voir et me parle d'une maison païenne où il a couché en route : «J'arrive et m'assied ; personne ne sait que je suis chrétien et je ne fais rien qui le manifeste. Cependant, au bout d'un quart d'heure, le maître de la maison, qui me regardait attentivement, m'aborde : «Frère aîné, n'es-tu pas un chrétien ? - Tiens, lui dis-je, il passe tant de monde ici, il n'y a pas un chrétien sur dix mille ; à quoi reconnais-tu que je suis chrétien ? - Je ne sais pas ; mais vous autres chrétiens, ça se voit sur votre figure et dans vos manières. Il y a des paroles que nous disons tous et que vous ne dites pas, vous ne regardez pas insolemment ; vous avez un air posé ; il y a un je ne sais quoi dans vos yeux». C'est bien vrai ; on voit, dans les yeux des païens, le démon fourgonner son feu horrible ; le contraste entre le bon chrétien et le païen frappe l'œil de l'observateur».

«Hier soir, je faisais une expérience qui se répète souvent. Arrivé au logis qui m'est préparé, je commence par un hécatombe des signes superstitieux : papiers de toutes couleurs collés ou pendus partout, couverts de signes cabalistiques ou de grossières images de dieux monstrueux. Le vent qui a la circulation libre partout, fait onduler ces papiers comme un champ de pavots ; les araignées y pullulent avec leurs toiles, rentrant dans leurs sombres cavernes et y tirant leurs cordages, quand arrive une alerte comme celle-ci. Un de mes orphelins de la Sainte-Enfance se charge de l'exécution. Le voyez-vous grimper partout dans les solives, arracher ces sales fanfreluches, débuser les araignées qui, de leur vie, n'ont eu pareille alerte... Il a un plaisir, mais un plaisir ! - «Père, encore un diable là-bas ! Père, encore deux... Attends toi, je vais te brûler ! - Prends garde, gamin, tu vas te casser le nez !» Les nouveaux chrétiens rient de ces plaisanteries d'enfant, eux qui, le matin même, étaient encore païens, du moins officiellement. Le Chinois tient peu, dans le fond, et pas du tout par le cœur, à ses religions fausses, aux bizarres superstitions qu'elles imposent et qui d'ailleurs ne l'obligent pas à corriger ses vices. Il les garde, non par principe de foi ou par attachement à ses dieux, mais par superstition et par peur des maléfices du démon. Quelle tendre dévotion ! Voilà l'unique sentiment religieux que j'aie pu encore découvrir chez le Chinois païen. Mes expériences ne sont pas pour démentir cette remarque si souvent faite, que le vrai sentiment religieux ne se conserve nulle part en dehors du christianisme. - Le salut naturel est bien plus difficile dans le paganisme et par la loi naturelle, depuis que Jésus-Christ est venu, qu'avant la Rédemption. Depuis la venue de Jésus-Christ la pourriture se met entièrement dans l'esprit humain, s'il n'a pas la foi pour s'en préserver. - *Vos estis sal terræ*. On peut dire, en un sens très vrai, qu'il n'y a plus de philosophie et de religion naturelle, car elles n'ont plus d'existence réelle, distincte et séparée, sinon chez nos rationalistes ; et ici elles deviennent l'infidélité positive ou l'apostasie. Car il faut un acte positif pour écarter, du domaine de la philosophie et de la religion, la lumière surnaturelle qui, de la première, doit faire la philosophie chrétienne, et de la seconde la théologie...» (Lettre, 28 août 1880).

Jusqu'au 10 septembre, le P. Aubry visita encore quatre chrétientés importantes. Il avait dû reprendre la lutte contre les persécuteurs du Tsé-Hen ; et ce n'était pas pour lui une mince consolation de savoir ses néophytes innocents des méfaits dont on les accusait. - «J'aime mieux vous voir victimes et innocents, leur répétait-il souvent, que victorieux et coupables, dût même encore la victoire définitive rester aux païens». Et l'exemple de son dévouement inlassable à les défendre les soutenait. On eût dit que le changement de vie, la vertu même des chrétiens exaspérait les païens, car beaucoup savaient bien à peu près pourquoi il faut être chrétien. «Mais autre chose est de savoir, autre chose de rompre avec les désordres moraux pour laisser entrer dans son cœur cette lumière céleste du Saint-Esprit, la foi qui fond les glaces de l'âme et purifie la vie intérieure. Pour cela, on doit rompre avec le vice, qui est le maître de la maison dans l'âme païenne ; c'est là une grande affaire, puisqu'il y faut la puissance de Dieu. Il ne faut pas croire que le païen, sachant notre morale, voyant notre vie et la conversion des mœurs opérée dans le fidèle par le christianisme, sera touché

et, ne se sentant pas la force d'imiter, aura au moins celle d'admirer. Non ! Il n'aura guère que la force de mépriser et de haïr, souvent jusqu'à la persécution. Même l'admiration de la vertu est une grâce et un don de Dieu».

Cependant, malgré la persécution qui sévit sur plusieurs points, l'impulsion est donnée, le mouvement vers le christianisme se généralise ; le P. Aubry va fonder des écoles, agrandir ses orphelinats, organiser de nombreux centres d'opération pour faciliter la visite régulière des chrétientés, lancer en avant de nouveaux catéchistes pour débayer le terrain. «Mon domaine s'étend tous les jours, dit-il ; et si la persécution ne vient pas renverser mon pot-au-feu, j'aurai, dans quelques années, de la besogne faite. A la grâce de Dieu ! C'est surtout dans l'affaire de la propagation de la foi qu'il faut compter sans les forces humaines et s'appuyer exclusivement sur les forces de Dieu». Du 10 novembre au 12 avril 1881, il entreprend la campagne d'hiver et parcourt, presque sans répit, plus de 15 stations. - «Il y a aujourd'hui cinq ans, écrit-il le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, que je suis arrivé à la Capitale. C'est toujours avec émotion que je retrouve cet anniversaire. Que de grâces de Dieu ! Que de signes de la protection de la Sainte Vierge sur moi, sur mes œuvres !» Et il va toujours de l'avant, joyeux d'arracher au paganisme quelques-unes de ses victimes. «Ceux que j'enverrai au ciel, dit-il, j'espère bien les retrouver un jour».

«Si isolée que soit ma vie - écrit-il encore à son ami, M. Josset (Chanoine de Beauvais) - au point de vue intellectuel, moral, spirituel, du côté de la civilisation, des confrères, et de tout ce qui m'intéresserait si je n'étais prêtre - *segregatus in evangelium Dei* - ne croyez pas que je sois triste. Pas du tout ! Gai comme le bouvreuil de M. Gossier (ami d'enfance et compagnon d'étude du P. Aubry), si ce n'est que le bouvreuil chantait toujours, et moi, je ne chante que quand je vois des confrères, c'est-à-dire deux ou trois par an. Mais il me revient des airs français que je fredonne en chevauchant et en courant à mes chrétientés.

O mon Dieu, ta parole est donc vaine...

Ciel natal, o patrie, o fontaines....

Vers la France ouvre-nous un chemin !¹

Ce refrain me prend souvent ; j'en suis comme suffoqué ; il m'a poursuivi pendant trois mois ; il s'y mêle un souvenir de Saint-Lucien qui me saisit l'âme... Il est des noms, et des figures dont le souvenir va pâissant et s'évaporant dans mon âme, comme les photographies que j'ai apportées de France. Mais mes meilleurs souvenirs sont tellement enfoncés dans mes racines, qu'ils font partie de mon tempérament et de ma nature ; pour les détruire, il faudra me détruire. Plus je m'éloigne de leur origine, plus ils deviennent puissants sur moi et pleins d'émotion. C'est ma richesse et ma ressource aujourd'hui, dans ce pauvre pays où il faut faire une telle dépense de forces intérieures, avec si peu de moyens d'en refaire sa provision. Il m'arrive parfois, en disant mon bréviaire à cheval, de lever les yeux et de rencontrer quelque groupe de maisons mêlées d'arbres et offrant quelque ressemblance avec nos hameaux de France. Vous n'imaginez pas la révolution que ça me fait dans le sang, le regret incommensurable qui me traverse la tête, et l'espèce de sanglot que je sens monter. Que voulez-vous ! On n'est pas homme pour rien ! Mais ce sont là des mouvements passagers, et, pour ainsi dire physiques ; c'est l'affaire d'une demi-heure. Plus on est vieux missionnaire, plus on est sujet à ces crises ; on n'en est pas moins joyeux dans l'ensemble... Un missionnaire ne vieillit jamais. - «Vous ne vieillirez jamais, vous, vous resterez jeune ! Lui disait un jour un de ses intimes» - L'abbé Vauchel. - «Ah ! nom d'un cœur ! répond le missionnaire, eh bien, c'est vrai ! Du reste, un missionnaire ne vieillit pas, au moins de vieillesse intérieure ; car qu'est-ce que le blanchissage des cheveux et le rétrécissement de la peau ? Ça empêchent-il d'avoir de l'enthousiasme, de sauter de joie, de garder toutes fraîches, toutes vivantes et toutes poétiques, dans son âme, les souvenirs et les affections de la patrie ? - Car on ne ramasse plus de ça par ici ; non vraiment. Du reste, un prêtre ne vieillit pas non plus ; il va vers la jeunesse éternelle ; et si nous nous revoyons, quand j'aurai 90 ans, je veux, devant vous, gambader encore, vous faire sauter, et vous raconter toutes les poésies que j'aurai vues, depuis notre séparation, dans les jardins de la divine théologie...»

«Au moment où je vous écris, ajoute-t-il, il y a cinq mois que je n'ai vu un confrère et que je vis en Chinois ; mais, prochainement, le lundi de Pâques, à la pointe du jour, j'enfourche ma mule pour la réunion annuelle - dix jours de marche ! La vie de rouleur me va si bien, que je ne puis plus vivre au logis sans être malade. D'autre part, je suis si bien déshabitué du régime alimentaire français, que mon estomac ne supporte plus le pain. Cependant, à l'automne dernier, on me donna de mauvaises poires ; j'en fis un pichet de cidre ; j'étais malade depuis quelques jours ; ce cidre, outre qu'il me fit, comme ressouvenir de la patrie, l'effet du paysage dont je parlais tout à l'heure, me rendit tout net appétit, sommeil et forces. Vive la France quand même ! Non pas celle de Gambetta, de J. Ferry, de Spuller et de P. Bert, mais la vieille France que tous les malheurs, j'espère, ne feront pas mourir !» (Lettre, 15 mars 1881).

Le P. Aubry célébra la fête de Pâques au milieu de ses chrétiens de Hin-Y-Fou ; le lendemain il montait à la Capitale pour la retraite annuelle. - «J'en suis revenu le cœur gros, comme toujours, écrit-il au P. Gréa, procureur de la mission. Si mauvais et si méchant que je sois, j'ai toujours une bonne part de mon cœur au pied du Pé-Tang. - L'Eglise cathédrale - Mais croyez à ma sincérité, plus je vais, plus je pars de Pé-Tang plein de bons desirs et de résolutions :

Adieu, Pé-Tang, adieu la ville !

Je ne regrette pas la ville,

Ni les Chinois qui sont dedans !

Naviguons !

Pendant cette retraite, il avait été décidé que le P. Aubry pousserait une reconnaissance sur le territoire de Pou-Gan-Tin, fermé, depuis 1877, par la persécution, le meurtre de 14 chrétiens et l'expulsion violente de toutes les familles converties. Il s'agissait de reconquérir droit de cité dans la ville, et, sur ce vaste territoire, liberté de circulation, et de prédication en règle. Mais avant de tenter une expédition qui présentait le plus grand danger, le P. Aubry devait attendre la solu-

¹ Chœur des Pèlerins - de VERDI - un des morceaux qu'affectionnait particulièrement M. Bargallo, maître de Chapelle de Saint-Lucien et artiste consommé.

tion des graves difficultés créées par cette persécution. Légalement, les principaux coupables devaient être punis ; mais on avait affaire à des hommes influents, défendus par le mandarin local. - Il faut dire qu'en Chine les traités avec la France rendent nécessaire la punition des persécuteurs, et que toute affaire doit se terminer légalement ; sinon, les persécuteurs s'encourageraient aux vexations et au crime et, par leur impunité sembleraient prouver qu'il est défendu d'être chrétien.

Le Gouverneur de la Province, d'accord avec Mgr Lions, avait délégué un Commissaire avec mission de faire justice ; six mois durant, celui-ci s'efforça inutilement de rappeler les autorités locales à leur devoir, d'obtenir réparation pour les chrétiens et liberté pour le missionnaire. Leurré par les belles paroles et les attermolements du mandarin local, il se découragea et abandonna la partie. - Le P. Aubry pouvait espérer que, grâce à cette démarche officielle, on ne poursuivrait plus les chrétiens, au moins pendant quelque temps, par crainte d'aggraver les crimes précédents ; mais l'échec du Commissaire fortifia les persécuteurs dans leur haine, et ils résolurent de fermer à jamais les portes de leur territoire à la prédication évangélique.

A son tour, le P. Aubry envoya un catéchiste intelligent et dévoué. Comme le Commissaire, il fut trompé par de belles paroles et des promesses de liberté. Au nom de Mgr Lions il avait aussi mission d'acquérir un terrain ; l'achat réalisé, un chrétien en prendrait possession et préparerait la voie au missionnaire. Peut-être le P. Aubry pourrait-il alors s'installer quelques jours à Pou-Gan-Tin, faire acte de propriétaire et de conquérant de la région au profit de la liberté de l'Eglise. - La renommée d'injustice, d'audace, de brigandage et de férocité des habitants de ce territoire, la guerre acharnée qu'ils faisaient au christianisme depuis des années, les massacres récents, tout commandait la plus grande prudence.

« Cette expédition me tourmente beaucoup, écrit le P. Aubry. Assurément je ne suis pas pressé de me faire tuer ; il sera toujours temps de mourir quand je me serai rendu un peu utile et aussi quand il y aura quelque persécution en règle, ce qui, après tout peut bien venir un jour. Pour le moment, le traité franco-chinois nous garantit une certaine tranquillité, sinon contre les mouvements populaires, du moins contre la persécution légale... Je veux passer quelques mois à Pou-Gan-Tin, écrivait-il à ses confrères, habituer ces gens farouches à voir mon nez, mes yeux glauques et ma barbe ! Si je meurs, le P. Michel versera, dans son gosier, les larmes de Médoc que j'ai gardées, et dira : Ce pauvre *Mô* était bien méchant, mais il avait de bons desirs ! » - Il voulait surtout éclaircir lui-même la situation ; sans doute il avait toutes raisons de croire qu'il serait mal reçu. - « Mais, disait-il, ils n'oseront rien de grave contre moi ». Il était accompagné du catéchiste Lo et d'une petite escorte. - « J'irai droit au Prétoire je présenterai les pièces officielles au Mandarin de Pou-Gan-Tin, lui disant : « Voilà les conditions imposées par les autorités supérieures, je viens prendre possession et ne sors d'ici que quand tu te seras exécuté ». - Mais laissons encore la parole au vaillant confesseur de la Foi ; malgré sa longueur, son récit est trop important et dramatique pour n'être pas reproduit dans toute sa teneur.

« Je partis après la fête du Sacré-Cœur, non sans avoir mis sous la protection du Cœur de Notre-Seigneur mon entreprise et ses conséquences. De Sin-Tchen, où j'ai droit de cité et où je m'arrêtai pour prendre des mesures et informer en secret, j'allai, en trois jours de marche précipitée, sur Pou-Gan-Tin ; je voulais arriver brusquement et empêcher que personne pût me précéder pour aviser les notables qui n'auraient pas manqué de soulever une émeute. Dès mon entrée sur le territoire de Pou-Gan-Tin, je reçus bien, chemin faisant, quelques insultes : *Diable d'Europe... Homme-chèvre... Homme à tête de chèvre*, etc. Mais cela ne compte pas ; je passai vite ; finalement, j'arrivai dans la ville le 6 juillet, sans encombre. On ne m'attendait pas ; les gens, sur leurs portes, ouvraient de grands yeux et se disaient : « Dis donc, n'est-ce pas un Européen, un diable d'Europe ? Que vient-il faire ? » En une demi-heure, toute la ville est haletante d'étonnement et de fureur. Je vais droit au prétoire du mandarin, lieu inviolable où l'on ne peut me toucher sans l'offenser et le compromettre lui-même. Le mandarin absent ne devait rentrer que le lendemain. En prévision du danger qui paraissait imminent, je demande un gîte dans le prétoire même - fort piètre baraque. Le substitut du mandarin me répond : « Je ne puis prendre cela sur moi ; je vais trouver pour le Père un asile dans une auberge ». Mais toutes les auberges me repoussèrent. On expédia un homme au mandarin ; lui, m'envoya ses politesses et protestations, avec ordre de me loger dans une pagode. C'était une ruse pour m'exposer à la fureur de la populace, tout en ayant l'air de me protéger ; une pagode n'est pas un lieu inviolable, mais une sorte de lieu public ».

« J'allai donc du prétoire à la pagode, vers 10 heures du soir ; on me donna un petit trou de chambre en planches mal jointes, portes et fenêtres en papier. Cinq chrétiens, venus pour me protéger, couchèrent sous la remise où se trouve la statue du dieu, entourée d'idoles monstreuuses - simples mannequins creux, en clisses de bambou couvertes de papiers peints ; la pluie, les rats peuvent leur déchirer la peau, leur estropier un membre, on les laisse se délabrer à volonté ».

« Cette nuit-là même, le mandarin dû correspondre à mon sujet avec les notables, et j'avais à peine quitté le prétoire que ceux-ci y venaient en grand nombre - démarche significative à cette heure indue. Sans doute on prit une résolution de connivence avec le mandarin, car je puis entendre, de ma pagode, le tamtam qui appelait le peuple et les rumeurs sourdes de la foule qui se réunissait sur une place publique écartée. Un de mes chrétiens assistait à ces scènes sans être connu. A minuit se tint la réunion - ces sortes de meetings sont d'usage, quand il y a une résolution à prendre, un coup de main à exécuter. Là il fut décidé, par acclamation, que la religion catholique ne pouvait avoir droit de cité, ni un Européen droit de séjour, et que le lendemain on se porterait à ma pagode, on me battrait et on me tuerait. Sur ce dernier point on s'accorda en principe, mais on ne s'accorda pas sur le mode de supplice, et c'est une des causes naturelles auxquelles je dois d'être encore vivant. Je parle des causes naturelles, car j'ai une foule de raisons de voir, en toute cette affaire, la main de Dieu : Notre-Seigneur veut sans doute que je vive encore un peu, pour me préparer mieux à la mort et, s'il Lui plaît, au martyre ».

« Les uns voulaient me tuer dans la pagode même, les autres dans la rue ; ceux-là me traînent jusqu'à la place du marché, en dehors de la ville, théâtre des exécutions officielles, ceux-ci me livrent à quelques gaillards spécialement payés pour ce genre de besogne ; d'autres enfin pensaient me laisser massacrer par la foule. Ce dernier avis prévalut en pratique ; pourtant, chaque parti prit des mesures particulières pour se débarrasser de moi ; en sorte que j'avais quatre ou cinq chances d'y passer. Ce n'est pas pour me vanter d'avoir été courageux ; mais comme Turenne qui dormait sur un

canon, la veille de la bataille, je passai une très bonne nuit. J'étais d'ailleurs extrêmement fatigué, et j'ignorais en partie le danger ; le matin même, quand je connus le projet des Chinois, je n'imaginai pas qu'ils osassent l'exécuter».

« Aussitôt levé, j'entendis encore le Tam-Tam ; et des crieurs hurlaient partout : « Ce matin, portez-vous à la pagode, on va battre l'Européen ! » - Les enfants commencèrent. Il faut connaître l'insolence et l'audace de l'enfant chinois pour se figurer ces scènes de sauvagerie. D'abord ils jettent une grêle de pierre, sur mon réduit ; puis ils entrent par bandes pour m'insulter. Mes chrétiens et moi, avions décédé, pour ôter le plus petit prétexte aux violences, de tout supporter sans dire un mot ! A sept heures, le substitut du mandarin vient me voir, en tenue officielle, soi-disant par politesse ; il s'installe près de la porte de la pagode, dans une avant-cour donnant sur la rue, comme pour me protéger ; donc, il connaissait le complot, et s'il n'agissait pas pour moi, il était complice. Sa complicité fut bientôt évidente et, en réalité, lui, son chef et les nobles, persuadés que j'allais être tué, ne prirent aucune précaution pour cacher leur jeu ».

« La visite du substitut fut le signal de la débâcle. Lui parti, on m'apporte à déjeuner ; mais la populace de lancer des poignées de terre sur mon riz ; je me passe de déjeuner. Les injures redoublent, on envahit mon réduit, on touche mes effets ; on me crie sous le nez : *Diable d'Europe... Homme-chèvre... Tête de chèvre !* avec le cri « Mehé-h », initiant le bèlement de la chèvre - c'est, en Chine, de temps immémorial l'insulte ordinaire contre les missionnaires. La foule augmente de moment en moment ; une trentaine de gredins prêts à tout, comme il y en a dans les villes chinoises, sont apostés avec de grands couteaux à l'entrée de la pagode par les partisans du meurtre dans la pagode. Les nobles, vêtus de longues robes de toile bleue, armés de leurs éventails, arrivent et se rangent avec calme et solennité dans l'atrium de la haute maison, - c'est la remise du dieu au fond de la pagode. Cet atrium, élevé comme une scène de théâtre, domine les deux ailes de la pagode : l'une d'elle renferme ma chambre qui ouvre sur la cour intérieure. Les notables s'installent là debout, froids comme marbre, se font des saluts, s'éventent et donne les signaux à la foule, J'avais fait ramasser rapidement mes effets, ma chapelle, mes papiers, et le chrétien chargé du ballot avait pu s'esquiver ; sans doute ne voulait-on pas me piller dans la pagode ; il sortit facilement de la ville, comme un de ces porteurs de marchandises si nombreux sur les routes chinoises ».

« Pour moi, j'avais caché mon bréviaire dans ma poitrine ; le livre de la prière devait être plus que jamais mon consolateur et mon compagnon ; j'étais seul dans ma petite chambre, assis sur le plancher qui, avec quelques poignées de paille, m'avait servi de lit. La porte est ouverte, je suis entouré de figures hideuses et féroces ; les insultes pleuvent, pourtant les coups n'ont pas commencé. Les notables font un signe de leurs éventails fermés ; aussitôt on démolit la cloison de ma chambre ! on me traîne dehors. Je crois bien qu'on devait me tuer là, dans la petite cour. Sans me laisser faire plus longtemps, je franchis le seuil de la chambre. Aussitôt une immense clameur retentit : « A l'œuvre, tapez, tuez-le ! » Pourquoi ne fait-on rien encore ? Je ne suis pas de petite taille ; je n'ai pas le regard timide, et quand je prends mon air grave, il paraît que j'impose le respect. Dire que le cœur ne me battait pas, ce serait mentir ; du moins, pour l'extérieur je n'ai pas bronché et mon assurance fut pour quelque chose dans mon salut pendant toute cette matinée ».

« Je sors donc lentement, sans mot dire, la tête droite, les yeux fixés sur la foule. On voudrait bien m'expédier ; mais chacun hésite ; il faut que quelqu'un commence et personne n'ose commencer. Arrivé dans l'avant-cour, je croise le substitut du mandarin, raide, compassé baissant les yeux à mon approche. Evidemment il ne criera pas à la foule : « Prenez-le, battez-le, tuez-le ! » Evidemment il ne me dira pas d'injures ; mais il y a des signes discrets, et le plus sûr des signes qu'un mandarin puisse donner à la populace en pareille circonstance, c'est de la regarder faire et de ne rien répondre à ces milliers de regards qui interrogent : « Pouvons-nous aller de l'avant ? » - Je lui demande son aide. Pas de réponse, visage de marbre ; sûr que je vais être tué, il ne prend pas la peine de cacher beaucoup sa complicité. Sa seule précaution est de ne faire aucun signe extérieur, de ne dire aucun mot assez compromettant, dont on puisse se servir contre lui ».

« Je me remets à marcher lentement vers la rue. Au milieu de l'avant-cour, bondée d'une foule hurlante et menaçante, je rencontre le premier mandarin de la ville en grande tenue - les mandarins prennent la grande tenue dans les cas graves. Je lui dis un mot ; lui, m'invite, d'un geste poli, à retourner à la maison inférieure, comme s'il avait à me faire une communication. Juste au début de l'émeute, il m'avait envoyé une lettre officielle, pour m'annoncer que l'ancienne affaire était conclue depuis trois jours, moyennant une indemnité - dérisoire - qu'il envoyait à Mgr Lions, avec l'attestation écrite que les chrétiens et le missionnaire jouiront désormais de la plus entière liberté. Je lui fais une réponse évasive, sachant pareille conclusion inacceptable, mais ne voulant pas, par mon refus, provoquer les fureurs de la foule. Déjà la veille, au prétoire, j'avais entendu le substitut exposer l'affaire à un de mes hommes ; celui-ci se garda d'exprimer son mépris, et répondit : « C'est cela, c'est cela ! » selon la politesse chinoise toute faite de mensonge et qui n'engage à rien. Il est providentiel que ce jour-là le mandarin ait été absent ; j'aurais dû lui dire mon point de vue, et c'eût été un prétexte à la colère du peuple. Aujourd'hui, je suis fort devant les grands mandarins, et puis affirmer, sans mentir à ma conscience - avant tout il faut être chrétien - que je n'ai pas dit aux païens un mot qui pût les surexciter. Je n'ai pas refusé d'adhérer à leur proposition, et s'ils avaient voulu la paix, je la leur apportais. Ils ont attesté par écrit que j'étais libre de circuler, de prêcher, etc. ; leur conduite montre la sincérité de cette assurance. C'est beaucoup de pouvoir produire une telle affirmation devant cette justice chinoise, menteuse, hypocrite, formaliste, qui ne cherche qu'à nous mettre dans notre tort ».

« Donc le mandarin m'expliquait sa conclusion, et la foule nous entourait, vociférant hurlant contre moi. Je me plaçai entre le mandarin et son substitut, les tenant tous deux par les habits ou par les bras - on fait cela dans les grandes circonstances, pour partager l'inviolabilité des fonctionnaires. Y eût-il un signal donné, fut-il donné par les mandarins et les notables ? Après une courte hésitation, j'entends crier partout : « Commençons, frappons ! » J'empoigne mes deux mandarins et les serre contre moi, non certes par tendresse ! Mais la foule nous presse de plus en plus. Heureusement, je la domine de la tête, et puis j'ai, bien harponnés, mes deux mandarins ; s'ils pouvaient s'écarter, mon affaire serait faite en trois minutes, le temps de m'écharper. Je dis et répète aux mandarins qu'ils me doivent protection et sont responsables ; ils ne répondent pas grand'chose. Nous restons là peut-être une heure ; je vois les notables donner les signaux et même les ordres à diverses reprises, et aussitôt la foule de se ruer sur moi. Des bêtes féroces me hurlent dans l'oreille : « Nous

allons te tuer, diable d'Europe ! Nous ne voulons pas de chrétiens ici ! Nous ne voulons pas de ta religion ! Nous ne voulons pas que les diables d'Europe viennent nous prêcher leur religion ; tuons-le, tuons-le ! » Un coup de poing m'arrive, puis deux, puis une grêle. Je fais remarquer au mandarin qu'on me bat en sa présence sans qu'il me protège. Un homme me tire par ma natte de cheveux ; il va me terrasser et je suis perdu si je tombe ; mais je fais face vivement à mes agresseurs et repêche les deux mandarins qui m'échappaient. Je leur dis que je vais me réfugier au prétoire ; ils répondent qu'ils m'en refusent l'entrée et que j'ai à sortir de la ville ; le premier mandarin me promet l'escorte de ses satellites, chose peu rassurante, les satellites étant ce qu'il y a de plus éhonté, de plus dépourvu de conscience ; ceux de Pou-Gan-Tin, entre tous, sont les pires ennemis des chrétiens».

«Je reprends ma marche vers la rue ; il me faut fendre les rangs pressés de la foule menaçante qui encombre la cour ; pas un regard de pitié ! A Paris, qui devient Chinois pourtant, j'imagine que les otages devaient rencontrer sur leur voie douloureuse, quelque visage ami ; ici, rien, rien, absolument rien que des regards sataniques au fond desquels on voit le diable installé dans les âmes et fourgonnant son feu. Du monde jusque sur les murs, sur les maisons, partout. Grâce aux deux mandarins que je ne lâche pas, je puis atteindre la porte extérieure de la pagode ; je la franchis et n'ai plus qu'un escalier à descendre pour être dans la rue. Le gros de la foule se trouve ainsi derrière moi, dans l'enceinte de la pagode et ne pourra sortir que lentement ; c'est ce qui me sauvera encore. Je descends ; la foule, voyant que je vais lui échapper, se précipite sur moi avec de grands cris et me bouscule avec mes deux mandarins ; le premier est renversé ; je le ramasse et le relève aussitôt. La foule, dans la rue, était moins serrée, et un de mes chrétiens avait pu amener ma mule non loin de l'escalier ; traîner jusqu'à elle mon mandarin, lâcher l'homme, enfourcher la bête et partir au galop fut l'affaire d'un instant. En détalant je vis la populace qui sortait à grands flots de la pagode pour me poursuivre».

«Pendant ce temps - je le sus plus tard - les mandarins et les notables étaient rentrés, pour se concerter et attendre le résultat de la chasse qu'on me donnait. Un seul de mes hommes était près de moi et conduisait la mule ; les autres étaient partis en avant, pour sauver mon bagage, m'ont-ils dit, plus encore sans doute pour sauver leur peau. Cependant, l'un d'eux, intelligent et adroit, était resté en arrière, observant, recueillant les noms et les documents, et aussi contenant la populace ; c'est lui qui m'a sauvé la vie, dans les circonstances que je vais raconter. Au moment où j'étais monté sur ma mule, il avait entendu le mandarin dire à la foule : «Conduisez le prêtre européen hors de la ville ! » Mot à double sens - pour moi : «Je te donne une escorte assez nombreuse qui te défendra, tu n'as rien à dire, et tu ne pourras pas m'accuser ! » - pour la foule : «Chassez-le, tuez-le sur la place du marché ! » Le peuple répond : «Oui, oui ! » et se lance à mes trousses comme une meute enragée».

«Me voici dans la rue. Devant moi peu de gens et pas des plus hardis, ceux qui n'avaient pas osé entrer dans la pagode. Mais la foule furieuse est sur mes talons, et une grêle serrée pierres, de tuiles, de moellons, commence à me tomber sur le dos. Par malheur la porte de la ville est très loin et, pour l'atteindre, il faut à un moment changer de chemin, enfiler une ruelle montante et difficile qui passe devant le prétoire. Eut-on l'idée que j'allais m'y réfugier ? Un cri se fait entendre : «Arrêtez-le, faites-le retourner, conduisons-le à la place du marché, c'est là qu'on le tuera ! » Devant les maisons regardaient des habitants relativement paisibles qui n'avaient pas pris part à l'émeute ; les uns se détournaient froidement ; les autres me regardaient avec une antipathie visible ; d'autres riaient ; certains me jetaient des pierres ou de la terre. Le sang ruisselait sur ma figure ; j'avais reçu au front plusieurs morceaux de tuiles dont je porte encore la trace ; mon épaule droite était fortement contusionnée. Un furieux, prenant la bride de ma mule, me fit retourner sur mes pas jusqu'à l'autre rue, ce qui me sépara de mon compagnon unique, et me ramena au milieu de la foule ; et la foule me poussait vers le marché. Quelle angoisse ! me voir seul, sans savoir où j'allais, ni si je trouverais une issue».

«Vous vous étonnez de me voir fuir la mort, malgré mon désir du martyre. Attendez et, pour le moment prenez-moi tel que j'étais, désirant fort bêtement échapper. - J'aperçois la porte de la ville et la place du marché : Voilà donc, pensé-je, où je vais mourir ? - Que faire ? Revenir en arrière ? Impossible, je suis trop en vue, exposé aux pierres. Me dérober par quelque cour ou jardin ? C'est peu probable, essayons pourtant. Je quitte la mule ; un goujat la prend et la conduit au grand trot vers le marché ; j'avise une cour grande ouverte et m'y précipite. Il y avait là des femmes et des enfants ; j'ai beau leur dire : «Ne craignez pas ! » Ils se mettent à hurler de peur. D'ailleurs la foule m'arrache de cette cour et me rejette dans la rue pour me pousser au marché. Je me cramponne à la haie d'un jardin ; on me tire de là encore et la haie me reste dans les mains».

«Je suis littéralement assommé des pierres ; la foule me cerne de toutes parts, impossible d'avancer. On me saisit par la natte ; plusieurs fois j'ai failli être renversé et foulé aux pieds. Etait-ce définitivement le lieu et l'heure de ma mort ? Je fis mon acte de contrition ; j'avoue humblement que je n'y avais pas encore pensé. Mon tourment, c'est que mon bréviaire et ma méditation se trouvaient en retard. Ah ! je me souviendrai de Saint Norbert que nous faisions ce jour-là».

«Analysant, après coup, mes impressions, je me souviens d'avoir ri, en voyant une femme s'étaler à plat ventre et le bec en avant, dans un de ces ruisseaux infects et de toutes couleurs qui sillonnent les rues chinoises. Je revois encore un petit garçon de 8 ans, assez beau pour un chinois, aux vêtements propres, au minois sympathique, tenant une pierre dans chaque main pour me lapider, parce qu'on lui a dit que les diables d'Europe viennent arracher les yeux et le cœur des enfants. Je le vois, dans un de mes moments d'arrêt, arrêté lui-même devant moi comme stupéfait ! Si son père était chrétien et me recevait dans sa maison, au bout d'un jour nous serions une paire d'amis ; il viendrait du matin au soir me tourmenter pour voir mes images et mes objets européens ! Encore un souvenir ; les coups que j'ai reçus n'étaient pas doux, mais pendant toute cette scène, je n'en ai éprouvé aucune douleur ; la cause naturelle est sans doute la préoccupation, l'anxiété ; on m'aurait tué, je crois, sans que je sentisse la souffrance».

«Cependant, on crie avec plus de rage que jamais : «Au marché, au marché ! » Et me voilà encore poussé par la foule. Mais cette fois c'est une torture plus pénible que n'importe quel supplice : on commence à me déshabiller. M. Muller, massacré à Hin-Y-Fou en 1866, fut entièrement dépouillé après sa mort, jeté nu hors de la ville, au bord du chemin ; une pauvre chrétienne d'ici me raconte souvent qu'elle alla chercher son cadavre, l'entoura d'une toile grossière et le fit enterrer là sans cercueil. Je crus qu'on allait m'infliger une humiliation semblable, même avant de me tuer ; on arrachait

mes habits pour aller plus vite ; mon bréviaire tombe à terre, je puis encore le ramasser et le cacher vite dans ma manche. Déjà ma grande robe grise est à moitié ôtée ; heureusement on s'arrête ; je puis la rajuster encore, tout en avançant vers le marché. Nous y sommes enfin, et je puis mesurer de l'œil l'espace qui me sépare du lieu où je vais donner le spectacle de ma mort, les cris de la foule ne me permettent pas d'en douter. Tout à coup j'aperçois, à l'extrémité de la place, mon guide qui a retrouvé ma mule et me fait signe d'accourir. La foule débouche sur la place ; des pierres m'arrivent par-dessus les murs. Heureusement, un chrétien de mon escorte à la bonne inspiration de haranguer les gens qui se pressent à la porte de la ville ; il les contient un instant, et retarde assez la masse du peuple pour me permettre de prendre une résolution. J'ai de grandes jambes, en quelques secondes je suis au bout de la place, j'enfourche ma mule et je pars au galop. La foule me poursuit encore ; elle hurle, lance des pierres qui ne m'atteignent plus ; je suis sauvé ! - L'adresse et la harangue de mon chrétien, l'absence des notables qui n'étaient plus là pour donner des ordres, fit hésiter la foule un instant. Je dois mon salut à ce moment d'hésitation sur le marché, comme déjà je l'avais dû à l'hésitation des notables à la pagode. Cinq minutes plus tard, la foule se massait de nouveau et s'encourageait d'elle-même : j'y passais ! A deux lieues de la ville, je fais l'appel de mes gens et de mes bagages ; rien ne manquait qu'une couverture et quelques vêtements perdus dans la bagarre».

«Mandarins et notables attendaient impatiemment dans la pagode la nouvelle de ma mort ; ils furent fort déçus de me savoir échappé. Le mandarin craignant une affaire, m'envoya trois satellites, soi-disant pour me conduire, et me protéger, m'apporter ses politesses et ses offres de service ; ils arrivèrent au milieu de la nuit au village où je couchais. Plus tard encore, deux autres satellites rapportèrent ma couverture en loques, et demandèrent avec empressement si on m'avait volé autre chose, - je m'étais blotti, faute de couverture, dans la paille. Je ne leur parlai pas, d'autant que mes blessures, peu graves du reste, me faisaient souffrir. Mes gens commençaient à répondre des mensonges ; j'en tirai un à part, lui défendis de mentir et lui traçai une ligne de conduite : «Tu répondras : le Père est souffrant et ne peut vous voir ; faites ses compliments à votre maître ; nous verrons à Hin-Y-Fou quels effets nous manquent. - Enferme-toi dans ces réponses ; et pour le reste ne mens pas ; parle évasivement et poliment. Demain, nous partons avant le jour, très brusquement et à grande vitesse».

«Le Chinois ne peut dire une chose sans mensonge ; le Chinois chrétien en dit moins, mais encore beaucoup ; le catéchumène a un mal terrible à se mettre dans la tête que l'homme ne doit pas mentir. Il n'y a ni diplomatie, ni politique, ni affaire, ni commerce, ni amitié, ni inimitié, ni délibération, ni dispute, ni séparation, ni retour, sans mensonges. Ce voyage a fait du bien à mon nouveau chrétien dont la conversion est pour moi une conquête importante. Les premiers jours, il voulait, dans nos délibérations, m'obliger à dire ou à faire dire des mensonges. Voyant que je refusais, il s'impatientait : Le Père ne comprend pas les usages du pays, disait-il ! » Quand il me vit consciencieusement battu, mais refusant toujours d'user de mensonges pour aggraver le cas des païens, et que je lui eu répété : «Ce n'est pas que je ne comprends pas vos usages, mais ma conscience ne peut les accepter ; c'est toi qui ne comprends pas la loi de Dieu». Alors il fit aux autres cette réflexion : «Les Pères ont le cœur droit, et le christianisme est une religion de conscience ; ce n'est pas comme nos religions chinoises qui sont des religions d'extérieur». - Cet hommage rendu à notre foi, il faut, pour en comprendre la valeur, avoir vu les tristes religions païennes ; je l'ai entendu bien souvent dans des bouches chrétiennes et païennes ; certes, il n'est pas nécessaire pour confirmer ma foi, mais il aide toujours à me consoler, à me rendre fier d'être chrétien, à réveiller en moi les saintes joies d'appartenir à la France catholique et à l'Eglise».

«C'est peu glorieux, dira-t-on, d'avoir, en définitive, évité le martyre. Mais d'abord *Homo sum et nihil humani a me alienum, puto*. Il n'y avait pas dans cette foule un regard de pitié ; absence de compassion totale. Je n'ai vu qu'un regard sans haine, celui du petit garçon qui avait une pierre à chaque main, et dont les yeux furent sans doute surpris de rencontrer les miens. J'avais peut-être cinq ou six mille hommes et enfants à mes trousses, et j'étais seul ! On n'est pas fort contre un peuple, et, en Chine, on gâte tout en tenant tête aux émeutes ; il faut se tenir droit, calme, en imposer, s'esquiver lentement, et, une fois hors de la foule, jouer des jambes. Aurais-je dû attendre et provoquer le martyre ? Non. On nous fait un devoir de fuir et on a raison. J'avoue, du reste, que pendant toute la scène, il ne me vint pas à la pensée que la mort vers laquelle on me traînait, pût être le martyre ; je la trouvais si prosaïque, si peu idéale ! Je m'y sentais bien peu préparé, et la pensée de l'éternité me faisait peur. Enfin, le souvenir de mes parents ; de mes œuvres, de mes chrétiens et de mes enfants, me faisaient désirer d'échapper. Au fond, eût-ce été un martyre en règle ? Je n'en sais rien ; mais je sais bien que je souffrais pour l'Eglise, pour la propagation de la foi ; et mes chrétiens ont entendu des notables leur dire, sans les connaître : «Ce prêtre d'Europe vient ici prêcher et bâtir une église ; nous ne voulons pas de cela ! »

«Aujourd'hui, je ne regrette pas d'avoir eu la vie sauve, mais j'espère pouvoir, quelque jour encore, souffrir davantage et témoigner, avec mon sang, que notre foi est la seule vraie - *Pro nomine Jesu contumeliam pati*. Je suis revenu avec la résolution de me préparer un peu mieux que je ne l'ai fait, à cette grâce ineffable du martyre. Je vois bien que Dieu est délicat dans ses choix et exige une grande sainteté de ses élus. J'ai manqué mon coup ; donc à plus tard ! Je sais que je dois être occupé, tant que j'aurai la santé, à ces besognes fatigantes et lointaines d'avant-garde et de combat ; c'est là qu'il y a des chances de finir quelque jour par le martyre ! J'espère d'ailleurs que ma débâcle sera un excellent argument, pour exiger réparation en justice, et garantie de liberté pour mes œuvres et mes chrétiens» (Lettre, 14 juillet 1881).

Le P. Aubry destinait à sa famille et à son curé le récit de cet épisode sanglant qui avait failli le conduire au martyre ; il ne permit pas que cette relation sortît du cercle de ses intimes. - «Je ne veux pas que ma lettre soit colportée, ni surtout qu'on fasse du bruit de ce récit ; il est pour les amis, et je tiens essentiellement, à ne voir ni ma prose ni mon nom imprimés. J'ai remarqué d'ailleurs que ces sortes de récits ne font plus de bien quand ils sortent de l'intimité». - Sa grande humilité avait horreur des indiscretions de la Presse. Dans sa joie d'avoir essuyé le feu de la persécution pour le nom de Notre-Seigneur, et faisant allusion à l'épisode dont il venait d'être le héros, il écrit à la Mère Maxence : «Le lien spirituel qui s'est formé entre votre vie et la mienne est trop étroit, et la joie qui m'est venue ces jours-ci est trop grande pour que je néglige de vous la faire partager... Si j'étais près de vous, nous ferions une petite fête, avec prêchement, communion,

salut et même dîner. Je suis loin de vous, réjouissez-vous avec moi et notre mère qui est au ciel ; et faites-moi, à vous toute seule, une petite fête tout intérieure, au moyen d'une bonne visite au Saint-Sacrement, d'une bonne litanie du Sacré-Cœur... C'est égal, après que j'eus échappé à mes païens, je pensai à notre Mère sainte Angèle qui riait de moi là-haut, et je lui dis : «Encore un peu, j'allais vous rejoindre, et je passais avec ma palme devant vous qui n'êtes que vierge ; nous n'en aurions pas moins chanté un bon *Te Deum* ensemble pour fêter mon arrivée avec vous, et nous aurions certainement été placés près l'un de l'autre !» - J'ai manqué mon coup, mais patience, l'avenir est long, et ceci prouve qu'il y a encore place pour le martyr en Chine ; j'ai d'autant plus d'espoir de finir par là ma bougresse de vie, que je serai toujours occupé à des besognes fatigantes et lointaines. Donc en avant deux !»

«N'en perdez toujours pas l'occasion, ma petite sœur, de prier et de faire prier pour moi ; car c'est ma force. J'ai eu tant de peines depuis deux ans, que je devais tomber dessous : si je les ai portées encore assez vaillamment, je le dois aux prières de plusieurs bonnes âmes qui me servent de contreforts. J'ai eu un bon mois du Sacré-Cœur - c'est le patron de ma chapelle, qui est une grange nue, carrelée de terre, sans plafond ni fenêtre, avec une table en bois blanc mal équarri pour autel. Vive la joie ! Si je pouvais seulement avancer un peu ici l'œuvre de l'Évangile, puis aller porter mes os dans quelque coin encore barbare pour y servir, par une mort comme celle que je viens de voir de si près, de première pierre à l'Eglise, ne serais-je pas bien heureux ?» (Lettre, 13 juillet 1881).

A son ancien compagnon d'études du Séminaire Français - le P. Duponchel - qui le félicitait d'avoir été maltraité à Pou-Gan-Tin *pro nomine Jesu*, «est-il possible, répond le P. Aubry que ce vieil ami ait retrouvé dans son vieux cœur, le vieux coin où, dans ce temps-là, nous avions pris une place et fait notre nid, les thèses de Franzelin servant de duvet. Alors, comme ça, pauvre Père, vous vous êtes souvenu d'avoir connu jadis, il y a bien longtemps, un pauvre diable qu'on appelait Aubry ! ...Quand j'eus reconnu que c'était vraiment vous qui veniez me visiter dans ce pauvre coin perdu et lointain de la Chine où je vis seul, et encore seul, et toujours seul - *Sicut nycticorax in domicilio* - ça me fit un effet lacrymal que vous comprendrez mieux, pauvre ami, si, quelque jour, exilé, persécuté, entouré d'inimitiés, de calomnies et de menaces, inquiet pour les œuvres auxquelles vous aurez donné votre vie, vous recevez tout à coup la visite et les consolations d'un ami du temps passé, envoyé tout exprès par les bons anges, le vôtre et le sien, entendus entre eux pour vous procurer ce fortifiant. ...Non, je ne veux pas mourir sans vous dire que je me souviens de nos belles années de Rome, et que ce souvenir, poétisé, et comme attendri par le lointain dans lequel il s'enfonce, produit en moi l'émotion la plus complexe, la plus étrange, la plus indéfinissable ; tellement que je ne puis plus m'arrêter à ces pensées d'une manière fixe, et que j'en viendrai à ne pouvoir plus les supporter. Vous connaissez le drôle et son imagination ; vous comprendrez donc cela....»

«Vous décrire le trou où me voici, vous raconter ma vie de chaque jour, ce que j'espère et ce que je crains, j'y renonce d'emblée ! Je vous conterai tout ça quand je vous reverrai, c'est-à-dire au ciel. Si les païens m'envoient, comme c'est possible, parmi les martyrs, et que vous soyez chez les confesseurs, nous ferons une pétition à ce pauvre bon saint Pierre, de nous mettre au bord, vous, de votre société, et moi, de la mienne, pour causer un brin. Comment voulez-vous qu'on ne se reconnaisse pas au ciel les uns les autres, puisque parmi les joies de la terre, qui sont une petite adombration de celles du ciel, la meilleure c'est de se souvenir les uns des autres ?...»

«Vous avez donc appris mon échauffourée à Pou-Gan-Tin. J'en suis revenu avec l'intime conviction que ce sont là des prémisses, et que je finirai par quelque tour comme ça. Cette conviction, je l'ai eu dès l'enfance, mais plutôt sous forme de désir dont je n'espérais pas la réalisation. Quand j'entendais, à Saint-Lucien, à Beauvais, à Rome, lire, au Martyrologe : «En tel lieu, un tel trucidé pour la foi !» je pensais : «Et dire que ça ne cuit pas pour moi !» Aujourd'hui, les chances se rapprochent vraiment ; j'ai espoir, et même mon arrière-train a crainte que ça ne m'arrive. Chose curieuse, pensant à l'éventualité, pour moi, d'un supplice infligé par les païens, je m'étais toujours demandé comment l'arrière-train supporterait la souffrance. La réponse de Notre-Seigneur est venue ce jour-là ; c'est pourquoi je le regarde comme mon apprentissage : sitôt après la scène et depuis, il m'a été impossible de retrouver, parmi les impressions intérieures où j'ai dû passer, le sentiment d'une douleur physique. J'en ai rapporté surtout le désir de me préparer un peu mieux à cette grâce inénarrable. Dites donc, si j'allais vous obliger à vous agenouiller un jour devant mes autels ! C'est moi qui rirais bien de vous voir enfin me respecter un brin ! Oui, mais ce jour-là je ne riais pas du tout et je dois confesser que je m'en allais bien malgré moi sur cette place d'exécution où me poussait la foule à coups de pierres et de tuilons !...»

Enfin, a un ami, qui le félicitait d'avoir souffert pour le nom de Jésus, le P. Aubry écrit encore : «Merci des pieuses et douces choses que vous m'écrivez ; vous exagérez mon mal et surtout mon mérite. Mais rien que l'envie de recevoir de si aimables lettres donnerait le désir de recommencer l'escapade. J'ai eu la peau entamée, mais les blessures étaient peu graves ; il n'en reste que des contusions. Je crois cette équipée aussi réussi que possible, pour donner occasion de vaincre, avec de l'énergie et de la constance. Déjà le mandarin de Pou-Gan-Tin a été dégradé... Croyez bien qu'au moment même où l'on me battait je me rappelais le mot de l'Écriture : *libant gaudentes pro nomine Jesu contumeliam pati*. Il n'est pas douteux, j'ose dire, que mon expulsion est bien *pro nomine Jesu*, car l'affaire est nette de tout mélange et de tout soupçon ; s'il y a une affaire de religion, c'est bien celle-là. Ce n'est pas 50 fois, c'est 500 fois qu'on m'a hurlé dans l'oreille, à deux centimètres et moins encore : «Nous ne voulons pas de ta religion ; ne reviens jamais prêcher ici ; personne ne se fera chrétien, nous ne le souffrirons jamais...»

«Si on vous chasse d'une ville, a dit Notre-Seigneur, fuyez dans une autre». Mais cette parole n'a pas empêché l'apostolat catholique de faire de nouvelles tentatives sur les lieux d'où on les chassait. Aussi à son retour de Pou-Gan-Tin, et méditant cette parole de Notre-Seigneur, le P. Aubry écrivait : «Les traditions de l'apostolat nous montrent que le sens du mot de Notre-Seigneur n'est pas de nous défendre de revenir dans cette ville ; mais, d'après les Commentaires sacrés, l'apôtre doit ordinairement chercher à sauver sa vie pour se conserver, soit aux autres chrétientés, soit à cette méchante ville elle-même, pour y revenir au moment propice... Chose curieuse, ajoute-t-il encore, j'ai certainement reçu plusieurs centaines de pierres, et bien lancées, et de bons coups ; je n'ai pas le souvenir d'avoir ressenti de la douleur physique, sinon après la bagarre. J'avais qu'une inquiétude : pourrais-je supporter les coups ? Cette aventure est la ré-

ponse de Notre-Seigneur, et je suis revenu plein d'allégresse, avec je ne sais quelle espèce de certitude intime que, plus tard, quand je serai mieux préparé, quand j'aurai bien purifié mon cœur et aplati mon orgueil, le bon Dieu voudra bien accepter ma vie, et l'entasser dans ce pilotis sur lequel sera bâtie un jour la société chrétienne en Chine». (Lettre, 6 septembre 1881).

CHAPITRE XXIII : LES DERNIERS TRAVAUX. - LA MORT.

Le drame de Pou-Gan-Tin fait époque dans la vie du P. Aubry. Dès lors, ses écrits et ses travaux sont empreints d'un cachet d'élévation surnaturelle vraiment admirable. De toutes parts et progressivement, les angoisses fondent sur son âme, plus nombreuses, plus écrasantes. Mais aussi des forces morales croissent dans les mêmes proportions ; on sent chez lui une puissance de souffrir qui grandit avec le temps, une trempe d'énergie qui lui fait embrasser la douleur jusqu'à en mourir. Les fatigues, les peines, les persécutions qu'il lui en coûtera désormais pour rallier son troupeau, relever les courages, instruire les catéchumènes, ajouter à la petite armée de l'Evangile de nouvelles recrues, nous ne les racontons pas. Certaines choses ne se décrivent pas ; on ne peut les comprendre à moins d'être sur place ou d'entendre des témoins oculaires.

«Si la vie de l'homme est un combat - écrit-il à son curé - quel nom faudra-t-il donner à celle du missionnaire ? Encore, notez qu'ayant des forces et de grandes jambes, j'ai reçu en partage et pour paroisse des espaces de terrain dont l'immensité est pour moi une angoisse et mon tourment de tous les instants ; car il m'est impossible de bien soigner. Depuis deux ans, j'ai plus fatigué que dans toute ma vie antérieure depuis ma naissance... Impossible de vous détailler mes tribulations ; depuis six mois surtout, je suis sous le pressoir, en voyant mes chrétiens persécutés. Mais les vexations leur sont utiles, et puis, les peines servent à me détacher, à me faire sentir que Notre-Seigneur est toute mon espérance. Il n'a pas manqué jusqu'ici de me soutenir... Adieu ! Vive la joie que j'ai et les pommes de terre que je n'ai pas !»

D'intuition et à considérer les événements, il pressentait une recrudescence prochaine de persécution. - «Jusqu'à présent, dit-il, les traités nous garantissent une certaine tranquillité, sinon contre les coups de main et les mouvements populaires ; du moins contre la persécution légale. Que les traités soient abolis, alors notre fortune sera faite. Si je vis un peu longuement, il serait bien étonnant que je n'essuie pas quelque gros orage ; surtout, il y a ce danger toujours un peu imminent d'une rébellion populaire contre la dynastie actuelle qui est d'une légitimité contestée et peu aimée des Chinois... Un reste de sagesse a jusqu'ici empêché nos gouvernants français de donner le mot d'ordre aux mandarins et de couper le léger fil qui nous rattache au traité de 1860. Mais ils lâchent progressivement la bride ; nous courons, en Chine, à une débâcle parallèle et proportionnée à celle qui se prépare en France. En attendant, mandarins et lettrés essaient graduellement contre nous jusqu'où ira leur impunité, et à quel point la France poussera ses complaisances pour nos persécuteurs. A la grâce de Dieu ! Travaillons sans peur et sans tristesse».

«Je suis revenu de Pou-Gan-Tin, écrit-il encore au P. Michel avec l'intime conviction que j'aurai l'honneur de donner ma vie pour l'Eglise : *Hosanna in excelsis* ! J'ai de ceci une foule de petits signes intérieurs qui datent de loin dans mon passé. Ce sont peut-être des illusions. Je pense du reste à tout ceci tranquillement, et ne suis inquiet que de me voir si peu, si mal préparé. Cher P. Michel, gardons notre cœur bien pur et notre conscience bien nette, pour recevoir cette terrible visite ; or je crois que si elle vient, elle sera terrible. Si chacun de nous est seul pour la recevoir, ne perdons pas la présence intérieure de Notre-Seigneur au fond de nos âmes, il nous tiendra lieu de compagnie, et ce sera au fond même de notre cœur que nous ferons notre visite au Saint-Sacrement, quand nous nous verrons entourés de bêtes féroces. Si j'y passe avant vous, c'est à vous que je demande ce doux service d'écrire à mon frère et à mes parents. La seule pensée de leur peine, si je mourais, serait ma principale douleur, avec la pensée de mes orphelins... Vous allez rire de me voir faire ainsi du sombre ; c'est que toutes les nuits je suis dans ces idées...» (Lettre au P. Michel 1881).

Au moment de reprendre la campagne le P. Aubry est arrêté par une affaire aussi épineuse qu'étrange. Un apostat, marié à une chrétienne et comblé jadis de bienfaits par la mission, s'efforçait depuis longtemps, et de connivence avec les notables païens du Tse-Hen, de fomentier la persécution dans ce district. A bout d'expédients, et usant d'une ruse diabolique pratiquée dans la région et qui aboutit ordinairement à un procès entraînant la ruine totale, souvent même la mort de celui dont on veut tirer vengeance, il détermine sa femme à s'empoisonner dans la maison du missionnaire. - «Deux fois, raconte le P. Aubry, le catéchiste, pris de soupçon, lui ferme la porte. Une troisième fois, elle pénètre dans la cuisine ; elle vient, dit-elle, d'absorber une forte dose d'opium. On ne la croit pas d'abord ; tout à coup l'opium se déclare avec violence ; elle se dit repentante et demande à se confesser. J'accours ; en quatre minutes elle a perdu connaissance, et je ne puis la confesser ; je puis l'absoudre et lui donner l'extrême-onction ; elle meurt malgré les contre-poisons, me laissant là ses trois enfants. Son mari vient, pleurniche, trouve sur sa poitrine une lettre placée là par mon ordre et dans laquelle je lui fais dire : «Jadis, j'étais pieuse et voulais sauver mon âme ; c'est toi qui m'as mise dans le mauvais chemin et poussé à m'empoisonner pour effrayer le Père ; Dieu me punit, je vais mourir ; fais pénitence de tes péchés ou tu seras puni plus sévèrement que moi». - Cette lettre impressionne son mari ; il avoue son crime et promet de se convertir. Heureusement, dans cette circonstance, le mandarin a reconnu la vérité et m'a donné raison. Mais le misérable renégat travaille avec plus d'acharnement que jamais contre les chrétiens, dans sa rage de n'avoir pas réussi contre moi».

Cette affaire inquiétante réglée, au grand désappointement de son ennemi personnel, le P. Aubry reprend ses tournées apostoliques. Ce n'est pas qu'il soit guéri ; sa santé, déjà fort éprouvée par l'insalubrité d'un climat humide et brûlant et par les grandes fatigues d'un apostolat laborieux et difficile, a subi un sérieux ébranlement à Pou-Gan-Tin. - «Depuis mon escapade, dit-il, je ne suis guère crâne, un jour bien, deux jours mal ; il faudra user sa bête comme ça ! Tous les jours je reçois des listes de familles qui veulent adorer. Avec un pareil district et une besogne croissante, comment ne pas s'éreinter ? Mon rêve serait d'avoir ici un de nos petits curés chinois pour tenir la maison et les enfants, pendant que je roulerais». - Dès lors, et après une épreuve de deux ans, il commence à baptiser ses premiers catéchumènes. - «Quelle consolation, de voir la foi solidement installée dans ces pauvres âmes ! J'ai la réputation d'être lent à baptiser ; Monseigneur m'approuve ; on ne se précautionne jamais trop contre l'infirmité de ce peuple grossier, toujours prêt à re-

venir à ses superstitions extravagantes. Malheureusement, j'ai la persécution de divers côtés... Je le sens de plus en plus, la paix n'est pas de ce monde ; je passerai ma vie à me tourmenter sans repos, heureux si ce n'est pas sans fruit !»

Le 7 octobre, le P. Aubry interrompt ses courses apostoliques, et en toute hâte, revient à Hin-Y-Fou ; il va recevoir son évêque, et c'est pour lui une grande joie. Mgr Lions visite la mission, parcourt les chrétientés, donne la confirmation à de nombreux néophytes. Partout les chrétiens s'empressent autour du Grand Maître de Religion, réconfortés par sa présence, fiers d'un prestige auquel les païens eux-mêmes ne peuvent se soustraire. Vivement touché des progrès de l'Evangile dans ces régions jusque-là si déshéritées, l'évêque ne se lasse pas d'admirer chez le P. Aubry, cette énergie, ce zèle dévorant qui n'a d'égal que sa grande compréhension de l'apostolat et sa haute vertu sacerdotale.

Les dernières semaines de l'année furent consacrées aux stations de Ken-Kia, de Yang-Liou, de Se-Koung et de Sin-Tchen. - «Hélas ! écrit-il le jour même de son retour - 31 décembre 1881 - Dieu soit béni, rien ne peut nous séparer de son amour ! Tout est perdu au Tse-Hen ; la persécution recommence plus violente que jamais. Belles protestations, politesse, apparence de légalité, calomnies infâmes, affectation de nous réduire par les vexations, rien n'est oublié. Quelle ressemblance avec la persécution légale qui se poursuit en France ! J'ai du moins la consolation de voir mes chrétiens inébranlables ; j'en pleure de joie dans ma peine !»

Mais quelle douleur pour le Père de voir «tous ses chrétiens du Tse-Hen battus, dépouillés, condamnés à la prison et à recevoir, chaque jour, 100, 200, 500 coups de rotin. D'un seul coup, 35 familles réduites à la dernière misère par les frais des procès les plus iniques ; il faut les aider, jeter des sapèques à tous ces affreux vautours du prétoire : satellites, gardiens de la porte, scribes, pour satisfaire leur rapacité qui ne peut se comparer, dans sa bassesse et son impudence à rien d'analogue en Europe».

D'autre part, à la suite de l'attentat de Pou-Gan-Tin, Mgr Lions ne pouvait obtenir du Gouverneur de la Province ni sanction, ni garantie pour les chrétiens. - «Le mandarin de Pou-Gan-Tin nie tout : on n'a pas persécuté les chrétiens ; ce sont les chrétiens qui ont soulevé l'indignation bien légitime des païens. Je n'ai été ni chassé, ni insulté, ni battu ; j'ai menti et calomnié cet excellent peuple ; je me suis blessé moi-même au front. Au contraire, j'ai provoqué la foule par mes insultes ; et la foule, plus sage que moi, m'a laissé sortir en paix, et m'a même remis sur ma route. Quelle farce indigne. Je disais ici à mes chrétiens, en leur parlant de cela : «Voilà la conscience païenne ! Si vous n'aviez pas la foi, ce serait à vous la donner, de voir comme, en dehors du christianisme, il n'y a ni conscience ni pudeur dans l'injustice».

Partout le P. Aubry observe des pronostics inquiétants. - «J'attends, dit-il, avec calme et confiance en Dieu qui peut nous sauver et qui, s'il donne au démon la liberté de nous tuer, tirera de notre mort et de nos peines, pour l'Eglise, un fruit plus grand que notre travail et notre vie. Toutefois, on n'est pas homme impunément et, sans être triste, on a des moments d'anxiété bien pénible. - *Pax multa diligentibus legem tuam*. Il y a 15 ans que je récite ce mot tous les jours aux petites heures ; je ne l'ai pourtant découvert qu'il y a huit jours, pour m'en consoler et m'en nourrir. Ainsi, Dieu m'envoie toujours un petit mot approprié à ma situation, quand j'en ai besoin. Un jour, il me vient une peine énorme, juste avant la messe ; je ne savais à quel saint me vouer : «Enfin, me dis-je, célébrons toujours la messe, on verra après !» C'était le jour de la Pentecôte ; lisez l'Introït, et vous comprendrez les larmes qui me sont venues... Il y a trois mois, je venais d'apprendre l'affreux jugement de l'affaire de Pou-Gan-Tin. Je me couche sans espoir de sommeil et prends un livre où il s'agit de l'anxiété du P. Olivaint pendant la Commune ; on cite de lui une lettre : *Etsi ambulavero in medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es*. Et il y a huit jours, - *Pax multa diligentibus legem tuam* ! Ah ! il n'y a pas de miracles qu'à Lourdes, et les miracles les plus touchants, les plus frappants même, ne sont pas des guérisons matérielles. Je ne crois pas non plus qu'il y ait un genre de vie et une situation où l'on ait plus de marques de cette providence intime et maternelle qui veille sur nous et nous soutient, que notre vie de missionnaire, si triste humainement, si désolée, si abandonnée, si à la merci des ennemis de notre foi... Si, quelque jour, vous apprenez, que j'y ai passé, ne croyez pas que j'ai été triste et découragé ; mais sachez que j'ai senti mon bonheur et compris le bon côté de ma position. Je vous dis ceci par précaution et parce que je ne vois plus à un mois devant moi» (Lettre à M. Boulenger)

Se rencontrant un jour avec le P. Roux, qui connaissait ses tribulations : «Prenons aux hasards une page de *l'Imitation*, lui dit celui-ci, pour voir ce que le bon Dieu veut vous dire en rapport avec votre situation». «Il ouvre et tombe sur je ne sais plus quel chapitre où Notre-Seigneur m'avertit que je n'ai pas de paix à espérer sur la terre, que ce que j'ai souffert n'est encore rien, et *ad futura certamina te præpares*. Le pauvre confrère en était tout saisi. - Quand je vous dis que, d'enfance, je me suis senti voué au malheur. Et, avec tout ça, je suis heureux. Que voulez-vous ! Je tâche de garder mon âme aussi propre que possible ; je me dis que c'est encore moi qui porte Notre-Seigneur au milieu de ce peuple ; je me représente mon misérable cœur comme un tabernacle où Il habite, malgré mes misères, et je fais là ma visite au Saint-Sacrement, faute de mieux. Les misères et les tribulations viennent du dehors et ne m'atteignent qu'à la superficie ; la force et la joie viennent du dedans. Je porte mes petits livres avec moi, et dans les tristes mesures où je loge, si on peut me faire un petit coin où je sois seul avec une table, j'y déploie mes livres et mes écritures, et quand je m'installe pour étudier, je suis heureux comme un bossu» (Lettre, 30 janvier 1882).

A son ami, Je P. Bocquet, il écrit encore : «Si la situation se prolonge, si l'Europe, par sa débâcle, en donne le signal, nous aurons ici une persécution comme jamais l'Extrême-Orient n'en a vu ; car jamais la haine infernale des païens et des autorités n'a eu plus de motifs, puisque jamais il n'y a eu tant de chrétienne, tant de missionnaires, tant d'œuvres montées, tant d'éléments réunis pour fonder ici la société chrétienne et faire l'assaut de cette misérable société païenne, pourvoyeuse de l'enfer et rempart contre l'Eglise ; et que, de plus, les païens ont à se venger de nous avoir vus travailler jusqu'ici à peu près en paix, sous la protection des traités».

«Je sais que Dieu nous garde *ut pupillam oculi*, et qu'on ne nous touchera pas sans Sa permission ; mais le plan de la Providence et le moyen même de répandre Sa miséricorde plus abondante sur la Chine, est peut-être précisément de se servir de nos souffrances et de notre sang, pour féconder un peu cette pauvre terre ; d'autant plus que notre mort serait un appel aux vocations apostoliques, puisque l'espérance du martyre à toujours été la pourvoyeuse des missions. Vous autres, prêtres, retenez ceci, et dites-le à qui veut l'entendre, si on nous fait passer le goût du riz, vous aurez le devoir

d'interpréter ainsi notre mort, et de faire entendre à la jeunesse européenne ce cri de notre sang. Je ne serais qu'heureux de cette perspective, si je me sentais, par mon passé et mon présent, tant soit peu digne d'entrer dans cette belle destinée. Mais quand je pense aux martyrs, aux vrais martyrs de Jésus-Christ et de l'Eglise, à ce que nous savons de cette piété, de cette pureté, de cette charité, qui les ont rendus dignes de leur couronne, je suis honteux d'avoir osé l'ambitionner. Voyez-vous ce malotru d'Aubry, ce diseur de gros mots, le voyez-vous ambitionner de s'incorporer à cette belle cohorte de martyrs - *Martyrum candidatus exercitus* ? C'est absurde et grotesque ! Mais, comme disait un de mes chrétiens au mandarin qui le faisait lier, battre, et adjugeait très injustement à des païens son petit patrimoine : «J'ai un derrière, c'est pour taper dessus ; j'ai un cou, c'est pour le lier ; des mains, c'est pour les garrotter ; des pieds, pour les mettre aux ceps ; votre prédécesseur m'a estropié pour me faire apostasier ; voyez ma main infirme. Vous adjugez tout mon bien aux païens, je n'apostasierai pas pour cela».

«Réjouissons-nous, cher ami, d'être de ceux que saint Pierre introduira au ciel en disant : *Hic sunt qui venerunt de tribulatione magna*. Je frémis pourtant de penser qu'avec tant de peines que j'ai, il est encore possible de perdre son âme. Quels petits morveux, quels petits mufles nous sommes, à côté des grands missionnaires d'autrefois, des apôtres, des saints, des martyrs qui *Ecclesiam plantaverunt in sanguine suo*. Sans compter la diminution des vertus, que l'homme moderne est mesquin et trivial, qu'il est pingre et fait triste figure à côté de l'homme d'autrefois !» (Lettre, 13 février 1882).

Encouragés par l'impunité des persécuteurs du Tse-Hen et de Pou-Gan-Tin, gênés dans leurs exactions par le christianisme, les Mandarins - pères et mères du peuple ! - se levèrent à leur tour contre l'Eglise de Hin-Y-Fou. «On a commencé par battre à mort sur ma porte un jeune homme, parce qu'il est chrétien. Il est extrêmisé. Son père a porté plainte au prétoire, et a reçu 200 coups de rotin pour réponse... Chaque jour, nouvelle alerte. Je me dis souvent : qu'on est donc tranquille, quand on est mort ! Oui, mais encore faut-il mourir proprement ! Et pourtant je suis heureux, non pas humainement ; mais heureux d'être missionnaire, de m'enfoncer dans la vie sauvage, loin de ce qui charme le cœur».

A ces tortures morales de tous les instants et aux pressentiments de persécution générale, qui accablent le P. Aubry, se mêle désormais, avec une fixité étrange, la conviction de sa mort prochaine. - «Pendant les sept derniers mois - écrit le P. Michel, son voisin de mission, son confesseur et son ami - il n'entretint ses confrères et ses chrétiens que de sa mort ; il m'en a parlé ou écrit plus de dix fois : «Si je meurs avant vous, me répétait-il, c'est vous qui êtes chargé de régler mes affaires». - Un mois avant sa mort, il dit encore la même chose à un de nos Pères. Cette persistance nous avait tous frappés ; mais il n'en était pas moins gai ; son âme était toujours prête... J'ai eu le bonheur de le voir souvent ; chaque fois, ce cœur, qui ne savait pas feindre, me parlait avec effusion de sa famille, des bontés de son curé pour lui. Il était plus que mon ami, c'était mon directeur et quel directeur ! Quel soutien pour mon âme ! Tous appréciaient ses hautes qualités ; et Mgr Lions m'avait laissé entendre que Sa Grandeur pensait à lui pour en faire bientôt son soutien... Son passage à Hin-Y-Fou a été une souffrance continuelle. Dans les derniers temps surtout, les affaires de ses chrétiens avaient pris une tournure si affligeante qu'il ne pouvait plus dormir ni manger ; cette épine, si profondément enfoncée dans son cœur, lui ôtait tout goût. Sans l'étude et la résignation, il n'aurait pu tenir si longtemps».

Les relations du missionnaire avec son curé et ses amis d'Europe trahissent la même préoccupation ; plus que jamais il se sent comme pressé de leur demander des prières. - «Je me dis, à chaque lettre, écrit-il à M. Boulenger, encore une d'expédiée avant d'y passer ! Si on me fait mon affaire, là-bas, au pays, ils auront une dernière fois de mes nouvelles ! - Je ne sais pourquoi, mais, ayant écrit beaucoup de lettres depuis quelques jours, je me suis senti porté à exprimer mes craintes et à demander des prières à ceux que j'aime. Je m'exagère peut-être le danger, mais tout n'est pas illusion dans mes inquiétudes. Je les cache soigneusement aux chrétiens si imprévoyants, surtout à mes pauvres enfants ; ceux-ci mangent, jouent, dorment, sans savoir mes inquiétudes et tout ce que je crains pour eux».

Toujours sous l'influence des mêmes pensées, «n'oubliez pas, écrit-il à la Mère Maxence, vous et vos petites sœurs, de m'envoyer toujours, en les déposant pour moi devant le tabernacle, une bonne part de vos prières, de vos mérites, de vos sacrifices et de toutes ces bonnes choses spirituelles qui se confectionnent dans votre maison. Je vis de tout cela, comme on vit de pain et de soupe ; je mourrais sans cela, comme on meurt, quand on ne peut plus manger... J'espère, au moins, que Notre-Seigneur ne me quittera pas ; je Le porte partout, puisque partout je dis la messe. Et puis j'espère bien Le porter toujours dans mon cœur, si peu que je vaille, et si peu que je réponde à Ses grâces... Voici que je m'enfonce vers des régions inexplorées, cherchant des âmes de bonne volonté. Si vous songez encore un brin à prier pour moi, je réussirai ; si non, je risque bien de faire chou blanc. Cette recherche des âmes m'intéresse. Je dois bientôt pousser mon exploration jusqu'aux confins de mes domaines ; accompagnez-moi de vos prières et de vos mérites».

Le 1^{er} janvier 1882, le P. Aubry ouvre un nouveau cahier de son *Journal de mission*. - «Je me demande si je le finirai, écrit-il ; je suis agité de pressentiments de persécution et de mort qui me poursuivent de plus en plus depuis quelque temps, et la situation semble devenir de plus en plus menaçante. Seigneur, rendez-moi digne de ma vocation, et s'il faut mourir pour vous, rendez-moi courageux et digne de cette belle destinée - *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua* ! Je suis entre Vos mains bien plus qu'entre celles des païens ; faites de moi ce qui sera le plus utile, et donnez-moi ou la vie ou la mort, selon que je pourrai faire davantage pour Votre gloire, le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes, par ma vie ou par ma mort».

Du 28 janvier au 20 avril 1882, le P. Aubry évangélisa dix chrétientés dont plusieurs de race inférieure, de langue et de mœurs distinctes du Chinois ; les Y-Jen, les Y-Kia, les Miao-Tse blancs. - «Ces indigènes, écrit-il, tous vêtus de toile blanche très grossière, portent, chose remarquable, cousue au milieu du dos et sur leur robe, une croix de Saint-André, à branches égales et parfaitement formée. Je demande aux chefs de ces familles ce que signifie et à quoi sert cette croix. - «C'est notre religion traditionnelle, répondent-ils, qui nous ordonne de porter cette croix sur le dos ; nous devrions aussi en placer une grande sur nos toits ; nous ne le faisons pas, pour éviter les moqueries des Chinois ; mais il en est qui placent encore cette croix à l'intérieur de la maison ; c'est un signe de protection du ciel ; c'est tout ce que nous savons». - Ils sont du reste fort épais, durs à la fatigue. Je ne vois parmi eux que des figures bestiales ; mais ils sont contents de re-

trouver leur croix dans la religion qu'ils viennent d'embrasser. L'un d'eux m'amène ses six enfants ; ils vont entrer dans l'Eglise, et, plus tard, dans le ciel !... Ne faut-il pas que toute langue et toute race soient représentées dans l'Eglise et qu'Adam reçoive, au ciel, des échantillons de toutes les branches de sa famille ? Je pense quelquefois que notre grand'mère Eve, si elle revenait, en voyant les singuliers costumes de sa descendance, dirait : « Mes pauvres enfants, comme vous vous habillez donc drôlement aujourd'hui ! » Mais je crois qu'elle rirait encore plus du costume des dames françaises ! »

Visitant une nouvelle chrétienté encore inexplorée, le P. Aubry a la joie de se dire en célébrant la messe, en disant son bréviaire et son chapelet : « Jamais, depuis le commencement du monde, une prière n'est montée d'ici vers Dieu ; jamais les saints noms de Jésus et de Marie n'ont été prononcés ici ; jamais Notre-Seigneur n'était descendu ici dans l'Eucharistie. Il y a peut-être trois mille ans que des hommes habitent ici, et ce n'a été que de la chair humaine inutile et de la pâture d'enfer. Me voici venu, mon Dieu, et Vous êtes adoré, si peu et si mal que ce soit ! Le voici connu ce Dieu, par mes pauvres gens qui savent et chantent les noms de Jésus et de Marie ; je les entends, du grenier où m'ont installé mes hôtes, apprendre et réciter Je crois en Dieu et Un seul Dieu dans leur langue barbare ! Cette pensée me console de bien des peines !... J'en étais là lorsque tout à coup, j'entends mes gens qui saluent quelqu'un, le chien qui aboie et une voix qui dit : « J'apporte des lettres de la Capitale ! » Un chinois monte l'échelle, met le pied sur les planches tremblantes de mon grenier, et dépose sur ma petite table les lettres de France. Vite le paquet est ouvert vomissant sur mes genoux lettres et journaux. Alors plus d'occupation qui tienne, et mon repas peut se refroidir ; je suis en France. C'est dans la fumée qui monte du foyer, que je dévore lettres et journaux ; le grenier est sombre, mais le matin j'ai fait au toit de paille un trou que je referme le soir. Depuis trois mois j'étais sans nouvelles de France ; aussi le paquet est-il copieux. Quand, roulant les chrétientés, on a logé pendant un mois dans ces galetas et que tout à coup vous tombe un paquet de lettres, on oublie qu'on est en Chine et si loin du pays qu'on ne reverra plus. On est fort étonné, après lecture, de regarder son grenier, d'entendre jargonner ses Chinois et de se retrouver dans la vie réelle qui est poétique... de loin ! - Quand j'ouvre un courrier, c'est toujours en frémissant de la crainte d'y trouver un cachet noir. Rien de mauvais ; quelle joie ! Il faut être par ici pour le comprendre. Je lâche donc mon cœur, comme dit le Chinois, puisque tout va bien chez ceux que j'aime ! ».

Dans une station nouvelle, à Pan-La, le P. Aubry relève un usage particulier qui semble dater de l'époque où les populations de cette région formaient des royaumes séparés de la Chine. Les indigènes ont une connaissance pratique très habile de certains poisons tirés des plantes ; ils en font un usage fréquent. La vertu de ces poisons est, disent-ils, moitié naturelle, moitié diabolique. Ils vous invitent à dîner ; eux-mêmes dînent avec vous. Ils jettent dans votre tasse une poudre à peine perceptible et disent certaines paroles avec certaines grimaces. Vous êtes sans défiance, vous ne prenez pas de contrepoison, et ne leur dites rien avant le repas pour vous précautionner. Vous mangez et vous êtes empoisonné ; vous mourrez soit bientôt, soit lentement, selon la science de l'empoisonneur et la nature du poison. Si, en prenant vos bâtonnets et avant de tenir en main votre tasse de riz, vous frappez un petit coup sur la table, en disant à votre hôte : « Tu n'as pas mis de poison ? » Il vous répondra : « Oh ! n'aie pas peur ! » Alors, même s'il a empoisonné votre riz, le poison n'agira pas. Prendre cette précaution avant le repas et dire cette parole à son hôte, n'est pas une impolitesse, c'est dans les usages courants. Toute personne, selon les usages du pays, doit avoir empoisonné au moins une fois dans sa vie, et réussi à faire mourir sa victime, sinon elle-même mourra par le poison. - Tous les chrétiens de cette région étant nouveaux, et n'ayant que fort incomplètement quitté les mœurs et les idées païennes, on m'a prévenu de prendre ma vaisselle pour n'avoir pas, dans mes tournées, à me servir de la vaisselle d'autrui ; mais je ne veux pas prendre cette précaution. D'abord, je trouve ces chrétiens meilleurs que je ne croyais ; ils prennent bien la foi ; et puis, je m'en rapporte à la parole de Notre-Seigneur, dite pour nous précisément : *Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit* ; enfin, si ce poison a une action diabolique, que peut-il contre un prêtre dont la journée commence par la messe ? »

Le P. Aubry consacra le mois de mars aux chrétientés de Tse-Hen, demeurées sous le pressoir. - « Tout le monde me dissuadait de faire cette fois la visite dans ces parages. S'il n'arrive rien, j'y passe tout le mois de saint Joseph ; vu les menaces et les inquiétudes, cette tournée n'est pas sans dangers ; j'ai choisi exprès ce mois ; saint Joseph me protégera, j'espère ; puisse ma présence n'être pas le signal d'un recrudescence d'hostilité ! S'il m'exauce, je lui devrai un beau cierge ! Chaque année, d'ailleurs, je remarque une grâce spéciale que me fait saint Joseph pendant son mois ; nous verrons quel sera le cadeau de cette année. - Chose curieuse ! on m'annonçait et moi-même je croyais qu'il y aurait des apostasies en masse dans ce pays, va l'injustice flagrante des mandarins ; et je n'ai pas une apostasie ; même la station qui a le plus souffert est en bonne voie et se fortifie ; les chrétiens y prient depuis un an ; ils savent leur doctrine et n'ont aucun empêchement ; je commence à les baptiser ; et aux environs, une foule de villages veulent se faire chrétiens ».

De retour à sa résidence, le P. Aubry constate des progrès stables chez ses chrétiens de Hin-Y-Fou ; avec eux il célèbre la fête de Pâques, et ce n'est pas sans émotion qu'il leur donne la Communion pascale. Dès lors il peut monter d'un cœur joyeux et réconforté à la Capitale. - Pendant cette nouvelle retraite, Mgr Lions lui laissa entendre qu'il lui confierait bientôt l'instruction du Procès des martyrs du Kouy-Tchéou. - « Réunion joyeuse comme toujours, écrit-il. Tout le monde me trouve sensiblement vieilli. Un confrère, me prenant par la barbe, m'y montre pas mal de fils blancs ; c'est que l'année dernière a été pour moi riche en peines de toutes sortes. Ainsi on s'use, et je sens des plis se creuser sur mon front. Dans dix ans échangerons-nous encore des lettres ? - Il écrivait à son curé : J'ai quelquefois une impression de tristesse, en songeant que ma carcasse reposera solitaire sur le penchant de quelqu'une de ces montagnes ; heureux si elle sert à rendre ce sol plus chrétien, et si, un jour, quand la trompette du jugement m'appellera, je me lève pour la vie éternelle ! »

« Cette année plus que jamais, j'ai quitté la Capitale le cœur gros, dit-il encore au P. Michel. Le long du chemin, je ne savais à quel saint me vouer. Il me fallut longtemps pour reprendre mon assiette intérieure. Je ne connais pas de tourment pareil ; tous les ans j'ai autant de mal à m'arracher à la Capitale que j'en ai eu à quitter la France, et ce n'est pas peu dire. Tant mieux si vous êtes calme et stoïque, mais compatissez à ceux qui le sont moins. Je le dis sans politique : mes années se disent en deux parties : la première se passe à regretter la réunion passée ; la seconde à espérer la réunion future ; et quand il faudra, le lundi de Pâques, enfourcher Fifine et partir pour la Capitale, je chanterai :

Quant un Français
Sur la terre étrangère...

Le retour fut marqué d'un incident étrange. - Nous étions descendus chez un de nos Pères ; les confrères étaient couchés ; seul je veillais dans une chambre. Tout à coup, il me semble qu'on secoue fortement les planches des cloisons. Je regarde rien ! Le bruit recommence et se répète jusqu'à six fois. Je ne m'effraie pas, espérant trouver bientôt l'explication du fait. Le lendemain, à la même heure, nouveau bruit, plus accentué. Le troisième jour - fête de l'Ascension - les confrères étant couchés même bruit encore, plus éclatant. Il était onze heures ; j'avais retenu avec moi le P. Desvoivres. - «D'où vient ce bruit, demande-t-il étonné. - Je n'en sais rien ; je l'entends depuis trois jours, et je commence à être surpris». Le bruit se reproduit à diverses reprises. Effrayés, nous regardons à l'endroit où nous l'avons entendu ; aussitôt le bruit se répète à un autre endroit ; nous y allons encore ; il se répète à un troisième ; puis recommence coup sur coup et fortement au premier endroit. Je fis alors une prière pour les âmes du purgatoire. Le bruit continua longtemps encore. Le lendemain, je dis la messe pour mes parents défunts et je partis. Ce n'est pas superstition, mais Dieu me préserve de recevoir une mauvaise nouvelle ! J'ai eu, peur, je l'avoue, et à six que nous étions, nous avons été bien surpris» (Lettre, 31 mai 1882)

Le P. Aubry affectionnait surtout le Tse-Hen, précisément parce que ce district était plus éprouvé par la persécution. A peine de retour, il voulut lui donner plusieurs mois d'apostolat. Ne s'arrêtant à Hin-Y-Fou que pour y célébrer la fête du Sacré-Cœur auquel il avait consacré sa mission. - «Tout mon petit monde a communiqué, dit-il ; voilà le bon et le sérieux de la fête, et ce qui peut attirer les bénédictions de Dieu. J'apprends qu'au Tse-Hen tout le monde est solide ; pas un encore n'a bronché dans la foi. C'est peut-être la récompense de ce qu'ils m'ont coûté. Grâce à Dieu !»

Il partit donc, «repoussant toute appréhension, armé de son zèle indomptable et de sa confiance en Dieu ; il voulait relever tant de ruines faites par la persécution, et consoler ses chrétiens découragés. Du 25 juin au 7 septembre, il parcourut 24 stations, consolant ses néophytes, montrant un visage calme et plein d'encouragement, tandis que son cœur saignait. Il leur faisait entrevoir un avenir moins sombre, et les plus noirs pressentiments agitaient son esprit. Outre que la haine des païens mit souvent sa vie en danger, les souffrances qu'il endura dans cette longue tournée sont sans nombre et sans mesure. En cette saison, dans toute la contrée où il a séjourné, la chaleur est intense et malsaine. Les voyages continus qu'il dût faire pour visiter un si vaste pays, par des chemins à peine tracés et sous une pluie quotidienne, lui occasionnèrent des fatigues incroyables. Voici d'ailleurs comment il raconte lui-même ce qui lui est arrivé le 10 juillet» (Lettre du P. Michel)

«Je suis arrivé à Pan-La très tard dans la nuit, sans lumière, sans guide, accompagné de deux chrétiens. Lao-San et Kiu-Yen ; seul je savais la route, et pas bien sûrement. La journée ayant été pluvieuse, les chemins étaient d'autant plus affreux qu'ils le sont en tout temps ; à Long-Pin, première erreur de route ; je pris trop à gauche. Il fallut, pour rejoindre la route, traverser les buissons, les hautes herbes, les ravines, les amas de boue, les rochers. Je me mis nu-jambes pour barboter par les rizières, les mares boueuses et les sentiers inondés. Un peu plus loin, seconde erreur de route ; je pris trop à droite. Cela me conduisit dans des vallons déserts, à hautes herbes. La nuit venue, j'étais trempé ; pas de chemin. Kiu-Yen rode à la découverte ; Lao-San et moi cherchons à sortir de là. Nous errons par les broussailles, les rochers, les sentiers creux et pleins d'eau et d'amas de boue. Armé d'un bâton, Lao-San tâte le chemin pas à pas ; je le suis, tenant le bout du bâton et traînant ma mule qui a peur. On tombe d'un trou dans un autre. Quelle soirée ! Enfin, découragés, nous nous asseyons sur une pierre, et, pendant que ma mule broute au hasard, nous attendons le retour de Kra-Yen qui est allé chercher secours. Bien longtemps après, nous commençons à percevoir un cri lointain ; je réponds de toutes mes forces. Peu à peu le cri se rapproche, et nous apercevons le reflet des torches que les hautes herbes empêchent de voir. Enfin, les chrétiens arrivent et, en nous éclairant, nous révèlent à nous-mêmes notre triste état... Me voici donc à Pan-La, dans une masure à demi détruite par la persécution ; ce qui me reconforte, c'est que je trouve mes chrétiens, si secoués par les persécuteurs, en bon état ; la foi est installée dans leurs âmes ; c'est le miracle de la grâce qui continue !»

«Je suis ici dans un pays neuf, écrit-il encore de Lang-Cha, le 16 juillet. Il faut ici que Dieu Lui-même plante, arrose, donne l'accroissement ; car mes gens et moi nous ne sommes et ne faisons rien, rien, rien du tout. Je ne suis qu'une occasion, une enseigne et, à ce titre, mon autel, mes chandeliers, mes images et mon tapis, font autant d'effet que moi ; sans compter encore que je gâte la sauce par mes péchés, ma tiédeur et mes travers de caractère... Tous veulent adorer ici et aux alentours. Je ne me fais aucune illusion sur la cause première et originaire qui m'amène cette affluence. Il est clair que le désir de sauver son âme n'y est pour rien, excepté chez un ou deux hommes par village, lesquels ont entendu des chrétiens instruits et un peu compris la doctrine. Chez les autres, la seule raison de venir est de se mettre à l'abri des exactions des mandarins dont l'appétit est insatiable. - Outre l'impôt, il faut payer à ces messieurs : grande bâtisse, petite bâtisse ; tuiles, bois de cuisine et de chauffage ; charbon, feu, porteurs de chaises, frais d'examen porteurs de bagages ; écosage du riz, frais de promenade ; graisse, chandelles, jambons, frais de départ et d'arrivée etc. O voracité païenne, chinoise et prétorienne ! Se peut-il rien de plus hideux que le cœur de ces gens-là ? Si on peut appeler cela un cœur ! O peuple vil, vénal, taré ! Le plus triste animal de la Chine, c'est l'animal humain !»

«Je ne saurais donc me mettre trop en garde contre les motifs purement humains de conversion, bien qu'ils n'empêchent pas ceux qu'ils m'amènent de devenir plus tard de bons chrétiens, de comprendre la doctrine et de prendre la foi. Je reçois donc, mais un à un et avec discernement, écartant impitoyablement les fumeurs d'opium, les concubinaires, les gens scandaleux ou à procès, les mal famés. Ainsi criblé, mon peuple chrétien d'ici se trouvant à peu près honnête, tout ce qu'il y a de positif reste à faire pour le rendre chrétien sans gros obstacle. Que Dieu m'aide de Sa grâce et supplée à ce que, par faiblesse ou défaillance coupable ou inconsciente, je ne ferai pas - *Parce Domine, parce populo tuo ; ne reminiscaris iniquitatum nostrarum*» (Journal de Mission du P. Aubry).

Dans chacun des villages qu'il parcourt et auxquels il ne peut donner que trop peu de temps «que de bien à faire, écrit-il. Il y a là quelques lettrés capables de s'instruire très vite, et la foi prend bien sur ceux qui s'instruisent, quand ils

ont été quelques jours auprès du Père à entendre ses paroles. Quel malheur d'être seul ! Pour venir ici, à Lang-Cha, j'ai traversé une rivière que la pluie rend dangereuse, et sur un radeau périlleux que tirent des hommes. Cette vallée est très belle. Quand je pense que dans chacun des villages que je vois perchés sur les crêtes ou adossés aux flancs des montagnes, un prêtre résidant aurait autant à faire que chaque curé de France dans sa paroisse et trouverait chez les chrétiens une plus grande docilité ! Nos néophytes savent fort bien que notre religion n'est pas comme les autres, et que c'est la seule qui compte. Quel plaisir, après quelques jours passés dans un village, d'y voir la foi, ou du moins le germe de la foi dans les âmes ! Il y a une certaine confiance, une certaine familiarité de bon aloi, qui s'établit entre le Père et les nouveaux chrétiens, ce qui n'empêche pas le respect. J'éprouve, tous les jours, que notre contact, notre séjour dans les familles, donne la foi et l'esprit chrétien. Ce pays de Tse-Hen est fort vaste. Jamais, avant moi, prêtre catholique n'a paru ici ; jamais le nom de Jésus-Christ n'y a été prononcé dans une prière ; jamais il n'y a eu une âme chrétienne, une âme en état de grâce ; jamais, avant moi, une messe n'y a été dite. Quelle consolation d'y faire descendre Notre-Seigneur sur mon pauvre autel» (*Journal de Mission*, 20 juillet 1882).

Le P. Aubry célébra la fête de l'Assomption à Pan-Chen ; là il recevait au baptême un groupe important de catéchumènes. - «Me voici en pleine fête : «Sainte Vierge, qui êtes la mère des chrétiens, vous savez mes inquiétudes, pour tous les cotés de mon district, l'anxiété où je suis pour celui-ci. Soyez la protectrice de ces chrétientés, si difficiles à former et où le démon est encore si puissant. Que cette fête, passée ici en votre honneur, soit un gage de votre bénédiction». Les chrétiens, venus de tous côtés pour la fête, sont nombreux. Dix confessions et dix communions, fruits du pays. Je les crois bien préparés ; c'est peu, et pourtant c'est ma joie ; dix baptêmes d'adultes des villages d'alentour. Je pourrais en faire bien plus, mais j'attends, j'ai peur. Nulle part je n'ai remarqué comme ici le phénomène suivant : On prépare un chrétien, on le pousse, on le chauffe ; il a la foi, il prend l'esprit et l'œil chrétien, le voilà en bonne voie. Vous partez et ne revenez qu'un an après ; il a oublié, non pas encore tout ni l'essentiel, mais bien des choses importantes. Le milieu païen où il vit a repris sur lui en partie ; et son œil, sa tenue, sa parole, tout l'ensemble est redevenu un peu sauvage. Tel est le fait de l'indigène Y-Kia. J'ai remarqué le contraire chez le Chinois ; il est plus solide. Il est vrai que l'indigène, remis en contact avec le Père est bientôt revenu à son premier état ; mais il a besoin d'être tenu de plus près, d'être sans cesse poussé ; c'est un enfant mou et sans volonté...» (*Journal*, *ibid.*).

Du 21 au 30 août, le P. Aubry fit, pour se confesser, un voyage de six jours, au Kouang-Si. - «Avant peu, avait-il écrit au P. Bazin - son *pepe*, comme il aimait à appeler son doyen d'âge et de mission - avant peu je ferai une excursion dans vos montagnes». - «A mon grand étonnement, raconte le P. Bazin, je le vis arriver le soir du 24 août ; je ne le reconnaissais pas, car il avait laissé croître sa barbe, comme il en avait l'habitude pendant la visite de ses chrétiens. Nous passâmes ensemble trois jours, et nous n'eûmes rien de caché l'un pour l'autre. Il se montra tel qu'il était, et je ne savais qu'admirer le plus, de sa science ou de son bon cœur. Pendant cette visite, il parla beaucoup de sa mort prochaine : «Quand Dieu m'aura retiré de ce monde, répéta-t-il plusieurs fois, le P. Michel sera mon exécuteur testamentaire». - «Si je meurs avant vous, avait-il dit souvent au P. Michel, vous réglerez mes affaires ; vous voudrez bien renvoyer à mon frère cette caisse». - Il désignait par là ses cahiers et ses notes précieuses d'études.

Du 30 août au 1^{er} septembre, le P. Aubry visita la station de Tche-Loung. - «Elle ne tient pas ce qu'elle annonçait, écrit-il dans son journal. Que faire ? Je crie, j'exhorte. Le plus grand tourment, la plus grande peine de la vie de missionnaire, c'est l'inquiétude au milieu de laquelle il lui faut vivre, sans un seul moment de relâche, et qui tombe sur lui de tous côtés. Du côté des chrétiens, on a peur qu'ils ne soient mauvais ou ne remplissent pas leurs devoirs. Du côté des catéchistes, on a peur qu'ils n'enseignent pas les chrétiens ; du côté des catéchumènes, on a peur qu'ils n'apprennent pas la doctrine, ne prennent pas la foi, ne fassent des sottises. Du côté de la saison et des enfants, impossible de dire mes transes ! Dès que m'arrive un courrier de Hin-Y-Fou, je tremble d'apprendre que les enfants sont malades. Du côté des païens, peur de la persécution, des calomnies, des injustices. Du côté des mandarins, crainte qu'ils ne vexent les chrétiens, selon leur habitude. Que Dieu me donne la patience et le calme, avec la force surtout de ne me troubler de rien et d'agir, au milieu de ces inquiétudes comme sans inquiétude, sans laisser influencer ma conduite par toutes ces causes d'anxiété. Elles sont utiles, du reste, sous bien des rapports pourvu qu'on les prenne de la bonne manière et avec un peu d'esprit de foi» (*Journal de Mission*).

L'âme la plus forte, le corps le plus robuste, ne pouvaient tenir contre des fatigues et des épreuves si écrasantes. Le 1^{er} septembre, le P. Aubry était sur la route de Hin-Y-Fou, impatient de consoler ses orphelins décimés par la fièvre, et rappelé par une affaire injuste que lui suscitait un mandarin. Malgré tout, il visita encore deux stations, puis faisant deux journées en une, il arriva bien fatigué et très tard dans la nuit. Une lettre de la Capitale l'attendait ; Mgr lions le mandait pour instruire le procès des martyrs du Kouy-Tchéou. Le vénérable évêque n'ajoutait pas qu'il venait d'écrire en Europe, et qui choisissait le vaillant apôtre comme son coadjuteur et, plus tard son successeur. - Le lendemain, 8 septembre, il sentit les premières atteintes de la maladie. Cependant, en prévision d'une absence prolongée, il mit ordre à ses affaires, écrivit de longues lettres à sa famille, à son curé et à ses supérieurs de Paris. Mais laissons-le encore une fois parler lui-même ; nous venons que la piété a toujours été son soutien.

«Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Très Saint Vierge, j'ai bien besoin de sa protection, et surtout de la force qu'elle sait mettre au cœur de ses enfants. Quand je suis, comme aujourd'hui, fatigué, non seulement de corps, mais de cœur et d'esprit, j'éprouve encore une joie intime et profonde à me reposer l'âme dans une pensée de piété. Tout est là ! Et puisque je suis prêtre et missionnaire, je n'ai d'espoir et ne vis que pour le ciel ; toute autre chose compte peu devant moi».

Le lundi 13 au matin, d'une main tremblante, il trace ces dernières lignes sur son *Journal de Mission* : «J'ai été si malade ces deux jours, par suite des fatigues du Tse-Hen et du feu intérieur que j'y ai pris, que je ne sais comment je pourrai me rendre au Procès des Martyrs où m'appelle Monseigneur, d'autant que mes gens sont très peu rassurés en mon absence». - «Le soir du même jour, il envoie un exprès au P. Michel : «Je suis très souffrant et pense à vous prier de ve-

nir, non pour m'extrémiser, mais pour traiter une affaire importante devant les mandarins. Impossible de m'en occuper. J'ai bien du mal à vous griffonner ce mot ; je ne sais où me fourrer, ni comment me mettre».

La nuit fut très mauvaise. Le lendemain, mardi, il ne put plus célébrer la messe. Sa maladie consistait en une fièvre pestilentielle, suite de trop grandes fatigues et d'un trop long séjour au Tse-Hen. Il y avait un an et trois mois qu'il avait affronté généreusement, à Pou-Gan-Tin, le martyre du sang ; sans doute Dieu lui réservait le martyre du dévouement à ses chrétiens. Cependant, un mieux sensible s'étant produit, il expédia un nouveau courrier au P. Michel, lui conseillant de ne pas se déranger. Il croyait encore à son rétablissement, et ne voulait pas imposer inutilement à son ami un voyage de 50 lieues. - «Que je suis confus, lui écrivait-il, de vous avoir prié d'entreprendre un voyage si fatigant ; pardon de cet égoïsme ; j'envoie bien vite un homme pour le réparer. Mes gens disent que j'ai été empoisonné au Tse-Hen ; c'est faux ; je connais ce mal qui, maintenant, me vient souvent ; j'étouffe et j'ai tout le corps en feu. Ce soir, je vais un peu mieux, ayant réussi à me faire transpirer pendant cinq heures. J'ai encore la tête fendue et le corps brisé ; mais j'espère que cela n'aura pas de suite. Ne vous étonnez pas ; vous savez combien je suis vite abattu. Il paraît qu'hier je déraisonnais un peu. Donc ne vous inquiétez pas, et pardon de mon égoïsme».

«Malgré le ton rassurant de ce dernier billet, raconte le P. Michel, je vis bien que la chose était grave. Je voulais partir immédiatement ; mais j'étais moi-même si souffrant que je dûs attendre». - Le jeudi 14, ne pouvant plus tenir la plume, le P. Aubry ordonna au pharmacien d'envoyer rapidement un courrier à son ami. Les catéchistes voulaient faire venir le Père le moins éloigné. - «Non, dit-il, envoyez un courrier au P. Michel ; lui et moi, nous sommes deux frères ; il est chargé de mes affaires». - «Le courrier partit en toute hâte, dit encore le P. Michel, et arriva chez moi le dimanche au soir. Le P. Roux était auprès de moi, et, comprenant la gravité de la situation, il voulut m'accompagner par affection pour notre cher Père. Nous partîmes à marche forcée. Ah ! Pourquoi notre voyage n'a-t-il pas eu la promptitude de nos désirs !»

Dès le vendredi 15, le P. Aubry ne quitta plus le lit. Dans l'après-midi du même jour, l'enfant qui lui servait la messe jouait seul au milieu du jardin. Tout à coup il s'arrête, regarde le ciel en faisant des gestes désespérés, puis accourt à l'école en pleurant. Le catéchiste lui demande pourquoi il pleure. - «Je viens, dit-il, de voir une foule de beaux saints du ciel ; ils sont venus chercher le Père ; je n'ai pas pu l'empêcher de partir ! - Ce fait étonnant fut bientôt connu de toute la ville. Le saint missionnaire comprit, à cet avertissement providentiel, que l'heure de la récompense approchait.

Le feu intérieur qui minait le P. Aubry l'a toujours laissé calme. Il souffrait beaucoup, mais sa patience, sa résignation, édifiaient ceux qui l'ont approché ; sans cesse il avait à la bouche des paroles de confiance en Dieu et d'édification, consolant ses chrétiens qui se lamentaient d'avoir à quitter si tôt un si bon Père ! Un de ses catéchistes se tint à son chevet jusqu'à l'instant fatal, lui donnant les soins les plus assidus. C'est à lui qu'il a transmis ses dernières volontés. - «Je crains de ne plus pouvoir parler demain, lui dit-il, le dimanche 17. Quand le P. Michel sera venu, tu le prieras de célébrer la messe pour moi, d'écrire à mes parents bien-aimés, à mon frère et à mon curé». Il lui dit encore - «Peut-être, sans le vouloir, j'ai offensé mon évêque et mes confrères ; tu prieras le Père de leur demander pardon en mon nom».

Il en vint à demander pardon aux chrétiens qui l'assistaient, des peines et des offenses dont il avait été pour eux la cause. Et les chrétiens de répondre : «Le Père ne nous a fait que du bien ; venu pour nous, c'est à cause de nous qu'il meurt si tôt». - Il fit encore cet aveu touchant d'humilité et de grande charité : «J'ai frappé les enfants, je crains qu'il y ait faute. Je les ai frappés non par haine, mais par affection, de peur qu'ils ne deviennent pas bons. C'est pourquoi je prie le Père de célébrer la messe pour moi !» Puis il demanda si le nouveau mandarin de Tse-Hen était bon : - «Je crains qu'il ne moleste les chrétiens», dit-il. Plus tard, dans la soirée, comme on lui offrait à manger : - «Je ne puis manger». Le catéchiste lui demanda plusieurs fois la même chose ; il répondit avec effort : «Je ne puis manger ; libre à Dieu de disposer !» Ce fut sa dernière parole ; mais il conserva toute sa connaissance. - Le soir du même jour, le catéchiste lui fit encore boire du thé avec un chalumeau. Le lundi 18, il ne put même plus avaler, et le catéchiste disant «Chen-fou, Chen-fou, Père, Père», il le regardait simplement, répondant par signes aux exhortations, souriant quand on lui prononçait les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, embrassant continuellement le crucifix qu'il tenait serré sur son cœur, fixant avec amour les yeux au ciel.

Le lendemain mardi, de grand matin, sa respiration devenant difficile, les catéchistes et la vierge qui dirige l'école des filles, se mirent à genoux autour de son lit, et récitèrent les prières des agonisants. Ils l'appelaient de temps en temps ; lui, répondait par un léger soupir. A ce moment solennel, que n'était-il donné à ces pauvres chrétiens de comprendre l'immense sacrifice d'une vie qui s'éteignait pour Jésus-Christ seul ! Il ne devait pas y avoir de crainte dans cette grande âme après tant de sacrifices et de travaux ; elle pouvait attendre les jugements de Dieu avec ce calme et cette sérénité reflétés par le visage du mourant. Même, la douleur causée par la pensée de la famille et des brisements maternels, était moins puissante que l'espérance de la réunion au ciel.

Enfin, vers 8 heures du matin, après une courte mais pénible agonie, en pleine connaissance, la croix en main, l'habit de Marie sur le cœur, les yeux fixés au ciel, le P. Aubry rendit sa belle âme à Dieu ; c'était le 19 septembre. Dieu, qui connaissait sa force d'âme, lui avait réservé le plus amer du calice ; il exauçait sa prière. Le P. Aubry mourait à 38 ans, seul, loin de tout confrère, sans une main française, sans une parole amie pour lui adoucir les derniers moments ; il mourait épuisé de fatigue, dévoré d'inquiétude sur le sort de sa chère mission, après avoir connu toutes les souffrances qui peuvent torturer un apôtre et versé une fois, suivant le plus ardent désir de son cœur, un peu de son sang pour Jésus-Christ ; il mourait laissant dans la préfecture de Hin-Y-Fou plus de deux mille familles chrétiennes, et sans savoir que son évêque venait de le demander au Souverain-Pontife pour lui succéder.

Aussitôt que le vaillant apôtre eût rendu sa belle âme à Dieu, les catéchistes revêtirent son corps de ses plus beaux habits, de l'aube et de la chasuble, puis l'exposèrent à l'endroit le plus honorable de la maison. Dès lors, les prières des enfants de l'orphelinat et des chrétiens accourus de tous côtés ne discontinuèrent pas. En toute hâte, le catéchiste André faisait avertir le missionnaire le moins éloigné - le P. Thibaut. - «A genoux j'avertis le Père, lui mandait-il. A son retour du Tse-Hen, notre vénéré Père Mô a été saisi d'une grave maladie qui n'a cédé à aucun remède. Nous l'avons veillé nuit et jour à tour de rôle jusqu'au 8 de cette lune où, vers 8 heures, Dieu, dans Sa grâce, est venu chercher son âme. Nous,

pécheurs, il ne nous reste qu'à vous avertir respectueusement, espérant que le Père, dans sa commisération pour nous, viendra le plus tôt possible pour tout disposer. Nous, pécheurs, serons très reconnaissants. C'est pourquoi nous avons, à genoux, écrit cette lettre... Le pécheur André».

«Il nous restait un jour et demi à faire - raconte le P. Michel - quand, arrivés dans un marché, le P. Roux et moi, avons appris cette foudroyante nouvelle. Jamais, depuis mon séjour en Chine, je n'ai éprouvé douleur si indicible. Nous étions là, perdus au milieu de cette foule païenne qui nous regardait stupidement, ne comprenant rien à notre malheur. Ah ! Quel moment ! Mon Dieu, excusez-moi, si j'ai presque murmuré. Dès notre arrivée, notre premier acte fut de prier auprès du cercueil de notre ami. Les enfants et les chrétiens vinrent nous saluer ; leurs larmes disaient bien la perte qu'ils avaient faite. C'était trop d'émotion ! Ne pouvant plus nous contenir, nous avons pleuré, et pleuré longtemps !...»

«Les funérailles eurent lieu le samedi - continue le P. Michel. - Les chrétiens de la campagne s'étaient joints en grand nombre à ceux de la ville. Ils apportaient 24 bannières, plusieurs marchands et lettrés en donnèrent aussi. Le reste des préparatifs fut fait par l'Eglise. La longue file des enfants et des chrétiens en deuil, chantant leurs prières, s'est déroulée en ordre dans cette grande ville. Une foule immense, mais silencieuse, stationnait le long des rues. Le cercueil venait après les chrétiens ; enfin les deux missionnaires suivaient en chaise ; ainsi le veut l'impérieuse coutume de Chine. - Toutes les cérémonies de notre mère la Sainte Eglise étant accomplies, nous avons confié à la terre ce précieux dépôt. Son tombeau se dressera à l'endroit désigné par lui-même, en face et à un millier de pas de celui de M. Müller, lui aussi enfant de Beauvais. Le mardi 26 septembre, avec le P. Thibaut, nous avons pu chanter une messe de Requiem pour notre cher défunt».

Avec une délicatesse et un tact exquis, le P. Michel, exécutant les dernières volontés du P. Aubry, écrivit au père spirituel du missionnaire, M. Boulenger : «Vous aviez, dans notre Kouy-Tchéou, un de vos enfants, une âme que vous aimiez comme votre âme. La correspondance que vous entreteniez avec lui, était l'aliment constant de l'affection filiale qu'il vous portait. C'était pour vous une douce consolation de le savoir occupé à l'évangélisation des infidèles. Son amour pour vous était grand ; nous en avons les plus beaux témoignages... Après Dieu, à qui le devons-nous, M. le Curé, si ce n'est à vous. Son activité, son zèle, son énergie, son dévouement, sa franchise, sa science théologique et mystique, ses connaissances profondes dans toutes les branches, sa charité, son amour pour les confrères, tout, en un mot, dans ce prêtre hors ligne, était votre œuvre».

«Eh bien ! Cet enfant que vous aviez nourri pour la première fois du pain céleste en 1856 ; ce jeune homme que vous avez vu honoré plus tard du sacerdoce et qui, en 1874, quittait tout pour Dieu et les âmes ; ce zélé missionnaire, notre ami, notre frère, n'est plus ! Dieu l'a récompensé, après sept années de travaux continuels et de peines sans nombre. Il y a un an, il allait courageusement au devant du martyre à Pou-Gan-Tin. Dieu n'a pas voulu différer plus longtemps pour lui le prix de tant de dévouement pour Sa cause ; il a rendu sa belle âme à Dieu !» (Lettre, 26 septembre 1882)

Au frère du missionnaire, le P. Michel écrivait encore : «La nouvelle qui annonçait la mort de votre cher missionnaire a été comme un coup de foudre pour la mission. Mais pourquoi nous lamenter ? Dieu a voulu mettre un terme à ses souffrances et avancer sa récompense. Les peines sans nombre qu'il a endurées ont augmenté sa couronne de gloire et lui donnent droit d'obtenir, du ciel, la pacification religieuse de son district. Du fond de mon cœur, à chaque instant, je m'adresse à lui comme s'il était encore vivant. Je sens bien que les liens qui nous unissaient ne sont pas brisés. Il avait une dévotion spéciale au Sacré-Cœur de Jésus auquel il avait dédié son Eglise. Il honorait spécialement le Saint-Esprit. La Sainte Vierge et Saint Joseph qu'il invoquait sans cesse, étaient les protecteurs spéciaux qu'il implorait dans toutes les circonstances. C'est avec lui que j'ai passé les plus beaux jours de jouissance spirituelle, et avec lui que j'ai partagé les peines les plus vives que Dieu m'ait envoyées en cette vie...» (Lettre du P. Michel. 24 octobre 1880).

Donnons enfin ce dernier et précieux témoignage de son ami : «le souvenir du P. Aubry ne peut me quitter, dit-il ; j'en suis heureux, car mon âme ne peut que gagner à s'entretenir ainsi avec son âme. Lorsqu'il était avec nous, nous parlions souvent des rapports qu'on peut avoir avec les personnes séparées de nous soit par la distance soit par la mort ; et il me disait des choses profondes, solides et consolantes... Pendant les quatre dernières années, je l'ai vu aussi souvent que peuvent se voir des missionnaires. Il ne me cachait rien de ses projets, de ses peines, de ses travaux ; c'était, donnée à l'Eglise et aux missions, l'âme la plus belle, la plus noble, la plus généreuse et la plus active que j'aie vue au service de Dieu et des âmes ; je suis persuadé qu'il jouit, au ciel, de la gloire promise aux martyrs». «En effet, outre qu'il a été martyr du devoir, les injures et les coups qu'il a reçus à Pou-Gan-Tin, avaient visiblement porté atteinte à sa santé. Et puis, quel martyr pour lui de voir tous les jours ses chrétiens injustement dépouillés, chassés, incarcérés, battus et affreusement torturés, sans pouvoir les soulager... Il était prêt à la mort, à une mort délaissée. D'ailleurs tout missionnaire doit être prêt à une mort semblable. Dieu, certainement a des grâces spéciales pour ceux qui se sont si entièrement donnés à Lui. La manière dont notre cher Père a accepté cette dernière croix, a édifié tous ceux qui l'ont approché aux derniers moments» «Son caractère n'a jamais souffert de ses grandes tribulations ; au contraire, ses relations avec ses confrères ont toujours été des plus aimables. Il n'était pas d'ailleurs privé de consolations. Le grand nombre de païens qui, par son apostolat avaient reconnu la vérité de notre sainte religion, lui étaient très attachés et l'aimaient comme un père. Les enfants de son orphelinat étaient sa joie ; et, pendant le mois que je viens de passer dans sa résidence, j'ai admiré la foi, la piété, les habitudes chrétiennes, que notre cher défunt avait su inculquer à ces jeunes cœurs. Un grand nombre de ces enfants l'avaient devancé au ciel - car ces pauvres petits sont souvent dans le plus triste état, quand on se décide à les confier à l'Eglise. Ils ont dû lui faire une belle escorte, le jour où Dieu a voulu le récompenser».

«Après la prière, la consolation du P. Aubry était d'écrire longuement à sa famille, au prêtre vénérable, le premier confidant de sa vocation, devenu pour lui un frère aîné. Il leur racontait sa vie de chaque jour ; et ces chères lettres, plus tard mouillées de tant de larmes, apportaient à tous la joie et l'édification ; on les relisait comme les épîtres d'un apôtre ; on les gardait comme un trésor. Hélas ! Les voilà devenues des reliques... Le savant missionnaire trouvait encore le repos et le réconfort dans son amour de l'étude. Tous son temps libre se passait avec ses livres chéris. On le consultait beaucoup ; et pour tous, ses réponses étaient promptes, claires, décisives. On marchait sûrement en suivant ses conseils, car son

amour pour les saines doctrines était connu et apprécié de tous les missionnaires... S'il a beaucoup souffert, c'est la voie royale de la croix qu'il avait choisie et qui l'a conduit si vite au ciel où il nous attend. Il voit maintenant la réalité de ce qu'il disait souvent ici-bas avec saint Paul : *Existimo quod non sunt condignæ parsiones hujus temporis ad futurom gloriam quæ revelabitur in nobis*» (Lettre du P. Michel, 17 décembre 1882).

CHAPITRE XXIV : LES VERTUS APOSTOLIQUES.

La vie apostolique a quelque chose de plus parfait que la vie purement religieuse. Mourir à soi-même, vivre pour Dieu seul, dans le recueillement de la contemplation : telle est en résumé la vie monastique. La vie apostolique est tout cela. C'est plus encore, c'est l'action - *Contemplata aliis tradere* (saint Thomas).

Nous dirons comment, formé à l'école de saint Paul, dont il avait l'énergique nature, le vaillant missionnaire s'efforça d'imiter les vertus de son Maître bien-aimé, sa foi indéracinable, le radicalisme de son détachement, son ardente charité, son zèle et sa piété virile, en un mot, cet ensemble de qualités surnaturelles qui font les apôtres, les saints et, quand Dieu le veut, les martyrs. A notre époque où le naturalisme envahit la société, il nous montre les trésors d'intelligence que la foi nous réserve, et, en même temps la force et la douceur que Dieu met au cœur de ceux qui vivent de Lui.

Et d'abord, la grande raison de cette vocation, c'est la foi ! Oui, la foi - don insigne, vertu constante, lumière merveilleuse - se révèle à chaque page de la vie du P. Aubry. Elle fut sa nourriture de tous les jours, son soutien au milieu des crises les plus aiguës de la souffrance, sa science la plus profonde, sa première philosophie. Elle lui donna ce tact théologique, cette clairvoyance des mystères chrétiens, cet esprit de synthèse qui embrasse, coordonne, et ramène à Dieu les sciences humaines.

- «J'ai toutes les raisons du monde, disait-il, de tenir à la foi catholique ; sans elle, il est aussi impossible de vivre que sous la cloche de la machine pneumatique». Cette foi, elle éclatait sur son visage, dans son regard et sa conversation - douce et familière prédication, la plus persuasive de toutes. Cette foi, elle était raisonnée et raisonnable ; elle n'avait point façonné ; chez lui, un sacerdoce et un apostolat de convention. Loin de lui faire abandonner le Calvaire pour le Thabor, elle s'affirmait par le renoncement, grandissait par la souffrance.

Le P. Aubry doit à la vivacité de sa foi, cette confiance absolue et toute filiale que, dans les traverses les plus périlleuses, il mit toujours en Dieu. - «Mon Dieu, je me jette dans l'abîme du sacrifice, je me livre à Vous pieds et poings liés, confiant en Vous pour ce qui arrivera de moi !» - Il s'abandonne entre les mains de Dieu comme le petit enfant dans les bras de sa mère, sûr de trouver secours et compensation à ses maux. - Seigneur ! s'écrie-t-il, lorsqu'une nouvelle épreuve vient fondre sur lui, pour aider à Votre œuvre et à ma sanctification !»

La haute idée qu'il se fait de la puissance de la prière prouva à quel éminent degré de foi et de confiance en Dieu a pu s'élever son âme. Il est le théologien de la prière. Imprégnée des notions dogmatiques, nourrie de la parole de Dieu, enivrée de ces chastes discours - *Eloquia casta* - chargée, par la contemplation, des parfums de la vérité révélée, sa belle intelligence parle à Dieu le langage même de Dieu. - «Sans la force intérieure dont la prière est la source, dit-il, le prêtre n'est qu'un manœuvrier sans action sur les âmes.... Se figure-t-on un saint Thomas en prière et en oraison ! Inutile d'ailleurs de se l'imaginer ; nous l'avons dans cet étonnant Office du Saint-Sacrement et, pris encore sur le fait, dans cet *Adoro te devote* qu'on ne lit pas sans larmes, si on a une âme, dans les œuvres de cet homme extraordinaire que nous prendrions pour un prophète inspiré, si nous ne savions que l'inspiration n'existe plus, a fini son œuvre, et que le dépôt des révélations divines a été clos à jamais».

Mais le P. Aubry voit la raison de la prière non seulement dans les besoins de la pauvre nature humaine, mais, comme prêtre, dans la fonction essentielle du sacerdoce ; car la prière est la source et l'aliment de toutes les autres fonctions, puisque l'essence même du sacerdoce est, avant tout, un esprit de méditation, d'intercession, de supplication pour le monde coupable. - «Tout prêtre, dit-il, est pour ainsi dire détaché du milieu des pécheurs - *Segregatus a peccatoribus* - envoyé en ambassade auprès de Dieu, chargé des offrandes et des prières de son peuple ; entre le ciel et la terre il dresse son autel, élève la voix au nom de ses frères pour adresser à Dieu leurs supplications. - Sacerdoce mystérieux et ineffable qui porte avec Notre-Seigneur le fardeau de la prière publique».

Avant même de quitter la France, le P. Aubry était déjà l'homme de la prière. En mission, sa vie de prière se fortifia encore. - J'ai souvent prêché cette grande loi, répète-t-il souvent ; je n'y croyais pas le quart de ce que j'y crois aujourd'hui, ni peut-être la centième partie de ce que je devrais y croire... Depuis que je suis en Chine, je suis plus vivement frappé que jamais du besoin que j'ai d'être fidèle à l'esprit de ma vocation, et de l'entretenir en moi par la prière, l'union à Dieu, la méditation des choses saintes. Ce qui m'y pousse surtout, c'est l'idée que je suis entouré d'un peuple immense voué au mal, à la corruption, à la réprobation ; que je suis chargé d'apporter et de garder ici le règne de Dieu vivant dans mon cœur, afin que de là il se répande, ou du moins se conserve vivant et actif ; que s'il mourait en moi, il ne serait plus vivant ici. Quel encouragement dans cette pensée. Plus j'avance, plus j'éprouve aussi le besoin de m'accrocher partout où il y a une prière à glaner. Jamais je n'ai touché du doigt comme aujourd'hui la nécessité de la prière et la solidarité des chrétiens, qui doivent s'entraider à travers les espaces, soutenir l'action des prêtres placés, comme moi, aux avant-postes de la catholicité. C'est en Europe que se fait la confection des grâces et des biens spirituels ; c'est en mission que s'en fait la dépense. Ici, entouré des œuvres du démon, je sens vivement les prières qui se font pour moi. Sans elles, on me trouverait bientôt mort tout sec dans mon lit !» - Cette conviction pratique l'excitait à demander sans cesse le secours spirituel de ses amis. - «Dans l'ordre des prières, leur disait-il pour les encourager, on s'enrichit en donnant».

«Faites-moi une grande provision de mérites - écrit-il encore aux religieuses qu'il avait dirigées - de souffrances bien endurées, de petites mortifications volontairement choisies, d'actes d'amour de Dieu et d'élévations vers Notre-Seigneur. J'ai grand, grand, grand besoin qu'on travaille ainsi pour moi, et qu'on m'envoie des provisions. C'est ce que j'appelle mes rafraîchissements spirituels. Ce qui nous perdrait, en mission, ce ne seraient pas les séductions de cette pauvre société ; ce serait surtout le manque d'air, la sécheresse spirituelle, la disette des moyens réconfortants, l'absence d'esprit chrétien

dans tout ce qu'on respire. L'atmosphère est empestée par toutes les saletés que le démon y a répandues ; il faut, pour se maintenir au milieu de tout cela, des cordiaux puissants avec lesquels on renouvelle continuellement la vie».

Dans sa vie apostolique, la prière n'est pas seulement un acte isolé, localisé dans une formule ou un sentiment particulier ; elle est dans tout son être, dans toutes les facultés de l'âme et du corps ; c'est un esprit de prière, un état général de sacrifice, d'union à Dieu, de soumission confiante à Sa volonté, de contemplation qui pénètre toutes ses actions et soutient son âme dans les tribulations. - «J'ai eu tant de peines depuis deux ans, qu'elles devaient m'écraser ; si je les ai portées assez vaillamment, je le dois à l'habitude de la prière, et aux suffrages des âmes qui me servent de contreforts ! Au ciel, nous aurons bien du plaisir à nous reconnaître, à voir l'utilité de nos prières. Quel beau signe de prédestination devant le bon Dieu, d'aider au succès de la prédication évangélique !»

L'homme de prière est, par excellence, l'homme d'oraison ; pour lui, la méditation n'est pas un exercice limité à un certain moment de la journée ; mais elle fait corps avec cette habitude de l'union à Dieu par la prière, avec cet esprit de prière qui doit remplir toute vie sacerdotale. Si l'exercice proprement dit de la méditation est limité en durée, il produit des sucs dont le goût et le parfum imprègnent, animent et fécondent toute sa vie ; il garde ces sucs dans son âme ; tout son être en est plein, toute son activité en est comme trempée, sa vie en est fécondée, spiritualisée enfin et vraiment, puisqu'il s'agit du grand état de l'union avec Dieu, de la déification de l'âme par la grâce. - Car la prière appelle la grâce, et cette lumière surnaturelle entretient la foi dans l'âme. Aidée de la prière, la pureté du cœur ouvre l'intelligence sur les horizons où Dieu se découvre - *Beati mundo corde quoniam Deum videbunt*. - Et c'est ainsi que l'intelligence du théologien s'applique à la contemplation du dogme, en admire les raisons supérieures et la divine ordonnance. - *Fides quærens intellectum* - se nourrit de la forte doctrine, et habite dans la vérité comme irrévocablement établi - *Stabilis in fide*. Désormais, en face de toute tourmente contre laquelle il faudrait se défendre, une intelligence ainsi trempée dans la spéculation dogmatique fera bonne contenance - *Fortes in fide*. Cette âme de feu se fixant dans le calme, la douceur, la lumière de la vie intérieure, grandissant dans la perfection, se dépouillant de tout et d'elle-même, atteignant enfin les plus hauts sommets, ne semble-t-elle pas dire à tous les prêtres : «C'est parce que j'ai été un prêtre de doctrine que je suis demeuré un prêtre pieux, zélé et que j'ai suivi Notre-Seigneur jusqu'à la mort de la croix. L'édifice de la formation sacerdotale qui n'est pas fondé sur la doctrine est bâti sur un sable mouvant que les tempêtes emporteront - *Recta dogmata faciunt sanctitatem* !»

Parce qu'il était l'homme de la prière et de la foi, le P. Aubry fut, à un degré éminent l'apôtre de la charité. «Ses admirables qualités, sa belle âme, les dons précieux de son intelligence ouverte et hardie, ne diminuaient en rien la sensibilité de son cœur, au contraire ; cela le différencie d'un grand nombre d'hommes remarquables et le fait aimer d'une façon toute particulière» (Témoignage du Comte Armand Doria). Cette âme, profondément délicate, fut longtemps prise entre l'antagonisme de ses attraits naturels et surnaturels diamétralement opposés les uns aux autres, mais toujours surnaturellement victorieuse, toujours ensanglantée et chantante ; toujours écrasée mais joyeuse. Comment ne pas lui envier son exquise sensibilité, sa confiance profonde aux affections de ce monde et toutes ces émotions faites de naïve et simple confiance aussi, au contact de tout ce qui est la vie. Il croyait au bien, au beau ; il goûtait le charme de mille riens, il aimait la vie. Son amour de Dieu n'en est que plus pur, plus absolu et plus beau ; et nous savons comment il ensanglanta sa vie par le sacrifice de tous les attraits et de tous les liens terrestres, pour satisfaire aux exigences et aux saintes jalousies du cœur de Dieu. Son cœur, naturellement passionné, débordant de tendresse, s'était formé sur une mesure trop grande, pour que les sentiments humains fussent capables de le rassasier ; toute son ambition était de le remplir de Dieu seul. - «L'amour de Dieu, c'est ma vocation ; Lui seul peut combler les abîmes de désirs de mon âme. Coupons, tranchons impitoyablement les affections humaines... Quel bonheur de porter dans son âme un peu de connaissance de Dieu et des vérités célestes qui sont la consolation du prêtre et qui mettent en lui un fond inépuisable de bonheur intime malgré toutes ses inquiétudes».

«Il m'a fallu du temps, écrivait-il à la Mère Sainte-Angèle, pour comprendre la parole de sainte Thérèse : Dieu seul suffit. Ah ! qu'il est patient le bon Dieu de nous agréer encore lorsque nous venons à Lui faute d'avoir pu trouver autre chose ! Est-ce curieux aussi de dire que Dieu suffit ; c'est comme si on disait «Je choisis tout et ne désire pas autre chose !»... Seigneur, faites à mon cœur cette grâce précieuse de ne se laisser toucher par rien de créé ; saisissez-le de votre divin attrait, avec une telle force, une telle suavité, que toute sa puissance d'aimer s'attache à Vous seul, ô ami sans déception et sans tromperie !»

Et nous lisons encore cette belle page dans ses notes intimes : «L'amour de Dieu est seul capable de remplir mon cœur, de satisfaire toutes mes aspirations, de transformer les instincts de ma nature, de me rendre heureux complètement, même en cette vie, par opposition à l'amour des créatures qui est incapable de tout cela ; car chez les créatures il n'y a jamais certitude d'un retour suffisant d'affection, jamais possession complète. Dans l'amour de Dieu il y a cela ; et ces deux choses ne se trouvent vraiment que dans l'amour de Dieu ; c'est pourquoi l'amour de Dieu seul doit me satisfaire même sur la terre, et mon cœur sera tourmenté tant qu'il ne se reposera pas en Lui... Hélas ! sur la terre nous en pouvons qu'approcher de l'amour de Dieu ; approchons le plus près, le moins loin possible. La pureté de cet amour, tel qu'il nous est présenté dans le ciel, effraye notre cœur naturellement corrompu et toujours incliné vers la corruption. Ayons la foi, et croyons que les jouissances de l'amour de Dieu, le bonheur du ciel, seront infiniment plus vifs et plus satisfaisants pour nous que les jouissances terrestres. Tant que nous sommes sur la terre, notre âme, attachée à une chair naturellement corrompue ne peut se faire à l'idée de ces jouissances. Quel sentiment de joie je devrais éprouver à la pensée que je suis vraiment au service de Dieu ! Quelle impression de liberté dans les liens de ce service ! Car, en définitive, je suis délivré d'une foule d'entraves bien plus vraies que celles de Dieu». (Œuvres complètes, T. V, p. 71).

La vie intime, les travaux du missionnaire, tout, jusqu'aux moindres détails, respire l'amour de Dieu, cette charité douce, forte, inébranlable. Il n'est plus de question, lui-même l'avoue souvent, où ne lui apparaisse en Dieu la solution cherchée. Sa tendresse le rencontre partout.

Mais c'est surtout au plus fort de la persécution que le missionnaire «se serre contre le cœur de Dieu ; il vient manger, dans Sa main, dit-il, comme la brebis dans la main du berger» ; il trouve encore moyen de se réjouir : - «Dieu soit béni au milieu de mes tribulations ; rien ne peut me séparer de Son amour !» - Au témoignage de cette grande âme, il n'est qu'un malheur vrai, «être séparé de Dieu par le péché !» Le reste «compte peu devant lui».

Désormais nous avons la raison de cet admirable esprit de renoncement, de «cette vocation de sacrifice qu'il a eu, dit-il lui-même, dès l'enfance», et qu'il exprime par un mot trop fort mais qui seul peut rendre sa pensée : «Voué au malheur, aux tourments, aux inquiétudes... Il faut que je n'aie pas deux jours de repos, et je m'attends à mourir tout seul, dans la misère et la vermine, entouré d'horribles Chinois qui ne savent pas soigner les malades, qui me laisseront mourir dans la saleté, incapables de compatir à aucune souffrance et de comprendre ce que nous avons quitté pour eux».

On le voit, son âme est de celles à qui il ne suffit pas d'être en paix avec Dieu et de vivre de la vie des justes, mais qui sentent une démangeaison de sacrifice. C'est la voix de la pénitence qui les sollicite, les tourmente et les presse de payer, par des souffrances librement acceptées, non seulement ce qu'elles doivent en rigueur de justice, mais ce que l'amour de Dieu et la délicate ambition de leur cœur demande à leur générosité. Cette voix, c'est celle de Notre-Seigneur qui a jeté son dévolu de miséricorde et appelé à une destinée particulière de sacrifice et de grâce - *Audi filia et vide... Obliviscere...* Aussi comprenons-nous ce besoin immense et intime de souffrances qui «le torture avec suavité» dit-il, persuadé qu'il est, comme tous les saints, que l'unique trésor du cœur, c'est le détachement ; que sacrifier n'est pas détruire, mais vivifier, supprimer l'obstacle et rompre les chaînes qui empêchent la liberté de l'âme en l'attachant aux choses finies. Il a compris le mot de l'Evangile : qui garde son âme la perd, qui consent à la perdre la sauve. Il se détache de tout et de soi-même, afin de retrouver tout et soi-même en Dieu. Le vrai pauvre de l'Evangile n'a-t-il pas le monde en son pouvoir, puisqu'il le méprise ? Dans ce siècle sensuel, il juge que la matière est l'ennemie de Dieu, et l'on sent l'horreur profonde et la haine vigoureuse qu'elle lui inspire.

Le missionnaire va donc s'immoler dans un long sacrifice ; sa vie reproduira celle du divin maître ; aussi bien, toute vie de prêtre n'est que la prolongation de celle de Jésus-Christ dans l'Eglise. - Le Christ c'est d'abord l'anéantissement de la vie cachée : c'est ensuite la lutte de la vie publique ; c'est enfin le couronnement par la mort sanglante. La vie d'un missionnaire, c'est en quelque sorte une messe que dit Jésus-Christ avec un élément humain, avec une victime choisie dont il laisse couler le sang sur la terre pour y féconder les âmes. - C'est ainsi que le P. Aubry vivra sacrifié, séparé à jamais de ce que la nature lui a appris à aimer ; il anéantira les espérances que des êtres chers avaient placées en lui ; il s'arrachera à ce foyer paternel si doux et tant aimé, aux attentions d'une tendre mère que son départ a déjà mis dans les larmes, aux souvenirs de l'enfance qui le suivront en tous lieux ; il n'aura plus ni famille, ni amitié, ni espérance sur la terre, mais Dieu seul. En un mot ; il quittera toutes les choses humaines ; elles ne valent pas son amour et les peines qu'il s'y donnerait ; mais plus il quittera, moins il perdra, plus il sera riche, puisqu'il possédera le bien total et parfait, Dieu.

Son plus grand sacrifice, lui-même l'a souvent avoué, c'est le «renoncement aux affections humaines, le détachement du cœur, la résignation à l'abandon et à la perte, au mépris même des cœurs auxquels je suis tenté de m'attacher ; et pourtant, c'est là le meilleur, le plus sacerdotal de tous les sacrifices que le cœur de l'homme puisse faire. C'est aussi, il me semble, la plus délicate et la plus profonde pensée de *l'Imitation* ; je la retrouve et la sens, comme d'instinct, à chaque page de ce livre : «Je suis voué au renoncement !» répète-t-il sans cesse. L'amour de Dieu seul lui fait embrasser l'apostolat comme «une profession spéciale de sacrifice, de pénitence publique ; il apprend cette science au pied du crucifix, il la boit au côté ouvert de Notre-Seigneur» (*Papiers intimes*). Voilà tout le prêtre.

Ame apostolique, de la race des grands évêques-missionnaires, les Faurie, les Retord, âme passionnée pour l'Evangile, tendant toujours au plus haut et au plus parfait, n'ayant, comme les apôtres, qu'une idée fixe, s'immoler, être un sauveur d'âmes, le P. Aubry réalise à la lettre le type magnifique que son cœur a rêvé, il veut être radicalement prêtre ; et il tient sa promesse par le radicalisme de son sacrifice et de son dévouement à Notre-Seigneur. Rien n'est beau, rien n'est admirable comme cette nature généreuse, illuminée par les splendeurs de charité, embrasée par les ardeurs de la charité, mûre pour les plus héroïques sacrifices. - «Ah ! je le comprends de plus en plus, dit-il, ma vocation est de semer dans les larmes. A d'autres les honneurs, les joies du monde ; a moi les séparations, les angoisses de la vie apostolique ; pour moi-même immolation complète». Il a senti que, sur la terre, «les jouissances sont introuvables», qu'elles sont «en perspective, nullement en réalité», qu'elles ne «laissent place qu'à l'amertume» ; et il se défend de les rechercher. - «D'ailleurs, dit-il encore, les angoisses, les larmes, le zèle déçu, le travail sans fruit ni espoir, la patience imperturbable ; tout cela est encore l'espérance d'un peuple et le vrai contrepoison de l'impiété. Il faut produire son fruit non pas dans la joie, dans les honneurs, les richesses, les succès, mais, dit l'Evangile, *in patientia*. Il faut être prêt à tout, même à ce supplice, le dernier de tous, de ne pouvoir plus qu'assister, impuissant et désarmé, à la ruine des œuvres de l'Eglise... Ce qu'un missionnaire fidèle peut encore faire de plus fécond pour l'Eglise, en tout temps, c'est de pleurer, de souffrir, d'assister désolé à la ruine universelle, de porter, dans la désolation mais sans faiblesse, malgré tout, le fardeau de ses devoirs, de garder son zèle, même sans espérance, et de travailler, même sans fruit. Nous n'assisterons pas, en Chine, même à l'aurore de la conversion de la société. En tant que c'est pour nous une consolation humaine, tant mieux ! Car notre douleur même, si elle est bien portée, sera le plus fécond de nos mérites, et ce que nous pourrions offrir de plus précieux pour le salut des âmes».

Hésite-t-il devant un sacrifice, ou est-il tenté d'une façon ou de l'autre, il lui arrive souvent d'avoir la pensée et de faire à Notre-Seigneur la prière suivante : «Mon Dieu, cela me coûte ; mais je vais vous faire ce sacrifice, à condition que vous me ferez mieux comprendre et mieux sentir la vie intérieure, mieux goûter les choses surnaturelles, et avancer d'un petit cran de plus dans l'union de cœur avec vous, en vous révélant encore un peu plus à mon âme !»

«Oh ! la charmante parole de saint Augustin, écrit-il encore à la Mère Sainte-Angèle : «O Jésus, que toutes les choses du monde me deviennent amères ! Vous seul, montrez-Vous à mon âme avec Votre douceur, car Vous êtes la suavité incomparable, la douceur céleste qui change tout en douceur !» En effet, pour aimer Notre-Seigneur, il faut sentir Sa

douceur ; pour la sentir, il faut la voir ; pour la voir, il faut qu'elle se montre ; une fois qu'elle se montre, elle conquiert notre cœur du premier coup, et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous pouvons être vraiment détachés du monde. Chercher à se détacher du monde avant d'aimer Notre-Seigneur, c'est un tour de force que nous ne ferons pas ; aimer Notre-Seigneur avant qu'il nous ait fait entrevoir intérieurement, au moins un petit rayon de Sa beauté, impossible, puisque nous ne pouvons être pris que par le cœur». «Ce n'est pas, avoue humblement le P. Aubry, que je sois fidèle à ma petite pratique de tout à l'heure en face des tentations et des sacrifices, non ! Seulement l'idée m'en est venue assez souvent, et j'en ai essayé quelquefois avec profit. Quels bonheur, si le bon Dieu, oubliant nos infidélités, et ne regardant plus que ce tout petit peu de bonne volonté et de bons désirs qu'il y a en nous, voulait bien nous garder toujours en état de grâce, nous donner un peu de Son amour qui guérit et adoucit tout, et nous faire monter un peu derrière les saints dans la vie spirituelle ! Ce petit germe de bonne volonté et ce bon désir de comprendre et d'entamer la vie intérieure, qui est le commencement même de cette vie de grâce, c'est peut-être tout ce qu'il nous est possible de transmettre aux autres, puisque c'est l'Esprit-Saint qui fait tout le travail. Je crois que pour le leur transmettre, la première condition est de leur en parler beaucoup, pour leur faire venir l'eau à la bouche, et leur faire dire : «Mais enfin, dites-nous donc ce que c'est que cette vie intérieure dont vous nous fatiguez les oreilles, et faites-nous-la d'abord comprendre ?» Le jour où ils nous auront dit cela, tout est gagné, pourvu que nous sachions les mettre sur la voie et leur répondre : «Ah ! Nous y sommes ! Ce n'est pas moi qui puis vous l'expliquer, mais Notre-Seigneur et le Saint-Esprit Lui-même, si vous faites ce qu'il faut».

«Je suis bien content de n'être venu en Chine qu'ayant eu, grâce à la Providence, le temps de comprendre enfin tout cela et d'acquiescer ce désir. Il me reste bien à faire, beaucoup de défauts à extirper que j'ai apportés avec moi et que je retrouve tous les jours et à tout instant. C'est votre affaire de prier Notre-Seigneur pour moi, de Lui demander d'enfoncer les tampons et d'entrer quand même... Je voudrais bien trouver, en Chine, l'occasion de déposer ce germe dans quelques âmes. Mon bonheur aurait été, en France, d'avoir cette occasion ; ç'a été ma principale tentation de rester là-bas pour la trouver ; l'aurai-je par ici ? C'est un souci que je remets au bon Dieu avec tout le reste. Le peu que j'ai vu jusqu'ici prouve que nos chrétiens sont bien épais ; que leur tact intérieur et la pointe de leur spiritualité ne va pas loin. Ils sont dans un milieu si matériel, si païen, si voué au diable, qu'on sent, qu'on devine, qu'on respire partout et qui occupe tout. On a déjà tant de peine à obtenir d'eux le simple et élémentaire état de grâce, sans cesse perdu et toujours retrouvé ! Si déjà, en France, où il est connu et installé dans les âmes par le baptême, Notre-Seigneur en rencontre si peu pour Le recevoir et Lui donner l'hospitalité, c'est bien autre chose par ici. Vous Le figurez-vous caché, serré, gêné, à l'étroit, dans les quelques âmes pures qu'il trouve au milieu de ces immenses populations de païens voués au péché ? Il y a quelque chose de consolant dans cette pensée, pour le missionnaire, qu'il se trouve être presque son unique pied-à-terre et sa petite résidence, et qu'il est, presque à lui seul, toute l'Eglise vivante et tout le trésor du Surnaturel, au milieu de ce débordement de paganisme et de péché».

«D'où viennent, ô mon Dieu ! s'écrie-t-il, dans un moment de lutte sanglante, d'où viennent dans mon cœur ces vagues et impétueux désirs qui bouillonnent avec mon sang et font frémir mes veines ? Que veulent les écarts de mon imagination de me ramener sans cesse vers ce que j'ai de plus chers souvenirs au monde ? Seigneur, ne me laissez que Votre amour ; je Vous immole mes amitiés, mes retours de poésie, mes espérances ; que tout cela me devienne amer désormais» (Notes intimes).

Le P. Aubry se crucifia dans le sacrifice avec une délicatesse et un raffinement exquis ; il éprouva «une sorte de volupté sainte dans les plus amères souffrances». - «Il faut mourir ou n'être pas missionnaire - *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* ! Quel mot ! Comme il exprime bien ma vocation !... O ma couronne, ma couronne ! ma couronne sacerdotale ! Ma couronne de sacrifices et d'espérance ! Ma couronne d'épines ! Que je vous aime ! Vous êtes ma meilleure part ; je ne veux pas vous changer !» (Ibid.) - Et il ne se rappelait jamais sans émotion l'exemple des grands ouvriers de l'Evangile : *Euntes, ibant et flebant, mittentes semina sua* ! - «Et ma semence, à moi, quand poussera-t-elle ? Le malheureux sillon où je dois la jeter est bien desséché, bien ravagé. Mais, au service de Dieu, on a la consolation de savoir avec certitude qu'il n'est pas possible de travailler en vain ; et il nous est toujours au moins loisible de féconder notre propre champ à nous. Avançons, avançons toujours ! Nous sommes la consolation de Notre-Seigneur dans Ses abandons ; nous serons les derniers rejetons de la famille des enfants de Dieu. Soyons le bon grain dont Il commencera d'ensemencer Son champ, quand on l'aura suffisamment ravagé. Mais pour être employé à cela, il faut nous bien séparer du monde, de ce qui est mauvais, de ce qui est médiocre, de ce qui n'est pas excellent...»

Les années de mission s'écoulèrent, le corps se rompit aux plus rudes privations, il s'usa prématurément au labeur apostolique. L'âme, elle, ne s'habitua pas aux tortures morales ; loin de s'émousser par l'habitude du sacrifice, elle y puisa une sensibilité, une puissance de souffrir croissante. - «Plus je vieillissais, plus je suis tenté de regretter la France ; parfois le souvenir de ce que j'y ai laissé est bien amer et m'étreint à la gorge. Il me faut alors, pour l'accepter avec joie, tout un raisonnement dont le dernier mot, l'argument le plus éloquent, est presque toujours celui-ci : Après tout, puisque je dois mourir !... Enfonçons-nous dans la vie chinoise ; renonçons à toute ambition, à tout honneur, à toute prétention littéraire et intellectuelle. Nous avons enlevé une bien petite goutte de sang à la France, en la quittant. La quitter nous a coûté et nous coûte encore beaucoup ; c'est ce beaucoup qui comptera devant Dieu, pour nous et pour cette œuvre formidable à laquelle nous sommes attelés !»

«Pour contenter ma nature inquiète, dit-il encore, il m'a fallu trimballer mes mollets par ici ; je ne suis satisfait que dans le vacarme et la tribulation. Je ne m'en plains pas, au contraire ; je l'ai voulu, et je continue de le vouloir. Mais tout un côté de cette pauvre nature murmure souvent après l'autre, et me fait dire : où suis-je venu me fourrer ? Je suis voué au malheur par vocation». - Comme saint Paul, il ne sortait d'une inquiétude et d'une souffrance que pour entrer dans une autre ; pas un instant de tranquillité. - «Mon Dieu, n'avons-nous pas assez souffert, écrit-il un jour ; ouvrez les trésors de Votre miséricorde, prenez notre vie, notre sang, pourvu que cela serve à édifier Votre Eglise». - Mais comme saint Paul aussi, il garde le calme intérieur et surabonde de joie au milieu de la tribulation. D'ailleurs, la souffrance donne à son tra-

vail une fécondité nouvelle. - «Je puis quelque chose sur les âmes en proportion de mes peines. Je trouve alors des accents plus sympathiques... Plus je suis désolé, plus mon action est puissante. Va donc pour la désolation perpétuelle ! C'est rude à porter ; je suis téméraire d'accepter un tel fardeau ; mais le bon Dieu s'en arrangera ; c'est pour Lui ce que j'en fais !»

Vers les derniers mois, la persécution, les épreuves de toutes sortes vinrent fondre sur lui avec une violence extrême. Sans la résignation et la grande force d'âme qu'il puisait dans l'étude et la piété, il n'aurait pu tenir si longtemps. Sa santé s'altérait visiblement ; il se sentait vieillir et s'user. - «Si vous me revoyez dans quelques années, écrit-il à un ami, je ne serai plus qu'une vieille grisaille ! Moi qui ne pleurais jadis que si je n'avais pas assez à manger, j'ai pleuré au moins cinq ou six fois en 1881. Mais il est au fond de mon âme une région calme, pleine de joie que rien ne trouble, et que n'atteignent ni les inquiétudes, ni les douleurs. Le cœur, lui, ne vieillit pas ; il avance vers la jeunesse éternelle».

Il écrivait encore, à la suite des mauvais traitements subis à Pou-Gan-Tin : «Réjouissons-nous d'être de ceux que saint Pierre introduira au ciel en disant : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna*. Je frémis pourtant de penser qu'avec tant de peines il est possible de perdre son âme. Que nous sommes petits, vulgaires, à côté des grands missionnaires d'autrefois, des apôtres, des saints, des martyrs - *qui Ecclesiam plantaverunt sanguine suo* ! ...Mais, ajoute-t-il, Dieu soit loué en toutes choses puisqu'aucune ne peut nous séparer de Son saint amour !» Ce mot de sainte Thérèse tombait précisément sous ses yeux, un jour qu'il était accablé de peines et d'inquiétudes. - «Il m'a remis tout en joie, dit-il. D'abord que nous n'avons pas de gros péchés, nous portons Notre-Seigneur en nous ; qui pourra nous Le retirer ? Etant posé qu'il n'y a de malheur vrai qu'à être séparé de l'amour de Dieu, chose qu'il nous faut arrivera à comprendre et surtout à sentir, étant posé cela, puisque rien ne peut nous séparer de cet amour, il n'y a plus pour nous de malheur vrai. Donc si nous arrivons à sentir cela, nous arrivons au bonheur vrai, autant qu'il est possible sur la terre ; car les privations matérielles sont peu de chose ; les privations morales et intellectuelles, si elles sont quelque chose, sont encore sans comparaison ni proportion avec les compensations que Dieu leur donne en cette vie et les récompenses de l'autre. Les douleurs du ministère, qui ont leur source dans un zèle affligé de se sentir impuissant, portent en elles-mêmes un mérite, un mérite utile pour nous et pour l'œuvre même à laquelle nous nous affligeons de ne pouvoir mieux travailler et, puisque c'est la volonté et, par conséquent la gloire de Dieu que nous ne puissions pas davantage pour le moment, vu les causes secondes et coupables posées par les hommes. Je dis que ceci est même la gloire de Dieu ; c'est le mot de saint Augustin : «S'ils ne glorifient pas Dieu dans Sa miséricorde par leur salut, ils Le glorifieront dans Sa justice par leur châtement». Il est à craindre, sans doute, que les misères et le travail social des temps actuels ne servent bien plus à cette seconde glorification qu'à la première ; mais comme la miséricorde, en Dieu et dans Ses œuvres, domine la justice, il est clair que ces malheurs mêmes sont encore le moyen pénible, mais nécessaire, pour guérir le monde, féconder l'Eglise, et produire des fruits de salut».

«Ma vie se passe à remuer ces pensées, en même temps que je roule ma bosse par monts et par vaux, par pluies et par chaleurs ; et c'est ce qui fait que je suis encore heureux au milieu de mes tracas et de mes peines. Pour nous, l'essentiel n'est pas que nous ayons la consolation de voir nous-mêmes les fruits de nos travaux et de nos chagrins ; l'essentiel, c'est que nous les rendions méritoires ; moyennant quoi ils seront certainement féconds un jour où l'autre, puisque rien ne se perd dans l'Eglise, qui est le trésor universel de toute richesse surnaturelle, où tout mérite va s'emmagasiner et d'où sort toute grâce et toute vie pour les âmes» (Lettre, 27 novembre 1881).

A cette recherche et à cet amour étonnant de la souffrance et du sacrifice se rattache un grand esprit de pauvreté et d'humilité. La vie du missionnaire n'est-elle pas conforme d'ailleurs à la pauvreté de Notre-Seigneur ; il est plus pauvre que tous les religieux. Tandis que le chartreux sait que demain on lui donnera trois noix, comme aujourd'hui, le missionnaire mange son pauvre repas sans savoir si le suivant sera assuré ; il ne l'aura peut-être pas ; il ne sait jamais jusqu'où s'étendent les privations qu'il aura à supporter ; «mais son cœur ne s'émeut pas pour si peu, dit-il ; il est prêt à tout supporter comme à mourir». Le souvenir de la pauvreté de Benoît Labre - son saint de prédilection - avait toujours frappé le P. Aubry. - «J'ai vu, à Rome, sur son tombeau glorifié, un vêtement de toile grossière, un vieux chapeau sans forme et tout râpé, des souliers troués, et j'ai senti des larmes remplir mes yeux. Je suis jaloux de ce saint ; je me demande s'il est encore permis à quelqu'un de trouver la sainteté difficile et de se plaindre de la part que Dieu lui a faite !» - Et il ajoutait : «Moi non plus je ne posséderai jamais rien !»

Voulant rester «pauvre par vocation», il se dépouilla des objets auxquels il tenait la plus, et n'emporta en mission que quelques livres, - toute sa fortune désormais, avec son mince bagage de missionnaire. Dans ses courses apostoliques, il aimait à descendre chez ses chrétiens. - «Je loge dans des taudis innommables, entre les buffles et les porcs ! Les poules couchent sous mes planches, les rats me passent sur le nez et m'éveillent ; les puces, les punaises, mille insectes pullulent chez mes hôtes ! On me nourrit de citrouilles, de riz, de navets ou de patates, peu importe ! Le corps est si peu de chose, une pauvre pincée de saleté, quand Dieu en a retiré ce qui n'aurait dû être qu'à Lui seul et à la pensée de l'éternité. Cherchons d'abord le royaume de Dieu et Sa justice ; le reste est du surcroît !»

S'il lui venait quelque ressource, il se hâtait de la consacrer à l'œuvre évangélique, fondait une école, achetait des livres de doctrine, remplaçait par un neuf son vêtement usé qu'il donnait à un plus pauvre que lui. Vraiment, on peut bien dire du P. Aubry, comme de saint François Xavier, expirant après moins de quinze ans de mission, comme de la plupart des missionnaires : «Mort de faim et de misère !»

Qui pourrait, après cela, s'étonner de son humilité, douter que sa seule ambition fût la croix. Sans doute, pour être humble, il n'est pas nécessaire, comme certains se l'imaginent, de se croire ridiculement moins d'esprit, moins de savoir ou moins de vertu qu'on en a ; il suffit de ne pas s'en accorder plus qu'on n'en possède, de reconnaître de qui on les tient, de se voir tel qu'on est devant Dieu avec le peu qu'on a de bon et tout ce qu'on a de mauvais. L'humilité est avant tout la vérité. Etudiant, il ne s'était pas prévalu de ses succès ; professeur, il avait supporté silencieusement des contradictions que lui attirait parfois son zèle pour la vérité : il était si têtu - c'est son propre aveu - quand il s'agissait de défendre les

principes catholiques ! Sa franchise allait alors parfois jusqu'à la brutalité, son enthousiasme jusqu'à la passion. Mais ce n'était pas orgueil, et il ne faut pas prendre le change. Avec des allures de liberté et d'indépendance, il était extrêmement soumis à la grande autorité de l'Eglise, et il ne voulait penser et sentir qu'avec elle et comme elle - *Sentiendum cum Ecclesia* : telle était sa devise.

Que de précautions il prenait pour éviter l'éclat, le bruit, le supplice que toute marque de considération ou de respect trop démonstrative imposait à sa modestie. Il avait une telle vue de ses défauts et une telle peur du pharisaïsme qu'il évitait toujours trop, au gré de quelques-uns, de laisser paraître sa piété. Seuls, ses intimes et ceux qui ont eu recours à son ministère ont bien connu sa ferveur. — «Nous ne valons rien par nous-mêmes, leur disait-il familièrement ; moi surtout, j'ai beaucoup manqué aux grâces que le bon Dieu m'a faites. Ayons bien le sentiment de notre misère ; mais que cela ne nous empêche pas de nous réjouir et de remercier Dieu, de ce qu'Il a bien voulu nous faire comprendre et sentir un peu ce qu'Il veut, ce qu'Il fait en nous, et à quoi le travail de Sa grâce nous conduit» ...

«Oui, oui, une fois consacré à Dieu, il faut m'effacer, me diminuer, périr, disparaître et me faire remplacer en moi-même par Notre-Seigneur. - *Oportet illum crescere, me autem minui*. Ce mot, saint Jean l'a dit aussi pour mon alimentation spirituelle ; car je suis encore friand, quoique devenu Chinois et nourri de citrouilles cuites à l'eau et au sel, quelque chose de tout à fait délicat ! On ne meurt pas d'apoplexie avec une telle alimentation !»

Ces aveux d'humilité, que l'on surprend si souvent sur les lèvres des amis de Dieu, prouvent combien l'orgueil lui était odieux. - «Ce vice, disait-il, est la plus rebutant de tous chez un prêtre ; il va directement contre sa vocation : *Exinanivit semetipsum*. L'ambition qui cherche les petits honneurs me provoque le vomissement ! Et pourtant, à force de voir la convoitise humaine, je crains de devenir ambitieux. Non, je ne puis vieillir empaqueté dans les égoïsmes !» - Et il finit par réaliser son rêve.

La carrière apostolique du P. Aubry est un exercice continu d'humilité : Humilité dans le régime matériel et dans la vie morale. Il lui faut «s'enterrer avec des sauvages, dans l'oubli et le mépris - *Evangelizare pauperibus* - lorsqu'il se sent de la jeunesse, de l'ardeur, de l'intelligence et du cœur, lorsqu'il aime l'étude, les choses élevées et élevantes». S'imaginer-t-on le degré d'abnégation qu'un tel sacrifice suppose ? - Humilité à la vue de l'œuvre formidable de la conversion des infidèles. - «Que Dieu arrose et donne l'accroissement, répète-t-il sans cesse ; moi, je ne fais rien, rien, rien de tout : zèle, dévouement, ardeur, je n'ai tout cela qu'en théorie, comme grâce de Dieu, non comme vertu !» A Hin-Y-Fou, il convertit plus de deux mille familles païennes ; cependant, il s'accuse d'être un «serviteur inutile... Loin d'être l'auteur des conversions, je n'en suis que l'instrument, l'occasion, si tant est que je n'y mette pas obstacle. Que Dieu supplée à ce que, par faiblesse, défaillance coupable ou inconsciente, je ne ferai pas».

Humilité dans les relations avec les confrères. On l'a vu, plusieurs fois, franchir des distances considérables - près de 50 lieues - par des chemins impraticables et à travers les montagnes, pour s'éclairer de l'expérience de ses aînés. «Il les remerciait de leurs conseils avec la plus grande modestie, et mettait à les suivre la docilité d'un enfant, persuadé qu'il venait d'entendre la voix de Dieu» (Lettre du P. Gourdin). - Quelques amis voulaient-ils faire sortir du cercle de l'intimité la correspondance si remarquable qu'il destinait à sa famille et à son curé, pour les initier à sa vie apostolique ; il protestait énergiquement. - «C'est ma joie de croire qu'une bonne pensée, un trait pris au hasard, ira faire du bien à ceux qui me sont chers, et m'obtiendra un regain de prières. Mais imprimer ma prose ? Jamais ! Jamais je n'accepterai cela ! J'ai horreur de la réclame et de la publicité».

Par-dessus tout, le P. Aubry fut humble dans sa vie intérieure. La pensée de sa pauvreté spirituelle le confondait toujours. - «Nous ne valons rien par nous-mêmes ; ayons le sentiment de notre misère. Moi surtout, j'ai bien manqué à la grâce ; tout ce qui est de la misère et de la mortalité humaine je l'ai bien gardé, et, comme le dit je ne sais quel vieux radeur de l'antiquité : *Nihil humani a me alienum puto*. Quel triste dossier je dois avoir au Livre de vie ! Je me sens pourtant appelé à quelque chose de mieux ; j'ai parfois vers la sainteté des élans qui, en raison de mes péchés, me deviennent une sorte de souffrance morale». Sans cesse il gémit d'être si attardé sur le chemin de la sainteté qu'il a rêvée. - «J'ai 36 ans, et n'ai fait encore aucun progrès en vie intérieure. Quand je passe en revue mon bagage spirituel, je découvre une foule d'objets de contrebande que je croyais restés en France. Mon Dieu, que l'homme est peu de chose !»

«*Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*. Quel mot ! comme il exprime bien ma mission et l'un des grands côtés de la vie du prêtre, cette abnégation inexorable qui est sa condition naturelle, son ordinaire. Ce mot, je le dis quelquefois, je le dis en moi-même, en pensant au sacrifice que j'ai fait. Mais je ne suis pas sincère en le disant, même en le disant en moi-même ; il reste toujours au fond de moi une arrière-pensée d'amour propre, un reste de regret que je ne parviens pas à vider... Je me recherche toujours dans mes travaux, dans mes rêves ; je suis toujours moi-même l'objet de mon ambition et le but de mes projets. Je crie à tous qu'il faut ne chercher que Dieu, et, quand je m'examine, quand je m'interroge sincèrement, c'est moi que je trouve au fond et au bout de mes travaux ; ce n'est pas pour Dieu mais pour moi que je cherche la gloire. C'est le principe de mes tentations, de mes regrets, de mes hésitations, de mes bouleversements ; c'est la cause de la plupart de mes souffrances morales. Tant que j'en serai là, je ne puis être heureux, je ne puis avoir cette paix intérieure, ce calme, cette joie que donne l'humilité».

«On me l'avait dit que l'humilité est la condition du bonheur ; je ne l'avais cru que vaguement, et je ne l'avais pas compris du tout, même vaguement ; je le comprends aujourd'hui... Mon Dieu, donnez-moi l'énergie d'en finir avec moi-même et de Vous chercher en toutes choses ! Qu'on a de mal à finir par dire cela sincèrement et sans arrière-pensée...» (Œuvres complètes, T. V, 44)

Quinze jours avant sa mort, il trace encore ces lignes touchantes : «C'est effrayant comme je me sens emporté loin de la piété ! Je ne m'y attache plus, il me semble, comme à un exercice d'amour dans lequel on puise le rafraîchissement des forces de l'âme, le repos et la nourriture du cœur. Sans un peu de goût que j'ai pour les saintes études, je deviendrais dénué à un degré incroyable - *Da mihi, Domine, spiritus pinguedinem*. Sans cette sève surnaturelle de l'âme, quel missionnaire est-on ? Oh ! que saint Bernard a raison de recommander aux pasteurs de réserver pour eux-mêmes la première et la meilleure partie de leur travail. Après 14 ans de sacerdoce, l'œuvre de ma sanctification est bien peu

avancée. J'ai cru, en venant ici, réaliser le rêve auquel je pensais ma sanctification attachée, et je reste toujours le même. Ainsi on vieillit, on meurt, les mains et l'âme pleines de projets inexécutés. Les saints ne sont pas d'une nature différente de nous ; ce sont des hommes comme nous, ayant, comme nous, des défauts, des passions, des tentations, des résolutions, des projets ; la différence, c'est qu'ils ont eu l'énergie de tenir leurs résolutions et que nous ne l'avons pas.

La pratique du renoncement et de l'humilité donna au P. Aubry une force singulière sur lui-même et contre les traits de la tentation, de cette tentation savante, délicate et subtile qui est le piège des âmes élevées. - «Quand je suis tenté dit-il, quand j'hésite devant un sacrifice, il m'arrive assez souvent d'avoir la pensée et de faire à Notre-Seigneur cette prière : «Mon Dieu, cela me coûte, Vous le voyez ; mais je vais Vous faire ce sacrifice à condition que Vous me ferez mieux comprendre et sentir la vie intérieure, mieux goûter les choses surnaturelles, et avancer d'un petit cran dans l'union de cœur avec Vous, en Vous révélant un peu à moi dans vos attraits... O la charmante parole de saint Augustin : «O Jésus, que toutes les choses du monde me deviennent amères ; Vous seul, montrez-Vous à mon âme avec Votre douceur, car Vous êtes la suavité incomparable, la douceur céleste qui change tout en douceur». - En effet, pour aimer Notre-Seigneur, il faut sentir Sa douceur ; pour la sentir, il faut la voir ; pour que nous la voyions il faut qu'elle se montre ; une fois qu'elle se montre, elle conquiert notre cœur du premier coup ; et ce n'est qu'à partir de ce moment que nous pouvons être détachés du monde. Chercher à se détacher du monde avant d'aimer Notre Seigneur, c'est un tour de force que nous ne ferons pas ; aimer Notre-Seigneur avant qu'il nous ait fait au moins entrevoir intérieurement un petit rayon de Sa céleste beauté, c'est encore bien plus impossible, puisque nous ne pouvons être pris que par le cœur».

Sa vie, nous en avons mille preuves, a été une lutte incessante contre la tentation. - Du côté de l'esprit, tentation contre sa vocation, lorsque maîtres et disciples le suppliaient de ne pas «rendre inutile par son départ tant de science et de talent». - «Eh quoi ! disait-il lui-même, laisser là mes chères études, renoncer à ma part du beau travail d'idées qui se poursuit en Europe ! Me parquer avec des Chinois !» Cette perspective le poursuivait sans cesse ; elle le «tint en haleine» jusqu'au dernier jour.

Tentation du côté du cœur. - «Ah ! c'est ici, dit-il, que le combat est terrible !» - Et nous savons ce qu'il lui en coûte de luttas sanglantes pour «avoir raison de son cœur, et satisfaire aux impitoyables exigences de sa vocation». La solitude du cœur, «cette disette d'affections humaines» où il lui fallut vivre en Chine, fut certainement la plus grande épreuve de son apostolat ; elle provoquait dans son âme des retours et des regrets qui allaient grandissant avec les années, - «tellement, dit-il, que je ne puis m'arrêter aux souvenirs de la patrie ; j'en viendrai à n'avoir plus la force de les supporter, tant l'émotion qu'ils produisent en moi est complexe, étrange, indéfinissable !... Quand je suis un peu désolé, ajoute-t-il encore, ce qui m'arrive parfois, je repasse dans ma mémoire, dans mon cœur, les quelques noms qui me sont chers, je m'y arrête et suis consolé en songeant que peut-être je ne suis pas tout à fait oublié ; car il me semble alors que les âmes vont se chercher pour causer ensemble. En Chine, point de cœur, on vit sur le passé. Mon Dieu ! Qu'il est donc difficile de résister à la grande tentation de se raccrocher à la terre, pour y chercher le *Requiem cordis* !

Le P. Aubry eut encore à lutter contre un genre de tentation auquel échappe rarement le missionnaire : le découragement. Mais il avait trop bien «saisi le vrai sens, le côté surnaturel de la vie de mission», pour être accessible au découragement. - «Quand la fatigue, le dégoût, les idées noires m'assaillent, alors il m'arrive assez souvent de faire cette prière : Mon Dieu, j'accepte cette épreuve, à condition que Vous me ferez avancer d'un petit cran dans la vie intérieure, et que Vous féconderez mon travail». Les affaires contentieuses, inextricables, la persécution toujours menaçante, rien n'abaissait son courage. Parfois «il ne voyait plus à deux jours devant lui. - Marchons tout de même, disait-il, Dieu ne peut abandonner Son œuvre !» Et il partait de plus belle, foulant aux pieds inquiétudes et brisements.

On a beaucoup parlé des dangers auxquels l'âme du missionnaire est exposée dans son isolement, au milieu des peuples corrompus de l'Orient. Mais, dit le P. Aubry, «pour l'homme d'Europe, pour le prêtre surtout qui a vu la France avec son raffinement de civilisation, les séductions du monde n'existent guère en Chine. Souvent, en France, la vue du monde tourbillonnant autour de moi, me donnait des tentations de regret qui me poursuivaient des journées et des nuits entières, me rendaient malheureux comme les pierres, me faisaient sentir, avec une vivacité, une amertume indicible, l'isolement de la vie sacerdotale. Certes, cet isolement est incomparablement plus grand ici. Eh bien, sincèrement, je n'ai pas éprouvé une seule fois ce genre de tentation depuis mon arrivée. En Chine ce qu'on peut appeler le monde est si peu attrayant, si peu enviable, même pour celui qui aurait le cœur mondain, si drôle, si ridicule, si étrange, si peu conforme à ce qui pourrait nous tenter, que vraiment ce n'est pas la peine ; les sens ne sont nullement flattés, les facultés de l'âme pas du tout alléchées. Il n'y a donc de place que pour des attachements surnaturels. Au contraire, il faut, pour fréquenter ces pauvres Chinois, si peu intéressants, riches comme pauvres, instruits comme ignorants, se faire violence à soi-même et se rappeler sa vocation. Il est bien vrai que le milieu social n'est pas propre et tout à l'envers du christianisme ; mais enfin, si corrompus que soient ces pauvres gens, tous absolument livrés au péché, si faibles que soient même nos chrétiens dont le cœur n'est pas encore bien généreux, ni la foi bien approfondie, ni la piété bien élevée, si puissant que soit même le démon, depuis longtemps propriétaire du sol et de l'atmosphère, la séduction et l'attrait des choses mondaines est nul pour nous. On respire bien moins qu'en France cette vapeur de péché, cette fine fleur de corruption qui saisit le cœur et qui nous empêche presque de sentir l'odeur du bon Dieu... Notre isolement même qui, en un sens, nous prive des secours d'un confrère, oblige à nous recueillir davantage, à chercher au fond de nous le Saint-Esprit qui parle sans cesse à notre âme. J'ai été plus de cinq mois sans voir un confrère, sans entendre un mot de français, sinon les gros mots que je dis aux Chinois sans qu'ils les comprennent. Enfin, mon voisin a pu me visiter ; je me suis confessé deux fois, et nous avons causé longuement. Sa visite me procurait une grande joie ; son départ ne m'a nullement assombri...»

«Malgré tout, nous nous portons nous-mêmes, par conséquent nous avons toujours l'ennemi dans la place ! mais à ceci pas de remède sinon la grâce de Dieu qui ne manque jamais, et la piété qui peut, en effet, se refroidir ; et c'est ici qu'est le vrai danger de notre vie. Les conversions vont si lentement, les chrétiens sont si incapables de s'envoler plus

haut que le strict nécessaire ; les païens opposent une résistance si obstinée à la grâce et se montrent si sourds à tout ce qu'on peut leur dire, si aveugles à tout ce qu'on peut leur montrer, qu'il serait possible de se décourager, de perdre son zèle, de devenir médiocre, de ne plus faire grand'chose pour soi-même et pour les autres. Je ne vaudrais rien ; mais trop de gens prient et offrent leurs sacrifices à mon intention pour que le bon Dieu me laisse tomber là. Si je fais moins que je voudrais, si je n'ai que rarement la consolation de former quelques âmes vraiment intérieures, du moins ai-je la joie de sauver bien plus d'âmes que je n'en aurais jamais sauvé en France. J'ai aussi la joie de savoir que je travaille pour l'avenir, et que quand il plaira à Dieu de faire luire sur la Chine le jour de la Rédemption, le terrain aura été préparé par mon travail, et le petit grain déposé dans le sillon en attendant la pluie...»

«Mon Dieu, Jésus mon Sauveur et mon partage, écrit-il encore, je Vous ai donné ma vie, mon âme, mon cœur, mon corps, toutes mes facultés, toutes mes énergies ; Vous m'avez consacré au salut des pécheurs ; il faut que les yeux de mon esprit s'arrêtent sur des objets séduisants, pour apprendre à détruire leur puissance sur les âmes ; il faut que je passe auprès du mal pour le guérir ; il faut que mes mains travaillent sur des plaies contagieuses ; préservez-moi, occupez mon cœur en le frappant par les divines séductions de Vos beautés infinies ; donnez-moi la force de passer au milieu du mal sans le voir, et de ne laisser jamais toucher mon cœur par l'appât de la volupté. Sanctifiez mes sens et préservez-les de cette pourriture qui mine et torture ceux des pécheurs. Rendez-moi et conservez-moi toujours pur, toujours vierge, afin que je puisse Vous aimer, n'aimer que Vous, autant que cela est possible sur la terre, et au ciel infiniment !»

Ainsi, de son propre aveu, l'habitude de combat lui assurait la victoire ; la tentation n'avait aucune prise sur son âme. Ce que l'adolescent et le jeune homme avait semé en luttant et en fidélité à la grâce, le prêtre le récoltait au centuple par le calme de la conscience et la facilité de résistance au démon, par l'équilibre et l'harmonie des facultés viriles, enfin par les lumières qui sortent de la tentation vaincue et du monde tenu à distance. - Dès l'enfance et comme par instinct, le P. Aubry avait eu la plus vive horreur du péché. Maintenant, il s'étudiait à pousser la pureté de conscience aux dernières limites du possible. - «Ne laissons pas appauvrir notre âme, même par le péché véniel disait-il souvent. Une seule faute est un malheur à pleurer toute sa vie. Quelle désolation d'ébrécher sa couronne !... Quand mes travaux n'aboutiraient qu'à faire éviter un seul péché mortel, je ne regretterais rien !» - Par où l'on peut juger de l'abîme qui le séparait du péché, et de l'idée juste qu'il se faisait de la dignité du prêtre. Ce cœur sacerdotal avait été formé sur une mesure trop grande, pour que les sentiments humains fussent capables de le remplir et dignes d'occuper toutes ses ardeurs ; il lui fallait un objet en proportion de sa vocation apostolique ; il lui fallait des sentiments surnaturels, et le premier, celui qui fait le fond des sentiments sacerdotaux et comme la forme des vocations saintes, c'est l'amour du sacrifice, surtout du sacrifice contenu dans la virginité sacerdotale. Car le sacrifice sacerdotal, s'il paraît, au premier aspect, un vide, une négation, une destruction pure et simple, est pourtant une réalité, un sentiment vrai et tout-puissant, une plénitude du cœur, un amour vrai et profond, infini celui-là et, par conséquent, capable et digne d'absorber tout en nous. Personne n'eut jamais le cœur plus libre et, par conséquent, ne fut plus maître d'ordonner sa vie sans aucune influence des attaches humaines. - «*Sanctus, impollutus, innocens, segregatus...* Voilà dit-il, comment il faut passer au milieu du monde. Par notre virginité sacerdotale, nous sommes les paratonnerres du monde».

Chez le P. Aubry, la pureté du cœur réserve toujours pour le vrai et le bien, toute sa tendresse, toute sa capacité d'aimer, toute sa puissance d'enthousiasme. Ses facultés intellectuelles, débarrassées des nuages que soulèvent les passions et de l'engorgement qui en résulte, avaient pris un essor facile, donnant cours aux idées élevées qui pouvaient germer en liberté, se développer, s'engendrer les unes les autres. Le cœur n'étant pas absorbé par des préoccupations inférieures, s'était depuis longtemps mis de la partie dans l'étude, répandant sur elle une fécondité, un charme, une originalité attrayante ; la vigueur de son intelligence n'étant pas gaspillée ailleurs, celle-ci s'était faite de plus en plus profonde, pénétrante, abondante en idées, exubérante de vie surnaturelle. Car la pureté met au cœur du prêtre des capacités et des ressources que la plupart ne connaissent pas. C'est à cet ordre de ressources qu'appartient ce que la théologie nomme la science infuse, les vertus intellectuelles inspirées que verse dans notre esprit le Verbe Divin quand Il habite en nous par la foi et l'amour.

Il garda cette virginité de l'âme, cette pureté du cœur. C'est la cause de son intuition profonde des choses de la foi et de la science, car Dieu se montre aux cœurs purs, même sur la terre, même dans l'ordre naturel. - «La science théologique, dit-il lui-même, est quelque chose de saint et de virginal ; elle est un rayon de la lumière de Dieu - *Deus scientiarum* - une communication des pensées divines, un chapitre de la divine philosophie du Verbe de qui vient toute lumière, une part aux richesses de Jésus-Christ - *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ*. - C'est aussi le secret de ce charme, de ce parfum de tendresse, de ces manières attachantes, de cette atmosphère de détachement et d'élévation surnaturelle, que Dieu avait répandus autour de cette âme chaste, et qui chassait la tentation. Et avec cela une miséricorde infinie, puisqu'elle était de Dieu, un élan, une force d'attraction douce et sainte à laquelle les jeunes cœurs ne résistaient pas, mais qui les touchait au vif, les séduisait et les sanctifiait par le regard et le sourire. Et, ce qu'il y a de plus ravissant, c'est que cette âme ne se doutait pas de sa beauté, ne s'apercevait pas qu'il sortait d'elle un tel parfum ; habitée, à y vivre et à y nager, elle ne le sentait plus. Mais aussi était-ce la meilleure part que Dieu lui avait faite. Ainsi ne faut-il pas chercher ailleurs la raison de son influence sur quelques âmes d'élite ; il existe une telle affinité entre les âmes pures. - «Je sens tout de suite la pureté dans un cœur disait-il ; c'est peut-être la vertu que je sens le mieux !» - Et il en parlait avec l'élévation, l'autorité, l'aisance, j'allais dire la hardiesse des cœurs purs.

En France, parmi les prisonniers, en Chine plus tard, il dut sonder des plaies hideuses pour les guérir, traverser des brasiers de passion et y rester froid, lutter contre les flots du vice et n'en être pas submergé, recueillir les âmes dans son âme porter le poids de leurs secrets - ces secrets terribles dont Lacordaire parle quelque part - soutenir leur faiblesse et demeurer inébranlable. Mille tempêtes passèrent sur son cœur, et ce cœur resta de feu par la charité, de granit par la chasteté. Le sacerdoce et la chasteté étaient chez lui «une seule et même dignité, une seule et même expression du Dieu qui a sauvé le monde sur la croix» (Lacordaire).

Tout s'enchaîne dans la vie spirituelle. Si la virginité du cœur naît du renoncement, elle trouve dans la piété son préservatif et son repos ; en d'autres termes, la pureté du cœur est la condition essentielle de l'amour de Dieu. Dieu ne se donne qu'aux cœurs purs ; or, la piété est une vision de Dieu, une communication tendre, intime et mystérieuse entre Dieu et l'âme ; c'est dire assez qu'elle est le soutien, la grande force du prêtre. - «Otez la piété, disait le P. Aubry, la vertu devient un tour de force que personne ne fera». - Acquérir et développer la piété, la vie intérieure, telle a été sa préoccupation de tous les instants. Il commença «par n'y rien voir, par marcher à tâtons». Peu à peu, à force de bons desirs et à mesure qu'il se renonçait davantage, la lumière se fit dans son âme. - «Nous ressemblons, disait-il, à ces plantes grasses qui ont besoin d'être tourmentées pour fleurir, et qui poussent d'autant plus de fleurs qu'elles ont souffert davantage».

Etrangère à cet esprit romantique, rêveur, sentimental et faux qu'une certaine Ecole moderniste a mis à la mode ; fondée sur les larges bases de la science théologique, la piété du P. Aubry devint virile, nerveuse et raisonnée. Il en puisait partout les éléments ; car, selon son expression, «tout, dans la vie du prêtre, aboutit à s'engouffrer dans la vie intérieure». - C'était, chez lui, une piété pleine de raisons doctrinales profondes et éclairées, bien plus encore que de sentiments et d'émotions ; c'était une splendeur de piété sortant d'une âme intelligente et aimante. Bien de ce qui est vrai pour les chrétiens n'était vulgairement vrai pour lui ; son sentiment de la présence de Dieu était devenu un état sublime de conversation avec Dieu ; sa prière était à une hauteur inexprimable ; la direction surnaturelle de ses actes et de ses intentions était ce qu'il y a de plus voisin de Dieu ; en Dieu son âme était plongée comme dans son élément.

Et pourtant il gémissait sans cesse sur sa pauvreté spirituelle. - «Qui ne s'est imaginé, écrit-il, que quand le missionnaire aura quitté tout ce qu'on aime sur la terre, la vertu lui sera facile, la piété naturelle ? Ayant tout quitté pour Dieu, il ne pensera plus qu'à Dieu, aux âmes, au ciel. Ah ! Oui ! On a bien du mal à se recueillir tant soit peu, à faire tant soit peu de méditation et d'action de grâces. D'autant que ce climat et ce régime vous affaiblissent le sang et, en même temps, les facultés, surtout celle de l'attention, je le remarque tous les jours sur moi-même. Que l'homme est donc peu de chose ! Qu'il est capable de peu de chose ! Et c'est pourtant avec ce peu de chose qu'il faut faire des chrétiens, qu'il faudrait faire la société chrétienne ! Heureusement, nous avons avec nous et pour nous la grâce de Dieu, qui est toute puissante et travaille par elle-même».

«Dans une existence qui se passe à visiter presque sans répit mes chrétientés, s'il est une vie intérieure pour moi, écrit-il encore, elle devra consister à faire du fruit en moi-même et dans les autres par la patience, à porter partout avec moi ma petite solitude intérieure habitée par l'Esprit-Saint, à ne pas laisser appauvrir en moi-même, à force de négligence, mon petit trésor de pensées saintes, et à profiter pour l'augmenter un peu de tous ces contacts que j'aurai avec Notre-Seigneur en Le donnant moi-même à ces âmes simples... Je sais bien qu'on peut se sanctifier partout. Dieu veuille que dans mes travaux si absorbants, je ne perde jamais mon petit trésor intérieur, que je sache conserver le goût des choses célestes et me sanctifier un peu. Que de chemin à faire ; que de constance il faut pour recommencer, tous les jours et toute sa vie, ce décroûtage spirituel qui n'est jamais complètement fini ! Qu'il est facile et naturel d'oublier que c'est là notre besogne centrale et principale - *Unum necessarium* ! Que si nous oublions cela, tout le reste est stérile et inutilisé. C'est effrayant de voir combien de gens perdent leur temps en ce monde, et traitent la vie terrestre comme si elle leur était donnée pour gambader et manger leurs haricots !»

Accablé de tracas et d'inquiétude, menacé de toutes parts par la haine des païens : «Qu'il est difficile - écrit-il dans son *Journal de mission* - de faire dominer l'esprit de foi dans ma conduite intérieure, et de ne donner aucune place au dépit, au trouble, aux inspirations de la colère ou de l'impatience. C'est effrayant comme je me sens emporté loin de la piété ! Il me semble que je ne m'y attache plus comme à un exercice d'amour, dans lequel on va chercher le rafraîchissement des forces de l'âme, le repos et la nourriture du cœur. Sans un peu de goût que j'ai encore pour les saintes études sacerdotales et qui me pousse à y puiser un peu de sève pour mon âme, je deviendrais sec et dénué en bien peu de temps et à un degré attrayant. *Da mihi, Domine, spiritus pinguedinem*. Sans cette sève surnaturelle de l'âme, quel missionnaire est-on ? Que peut-on faire de bon pour soi et pour les autres ? Oh ! Que saint Bernard a bien raison, dans son traité *De la Considération*, de recommander au pape et, en général, à tous les pasteurs des âmes, pour leur sanctification personnelle, de réserver pour eux-mêmes la première et la meilleure partie de leur travail ! Après 14 ans de ministère, je trouve l'œuvre de ma sanctification bien peu avancée. J'ai cru, en venant en mission, réaliser le rêve auquel je croyais ma sanctification attachée, et je suis toujours le même. Ainsi on vieillit, on meurt, les mains et l'âme pleines de projets inexécutés. Les saints ne sont pas d'une nature différente de nous ; ce sont des hommes comme nous, ayant comme nous des défauts, des passions, des tentations, des résolutions, des projets ; la différence, c'est qu'ils ont eu l'énergie de tenir leurs résolutions, et que nous ne l'avons pas».

«Il est dit des apôtres, qu'ils s'en allaient, marchant et pleurant, tout en jetant leur semence... Et la nôtre, quand poussera-t-elle ? Mais le missionnaire a la consolation de savoir avec certitude qu'il n'est pas possible de travailler en vain ; il lui est toujours au moins loisible de féconder son propre champ. Avançons, avançons toujours ! Nous sommes la consolation de Notre-Seigneur dans Ses abandons ; nous serons les derniers rejetons de la famille des enfants de Dieu. Soyons le bon grain dont Il recommencera d'ensemencer Son champ, quand on l'aura suffisamment ravagé. Mais pour être employés à cela, il faut nous bien séparer du monde, de ce qui est mauvais, de ce qui est médiocre, de ce qui n'est pas excellent».

«Quel bonheur si, au milieu des tracas, débordé de besogne, assailli de monde, chargé du soin et du salut des autres, on sait ne pas gaspiller son petit trésor intérieur de grâce, de recueillement, de contemplation et d'amour de Dieu ; garder, au fond de son âme, un petit sanctuaire réservé où le monde n'entre pas !... Je suis bien dissipé, bien peu contemplatif ; mais, dans toutes mes courses, je sens vivement cette nécessité de travailler d'abord dans mon intérieur, par la purification de l'âme et par l'union à Dieu. On voit des prêtres qui s'affadissent et s'appauvrissent, au point de n'être plus, à la fin, que des hommes sans piété, sans intelligence des choses de Dieu. La grande affaire, c'est d'assurer l'avenir et

de se précautionner contre cette tendance à perdre, en dissipation et en travail matériel sa petite richesse. Qui n'a eu, dans sa vie, une bonne époque ? Il aurait fallu s'y fixer, et ne plus descendre vers les choses inutiles».

Le cinq octobre 1881, le P. Aubry fait encore cet aveu touchant : «J'ai eu hier 37 ans ; je mourrai bientôt peut-être ; dans 50 ans au plus tard je serai pourri ! Comme la vie passe ! Il est vrai qu'elle est simplement la préface de l'éternité ; elle peut donc être bien courte. Le dirai-je assez, il n'y a de sérieux que ce qui est éternel ou utile aux choses éternelles... C'est égal, qu'ai-je fait jusqu'ici pour ma sanctification, pour la propagation de l'Evangile et pour la gloire de Dieu ?... O mon Dieu ! Si je n'ai devant Vous que de bons désirs, faites au moins qu'ils soient excellents et pur de tout alliage... Je ne suis qu'un pécheur et ne fais rien de bon intérieurement, mais je ne me mets pas dans la caboche qu'un missionnaire qui a gardé ses bons désirs puisse perdre son âme, même quand il se tromperait souvent dans son ministère et aurait bien des petits péchés de défaillance. De bons désirs ! C'est-à-dire ce que le cœur de l'homme peut produire de plus exquis, et ce qui plaît le plus à Dieu ; car je suppose de vrais désirs. Le tout n'est-il pas de conserver son petit trésor intérieur d'aspirations saintes et de volonté de travailler au royaume de Dieu ? Moyennant cela, puisque nous avons donné à la première œuvre de l'Eglise notre vie entière, notre avenir, nos ambitions, et la sève de notre jeunesse, n'avons-nous pas toute assurance de pardon ? J'ai toujours craint pour mon salut en France, parce qu'en France, même dans le milieu recueilli et sanctifiant où j'ai vécu, les tentations et les emportements du cœur et de la chair sont sans proportion avec ceux d'ici ; et je me sentais toujours à un millimètre du péché ; ici, je ne vaudrais pas mieux en action, peut-être même au contraire ; mais je me sens, dans mon petit coin, attelé au chariot du bon Dieu pour le premier de Ses intérêts. Je porte donc en moi un fond de joie que les soucis, les inquiétudes de tous les jours n'atteignent pas, et que la crainte de l'enfer ne trouble pas non plus, bien que je sache qu'il ne faut pas s'y fier. Est-ce que la vie du missionnaire n'est pas remplie d'actes qui impliquent la charité parfaite, incompatible avec le péché !...»

L'étude sainte, la contemplation des vérités de la foi apportèrent toujours un aliment considérable à la vie de piété du P. Aubry. Missionnaire, il réalisa admirablement ce que, professeur, il n'avait cessé de poursuivre : l'union des études sacrées et de la piété. Car, en Chine, il n'abandonna pas la théologie ; elle devint son soutien, son rafraîchissement, et c'est à juste titre que des théologiens éminents ont pu l'appeler le missionnaire théologien.

«Quand j'ai un instant, vite je prends un livre, et me voilà aussi haut en enthousiasme et en vision que l'homme peut monter. J'étudie pour moi, pour réjouir ma vie, et préparer mon âme à être capable de Dieu dans l'éternité, pour baigner mon cœur dans la lumière surnaturelle, pour faire passer dans mon intelligence un tout petit brin de ces trésors infinis de science et de sagesse qui sont tout entiers en Jésus-Christ. La terre est le lieu des commencements ; l'éternité me console de ne pouvoir plus communiquer un peu de ce que je découvre, pense et sens ; car c'est là ma plus grande privation. J'amasse pour le ciel, persuadé qu'il n'est pas inutile à la vision céleste d'agrandir ici-bas son rayon visuel, et surtout d'apprendre déjà à trouver Dieu en toutes choses... Oh ! Que je regrette de n'avoir pas assez farfouillé la vie et les ouvrages des saints ! Mais j'y suppléerai autant que possible, en ne manquant pas un des livres spirituels que je rencontrerai chez les confrères. J'ai pris l'habitude de noter beaucoup ; je me ferai un petit trésor spirituel ; et peut-être qu'à force de respirer, dans les écrits des saints, la bonne odeur de Jésus-Christ, je finirai par en garder un peu le goût... Ah ! Si vous saviez ce que j'ai trouvé depuis que nous nous sommes quittés, écrit-il à un des disciples qu'il avait initiés aux bonnes études. - Quand mon étude n'aurait pour profit que de me rendre apte à mieux dire à Notre-Seigneur : *Esto nobis prægustatum mortis in examine* ! Il y a, dans ce seul mot, une telle ouverture de la vision céleste, que ça vaudrait la peine d'étudier c'est-à-dire de contempler, toute sa vie. L'étude est une contemplation ; c'est une élévation du cœur et de l'intelligence» (Lettre, 14 octobre 1880).

«Dans mes petits livres, dit-il encore, je trouve la nourriture de l'âme, la force du cœur, la joie de l'intelligence, la consolation à mes peines et le refuge contre une foule d'inquiétudes qui m'accablent ; j'y trouve une société dans ma solitude et une source de saintes pensées, le contrepoison de cette atmosphère païenne dont l'esprit tente toujours d'envahir nos âmes - *Etiam religiosa corda* !» Ses préférences allaient surtout aux ouvrages anciens, aux écrits des saints. «Peu de livres modernes, disait-il ; ils manquent de solidité ; semblables à ces terrains marécageux où le voyageur se fourvoie et s'enfonce, cherchant vainement un coin de terre ferme où poser le pied sans péril. Je ne suis arrivé que depuis mon entrée en Chine à aimer vraiment les écrits spirituels des saints, à goûter leur charme, à découvrir ces passages lumineux qui sont la moelle de la vie intérieure, la sève de la théologie. Je lis et relis sans cesse, *l'Imitation*, les opuscules de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Bonaventure ; je trouve chez eux un entassement de pensées fortes qui me ravit. La nourriture est là, serrée comme des sardines dans leur boîte. Le champ est court, et vous découvrez des trésors et des trésors. Peu de sentiments exprimés ou d'affections toutes formées sans doute, car les saints, qui en ont beaucoup usé dans leur vie personnelle, en furent sobres dans leurs écrits. A la lecture, vous croiriez qu'ils sont restés froids en les composant ; mais bientôt vous vous apercevrez que tout de même ils mettent le feu en vous.

Mais rien ne fécondait tant sa piété que l'étude de l'Evangile et des Epîtres de saint Paul. Il avait décousu le Nouveau Testament, et il en portait toujours quelques feuillets en poche - c'était son viatique. «Il faut que la parole de Dieu me travaille, me ronge, me dévore, me consume comme un feu souterrain... J'aime surtout saint Paul ; quand j'ai un répit, je cherche, dans ses Epîtres, quelque petite friandise spirituelle - *Donum cœlestē*. Le Saint-Esprit seul peut nous révéler les trésors de l'Ecriture. L'homme n'y peut rien ; il ne peut qu'aider à les dénicher dans les recoins où l'Esprit-Saint les a cachés, - tout juste assez pour qu'ils échappent aux étourdis, mais pas assez pour que les âmes attentives à chercher la nourriture spirituelle, n'aient pas la joie de les rencontrer et de les savourer comme un acompte des joies de l'éternité».

On ne conçoit rien de plus lumineux que cette identification des sciences sacrées avec la piété, c'est une splendeur de piété, sortant de cette âme intelligente et aimante. Même les connaissances humaines lui devinrent un aliment de contemplation. Pour lui, du reste, aucune science n'était profane ; nulle non plus ne lui était étrangère ; et ses écrits forment une véritable encyclopédie sacerdotale. - «Je ne suis pas plus malin qu'un autre, dit-il, et j'ai reçu l'éducation de tout le monde. Eh bien ! je n'étudie et ne médite plus rien, sans y trouver rapidement le Verbe de Dieu, le monde surnaturel et

céleste. Plus j'avance, plus l'horizon s'ouvre devant moi ; j'en suis venu à un état qui fait de ma vie un ravissement perpétuel».

Il a préparé un grand nombre de matériaux, sans se sentir pressé de les rédiger, persuadé qu'il faut mûrir longtemps ses idées avant de produire quelque chose de solide en dehors du vulgaire. Ces papiers, écrits comme ceux des apôtres, à travers tant d'agitations et de souffrances, gardent l'empreinte vivante de son âme apostolique. Dans cette mine, d'une richesse incroyable, on découvre, à chaque pas, de nouveaux filons toujours plus précieux et plus abondants.

L'oraison surtout était l'aliment de sa piété, l'oraison puissante du théologien en face de Dieu, le contemplant avec sa raison, avec son cœur, avec sa foi. Ce qu'il en coûta d'énergie et de luttes à sa nature impétueuse pour se briser à l'oraison, nous ne saurions l'exprimer. Mais aussi, quelle récompense ! Ce qui lui était un labeur pénible, lui devint un besoin ; et, dans les dernières années, sa vie fut une contemplation continuelle ; nous en avons pour preuve les écrits spirituels qu'il a laissés - car il allait sans cesse recueillant parcimonieusement les rayons de cette lumière infinie que promet la vision béatifique. - «Quel bonheur, si peu que je vaille, de comprendre un peu la contemplation ! Que ma vie serait sèche et désolée, si je n'avais cet aliment pour nourrir mon âme, contenter ce besoin d'affection et d'enthousiasme que je ne saurais comment satisfaire».

Et dans une note intime, qui semble résumer sa vie spirituelle : «Seigneur, donnez-moi de vivre toujours humble et retiré, parlant peu, méditant beaucoup, cherchant à me sanctifier par l'union à Votre cœur, trouvant dans mes occupations le côté par où elles touchent à la vie intérieure ; caché dans le sanctuaire de mon cœur, évitant de regarder vers le monde et d'y chercher des liens, attaché à Vous seul, ami véritable et constant».

Les saintes fonctions du prêtre, les prières de la liturgie, «si théologiques et si élevées», les fêtes de l'Eglise «qu'il ne pouvait guère solenniser que dans son cœur», le bréviaire, voilà encore les sources de sa vie spirituelle ; mais, avant tout et par excellence, le Saint Sacrifice de la Messe. - «Quelle ressource dans la sainte Messe, pour ma vie sacerdotale. Ressource de consolation et d'entretien dans l'esprit de mon état Le sacrifice eucharistique est pour moi plein d'instruction ; il me rappelle ce que je suis, mon sacerdoce dont il est le centre ; par lui je remonte jusqu'au Calvaire, et je vais puiser jusque dans les plaies du Sauveur, comme à leur source, les grâces de force, de conservation, de sanctification, dont j'ai besoin, moi aussi, moi surtout... J'ai là le centre de ma vie, une consolation si tout m'abandonne, me trahit ou me méprise ; un confident de mes peines ; un foyer pour entretenir la chaleur de mon cœur ; une compensation surabondante à mes sacrifices, quand ils me pèsent ; une société, un compagnon de ma vie, quand je suis délaissé et quand la solitude vient à me peser, ou quand le délaissement auquel me condamne le triste état des âmes se fait sentir à mon cœur avec plus d'amertume. Quand je n'ai plus personne, il me reste, Lui ; Il est là, caché sous ces voiles, moins libre, plus solitaire encore que moi, ou du moins seul avec moi. Il est là pour moi, pour moi surtout. Puissé-je ne pas oublier d'utiliser Sa présence, de puiser Son sang, moi du moins dont Il est l'ami !»

«Et puis, quelle que soit mon impuissance comme apôtre, et si grande la stérilité de mon ministère soit-elle, il me reste encore le moyen d'apostolat principal et tout puissant, la messe ; car enfin, ma première fonction, celle par laquelle je suis vraiment prêtre, c'est d'offrir des victimes en propitiation pour les péchés des hommes, comme le dit saint Paul. Quand je n'aurais d'autre action ou même d'autre talent, je fais l'essentiel, et autant que Jésus-Christ sur la croix... Le Sacrifice de la Messe est donc la grande vertu de l'apostolat, le grand moyen de conversion, celui auquel se rattachent tous les autres et qui les fertilise» (Lettre, octobre 1880).

Aussi, quel n'était pas son bonheur, lorsque, pénétrant dans des parages encore inexplorés, il avait la consolation d'y offrir le Saint Sacrifice : «J'ai ici la joie de me dire, en célébrant la messe, en récitant mon bréviaire et mon chapelet : Jamais, depuis le commencement du monde, une prière n'a monté d'ici vers Dieu ; jamais les saints noms de Jésus et de Marie n'ont été prononcés ici ; jamais Notre-Seigneur n'était descendu ici dans l'Eucharistie. Il y a peut-être trois mille ans que des hommes habitent ici, et ce n'a été que de la chair humaine inutile et de la pâture d'enfer. Me voici venu, mon Dieu, et Vous êtes adoré, si peu et si peu mal que ce soit ! Le voici connu, ce Dieu, par de pauvres catéchumènes qui savent et chantent les noms de Jésus et de Marie ; je les entends, du grenier où m'ont installé mes hôtes, apprendre Je crois en Dieu... Un seul Dieu... dans leur langue barbare ! Cette pensée me console bien des peines qui ne manquent pas dans ma vie».

Lorsqu'il s'exerçait avec tant d'énergie à fortifier dans son âme la piété, l'habitude des choses surnaturelles, le P. Aubry ne travaillait pas seulement pour lui, pour la préservation, le soutien, la consolation de sa vie sacerdotale dans une atmosphère empoisonnée ; il travaillait autant et aussi efficacement pour l'œuvre évangélique. - «L'exercice de l'apostolat, disait-il, est une génération de vie surnaturelle ; pour l'infuser aux autres, cette vie, il faut la posséder avec surabondance». - Ce ministère est aussi une dépense considérable de forces qui épuise vite l'âme, si elle ne renouvelle sa provision. Aussi, malgré les sollicitudes et les fatigues continuelles, ne négligea-t-il ni la méditation, ni aucun exercice de piété. - «L'oraison, dans une vie occupée comme la nôtre, disait-il, n'est pas du temps perdu, mais du temps gagné ; car elle rétablit le calme parmi les facultés, rend à l'âme force et fraîcheur, lui donne le secret d'ordonner sa vie».

Il ambitionna même de faire passer par son cœur, pour en bénéficier le premier, les grâces dont il était le dispensateur auprès des élus de l'Evangile. - «Quelle cause puissante de sanctification que ce contact perpétuel avec le Saint-Esprit, qui daigne agir par mes mains ! Il travaille silencieux et caché, mais se révèle par Ses fruits. Quand on sait faire silence, il est possible de saisir Ses mouvements intérieurs, comme on entend, dans une ruche, le bruissement des abeilles. Oui, je voudrais avoir une foi vive, pour ne jamais oublier la présence et le beau travail du Saint-Esprit en moi. Je voudrais écarter de plus en plus les obstacles qui l'obligent à suspendre ses opérations - comme un architecte, congédié par un propriétaire ruiné, abandonne ses plans et laisse sa construction inachevée !»

Le fruit de la piété, c'est, par excellence, l'amour de Notre-Seigneur, la dévotion au Saint-Sacrement. - «Le sentiment de la présence réelle du Sauveur était si vif chez le P. Aubry, raconte un de ses amis, qu'il surabondait, quand il en parlait. Combien de fois ne nous a-t-il pas entretenus de la merveilleuse production de l'Eucharistie par le sacerdoce, de la

puissance infinie de cet aliment divin !... Le prêtre qui a célébré, disait-il, n'eût-il fait que cela, ne l'eût-il fait qu'une fois dans sa vie, et au fond du dernier hameau, aurait accompli la plus grande action qui se puisse voir sur la terre !»

«

«Moi qui roule la campagne, je n'ai pas de tabernacle ; je n'ai la présence réelle de Notre-Seigneur qu'à la messe. Si encore j'étais moi-même un tabernacle, si je savais jouir de Sa présence intérieure et mystique, sans me laisser à tout instant emporter dans le matériel... Je ne vaudrais rien ; mais ce n'est pas la faute du Bon Dieu, et cela ne m'empêche pas de goûter un peu de la joie qu'on doit goûter et sentir en union avec Notre-Seigneur, et à Le voir à chaque instant sous toutes les formes qu'Il prend sur la terre, pour se manifester à nous, tout en se cachant, sur l'autel, dans les sacrements, dans les âmes, dans les bonnes pensées qui nous viennent de partout, du dedans et du dehors, du ciel et de la terre...»

«Vive la joie, vive l'espérance, s'écrie-t-il, ne sommes-nous pas bien heureux de connaître Notre-Seigneur et de Le faire connaître ; mais surtout d'avoir la conscience tranquille et de nous savoir dans la bonne route ? Songeons, pour notre consolation à ce mot de saint Paul que tout réussit et tourne à bien à ceux qui aiment Dieu. Sans nous désoler de ne voir pas se faire assez vite le bien que nous désirons, songeons au mal que nous empêchons, et au bien qui se fait par notre présence même, comme à celui que nous sommes en droit d'espérer, surtout en redoublant encore de courage et en nous jetant à corps perdu et la tête en avant, dans le chemin d'une vie intérieure plus complète, sans toutefois jamais perdre cette gaieté extérieure, cette simplicité, cette droiture de manières dont nous avons toujours besoin pour faire aimer notre foi».

«Je n'ai pas le Saint-Sacrement avec moi, écrit-il à la Mère Sainte-Angèle, mais j'ai découvert, à la fin du mois du Sacré-Cœur, une bonne petite manière de faire tout de même ma visite au Saint-Sacrement, de plus près encore qu'au tabernacle, et aussi longtemps que je veux. C'est tout simple, et voici le moyen : Si gredin que je sois, pourvu que je sois exempt de péché mortel, j'ai en moi la grâce et, par conséquent la présence de Notre-Seigneur, non pas sans doute de la manière eucharistique, ni même quant à Son humanité personnelle ; mais une présence mystique. Et puis, même quant à l'Eucharistie, n'y a-t-il pas en moi la place où elle tombe tous les jours ? Tout ceci c'est assez pour faire ma visite au Saint-Sacrement ; tout juste pendant les jours qui ont précédé mon aventure de Pou-Gan-Tin ; je l'avais faite ainsi. Etant donc en route et tenant la bride de mon cheval, je ferme les yeux au dehors pour ne plus voir les choses distrayantes que le regard du corps perçoit ; je les ouvre au dedans, pour regarder au fond de moi-même ; et me voilà en face de Notre-Seigneur qui est toujours là à ma disposition. Pas besoin de Lui faire des discours, ni des phrases, ni des raisonnements. Vous devinez le reste ; c'est la continuation et le développement de l'histoire du Compagnon unique... Vous allez croire que je fais des progrès dans la piété ; mais vous vous mettez bien le doigt dans l'œil ; la vérité, c'est que ce qui me manque, ce ne sont pas les bonnes idées, c'est-à-dire les grâces de Dieu, mais les bonnes actions, c'est-à-dire la coopération à ces grâces et un peu d'énergie pour profiter de tant de choses que Dieu m'envoie par moments» (Lettre à la Mère Sainte-Angèle).

«Non vraiment, dit-il encore à la mère Sainte-Angèle, je n'oublie pas mon Compagnon. Tout ici et partout me Le rappelle, surtout la vue de tant de cœurs où Il n'est pas, de tant de choses auxquelles Il est étranger. Que je suis donc content de savoir tant soit peu, non pas méditer, mais comprendre ce que Notre-Seigneur est pour nous, et l'intimité qu'Il a toujours avec nous. Comme le ministère auquel nous sommes livrés serait desséchant, si on ne portait ses rafraîchissements spirituels avec soi ; et combien le milieu où nous vivons nous emporterait loin de Notre-Seigneur, si nous cessions de Le garder vivant et souriant au fond de notre âme. Combien je suis heureux et tranquille, grâce à cette pensée, au milieu d'une vie qui n'est certes pas confortable du côté matériel, ni abondante en consolations du côté des petites délectations naturelles du cœur humain».

«Le soir, après ma journée d'apostolat, je m'appartiens enfin ; je fais une lecture dans deux ou trois bons livres, j'évoque mes souvenirs du temps jadis, j'écris. Dieu veuille que je ne perde jamais mon petit trésor intérieur, que je sache conserver le goût des choses célestes et me sanctifier un peu. Que de chemin à faire ; que de constance, pour recommencer tous les jours et toutes sa vie ce décroûtage spirituel qui n'est jamais complètement fini ! Qu'il est facile et naturel d'oublier que c'est là notre besogne centrale et principale ... *Unum necessarium* ! Que si nous oublions cela, tout le reste est stérile et inutilisé. C'est effrayant de voir combien de personnes perdent leur temps en ce monde, et traitent la vie terrestre comme si elle leur avait été donnée pour s'amuser et se livrer au péché» (Œuvres complètes. T. XII, p. 365).

Il était rare qu'il ne pût dire la messe pendant ses courses apostoliques, malgré les difficultés de toutes sortes. Souvent il devait se cacher parmi les superstitions et les idoles. - «J'aime, disait-il, à faire descendre secrètement Notre-Seigneur sur ma petite pierre d'autel, pour faire trembler les démons dans leurs domaines. L'Eucharistie, c'est le levain surnaturel qui fera peu à peu germer le pays, pour produire ce que la Providence a résolu de produire, ce que mes péchés n'empêcheront pas !» - La foi le conduisit à ne plus chercher de relations que celles du Tabernacle. Il en vint à cette tendresse de piété, à cette familiarité de l'amour qui était pour lui «la récompense du sacrifice, l'avant-goût du ciel, la plus grande somme de bonheur sur la terre !»

Il méditait d'organiser dans sa résidence, quand il en aurait les moyens, un oratoire intime où il goûterait la compagnie de Notre-Seigneur. - «Ce sera un grand bonheur d'avoir un petit coin où réside le Saint-Sacrement et où je puisse m'abriter contre le vent, la pluie, le froid, la neige, c'est-à-dire, le chagrin, les tracasseries, le démon... En attendant, par la pensée, je me transporte en France, dans quelque sanctuaire aimé, pour y faire ma visite au Saint-Sacrement». - Plus souvent, il descendait dans son propre cœur ; là aussi il retrouvait la présence de Notre-Seigneur, non pas sans doute Sa présence eucharistique, mais cette présence spirituelle et mystérieuse, fruit précieux de la communion du matin. Peu à peu il put aménager cet oratoire intime, objet de son rêve ; au retour de ses courses apostoliques, et pendant les rares instants de repos qu'il s'accordait, il y conservait le Saint-Sacrement, et faisait de cette pauvre chapelle le sanctuaire de ses études saintes comme de sa prière et de ses épanchements avec le bon Maître ; là, tout près du tabernacle il avait installé sa table de travail : «C'est ici, Seigneur, avait-il écrit sur la muraille, c'est ici que je veux me reposer avec Vous, divin compagnon de ma vie !»

Enfin, dans un élan aussi généreux qu'admirable, le P. Aubry s'abandonne entre les mains de Notre-Seigneur. - «Je ne regrette pas les sacrifices, les angoisses déchirantes par lesquels il me faut passer tous les jours, pour un seul moment de ravissement devant Vous, Seigneur, de goût du don céleste et d'intuition de Votre beauté ravissante. Je consens à ce que mon cœur soit habituellement bouleversé, torturé de regrets, débordant d'amertume et de larmes, bondissant et se tortillant sous la tentation, pourvu que Vous me souteniez toujours et que Vous me montriez quelquefois, si rarement que Vous voudrez, mais le plus souvent que le bien de mon âme le permettra, en attendant le ciel, Votre visage, Votre céleste beauté, la clarté divine de votre regard intérieur. - Je dis : autant que le bien de mon âme le permettra ; car je ne veux, sur la terre, que me sanctifier et faire mon salut ; je ne veux pas dépenser mon ciel sur la terre ; je veux que Vous m'épargniez pour l'autre vie ; je ne veux sentir Votre douceur en ce monde qu'autant que cela peu coopérer à augmenter mon ciel. Si pour cela il faut souffrir, être torturé, méprisé, ignoré, détesté, abandonné, me voici à Votre disposition ; si pour cela il faut être privé, non pas de Votre grâce, mais de son attrait sensible, s'il faut ne pas Vous entrevoir, être absolument sevré de Votre sainte douceur, je choisis, je choisis avec bonheur, avec enthousiasme, d'en être sevré, et de vivre toute ma vie dans la désolation intérieure, dans le dégoût, dans l'amertume, toujours à deux pas du désespoir, pourvu que Vous me réserviez ma part pour le ciel, et que Vous me donniez, sur la terre, la grâce de l'attraction des âmes ; si Vous voulez encore, Vous ne me donnerez de cet attrait que la réalité, et pas les avantages et la jouissance... Enfin, Seigneur, Vous savez mieux que moi ce qu'il me faut ! Je Vous dit tout cela par soumission à Vos volontés, et non pour y superposer les miennes ; faites comme Vous voudrez, je suis à Votre disposition !...»

Au milieu des plus grandes tribulations et un peu plus tard, le P. Aubry ajoutait : «Je vous ai dit cela, il y a trois mois, o mon Jésus. Mon vœu était-il téméraire ? En tout cas, il me semble que vous l'avez exaucé, et que les souffrances que Vous m'avez envoyées ont servi à me sanctifier. Oh ! que Vous m'avez donné de forces ! Oh ! qu'en même temps j'ai été tourmenté intérieurement !... D'où viennent, o mon Jésus, ces tortures ? D'où vient ce vague et déchirant besoin d'aimer en dehors de Vous, et de me retourner vers les créatures, pour jouir de leur affection ? Non, non ; il faut que je les quitte pour Vous ? Donnez-moi la force de ne pas m'attacher à elles. Donnez-moi Votre amour. Oh ! Si j'avais cet amour, je serais guéri ! Je ne tiendrais qu'à Vous, et tout me serait égal ! Mais je comprends, dans ces conditions, ma vie ne serait plus un martyre, à peine une épreuve ; et il faut qu'elle soit une épreuve et un martyre : il faut donc qu'en cherchant Votre amour, et tout en y parvenant, je me résigne à n'en pas sentir les délices, la jouissance, dans cette vie, à être tenté toujours de retourner vers le monde et à n'y pas retourner pourtant, à sentir mon cœur détourné de Vous et invinciblement porté vers les créatures et à Vous le rendre toujours. Mon Jésus, aujourd'hui et pour toujours, je Vous le donne, mon cœur ; je veux m'attacher à Vous seul ; agir du moins comme si je Vous aimais, et Vous faire les mêmes sacrifices...» (Œuvres complètes, T. V, p. 38)

Le P. Aubry doit à ce culte et à cet amour de l'Eucharistie, d'avoir compris et goûté la belle dévotion au Sacré Cœur de Jésus qui en est inséparable. En quittant la France, il avait «résolu de prendre, parmi ses munitions spirituelles, la dévotion au Sacré-Cœur... J'y fais bien peu, bien peu de choses, écrit-il à la Mère Sainte-Angèle, mais enfin j'y pense ; c'est une intention que je garde et que j'ai plus d'une fois renouvelée ; elle m'a été confirmée, surtout quand j'ai un peu médité les promesses du Sacré-Cœur. C'est un malheur pour moi d'avoir tant de défauts de caractère qui empêchent mon progrès spirituel, et une négligence qui m'arrête en tout ce qui est pratique, et me fait toujours rester dans la région stérile des bonnes idées. Toutefois, j'ai senti bien des grâces entrer dans mon âme depuis trois mois ; elles s'y sont glissées entre les rochers, mais j'espère qu'elles y resteront pour me convertir un brin, me rendre capable enfin de quelque chose de réel et de pratique. Il faudra bien que je travaille, afin que quand nous nous reverrons devant le Bon Dieu, je ne sois pas trop loin de vous et que vous n'ayez pas à rire de moi et à hausser les épaules, en me voyant resté dans le B-A-BA de la vie spirituelle. Si vous mourez avant moi, tirez-moi un peu, car j'ai les jambes bien lourdes».

«Je n'ai un peu apprécié, dit-il encore, de quel prix est pour nous la dévotion au Sacré-Cœur, que depuis six ou sept ans, chez mes petites sœurs de saint Aubin, et je ne sais plus comment cela m'est venu. Cela m'est venu du reste plus encore depuis que je suis en Chine et que je me suis vu dans cet isolement moral et même surnaturel où nous vivons ici, au milieu de cette atmosphère païenne et empestée. Le Cœur de Notre-Seigneur est la source où nous puisons pour nous et pour les âmes ; et j'espère que les prières qu'on offre pour moi en France, avant de m'arriver, vont se tremper dans cette source et s'y enrichir de toute la richesse infinie du sang de Notre-Seigneur. Il me semble n'être pas dans l'illusion, en croyant que les prières et les mérites qui seront le plus efficaces, ce sont les prières et les mérites qui s'adressent directement au Sacré-Cœur. C'est tout simple et évident avec les principes de foi».

Nous savons comment le P. Aubry sollicita et obtint de consacrer sa mission au Sacré-Cœur de Jésus, et l'espérance qu'il fondait sur ce divin patronage. Nous connaissons aussi la réponse de Notre-Seigneur à son attente ; cette réponse fut pour son âme la révélation des trésors infinis de la bonté divine ; pour son district un mouvement inattendu vers le christianisme, ce qui lui faisait dire souvent : «Quel bonheur de connaître un peu le cœur de Jésus ! Je finis par comprendre qu'il est le nœud de l'Histoire et le centre du monde !... Vive le cœur de Jésus !» Et presque toutes ses lettres se ferment sur ce cri d'amour.

Il aimait, interrompant ses courses apostoliques, à célébrer la fête du Sacré-Cœur à Hin-Y-Fou. - «Me voici dans le mois et à la fête patronale du Sacré-Cœur, écrit-il en 1881, c'est encore ce qu'il y a de mieux ! Je n'ai pas, dans ma petite cambuse, la ressource de faire à Notre-Seigneur quelque chose de bien beau extérieurement. Mais quel bonheur de comprendre ce qu'est le cœur de Jésus. J'y pensais toute la semaine dernière, en voyant coïncider les premiers jours de ce mois avec nos belles fêtes de la Pentecôte et du Saint-Sacrement, la réunion de ces deux mystères en un : l'opération mystique du Saint-Esprit, le cœur de Jésus ! Et puis, dans quelques jours, est-ce joli ? la rencontre de ce même mois du Sacré-Cœur, dans son milieu, avec l'octave radieuse et triomphale du Saint-Sacrement ! Ce sont des choses qu'on ne saurait décrire, il en faudrait trop long ; on risque de ne pouvoir dire ce qu'on sent, ce qu'on pressent, ce qu'on entrevoit. Saint Paul disait : «Je *bisque* de ne pouvoir pas exprimer ma pensée, mais le langage humain n'y suffit pas !... Divin

Cœur de Jésus, j'ai ici un bien petit nombre de chrétiens ; encore sont-ils incapables d'apprécier ce qu'ils Vous ont coûté. Je suis seul à Vous connaître un peu. Mettez en moi Votre richesse surnaturelle ; que je la répande sur ces peuples tristement assis à l'ombre de la mort. Je voudrais, mais je ne veux pas me sanctifier ; je voudrais, mais je ne veux pas Vous aimer. Forcez-moi à Vous aimer, à n'aimer que Vous. Prenez mon cœur sans attendre que je Vous le donne, puisque je ne Vous le donne jamais. Daignez Vous servir de mes forces pour étendre Votre règne dans les âmes...»

«Cœur de Jésus, vrai cœur sacerdotal, modèle et forme des cœurs sacerdotaux, moi surtout j'ai mes raisons pour Vous adorer, pour m'attacher plus étroitement et plus tendrement à Vous ; car ce que Vous êtes pour les autres, Vous l'êtes bien plus encore pour moi. Vous êtes, pour tous les chrétiens, l'organe de la charité infinie ; mais pour moi, j'ai eu, de cette charité, une communication plus directe, une véritable prédilection. Vous êtes, pour tous les chrétiens, la source de la Rédemption ; mais j'ai eu, au bienfait de la Rédemption, une plus grande part, puisque le sacerdoce a fait passer dans mon âme une plus abondante effusion des grâces qui en sont le fruit... Montrez-Vous à moi comme Vous Vous êtes montré à cette bienheureuse âme par qui Vous Vous êtes manifesté de nouveau au monde... Cœur de Jésus, Vous m'avez aimé jusqu'à la fin, c'est-à-dire autant qu'il est possible d'aimer, avec les effets les plus grands que l'amour puisse produire, et en me donnant la dernière des preuves qu'on puisse donner de l'amour, jusqu'à mourir pour moi. Un tel amour appelle le mien. Moi aussi, je dois Vous aimer jusqu'à la fin, dans les deux mêmes sens. D'ailleurs, le premier besoin de mon cœur, créé et renouvelé sur le modèle du Vôtre, est aussi d'aimer ; et Vous seul pouvez le satisfaire. Mais, parce que je suis charnel, je ne puis presque aimer que par les sens ; aussi, premièrement, suis-je sans cesse tenté de jeter mon cœur à des créatures, et de dépenser, autour d'objets indignes, ma capacité d'aimer ; secondement, j'ai bien du mal à me tourner vers Vous, à m'attacher à Vous, à Vous aimer vraiment, Vous qui ne tombez pas sous mes sens matériels. C'est pour cela que, déjà dans l'Incarnation, Vous Vous êtes montré sous une forme humaine, pour Vous faire voir et Vous faire aimer ; c'est pour cela encore que Vous me proposez Votre cœur comme objet de ma dévotion. Faites-moi la grâce de Le bien comprendre, contempler, méditer ; et remplissez-moi de Votre amour pour ce cœur très aimable, par une effusion surnaturelle de Votre grâce. - *Cor Jesu, flagrans amore nostri inflamma cor nostrum amore tui*» (Ecrits intimes du P. Aubry)

La dévotion à la Sainte Vierge fut, après le culte de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, la force et la consolation du P. Aubry. - «Marie est mon espérance, dit-il, et pour mon propre salut, comme pécheur, puisqu'elle est la source et le gage de la miséricorde ; elle est aussi l'espérance de mon ministère, puisqu'elle est la source où je dois puiser la grâce de Dieu pour les âmes, et le type de mon apostolat. Ce n'est que par la miséricorde que je sauverai les âmes. Le feu sacré... mais l'amour des âmes ; la parole de Dieu, les principes... Mais la mansuétude. Il faut tonner ; il y a une indignation dont les éclats sont légitimes ; il y a des erreurs qu'il faut reprendre durement, comme le veut saint Paul, mais il faut aimer ; il faut qu'on sente que, chez moi, le zèle part du dévouement, et qu'il a sa source dans l'amour des âmes jusqu'à la mort... Marie, elle si étrangère au péché, et à qui le péché a fait tant de mal, est le refuge des pécheurs ; moi aussi, il faut que je sois un refuge pour eux ; il faut qu'ils le sentent, que les méprisés qui n'ont plus personne, m'aient encore pour ami... Au milieu des inquiétudes et des tribulations, quelle consolation d'arrêter mes regards sur la douce et virginale figure de Marie ; c'est l'endroit du ciel où nous autres, pécheurs, nous pouvons encore arrêter nos regards, sans être effrayés par la vue de la justice, sans crainte de rencontrer la justice divine».

Chez le P. Aubry, c'est une touchante tendresse filiale envers la Bonne Mère, comme il aimait à dire. La Sainte Vierge ne présidait pas seulement à sa vie intellectuelle, élevant et fécondant ses belles conceptions théologiques, donnant à ses pensées cette beauté gracieuse, poétique et musicale qui est la splendeur du vrai et qui lui faisait appeler Marie sa Mère. Mieux que cela, elle régnait en reine dans son cœur, le soutenant de son assistance maternelle, conduisant visiblement à l'Evangile une foule d'âmes de bonne volonté. Car, avec le missionnaire, nous l'avons remarqué, les fêtes de la Sainte Vierge marquaient toujours un mouvement important de conversions. Il sentait vivement l'action protectrice de Marie sur sa vie et son influence sur ses œuvres ; aussi, persuadé qu'il n'est meilleur gage de succès ni bénédiction plus féconde que la dévotion à la bonne Mère, «il s'y fortifia de jour en jour» - c'est l'expression de son confesseur - et travailla de toute l'ardeur de son âme à la faire connaître, aimer et prier dans toute sa mission. Il voulut que chaque chrétien portât sur sa poitrine le scapulaire, et au cou le chapelet ; dans les misérables cabanes de ses néophytes, il installait partout à la place d'honneur l'image de Marie à côté de celles du Sacré-Cœur et de saint Joseph - «toute la famille du missionnaire, disait-il !»

L'un des traits les mieux accusés de cette belle physionomie, celui qui peut-être le rapproche le plus du Maître de l'apostolat, c'est le zèle. - «Je ne puis me fourrer dans la tête, disait le P. Aubry, comment tout homme qui donne sa vie à l'Eglise par le sacerdoce, n'a pas faim et soif de mettre sac au dos, de se jeter à corps perdu et la tête en avant dans l'apostolat, pour ravager le monde, c'est-à-dire, travailler à la propagation généreuse, irrésistible, impétueuse de l'Evangile !» - Nous avons ici, en deux lignes, le programme du missionnaire : les effusions du dévouement ! - «Je veux me dépenser, m'ouvrir les veines, disait-il, me sacrifier pour les âmes jusqu'au dernier sang !» Et nous l'avons vu accourir, fondre en quelque sorte sur la Chine comme sur une proie.

Alimenté par l'exercice constant de la piété, de l'étude sainte et du renoncement, le zèle du P. Aubry n'avait rien d'humain ni de terrestre ; le cœur ne mêlait pas la besogne surnaturelle de l'Evangile ; c'était, entre ses mains, la vertu de Dieu pour ceux qui croient (Rom., I, 16). Mais aussi ne compta-t-il jamais avec sa foi. Rien ne pouvait arrêter l'absolutisme radical de son zèle quand il s'agissait des âmes. - «Quoiqu'elles doivent me coûter, elles ne me coûteront jamais autant qu'elles valent, puisque leur prix est infini». Et pour une seule de ces chères âmes, il s'imposait les plus grandes fatigues. - «A quoi bon, écrit-il à un jeune prêtre, ce qui ne sert pas à établir le royaume de Dieu ? Je ne connais pas de spectacle plus vexant que de voir gaspiller ou simplement dépenser à autre chose qu'à l'établissement du royaume de Dieu, de bonnes ressources d'intelligence, d'ardeur, de générosité. Si Dieu nous donne 100 en énergie et en ressources, et que nous dépensions 95 à Son service et cinq à nos menus plaisirs, il s'en faut de cinq pour cent que nous soyons

dans le vrai. Il est clair que je m'applique ceci à moi-même et pour ma honte... Si nous étions tous radicaux, féroces amateurs de la doctrine, inexorables sur les principes, ardents à l'apostolat, je ne dis pas saints, car ceci sera toujours rare, mais d'une vertu solide, la besogne que nous ferions serait moins mêlée, plus saine, et nous remuerions le monde. Vivent les radicaux ! Vivent, vivent les radicaux ! Quel dommage qu'il n'y ait aujourd'hui de radicaux que les méchants ! Ils nous donnent l'exemple !»

La sainte ambition de gagner des âmes, «le plus d'âmes possible» à Jésus-Christ, donnait au zèle du P. Aubry la persévérance malgré tous les obstacles. Sans trêve ni merci il allait, de l'avant. Toujours avec un grand bon sens pratique dans le choix et l'emploi des moyens, pour assurer le succès de ses travaux. - «Sans cesse, quelque projet en route ou quelque idée sur le chantier ! Comment pourrais-je perdre mon temps ? La vie est si courte !» Le vaillant missionnaire était vraiment ce chasseur d'âmes - *Venator animarum* - dont parle saint Jérôme ; et sa vie une succession d'alertes, d'embuscades et de combats, au point qu'il put faire cet aveu d'une touchante simplicité : «Je ne passe plus huit jours dans ma résidence, sans avoir des picotements dans les jambes. Vive la vie de rouleur pour la gloire de Dieu ! On se fait un besoin des péripéties de la visite des chrétientés : arriver dans une station, trouver son monde plus ou moins malade ; le remonter ; attirer les païens ; se demander si on les gagnera, oui ou non ; en obtenir quelques-uns, et aller recommencer ailleurs, quel plaisir !»

Parce que le zèle du P. Aubry était impétueux, tout feu et flamme, il ne faudrait pas croire qu'il fût impatient ou inconsidéré. C'est une difficile épreuve, où parfois les meilleurs succombent, que de conserver la patience et le calme dans l'activité, le recueillement dans les travaux extérieurs les plus absorbants, l'entière et libre possession de soi-même, l'union constante avec Dieu dans les tribulations. Il ne connaissait pas ces ondulations qui font si souvent vaciller le cœur des plus forts. A quelque moment qu'on le vît, accablé de travaux, de soucis pour ses chrétientés, on le trouvait toujours égal à lui-même, toujours compatissant, toujours disposé à écouter, à condescendre ; jamais le moindre signe de dépit, pas la moindre nuance d'humeur ou de mécontentement. Et il ne faut pas s'étonner de cette égalité d'âme ; une seule chose enchaîne la liberté et trouble la paix de l'âme : la crainte ; et toute crainte se réduisant à celle de souffrir, rien n'arrête celui qui s'est fait de la souffrance une loi et un bonheur. Les troubles, les alternatives de joie et de tristesse naissent dans le cœur à l'occasion des désirs plus ou moins immodérés qui s'y forment. On ne souffre que parce que l'on veut encore ; si l'on ne voulait plus rien que la volonté de Dieu, on serait toujours content. Le P. Aubry en était venu à ce dépouillement de lui-même, vraie condition de la paix de l'âme et du bonheur ; en se détachant de tout et de lui-même, il avait retrouvé tout et lui-même en Dieu ; il s'était affermi d'une manière inébranlable dans cette paix qui n'est autre chose que la charité parfaite. Affranchi des servitudes cruelles et des préoccupations humaines, il vivait dans la contemplation des vérités éternelles, dans le commerce familial avec Notre-Seigneur dans l'habitude du zèle qui exalte toutes les facultés. Il était, comme dit saint Grégoire, sur la terre, mais au-dessus de la terre, étranger à tout désir et plein du calme de l'amour divin.

On comprend dès lors comment son apostolat pouvait porter ce double cachet d'énergie et de patience tranquille. Pas d'éclat, pas de secousse, pas même d'effort sensible. Il sait «être au guet» - c'est son expression. - Il cherche moins à réaliser beaucoup d'œuvres, qu'à poser partout, peu à peu, dans la patience, le germe de l'Evangile, l'esprit du christianisme. Encore, pour se rompre à cette tactique, lui avait-il fallu dompter son tempérament, transformer en une force précieuse cette exubérance de vie qui se décuplait par la compression. Si la nature eut parfois le dessus, la grâce finit par triompher. S'imaginer-t-on aussi l'exercice continu de patience auquel le missionnaire doit se briser ? Patience dans l'étude d'une langue barbare et difficile ; patience en face du paganisme, toujours armé en guerre ; patience avec les néophytes - *dura cervice, tardi ad credendum* ; patience avec soi-même, en face d'une besogne si souvent rebutante. - «*In patientia possidebitis animas vestras* ! Plus je vis, dit-il, plus je pense que Notre-Seigneur a dit cela pour les missionnaires !»

«Sans doute le P. Aubry eut trop la franchise du zèle, pour ne pas s'attirer quelques désagréments ; mais la charité, qui règne en maîtresse parmi les missionnaires, n'eut jamais à en souffrir». - Et le P. Gourdin, son compatriote et son ami, à qui nous devons ce témoignage ajoute : «Je le voyais se former à notre dur labeur ; j'espérais qu'il deviendrait un pilier de mission, un homme sur lequel on peut compter, et qui sait, au besoin, tenir la première place, car il avait tête et cœur bien plantés et l'on sentait en lui l'étoffe d'un maître-homme». - Le P. Aubry avouait le reste humblement ses travers et l'excès dans lequel le jetait parfois l'exubérance de sa nature ; il se les exagérait même, «heureux, disait-il, d'en supporter les ennuis, d'autant plus pénibles qu'ils étaient plus mérités». Néanmoins «ses rapports avec les confrères furent toujours des plus affectueux et des plus aimables, écrit le P. Michel ; si sa franchise fut blâmée, ce fut par ceux qui ne le connaissaient pas, plutôt que par ceux qui avaient le bonheur de vivre avec lui. On savait sa science, on ne savait pas assez son bon cœur». (Lettre du P. M.)

«Les missionnaires appréciaient bien la prudence et la grande charité du P. Aubry, nous affirme un autre de ses amis - le P. Bazin ; ils le consultaient beaucoup sur les questions de doctrine et de morale, plus encore sur la direction des affaires ; car non seulement le P. Aubry n'était pas homme à mâcher ses expressions pour voiler sa pensée, mais c'était encore un prêtre de précieux conseil, de jugement excessivement droit ; nous pouvions nous en rapporter à ses appréciations. On était surpris qu'il fût si clair, si prompt à peser, même les choses matérielles, au poids du sanctuaire. Il voyait juste, parce qu'il considérait tout en Dieu !»

Après de tels témoignages, comment s'étonner que Mgr Lions ait jeté les yeux sur l'intrépide P. Aubry, comme il aimait à l'appeler, pour en faire son successeur ! - «Quelle perte pour la mission et pour moi, écrivit plus tard le vénérable évêque à la famille du missionnaire. Si je n'avais été bien persuadé que personne n'est nécessaire, je me serais plaint à Dieu, avec amertume. Je le considérais déjà comme mon successeur, et quel successeur ! Quel homme ! Quel apôtre ! Dieu, qui voit plus loin que nous, en a décidé autrement ; que Sa sainte volonté soit faite ! Mais je répète encore, quelle perte !»

Le zèle du P. Aubry était par-dessus tout joyeux ; il écartait les aspects tristes du ministère et cette tendance aux idées noires qui énerve l'apostolat, en attendant qu'elle refroidisse et décourage. - «En France, on croit qu'un missionnaire est toujours en larmes et en figure de trépassé ; il n'en est rien. La gaieté est une condition de sa vie. Les soucis sont à la surface de son âme ; au fond se conserve un trésor de joie que rien n'entame : Joie de sentir Notre-Seigneur dans son cœur et de travailler à l'extension de l'Eglise ; joie d'entendre de pauvres chrétiens chanter, en leur triste langue, les louanges de Dieu ; joie de s'enfoncer dans l'oubli, loin de ce qui nourrit l'orgueil et l'ambition ; joie d'étudier, car l'étude, c'est le refuge ordinaire contre le chagrin ; joie de garder fraîches, vivantes, poétiques, dans l'âme, les affections de la patrie. - Une idée de cette dernière joie. Depuis longtemps je suis sans nouvelles. Tout à coup un courrier arrive m'apportant lettres et journaux ; me voici en France !... C'est un vrai régal pendant trois jours ; je lis, même la nuit, jusque vers le matin, à la lueur d'une misérable lampe. Par moments j'oublie que je suis en Chine ; vingt fois je suis sur le point d'appeler un Chinois en français pour lui dire : «Ecoute, que je te lise ce passage !»

Aux yeux du P. Aubry, il n'est plus qu'une cause de vraie tristesse, le péché ! Aussi sa vie est «une perpétuelle exultation !» - «Une idée me vient qui m'effraie, dit-il, c'est que je ne sème pas dans les larmes. Si fait, cependant ; car les larmes doivent s'entendre dans un sens intérieur, et elles sont compatibles avec la joie la plus grande dont l'homme soit capable ici-bas !» Il n'est guère de page de ses lettres, où il ne se proclame «content de travailler au salut des âmes. - Je suis heureux comme un bossu, répète-t-il souvent à son curé ; je vis d'enthousiasme du matin au soir ; je marche vers la jeunesse éternelle ; et si nous nous revoyons à 99 ans, je veux chanter encore et vous raconter les merveilles que la grâce divine opère dans les âmes par mon misérable ministère !»

Le zèle du missionnaire, son dévouement sans mesure au salut des pauvres pécheurs, a tellement saisi les étudiants qui ont eu connaissance de sa Vie, que plusieurs se sont donnés aux Missions et sont devenus de vaillants convertisseurs. Les témoignages les plus circonstanciés nous permettent d'affirmer qu'un grand nombre de vocations sacerdotales ont été éveillées ou confirmées par le haut enseignement de son exemple.

- Un jeune prêtre est un jour appelé par le Cardinal de Paris à fonder une paroisse dans un des faubourgs les plus peuplés et les plus mal famés de la capitale - les Grandes-Carrières. L'élue de l'Archevêché - l'abbé Deleuze - va reconnaître la position ; au milieu de cette agglomération compacte, il est en butte à l'hostilité la plus violente et aux attaques les plus répugnantes. Il revient découragé, et confie ses désillusions à un excellent chrétien de ses amis. - «Lisez ce livre», lui dit celui-ci ; et il lui donne la *Vie du P. Aubry*. L'abbé Deleuze est empoigné, sa résolution est prise ; il retourne aux Grandes-Carrières, bâtit une église et fonde la paroisse de Sainte-Geneviève qui devient bientôt un centre de vie chrétienne et d'œuvres admirables. - Combien de prêtres, dont les conseils et l'exemple du P. Aubry pourront ainsi assainir les idées, relever le courage et confirmer la vie de sacrifice et d'apostolat.

Le levier du zèle et l'aliment de l'apostolat, c'est l'amour des âmes. Le Sauveur est mort parce qu'il aimait les âmes. La tendresse pour les âmes a fait les apôtres. - *Impendam et superimpenda ipse*. La devise du P. Aubry ne fut pas autres. - «Seigneur, dit-il, pour moi tous les déchirements, pourvu que Vous me donniez la grâce de l'attraction des âmes !» - L'étude approfondie de la foi et des voies de Dieu dans l'humanité, féconda singulièrement le don de sympathie qu'il devait à Dieu. Il se fit pour son usage propre une théologie du cœur humain qui le conduisit aux dernières limites du dévouement. - «Nous vous sauverons à force de vous aimer !» disait-il aux pécheurs ; et pour eux il était tendre et indulgent comme un père, mieux que cela, comme une mère. La pensée des âmes ne le quittait pas ; son cœur n'était jamais en repos, le fardeau de la paternité spirituelle faisait son tourment, sa gloire, sa consolation. - «Même les souffrances physiques ne purent lui ôter cette auréole qui le rendait si aimable et qui fit naître des relations si spéciales», nous disait un de ses enfants spirituels. Et le chrétien à qui nous devons ce témoignage, ajoutait : «Chez lui, je savourais ce mélange d'affection paternelle et d'autorité plus que paternelle. Jamais je n'oublierai les heures trop courtes durant lesquelles il s'efforçait de repêtrer mon cœur. Pauvre père ! Je lui ai fait plus de peines que je ne lui ai donné de consolations ; je pleure amèrement mon ingratitude».

La miséricorde fut peut-être la plus belle forme de l'amour du P. Aubry pour les âmes, le plus puissant attrait de son apostolat chez les infidèles. - «Oh ! que je suis indulgent pour les pécheurs, disait-il. Plus ils ont péché, plus ils ont droit au pardon, plus aussi est grande la part de miséricorde que nous leur offrons. Je comprends, j'excuse tout. Dieu pardonne bien, est-ce que je puis condamner, moi, pauvre pécheur ? Ses néophytes connaissent bien sa miséricorde, eux qui avaient coutume de l'appeler le père et la mère de leur âme. Il leur donnait sa vie sans mesure ; leurs intérêts devenaient ses intérêts ; leurs peines lui étaient plus amères que ses propres souffrances ; et, s'il avait une prédilection, des marques plus vives de tendresse, c'était pour les coupables, les faibles, les persécutés. Oui, pour ceux-là surtout il avait le cœur d'un père et d'une mère. On le vit bien aux larmes dont sa tombe fut arrosée. - «Il était venu pour nous, répétaient les chrétiens, c'est pour nous qu'il est mort si jeune !» Ces simples paroles en disent plus long que les louanges de l'éloquence.

L'amour des âmes conduit au martyre. Les missionnaires ne meurent pas, ils se tuent au service de l'Evangile, persuadés que la mort est plus féconde que la vie, et que le sang des apôtres est toujours une semence de chrétiens. Le grand attrait du P. Aubry était là. - «Pour moi-même, immolation complète ; pour les âmes, tendresse jusqu'au dernier sang !» - Un jour, qu'il racontait, avec émotion, le martyre de son ami, Just de Bretenières : «Vous enviez sans doute son sort ?», lui dit la personne qu'il entretenait. - «Oh ! non, s'empressa-t-il de répondre ; il est vrai, le martyre sera désormais ma seule ambition sur la terre ; mais je ne le désire qu'après une longue, très longue vie ; je veux mériter le ciel, et n'y entrer qu'en compagnie d'un grand nombre d'âmes auxquelles j'aurai fait connaître le Bon Dieu !... «Depuis mon enfance, écrivait-il aussi, j'ai toujours désiré mourir de mort violente, pour témoigner de la divinité de notre foi ; ce désir, je le conserve, je me réjouirai cependant si Dieu en recule la réalisation. D'abord, je serai enchanté de travailler le plus longtemps possible à Ses œuvres ; puis, je suis douillet comme tout ; enfin, le martyre est une immense gloire pour laquelle Dieu choisit, purifie, prépare, lamine, spiritualise, divinise ; il me faudrait encore 100 ans de travail, et le travail n'est pas com-

mencé ! A la volonté de Dieu ! En attendant, je vais mon chemin tranquillement, joyeusement. Une pensée m'effraie, c'est que je ne sème pas dans les larmes, comme veut l'Ecriture ; si fait pourtant, mais ces larmes sont compatibles avec la joie la plus vive que l'homme puisse goûter sur la terre».

Nous avons vu comment à Pou-Gan-Tin, son désir faillit se réaliser, et avec quelle allégresse il offrit à Dieu les prémices de son sang. - «Vraiment, disait-il, après cet épisode dramatique, les chances de donner ma vie pour mon troupeau se rapprochent !» Si la plénitude du martyre manqua au missionnaire, lui ne manqua pas au martyre, à ce long martyre de la charité qui, selon l'expression de son évêque, fut toute sa vie en Chine. Ne regardait-il pas le martyre comme une fonction, la mort comme une dernière messe offerte en expiation du mal ? - «Je n'aurais pas cru qu'on pût désirer sincèrement la mort, disait-il. Parfois, je me surprends à l'appeler, comme une précaution contre le mal, et surtout une bénédiction pour mes œuvres !»

La mort, il ne l'attendit pas ; il courut à elle avec l'impétuosité du soldat sur le champ de bataille ; il l'accueillit d'un visage souriant ; car la mort c'est le commencement de la vie, c'est le ciel. - «u ciel, écrit-il, nous entrerons en possession des magnifiques et précieuses promesses qui nous ont été faites ; nous deviendrons vraiment et complètement participants à la nature divine, délivrés de la corruption et des souffrances de ce monde ; incorporés à ces troupeaux d'élus qui sont avec l'Agneau sur la montagne mystérieuse et qui portent Son Nom et celui de Son Père écrits sur leurs fronts ; nous chanterons avec eux Ses louanges, et nous serons admis plus près de Lui, nous surtout qui n'avons pas été souillés dans les liens du mariage, car nous sommes vierges, et nous le suivrons partout où Il ira, même quand Il ne se laissera plus accompagner par les autres. C'est que c'est nous surtout qu'Il a rachetés pour Lui et qu'Il s'est réservés comme les prémices et le meilleur choix. C'est que, sur son invitation, nous avons renoncé au droit de la chair. Il n'a pas été donné à tous de comprendre cette invitation ; mais à nous cela a été donné. C'est que pour nous, nous avons lavé notre robe dans le sang de l'agneau. C'est nous qu'Il a promis de venir chercher au moment de la mort ; c'est à nous qu'Il dira, à ce dernier moment : Oui, voici que Je vais bientôt venir. N'oublions pas de Lui répondre, comme l'épouse inspirée par le Saint-Esprit : Oui, venez, venez, Seigneur Jésus, venez !» (Œuvres complètes, T. V. p. 87. — Cf. Jean, III, 12, etc.).

«L'état du ciel, écrit-il encore, n'est que la continuation de la grâce sanctifiante. Car les changements qu'apporte la mort, quoiqu'immenses, n'atteignent pourtant que les accidents de la vie spirituelle et non pas son essence. D'un côté comme de l'autre, c'est la charité parfaite, exprimée dans l'Ecriture et la prédication ecclésiastique sous le nom de vie ; les adjectifs qu'on ajoute à ce nom changent seuls. C'est une phase nouvelle des mêmes opérations et un degré supérieur de la même vie. En somme, la différence n'est pas dans la réalité ou l'intimité de l'union, mais en ce que, pour nous, elle devient sensible ; car sur la terre elle est aussi réelle et aussi intime, mais elle est cachée à nos yeux, et comme obstruée par les obstacles de la chair, prisonnière dans le corps et inaperçue de nous ; en sorte que, tout en étant unis à Dieu, nous sommes exilés et loin de Lui. - *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Deo* (saint Augustin). Tandis qu'au contraire, le ciel nous mettra en face de nous-mêmes et de notre bonheur, sans le changer dans son essence ; il débarquera notre âme, et c'est ainsi que nous attendons non pas la gloire même d'être enfants de Dieu, mais la révélation de cette gloire, la délivrance du Fils de Dieu qui est en nous et qui gémit au fond de ce monceau de ruines et sous ces décombres où il est emprisonné tant que nous vivons». (Rom. VIII, 7-24)

«Les craintes des saints, à la pensée des jugements de Dieu, ne sont pas des exagérations, mais un enseignement ou une partie de leur enseignement. L'autre partie, c'est leur repos, leur calme, leur espérance... Je n'admets pas la possibilité de la damnation pour les âmes de bonne volonté. Je n'admets pas qu'un prêtre fidèle puisse être inquiet pour son salut et que, sous les peines, les inquiétudes, les larmes intérieures que lui coûte le triste spectacle de la société livrée au péché, il n'y ait pas pour lui un fond de joie calme, causé par la sécurité où il est du côté du Bon Dieu. Il peut se tromper sur la manière de procurer la gloire de Dieu ; il ne peut pas se tromper sur la question de savoir s'il la désire et s'il est prêt à sacrifier pour elle tout ce que Dieu lui dirait clairement de sacrifier. Cette dernière disposition reste toujours le premier des signes de la prédestination».

«Je crois que la récompense d'un prêtre qui travaille, par le temps qui court, à installer et à conserver le règne de Dieu dans quelques bonnes âmes, sera une belle récompense. Songez donc, le ciel des prêtres !... Depuis la fête de la Dédicace, je vis de ce mot : *Cœlestis urbs Jérusalem, beata pacis visio*. Quelle parole féconde ! Pour un prêtre fidèle je n'admets pas la possibilité de manquer son ciel ; cette pensée ne met-elle pas à la base de sa vie, et sous ses désolations de pasteur, un fond de joie intérieure et céleste. Je me demande si la vie d'un prêtre placé dans le ministère, en France, n'est pas plus méritoire que celle d'un missionnaire en Chine, à cause des douleurs morales» (Lettre, T, XIII, p. 581)

A son curé, surtout vers la fin de sa vie et dans presque toutes ses lettres, le P. Aubry revient sur cette pensée : Le ciel des prêtres. «Vous remarquerez, lui dit-il, que nos espérances à nous prêtres, sont déjà un acompte sur l'avenir, et nous font jouir de leur objet par anticipation, puisque nous pouvons déjà nous réjouir de ce qui nous attend. - *Virgines enim sunt... Sequuntur Agnum quocumque ierit...* Le ciel des prêtres ! Y avez-vous pensé ?... Mais ce sont des choses dont il ne faut pas parler, car elles désespèrent le langage humain, et font trouver tristes les réalités de la vie présente...»

«*Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni !* Oh, oui, certainement, Notre-Seigneur à la gloire de qui nous travaillons sur cette pauvre petite planète, lavera nos robes dans ce bienheureux sang, et nous régnerons avec Lui. - *Veni, Domine Jesu - Etiam venio cito !...*

Hélas ! nous n'avons pas beaucoup d'œuvres ; au moins nous avons de bons désirs ; et, au jugement de l'infinie miséricorde de Jésus, c'est encore de la bonne monnaie pour acheter le ciel, le ciel des âmes crucifiées et pures. Nous autres prêtres, nous avons donné à Dieu toutes nos affections ; notre vocation, c'est de nous détacher de tout ; la mort nous frappe aussi, mais nous ne sommes pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. La terre des prêtres paraît triste ; mais le ciel des prêtres ! Les voyez-vous, en belle chasuble blanche, chantant le *Lauda Sion... Cœlestis urbs Jérusalem, beata pacis visio !* Quels mots, et comment faire comprendre ma pensée ? Je ne verrai plus notre belle France, mas le ciel est bien plus beau !» - «Et puis, disait-il encore à ses parents, pour les consoler, la mort nous sépare moins que la vie ; Dieu

laisse nos âmes se rejoindre et se fréquenter, en attendant que là-haut nous nous retrouvions, car au ciel on se reconnaît !» (Lettre à son Curé).

«O bon Jésus, écrit-il enfin, dans un élan d'amour et d'enthousiasme, Dieu des prêtres, Dieu des apôtres, je me suis donné à Vous, dans la plénitude du sacrifice le plus grand que puisse faire un homme faible et pécheur. Pourquoi donc permettez-Vous que, si souvent, des pensées de regret viennent épouvanter mon âme, la faire hésiter dans cette voie ravissante où Votre main a conduit ma vie et soutient encore mes pas ? Pourquoi Votre grâce et la vertu de mon sacrifice n'empêchent-elles pas, une fois pour toutes, ces images séduisantes du monde, de la famille et des choses quittées, d'arriver jusqu'à mon cœur, de le faire saigner, de lui faire sentir si amèrement sa séparation, sa solitude ? Pourquoi laissez-vous mon âme bouillonner pour ainsi dire en moi, et me torturer par le souvenir doux et triste de ce que m'aurait offert le monde, et de ce que j'ai repoussé pour Vous ? Pourquoi permettez-Vous que mes yeux se laissent si facilement toucher par les séductions de la terre, pendant que Vous semblez m'abandonner à l'âpreté de mon sacrifice, et me laisser sans compensation et sans rien qui rachète ce que je Vous ai donné ? Pourquoi me laissez-Vous sentir, dans l'abattement et dans les larmes intérieures, combien il est amer au cœur de l'homme de se renoncer, de tout quitter, de ne s'attacher à rien sur la terre, d'embrasser une vie éternellement vouée à la solitude et à l'abandon, de vieillir seul et sans famille, sans affections humaines, pour mourir enfin sans être pleuré, ni sans laisser, dans aucun cœur, un souvenir de tendresse ?»

«Ah ! Seigneur, je Vous ai donné ma vie, et je ne veux pas me dédire ; je me suis attaché à Vous, parce que j'ai entrevu ce que Vous êtes pour ceux qui Vous aiment à l'exclusion de tout autre amour. Je l'ai embrassée cette carrière apostolique à laquelle Vous m'avez appelé pour Vous, pour Vous seul, les regards, les aspirations de mon âme et les élans de mon cœur dirigés vers Vous seul ! Travailler pour Vous, sans succès qui me console, sans espérance même de succès qui me soutienne, dans la désolation, dans l'abandon, entouré de mépris, abreuvé de douleurs, le cœur toujours brisé ; me dévouer au salut des autres, sans espérance de retour d'affection, avec un cœur qui a faim et soif d'affection : Voilà ma vocation ! Et je prétends bien qu'il n'en est pas de plus belle et de plus enviable !»

« Ah ! Vous me suffisez bien, Seigneur ! Je proteste que Vous me suffisez surabondamment, et que, même dès cette vie, la certitude où je suis de Vous avoir un jour pour ma couronne et mon partage, compense et excède infiniment ce que j'ai quitté ! Oui, je serai à Vous seul ; Vous serez mon unique et immortel amour sur la terre et dans le ciel ; je me condamne de nouveau, et pour toujours, à la solitude, au silence intérieur, au sacrifice inexorable de moi-même, à la virginité de la chair, et surtout à celle du cœur, bien plus délicate et bien plus belle encore. Je laisse à d'autres les ambitions terrestres, les espérances et les désirs vulgaires, les affections mortelles ; Vous seul êtes mon partage, le compagnon de ma vie, mon seul ami constant et éternel, à moi qui me suis déshérité du côté du monde pour Vous plaire et pour jeter vers Vous toutes mes affections».

«Donnez-moi donc la force de vivre pour Vous seul, d'être intime avec Vous seul, d'aimer Vous seul, et de réserver pour Vous seul tout ce qu'il y a dans mon cœur d'énergie, de tendresse et de puissance d'aimer. Changez, troublez, bouleversez, désenchantez mon cœur, détachez-le de tout, et montrez-Vous à lui dans Votre douce majesté, dans ce touchant attrait de Votre rôle de compagnon de vie des âmes virginales. Détachez-moi de moi-même, de la vie de ma jeunesse ; donnez-moi la force de ne pas pleurer sur mes belles années qui s'écoulent, et de Vous désirer sans trembler, pour Vous atteindre au ciel, de traverser la vieillesse et de passer par la mort».

«Bientôt je me sentirai vieillir ; mes années poétiques s'en iront l'une après l'autre ; la force et l'enivrement de la vie qui me ravit encore s'affaiblira ; tout en moi va vieillir. O mon Dieu ! que je vieillisse dans Votre amour. Et quand je serai vieux et cassé ; quand j'aurai perdu toute l'ardeur de la jeunesse ; quand la mort aura commencé d'absorber en moi cette sève naturelle qui me travaille, me bouleverse encore et me rend si antipathique au sacrifice ; quand il n'y aura plus pour moi ni jeunesse, ni illusions, ni poésie, ni rêves, ni projets rians, ni espérances radieuses, ni avenir ni enchantements, ni élan du cœur, ni capacité d'affection ; quand je serai devenu moi-même incapable d'inspirer aucune affection, et que je n'aurai plus rien de bon à prétendre dans la vie ; quand on ne verra plus en moi qu'un pauvre vieillard usé, tombant et repoussant ; quand, à force de voir mourir autour de moi, je serai devenu comme seul dans la vie, et que ce sera, selon l'ordre des années, mon tour de mourir : alors, ô bon Jésus, ami des prêtres, et compensateur de notre sacrifice dans la solitude virginale, alors Votre amour, survivant dans mon cœur à la perte de ma jeunesse et à toutes les choses dont la vie m'aura dépouillé, me tiendra lieu de tout et rajeunira éternellement mon âme ; je Vous aimerai encore, et mon amour pour Vous sera toujours jeune, toujours profond, toujours plein de charmes ; l'ardeur du sang se sera refroidie, mais celle de l'âme aura encore été exaltée par les longs sacrifices d'une vie consacrée à l'immolation ; je tournerai vers Vous, avec ravissement, le sourire intérieur de mon âme ; mes bras, défaillants et cassés de vieillesse, trouveront encore des élans pour se lever vers Vous, vers la patrie céleste prête à s'ouvrir devant moi ; mon cœur, vieilli, épuisé par les angoisses de la vie apostolique, et peut-être enfin désenchanté de la terre, n'aura plus d'ardeur que pour Vous goûter ; mes yeux, affaiblis et prêts à s'éteindre à la lumière créée, auront encore des ravissements inénarrables, en se levant vers le ciel et en pressentant l'aurore de Votre divine lumière ; ma voix, cassée par l'âge, sans énergie et sans accent, trouvera encore des cris d'enthousiasme sur Votre indicible beauté, pour Vous appeler de loin, ô Vous qui aurez été, sur la terre, le témoin de mes sacrifices et la consolation de mes douleurs, pour Vous appeler, comme saint Jean, au dernier jour de sa vie : *Veni, veni Domine Jesu !* (Apoc, XXII, 20).

Et je vous entendrai me répondre, de votre douce voix que je connais si bien, je vous entendrai me répondre, au fond et dans la partie la plus intime et la plus tendre de mon cœur, comme dans un imperceptible et poétique lointain, ce que vous répondiez à votre disciple bien-aimé : Oui, oui, je viens bientôt, voici que je viens. Etiam venio cito ; ecce venio velociter (Ibid.).

A cette parole, envoyée du seuil de la cité sainte où vous m'attendez, je ne me posséderai plus de joie, et je vous crierai pour la cent millième fois sur la terre, et pour la première fois dans le ciel : Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon calice. J'ai choisi d'habiter avec Lui dans la sainte abjection de Sa maison plutôt que sous le toit des pé-

cheurs : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum*¹.

CHAPITRE XXV : L'ŒUVRE THÉOLOGIQUE DU P. AUBRY.

L'œuvre théologique du P. Aubry est considérable. Son plan d'études, aussi vaste que le domaine de la science, révèle une profondeur et une originalité d'esprit, une intuition du vrai, un sens exquis d'orthodoxie, une puissance de réflexion et une habitude de contemplation, en un mot des dons intellectuels qui relèvent à la hauteur de J. de Maistre dont il fut le disciple et l'admirateur passionné. Profondément pénétré de cette grande idée : le rôle du Dogme dans l'organisation générale des sciences sacrées et profanes, la réconciliation des sciences avec la théologie, enfin, la synthèse de toutes les sciences dans la théologie, il dénonce la scission qui s'est produite, sous l'influence des méthodes cartésiennes, entre la théologie et les sciences qui, toutes, veulent être indépendantes de la science religieuse. Il va plus loin, il signale une tendance à séparer la science du dogme et l'études des principes surnaturels, des autres branches de la science sacrée, même de la piété. Son idéal est beau et grand, et tous ceux qui aiment l'Eglise doivent tendre à sa réalisation : Rendre à l'idée théologique et surnaturelle la formation intellectuelle et morale du prêtre, faire de cette idée la directive du philosophe, du moraliste, de l'exégète, de l'historien, du canoniste, du prédicateur, c'est le but poursuivi par l'Eglise dans tout son enseignement. Les conciles, les encycliques des derniers papes, surtout de Léon XIII en font foi.

Le P. Aubry a beaucoup observé, beaucoup travaillé ; c'est une somme immense d'idées qu'il a remuées ; mais dans ses études - comme d'ailleurs dans sa vie sacerdotale - l'unité est sa note caractéristique ; ainsi peut-il tout embrasser dans une synthèse harmonieuse par son activité prodigieuse et sa vie d'âme intense. Pas de temps perdu, pas de force inutilisée. S'il n'a pu arriver à l'harmonisation définitive et parfaite de son œuvre théologique, bien qu'il ait réalisé beaucoup d'un idéal très vrai et très beau, c'est qu'il est mort à 38 ans ! Nous avons de lui plus de trente mille pages de manuscrits ; mais il n'a terminé ou mis au point qu'un petit nombre de travaux ; il amassait des idées ; il se composait, au jour le jour, un trésor qui allait grossissant et qu'il rêvait d'exploiter comme une mine précieuse et d'organiser en un solide corps de doctrine. Presque tous ses écrits traitent de la formation et du perfectionnement des aspirants au sacerdoce, de l'organisation et du développement des études ecclésiastiques, **enfin de l'apostolat catholique qui seul peut avoir puissance pour relever la France**. Nous avons là concrétisée, vivante et palpable, la grande thèse du théologien sur le rôle de la doctrine dans la vie sacerdotale et dans l'économie de la société. Cet esprit aussi clairvoyant, aussi lucide, aussi sage que pittoresque, traduit ses idées avec une vigueur et un relief remarquables ; il a le don des formules à emporte-pièce ; quand on les a lues, on ne les oublie pas, et elles sont d'une fécondité sans pareille» (Etudes, Revue catholique, 20 septembre 1927). On se perd avec bonheur et profit dans les horizons infinis que ce puissant esprit sait ouvrir sous les regards de ses disciples. «Il aborde toutes les sciences magistralement, avec le coup d'œil synthétique, la phraséologie de l'homme du métier et la libre allure de la vérité qui se sent libre et indépendante parce qu'elle est la vérité» (Chanoine Legue, vicaire capitulaire, ancien supérieur de Grand-Séminaire). Penseur à la manière de Pascal, il fixe ses idées en d'innombrables notes avec tout l'abandon de la conversation, sans se douter qu'il compose. En réalité, il n'écrit pas, il parle ; il parle tout à la fois à Dieu, au lecteur, à lui-même. Il n'a qu'une chose en vue ; faire passer dans ceux à qui il s'adresse les lumières qui brillent dans son intelligence, les flammes qui consomment son cœur. «On sent partout, dans ses écrits, si variés soient-ils, ces flammes apostoliques, ces élévations doctrinales, ce *sursum corda*, cette manière d'étudier onctueuse, lumineuse, persuasive, divine - véritable Rhétorique des saints ; car lorsqu'il écrit, c'est toujours l'œil fixé sur les vérités surnaturelles qu'il contemple. (Ibid.) Les exclamations lui échappent - cris de foi, cris d'amour. Il presse, il supplie, il encourage. Tantôt, il touche aux sommets de la perfection évangélique, tantôt, familier et tendre, il s'identifie avec les pécheurs pour les déterminer à quitter la voie large ; il presse les âmes déjà données à Dieu de se livrer tout entières.

Après l'absence totale de contrainte et la spontanéité, une des notes les plus caractéristiques de ses écrits, c'est l'élan joyeux et enthousiaste, ce que saint Thomas nomme si bien «la joie qui naît de l'amour» - *Gaudium propter amorem*. Chez lui cette joie déborde de toutes parts, même dans les écrits les plus profonds ; la souffrance ne saurait ni la resserrer ni l'éteindre. C'est la joie du cœur qui aime et qui a besoin de chanter son amour ; c'est la joie du captif qui a brisé ses fers et célèbre sa liberté. Le langage du P. Aubry est bien, on peut le dire «ce langage victorieux» dont parle saint Augustin - *Verba triumphantium* - de ceux qui, dès cette vie, ont triomphé de la mort, qui, par leur espérance, se portent tout entiers vers les bien éternels.

L'œuvre scientifique du P. Aubry comporte une série de quinze volumes - des volumes si compacts que, dédoublés, ils fourniraient aisément la matière de quarante volumes, encore qu'une partie importante de ses manuscrits, détruite par l'invasion de 1914, n'ait pu être mise en œuvre. Dans cette somme étonnante de travaux, la première place appartient à la METHODE DES ÉTUDES DANS LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES (un volume grand in-8, 400 pages). Ce travail, provoqué par la fondation des Universités catholiques et entrepris sur les sollicitations pressantes de nombreux théologiens, est l'œuvre la plus longuement mûrie et la plus achevée du P. Aubry. Il y démontre, avec une haute et incontestable compétence, que l'organisation de ces Ecoles Supérieures devra être assez homogène et assez forte, pour donner une puissante impulsion et infuser une vie nouvelle à l'apostolat doctrinal du clergé français. «Ces Hautes Ecoles, dit-il, doivent nécessairement créer l'unification des méthodes scientifiques, donner une direction homogène et puissante, produire une coordination d'idées et de principes qui donneront au clergé une action plus féconde sur la masse de la nation. Le sacerdoce, par l'unité et la continuité admirables de son effort, versera ainsi les flots vivifiants de la doctrine sur le peuple, et

¹ Ps., XV, 5 ; LXXXII, 1. - Ces pages admirables sont extraites de l'opuscule, *Le Radicalisme du Sacrifice*, composé par le P. Aubry. Tequi, Paris, in-32. - Le R.P. Laborde, S.J., a composé un opuscule tiré des Lettres du P. Aubry et intitulé : *Sentiments d'un missionnaire de Chine sur l'apostolat de la prière*.

jusqu'au plus modeste village». - Quel exemple nous avons de cette unité méthode et de direction dans l'Université d'Etat qui enveloppe de son réseau jusqu'à l'école du dernier hameau, et dont le travail d'ensemble est si continu, si serré, si homogène, si puissant et de jour en jour plus désastreux pour l'Eglise de France.

Composée - comme les écrits des apôtres - au milieu des labeurs, des agitations et des souffrances de la vie apostolique, la MÉTHODE garde vivante et originale l'empreinte d'une âme ardente et enthousiaste. «Ce sont ici des pages admirables et de la plus haute valeur, qui font penser à J. de Maistre et à Bossuet, et dont le prix apparaît plus grand encore, lorsqu'on songe aux circonstances dans lesquelles écrivait l'auteur» (Mgr Pillet, Doyen de la Faculté de Lille). Et, cependant, il déclare qu'il n'y a là qu'une ébauche inachevée - une ébauche avec sa liberté d'allure, sa franchise d'expression, son unique préoccupation de ne rien sacrifier de l'idée au style, aux conventions littéraires, aux susceptibilités d'Ecole.

Nécessairement, le P. Aubry dénonce les vices de méthode. Sa saine et fière critique, toujours sûre d'elle-même, toujours mesurée, même en ses censures les plus mordantes, va au fond des choses, sait et ose découvrir les racines de nos maux intellectuels : Gallicanisme pratique, Kantisme, libéralisme, plus puissants que jamais dans plusieurs branches de l'enseignement. Avec sa haute compétence, il analyse les procédés rationalistes, acclimatés en France grâce à l'influence de l'infiltration protestante et du principe cartésien auxquels nous devons le divorce entre la raison et la foi et, en dernière analyse, le fléau du laïcisme et les progrès effrayants du socialisme et de l'impiété. «Il met le doigt sur la plaie ; mais pour la voir, il faut l'œil de la foi, de la foi intégrale, pure de toute compromission avec le libéralisme et l'esprit moderne ; de plus, il faut une certaine portée d'intelligence pour rattacher à leur vraie cause les maux, dont nous souffrons» (R.P. Berthe, Supérieur Général des Rédemptoristes). «Il montre clairement comment la dépression de l'idée du Sacerdoce, est en dernière analyse, la véritable cause du désarroi des idées chrétiennes qui nous a conduits à une telle impuissance» (Mgr Isoard, Evêque d'Annecy).

Mais si le P. Aubry parle beaucoup de réforme, ce n'est pas - comme il en a été accusé inconsidérément - qu'il jette le dédain au passé ou au présent, ni qu'il veuille, à l'exemple de Descartes faire table rase ; il demande simplement un retour plus complet, plus pratique, aux méthodes antiques consacrées par les siècles et par l'expérience, en tenant compte sans doute des progrès accomplis, mais dans un sens sévèrement scolastique. - «Je ne crains pas, dit-il, qu'on m'accuse d'innover, de me poser en réformateur ; car ce que je veux, c'est le retour à la Tradition et à tout qui vient d'elle. Mon principe premier, c'est le vieil axiome : *Nihil innovetur nisi quod traditum est... Depositum custodi.* Ma thèse, c'est que nous périssons pour avoir innové ; que nous ne pouvons nous sauver sans revenir plus résolument aux vieilles institutions et aux méthodes éprouvées de l'Eglise, ébranlées en France par le protestantisme, le gallicanisme et le jansénisme d'abord, puis par l'école libérale et rationaliste - on doit ajouter aujourd'hui par le modernisme - mais conservées par l'Eglise, surtout à Rome, et contre lesquelles il n'est pas de prescription possible».

Après avoir dénoncé les erreurs de fond et de procédé qui ont amené, chez nous, la ruine de la Scolastique et des sciences de principes, le P. Aubry demande la réorganisation des études sacrées sur le type traditionnel, et tout d'abord par le procédé de saint Thomas qu'il expose magnifiquement. «Ce qu'il s'agit de refaire aujourd'hui, écrit-il, ce sont les Ecoles théologiques d'autrefois ; il faut remonter le courant, supprimer toute influence cartésienne, gallicane et libérale». Et il prouve que la mission de l'Ecole théologique, telle que la comprend l'Eglise, ce n'est pas seulement de former des docteurs, des savants, une sorte de sénat intellectuel ; non, c'est de faire circuler, dans la masse de la nation, l'esprit de la théologie ; c'est de verser abondamment, dans l'âme de la société, cette infusion de sève surnaturelle, renfermée, comme une essence de vie divine, dans ces réservoirs sacrés de la religion qu'on appelle des prêtres. Comme l'action du prêtre doit être une action sociale, c'est à exercer cette action que doit préparer l'éducation sacerdotale. Si elle ne fait cela, elle ne fait rien, ou du moins ce qu'elle fait est si peu de chose qu'on peut dire que ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle devrait faire. L'objectif à atteindre, c'est de former une nation théologique, un peuple dont la connaissance de la foi soit le sang de vie. Si le mot est choquant pour les rationalistes, peu importe ! «C'est le clergé séculier - écrit le P. Aubry - qui sauvera la France, puisque le grand moyen de conversion des peuples c'est la parole divine, jetée dans les âmes par la prédication apostolique. Or, pour être capable d'appliquer ce moyen, pour comprendre son efficacité surnaturelle, pour avoir même la notion de son rôle, et la conviction de sa puissance, il faut être rempli de la parole de Dieu, être théologien. La théologie seule produit l'apostolat ; l'apostolat seul a le secret de convertir les nations»¹.

Dans la *Méthode*, le P. Aubry a posé les principes généraux d'une organisation plus homogène et plus scolastique des Etudes-Sacrées. Dans l'ouvrage sur les GRANDS SÉMINAIRES il va développer ces principes, entrer dans le vif de la question et dans un large exposé de la thèse qu'il a établie historiquement. Ce second ouvrage est donc le corollaire et forme la seconde partie de la Méthode. Cette vaste synthèse n'a pu être mise au point par le P. Aubry. C'est à l'éditeur qu'à été dévolue cette tâche délicate de coordonner et de mettre en œuvre les notes innombrables accumulées par le théologien, «Cette immense étude suppose de vastes connaissances et un esprit d'observation considérable. Les défauts de nos méthodes y sont relevés avec sagacité, et les améliorations à introduire signalées avec une grande autorité» (Lettre du Cardinal Pie). «De l'aveu des théologiens les plus éminents, ce magnifique ouvrage est le chef-d'oeuvre du P. Aubry, et une étude sans rivale dont tout directeur du jeune clergé doit connaître et pratiquer les maximes». (*Etudes des R.P. Jésuites*)

Après avoir fait bonne justice des objections, des préjugés, des obstacles et des difficultés que l'on oppose depuis longtemps à une restauration plus scolastique des sciences sacrées, le terrain étant ainsi déblayé, l'auteur donne, en 24 chapitres qui forment autant d'importants traités sur la matière, la théorie vraie et complète de la formation cléricale, pre-

¹ La Méthode, chap. XTIT. *Conséquences sociales*. - Le doyen de l'Université catholique de Louvain. M. Charles Perrin, écrivait à l'éditeur : «C'est un livre de grande portée, destiné à faire le plus grand bien, non seulement dans le clergé, mais dans la société tout entière ; car c'est la question sociale qui, a propos de méthode, est traitée avec une pénétration, une puissance de synthèse, une hauteur de vues qui ne se rencontrent guère à notre époque utilitaire».

nant l'étudiant dès son entrée au petit-séminaire pour l'accompagner pendant toute sa vie d'études, et jusque dans l'exercice du ministère.

Nous n'analyserons pas chacun de ces chapitres où «tout est moelle, esprit de vie, lumière intense, expérience consommée des hommes et des choses de l'enseignement» (*Revue des sciences ecclésiastiques de l'Université de Lille*). D'autre part, il ne faudrait pas chercher dans cet ouvrage, et jusqu'au détail tout ce qui a trait aux études sacrées. L'auteur est allé au plus pressé et n'a traité que les points essentiels. Qu'il ait rencontrée des adversaires, il fallait s'y attendre ; et on lui a reproché son éloquent réquisitoire ; il demande tant de réformes, il poursuit avec tant d'énergie les théories gallicanes, libérales et rationalistes ; il raille si haut les admirations de convention et toutes en phrases stériles pour les directions de Rome ! Mais la raison est pour lui, et il a trouvé des hommes éminents, de saints prêtres qui croient qu'il reste beaucoup à faire.

Cette étude sur les Grands-Séminaires n'est donc pas seulement un «réquisitoire», c'est avant tout et excellemment une règle de conduite doctrinale, une méthode très explicite et très précise de formation sacerdotale, en un mot, le programme de la régénération nationale par la restauration sacerdotale. Ce point de vue est capital. «Le livre du Pape, de J. de Maistre, nous avait rendu le Pape, chef infaillible de l'Eglise ; le livre du P. Aubry nous rend le prêtre, le vrai prêtre de Jésus-Christ, le prêtre-docteur, et, parce qu'il est docteur, le prêtre armé de toutes ses forces pour la Rédemption» (Mgr Fèvre, Protonotaire apostolique). L'auteur y étudie à fond et sous toutes ses faces l'organisation intellectuelle et spirituelle des séminaires, avec une abondance de documents humains, une profondeur de vues, une sûreté de doctrine, une connaissance des procédés intellectuels et de la vie sacerdotale, qui font de ce livre une œuvre de haute direction, une synthèse d'idées fécondes et pratiques, pour les directeurs de séminaire comme pour les étudiants, pour les prêtres livrés à l'apostolat comme pour les hommes d'étude. Depuis les procédés philosophiques et théologiques remis en vigueur par Pie IX et Léon XIII jusqu'aux principes les plus délicats du Droit Canonique, de la prédication, des catéchismes, le P. Aubry analyse et approfondit tout avec un esprit d'intuition et un sens théologique exquis, avec une expérience consommée des hommes et des choses.

«Ce livre est un de ceux qu'il faut lire et méditer, pour en comprendre toute vérité» (L'abbé G..., Directeur de Grand-Séminaire) ; car il «est *totus succus* ; sa doctrine forte, pleine, *pinguis, saginata*, substantielle, ses vues profondes, ses idées pratiques, ses désirs, son langage sont d'un docteur émérite» (Bernard, Supérieur de l'Ecole apostolique). De ces 24 chapitres il faut s'imbiber, et ils peuvent servir à une série de méditations fécondes. «Mais les chapitres qui traitent spécialement de la direction spirituelle et de la vie intérieure, sont particulièrement riches d'idées fécondes et élevantes ; on les sent inspirés par un grand esprit surnaturel, exprimés avec une émotion communicative ; ces chapitres sont de l'avis des esprits les plus experts, les plus beaux de tout l'ouvrage» (*Revue catholique de Metz*).

«Enfin, dans une conclusion qui est le cri d'amour dans lequel l'Eglise et la France sont inséparablement unis, et sous l'émotion du spectacle lamentable de nos déchéances nationales, le P. Aubry trouve des accents d'une ardeur incomparable pour faire appel au renouvellement doctrinal du clergé, et prouve péremptoirement que la restauration sacerdotale est la condition nécessaire de la restauration nationale (chap. XXIV). Ce n'est pas des puissances terrestres, quelles qu'elles soient, c'est du clergé, dit-il, qu'il faut attendre le retour et le triomphe de la vie et des idées chrétiennes ; car si le dogme fait les peuples, selon la belle expression de J. de Maistre, il les refait aussi, et ce qui manque le plus à notre pauvre France, ce sont les principes chrétiens». (*L'Univers*, mai 1893)

L'étude de la philosophie est l'introduction et forme la préparation directe aux sciences sacrées ; elle occupe une place trop essentielle dans la direction intellectuelle des étudiants, et le lien qui unit cette science aux sciences théologiques est trop étroit, pour que le P. Aubry ne lui ait pas donné une large place dans ses travaux, au point que «nous appellerions volontiers le philosophe du sacerdoce, car c'est vraiment un penseur, mais un penseur chez qui la pensée est toujours imprégnée du sentiment profond de la grande mission intellectuelle du sacerdoce» (*Etudes des Jésuites*, article du R.P. Portalie). Nous avons, dans ses MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, un solide directoire, pour le maître comme pour l'élève, et le développement des trois chapitres consacrés à la philosophie dans l'ouvrage sur les séminaires. Et ici nous ne touchons pas seulement à la base de toute science, mais à la racine même de la formation cléricale ; car l'étude des sciences sacrées demeure incomplète et incohérente sans un substratum philosophique aussi solide que possible, puisque la philosophie est pour les sciences de la pensée ce que sont les mathématiques pour les sciences naturelles.

Dans ses recherches et ses méditations philosophiques, le P. Aubry n'a pas eu pour objectif l'étude de questions spéciales, ni la composition d'un traité ; il s'est attaché exclusivement à marquer les points principaux qui doivent présider à l'étude de la philosophie ; à donner l'esprit et le sens de cette science ; à en exposer l'économie ; à en signaler les écueils : **surtout, à mettre en garde les étudiants contre la philosophie séparée, qui a réussi à nous composer cette atmosphère de naturalisme qui empoisonne tant d'âmes et qui a sa source dans la méthode cartésienne.** Il a merveilleusement saisi et montré nettement le rôle néfaste joué en philosophie par le doute méthodique de Descartes. «Descartes, dit-il, est le père du rationalisme, et l'hérésiarque de la philosophie !» Et il a raison ; car peu d'esprits ont eu, dans l'histoire de la pensée humaine, une influence aussi grande et aussi regrettable» (*Revue des Sciences ecclésiastiques de Lille*. Compte-rendu du Docteur Chollet, aujourd'hui archevêque de Cambrai). Il lui oppose la méthode scolastique dont il exalte le concept.

Plus tard, Léon XIII, imposant, par sa mémorable Encyclique *Providentissimus Deus*, le retour absolu à la philosophie de saint Thomas, le fit «exulter de joie. - La lecture de cette pièce, écrivait-il au P. Bocquet, son ancien compagnon d'études, m'a consolé de bien des choses, et ce qu'on a souffert se tourne en joie, quand on se voit ainsi confirmé dans ses études et ses convictions les plus intimes... Quelle jouissance de lire, dans l'Encyclique, ce passage où, sans nommer Descartes, le pape montre la sottise qu'on a faite en substituant son système à l'œuvre de la Scolastique... Visible-ment, Léon XIII rattache directement et explicitement cette restauration des études philosophiques à la question sociale, en vue de montrer qu'en fait de restauration politique on ne fera jamais rien de bon si on ne remonte jusqu'à cette source

première de toute vie sociale : les idées. Voilà le mot que je cherchais partout, et Léon XIII sera la cause de mon endurcissement dans mes vieilles idées».

Toujours dans l'esprit du document pontifical, le P. Aubry va plus loin et, montrant la vanité de toute science philosophique qui n'est pas reliée à sa fin par la théologie, il prouve que la théologie contient et sauve la philosophie. Il est vrai, on lui a reproché des concepts trop théologiques en matière de philosophie. - «Votre système est trop théologique, pas assez philosophique», lui a-t-on dit. Mais voilà bien l'illusion, l'erreur cartésienne et rationaliste ramenée à sa vraie formule, à celle qui la condamne le plus péremptoirement. «Rien n'est jamais trop théologique, répond le P. Aubry, puisque la perfection de la théologie c'est la vérité même, telle qu'elle est en Dieu, telle que sur la terre nous ne parviendrons jamais à la concevoir en entier. Tout ce qui est théologique est nécessairement et éminemment philosophique. Dans un sens excellent on peut ajouter : réciproquement. Bien qu'en un autre sens, très vrai aussi, Pie IX ait pu dire des Allemands : «Ils font trop de philosophie, pas assez de théologie». Pie IX désignait ainsi la philosophie dont parle Cicéron, qui est synonyme d'athéisme».

Aussi, le P. Aubry affirme-t-il que **la théologie est nécessaire pour enseigner sainement la philosophie**. C'est d'ailleurs la pensée des Universités Romaines, lorsqu'elles avertissent les initiés au doctorat en philosophie - à la fin du diplôme - «de ne pas enseigner cette science sans être docteurs en théologie». N'est-ce pas d'ailleurs la remarque de saint Anselme : «Prendre la foi comme règle, s'élever ensuite aux spéculations de la philosophie - *Fides quærens intellectum*. Le P. Aubry constate d'ailleurs que l'étude trop superficielle de la philosophie est une des causes prépondérantes de la faiblesse des esprits d'aujourd'hui, puisque l'esprit humain puise dans cette étude une de ses plus grandes forces et une énergie qu'il reporte dans toutes les autres branches de la science ; «d'où il suit, dit-il, que la faiblesse des esprits est à son tour une grande cause de désordre politique et moral, puisque ce sont les idées qui mènent le monde».

Le P. Aubry a donné un soin particulier à *l'Histoire de la philosophie*, à l'étude du doute cartésien, enfin à la Méthodologie et à l'économie de la philosophie catholique. - «Hélas ! écrit-il, peut-on impunément laisser s'affaiblir la formation philosophique du clergé, soit pour la vie intellectuelle et sacerdotale, de ce clergé lui-même, soit pour la santé de la nation qui attend de lui sa direction intellectuelle et morale. Quelle nourriture recevra un peuple d'un prêtre sans principes philosophiques solides. Le manque de formation philosophique nous a donné des intelligences enfantines et nouées, des hommes extériorisés et incapables d'une action profonde sur les peuples. Le sacerdoce ne sera, selon le mot si juste de Thiers, le rectificateur des idées du peuple et, partant, de la société, que si son éducation est nourrie de métaphysique, et s'il devient, par cet aliment, capable d'opposer la barrière d'un enseignement irréprochable aux erreurs de tout genre qui divisent la société et se disputent les esprits» (*Mélanges philosophiques*).

Enfin, le théologien couronne son œuvre philosophique par des conseils d'une très haute portée intellectuelle et d'une simplicité pratique remarquable, sur la formation de l'homme intellectuel, du penseur, en un mot sur la question si capitale et si maltraitée de nos jours, l'éducation intellectuelle.

Par ses ETUDES SUR LE CHRISTIANISME. LA FOI ET LES MISSIONS, le P. Aubry nous introduit dans le domaine propre de la théologie. C'est ici un appoint nouveau et considérable à la science du Christianisme et à l'apologétique. Le théologien étudie d'abord la préparation, l'établissement et les conquêtes du christianisme ; puis, il dit sa nature et son essence, l'importance primordiale du dogme, l'étude et la défense qu'il faut en faire ; les bienfaits dont la société lui est redevable. Il insiste particulièrement sur la foi, sa production, son rôle dans le christianisme, sa tenue au regard des sciences, du libre examen et du rationalisme. Enfin - dans une quatrième partie absolument neuve et inédite - il traite de la conquête du monde par l'Evangile, depuis la Pentecôte jusqu'à nos jours, et met en parallèle le paganisme antique et le paganisme contemporain, exposant les obstacles opposés par les peuples de l'Extrême-Orient au travail évangélique, les procédés et les moyens d'action dont peuvent disposer les hommes de l'apostolat.

Les chapitres qu'il consacre à l'étude de la foi, à la règle de foi, à l'accord de la foi avec la raison et la science, sont absolument remarquables. Nous y trouvons le seul concept vrai, fécond, généreux et puissant des rapports entre la révélation et les connaissances humaines ; nous y trouvons aussi, et une fois de plus, le seul concept vrai du Sacerdoce, que le P. Aubry possède au suprême degré, non pas seulement en théorie mais dans la pratique de la vie. Que certaine Ecole trop influente et très libérale dans ses essais de renouvellement, ait taxé d'intransigeance ses idées, qu'elle trouve durs ses jugements - *Die nobis placentia* - nous le voulons bien ; mais l'arbre se juge à ses fruits : fruits de doctrine qui relèvent du modernisme, fruits de vie pratique dans l'état déplorable de la société.

D'où il suit que la grande préoccupation du théologien est ici encore, et plus que jamais, la formation et l'influence du clergé dans l'enseignement du christianisme, dans la prédication de la foi, dans l'exercice des vertus et du zèle apostolique. Et cette préoccupation répond à une situation qui, loin de s'améliorer, est devenue aujourd'hui plus critique et plus inquiétante, aussi bien dans l'ordre sacerdotal qu'au cœur de la société, grâce à l'affaiblissement des études de principes, remplacées par la méthode et les recherches d'érudition, les études de genre, les procédés rationalistes de formation intellectuelle et morale.

De toutes les notions théologiques, l'idée de l'Eglise est peut-être celle qui, depuis l'apparition du gallicanisme, des théories libérales et, aujourd'hui, de l'erreur moderniste, a été le plus dénaturée chez nous. Il faut avoir, comme le P. Aubry, respiré l'atmosphère si pure des Ecoles Romaines, pour comprendre pleinement tout ce que renferme d'idées fausses, de théories dangereuses, de tendances invouables, de nuances malsaines et d'impressions fâcheuses, la manière dont a été trop souvent interprété le traité de l'Eglise. C'est la grande préoccupation de travailler à la restauration d'une notion plus saine, plus théologique de l'Eglise, qui nous a valu le sixième ouvrage du P. Aubry sur L'EGLISE, LE PAPE, LE SURNATUREL ET LES SACREMENTS.

Cette vaste étude, qui ne comporte pas moins de 28 chapitres pleins d'une doctrine solide et profonde, nous donne l'Eglise dans son essence ; ce qu'elle est par rapport aux âmes qu'elle sanctifie ; par rapport au Surnaturel dont elle est pleine pour le verser dans les âmes ; par rapport à Jésus-Christ dont elle confectionne le corps par son action surnatu-

relle. - «L'Eglise, dit le P. Aubry, c'est l'Incarnation continuée, Jésus-Christ se forme continuellement dans l'humanité ; l'humanité devient de plus en plus Jésus-Christ ; le Verbe s'incarne continuellement dans le monde, d'une incarnation aussi réelle et exacte qu'est vraie et exacte notre participation à la nature divine et notre qualité d'enfants de Dieu». - N'est-ce pas ici la grande idée qui résume l'Épître aux Ephésiens ?

C'est donc au cœur même de Dieu que le théologien trouve le principe surnaturel de l'Eglise. L'être même de Jésus-Christ est le centre de ce grand corps mystique ; et le Sauveur fait aboutir à Lui tous les canaux, toutes les artères par où la vie doit se répandre dans ce corps ; le Sauveur vit, agit, préside aux fonctions vitales de la hiérarchie entière. Et c'est parce que Jésus-Christ ne meurt plus que ce corps mystique passe intact à travers toutes les épreuves, sans subir les atteintes de la mort. Ainsi, cette vie intérieure de l'Eglise qui est Jésus-Christ explique tout le miracle de la perpétuité et de l'invulnérabilité de l'Eglise.

Le P. Aubry dénonce combien dangereuse est cette Ecole qui, depuis longtemps - et aujourd'hui plus que jamais - s'efforce de nous confectionner une Eglise plus humaine, mieux appropriée, prétend-elle, aux besoins de notre démocratie moderne, une Eglise toute formaliste, toute extériorisée, réduite à un certain **fonctionnarisme**. Il établit l'autorité souveraine de l'Eglise, maîtresse d'enseignement, développant ses notes ; ses immunités nécessaires, son esprit de tradition ; le souverain magistère de son chef, Notre Saint-Père le pape ; ses moyens d'action par l'apostolat, la grâce et les sacrements ; enfin, son pouvoir judiciaire avec cet ensemble de lois organiques qui constituent le Droit canonique si nécessaire à la conservation de la vie catholique et à la défense de l'Eglise.

Abordant enfin les rapports des deux pouvoirs, il expose, avec une grande netteté, les principes immuables qui régissent ces rapports ; les abus énormes dont se rendent coupables les gouvernements modernes ; l'attitude nécessaire du pouvoir ecclésiastique en face du chaos des opinions politiques ; les causes de l'impuissance du clergé dans la société actuelle ; le véritable nœud de la question sociale et le remède qu'il faudrait appliquer aux maux présents. - «Pour guérir ces maux, dit-il, la condition la plus importante et la plus difficile, c'est la réinstallation du dogme, l'infiltration dans les âmes des idées chrétiennes. Il y a deux moyens possibles de conversion pour un peuple : la foudre et la brise ; la théologie, c'est la brise. Dieu ne convertit jamais les peuples par la foudre, mais par la brise, c'est-à-dire par l'apostolat lent et de détail des ouvriers évangéliques.

Le septième volume des œuvres du P. Aubry : MÉDITATIONS SACERDOTALES, DIRECTION SPIRITUELLE, OPUSCULES DE PIÉTÉ, traité de la vie intérieure et de la piété sacerdotale. Déjà nous avons exposé sa spiritualité, soit en étudiant sa vie intime, soit en exposant sa méthode de direction spirituelle auprès des séminaristes. Sans nous y étendre de nouveau, signalons surtout les méditations consacrées à Notre-Seigneur, au Sacré-Cœur, au Saint-Esprit, à la Sainte Vierge. Ces sujets sont traités de main de maître ; le théologien s'y élève à une grande hauteur de vues.

Particulièrement, sa doctrine sur le renoncement, ses avertissements sur les dangers de l'affaiblissement des vocations, sur la manière de s'élever à la contemplation de la foi, respirent la plus exquise spiritualité, le sens théologique et mystique le plus pur. Ses *quatre opuscules* : Radicalisme du sacrifice - Vocation virginale - Vocation apostolique - Dangers de la vie apostolique (In-32, Paris, Téqui), sont d'une âme pour laquelle la vie spirituelle et mystique n'a pas de secret. Ces opuscules sont un vibrant appel aux âmes sacerdotales, les conviant à venir se désaltérer aux sources vives ouvertes par la divine libéralité ; ils sont encore une réponse aux hésitations, aux doutes, aux incertitudes ; une mise en garde contre les écueils de la route ; une indication lumineuse du but à atteindre ; enfin, un merveilleux tableau de la récompense qui, dès ici-bas, viendra s'offrir à l'âme qui aura su triompher du monde et se vaincre elle-même pour s'unir à Dieu.

Chez le P. Aubry toujours l'idée-mère de la piété, c'est la doctrine et, en définitive, la foi. Sans cesse il insiste sur la formation, dans le prêtre, d'une piété forte, virile, à l'épreuve des plus violentes tempêtes et des assauts les plus redoutables ; il combat cette piété romantique qui procède d'un sentimentalisme sans consistance, sans durée, et qui explique bien des refroidissements prématurés et souvent des chutes, hâtives et lamentables. - «Nous n'aurons rien compris à la vraie piété sacerdotale, dit-il, tant que nous n'aurons pas vu, dans l'enseignement dogmatique, le trésor la nourriture et la substance de la vie intérieure. C'est Jésus-Christ que nous cherchons et que nous contemplons : Science de Jésus-Christ, contemplation de Dieu, voisinage du Verbe et de sa pensée qui resplendit partout, présence et rencontre continue de Jésus-Christ lumière, vérité et vie !»

Nous avons vu d'ailleurs comment il insiste sur l'acquisition de la doctrine pour acheminer vers la piété. Il faut, dit-il, «identifier l'acquisition de la doctrine avec l'acquisition de la piété. Ce ne sont pas deux choses séparées, mais une même et identique chose ; et nous n'aurons compris ni l'une ni l'autre, tant que nous ne les forcerons pas à se joindre en nous et à s'identifier : la doctrine, pour nourrir et agrandir la piété ; la piété, pour attendre et vivifier l'intelligence». - «Prenez un corps sans os, dit-il encore ; voilà la piété de tant de prêtres qui ne la fondent pas sur la doctrine. Ce romantisme maladif d'une certaine classe de chrétiens et de prêtres qui, en prenant les noms de mysticisme et de dévotion, a déshonoré ces deux noms dans notre langage populaire, procède en droite ligne du quiétisme. Cette sentimentalité mielleuse et affectée, répandue en soupirs, loin d'être l'idéal de la piété catholique, est à son antipode ; c'est elle qui a donné aux incroyants modernes cette idée méprisante et ce dégoût des choses de la piété. Si on présentait les vertus chrétiennes avec toute la majesté de leur figure en prenant pour point de départ l'idée théologique, pour type Jésus-Christ, et pour guides les admirables originaux qu'a fournis l'Eglise catholique et qui s'appellent les saints, toutes les âmes ayant un peu l'amour du beau en seraient séduites, et on ne verrait pas s'afficher ainsi ce mépris de la morale et de la piété chrétienne». (Œuvres complètes, T. V)

Alors qu'il était directeur au grand séminaire de Beauvais, le P. Aubry n'avait abordé la chaire d'Ecriture-Sainte qu'avec tremblement, se jugeant trop inférieur et peu préparé à une si haute fonction d'initier les étudiants à la science des Livres-Saints ; mais il y apportait une intelligence nourrie de doctrine profonde, une âme intérieure et mystique.

A lire ses ETUDES SUR L'ECriture-SAINTE (un volume grand in-8 de 800 p.), surtout son admirable commentaire des Epîtres de saint Paul, on comprend qu'il envisage le cours d'Ecriture-Sainte, moins comme une branche proprement dite de la science sacrée, que comme la transition naturelle entre l'intelligence et la piété. Il s'attarde le moins possible aux questions préliminaires et extrinsèques ; il a surtout à cœur - et c'est la vraie méthode - d'initier les étudiants à l'art d'analyser le texte sacré, à la recherche du sens dogmatique et de la pensée théologique du Saint-Esprit, surtout à la découverte et à l'exploitation des richesses surnaturelles entassées dans le Livre inspiré pour notre alimentation spirituelle et notre sanctification.

Dans son *Commentaire sur la Genèse*, il prouve, avec une science approfondie et sûre d'elle-même, que le récit de la Bible est encore ce qu'il y a de plus précis et de plus clair sur la création, sur l'organisation de la matière, et sur une foule de problèmes agités par la science moderne ; il insiste particulièrement sur la doctrine du péché originel et la vocation de l'homme à l'état surnaturel ; nous avons ici toute la doctrine, avec une clarté, une sobriété, une précision, que l'on chercherait vainement dans un trop grand nombre d'auteurs modernes.

Nous ne pouvons que signaler l'étude très originale et très théologique des Psaumes, groupés en cinq faisceaux et formant autant de chapitres ; du livre de Job avec la haute morale que donne le Saint-Esprit par la bouche du Juste ; des Epîtres de saint Paul, que le théologien commente avec autant de science que de piété. Nous avons vu le professeur, lorsqu'il aborde des Epîtres de saint Paul ; il exulte, car il pénètre au cœur du monde surnaturel. Dans une étude aussi difficile, il se trouve à l'aise, habitué qu'il est à la compagnie du docteur des nations. Dans le commentaire de saint Thomas il trouve le *nexus* des idées, l'enchaînement des pensées, l'harmonie des détails dans l'ensemble et leur convergence vers le but unique. C'est partout la justification de l'ordre suivi par le Saint-Esprit dans sa dictée à saint Paul, et la mise en lumière des raisons profondes de cet ordre.

Il faut lire, dans l'Epître aux Hébreux, l'émouvant tableau du Sacerdoce de Jésus-Christ ; et dans l'Epître aux Romains la description de la grâce et les conditions de la vie nouvelle par la justification et l'esprit intérieur, surtout cette révélation des enfants de Dieu. Mais l'objet de ses prédilections, c'est l'Epître aux Ephésiens ; son commentaire est une admirable apologie de l'Eglise ; avec saint Paul il nous fait assister au travail du sacerdoce pour aboutir à cette grande chose : l'incorporation des hommes à l'Eglise ; la réalisation de l'unité de l'Eglise par la vocation des Gentils ; surtout, la formation des saints par la grâce produite dans leurs âmes ; enfin, l'œuvre capitale de la formation du corps mystique de Jésus-Christ qui grandit sans cesse, jusqu'à ce qu'il ait atteint la plénitude de son développement. On sent à lire ces pages puissantes, combien le P. Aubry s'efforçait d'enthousiasmer les étudiants pour la doctrine de saint Paul, et combien lui-même en faisait sa méditation, sa nourriture, et le stimulant de sa vie sacerdotale et apostolique.

C'est une vérité de sens commun que si Jésus-Christ a fondé l'Eglise pour éclairer et diriger les hommes - jusqu'à la consommation des siècles - vers leur fin surnaturelle, Il a pris les moyens d'atteindre ce but. L'Histoire de l'Eglise n'est pas autre chose que la réalisation de ce plan divin à travers les siècles, au milieu des contradictions, des hérésies, des schismes et de toutes les passions humaines. Or, le dogme catholique constitue essentiellement la vie de l'Eglise ; il sera donc le fil qui doit conduire en toute sûreté l'historien de cette Eglise. Aussi, est-ce à juste titre que le COURS D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE du P. Aubry peut être défini : La théologie de l'Histoire, puisque l'Histoire ecclésiastique est la servante de la théologie, puisqu'elle a pour objectif essentiel l'étude du commentaire donné par l'Eglise à l'Evangile, le développement, à travers les siècles, de la mission dogmatique de l'Eglise, l'étude des controverses et des discussions au milieu desquelles la théologie s'est élaborée, thèse par thèse, malgré les obstacles et en raison même des obstacles. Le professeur unit donc étroitement ce qui est inséparable, le dogme et l'histoire. Nous avons vu comment, au cours de son enseignement, il dresse la charpente de cette science, en esquisse les grandes lignes, et en déroule, en six époques, les grandes lignes philosophiques.

Le principe premier, l'élément vital de l'Histoire de l'Eglise, c'est le Surnaturel. Or, le cours du P. Aubry n'est pas autre chose que le développement de cette idée qui éclaire les rapports de la raison et de la foi, des choses humaines avec le christianisme, puisque le christianisme est la réalisation dans le temps du plan éternel de Dieu. Aussi le théologien appelle-t-il avec raison les développements de l'Histoire « des porte-dogme, des eaux chargées d'un suc précieux qu'il faut puiser dans leur sein ou en extraire pour la théologie pure ». D'où il suit que l'Eglise étant le témoin infaillible de la vérité, c'est à ce témoin qu'il faut faire appel pour le constituer juge de l'Histoire.

Le Cours du P. Aubry offre encore un intérêt nouveau et considérable, car il établit, avec netteté et précision, dans une étude synthétique, l'état de la doctrine sacrée et de l'enseignement théologique, à chacune des six époques de l'histoire de l'Eglise. Jusqu'ici les auteurs n'avaient accordé que peu d'attention à la marche de l'enseignement à chacune de ces époques.

« C'est ainsi qu'il faut comprendre un cours d'Histoire ecclésiastique dans un grand séminaire, et plus encore dans les Facultés Catholiques. Il ne s'agit pas de s'attarder dans les détails, mais d'étudier les questions au point de vue théologique, et d'écouter les enseignements du passé » (Mgr Pillet, ancien Doyen de l'Université de Lille). Cet ouvrage, « dont l'équivalent n'existe pas, est la défense et l'apologie de l'Eglise » (un Supérieur de Grand-Séminaire du Canada). Aucun cours élémentaire ne saurait, mieux montrer aux étudiants, dans l'Histoire, la réalisation du plan divin, la marche triomphale du dogme à travers les siècles, la mise en œuvre du Surnaturel dans l'Eglise en un mot la théologie de l'Histoire.

Aussi, ne comprendrions-nous pas que cet ouvrage n'obtienne la préférence sur tant de Manuels classiques qui s'égarent dans le détail des événements sans les relier suffisamment à une idée-maîtresse pour ne pas se perdre dans le dédale des sentiers où il leurs faut marcher. Cette idée-maîtresse, que le P. Aubry fait si fortement ressortir avec l'autorité de sa science, s'impose pour la défense de la vérité catholique, élève les horizons, éclaire d'une vive lumière toutes les avenues de l'Histoire.

Dans le douzième volume des œuvres du P. Aubry : INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES SCIENCES ECCLESIASTIQUES, CONSEILS PRATIQUES AUX ÉTUDIANTS, se trouvent groupés, sous leur forme originale et primesautière, les notes et les conseils de direction intellectuelle et théologique du docte professeur. Ce fascicule est proprement le commentaire de la Méthode, et une sorte de précis, une synopse des idées du théologien sur la formation cléricale. Il renferme d'ailleurs les éléments constitutifs de l'ouvrage considérable sur les Grands-Séminaires. Ici encore éclate la science du docteur, le zèle de l'apôtre, la haute piété de l'homme de Dieu. Il dénonce les erreurs doctrinales, l'affaiblissement théologique produits par l'influence des méthodes cartésiennes, Kantistes et libérales ; c'est là son *Delenda Carthago*, Il propose aux étudiants et aux prêtres l'idéal vers lequel ils doivent tendre ; cet idéal dont les hommes de notre génération s'écartent de plus en plus et à défaut duquel la restauration de la France ne sera jamais qu'un rêve irréalisé.

On a beaucoup parlé et on a essayé de faire entendre l'Évangile aux sciences. Malheureusement, le moyen dont on a usé a été trop souvent défectueux, parce qu'il ne faisait pas de ces sciences un édifice appuyé sur la base qu'il réclame, la théologie. Or, dans le dernier et remarquable ouvrage dont nous avons à parler : THEORIE CATHOLIQUE DES SCIENCES ET SYNTHÈSE DES CONNAISSANCES HUMAINES DANS LA THÉOLOGIE, le P. Aubry établit, clair comme le jour, que, naturellement et en vertu de l'organisation donnée aux sciences par le créateur, il est possible, nécessaire même, pour vivifier et féconder les sciences, d'extraire de chacune d'elles, pour les rapporter à Dieu, des principes généraux, des sucres actifs et fécondants. «La thèse qu'il soutient n'est pas extraordinaire, comme le prétendent les utilitaires ; car Dieu n'a pas pu prendre, dans la création, d'autre type que Lui-même. Lui rapporter donc, comme premier principe, les sciences humaines, et tout rapprocher de l'unité dans la trinité d'expansion et de développement, est une idée qui a souvent sollicité l'esprit des sages ; et nous voyons que peu à peu l'expérience confirme cette donnée à priori. Travailler donc d'après cette conception n'est point une hypothèse sans fondements ; il n'est pas étonnant qu'elle ait guidé le P. Aubry dans sa Théorie catholique des sciences» (Lettre du Cardinal Bourret).

Dieu, en effet, n'a pu appuyer les êtres que sur un ensemble d'idées fondamentales et immuables ; or, ces idées sont du domaine de la théologie ; elles seules ont réalisé le grand problème de la philosophie et de l'humanité, en fondant, par le sacerdoce, la société intellectuelle et l'union des esprits. On aura beau dire, l'Eglise demeure le *Firmamentum veritatis* ; et là où le sacerdoce n'est plus le pivot de la société intellectuelle, là règne l'anarchie des esprits et bientôt des cœurs. Le P. Aubry prouve que la théorie philosophique des sciences n'est possible que dans le christianisme, qu'elle n'est réalisable que sur la base et à la lumière de la théologie. On parle beaucoup de la vulgarisation des sciences ; elle est, dans son sens le plus haut, l'œuvre du christianisme qui a fécondé et ennobli toutes les sciences.

Grâce à une admirable connaissance des principes, le P. Aubry, dans sa Synthèse, se révèle sous un jour nouveau et inattendu ; nous le voyons se mouvoir avec une aisance et une largeur remarquables dans le domaine des sciences. Il établit d'abord l'action créatrice de Dieu, l'existence et les relations du monde naturel et du monde surnaturel, le point de contact des sciences avec la théologie, à l'encontre de Bacon, premier auteur du divorce des sciences avec la théologie. Puis, pénétrant au cœur de la question, il aborde l'étude de la nature et, tout d'abord, de la science géologique dont les nombreux points de contact avec la Bible sont pour lui l'objet d'une étude spéciale ; il montre l'appoint considérable apporté par le récit mosaïque à cette science, éclairant tout des principes qu'il puise dans la révélation primitive ; passant de l'étude de la nature inanimée à celle des êtres doués de la vie ; démontrant l' inanité des doctrines transformistes.

Enfin, c'est toute une suite de problèmes considérables dont il donne la clef, lorsqu'il pose les bases doctrinales qui attachent les mathématiques, la chimie, la physique, aux sciences de principes, établissant, contre le matérialisme, la démarcation nécessaire et infranchissable entre la matière et l'esprit, analysant et définissant les forces moléculaires et les forces vitales, démontrant l'impuissance des forces moléculaires à créer l'organisation et la vie.

«Dans toutes les questions scientifiques qu'il touche, la grande préoccupation du théologien c'est toujours la Synthèse. Il montre que ce que nous regardons comme des sciences différentes, n'est souvent qu'autant de points de vue divers d'une même science ; que la tendance de notre époque est d'analyser, de diviser à outrance ; il affirme que le besoin se fait sentir de réagir en sens inverse, et qu'après avoir divisé et subdivisé presque à l'infini - méthode peut-être nécessaire en raison de l'infirmité de l'esprit humain - la nécessité de synthétiser s'impose aujourd'hui ; que là est l'avenir, le vrai champ à exploiter ; et que celui qui voudra sortir des banalités et découvrir du nouveau, devra s'y lancer hardiment. Car il faut bien le reconnaître, les sciences humaines ne sont que les branches d'une science unique, la science universelle de ce qui existe, science que Dieu possède dans Sa plénitude, incomplètement réalisée et réalisable par l'homme, mais dont il peut se rapprocher toujours davantage». (*Revue de la Science catholique* : Etude du Docteur Maisonneuve, professeur de Sciences à l'Université Catholique d'Angers).

Enfin, l'ouvrage du P. Aubry se termine par un coup d'œil sur la Médecine et la pharmacie, ou l'art de guérir, dont l'étude soulève de si grands problèmes, entre tous celui de la mort dont l'explication est si difficile et même impossible, si on n'a pas recours à la théologie qui nous en indique la vraie signification. Il en est de même des maux physiques qui sont contre nature «et qui accusent en nous le dérangement d'une harmonie qui, est le but de nos tendances, qui devrait être notre état normal, et dont tout, en nous, déplore instinctivement la perte et cherche irrésistiblement en toutes choses le retour» (*Théorie catholique des Sciences*). Dès lors, on comprend bien le lien qui rattache la médecine à la science révélée.

Dans cet ouvrage lumineux et profond, le théologien est toujours semblable à lui-même, simple, sans apprêt ; il n'a pas cherché les effets littéraires ; mais «son style est correct, vif, animé, souvent à l'emporte-pièce. L'expression, toujours juste, est souvent saisissante. Voilà un théologien que comprendront facilement ceux qui ne sont pas versés dans la science théologique et qui ne sont pas rompus aux discussions sur la matière et la forme. Laisant de côté ces hautes et subtiles considérations, l'auteur s'adresse à des chimistes, à des physiciens, à des naturalistes, à des physiologistes, et alors il parle leur langage, langage bien moderne bien au courant de la science contemporaine ; aussi arrive-t-il à se faire comprendre de ses lecteurs, à pénétrer dans leur âme, et peut ainsi leur faire beaucoup de bien... C'est ici l'ouvrage d'un

saint prêtre, doublé d'un profond théologien et d'un vrai savant. L'argumentation du théologien nous a plu, la piété du prêtre nous a séduit, la vaste intelligence du savant nous a passionné». (Docteur Maisonneuve, Ibid. *Revue de la Science catholique*).

L'œuvre du P. Aubry, s'achève avec sa CORRESPONDANCE dont la plus grande partie a pu être recueillie - environ 600 lettres qui fournissent la matière de trois volumes compacts (3 vol. in 8. 1800 pages. Lille, Desclée). - Destinées à l'intimité, écrites soit en France soit sur tous les chemins du Kouy-Tchéou, en des heures que le missionnaire déroba à son repos, cette correspondance nous peint au vif cette magnifique intelligence trop incomprise, cette âme ardente qui se livre dans l'épanchement d'une causerie écrite, avec ses pensées élevées, ses impressions de chaque jour, ses élans généreux ; avec son cœur tendre et débordant, passionné pour l'immolation - un cœur d'apôtre et de martyr, puisqu'il eut la joie de verser un peu de son sang pour Jésus-Christ, l'année qui précéda sa mort.

Aux effusions de la piété la plus délicate se mêlent, dans ces pages d'un style clair, alerte, primesautier, plein de savoir et d'humour - car il ne craint pas d'incarner les plus hautes pensées dans des pages inspirées par l'entrain et l'enjouement d'un gaulois - les vues les plus justes et les plus profondes, sur le sacerdoce, sur l'état social de la France, sur les choses de notre temps ; et toutes ces observations semées des mille saillies de cette gaieté charmante des âmes pures et généreuses, semblable au cri joyeux de l'oiseau délivré des filets et qui s'envole vers le ciel - *Laqueus contritus* est.

Cette Correspondance est une véritable encyclopédie par la variété des matières, et un ouvrage dans lequel sont tombés, comme par hasard, de la plume du missionnaire, et semés à profusion les plus beaux aperçus sur les sciences théologiques, sur la formation et la vie du prêtre. Aussi, est-ce surtout pour les séminaristes et le clergé qu'elle offre un intérêt que nulle autre collection ne saurait égaler. Dans l'ensemble, c'est le complément, l'agrandissement, la détermination pratique des principes posés dans les différents travaux du théologien ; on y reconnaît l'apôtre qui consacre aux âmes sacerdotales les lumières qu'il va chercher en Dieu par une continuelle oraison. Il s'exprime avec une fermeté de vues et une grandeur d'expression qui commandent les inflexions graves et doivent amener à d'importantes résolutions.

Ces lettres qui apportaient en France tant de joie et d'édification se sont trouvées assez riches de doctrine et de piété pour fournir la matière de deux volumes de haute valeur, enrichis des éloges de Pie XI, chaleureusement accueillis par les éducateurs de la jeunesse cléricale et par les étudiants. Ces deux volumes : CONSEILS AUX SÉMINARISTES, et VIE SACERDOTALE¹, sont une d'une grande richesse ; bien qu'ils ne se composent que d'extraits, ils résument toute la doctrine du P. Aubry sur la question si grave de la formation du clergé et de la vie du prêtre dans le ministère.

«Comme on respire à l'aise dans cette atmosphère surnaturelle - écrit un vénérable religieux du B. Grignon de Montfort - comme on y est consolé des vulgarités et des turpitudes de l'heure présente ! Qu'une âme sacerdotale est donc un beau spectacle ; c'est quelque chose de la puissance et de la bonté de Dieu ! Oh, qu'il serait à désirer que ces lettres fussent dans la bibliothèque des ouvriers de l'éternité ; comme elles pourraient donner à leur âme le pain de l'intelligence et de la vie, en se désaltérant aux eaux de la sagesse et du salut. Dès lors, dans l'accomplissement de leur sublime mission, selon le mot de saint Paul, ils répandraient partout la bonne odeur de Jésus-Christ ; ils sèmeraient toujours sur leur passage les vérités de l'Evangile ; ils seraient heureux, comme le P. Aubry, de les arroser de leurs sueurs, tout en les fécondant par les mérites de leurs mortifications continues. S'il en était ainsi, notre pauvre France ne tarderait pas à sortir de sa léthargie...» (Fleury, missionnaire).

«Quel bain de vie je viens de prendre dans la lecture de ces lettres aussi lumineuses que fortifiantes - écrit encore un vieux missionnaire chargé d'années et de mérites - comme les jugements portés sur les hommes et les choses par cette vaste et profonde intelligence sont marqués au coin de la vérité. Le dernier volume de la Correspondance, c'est le chant du Cygne : tout y est lumineux comme la foi, fortifiant comme la vérité, suave et sanctifiant comme la charité ; la beauté de la forme le dispute à la solidité du fond. Des lettres semblables sont un vrai festin pour l'âme sacerdotale. Bénie soit la Providence qui a daigné me convier à ce banquet de la saine doctrine qui fait les intelligences droites, les nobles cœur, les volontés fortement trempées dans la haine du mal et la passion du bien... Encore une fois quelle grande et sainte âme que celle du P. Aubry ! Comme elle habitait les sommets de la philosophie, de la théologie, de l'ascétisme et de l'Histoire ! Avec quelle clarté et quelle vigueur elle savait manier notre langue française si bien faite pour exprimer les beautés de la vérité et les charmes de la vertu !» (Lettre du R.P. Armand, O.P.)

Mais ce n'est pas seulement l'âme d'un apôtre qui anime cette Correspondance. Perdu là-bas, en plein centre de l'Empire Céleste, aussi éloigné de Pékin que Pékin l'est de Paris, le missionnaire, avec un esprit d'observation incomparable décrit avec une vérité méticuleuse et une rare vigueur les hommes et les choses ; les unes et les autres lui apparaissent dans leur dure réalité pas idéalisée du tout ; et il faut l'invariable bonne humeur du missionnaire cette vertu vivifiante, tant recommandée rue du Bac, pour égayer un peu cet ensemble ; elle ne manque ni à l'apôtre, ni à son style. Parfois la peinture semble une charge, tant les détails sont étonnants, les anecdotes expressives et les traits extraordinaires ; et pourtant, nulle exagération ; c'est le réalisme de la vérité. Jamais la psychologie de la Chine centrale n'a été démêlée avec plus de clairvoyance ; jamais on n'a mieux décrit ces cerveaux étroits et obscurs où les idées enfantines et les sentiments vieillots, le doute subtil et la routine niaise, forment un chaos si étrange ; jamais on n'a mieux pris sur le fait le travail prodigieux qu'amène, dans ces âmes engourdies et compactes, l'intrusion d'une idée nouvelle. Les notions de l'autre vie, de la société religieuse, de la morale chrétienne, produisent au fond de ces intelligences naïves et compliquées des crises étonnantes, et l'on pense avec quelle infatigable patience elles ont dû être étudiées ; aussi bien, il ne

¹ 2 vol. in-12, Téqui, Paris. «Parmi beaucoup de livres, offerts aux étudiants, nous n'en connaissons aucun où se trouve, sous un texte plus sobre, plus vivant et plus savoureux, une plus grande abondance de substance, la vraie moelle du lion. C'est une véritable mine. Esprit très clairvoyant lucide et sage en même temps que pittoresque, le P. Aubry exprime avec rigueur et relief ce qu'il énonce. Il a le don des formules à l'emporte-pièce ; quand on les a lues, on ne les oublie pas ; elles sont d'une fécondité sans pareilles. Les qualités de ces volumes sont hors pair». (*Etudes des Jésuites*, 20 sept. 1927). - Ces ouvrages ont été hautement approuvés par S.S. Pie XI.

s'agit pas ici d'une vaine recherche, mais du salut des âmes, et c'est une œuvre de foi à laquelle on a donné sa vie et dont on finit par mourir.

« Il ne faut pas croire cependant que la moindre tristesse se dégage de ces observations profondes. Rien de plus gai que ces feuilles écrites au jour le jour ; rien de plus alerte que ces récits sans cesse interrompus par les travaux d'une vie accidentée mais toujours repris avec une bonne humeur entraînante. Vives saillies, histoires plaisantes, éclats d'une verve joyeuse ; c'est au milieu des souffrances et des persécutions que ces flots de gaieté jaillissent intarissables. On a beau apprendre, par un mot jeté ici ou là, que les forces du missionnaire s'épuisent ; on a beau se dire que tant de violences et de perfidies, amèneront, tôt ou tard, un dénouement tragique ; on est sous le charme, on partage, jusqu'au bout, cette allégresse communicative. En même temps que cette abnégation vous attendrit, cette sérénité vous gagne. Au milieu du drame le plus poignant, on se laisse prendre sans remords à cette gaieté légère, parce qu'elle est faite d'abnégation généreuse et d'intrépide vaillance. On est ému par un si entier sacrifice, mais on ne peut s'empêcher de sourire à un héroïsme si joyeux. Si l'on veut trouver la vraie gaieté, il faut aller la chercher parmi les missionnaires français que traquent les lettrés chinois... » (L'abbé Margival, *Bulletin critique*).

À côté des scènes réalistes de la vie chinoise, voici que reparaît le prêtre. Ces pauvres Chinois qu'il représente si antipathiques, et dont il sait si bien décrire par le menu la vie intime, il les aime malgré leurs défauts ; il les aime jusqu'à mourir pour eux. Avec un tel amour au cœur, on ne caricature pas ceux qui en sont l'objet ; si le Chinois n'est point beau, à lui la faute. Mais que le missionnaire est beau - *Quam pulchri sunt super montes pedes evangelizantium pacem*. Le P. Aubry cependant ne se flatte pas plus qu'il n'enjolive ses chinois ; il se dénigre plutôt. Mais il est si franc, si ému, si sincère dans ses élans, dans ses impressions, dans son humilité, dans sa joie et dans sa vaillance, et son style respire si bien tout cela, qu'on se prend d'une véritable affection pour l'apôtre et pour sa mission.

« Dans son œuvre d'évangélisation, écrivait à son biographe l'illustre cardinal Mermillod, l'apôtre se révèle dans toute son admirable simplicité, dans toute son énergie pour le salut des infidèles, dans toute sa tendresse pour ces païens à qui il porte Jésus-Christ. Les labeurs, les sacrifices, les immolations perpétuelles, apparaissent dans le long martyre de cette existence d'apôtre. Il jaillit, du contraste de ses ardeurs et de la décadence morale des populations qu'il évangélise, une apologie irréfutable du christianisme. Comme la lecture de ces pages saines et fortifiantes ferait du bien aux sceptiques et aux blasés qui traitent avec dédain notre foi catholique et les héros de l'Evangile. La jeunesse surtout devrait les lire, et il n'est pas douteux qu'elles susciteront quelques sublimes vocations. Il est mort, à la fleur de l'âge, à la veille d'être appelé à l'épiscopat. Si la gloire du martyre lui a manqué, on peut cependant voir sur son front quelques reflets de cette auréole, puisqu'il est mort à la suite de mauvais traitements que lui infligeait une foule ameutée contre son apostolat ».

« J'en veux à votre Père Aubry - écrivait encore le vénérable cardinal à l'éditeur de Correspondance. - Son exemple et la lecture de ses écrits m'a déjà enlevé plusieurs missionnaires ! »

Qu'elle est donc admirable, qu'elle est sublime la vie de ces missionnaires, héros de l'Evangile et de la civilisation, qui, sans autre espoir que le ciel, s'en vont semer sur des terres inhospitalières la semence de la bonne parole, et, au bout des sillons qu'ils ont creusés et arrosés de leurs sueurs et quelquefois de leur sang, meurent comme ils ont vécu, sans que le monde dont ils sont l'honneur prenne garde à eux, sans autres témoins que les anges qui les ont vu travailler et souffrir, et qui sont chargés par Dieu, de recueillir au ciel la moisson de leurs mérites. Honneur à eux ! Si on ne se sent pas le courage de les applaudir, que du moins on apprenne à les estimer. Qu'ils cessent enfin d'avoir des détracteurs ; qu'on laisse aux mandarins et aux lettrés chinois le triste soin de les calomnier et de les persécuter ! Qu'au lieu de détracteurs, ce soit des imitateurs qui leur viennent ! L'Evangile sera prêché, la France sera honorée, et, par sus tout Jésus-Christ, Roi de tous les siècles et de tous les peuples, sera glorifié !

Telle est, dans son ensemble, bien qu'esquissée imparfaitement, la grande œuvre du P. Aubry. Nous ne disons pas d'elle *sine metu creata* ; non ! Nous savons qu'elle est le reflet de l'enseignement traditionnel du Collège Romain, et qu'elle offre, sous ce rapport, la plus entière garantie. Nous dirions plutôt *Florem de flore atque Dei de semine natum*. Nous ne connaissons rien qui en approche. Nulle part il n'y a trace d'un travail si étendu, si profond, si décisif, pour l'orientation des études ecclésiastiques et la formation du clergé. Quiconque méditera cette œuvre en dehors de toute préoccupation d'école et de tout parti-pris, devra y reconnaître un puissant effort pour rendre à l'Eglise de France toute sa vertu surnaturelle et convertissante, et à notre pays son union doctrinale, sa paix et sa prospérité.

Sans doute, comme tous les hommes de principes, le P. Aubry aura ses détracteurs ; sans doute, les restaurations doctrinales qu'il propose avec sa rude franchise sont trop intimes ; surtout elles revêtent un caractère en apparence trop surnaturel pour notre siècle raisonneur ; elles ramènent trop aux traditions romaines nos esprits engoués de procédés personnels et rationalistes, pour ne pas soulever des critiques, des récriminations ; mais cette perspective n'est pas pour déplaire **aux amis de la vérité intégrale**. Le P. Aubry fera école ; déjà nous sommes en mesure de constater que son apostolat doctrinal a commencé à porter ses fruits - des fruits plus précieux encore que l'apostolat si admirable du missionnaire. Son appel énergique à une préparation plus solide et à une action apostolique plus homogène et plus vigoureuse a été entendu d'une élite généreuse. Inspirée par le spectacle des maux qui menacent d'écraser la société moderne, mûrie par la claire vision des principes évangéliques qui, seuls, peuvent nous sauver, sa grande œuvre théologique est appelée à une influence désormais incontestée, elle demeure, après le témoignage d'une vie de sacrifice pour l'Eglise, le plus grand acte d'amour d'un prêtre, d'un apôtre, d'un confesseur de la foi.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-----------------|--|
| Approbations. | |
| Chapitre I. | Les premières années. - Ourscamp |
| Chapitre II. | L'enfance à Orrouy. - L'Ecole presbytérale |
| Chapitre III. | Le Petit-Séminaire. - Saint-Lucien |
| Chapitre IV. | Le Grand-Séminaire |
| Chapitre V. | Trois années à Rome |
| Chapitre VI. | Les Etudes Romaines |
| Chapitre VII. | Le Sacerdoce. - Le Professorat |
| Chapitre VIII. | La chaire d'Histoire ecclésiastique |
| Chapitre IX. | La chaire d'Ecriture-Sainte |
| Chapitre X. | L'homme d'Etude. - Le théologien |
| Chapitre XI. | La direction intellectuelle des étudiants |
| Chapitre XII. | La direction spirituelle des étudiants |
| Chapitre XIII. | Le Ministère paroissial |
| Chapitre XIV. | L'Aumônier de Prison |
| Chapitre XV. | L'Aumônier des Religieuses |
| Chapitre XVI. | L'Abbé Aubry et les jeunes gens |
| Chapitre XVII. | L'Abbé Aubry et la Question sociale |
| Chapitre XVIII. | Le Séminaire des Missions Etrangères |
| Chapitre XIX. | En route vers la Chine |
| Chapitre XX. | La mission de Tsen-Y-Fou |
| Chapitre XXI. | La mission de Hin-Y-Fou |
| Chapitre XXII. | La mission de Hin-Y-Fou (suite) |
| Chapitre XXIII. | Les derniers travaux. - La mort |
| Chapitre XXIV. | Les vertus apostoliques |
| Chapitre XXV. | L'œuvre théologique du P. Aubry |

DES MÊMES AUTEURS

La Méthode des Etudes Sacrées, 2^e éd.
Les Grands Séminaires.
Mélanges philosophiques.
Théorie catholique des Sciences.
Le Christianisme, la Foi.
L'Eglise, le pape, le Surnaturel.
Méditations sacerdotales.
Etudes d'Ecriture-Sainte.
Le Radicalisme du Sacrifice, 4^e éd.
Cours d'Histoire ecclésiastique, 2 vol.
Introduction à l'étude des Sciences sacrées, 1 vol.
Correspondance inédite, 3 vol.
Vocation Virginale.
Mes Prisons en Allemagne.
La formation du Clergé, l'œuvre du P. Aubry et la critique, 2 vol.
L'Etude de l'Ecriture-Sainte dans les Grands Séminaires, Ouvrage approuvé par Sa Sainteté Pie XI.
Aux Séminaristes, Conseils pratiques. Ouvrage approuvé par Sa Sainteté Pie XI.
Vie sacerdotale, Conseils pratiques aux prêtres.
Contre le Modernisme. L'Etude de la Tradition ; le sens catholique. Ouvrage approuvé par Sa Sainteté Pie XI.